MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT

2418. — PARIS. — IMPRIMERIE HEMMERLÉ ET Cie.

A.R
C.8T
S.3

MÉMOIRES

DE

J. CASANOVA

DE SEINGALT

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

SUIVIS DE

FRAGMENTS DES MÉMOIRES DU PRINCE DE LIGNE

Nequidquam sapit qui sibi non sapit

CIC. AD TREB.

—

NOUVELLE ÉDITION

COLLATIONNÉE SUR L'ÉDITION ORIGINALE DE LEIPSICK

—

TOME HUITIÈME

7/8/06
80060

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

MEMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT

CHAPITRE PREMIER

Mon séjour à Aix en Provence; grande maladie; l'inconnue qui me soigne. — Le marquis d'Argens. — Cagliostro. — Mon départ. — Lettre d'Henriette. — Marseille. — Histoire de la Nina. — Nice. — Turin. — Lugano. — Mme de R.

En quittant Nîmes, je pris la résolution d'aller passer tout le carnaval à Aix, pays de parlement, où la noblesse a une réputation distinguée. Je voulais la connaître. Je fus me loger, si je ne me trompe, aux Trois-Dauphins, où je trouvai un cardinal espagnol qui se rendait au conclave pour donner un successeur au pape Rezzonico.

Ma chambre n'étant séparée de celle de l'éminence castillane que par une légère cloison, je l'entendis, en soupant, faire de fortes réprimandes à son principal do-

mestique de ce qu'il épargnait en voyage sur le repas et sur les logements, comme s'il était le plus pauvre des Espagnols.

« Monseigneur, je n'épargne rien, mais il n'est pas possible de dépenser davantage, à moins de forcer les aubergistes à me demander le double de ce que coûtent les repas qu'ils vous donnent, et que Votre Éminence elle-même trouve abondants de tout ce qu'on peut trouver de plus rare.

— Cela peut être, mais avec un peu d'esprit vous pourriez faire ordonner par des exprès des repas où je ne m'arrêterais pas et que vous payeriez de même ; enfin, faire préparer pour douze quand nous ne sommes que six, et surtout avoir soin que l'on serve toujours trois tables, l'une pour nous, l'autre pour mes officiers, et la troisième pour les domestiques. Je vois ici que vous ne donnez aux postillons qu'un franc au-dessus de la taxe ; il faudrait au moins leur donner un écu : cela me fait rougir. Quand on vous donne le reste d'un louis, il faut le laisser sur la table, au lieu de le remettre dans votre poche. Ce sont des gueuseries. On dira à Versailles et à Madrid, même peut-être à Rome, que le cardinal de la Cerda est un avare. Je ne le suis pas et ne veux point en avoir la réputation. Ou cessez de me déshonorer, ou allez-vous-en. »

Ce singulier discours m'aurait fortement surpris un an auparavant ; je l'écoutai alors sans étonnement, car j'avais acquis quelques connaissances du caractère espagnol. Tout pour la gloire, ou plutôt tout pour la grandesse !

Si j'admirais la généreuse prodigalité du señor de la Cerda, je ne pouvais que trouver pitoyables les sentiments d'ostentation de ce prince de l'Église dans un moment où il allait participer au choix du chef de la chrétiente.

Ce que j'avais entendu de la bouche de ce prélat me donna envie de le voir, et je me tins au guet pour l'in-

stant de son départ. Quel homme ! Non seulement il était petit, basané, mal bâti ; mais encore sa physionomie était si laide, l'expression de ses traits si basse. que je jugeai qu'Ésope devait avoir été un Amour auprès de Son Éminence. Cela me fit comprendre le besoin qu'il avait de se faire respecter par la profusion, et de se distinguer par des décorations ; car sans cela on aurait pu le prendre pour un garçon d'écurie, et si jamais il prenait au conclave la bizarre fantaisie d'en faire un pape, jamais le Fils de Dieu ne serait sur la terre plus vilainement représenté.

M'étant informé du marquis d'Argens aussitôt après le départ de l'éminence, on m'apprit qu'il était à la campagne, chez son frère, le marquis d'Éguille, président au Parlement. Je m'y rendis.

Ce marquis, fameux par la constante amitié de Frédéric II plus que par ses ouvrages, que personne ne lit plus, était déjà vieux alors. Honnête et voluptueux, aimable, plaisant, épicurien déterminé, le marquis d'Argens vivait avec la comédienne Cochois, qu'il avait épousée et qui avait su se rendre digne de cet honneur. Quant à lui, il était foncièrement savant, très versé dans les langues latine, grecque, hébraïque ; doué d'une mémoire prodigieuse et par conséquent rempli d'érudition.

Il me reçut fort bien en se rappelant ce que son ami milord Marshal lui avait écrit de moi. Il me présenta à sa femme, à son frère, homme distingué dans la magistrature, assez riche, ami des lettres, et ayant des mœurs plus encore par caractère que par religion, ce qui est beaucoup dire, car il était dévot de bonne foi, quoiqu'homme d'esprit, ce qui peut, je crois, fort bien aller ensemble.

Ce qui me surprit cependant, c'est qu'il était ce qu'on appelle *jésuite de robe courte*. Il aimait tendrement son frère, en gémissant de ce qu'il appelait son irréligion ;

mais il espérait toujours que la grâce efficace le ramènerait tôt ou tard au giron de l'Église. Son frère l'encourageait à espérer et riait de ses espérances, et trop raisonnables l'un et l'autre, ils évitaient de parler de religion afin de ne pas se déplaire.

On me présenta à une nombreuse compagnie consistant en parents des deux sexes, tous aimables, polis, à l'instar de la noblesse de Provence, qui l'est beaucoup.

On jouait la comédie sur un joli petit théâtre, on faisait bonne chère, et on se promenait, malgré la saison. Mais en Provence l'hiver n'est rude que lorsque le vent du nord souffle, ce qui malheureusement arrive souvent.

Une Berlinoise, veuve du neveu du marquis d'Argens, s'y trouvait avec son frère. Ce jeune homme, fort jeune, gai, étourdi, avait pris goût à tous les plaisirs de la maison, sans faire aucune attention aux actes de religion qu'on y exerçait tous les jours. Hérétique de profession, quand par hasard il pensait à l'église ; jouant des valses sur sa flûte tandis que toute la maison assistait à la messe que le jésuite confesseur de toute la famille célébrait chaque jour ; il riait de tout. Il n'en était pas de même de sa sœur, qui, non seulement s'était faite catholique, mais qui était dévote au point que toute la maison la regardait comme une sainte. C'était l'ouvrage du jésuite, et elle n'avait que ving-deux ans.

Son frère me dit que son mari, qui raisonnait à l'instant de sa mort comme tous les poitrinaires, lui avait dit qu'il ne pouvait pas espérer de la revoir dans l'autre monde, à moins qu'elle ne se fît catholique.

Ces paroles s'étaient gravées dans son âme, et comme elle adorait son mari, elle avait pris la résolution de quitter Berlin pour aller vivre avec les parents de son époux. Personne n'avait osé s'opposer à son dessein. Son frère consentit à l'accompagner, et dès qu'elle se fut dé-

couverte aux parents du défunt, la joie fut dans la famille.

Cette sainte en herbe était laide.

Son jeune frère, me trouvant moins raide que le reste de la famille, se constitua bientôt mon ami. Il venait tous les jours à Aix pour me présenter à toutes les familles.

Nous étions au moins trente à table chaque jour : bonne chère, délicate, mais sans profusion ; ton de bonne compagnie, plaisanterie de bon goût, propos décents, style châtié avec exclusion de mots à double entente faisant allusion à la bagatelle ou qui auraient pu y faire penser. Je remarquai que, lorsque par hasard, il en échappait quelqu'un au marquis d'Argens, tout voilés qu'ils étaient, les femmes ne manquaient jamais de faire la grimace. Alors le père confesseur se hâtait d'entamer une autre conversation. Ce confesseur n'avait aucunement l'encolure jésuite, car à la campagne il allait en simple costume d'abbé, et je ne l'aurais point deviné, bien que ce gibier doive se flairer de loin. C'était le marquis d'Argens qui m'en avait prévenu, mais sa présence n'avait aucun effet sur ma gaieté naturelle.

Je racontai, en termes mesurés, l'histoire du tableau de la Vierge qui allaitait son divin nourrisson, et à laquelle les Espagnols cessèrent de porter leurs adorations dès que le malencontreux curé eut fait couvrir sa belle gorge d'un vilain mouchoir. Je ne saurais dire quelle tournure je donnai à cette narration, mais toutes les femmes en rirent. Ce rire déplut au disciple de Loyola au point de se permettre de m'avertir qu'il ne fallait pas raconter publiquement des histoires susceptibles d'interprétation équivoque. Je le remerciai par une inclination de tête, et le marquis d'Argens, pour détourner le discours, me demanda comment s'appellerait en italien un grand godiveau que Mme d'Argens distribuait et que toute l'assemblée trouvait excellent.

« Cela s'appelle *una crostata*, dis-je, mais je ne saurais comment nommer les béatilles dont il est farci. »

Ces béatilles étaient des andouillettes de ris de veau, de champignons, de culs d'artichaut, de foie gras, etc.

Le jésuite trouva qu'en appelant tout cela des béatilles, je me moquais de la gloire éternelle.

A cette sotte susceptibilité, je ne pus m'empêcher de répondre par un éclat de rire ; et le marquis d'Éguille prit mon parti, disant qu'en bon français *béatilles* était le nom générique de toutes les friandises.

Après s'être ainsi permis d'opiner contre le directeur de sa conscience, cet homme sage crut devoir parler d'autre chose, et par malheur il donna dans le pot noir en me demandant quel était, à mon avis, le cardinal qu'on ferait pape ?

« Je parierais que ce sera le père Ganganelli, car dans le conclave c'est le seul cardinal qui soit moine.

— Quelle obligation de choisir un moine pour pape ?

— Parce qu'il n'y a qu'un moine qui soit capable de commettre l'excès que l'Espagne exige du nouveau pontife.

— Vous entendez la suppression de l'ordre des jésuites ?

— Précisément.

— Elle l'exige en vain.

— Je le souhaite, car dans les jésuites j'aime mes maîtres ; mais j'ai grand'peur, car j'ai vu une terrible lettre. Indépendamment de cela, le cardinal Ganganelli sera pape par une raison qui vous fera rire, mais qui n'en est pas moins péremptoire.

— Quelle est-elle ? dites-nous-la, et nous rirons.

— C'est le seul cardinal qui ne porte pas perruque, et notez que depuis que le saint-siège existe la chaise de

saint Pierre n'a jamais été occupée par un pape à perruque. »

Comme je donnais à tout cela une légère teinte de badinage, on rit beaucoup ; mais ensuite on me fit parler sérieusement sur la suppression de l'ordre, et en disant tout ce que j'avais su de l'abbé Pinzi, je fis pâlir mon jésuite.

« Le pape, dit-il, ne peut pas supprimer cet ordre.

— Apparemment, monsieur l'abbé, vous n'avez pas étudié chez les jésuites ; car leur sentence est que le pape peut tout, *et aliquid pluris*[1] »

Ces mots firent croire à tout le monde que j'ignorais que je parlais à un jésuite, et comme il ne répondit rien, nous parlâmes d'autre chose.

On me sollicita, après-dîner, de rester pour la représentation de *Polyeucte*, mais je m'excusai et je retournai à Aix avec le jeune Berlinois, qui me conta l'histoire de sa sœur et me fit connaître le caractère des différentes personnes qui composaient la société habituelle du marquis d'Éguille. Je jugeai qu'il me serait impossible de me plier à leurs coutumes et à leurs préjugés, de sorte que sans ce jeune homme, qui me fit faire de charmantes connaissances, je serais allé à Marseille.

Des assemblées, des bals, des soupers et de fort jolies Provençales me firent passer le carnaval et une partie du carême à Aix.

J'avais fait présent d'une *Iliade* d'Homère à M. d'Argens, qui savait le grec comme le français : j'avais également présenté à sa fille adoptive une tragédie latine, car elle savait très bien cette langue.

Mon *Iliade* avait la scolie de Porphyre : c'était un exemplaire rare et richement relié.

1. Et quelque chose de plus.

Ce marquis étant venu à Aix pour me remercier, je dus aller dîner une seconde fois à la campagne.

Le soir, rentrant à Aix dans une chaise découverte et sans manteau, par un vent du nord très froid, j'arrivai tout transi ; et au lieu d'aller me coucher, je suivis le jeune Berlinois chez une femme qui avait une jeune fille d'une rare beauté, faite au tour, et portant d'une manière très prononcée tous les signes d'une nubilité complète. quoiqu'elle n'eût que quatorze ans, et ce petit phénomène défiait tous les amateurs de lui faire voir la lumière. Mon Berlinois s'était mis plusieurs fois en besogne, sans pouvoir réussir. Je me moquais de lui, parce que je savais que ce n'était qu'un lazzi, et j'y allai déterminé à bouter hors de selle la jeune coquine, comme cela m'était arrivé en Angleterre et à Metz.

Nous nous mîmes à l'œuvre, ayant la fille à nos ordres, et loin de résister, la jeune friponne disait qu'elle ne demandait pas mieux que d'être délivrée de son ennuyeux fardeau.

M'apercevant de suite que la difficulté ne venait que de ce qu'elle se tenait mal, j'aurais dû commencer par la rosser, comme je l'avais fait à Venise vingt-cinq ans auparavant ; mais, en vrai fou, je me mis en train de la vaincre par la force, m'imaginant que je pourrais la violer.

L'âge des prouesses était passé.

Après m'être vainement fatigué pendant deux heures, je rentrai seul à mon auberge, laissant mon jeune Prussien se fatiguer après moi.

Je me couchai avec un point de côté très sensible, et après avoir dormi six heures, je me réveillai dans un mal-être complet. La pleurésie s'était déclarée. Un vieux médecin, que mon hôte fit appeler, ne voulut pas me saigner. Je fus atteint d'une toux violente, et le lendemain je

commençai à cracher du sang. Enfin, en six ou sept jours le mal prit un tel caractère de gravité, que je fus confessé et administré.

Le dixième jour, après un assoupissement de trois jours, le vieux médecin, homme habile, répondit de ma vie ; mais je ne cessai de cracher le sang que le dix-huitième jour.

Alors commença une convalescence de trois semaines, et je la trouvai plus fatigante que ma maladie ; car un malade qui souffre n'a pas le temps de s'ennuyer. Durant tout le temps de cette maladie aiguë, je fus soigné jour et nuit par une femme que je ne connaissais pas, et j'ignorais d'où elle venait. Me voyant servi avec une sollicitude et un soin infinis, j'attendais ma parfaite guérison pour la récompenser et la renvoyer.

Elle n'était pas vieille, mais elle n'était pas faite pour m'inspirer l'envie de me divertir. Elle avait constamment couché dans ma chambre pendant ma maladie.

Aussitôt après les fêtes de Pâques, me sentant déjà assez bien pour commencer à sortir, je la récompensai de mon mieux, en la remerciant, et je lui demandai qui l'avait envoyée chez moi. Elle me dit que c'était le médecin, et après m'avoir remercié, elle partit.

Quelques jours après, remerciant mon vieux docteur de m'avoir envoyé une si bonne garde-malade, il se montra fort étonné et m'assura ne pas la connaître.

Intrigué, je demandai à mon hôtesse si elle la connaissait, elle me dit que non. Enfin personne ne voulut connaître cette bonne femme, et je ne pus, quelque peine que je me donnasse, découvrir par quel canal elle m'était venue.

Après ma convalescence, j'eus soin de retirer de la poste toutes les lettres qui m'avaient été adressées, et voici la nouvelle singulière que m'apprit une lettre que

mon frère m'écrivait de Paris, en réponse à celle que je lui avais envoyée de Perpignan. Il me remerciait du plaisir que lui avait fait ma lettre, en détruisant l'effet de la nouvelle affreuse qu'on lui avait donnée que j'avais été assassiné sur les confins de la Catalogne dans les premiers jours de janvier. « Celui qui m'a donné cette nouvelle, me disait mon frère, est un de tes meilleurs amis, le comte Manucci, gentilhomme d'ambassade de Venise, et il me l'a donnée comme certaine. »

Cette lecture fut un trait de lumière. Ce meilleur de mes amis avait poussé la vengeance jusqu'à payer trois sicaires pour m'ôter la vie.

Jusque-là, Manucci était excusable, mais ici il commença à être dans son tort.

Il devait se croire bien sûr de son fait, puisqu'il l'annonçait comme déjà arrivé. S'il avait attendu, il aurait vu qu'en annonçant le genre de mort auquel sa vengeance atroce m'avait condamné, il découvrit son criminel attentat.

Quand, deux ans après, je trouvai à Rome ce sujet méprisable, et que je voulus le convaincre de sa turpitude, il nia tout, alléguant qu'il avait eu cette nouvelle toute fraîche de Barcelone ; mais nous en parlerons quand nous en serons là.

Dînant et soupant chaque jour à table d'hôte, où la compagnie était excellente et la chère délicate, on parla un jour, à dîner, d'un pèlerin et d'une pèlerine qui venaient d'arriver. Ils étaient Italiens, ils venaient à pied de Saint-Jacques de Compostelle, en Galice, et ils devaient être des gens de haute naissance, puisqu'en arrivant dans la ville ils avaient distribué de larges aumônes.

On disait que la pèlerine devait être charmante, d'environ dix-huit ans, et que, très fatiguée, elle était allée

se coucher en arrivant. Ils étaient logés dans la même auberge. Nous en devînmes tous curieux.

En qualité d'Italien, je dus me mettre à la tête de la bande pour aller faire une visite à ces deux personnages qui devaient être ou des dévots fanatiques ou des fripons.

Nous trouvâmes la pèlerine assise sur un fauteuil, ayant l'air d'une personne excédée de fatigue, et intéressante par sa grande jeunesse, par sa beauté qu'une teinte de tristesse relevait singulièrement, et par un crucifix de métal jaune, long de six pouces, qu'elle tenait entre ses mains. Elle posa le crucifix à notre apparition et se leva pour nous faire un gracieux accueil. Le pèlerin, qui arrangeait des coquilles sur son mantelet de toile cirée noire, ne bougea pas; il parut nous dire, en portant ses regards sur sa femme, que nous ne devions nous occuper que d'elle. Il paraissait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans, était petit de taille, assez bien découplé, et portait sur sa figure assez revenante la hardiesse, l'effronterie, le sarcasme et la friponnerie; tout le contraire de sa femme, qui affichait la noblesse, la modestie, la naïveté, la douceur, et cette pudeur timide qui donne tant de charme à une jeune femme. Ces deux êtres, qui ne parlaient français qu'autant qu'il est indispensable pour se faire entendre, respirèrent quand je leur adressai la parole en italien.

La pèlerine me dit qu'elle était Romaine, et elle n'avait pas besoin de me le dire, car son joli langage me le disait assez. Quant à lui, je le jugeai Napolitain ou Sicilien. Son passeport, daté de Rome, l'annonçait sous le nom de Balsamo; elle portait les noms de Séraphine Feliciani, noms qu'elle n'a point changés; pour ce qui est de lui, dans dix ans nous le retrouverons sous le nom de Cagliostro.

« Nous retournons à Rome, me dit-elle, bien contents d'avoir fait nos dévotions à Saint-Jacques de Compostelle et à Notre-Dame del Pilar, ce que nous avons toujours fait à pied, vivant d'aumônes, afin de mieux obtenir la miséricorde de Dieu que j'ai tant offensé dans ma vie. J'ai eu beau ne demander qu'un sol par charité, on m'a toujours donné des pièces d'argent et même d'or, de sorte qu'en arrivant dans chaque ville nous avons dû distribuer aux pauvres tout ce qui nous restait, afin de ne point commettre le péché de manquer de confiance en la Providence éternelle.

« Mon mari, étant vigoureux, n'a pas beaucoup souffert, mais moi, j'ai enduré les plus grandes peines pour faire tant de chemin à pied, couchant sur la paille ou sur de mauvais lits, toujours habillée afin de ne point contracter des maladies dont il serait ensuite difficile de me débarrasser. »

Je jugeai assez vraisemblable qu'elle ne nous rendait compte de cette dernière circonstance que pour nous donner envie de voir la propreté de sa peau ailleurs que sur ses bras et sur ses mains, dont, en attendant, elle nous laissait voir gratis la blancheur et la propreté parfaites.

« Comptez-vous faire ici quelque séjour, madame?

— La fatigue dont je suis excédée nous forcera à passer trois jours en cette ville, d'où nous partirons pour Rome, en passant par Turin, où nous ferons nos dévotions au saint suaire.

— Vous savez, sans doute, qu'il y en a plusieurs en Europe?

— On nous l'a dit, mais on nous a assuré que le véritable est celui de Turin : c'est celui dont sainte Véronique se servit pour essuyer la face de notre Rédempteur, qui y avait gravé sa divine image. »

Nous partîmes très contents de la belle pèlerine, mais croyant peu à sa dévotion. Pour moi, faible encore de ma maladie, je ne jetai sur elle aucun dévolu ; mais tous ceux qui étaient avec moi auraient volontiers soupé avec elle, s'ils avaient pu l'avoir en bonne aventure.

Le lendemain, le mari de cette belle Romaine vint me demander si je voulais monter pour déjeuner avec eux, ou si j'aimais mieux qu'ils descendissent. Il eût été impoli de lui répondre : *Ni l'un ni l'autre*; je lui dis qu'ils me feraient plaisir de descendre.

Pendant ce déjeuner, le pèlerin, interrogé sur sa profession, me dit qu'il était dessinateur à la plume, du genre qu'on appelle clair-obscur.

Sa science consistait à copier une estampe et non à inventer ; mais il m'assura qu'il excellait dans son art, et qu'il pouvait copier une estampe avec tant de vérité qu'on ne pouvait distinguer la copie de l'original.

« Je vous en fais mon compliment. C'est un talent avec lequel, si vous n'êtes pas riche, vous êtes sûr de gagner votre pain partout où vous voudrez vous fixer.

— Tout le monde me tient ce langage, mais c'est une erreur, car avec mon talent on meurt de faim. En faisant ce métier à Rome ou à Naples, je travaille toute la journée pour gagner un demi-teston, et ce n'est pas assez pour vivre. »

Après ce discours, il me montra des éventails qu'il avait faits, et on ne pouvait rien voir de plus beau. Ils étaient à la plume, et la gravure la plus parfaite ne les surpassait pas.

Pour achever de me convaincre, il me montra un Rembrandt de son ouvrage, plus beau, s'il est possible, que l'original. Malgré cela, il me jura que son talent ne lui donnait pas de quoi vivre ; mais je ne le crus pas. C'était

un de ces génies fainéants qui préfèrent une vie vagabonde à une vie laborieuse.

Je lui offris un louis pour un de ses éventails, mais il le refusa, me priant de l'accepter gratis et de lui faire une quête à table, parce qu'il voulait partir le surlendemain.

J'acceptai son présent et lui promis la quête.

Je lui fis une couple de cent francs que la pèlerine vint recevoir à table où nous étions encore assis.

Cette jeune femme, bien loin d'afficher le libertinage, avait le maintien de la vertu. Invitée à écrire son nom sur un billet de loterie, elle s'excusa, en disant qu'à Rome on ne faisait pas apprendre à écrire aux filles qu'on voulait élever pour être honnêtes et vertueuses.

Tout le monde rit de cette excuse, excepté moi, qui, ayant pitié d'elle, ne voulus point la voir avilie ; mais je me crus certain alors qu'elle appartenait aux dernières classes du peuple.

Le lendemain, la pèlerine vint dans ma chambre me prier de lui donner une lettre de recommandation pour Avignon. Je lui en fis deux sur-le-champ, l'une pour M. Audifret le banquier, l'autre pour l'aubergiste de Saint-Omer. Le soir, elle me rendit celle adressée à M. Audifret, en me disant que son mari lui avait dit qu'elle ne leur était pas nécessaire. Elle me pria en même temps de bien examiner si c'était réellement la lettre que je lui avais donnée. L'ayant bien regardée, je lui dis que bien certainement c'était ma lettre.

Elle me dit, en riant, que je me trompais, car ce n'en était que la copie.

« Ce n'est pas possible. »

Elle appela son mari, qui vint avec ma véritable lettre à la main.

Ne pouvant plus douter, je lui dis :

« Votre talent est admirable, car ceci est bien plus difficile à contrefaire qu'une gravure. Avec cela vous pouvez aller loin et tirer grand parti de votre habileté ; mais si vous n'êtes pas sage, cela peut vous coûter la vie. »

Ce couple partit le lendemain. Dans dix ans, je dirai où et comment j'ai revu cet homme sous le nom de comte Pellegrini avec la bonne Séraphine, sa femme et son âme damnée.

Au moment où j'écris, il est dans les prisons, d'où probablement il ne sortira plus, et sa femme est heureuse, peut-être, dans un couvent.

Dès que je me sentis revivre par le rétablissement complet de mes forces, j'allai prendre congé du marquis d'Argens et de son frère. Après avoir dîné en famille, et avec le jésuite que je fis semblant de ne pas voir à table, je passai trois heures tête à tête avec ce bon et docte vieillard, et ce furent trois heures délicieuses, car l'esprit, l'érudition, la philosophie et la gaieté firent tous les frais de l'entretien. Il me raconta une foule de traits de la vie privée de Frédéric II, traits anecdotiques, caractéristiques, que le lecteur me saurait gré, j'en suis sûr, de lui communiquer, d'autant plus que la plupart seront perdus pour l'histoire ; mais je ne sais en ce moment quelle paresse me stimule. Je vieillis, ou j'ai vieilli, je le sens. Peut-être dans un autre moment, quand le palais de Dux sera moins chargé de brouillards, quand mon esprit sera réveillé par quelques rayons d'un soleil vivifiant, peut-être, dis-je, confierai-je tout cela au papier : aujourd'hui, je ne m'en sens pas le courage.

Frédéric eut de grandes qualités et de grandes faiblesses, comme presque tous les grands hommes ; mais la masse de ses faiblesses fut moindre certainement que celle de ses hautes qualités, et l'histoire considérera tou-

jours ce monarque comme un grand homme et comme le jalon le plus élevé du dix-huitième siècle.

Le roi de Suède, qu'on a assassiné, se plaisait à exciter la haine pour avoir la gloire de la défier. Il avait l'âme d'un despote, et il avait besoin de l'être pour satisfaire sa passion dominante de faire parler de lui et de se faire une réputation de grand homme. Aussi ses ennemis se sont-ils tous dévoués à la mort pour parvenir à lui arracher la vie. Ce roi aurait dû prévoir sa fin, car ses violences ont toujours provoqué le désespoir de ceux qu'il a opprimés. Entre lui et Frédéric, il n'y a point de parallèle possible.

Le marquis d'Argens me fit présent de tous ses ouvrages. Lui ayant demandé si je pouvais vraiment me vanter de les posséder tous, il me dit que oui, à l'exception de l'histoire d'un morceau de sa vie qu'il avait écrite dans sa jeunesse, et qu'il avait abandonnée, parce qu'il se repentait de l'avoir écrite.

« Et pourquoi? lui dis-je.

— Parce qu'avec la fureur de vouloir écrire la vérité, e me suis donné un ridicule ineffaçable. Si jamais cette envie vous vient, rejetez-la comme une tentation perverse, car je puis vous assurer que vous vous en repentiriez, puisque en votre qualité d'honnête homme, vous ne pourriez écrire que la vérité; or, en historien véridique, vous seriez obligé, non seulement à ne rien taire, mais encore à n'avoir aucune lâche complaisance pour les fautes que vous aurez commises, à les flageller en bon moraliste, comme à relever, en vrai philosophe, le bien que vous aurez fait. Vous seriez obligé de vous louer et de vous blâmer à chaque page; or on prendrait pour argent comptant tout le mal que vous diriez de vous-même, on vous imputerait à crime toutes vos peccadilles, et non seulement on ne vous croirait pas lorsque vous en diriez

du bien, mais encore on vous taxerait d'orgueil, de vanité, etc. Du reste, en écrivant vos mémoires, vous vous feriez des ennemis de tous ceux dont vous seriez obligé de parler avec désavantage. Croyez-moi, mon ami, s'il n'est pas permis à un honnête homme de parler de lui-même, il lui est encore moins permis d'en écrire, à moins que ce ne soit quand la calomnie nous force à faire notre apologie. J'espère que vous ne donnerez jamais dans le travers de Rousseau, travers que je n'ai jamais pu concevoir dans un homme supérieur comme lui. »

Convaincu par des raisons aussi sages, je lui promis de ne jamais faire pareille folie ; malgré cela, il y a sept ans que je ne fais pas autre chose, et je me trouve engagé avec moi-même d'aller jusqu'au bout, quoique je me repente fort d'avoir commencé. Mais j'écris dans l'espoir que mon histoire ne verra jamais le grand jour de la publicité ; car, outre que l'infâme censure, cet éteignoir de l'esprit, n'en permettrait jamais l'impression, je me flatte qu'à ma dernière maladie, devenu sage, pour ne plus pouvoir être fou, je ferai brûler tous mes cahiers en ma présence. Si cela n'arrive pas, je compte sur l'indulgence de mes lecteurs, indulgence qui ne me faillira point quand ils sauront qu'écrire mes mémoires a été le seul remède que j'aie cru pouvoir employer pour ne pas devenir fou ou mourir de chagrin au milieu des désagréments et des tracasseries que m'ont fait éprouver et que me suscitent chaque jour les envieux coquins qui se trouvent avec moi au château du comte de Waldstein, ou Wallenstein, à Dux.

En écrivant dix ou douze heures par jour, j'ai empêché le noir chagrin de dévorer ma pauvre existence ou de me faire perdre la raison. Nous en parlerons plus tard, si je ne meurs pas plus tôt.

Le lendemain de la Fête-Dieu, je partis d'Aix pour me rendre à Marseille. Mais ici je me rappelle que j'ai omis de rapporter une chose importante, et je vais réparer mon oubli. C'est de la procession de la Fête-Dieu dont je veux parler.

Chacun sait que la fête du saint sacrement se célèbre avec pompe dans toute la chrétienté ; mais à Aix en Provence cela se fait avec des singularités si choquantes que tout homme de bon sens doit gémir de cette aberration.

On sait que partout cette promenade de l'Être des êtres, que l'on représente en corps et en âme sous les apparences de l'eucharistie, est suivie de toutes les corporations religieuses ; je n'en dirai donc rien, puisque la même chose a lieu à Aix ; mais ce qui mérite d'être observé et blâmé, ce qui doit surprendre et scandaliser, ce sont les mascarades, les folies, les bouffonneries inconvenantes qu'on se permet dans un acte aussi saint et où tout devrait être calculé pour augmenter le respect dont la religion doit être entourée, en excitant l'amour et la reconnaissance, la vénération et la dévotion envers le Créateur de toutes choses et le dispensateur de tout bien.

Au lieu de cela, le Diable, la Mort, les sept Péchés mortels, vêtus de la façon la plus risible, faisant mille contorsions comiques, se battant, se bousculant, hurlant, feignant l'exaspération d'être forcés de faire leur cour au souverain de l'univers ; les cris, les huées, les sifflets de la populace qui baffoue ces horribles personnages ; le tintamarre des chansons que le bas peuple chante pour se moquer d'eux, en leur faisant toutes sortes de niches, tout cela forme un spectacle beaucoup plus digne des saturnales du carnaval en goguette que d'une procession de peuples chrétiens, et surpasse en turpitude tout ce que nous lisons des bacchanales du paganisme. Toutes les populations des campagnes à cinq ou six lieues à la

ronde se rendent ce jour-là à Aix pour honorer Dieu. C'est sa fête, et Dieu ne se promène que ce jour-là de toute l'année ; et un clergé ou fou ou fourbe a cru sans doute devoir le faire rire. C'est de bonne foi que les basses classes le pensent, et ceux qui s'aviseraient d'y trouver à redire ne seraient pas bien venus, car l'évêque marche en tête de toute cette farce, et par conséquent tout doit être saint.

Comme je me plaignais d'une folie qui ne pouvait tendre qu'à déconsidérer la religion, M. de Saint-Marc, homme important et membre du parlement, me dit gravement que c'était une chose excellente, puisque cela faisait entrer en un jour plus de cent mille francs dans la ville.

Trouvant cette considération prépondérante, je ne me permis pas la moindre réplique.

Pendant mon séjour à Aix, il ne se passa point de jour sans que je pensasse à Henriette. Sachant son véritable nom, je n'avais pas oublié ce qu'elle m'avait fait dire par Marcoline, et je m'attendais à la trouver à Aix dans quelque assemblée, où j'aurais joué à son égard tel rôle qu'elle aurait désiré. Souvent j'avais entendu proférer son nom, mais je ne m'étais permis aucune interrogation, voulant soigneusement éviter que l'on pût soupçonner qu'elle me fût connue. J'avais toujours cru qu'elle était à la campagne, et déterminé à lui faire une visite, je ne m'étais arrêté si longtemps à Aix que pour me rendre chez elle en parfaite santé. Je partis d'Aix en conséquence, ayant dans ma poche une lettre où je m'annonçais, avec intention de m'arrêter à la porte du château, de la lui faire parvenir et de ne descendre de voiture que lorsqu'elle me le ferait dire.

J'avais averti le postillon : c'était à une lieue et demie en deçà de la Croix-d'Or. Il était onze heures quand nous y arrivâmes.

Un homme se présente ; je lui donne ma lettre ; il me dit qu'il ne manquera pas de l'envoyer à madame.

« Elle n'est donc pas ici ?

— Non, monsieur, elle est à Aix.

— Depuis quand ?

— Depuis six mois.

— Où demeure-t-elle ?

— Dans sa maison, et elle ne viendra ici que dans trois semaines pour y passer l'été, comme elle en a la coutume.

— Me feriez-vous le plaisir de me laisser écrire une lettre ?

— Vous n'avez qu'à descendre, et je vous ouvrirai l'appartement de madame, où vous trouverez tout ce qu'il vous faudra. »

Je descends, j'entre, et ma surprise est extrême de me trouver nez à nez avec ma garde-malade.

« Vous demeurez ici ?

— Oui, monsieur.

— Depuis quand ?

— Depuis dix ans.

— Et comment êtes-vous venue me soigner ?

— Je vous dirai cela là-haut. »

Voici son récit :

« Madame, m'ayant envoyé chercher en toute hâte, m'ordonna de me présenter chez vous, sans embarras, de me constituer à votre service, et de vous soigner comme si c'eût été elle-même, et m'ordonna de vous dire que j'étais auprès de vous par ordre du médecin, dans le cas où vous me feriez quelque question.

— Le médecin m'a dit qu'il ne vous connaît pas.

— Il peut vous avoir dit la vérité, mais il est plus probable qu'il ait eu ordre de madame de vous répondre ainsi. C'est, au reste, tout ce que je sais ; mais je suis surprise que vous n'ayez pas vu madame à Aix.

— Il faut qu'elle ne reçoive point du monde, car j'ai été partout.

— Il est vrai que madame ne reçoit pas chez elle, mais elle va partout.

— C'est fort étonnant! Je dois l'avoir vue, et je ne puis concevoir que je ne l'aie pas reconnue. Vous êtes avec elle depuis dix ans?

— Oui, monsieur, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire.

— A-t-elle changé? A-t-elle eu quelque maladie qui ait effacé ses traits? A-t-elle vieilli?

— Pas du tout. Elle a pris de l'embonpoint, mais je vous assure qu'on la prendrait pour une femme de trente ans.

— Il faut que je sois aveugle, ou que je ne l'aie pas eue un instant sous mes yeux. Je vais lui écrire. »

La femme sortit, me laissant confondu de la singularité de ma situation. « Dois-je retourner à Aix dans l'instant? » me demandai-je.

Elle est chez elle, ne reçoit personne : qui peut l'avoir empêchée de me parler, et qui pourrait l'empêcher de me recevoir? Si elle ne m'accueille pas, je repartirai de suite, et j'en serai pour ma course. Voilà tout. Mais Henriette m'aime encore. Elle m'a fait soigner pendant ma maladie, et elle ne l'aurait pas fait si je lui étais devenu indifférent. Elle sera piquée que je ne l'aie pas reconnue. Elle sait que je suis parti d'Aix, et elle ne peut pas douter que je ne sois ici dans ce moment. Elle doit s'attendre au dénouement de l'intrigue. Irai-je, ou lui écrirai-je?

Ce fut à cette dernière résolution que je m'arrêtai, et je lui dis que j'attendrais sa réponse à Marseille. Ayant remis ma lettre à ma garde et de l'argent pour l'expédier de suite par exprès, je remontai en voiture pour aller dîner à Marseille, où, ne voulant pas être connu, j'allai

descendre dans une auberge obscure. J'avais à peine mis pied à terre que je vis la dame Schizza, sœur de Nina. Elle venait de Barcelone avec son mari. Ils étaient à Marseille depuis trois ou quatre jours, et se rendaient à Livourne.

Mme Schizza était seule dans ce moment, son mari étant sorti, et comme je mourais d'envie de savoir cent choses, je la priai de monter dans ma chambre, en attendant qu'on m'apportât à dîner.

« Que fait votre sœur ? Est-elle toujours à Barcelone ?

— Oui, mais elle n'y restera pas longtemps, car l'évêque ne la veut ni dans la ville ni dans son diocèse, et l'évêque peut plus que le comte Ricla. Elle n'est retournée de Valence que comme une femme à laquelle on ne peut refuser le passage de la Catalogne pour retourner dans sa patrie ; mais on ne s'arrête pas neuf à dix mois dans une ville où l'on n'est qu'en passant. Elle partira dans un mois certainement, mais elle n'en est pas très fâchée, car elle est certaine que le comte l'entretiendra à grands frais partout où elle ira, et elle réussira peut-être à le ruiner. En attendant, elle jouit du bonheur de l'avoir perdu de réputation.

— Je connais un peu sa façon de penser. Mais enfin elle ne peut pas haïr un homme qui jusqu'à présent doit l'avoir enrichie.

— Enrichie ? elle n'a que des diamants. Mais pouvez-vous supposer à ce monstre des sentiments de reconnaissance ? lui supposez-vous ceux d'une créature humaine ? c'est un monstre, et personne ne sait comme moi qu'elle doit l'être. Elle n'a obligé le comte à faire cent injustices que pour faire que toute l'Espagne parle d'elle et que tout le monde sache qu'elle s'est rendue maîtresse de son corps, de ses biens, de son âme et de sa volonté. Plus une injustice qu'elle lui fait commettre est criante,

plus elle est sûre qu'on parlera d'elle, et c'est tout ce qu'elle veut. Les obligations qu'elle m'a, monsieur, sont innombrables, car elle me doit tout, jusqu'à l'existence, et la scélérate, au lieu de me faire du bien, en faisant confirmer mon mari en service avec augmentation d'appointements, ce qui ne lui aurait coûté qu'un mot, elle lui a fait donner son congé.

— Je m'étonne qu'avec des sentiments pareils elle ait agi si noblement à mon égard.

— Oui, je sais tout ; mais si vous saviez tout aussi, vous ne lui sauriez aucun gré de ce qu'elle a fait.

— Voyons, parlez.

— Elle ne vous a défrayé à l'auberge et à la tour que pour convaincre le public, à la honte du comte, que vous étiez son amant. Tout Barcelone sait qu'on a voulu vous assassiner à sa porte, et que le sicaire est mort du coup d'épée que vous lui avez donné, fort heureusement pour vous.

— Mais ce n'est pas elle qui a ordonné l'assassinat : elle n'a pas même pu en être complice, car cela n'est pas naturel.

— Je le sais bien, mais il n'y a rien de naturel dans Nina. Ce que je puis vous dire de certain est ce dont j'ai été témoin. Durant l'heure que le comte Ricla passait chez elle, elle ne cessait de parler de vous, de votre esprit, de vos procédés nobles et galants, et elle les comparait à ceux des Espagnols pour les déprimer et ravaler leur mérite. Le comte, impatienté, lui disait de finir et de parler d'autre chose ; mais c'était en vain, et, pour ne plus l'entendre, il partait, en vous maudissant. Deux jours avant votre affaire, comme il était exaspéré, il la quitta en lui disant : « *Valga me Dios!* Je vous ferai une politesse à laquelle vous ne vous attendez pas. » Je puis vous assurer que lorsque nous entendîmes

le coup de fusil l'instant après que vous fûtes sorti, elle dit, sans la moindre émotion, que ce coup de fusil était sans doute la politesse que son vilain Espagnol lui avait promise. Je lui dis que peut-être on vous avait tué. « Tant pis pour le comte, me dit-elle, car son tour viendra aussi. » Puis elle se mit à rire comme une folle, en songeant au bruit que cela allait faire à Barcelone. Le lendemain à huit heures, il faut le dire à sa louange, je la vis bien aise lorsque votre domestique vint lui dire qu'on vous avait mené à la citadelle.

— Comment, mon domestique? Je n'ai jamais su qu'il eût une correspondance avec elle.

— Vous ne deviez pas le savoir ; mais, au reste, je puis vous assurer que ce brave homme vous aimait.

— J'en ai été convaincu. Poursuivez.

— Nina écrivit un billet à votre hôte. Elle ne me le montra pas, mais elle dût lui ordonner de vous fournir tout ce que vous pourriez désirer. Le domestique nous dit qu'il avait vu l'épée toute rouge de sang, et que votre manteau était percé d'une balle. Elle en fut bien aise; mais ne croyez pas que ce fût parce qu'elle vous aimait, mais parce qu'ayant échappé au meurtre, vous pourriez prendre votre revanche. Ce qui l'embarrassait, c'était le prétexte dont le comte avait usé pour vous faire arrêter. Ricla ne vint pas le soir du même jour, mais il vint le lendemain à huit heures, et l'infâme le reçut toute riante et avec l'air du bonheur. Elle lui dit qu'elle savait qu'il vous avait fait mettre en prison et qu'il avait bien fait, car il ne pouvait avoir pris ce parti que pour vous garantir des nouvelles entreprises de ceux qui avaient voulu vous ôter la vie. Il répondit sèchement que vos arrêt n'avaient rien de commun avec ce qui vous était arrivé dans la nuit. Il ajouta que vous n'étiez arrêté que pour quelques jours, car on examinait vos pa-

piers, et que vous seriez remis en liberté, si on n'y trouvait rien qui pût vous mériter une prison plus rigoureuse. Nina lui demanda qui était l'homme que vous aviez blessé. Il répondit que la police faisait des perquisitions, car on n'avait trouvé ni mort, ni blessé, ni traces de sang. « On n'a trouvé que le chapeau de Casanova, et on le lui a renvoyé. » L'ayant laissée seule avec lui jusqu'à minuit, je n'ai pas su la suite de leur entretien sur vous ; mais trois jours après, tout le monde sut qu'on vous avait enfermé dans la tour. Le soir, Nina ayant demandé au comte la raison de cette rigueur, il répondit que l'on soupçonnait vos passeports d'être faux, parce que celui que vous aviez de l'ambassadeur, daté de Saint-Ildefonse, devait l'être, car étant en disgrâce des inquisiteurs de Venise, il n'était pas vraisemblable que l'ambassadeur vous eût donné un passeport, sans lequel vous ne pouviez pas avoir obtenu celui du roi, ni celui du comte d'Aranda. Il ajouta que, dans cette présomption, vous deviez être mis à l'étroit, car il pourrait vous en coûter cher. Nous étions inquiètes, et quand nous sûmes que Pogomas avait été arrêté, nous fûmes certaines qu'il était votre dénonciateur, pour se venger de ce que vous l'aviez fait chasser de chez nous. Quand nous apprîmes que ce gueux avait été délivré de prison, mais qu'on l'avait fait embarquer pour Gênes, nous pensâmes que votre mise en liberté ne tarderait pas, puisqu'on devait avoir reçu la nouvelle que vos passeports étaient vrais ; mais, vous voyant toujours enfermé, Nina ne savait plus que penser, et le comte ne répondait plus rien aux questions qu'elle lui faisait sur votre compte. Fausse comme elle est, elle avait pris le parti de se taire, quand à la fin nous sûmes qu'on vous avait élargi et que vous étiez complètement justifié. Nina, ne doutant pas de vous voir au parterre et de triompher dans sa loge,

se disposait à s'y montrer dans tout le luxe d'une brillante parure ; mais elle fut au désespoir quand elle apprit le relâche inattendu. Le soir, elle sut du comte qu'on vous avait rendu vos passeports, mais que vous aviez reçu l'ordre de partir dans trois jours. La fausse coquine loua la prudence de son amant, quoiqu'en secret elle le maudît. Elle prévit que vous n'oseriez pas aller chez elle, et elle crut que vous aviez reçu des ordres secrets de n'avoir aucune communication avec elle, lorsqu'elle apprit que vous étiez parti sans même lui écrire un petit billet ; elle s'écria dans un excès de fureur contre Ricla : « Si Casanova avait eu le courage de m'inviter à partir avec lui, je l'aurais fait. » Elle a su par votre domestique, que vous avez heureusement échappé à trois assassins. Le soir elle en fit compliment à Ricla, qui jura n'en savoir rien. Nina ne le crut pas. Ah ! remerciez Dieu d'être sorti de l'Espagne après avoir connu Nina, ce monstre qui aurait fini par vous coûter la vie et qui me punit de la lui avoir donnée.

— Comment ! vous êtes sa mère ?

— Oui, Nina, cette affreuse créature, est ma fille.

— Est-il possible ? Tout le monde la croit votre sœur.

— Et voilà ce qu'il y a d'horrible ; tout le monde a raison.

— Comment ? expliquez-vous.

— Oui, malgré ma confusion ; elle est ma fille et ma sœur, car elle est la fille de mon père.

— Qu'entends-je ? votre père vous a aimée ?

— Je ne sais si le barbare m'a aimée, mais il m'a traitée comme sa femme. J'avais seize ans alors. Elle est fille du crime, et Dieu juste veut que ce soit par elle que je sois punie. Mon père est mort pour échapper à sa vengeance ; puisse-t-il de même échapper au châtiment

de Dieu. Quant à moi, que deviendrai-je? l'infâme créature, j'aurais dû l'étouffer au berceau; mais je l'étranglerai peut-être avant qu'elle me tue. »

Excédé d'horreur, je restai muet à cet affreux récit, dont la vérité ne pouvait être mise en doute.

« Nina sait-elle qu'elle vous doit le jour?

— C'est son propre père qui le lui a dit à l'âge de douze ans, après l'avoir initiée au genre de vie qu'elle a mené depuis, et qui aurait fini par la rendre mère à son tour, s'il n'était mort la même année, peut-être pour échapper à la potence.

— Comment le comte Ricla en est-il devenu amoureux?

— Ecoutez. L'histoire n'est pas longue et elle est singulière. A peine arrivée à Barcelone, il y a deux ans, venant du Portugal, on la prit pour figurante dans les ballets à cause de sa belle figure, car pour son talent, elle n'en a pas : tout ce qu'elle fait fort bien est la *rebaltade*, sorte de saut en reculant et pirouettant. Le premier soir qu'elle dansa, elle fut vivement applaudie du parterre, parce qu'en faisant la *rebaltade*, elle montra ses caleçons jusqu'à la ceinture. Or il faut savoir qu'en Espagne il y a une loi qui condamne à un écu d'amende toute danseuse qui, en dansant sur la scène, a le malheur de montrer ses culottes au public. Nina, qui n'en savait rien, se voyant applaudie, recommença des plus belles; mais à la fin du ballet, l'inspecteur lui dit qu'il lui retiendrait deux écus de son mois pour payer ses impudentes gambades. Nina jura, pesta, mais ne put s'opposer à la loi. Savez-vous ce qu'elle fit le lendemain pour éluder la loi et se venger?

— Elle dansa mal peut-être?

— Elle dansa sans caleçons, et fit sa *rebaltade* avec la même force, ce qui causa au parterre un tumulte de

gaieté tel qu'on n'en avait jamais vu à Barcelone. Le comte Ricla qui, de sa loge, avait tout vu et qui se sentit à la fois saisi d'horreur et d'admiration, fit appeler l'inspecteur pour lui dire qu'il fallait exemplairement punir cette audacieuse autrement que par les amendes ordinaires. « En attendant, amenez-la-moi. » Voilà Nina dans la loge du vice-roi, et qui, avec son air effronté, lui demande ce qu'il lui voulait. « Vous êtes une impudente et vous avez manqué au public. — Qu'ai-je fait? — Le même saut qu'hier. — C'est vrai, mais je n'ai pas violé votre loi, puisque personne ne peut dire qu'il a vu mes culottes; car pour être sûre qu'on ne les verrait pas, je n'en ai point mis. Pouvais-je faire plus pour votre maudite loi qui, par surprise, me coûte déjà deux écus? Répondez-moi. » Le vice-roi et tous les graves personnages présents eurent besoin de se mordre les lèvres pour s'empêcher de rire, car dans le fond Nina avait raison, et une discussion approfondie sur cette loi violée ou non aurait produit un grand ridicule. Le vice-roi, qui sentit la fausse position où il se trouvait, se contenta de dire à la danseuse que si à l'avenir il lui arrivait de danser sans culotte, elle irait passer un mois en prison au pain et à l'eau. Nina fut obéissante. Huit jours après on donna un ballet de mon mari. Ce ballet fut si bien accueilli que le public en demanda la répétition avec fureur. Ricla ordonna que l'on contentât le public, et les danseurs furent prévenus de reparaître. Nina, qui s'était presque entièrement déshabillée, dit à mon mari de s'arranger comme il pourrait, qu'elle ne danserait pas. Comme elle dansait un principal personnage, il n'était pas possible de se passer d'elle, et mon mari lui envoya le directeur, que la furieuse mit à la porte avec tant de rudesse, que le pauvre bonhomme alla heurter du front contre le mur du corridor. Le directeur ayant piteusement rendu

compte au vice-roi de la résistance de la danseuse, deux soldats eurent l'ordre de l'amener en sa présence, et ce fut pour son malheur, car Nina, vous le savez, est fort belle, et alors elle se trouvait dans un tel état de toilette à séduire l'homme le plus froid. Le comte lui dit d'une voix mal assurée ce qu'il devait lui dire; mais elle, enhardie de son embarras, lui dit qu'il était le maître de la faire déchirer en morceaux, mais qu'il n'était pas assez puissant pour la faire danser contre son gré, car dans son engagement il n'y avait rien qui l'obligeât à danser deux fois dans la même soirée, ni pour son plaisir, ni pour celui du public. Elle ajouta qu'elle était outrée du procédé tyrannique qui la forçait de paraître presque nue entre deux soldats, et qu'elle ne lui pardonnerait jamais l'insulte qu'il lui faisait par un trait de despotisme barbare. « Vous aurez beau faire, je ne danserai pas, et je vous avertis que je ne veux plus vous faire l'honneur de danser devant vous ni devant votre public. Je ne vous demande rien que de me laisser partir, ou de me faire tuer; car je souffrirais les plus noirs traitements avec constance, en vous prouvant que je suis Vénitienne et femme libre. » Le vice-roi, étonné, dit que Nina était folle. Puis, faisant venir mon mari, il lui ordonna de faire danser le ballet sans elle, et de ne plus y compter pour l'avenir, car elle n'était plus à son service. Il dit ensuite à Nina de sortir et ordonna qu'on la laissât libre. Elle retourna dans sa loge, et quand elle fut habillée, elle vint chez nous, où elle demeurait. Le ballet fut donné tant bien que mal, et le pauvre comte n'y fit guère attention, car le poison avait produit son effet. Le jour suivant, Molinari, pitoyable chanteur, vint trouver Nina et lui dit que le gouverneur, voulant s'assurer si elle était folle ou non, désirait la voir à une maison de campagne qu'il lui indiqua. C'était ce que la malheureuse

créature voulait. « Dites à Son Excellence, dit-elle à Molinari, que je me rendrai à son invitation et qu'elle me trouvera douce comme un agneau et sage comme un ange. » Voilà l'origine de la connaissance, et elle a si bien su deviner les faiblesses de sa nouvelle conquête, qu'elle captive ce pauvre Espagnol autant par ses mauvais traitements que par la séduction de ses charmes et de la coquetterie la plus astucieuse. »

Tel fut le récit que cette infortunée Schizza me fit avec toute la passion d'une Italienne tourmentée par le repentir et le désir de la vengeance.

Le lendemain, comme je m'y attendais, je reçus la réponse d'Henriette. Voici ce qu'elle contenait :

« Rien, mon cher ancien ami, rien n'est plus romanesque que notre histoire dans notre rencontre à ma maison de campagne il y a six ans, et maintenant après vingt-deux ans de séparation à Genève. Nous avons vieilli tous deux, c'est dans l'ordre de la nature ; mais, le croirez-vous, quoique je vous aime encore, je suis bien aise que vous ne m'ayez pas reconnue. Ce n'est pas que je sois devenue laide, mais l'embonpoint m'a donné une autre physionomie. Je suis veuve, heureuse et assez à mon aise pour vous dire que si l'argent vous manquait chez les banquiers, vous en trouverez dans la bourse d'Henriette. Ne revenez pas à Aix pour me reconnaître, car votre retour pourrait donner sujet à causerie ; mais si vous y revenez dans quelque temps, nous pourrons nous voir, mais non pas comme d'anciennes connaissances. Je me sens heureuse quand je pense que j'ai peut-être contribué à la prolongation de vos jours en mettant près de vous une femme dont je connaissais le bon cœur et la fidélité. Si vous voulez que nous tenions un commerce épistolaire, je ferai de mon mieux pour le bien remplir. Je suis très curieuse de savoir ce que vous avez

fait après votre fuite des Plombs, et maintenant que vous m'avez donné une si belle preuve de discrétion, je vous promets de vous dire toute l'histoire qui fut la cause de notre rencontre à Césène et toute celle de mon retour dans ma patrie. La première est un secret pour tout le monde. Le seul M. d'Antoine en sait une partie. Je vous suis reconnaissante de ne vous être informé à personne de mon existence, quoique Marcoline ait dû vous dire tout ce dont je la chargeai pour vous. Dites-moi ce qu'est devenue cette ravissante créature. Adieu. »

Je lui répondis en acceptant la correspondance qu'elle m'offrait, et lui racontant en gros toutes mes vicissitudes. Elle me raconta à son tour, dans une quarantaine de lettres, toute l'histoire de sa vie. Si elle meurt avant moi, j'ajouterai ces lettres à ces mémoires ; mais aujourd'hui elle vit encore, et toujours heureuse, quoique vieille.

Le jour suivant, j'allai voir Mme Audibert, et nous allâmes ensemble faire une visite à Mme N. N., qui déjà était mère de trois enfants. Elle était adorée de son mari et par conséquent heureuse. Je lui donnai de bonnes nouvelles de Marcoline, puis je lui contai l'aventure de Croce et la mort de Charlotte, ce qui l'affecta beaucoup.

Elle me donna à son tour des nouvelles très récentes de Rosalie, que son mari avait rendue très riche. Je ne pouvais plus espérer de revoir cette femme charmante, car à Gênes la vue de M. Grimaldi ne m'aurait pas amusé.

Ma chère ci-devant nièce me mortifia sans le vouloir ; elle me dit qu'elle me trouvait vieilli. Quoique un homme puisse facilement se moquer de la vieillesse, ce compliment déplaît quand on n'a pas encore renoncé à la galanterie. Elle me donna un beau dîner et son mari me fit des offres que j'eus honte d'accepter. J'avais encore

cinquante louis, et comme je voulais aller à Turin, je savais que j'y avais des ressources.

Je trouvai à Marseille le duc de Vilardi que Tronchin faisait vivre par artifice. Ce seigneur, gouverneur de la Provence, m'invita à souper, et je fus surpris de trouver chez lui le soi-disant marquis d'Aragon, qui faisait la banque. Je pontai à petit jeu, je perdis, et le marquis m'invita à dîner avec sa femme, vieille Anglaise, qui lui avait porté en dot quarante mille guinées, et vingt mille reversibles à un fils qu'elle avait à Londres. Ce fut à cet heureux vaurien que je n'eus pas honte d'emprunter cinquante louis avec la presque certitude de ne jamais les lui rendre.

Je partis seul de Marseille, et après avoir passé par Antibes, par Nice et par le Col de Tende, la route la plus élevée des Alpes, je me rendis à Turin.

En passant par cette route, j'eus le plaisir de voir ce qu'on appelle le Piémont, pays d'une grande beauté.

A Turin, je fus parfaitement reçu par le chevalier Raiberti et par le comte de la Pérouse. Tous deux me renouvelèrent le compliment de mon ex-nièce; ils trouvèrent que j'avais vieilli; mais, comme je ne pouvais être vieux que relativement à mes quarante-quatre ans que j'avais alors, je m'en consolai facilement.

Je fis étroite connaissance avec le chevalier N., ministre d'Angleterre, homme aimable, lettré, riche, rempli de goût, qui faisait chère délicate, que tout le monde aimait, et entre autres une danseuse parmesane, nommée Campioni, d'une ravissante beauté.

Dès que j'eus communiqué à mes amis l'idée que j'avais d'aller en Suisse pour y faire imprimer à mes frais une réfutation en italien de l'*Histoire du gouvernement de Venise* d'Amelot de la Houssaye, tous s'empressèrent à me procurer des souscripteurs, qui me payèrent d'avance

un certain nombre d'exemplaires. Le plus généreux de tous fut le comte de la Pérouse, qui me donna deux cent cinquante francs pour cinquante exemplaires. Je quittai Turin huit jours après avec deux mille livres de Piémont dans ma bourse, ce qui me mit en état d'imprimer tout l'ouvrage que j'avais ébauché à la citadelle de Barcelone, mais que je devais récrire en entier, ayant sous les yeux l'auteur que je voulais réfuter, et l'*Histoire de la république de Venise* du procurateur Nani.

Muni de ces ouvrages, je partis dans l'intention de faire imprimer mon livre à Lugano, où il y avait une bonne presse et point de censure. Je savais en outre que le maître de l'imprimerie était homme de lettres, qu'on y faisait de bonne chère et qu'il y avait de bonne société.

A peu de distance de Milan, voisin de Vanèse où le duc de Modène passait la belle saison, très près de Coire, de Como, de Chiavenna et du lago Maggiorre, où sont les fameuses îles Borromées, je me voyais dans un lieu où il me serait très facile de me divertir. J'allai me loger à l'auberge qui passait pour la meilleure, chez le nommé Tagoretti, qui me donna la meilleure chambre de sa maison.

Dès le lendemain matin, j'allai trouver le docteur Agnelli, qui était à la fois imprimeur, prêtre théologien et assez honnête homme. Je fis avec lui un contrat en bonne forme, par lequel il s'obligeait à me livrer quatre feuilles par semaine à douze cents exemplaires. De mon côté, je m'engageai à le payer chaque semaine. Il se réserva le droit de censure, espérant au reste se trouver toujours d'accord avec moi.

Je lui remis d'abord la préface et l'avant-propos, ce qui devait l'occuper une semaine tout entière, je choisis le papier qui me convenait, ainsi que le format grand in-8.

Rentré à l'auberge pour dîner, mon hôte m'annonça le bargello, ou chef des archers.

Quoique Lugano appartînt aux treize cantons de la Confédération suisse, la police cependant s'y faisait à l'instar des villes d'Italie.

Curieux de savoir ce que pouvait me vouloir ce personnage de mauvaise augure, et d'ailleurs obligé de l'entendre, je lui fis dire d'entrer. Après m'avoir fait une profonde révérence, tenant toujours son chapeau à sa main, le signor bargello me dit qu'il était venu pour m'offrir ses services et m'assurer que, quoique étranger, je jouirais à Lugano de tous les avantages imaginables, sans avoir rien à craindre pour ma personne, si j'avais des ennemis au dehors, ni pour ma liberté particulière, si j'avais des démêlés avec le gouvernement de Venise.

« Je vous remercie, monsieur le bargello, lui dis-je, et je suis bien sûr que vous me dites vrai, puisque je suis en Suisse.

— Je prendrai la liberté de vous dire, monsieur, qu'il est d'habitude que les étrangers qui viennent ici, et qui veulent être certains de l'inviolabilité de l'asile qu'on leur accorde, payent une bagatelle d'avance, ou par semaine, ou par mois, ou par an.

— Et s'ils ne veulent point payer?

— Alors, ils ne sont pas aussi sûrs.

— Très bien, monnaie fait tout?

— Mais, monsieur....

— Je vous entends, mais je vous dirai que je ne crains rien, et que par conséquent je me tiens pour inviolable, sans que je me donne la peine de rien payer.

— Je sais cependant, vous me pardonnerez, que vous avez des démêlés avec l'État vénitien.

— Vous vous trompez, mon ami.

— Oh! pour cela, je ne me trompe pas.

— Si vous vous croyez sûr de votre fait, trouvez quelqu'un qui veuille parier deux cents sequins que j'ai quelque chose à craindre de Venise ; je parierai le contraire, et je déposerai la somme dans l'instant. »

Le bargello resta fort interdit, et l'hôte, qui était présent, lui dit qu'il pourrait bien se tromper. Il me salua et s'en alla fort désappointé.

Mon hôte, tout joyeux d'avoir entendu ce dialogue, me dit que puisque j'avais l'intention de faire quelque séjour dans l'endroit, je ferais bien d'aller faire une visite au capitaine, au grand bailli, qui était comme gouverneur et qui avait toute l'autorité.

« C'est me dit-il, un gentilhomme suisse très aimable, et il a une femme pleine d'esprit et belle comme le jour.

— Oh ! pour cela, je vous assure que j'irai dès demain. »

Le lendemain vers midi je me fis annoncer ; admis dans l'instant, je me trouvai en présence de M. de R. et de sa charmante femme, ayant auprès d'elle un joli garçon de cinq ou six ans.

Qu'on juge de notre mutuelle surprise !

CHAPITRE II

Marazzani puni. — Mon départ de Lugano. — Turin. — M. Dubois à Parme. — Livourne. — Départ d'Orloff avec l'escadre. — Pise. — Stadion. — Sienne. — La marquise Chigi. — Mon départ de Sienne avec une Anglaise.

Voilà les beaux moments de ma vie ! Ces rencontres heureuses, imprévues, fortuites, et d'autant plus chères qu'elles ne sont dues qu'au hasard.

Nous étions là tous trois muets de surprise et de plaisir. M. de R. fut le premier à rompre le silence et m'embrassa cordialement. Nous nous fîmes bien vite des excuses réciproques, lui d'avoir supposé qu'il y avait d'autres personnes de mon nom en Italie, moi de n'avoir pas su son nom. Je dus dîner chez lui le même jour à la fortune du pot, et notre connaissance fut ainsi renouvelée en plein. Sa république lui avait donné ce gouvernement fort lucratif, et il était bien fâché qu'il ne durât que deux ans. Il me dit qu'il était ravi de s'y trouver précisément pendant mon séjour, afin de pouvoir m'y être utile. Il me pria de disposer de tout ce qui dépendrait de lui. Je ne pouvais pas désirer mieux. Il apprit avec les démonstrations de la joie la plus vive qu'étant à Lugano pour y faire imprimer un ouvrage, j'étais obligé d'y faire un séjour de trois ou quatre mois, et se montra mortifié quand je lui dis que je ne pourrais accepter sa table qu'une fois par semaine au plus, puisque l'ouvrage n'étant qu'ébauché, je serais obligé à beaucoup d'assiduité.

Mme de R. ne pouvait revenir de sa surprise. Il y avait neuf ans que je l'avais laissée à Soleure, et si belle que je n'aurais jamais imaginé que quelques années de plus eussent pu augmenter sa beauté ; c'était cependant le cas. Elle avait beaucoup embelli, et je lui en fis compliment. Elle me montra et mit dans mes bras l'unique rejeton qu'elle eût. Elle l'avait mis au monde quatre ans après mon départ. Elle le chérissait plus que la lumière de ses yeux ; aussi avait-elle tout l'air d'en faire un enfant gâté, quoique l'on m'ait assuré, il y a peu de temps, que cet enfant est maintenant un homme aussi aimable qu'instruit.

Mme de R. dans l'espace d'un quart d'heure, m'informa de tout ce qui était arrivé à Soleure après mon départ. Elle me dit que Lebel était allé s'établir à Be-

sançon, où il vivait fort à l'aise avec sa charmante femme.

Un mot qu'elle me dit pendant notre conversation, qu'elle ne me trouvait plus l'air de jeunesse que j'avais lors de mon séjour à Soleure, me fit adopter une règle de conduite que je n'aurais peut-être pas eue sans cela. Au lieu de me laisser ravir par sa beauté, je me tins sur mes gardes et, loin de chercher à renouveler nos intrigues amoureuses, je me dis : « Tant mieux ; ne devant plus aspirer au titre d'amant, je serai son ami et je me rendrai digne d'être celui de son honnête époux. »

L'ouvrage que je voulais faire imprimer ne me permettait au reste aucune distraction, et une amourette aurait absorbé la meilleure partie de mon temps.

Je commençai à travailler dès le lendemain et, à l'exception d'une heure que je dus sacrifier à une visite que me fit M. de R., j'écrivis d'arrache-pied jusqu'avant dans la nuit, et le jour suivant j'eus la première feuille de correction, dont je fus assez satisfait.

Je passai tout le premier mois dans ma chambre, travaillant avec assiduité et ne sortant que les jours de fête pour aller à la messe, dîner chez M. de R. et faire une promenade avec madame et son enfant.

Au bout de ce premier mois, mon premier tome fut achevé et broché, tandis que tout le manuscrit du second était tout prêt. Enfin, dans les derniers jours d'octobre, l'imprimeur me délivra l'ouvrage complet en trois volumes et, en moins d'une année, je vendis l'édition entière.

Mon but, en écrivant cet ouvrage, fut moins de me procurer de l'argent que de mériter la grâce des inquisiteurs de Venise; car, après avoir parcouru toute l'Europe, le besoin de revoir ma patrie devenait si violent qu'il me semblait que je ne pouvais plus vivre sans ce bonheur.

Amelot de la Houssaye avait écrit l'*Histoire du gouvernement de Venise* en vrai ennemi des Vénitiens. Son histoire était une satire qui contenait des remarques savantes mêlées de calomnies. Depuis soixante-dix ans que l'ouvrage d'Amelot se trouvait entre les mains de tout le monde, personne ne s'était donné la peine de le réfuter. Un Vénitien qui aurait voulu relever les mensonges d'Amelot et livrer son ouvrage à l'impression n'en aurait pas obtenu la permission dans les États vénitiens, car le gouvernement de la république a pour principe de ne point permettre qu'on s'occupe de lui, soit pour le louer, soit pour le blâmer. Ainsi nul écrivain jusqu'alors n'avait osé réfuter la satire française, puisqu'au lieu d'une récompense méritée, il ne pouvait s'attendre qu'à une injurieuse punition.

Quant à moi, je crus que cette œuvre m'était réservée par ma position exceptionnelle. Les raisons que je pouvais avoir de me plaindre d'un gouvernement dont les individus me persécutaient par leur pouvoir despotique et arbitraire me mettaient à l'abri du soupçon de partialité, et l'évidence avec laquelle j'étais certain de faire connaître à toute l'Europe les mensonges et les bévues d'Amelot me faisait espérer une récompense qui, ne devant consister qu'en un acte de justice, me paraissait immanquable.

La permission de retourner dans ma patrie m'était due après quatorze ans d'exil, et je croyais que les inquisiteurs d'État se trouveraient heureux de pouvoir profiter de cette occasion pour réparer leur injustice sous l'apparence d'une grâce qu'ils m'auraient accordée en faveur de mon patriotisme.

Mes lecteurs verront que j'avais deviné juste ; mais ils me firent attendre cinq ans encore ce qu'ils auraient dû m'octroyer tout de suite.

M. de Bragadin étant mort, je n'avais plus à Venise que mes deux vieux bons amis Dandolo et Barbaro : ce fut par leur moyen que je trouvai dans cette ville, mais en secret, une cinquantaine de souscripteurs.

Durant tout le temps de mon séjour à Lugano, je ne fréquentai que la seule maison de M. de R., où je vis plusieurs fois l'abbé Riva, homme sage et savant, auquel j'avais été recommandé par M. Querini, son parent. Cet abbé jouissait parmi ses compatriotes d'une si haute réputation de prudence qu'il était élu arbitre dans presque tous les différends qui survenaient entre eux et qui les auraient obligés à plaider à grands frais. Aussi huissiers, avocats, procureurs et tous les suppôts de la justice le haïssaient-ils de grand cœur. Son neveu, Jean-Baptiste Riva, ami des muses, l'était aussi du dieu du Gange et de la déesse de Cythère; il était mon ami, quoique je ne pusse ni ne voulusse lui tenir tête le verre à la main. Il me prêta toutes les jeunes nymphes qu'il avait initiées aux grands mystères, et elles ne l'en aimèrent que mieux, puisque je leur faisais de petits présents. Je fis avec lui et deux très jolies sœurs un voyage aux îles Borromées. Je savais que le comte Fédéric Borromée, le même qui m'avait honoré de son amitié à Turin, y était alors, et j'étais certain d'être bien reçu. L'une des deux sœurs devait passer pour la femme de mon ami Riva et l'autre pour sa belle-sœur.

Le comte Borromée, quoique ruiné, vivait dans ses îles comme un prince.

Il serait impossible de bien peindre ces îles fortunées, il faut les voir. Le climat le plus beau; un printemps éternel : on n'y connaît littéralement ni le chaud ni le froid.

Le comte nous fit faire chère délicate et divertit nos deux belles à la pêche. Quoique laid, vieux, cassé et

ruiné, il avait encore le grand art de savoir plaire.

En retournant à Lugano, quatre jours après en être partis, et voulant faire place à une voiture dans un chemin assez étroit, mon cheval glissa sur le bord et tomba d'une élévation de dix pieds. Ayant donné de la tête contre un gros caillou, je crus m'être tué, car le sang sortit en abondance d'une large blessure. J'en fus quitte pour la peur, car je fus rétabli en peu de jours. C'est la dernière fois que j'aie enfourché un cheval.

Pendant mon séjour à Lugano, les députés visiteurs pour les Treize-Cantons vinrent y faire leur tournée. Les Luganais les affublent du titre magnifique d'ambassadeurs; mais M. de R. les qualifiait simplement du nom d'*avoyers*.

Ces messieurs logeaient dans la même auberge que moi, et je mangeai avec eux tout le temps de leur séjour.

L'avoyer de Berne me donna des nouvelles de mon pauvre ami M. F. et de sa famille. Sara, sa charmante fille, était devenue femme de M. de V.... et elle était heureuse.

Après le départ des avoyers, tous hommes instruits et fort aimables, je vis, un beau matin, paraître dans ma chambre le malheureux Marazzani. Aussitôt que je l'eus reconnu, je lui sautai au collet, et, malgré ses cris, malgré sa résistance, je le traînai dehors, et, sans lui donner le temps de se servir de sa canne ni de son épée, je lui donnai tant de soufflets, de coups de pied, de coups de poing, qu'il me rendait de son mieux, que l'hôte et les garçons de l'auberge accourus au bruit eurent quelque peine à nous séparer.

« Ne laissez pas échapper ce coquin, dis-je à l'hôte, et envoyez chercher le bargello pour le faire mettre en prison. »

Je rentrai dans ma chambre, et, m'habillant à la hâte pour aller trouver M. de R., je vis le bargello qui venait me demander pourquoi il devait conduire cet homme en prison.

« Vous le saurez chez M. de R. où je vais vous attendre. »

Voici, cher lecteur, la raison de ma colère. Vous pouvez vous souvenir que j'avais laissé ce malheureux à *Buen-Retiro*, lorsque l'alcade Messa vint me tirer de cet enfer pour me reconduire chez moi. J'avais appris par la suite qu'il avait été envoyé à *los presidios* d'Afrique, pour y servir le roi de toutes les Espagnes en qualité de galérien, avec la paye de simple soldat.

N'ayant aucun grief contre lui, je le plaignis; mais, ne le connaissant point particulièrement et ne pouvant rien pour adoucir son sort, je l'avais effacé de ma mémoire.

Huit mois après, lors de mon arrivée à Barcelone, je trouvai, parmi les danseuses de l'opéra, la Bellucci, jeune Vénitienne que j'avais aimée en passant et dont j'étais resté l'ami. Elle fit un cri de joie en me revoyant et me dit qu'elle était heureuse de me voir délivré du malheur où la tyrannie m'avait plongé.

« De quel malheur me parlez-vous, ma chère, lui dis-je; car j'en ai eu de plus d'une sorte depuis que nous ne nous sommes vus?

— Du *presidio*, mon ami.

— Mais c'est, grâce à Dieu, un malheur que je n'ai pas à déplorer. Qui vous a fait cet horrible conte?

— C'est un certain comte Marazzani qui a passé ici trois semaines, et qui, plus heureux que vous, m'a-t-il dit, est parvenu à se sauver.

— C'est un infâme coquin qui en a menti, ma chère; mais si jamais je le rencontre, il payera cher sa calomnie. »

Depuis cet instant, je ne pouvais penser à ce drôle sans me sentir un vif désir de le rosser : mais je ne pensais guère que le hasard me l'amenât sitôt.

Dans cette disposition d'esprit, on trouvera, je pense, tout naturel le premier mouvement qui me fit lui tomber dessus dès qu'il s'offrit à mes regards. Je l'avais rossé, mais je n'étais pas content. Il me semblait n'avoir rien fait, car au fait j'avais peut-être reçu autant de coups que je lui en avais donné.

En attendant, il était en prison, et j'allais voir ce que M. de R. pouvait faire de mal à cet infâme pour me procurer une entière satisfaction.

Dès que M. de R. fut informé du fait, il me dit qu'il ne pouvait ni le retenir en prison, ni le chasser de la ville qu'en vertu d'une requête que je lui présenterais, lui demandant sûreté de vie vis-à-vis de cet homme que j'avais des motifs fondés de croire assassin et venu exprès à Lugano pour attenter à mes jours.

« Vous pouvez donner cours à votre accusation, me dit-il, en alléguant les véritables griefs que vous avez contre lui et en colorant du plus mauvais jour son apparition subite dans votre demeure, sans s'être fait annoncer. Faites votre requête, nous verrons ce qu'il répondra. Je lui demanderai son passeport; je traînerai l'affaire en longueur; j'ordonnerai qu'on le traite durement; mais à la fin, je ne pourrai que le chasser de la ville, à moins qu'il ne fournisse une bonne caution. »

C'était tout ce que je pouvais exiger de ce brave homme. Je fis mon réquisitoire, et le lendemain je voulus me procurer le plaisir de le voir conduire garrotte en ma présence.

Interrogé par M. de R., Marazzani jura qu'il n'avait eu aucun mauvais dessein en se présentant chez moi. Quant à ce qu'il avait dit à Barcelone, il assura n'avoir

fait que répéter ce qu'on lui avait dit, et il ajouta qu'il était bien aise d'apprendre qu'on l'eût trompé.

Certes, cette satisfaction, je le sens, aurait dû me suffire; cependant je ne dis pas un mot pour relâcher la peine que le juge pouvait lui faire infliger.

M. de R. lui dit qu'un *on-dit* en l'air et qu'on ne pouvait point prouver ne pouvait excuser un homme d'une calomnie débitée au déshonneur d'un autre; qu'ainsi il ne pouvait point me refuser justice et la satisfaction que j'exigeais.

« Au reste, ajouta M. de R., le soupçon de M. Casanova que vous avez voulu assassiner est assez justifié par le faux nom que vous avez pris en vous annonçant à l'auberge, car le plaignant soutient que vous n'êtes point le comte Marazzani. Il s'offre à vous fournir caution sur le fait, et si M. Casanova vous a fait tort, cette caution servira à vous dédommager. En attendant, vous resterez en prison jusqu'au moment où j'aurai reçu de Plaisance la confirmation de l'accusation de M. Casanova ou votre justification. »

L'accusé fut ramené en prison, et comme le pauvre diable n'avait pas le sol, il ne fut nullement besoin de recommander de la sévérité au bargello.

M. de R. écrivit à Parme à l'agent des Treize-Cantons pour avoir les renseignements voulus; mais, comme l'impudent savait que la réponse ne serait pas en sa faveur, il m'écrivit la lettre la plus soumise, m'avouant qu'en effet il n'était qu'un pauvre bourgeois de Bobio, et que, bien que son vrai nom fût Marazzani, il n'avait rien de commun avec les Marazzani de Plaisance. Il finissait par me supplier de le faire remettre en liberté.

Je montrai sa lettre à M. de R., qui le fit élargir avec injonction de quitter Lugano dans vingt-quatre heures.

Me trouvant assez satisfait, et voulant réparer le tort

que je pouvais avoir, je donnai quelque argent à ce pauvre diable pour se rendre à Augsbourg, avec une lettre pour M. de Sellentin, qui se trouvait en cette ville recrutant pour le roi de Prusse. Nous reviendrons à cet homme en temps et lieu.

Le chevalier de Breche, étant venu à la foire de Lugano pour y acheter des chevaux, y passa quinze jours, fréquentant avec moi la maison de M. de R., car il était vivement épris des charmes de madame. Nous étions sur le pied de bonne amitié, et je vis son départ avec peine.

Je quittai Lugano peu de jours après lui, décidé à passer l'hiver à Turin, où le ministre d'Angleterre et mes autres amis me faisaient espérer tous les agréments d'une bonne société.

Avant mon départ, je reçus du prince Lubomirski une lettre tout amicale avec une traite de cent ducats qu'il m'envoyait pour le prix de cinquante exemplaires de mon ouvrage que je lui avais adressés. Ce bon prince, après la mort du grand maréchal de la couronne, comte Bilinski, avait été élevé à cette haute charge.

A mon arrivée à Turin, je trouvai une lettre de M. Girolamo Zulian, noble Vénitien, le même qui m'avait recommandé, avec la permission des inquisiteurs d'État, à l'ambassadeur Mocenigo à Madrid. Cette lettre en contenait une adressée à M. Berlendis, résident de la république à Turin, lequel, en la recevant, me remercia de l'avoir délivré de la gêne qu'il éprouvait de ne pas oser me recevoir.

Ce résident, riche et grand ami du beau sexe, tenait une bonne maison, et cela suffisait pour qu'on dît à Venise qu'il faisait honneur à la république ; car, pour être ministre de cet État dans les cours étrangères, il est peu nécessaire d'avoir de l'esprit.

Il est plus exact de dire qu'il n'en faut pas ou qu'il

faut savoir le cacher; car celui qui en aurait et qui en ferait parade ne tarderait pas à tomber dans la disgrâce du sénat, qui ne fait de tous points que ce que le collège veut.

Par collège on entend à Venise le conseil des ministres d'État. Berlendis ne courait point le risque de déplaire, car l'esprit était pour lui lettre close.

Certain que cela ne pouvait que m'être favorable, j'engageai le résident à faire passer ministériellement mon ouvrage aux inquisiteurs d'État, et la réponse qu'il reçut paraîtra étonnante, mais ne me surprit point. Le secrétaire de ce redoutable et très exécrable tribunal lui disait qu'il avait très bien fait d'envoyer cet ouvrage aux inquisiteurs, car le titre seul suffisait pour montrer l'outrecuidance de l'auteur. Il ajoutait qu'on l'examinerait, et qu'en attendant il devait me faire examiner de près, et surtout ne me donner aucune marque de faveur qui pût faire juger à la cour que j'étais protégé par lui en qualité de Vénitien.

Ceux qui composaient ce tribunal étaient pourtant les mêmes qui m'avaient facilité l'accès auprès de Mocenigo.

Je dis à Berlendis que je ne le verrais que de temps en temps et avec circonspection.

Le précepteur de son fils m'intéressait beaucoup; il était abbé, homme de lettres, bon écrivain et bon poète. Cet abbé, nommé Andreis, ami de la liberté, s'est retiré depuis en Angleterre, où il jouit d'une ample liberté, le plus précieux des biens.

Je passai mon temps à Turin de la façon la plus agréable, et d'une manière fort paisible, avec une aimable société d'Épicuriens : c'était le vieux chevalier Raiberti, le comte de la Pérouse, un charmant abbé de Roubien, un voluptueux comte de Riva et le ministre d'Angleterre.

J'ajoutais à cela un peu de bonne littérature et point d'amourettes. De fréquents soupers avec de très jolies grisettes éteignaient nos désirs avant qu'ils pussent naître, ou au moins avant que nous eussions le temps de soupirer.

Pendant mon séjour, une jolie marchande de modes, maîtresse de la Pérouse, se sentant à l'article de la mort, avala le portrait de son amant au lieu de l'eucharistie. Je fis à ce sujet deux sonnets dont je fus content, et je le suis encore. On me dira peut-être que le propre de tous les poètes est d'être content de leurs œuvres, comme la guenon l'est de ses gueniches ; mais il est de fait qu'il faut qu'un auteur sensé soit son premier critique.

L'escadre russe, sous les ordres du comte Alexis Orloff, se trouvait alors à Livourne : cette escadre menaçait Constantinople, et elle y serait allée peut-être, si un Anglais l'avait commandée.

Comme je connaissais le comte Orloff depuis mon voyage à Pétersbourg, il me vint en tête que je pourrais lui être utile et faire ma fortune.

Le ministre d'Angleterre m'ayant donné une lettre par laquelle il me recommandait vivement au consul de sa nation, je partis de Turin avec très peu d'argent en poche et n'ayant aucune lettre de crédit pour aucun banquier.

L'Anglais Acton me recommanda à un négociant son compatriote établi à Livourne, mais sa recommandation n'allait pas jusqu'à demander de l'argent.

Cet Anglais avait alors une singulière affaire. Étant à Venise, il s'y était épris d'une très belle femme, Grecque ou Napolitaine. Le mari, Turinois de naissance et vaurien de profession, ne mettait aucun obstacle aux amours d'Acton, qui dépensait beaucoup; mais il avait le secret de devenir incommode au moment où, étant de bonne foi, il aurait dû se tenir éloigné.

Ce manège ne pouvait pas longtemps convenir au caractère franc, généreux, mais fier et impatient de l'amoureux insulaire. D'accord avec sa belle, Acton se détermina à montrer les dents. Un jour que ce mari renouvelait sa visite importune, l'Anglais lui dit d'un ton sec :

« Avez-vous besoin de mille guinées? Elles sont à votre service, mais à condition que vous me permettrez de voyager trois ans avec votre femme, sans que vous nous accompagniez. »

Le mari, trouvant l'affaire bonne, accepta et signa le contrat.

Les trois ans expirés, le mari, qui était à Turin, écrivit à sa femme, qui était à Venise, d'aller le rejoindre, et à Acton de ne point y mettre obstacle.

La dame répondit qu'elle ne voulait plus vivre avec lui : Acton fit entendre qu'il ne pouvait pas être contraint de la chasser; mais, prévoyant que le mari s'adresserait au ministre d'Angleterre, Acton lui écrivit pour se le rendre favorable.

Le mari ne manqua pas de faire ce qu'Acton avait prévu, exigeant que le ministre lui ordonnât de lui rendre sa femme. Il alla même solliciter M. le chevalier Raiberti d'écrire au commandeur Camarana, ministre sarde à Venise, pour qu'il demandât au gouvernement vénitien le renvoi de sa femme; et l'affaire aurait réussi selon ses vœux, si M. Raiberti avait fait la démarche nécessaire; mais, plus homme d'honneur que scrupuleux pour ce qui regarde le mariage comme sacrement, le chevalier Raiberti, non seulement n'écrivit point à Camarana, mais encore, prévenu par le ministre d'Angleterre, son ami, il fit très bon accueil au chevalier Acton que cette affaire avait appelé à Turin, et qui avait laissé sa maîtresse à Venise sous la protection du consul d'Angleterre.

Le sot mari avait honte de se plaindre publiquement, car son contrat le couvrait d'opprobre; mais Berlendis soutenait les droits du prétendant et prêtait fort à rire par sa manière de les défendre. D'un côté, il mettait l'union matrimoniale comme sacrée, inviolable; de l'autre, il présentait une femme comme taillable à merci, comme devant se soumettre aux volontés du mari, de quelque façon qu'il en disposât. J'eus avec lui une dispute dans laquelle je lui démontrais le ridicule dont il se couvrait en s'associant à l'infamie d'un homme qui ne rougissait pas de faire marchandise de celle qu'il avait juré de protéger et de défendre sous le double rapport du physique et du moral. Je ne parvins à le confondre qu'en lui certifiant que l'indigne mari avait offert à l'amant de renouveler le bail pour trois autres années au même prix de mille guinées.

A deux ans de là, je retrouvai Acton à Bologne, et j'admirai la beauté de celle qu'il considérait et traitait en tout comme sa femme. Elle tenait sur ses genoux un joli petit Acton. Je lui donnai des nouvelles de sa sœur, et j'en parlerai de nouveau en son lieu.

Je partis de Turin pour Parme avec un Vénitien qui, comme moi, errait loin de sa patrie, par des raisons connues des seuls inquisiteurs d'État. Il s'était fait comédien pour gagner sa vie, et il allait à Parme avec deux autres actrices, dont l'une méritait quelque attention. Dès qu'il sut qui j'étais, nous devînmes amis, et il m'aurait volontiers admis à tous les plaisirs que la société pouvait offrir en voyage, si j'avais été en humeur de m'amuser.

J'allais à Livourne avec des idées chimériques. Je croyais me rendre utile au comte Orloff dans la conquête qu'il allait faire, disait-on, de Constantinople. Je me figurais que sans moi il ne pourrait jamais passer les Dardanelles, que tel était le décret du destin. Je conçus

cependant beaucoup d'amitié pour mon jeune compatriote, qui se nommait Angelo Bentivoglio. Les inquisiteurs ne lui pardonnèrent jamais un crime que la philosophie ne peut considérer que comme une bagatelle. Je parlerai de ce Vénitien dans quatre ans, quand je serai à Venise.

Arrivé à Parme vers midi, je dis adieu à Bentivoglio et à ses compagnes. La cour était à Colorno, mais n'ayant rien à faire avec ce diminutif de cour, et voulant partir pour Bologne dès le lendemain, j'allai demander la soupe au bossu Dubois-Chateleraux, directeur de la Monnaie de l'infant, homme d'esprit et de beaucoup de talent, quoique vain. Le lecteur pourra se souvenir que je l'avais connu il y avait alors vingt-deux ans, au temps heureux où j'étais amoureux d'Henriette. Il me reçut avec des cris de joie, et me tenant grand compte de la politesse que je lui faisais d'aller passer avec lui le peu d'heures que je voulais passer à Parme. Je lui dis que j'allais à Livourne trouver le comte Alexis Orloff qui m'attendait, que j'irais jour et nuit, car il devait être à la voile au moment où nous parlions.

« Il doit en effet, me dit-il, être sur le point de partir; voici des lettres de Livourne qui me l'annoncent. »

Je lui répondis d'un ton mystérieux qu'il ne partirait pas sans moi, et le fin bossu me fit une révérence d'admiration politique. Il voulait parler de cette expédition qui faisait faire des almanachs à toute l'Europe, mais mon ton de réserve lui fit changer de discours.

Pendant le dîner, auquel assistait sa gouvernante, nous parlâmes beaucoup de mon Henriette qu'il se vantait d'être parvenu à connaître, et quoiqu'il en parlât avec beaucoup de respect, j'eus bien soin qu'il ne pût rien conclure de mes paroles. Il passa toute l'après-midi à me parler et à se plaindre de tous les souverains de l'Europe.

excepté du roi de Prusse, qui l'avait baronnisé, bien qu'il ne le connût pas et qu'il n'eût jamais eu rien à faire avec lui, soit directement, soit indirectement.

Il pestait surtout contre l'infant duc de Parme, qui s'obstinait à le tenir à son service, quoiqu'il n'eût pas les moyens d'établir une monnaie, et que par conséquent il laissât ses talents sans emploi.

Après avoir écouté toutes ses litanies avec une complaisance parfaite et lui avoir accordé qu'il avait toutes les raisons du monde de se plaindre de la France, parce que Louis XV ne lui avait pas donné le cordon de Saint-Michel ; de Venise, qui avait payé fort peu les grands services qu'il avait rendus à l'État en le gratifiant du balancier qui lui permettait de frapper toutes les pièces cordonnées ; de l'Espagne, de Naples, etc., je lui demandai de me faire donner par quelque banquier cinquante sequins que je payerais à Livourne à telle maison qu'il m'indiquerait.

Il me répondit du ton le plus amical qu'il était inutile d'aller chez un banquier pour une pareille misère et qu'il me les fournirait lui-même.

J'acceptai en lui promettant la restitution tout au plus tôt : malheureusement je ne me suis jamais trouvé à même de m'acquitter, et je mourrai avec le désir inutile de le payer. Au reste, j'ignore s'il vit encore ; mais, lors même qu'il atteindrait l'âge de Mathusalem, je ne me flatte de rien, car je deviens chaque jour plus pauvre et je me reconnais enfin bien près du terme de ma carrière.

J'arrivai à Bologne le lendemain et le jour suivant à Florence, où je trouvai le chevalier Morosini, neveu du procurateur, âgé de dix-neuf ans, qui voyageait avec le comte Stratico, professeur de mathématiques à l'université de Padoue. Il accompagnait le jeune Morosini en qualité de gouverneur. Il me donna une lettre pour son frère, moine jacobin, professeur de belles-lettres à l'uni-

versité de Pise, ville où je ne m'arrêtai qu'une couple d'heures pour faire la connaissance de ce moine aussi célèbre par son esprit que par son savoir. Je le trouvai supérieur à sa renommée, et comme il me reçut fort bien, je lui promis de repasser à Pise, dans un autre temps et tout exprès, pour jouir de son intéressante société.

Je m'arrêtai une heure aux bains, où je fis la connaissance du prétendant en vain au trône de la Grande-Bretagne, et je me rendis à Livourne, où je ne trouvai le comte Orloff que parce que les vents contraires l'avaient empêché de mettre à la voile.

Le consul d'Angleterre chez lequel il était logé me présenta de suite à l'amiral russe, qui me reçut avec une grande expression de joie. Il me dit qu'il était ravi de me revoir et qu'il serait charmé de m'avoir sur son bord. Il m'engagea à y faire transporter de suite mon bagage, parce qu'il mettrait à la voile au premier bon vent. M'ayant quitté pour vaquer à quelques affaires, je restai seul avec le consul anglais, qui me demanda en quelle qualité j'allais m'embarquer.

« C'est ce que j'ai envie de savoir avant de faire porter mes effets à son bord.

— Vous ne pourrez lui parler que demain matin. »

Le lendemain matin, m'étant rendu chez le comte Orloff, je lui fis passer deux lignes dans lesquelles je lui demandais un entretien de quelques instants avant de faire porter ma malle sur son vaisseau.

Un adjudant vint me dire que l'amiral écrivait dans son lit, et qu'il me faisait prier d'attendre.

« Bien volontiers. »

J'attendais depuis quelques minutes, quand je vis paraître da Loglio, agent du roi de Pologne à Venise et son ancien ami, qui me connaissait de Berlin et même dès ma naissance par de vieilles relations.

« Que faites-vous ici, mon cher Casanova ?

— J'attends une entrevue avec l'amiral.

— Il est très occupé. »

Da Loglio, après m'avoir dit ces mots, entra. C'était une impertinence. Pouvait-il me dire plus clairement qu'Orloff n'était pas occupé pour lui ?

Un instant après vint le marquis Marucci, avec son ordre de Sainte-Anne et son air empesé. Il me fit compliment sur mon apparition à Livourne, puis il me dit qu'il lisait mon ouvrage sur Amelot de la Houssaye, où il ne s'attendait pas de se trouver.

Il avait raison, car il n'y avait rien de commun entre lui et la matière de l'ouvrage ; mais il n'était pas fait pour ne voir au monde que des choses auxquelles il s'attendait. Il ne me laissa pas le temps de le lui dire, car il entra chez l'amiral comme y était entré da Loglio.

Fâché de voir que ces messieurs entraient sans retard, tandis qu'on me faisait faire antichambre, mon projet commençait à me déplaire.

Cinq heures après, Orloff sortit suivi de beaucoup de monde. Il me dit d'un air affable que nous nous parlerions à table ou après dîner.

« Après dîner, » lui dis-je.

Il rentra à deux heures, il se mit à table, et les convives furent ceux qui y prirent place à temps. Je fus de ce nombre.

Orloff, disant toujours : « Mangez donc, messieurs, » ne fit que lire sa correspondance, remettant les lettres à un secrétaire, après y avoir fait des notes au crayon.

Après le dîner, durant lequel je ne dis pas un mot, au moment où tout le monde prenait le café, il me regarda comme par soubresaut, et me prenant par la main, il me conduisit à l'embrasure d'une fenêtre, où il me dit

de me dépêcher d'envoyer ma malle, parce que si le vent se soutenait, il partirait avant le lendemain.

« Oui, mais permettez-moi, monsieur le comte, de vous demander en quelle qualité vous allez m'embarquer et quel sera mon emploi ?

- Je n'ai pas d'emploi à vous donner, mais cela pourra venir. Venez toujours en qualité de mon ami.

— Qualité très respectable et qui, certainement, me ferait exposer ma vie sans balancer, mais dont on ne me tiendrait aucun compte après l'expédition, ni pendant l'expédition même, puisque vous seriez le seul qui, par bonté, me donneriez des marques de confiance et d'estime ; tout le reste serait sans considération à mon égard. On ne me regarderait que comme un homme bon à faire rire, et je tuerais peut-être le premier qui oserait me donner des marques de mépris. Il me faut un emploi qui m'impose le devoir de vous servir en endossant votre uniforme. Je puis vous être bon à tout. Je connais le pays où vous allez, je parle la langue, je me porte bien et je ne manque pas de courage. Je ne veux point de votre précieuse amitié gratis ; je préfère l'honneur de la conquérir.

— Mon cher ami, je n'ai point d'emploi déterminé à vous donner.

— Ainsi, monsieur le comte, je vous souhaite un bon voyage et je vais à Rome. Je souhaite que vous ne vous repentiez jamais de ne m'avoir pas pris avec vous ; car sans moi vous ne passerez jamais les Dardanelles.

— Est-ce une prophétie ?

— C'est un oracle.

— Nous verrons, mon cher Calchas. »

Tel fut positivement le court dialogue que j'eus avec ce brave homme, qui ne passa point les Dardanelles. Les

aurait-il passées, s'il m'avait eu à son bord? C'est ce que personne ne peut dire.

Le lendemain je portai mes lettres à M. Rivarola et au négociant anglais. L'escadre était partie vers le matin.

Le surlendemain, je me rendis à Pise où je passai huit jours très agréablement avec le père Stratico qui, depuis, deux ou trois ans après, devint évêque, par un trait hardi qui aurait pu le perdre. Il s'avisa de faire l'oraison funèbre du père Ricci, dernier général des jésuites. Cette oraison, éloge du défunt, mit le pape Ganganelli dans la nécessité ou de punir l'orateur, ce qui l'aurait rendu odieux à bien des gens, ou de récompenser d'une façon héroïque celui qui avait eu le courage de la faire. Ce dernier parti parut préférable au souverain pontife, et ce fut celui qu'il prit. Ayant vu cet évêque quelques années après, il me répéta plusieurs fois en confidence que, connaissant assez bien le cœur humain, il n'avait entrepris l'oraison funèbre du père Ricci que dans la persuasion que Sa Sainteté l'en punirait par une récompense éclatante, et qu'il n'avait pas été surpris en la recevant.

Ce moine me fit jouir à Pise des charmes de la société qui faisait ses délices. Il avait choisi deux ou trois demoiselles de condition, lesquelles unissaient l'esprit à la beauté, et leur faisait apprendre à chanter des impromptus avec accompagnement de guitare. Il les avait fait instruire par la célèbre Corilla, qui, six ans après, fut couronnée *poétesse* au Capitole, dans la nuit. On avait choisi le même lieu où nos grands poètes italiens ont reçu la couronne de laurier, et ce fut un grand scandale; car bien que le mérite de Corilla fût unique en son genre, comme il ne consistait qu'en un beau clinquant, il n'était pas digne de participer aux honneurs si justement décernés à Pétrarque et au Tasse.

On fit à Corilla couronnée des satires sanglantes, et

ceux qui les firent eurent encore plus tort que ceux qui profanèrent le Capitole en la couronnant ; car tous ces pamphlets roulaient sur ce que la robe de chasteté n'était pas au nombre des honneurs qu'on pût lui décerner. Toutes les *poétesses* qui ont existé depuis Homère jusqu'à nous, toutes celles au moins qui ont mérité de transmettre leur nom à la postérité, ont sacrifié sur l'autel de Vénus. Personne ne connaîtrait Corilla, si elle n'avait pas su se faire des amants parmi les gens d'esprit, et jamais elle n'aurait été couronnée à Rome, si elle n'avait su fanatiser ce prince Gonzague Solferino qui épousa plus tard la jolie Rangoni, fille du consul de Rome, que j'ai connue à Marseille et dont j'ai déjà parlé.

Corilla aurait dû être couronnée à la lumière du jour, ou ne point l'être du tout : on fit fort mal de choisir la nuit, car ce couronnement subreptice fit peu d'honneur à la femme et déshonora ses adorateurs.

Ce fait est une tache ineffaçable au pontificat du pape actuel, car désormais il est certain qu'aucun poète n'aspirera à un honneur que jusqu'alors Rome, bien loin de le prodiguer, n'avait accordé qu'avec la plus prudente réserve à ces génies qui paraissaient au-dessus de toutes les proportions de la nature humaine.

Le surlendemain du couronnement, Corilla et ses adorateurs quittèrent Rome, honteux d'avoir réussi à donner tant de solennité à une pareille platitude. L'abbé Pizzi, gardien des Arcades, qui avait été le promoteur principal de l'apothéose de la *poétesse*, inondé de pamphlets et de satires, n'osa de quelques mois se montrer en public.

Mais, après cette longue digression, sur laquelle on pourrait faire des volumes, retournons au père Stratico qui me fit passer des jours si agréables.

Le moine qui, sans être beau, possédait parfaitement

l'art de se faire aimer, sut me persuader d'aller passer huit jours à Sienne, me promettant tous les plaisirs du cœur et de l'esprit, moyennant deux lettres de recommandation qu'il me donnerait, une pour la marquise Chigi, l'autre pour l'abbé de Chiaccheri. N'ayant rien de mieux à faire, j'acceptai et je me rendis à Sienne par le chemin direct, ne me souciant point de toucher à Florence.

L'abbé Chiaccheri me reçut parfaitement, me promit tous les plaisirs qui dépendraient de lui et me tint parole. Il me conduisit lui-même chez la marquise Chigi, qui, d'emblée, prit le dessus sur moi, dès qu'elle eut parcouru la lettre de l'abbé Stratico, *son cher favori*. C'est l'épithète qu'elle lui donna aussitôt qu'elle eut reconnu son écriture.

Cette marquise était encore belle, quoique sur le retour, et elle devait compter sur ses moyens de plaire, car elle savait suppléer un défaut de jeunesse par les manières les plus obligeantes, par les grâces les plus naturelles, un air affable et aisé, par un esprit éclairé et agréable, par la tournure qu'elle savait donner à ses moindres propos, par la pureté et la grâce de son élocution, et surtout par l'absence totale de toute affectation, de toute prétention.

« Asseyons-nous, me dit-elle. Vous passerez ici huit jours, à ce que me dit mon cher Stratico. C'est peu pour nous, mais trop pour vous peut-être. Je désire que notre ami ne vous ait pas trop favorablement prévenu.

— Il ne m'a dit autre chose, madame, sinon que je devais passer ici huit jours et que j'y serais au milieu des charmes de l'esprit et du cœur. Je ne l'ai pas cru, et je suis venu pour voir s'il m'a dit vrai. Vous voyez que je ne me suis pas laissé prévenir.

— Vous avez bien fait, mais Stratico devait vous con-

damner au moins à un mois, sans avoir aucune pitié de vous.

— Pourquoi sans pitié ? qu'aurais-je pu risquer ?

— De vous ennuyer à mourir, ou de laisser à Sienne un morceau de votre cœur.

— Tout cela peut arriver en huit jours, mais je brave ces deux accidents, car Stratico m'a mis à l'abri du premier en comptant sur vous, et du second en comptant sur moi. Vous recevrez mon hommage, et pour vous l'offrir très pur, il sera tout intellectuel. Mon cœur sortira d'ici libre comme il l'est, car ne pouvant espérer de retour, la défaite me rendrait malheureux.

— Est-il possible que vous soyez au nombre des désespérés?

— Oui, et fort heureusement, car c'est à quoi je dois ma tranquillité.

— Quel malheur si vous vous trompiez !

— Il ne serait pas grand, madame, au moins pas aussi grand que vous vous le figurez. Apollon m'assure un faux-fuyant admirable. Il ne me laisse que la liberté de jouir du moment ; mais, comme c'est une faveur de ce dieu, j'en profite tant que je puis. *Carpe diem* est ma devise.

— C'était celle du voluptueux Horace, mais je ne l'adopte que parce qu'elle est commode. Le plaisir qui suit les désirs est préférable, car il est bien plus vif.

— C'est vrai, mais on ne peut pas y compter, et cela désole le philosophe calculateur. Que Dieu vous préserve, madame, de connaître par expérience cette cruelle vérité. Le bien le plus préférable est celui dont on jouit ; celui qu'on désire se borne souvent au plaisir de désirer. C'est une fiction de l'âme, dont en ma vie j'ai trop connu toute la vanité, et si vous n'avez pas encore appris qu'Horace a raison, je vous en félicite. »

L'aimable marquise sourit agréablement et se dispensa ainsi de dire oui ni non.

Chiaccheri, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, nous dit que tout ce qui pouvait nous arriver de plus heureux était de n'être jamais d'accord ; la marquise en convint, en payant d'un sourire approbatif la pensée délicate de Chiaccheri ; mais je n'en convins pas.

« Si j'en conviens, lui dis-je, je renonce au bonheur que vous faites dépendre de n'être jamais d'accord, et j'aime mieux vous contredire, madame, que de renoncer à l'honneur de vous plaire. L'abbé est un méchant esprit qui a jeté entre nous deux la pomme de discorde ; mais si nous continuons comme nous avons commencé, je m'établis à Sienne. »

Heureuse de m'avoir donné un échantillon de son esprit, la marquise parla alors de la pluie et du beau temps, et me demanda si je voulais m'introduire auprès de toutes les jolies femmes dans les grandes assemblées, s'offrant de me mener partout. Je la priai sérieusement de ne point se donner cette peine.

« Je veux pouvoir dire, madame, que dans les huit jours que j'aurais passés à Sienne, vous avez été la seule à qui j'aie fait ma cour, et que le seul abbé Chiaccheri m'a fait voir les monuments de la ville et les gens de lettres. »

Flattée de cette déclaration, la marquise m'invita à dîner, avec mon introducteur, pour le jour suivant, dans une charmante maison qu'elle avait à cent pas de la ville et qu'elle appelait Vice.

Plus j'avançais en âge, et plus l'esprit m'attachait aux femmes, indépendamment de tout autre avantage : il devenait le véhicule de mes sens émoussés. Chez les hommes d'un tempérament opposé au mien, c'est le contraire qui a lieu. L'homme sensuel qui vieillit ne veut

plus que la matière, des femmes doctes dans le service de Vénus, et point de discours philosophiques.

En sortant de chez la marquise, je dis à Chiaccheri que, si je restais à Sienne, elle serait la seule femme que je verrais et qu'il arriverait ce qu'il plairait à Dieu ; et l'abbé fut obligé de trouver que j'aurais raison.

Pendant mon séjour dans cette ville, l'abbé Chiaccheri me fit voir tout ce qu'elle renferme d'intéressant et tous les savants de quelque importance, qui me rendirent visite à leur tour.

Le soir de ce même jour, Chiaccheri me mena dans une maison où s'assemblait sans prétention la société savante. C'était la demeure de deux sœurs, l'aînée richement laide, la cadette fort jolie ; mais l'aînée passait pour la Corinne du lieu, et avec raison. Elle me pria de lui réciter quelque chose de mon cru, me promettant du sien en échange. Je lui débitai la première chose qui me vint en mémoire, et avec beaucoup de modestie, elle me répondit par un morceau d'une beauté achevée. Je lui en fis mon compliment, mais Chiaccheri, qui avait été son maître, devinant que je ne l'en croyais pas l'auteur, proposa des bouts rimés. La jolie sœur fut chargée de donner les rimes, et nous nous mîmes tous en besogne. La laide, ayant achevé avant les autres, posa la plume, et quand tout le monde eut fini, ses vers se trouvèrent être les meilleurs. J'en fus étonné, et faisant un impromptu à son éloge, je le lui présentai par écrit. En moins de cinq minutes, elle me le rendit dans les mêmes rimes et avec beaucoup de perfection. Fort surpris, je pris la liberté de lui demander son nom, et je fus agréablement ému en apprenant que c'était la célèbre Maria Fortuna, bergère, c'est-à-dire membre de l'académie des Arcades.

« Comment ! mademoiselle, c'est vous ? »

J'avais lu les belles stances qu'elle avait publiées à la

gloire de Métastase. Le lui ayant dit, elle alla chercher la réponse que ce poète immortel lui avait adressée manuscrite.

Saisi d'admiration, je n'eus plus de voix que pour elle, et toute sa laideur disparut.

Si le matin j'avais eu un entretien délicieux avec la marquise, le soir je fus littéralement extasié.

Je ne cessais de parler de Fortuna, quand, à table, ayant demandé à l'abbé si elle improvisait à la manière de Corilla, il me dit qu'elle l'aurait désiré, mais qu'il n'avait pas voulu le lui permettre, et il n'eut pas de peine à me persuader que cela gâterait son beau talent. Je fus de son avis aussi quand il me dit qu'il l'avait fortement engagée à ne point s'abandonner au plaisir de faire des impromptus ; car l'esprit du poète appelé à parler sur le premier sujet venu, sans avoir le temps de la réflexion, ne peut dire de bonnes choses que par hasard, car dans le besoin de dire vite, il est forcé de sacrifier souvent la raison à la rime et le mot propre au mètre qu'il a choisi. Cela fait que d'ordinaire la pensée que l'improvisateur exprime est habillée d'un vêtement qui n'est pas à sa taille ou d'une couleur qui ne va pas à son teint.

L'impromptu chez les Grecs comme chez les Romains n'a eu quelque réputation que parce que ces langues n'étaient point enchaînées par la rime ; et encore n'arrivait-il que rarement que les grands poètes, surtout les latins, voulussent parler en vers ; ils savaient que, malgré tout leur génie, leurs vers seraient énervés, et ils en auraient rougi l'instant d'après.

Horace passait souvent une nuit sans dormir, pour chercher à bien dire, dans un vers vigoureux, la chose qu'il voulait ; quand il l'avait trouvé, il l'écrivait sur la muraille et s'endormait tranquille. Les vers qui ne lui

coûtaient rien sont prosaïques : ce sont ceux dont il se sert magistralement dans plusieurs de ses épîtres.

L'abbé Chiaccheri, docte et aimable poète, m'avoua qu'il était amoureux de son éloquente élève, toute laide qu'elle était, et qu'il ne se serait jamais attendu à le devenir lorsqu'il commença à lui enseigner à faire des vers.

« Je n'ai pas de peine à le croire lui dis-je, car *sublata lucerna*...

— Point de *sublata lucerna*, répliqua l'abbé en riant; c'est de sa physionomie que je suis amoureux, car elle est inséparable d'elle-même. »

Je crois qu'un Toscan peut, plus facilement qu'un autre Italien, écrire en beau langage poétique, puisqu'il suce sa belle langue avec le lait de sa nourrice, or à Sienne, la langue est encore plus douce, plus suave, plus cadencée, plus gracieuse et plus énergique à la fois que celle de Florence, quoique celle-ci prétende à la préférence, et qu'elle la mérite par sa pureté, avantage immense qu'elle doit à son académie, comme elle lui doit sa richesse C'est cette richesse, cette abondance qui nous donne la facilité de traiter un sujet avec beaucoup plus d'éloquence que les Français, car nous avons à notre choix une foule de synonymes, tandis qu'on en trouve fort peu dans la langue de Voltaire qui se riait de ceux de ses compatriotes qui disaient qu'il n'était pas vrai que la langue française fût pauvre, puisqu'elle avait tous les mots qui lui sont nécessaires.

Celui qui n'a que le nécessaire n'est pas riche, et l'obstination de l'Académie à ne pas adopter des mots étrangers démontre plus d'orgueil que de sagesse. Cela ne durera pas.

Quant à nous, nous prenons dans toutes les langues les mots dont nous avons besoin, lorsqu'ils répondent à

notre génie. Nous aimons à voir nos richesses s'accroître ; nous volons même les pauvres : c'est le caractère du riche.

L'aimable marquise Chigi nous donna un excellent dîner à sa jolie maison bâtie par Paladio. Chiaccheri m'avait prévenu de ne point lui parler du plaisir que j'avais eu la veille chez la *poétesse* Fortuna ; mais elle lui dit, en dînant, qu'elle était sûre qu'il m'y avait mené : il n'eut pas la hardiesse de le nier, et je ne lui cachai pas non plus tout le plaisir que j'avais eu.

« Stratico, me dit la marquise, est l'admirateur de Fortuna : j'ai lu quelques-unes de ses productions, et je rends justice à son mérite ; mais il est dommage qu'on ne puisse aller dans cette maison qu'en cachette.

— Pourquoi donc, madame ? dis-je un peu étonné.

— Quoi ! dit-elle à l'abbé, vous n'avez pas dit à monsieur quelle était cette maison ?

— Je n'ai pas cru cela nécessaire, car son père et sa mère ne se montrent jamais.

— Je le crois, mais n'importe.

— Mais quel est donc ce père, dis-je d'un ton fort intrigué ; ce n'est pas le bourreau, sans doute ?

— C'est pis que cela, c'est le bargello ; et vous voyez qu'il n'est pas possible qu'un étranger vienne chez nous et qu'il fréquente en même temps cette maison, où il ne saurait trouver bonne compagnie. »

Je vis le bon Chiaccheri un peu mortifié, et je crus qu'il me convenait de dire à la marquise que je n'y retournerais que la veille de mon départ.

« Un jour, dit la marquise, on me montra à la promenade la sœur de la poétesse ; c'est une fille véritablement belle, et il est grand dommage qu'avec des mœurs irréprochables cette charmante personne ne puisse espérer de se marier qu'à un homme de la classe de son père.

— J'ai connu, dis-je à mon tour, un Coltellini, fils du bargello de Florence, qui doit être au service de l'impératrice de Russie en qualité de poète : je veux lui écrire pour lui proposer ce mariage. C'est un jeune homme doué des qualités les plus rares. »

La marquise m'approuva, mais j'appris bientôt après qu'il était mort.

Il n'y a rien en Italie de plus odieux qu'un bargello, si ce n'est à Modène, où la noblesse moutonnière fréquente sa maison et fait honneur à son excellente table. Cela doit surprendre, parce que, par état, un bargello doit être espion, menteur, faux, fripon et ennemi de tout le monde ; car un méprisé hait celui qui le méprise.

On me montra à Sienne un comte Piccolomini, homme d'esprit, lettré et fort aimable. Il avait la bizarrerie de passer chez lui, comme la marmotte, six mois, sans jamais sortir, sans recevoir personne, sans parler à qui que ce fût, toujours occupé à lire et à travailler. Il se dédommageait de son mieux les autres six mois.

La marquise me promit de venir à Rome pendant l'été. Elle y avait un ami intime dans Bianconi, qui avait abandonné la médecine pour devenir chargé d'affaires de la cour de Saxe. Elle y alla effectivement, mais je ne l'y vis point.

La veille de mon départ, le voiturier qui devait me conduire à Rome seul, et qui ne pouvait disposer de la place vacante dans la calèche sans ma permission, vint me demander si je voulais un compagnon de voyage qui me ferait épargner trois sequins.

« Je ne veux personne.

— Vous avez tort, car c'est une jolie demoiselle qui vient d'arriver.

— Seule ?

— Non ; elle est avec un monsieur qui est à cheval et qui veut aller ainsi jusqu'à Rome.

— Et cette fille, comment est-elle arrivée ?

— A cheval, mais elle ne peut plus supporter cette manière de voyager. Accablée de fatigue, elle est allée se mettre au lit. Le monsieur m'a offert quatre sequins pour conduire Mme à Rome, et, comme je suis un pauvre diable, vous pouvez me laisser gagner cela.

— Le cavalier suivra sans doute la voiture au pas?

— Oh ! qu'il aille comme il voudra, cela ne doit guère vous embarrasser, ni moi non plus.

— Vous dites qu'elle est jeune et jolie?

— On me l'a dit, mais je ne l'ai pas vue.

— Quelle espèce d'homme est son compagnon?

— C'est un joli homme qui ne parle presque pas italien.

— A-t-il vendu le cheval que montait la dame?

— Non, c'était un cheval de louage. Il n'a qu'une malle dont il déchargera son cheval en la plaçant derrière la voiture.

— Tout cela est bien singulier. Je ne me déciderai à rien avant d'avoir vu cet homme.

— Je vais lui dire de venir vous parler. »

L'instant d'après je vois un beau jeune homme en uniforme de fantaisie, leste, se présentant assez bien, et qui me répète tout ce que m'avait dit le voiturier. Il conclut par me dire qu'il était sûr que je ne refuserais pas d'avoir sa femme pour compagne de voyage.

« Votre femme, monsieur? »

L'ayant reconnu pour Français, je lui dis en français :

« Ah ! Dieu soit loué ! vous parlez ma langue.

— Oui, monsieur, ma femme est Anglaise et nullement incommode.

— Fort bien. Je ne voudrais pas retarder mon départ. Pourra-t-elle être prête à cinq heures?

— N'en doutez pas. »

Le lendemain, à l'heure indiquée, je la trouvai dans la voiture. Lui ayant fait un léger compliment, je me mis auprès d'elle, et nous partîmes.

CHAPITRE III

Miss Betty. — Le comte de l'Etoile. — Sir B. M. mis à la raison.

C'était la quatrième aventure qui m'arrivait dans ce genre. Elles n'ont rien d'extraordinaire en voyage, quand on va seul et qu'on loue une voiture; cette dernière pourtant avait quelque chose de plus romanesque que les autres.

J'avais environ deux cents sequins et quarante-cinq ans : j'aimais encore le beau sexe, quoique avec beaucoup moins de feu; j'avais plus d'expérience et moins de courage pour les entreprises hardies, car, ayant plus l'air d'un papa que d'un adolescent, je ne me croyais plus que de faibles droits et j'avais peu de prétentions.

La jeune personne que j'avais à mon côté était douce, jolie, mise simplement, mais très proprement à l'anglaise : elle était blonde, mignonne; son sein naissant se dessinait sous une gorgerette de fine mousseline : sa physionomie avait de la noblesse, son maintien était très modeste; enfin un air d'innocence virginale inspirait à la fois l'attachement et le respect.

« J'espère, madame, que vous parlez français?

— Je parle aussi un peu l'italien, monsieur.

— Je m'estime heureux que le sort m'ait élu pour vous conduire à Rome.

— Peut-être suis-je plus heureuse que vous.

— On m'a dit que vous êtes arrivée à cheval?

— C'est vrai, mais c'est une folie que je ne ferai plus.

— Il me semble que votre mari aurait dû vendre son cheval et prendre une voiture.

— Il ne lui appartient pas, monsieur, il l'a loué à Livourne et il doit le remettre à Rome à l'adresse qu'on lui a donnée. De Rome, nous irons à Naples en voiture.

— Vous aimez à voyager?

— Beaucoup, mais avec plus de commodité. »

En achevant ces mots, la belle Anglaise, dont la figure d'albâtre ne semblait pas indiquer la présence d'une seule goutte de sang, devint d'un rouge de pourpre.

Devinant la peine qu'elle éprouvait et plus de la moitié de son secret, je lui demandai pardon de l'avoir incommodée ; puis, pendant plus d'une heure, je gardai le silence, faisant semblant de regarder la nature, mais au fait n'occupant ma pensée que d'elle, car elle commençait à m'inspirer un vif intérêt.

Quoique la position de ma jeune compagne fût plus qu'équivoque, je m'observais, voulant y voir clair avant de rien entreprendre, et j'attendais patiemment que nous eussions atteint Bon-Couvent, où nous devions dîner, et où le chevalier mari de la dame devait nous attendre.

Nous y arrivâmes à dix heures.

Les voiturins en Italie ne vont jamais que le pas : on va plus vite à pied, car ils ne font que trois milles à l'heure. On s'ennuie à se morfondre, et, quand il fait chaud, il faut s'arrêter cinq ou six heures dans le plus fort du jour, pour éviter de tomber malade.

Mon voiturin me dit que, ne voulant pas aller au delà de San-Quirico, où l'auberge était très bonne, il ne repartirait qu'à quatre heures.

Nous avions donc six heures devant nous pour nous reposer.

Mon Anglaise, étonnée de ne pas voir son mari, le cherchait des yeux. M'en étant aperçu, je demandai à l'hôte où il était. Il nous dit qu'ayant fait rafraîchir son cheval, en déjeunant, il l'avait chargé de nous dire qu'il allait nous attendre à la couchée, où il nous ferait apprêter un bon souper.

Je trouvai cela fort drôle, mais je ne dis rien. La pauvre Anglaise se plaignit de cette conduite et me pria d'excuser l'étourderie.

« C'est une marque de confiance que monsieur me donne, et je ne saurais m'en offenser, madame ; c'est à la française. »

L'hôte m'ayant demandé si le voiturin payait ma dépense et lui ayant répondu que non, la jeune Anglaise lui dit d'aller s'informer s'il était chargé de défrayer sa dépense.

Le voiturin vint avec l'hôte et, pour convaincre la dame qu'il n'était point dans l'obligation de la nourrir, il lui présenta un papier, qu'elle me donna à lire, et que je vis signé *comte de l'Étoile*.

Restée seule avec moi, la charmante Anglaise me pria d'un ton modeste, mais qui laissait, à son insu, percer une vive douleur, de dire à l'hôte de ne préparer à dîner que pour moi.

Je devinai sans peine le sentiment qui la faisait agir, et sa délicatesse me la rendit plus chère.

« Madame, lui dis-je avec l'accent de l'intérêt le plus délicat, veuillez me considérer comme un ami éprouvé de longue date. Je devine que vous n'avez point d'argent

sur vous, et que, par délicatesse, vous voulez vous imposer une rude abstinence ; mais il n'en sera rien. Votre mari me remboursera, s'il le veut absolument. Vous sentirez qu'en disant à l'hôte de ne faire à dîner que pour moi, je déshonorerais le comte, vous-même peut-être, et moi en première ligne.

— Monsieur, je sens cela, et vous avez raison. Il faut laisser servir pour deux, mais je ne dînerai pas, car je me sens malade, et je vous prie de permettre que je me jette un moment sur le lit.

— J'en suis au désespoir et je vous prie de ne pas vous gêner. Cette chambre est excellente ; je ferai mettre le couvert dans l'autre. Couchez-vous en pleine liberté ; dormez, si c'est possible ; je ne ferai servir que dans deux heures. J'espère qu'alors vous vous sentirez mieux.»

Sans lui laisser le temps de me répondre, je sortis, et ayant fermé la porte, j'allai commander ce que je voulais pour dîner.

Cette Anglaise, dont je n'avais pas vu la taille avant de monter en voiture, était une beauté parfaite.

Je me sentais décidé à me battre avec son suborneur, que je ne croyais plus son mari.

Je me trouvais, selon mes idées, jeté en travers d'un enlèvement, d'une séduction, et superstitieux à mon ordinaire, c'était son bon génie qui l'avait mise sous ma protection, pour la garantir — de je ne savais quoi, — pour la sauver, avoir soin d'elle, enfin pour l'arracher peut-être à l'infamie où le malheur de sa position pouvait la jeter.

C'est ainsi que je caressais ma passion naissante.

Je riais du nom de comte de l'Étoile que s'attribuait ce vaurien, et quand je pensais qu'il était possible que cet aventurier eût abandonné cette pauvre jeune fille en la laissant pour toujours entre mes mains, je trouvais le

tour pendable; je me sentais disposé cependant à ne jamais l'abandonner.

Je m'étais étendu sur un lit et, en faisant mille châteaux en Espagne, je m'endormis.

L'hôtesse vint m'éveiller tout doucement, en me disant que trois heures étaient sonnées.

« Attendez un moment avant de servir, je vais voir si la dame est éveillée. »

J'ouvris doucement la porte et je vis mon Anglaise endormie; mais, ayant fait un peu de bruit en refermant, elle se réveilla et me demanda si j'avais dîné.

« Je ne dînerai point, madame, si vous ne me faites pas l'honneur de dîner avec moi. Vous avez repose cinq heures, et j'espère que vous vous trouvez mieux.

— Puisque vous le désirez, monsieur, je vais venir.

— Bien! cela me rend heureux, et je vais faire servir. »

Elle mangea peu, mais de bon appétit, et fut agréablement surprise de trouver des *beefsteaks* et un *plum-pudding* que j'avais commandés et dont j'avais à peu près indiqué la composition.

Quand l'hôtesse vint, elle lui demanda si le cuisinier était Anglais, et quand elle sut que ces deux mets nationaux étaient de ma création, elle se montra pénétrée de reconnaissance. Elle prit un air gai et me félicita sur mon excellent appétit. Je l'excitai à boire d'un vin de Montepulciano et de Montefiascone délicieux; elle me tint tête, mais avec mesure; de sorte qu'au dessert elle était fort tranquille, tandis que j'avais la tête un peu échauffée. Elle m'apprit, en italien, qu'elle était née à Londres, me dit qu'elle avait appris le français en pension, et je crus mourir de joie quand, lui ayant demandé si elle connaissait la Cornelis, elle me répondit qu'elle avait connu sa fille dans le même pensionnat où elle avait été élevée.

« Dites-moi si Sophie a bien grandi?

— Non, elle est petite, mais extrêmement jolie et elle est remplie de talents.

— Elle doit avoir dix-sept ans à présent.

— Précisément : nous sommes du même âge. »

A ces mots, elle rougit et baissa les yeux.

« Vous trouvez-vous indisposée?

— Non, du tout. Je n'ose pas vous dire que Sophie vous ressemble tout à fait.

— Pourquoi ne l'oseriez-vous pas? On me l'a dit plusieurs fois. C'est un hasard sans doute. Mais y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vue?

— Il y a dix-huit mois, et alors elle allait retourner chez sa mère, pour se marier, disait-on, mais je ne sais à qui.

— Vous m'avez donné, madame, une nouvelle fort intéressante. »

L'hôte étant venu me porter le compte, j'y vis trois paoli que le cavalier avait dépensés pour lui et son cheval : « Ce monsieur, me dit l'hôte, m'a dit que vous me payeriez. »

La belle Anglaise rougit.

Je payai, et nous partîmes.

J'éprouvais au fond un vif plaisir de voir rougir cette jeune personne ; car cela me prouvait qu'elle n'était point complice des procédés de son prétendu mari.

Je brûlais de savoir par quelle aventure elle était partie de Londres et comment elle se trouvait associée à un Français : enfin, ce qu'elle allait faire à Rome ; mais je craignais de la gêner par des questions, et je l'aimais trop déjà pour consentir à lui faire de la peine.

Devant passer trois heures côte à côte en voiture avant d'arriver à la couchée, je fis tomber la conversation sur la jeune Cornelis, avec laquelle elle avait passé un an

dans la même pension. « Miss Nancy Stein y était-elle encore? » lui dis-je.

Le lecteur se souviendra que cette jeune personne avait dîné chez moi, que je la trouvais délicieuse, quoiqu'elle n'eût guère que douze ans, et que je l'avais dévorée de baisers.

En entendant le nom de Nancy, ma jeune Anglaise soupira et me dit qu'elle y était lorsqu'elle y était entrée, mais qu'elle en était partie sept ou huit mois après

« Etait-elle toujours belle?

— Beauté parfaite ; mais, hélas! la beauté n'est souvent qu'un don funeste. Nancy était devenue mon intime amie : nous nous aimions avec tendresse ; mais peut-être ne sympathisions-nous si bien, que parce que la même destinée nous attendait, que parce que nous devions tomber dans des pièges semblables. Nancy, la tendre et trop naïve Nancy, est peut-être aujourd'hui plus malheureuse que moi.

— Plus malheureuse! Que dites-vous ?

— Hélas!

— Pouvez-vous vous plaindre de votre destinée? Pouvez-vous être malheureuse avec la lettre de recommandation que la nature vous a donnée?

— Hélas! monsieur.... Mais, je vous en conjure, parlons d'autre chose. »

La plus vive émotion se peignait dans ses yeux. La plaignant en secret, je la remis sur le compte de Nancy.

« Voudriez-vous me dire pour quelle raison vous supposez Nancy malheureuse?

— Elle s'est enfuie avec un jeune homme qu'elle aimait et qui ne pouvait pas espérer l'obtenir de ses parents. Depuis sa fuite on n'en a rien appris, et vous voyez que mon amitié a tout lieu de craindre qu'elle ne soit bien malheureuse.

— Vous avez raison. Je sens que je me sacrifierais pour elle si je la trouvais dans le malheur.

— Où l'avez-vous connue?

— Chez moi. Elle y a dîné avec Sophie, et son père vint à la fin du repas.

— Ah! je sais. Quoi! monsieur, c'est vous? Si vous saviez combien de fois je l'ai entendue parler de vous à Sophie Cornelis! Nancy vous aimait autant qu'elle aimait son père et félicitait Sophie de l'amitié que vous aviez pour elle. Je lui ai entendu dire que vous étiez allé en Russie et que vous aviez eu un duel en Pologne avec un général. Est-ce vrai? Que ne puis-je faire parvenir toutes ces nouvelles à ma chère Sophie! Hélas! c'est ce que je ne puis espérer maintenant.

— Tout cela est vrai, madame, mais pourquoi vous serait-il refusé de faire parvenir de vos nouvelles en Angleterre à qui bon vous semble? Je m'intéresse très vivement à vous : ayez confiance en moi, et je vous promets de faire parvenir de vos nouvelles à qui vous voudrez.

— Je vous suis infiniment obligée. »

A ces mots elle se tut, et je la laissai en proie à ses pensées.

A sept heures, nous arrivâmes à San-Quirico, où le soi-disant comte de l'Étoile vint recevoir sa femme de l'air le plus gai et le plus amoureux, la couvrant de baisers en public, ce qui fit croire sans doute qu'il était son mari et que j'étais son père.

A cet accueil, je vis mon Anglaise l'air joyeux et satisfait, allant au-devant de ses caresses ; et, sans lui faire le moindre reproche, elle monta avec lui, ne paraissant pas se souvenir que je restais après elle. J'attribuai tout cela à l'amour, à la jeunesse et à un peu d'étourderie naturelle à cet âge.

Étant monté à mon tour avec mon sac de nuit, l'hôte

nous fit servir à l'instant, car le voiturin voulait partir de grand matin afin d'arriver à Radicofani avant la grande chaleur, et nous avions six fortes lieues.

Nous eûmes un souper excellent. Le comte, arrivé six heures avant nous, l'avait ordonné, et l'hôte avait eu tout le temps de le préparer. Mon Anglaise avait l'air d'être aussi amoureuse de l'Étoile que celui-ci l'était d'elle, et à peine semblait-elle s'apercevoir que je fusse en tiers à leur table ou à la mienne. Cela me paraissait singulier. La gaieté, les saillies demi-grivoises, les bouffonneries du jeune fou ne sauraient se décrire, et sa belle en riait à gorge déployée ; je fus parfois obligé de rire à mon tour.

Pendant tout ce manège, me croyant au spectacle, j'écoutais, j'observais, je réfléchissais. Il peut se faire, me disais-je, que ce soit un jeune officier évaporé, homme de condition, riche sans système, qui traite tout de la même façon et pour qui rien n'est important. Ce n'était pas le premier échantillon que je voyais de cette espèce. Ils sont insoutenables, mais amusants, légers, frivoles, parfois dangereux, portant l'honneur dans leurs poches et mettant leur point d'honneur sur une carte comme au bout d'une épée.

Dans cette supposition, je me trouvais peu content de moi-même, car il me semblait que ce jeune homme me traitait trop cavalièrement, me prenait pour sa dupe et m'outrageait en pensant peut-être me faire honneur.

En supposant l'Anglaise sa femme, je me voyais traiter sans conséquence, et je n'étais pas d'humeur à jouer le zéro; cependant je ne pouvais me dissimuler que je devais paraître subalterne à quiconque nous observait.

Dans la chambre où nous soupions, il y avait deux lits. Quand la fille d'auberge vint pour mettre des draps blancs, je lui dis de me donner une autre chambre. Le

comte insista poliment pour que je couchasse dans la même chambre, et madame n'approuvait ni ne désapprouvait le dire de son mari ; mais, peu jaloux de leur voisinage, j'insistai pour les laisser seuls.

Ayant fait porter mon sac de nuit dans ma chambre, je leur souhaitai le bonsoir et je fermai ma porte au verrou. Comme mes nouveaux compagnons n'avaient qu'une petite malle attachée derrière ma voiture, je jugeai qu'ils avaient expédié leurs bagages par une autre voie, et que la petite malle contenait leur absolu nécessaire ; mais, comme ils ne la faisaient point porter dans leur chambre, je jugeai qu'ils avaient la bravoure de s'en passer. Je me couchai tranquillement, et m'intéressant beaucoup moins à ma compagne de voyage que je ne m'y étais intéressé durant toute la journée. Ce calme me plaisait.

L'aubergiste étant venu m'éveiller de bonne heure, je fis ma toilette à la hâte, et entendant qu'on s'habillait chez mes voisins, j'entr'ouvris ma porte, et sans entrer, je leur souhaitai le bonjour.

Un quart d'heure après, entendant disputer dans la cour, j'ouvris ma fenêtre, et je vis le Français et le voiturin aux prises ou à peu près. Le voiturin tenait le cheval par la bride, et le prétendu comte faisait tous ses efforts pour le lui arracher.

Devinant le motif de la contestation, je jugeai que le Français n'avait pas le sol, et que le voiturin lui en demandait en vain, malgré la légitimité de ses prétentions.

Prévoyant qu'ils allaient avoir recours à moi, je me disposai à faire impitoyablement mon devoir, quand l'Étoile, paraissant le premier, me dit :

« Ce maraud ne me comprend pas ; mais, comme il peut avoir raison, je vous prie de lui donner deux sequins que je vous remettrai à Rome. Le hasard fait que je me

trouve sans argent ; il n'a rien à craindre, puisqu'il a ma malle, mais il dit avoir besoin d'argent. Faites-moi ce plaisir, monsieur ; vous saurez à Rome qui je suis. »

Sans attendre ma réponse, le drôle enfile l'escalier et part. Le voiturin reste. Je mets la tête à la fenêtre et je le vois, chose incroyable, enfourcher son cheval en bas de soie, et piquer des deux. Sa femme ou prétendue telle était devant moi interdite, et le voiturin immobile.

Je m'assis sur mon lit, et me frottant les mains, et après avoir ruminé cette scène comique, je partis d'un éclat de rire fou, tant la chose me parut plaisante, neuve et comique.

« Riez, madame, je vous en conjure, car, malgré le sentiment, votre tristesse n'est pas de saison. Riez, vous dis-je, où je ne me lève plus d'ici.

— C'est risible, je l'avoue, mais je n'ai pas assez d'esprit pour en rire.

— Eh bien ! du moins asseyez-vous. »

Tirant deux sequins de ma bourse, je les donne au pauvre diable de voiturin, en lui disant qu'il n'y aurait pas de mal de partir un quart d'heure plus tard, et que je voulais du café.

L'air triste de mon Anglaise me faisait de la peine.

« Je comprends, lui dis-je, le juste motif de votre peine, et je veux même qu'il me serve à faire votre éloge ; mais je vous prie de vous vaincre pendant ce voyage ; je ferai face à tout. Je ne vous demande qu'une seule grâce ; si vous me la refusez, je deviendrai aussi triste que vous, et cela ne sera pas amusant.

— Que puis-je faire pour vous faire plaisir ?

— Me dire sur votre parole d'honneur d'Anglaise si ce singulier sujet est votre époux ou s'il n'est que votre amant.

— Je vous le dirai en toute vérité; il n'est point mon mari, mais il le sera à Rome.

— Je respire. Il ne le sera jamais, et tant mieux pour vous. Je suis sûr qu'il vous a séduite: vous en êtes amoureuse, mais vous ne tarderez pas à vous guérir de ce mal-là.

— C'est impossible, à moins qu'il ne me trompe.

— Il vous a déjà trompée. Je suis sûr qu'il vous a dit qu'il est riche, qu'il est homme de condition, qu'il fera votre bonheur; et tout cela est faux.

— Mais comment pouvez-vous le savoir?

— Ma charmante miss, je sais cela comme je sais tant d'autres choses que l'expérience enseigne à l'homme. Votre amant est un fou, désordonné, effronté, qui vous épousera peut-être, mais pour devenir votre maître et trafiquer de votre beauté, sinon pour faire fortune, au moins pour vivre.

— Il m'aime; je dois en être certaine.

— Certainement il vous aime, mais non pas d'un amour honnête et délicat. Il ne me connaît pas, il m'a vu pour la première fois, il n'a jamais entendu parler de moi, car il ne connaît pas mon nom; cependant il vous livre à ma merci; il vous abandonne à moi. Croyez-vous qu'un homme délicat puisse abandonner ainsi l'objet de son amour, s'il en fait quelque cas?

— Il n'est pas jaloux. Vous savez que les Français ne le sont pas.

— Un Français homme d'honneur est égal à un Anglais, à un Italien, à l'honnête homme de tous les pays. S'il vous aimait, vous aurait-il laissée sans le sol, en proie à un homme inconnu qui aurait pu vous menacer de vous laisser dans la rue, ou exiger des complaisances qui vous répugneraient? Que feriez-vous actuellement si j'étais un brutal? Parlez, vous ne risquez rien.

— Je me défendrais.

— Bon, mais alors je vous abandonnerais ici, et qu'y feriez-vous? Quoique vous soyez jolie et que vous ayez des sentiments, il y a des hommes qui ne voudraient de vous qu'en leur faisant le sacrifice de vos sentiments. L'homme que, pour votre malheur, vous aimez, ne me connaît pas, et il vous expose à la misère et à l'opprobre. Rassurez-vous, il n'en sera rien, car je suis l'homme qui vous était nécessaire; mais vous devez considérer cela comme une espèce de miracle. Si vous croyez que je vous parle raison, dites-moi franchement si vous trouvez que cet aventurier vous aime? C'est un monstre. Je suis au désespoir de voir couler vos larmes, et d'en être la cause par mes discours; mais, chère miss, cela était nécessaire, et je ne me repens pas d'être cruel, car la façon dont j'agirai avec vous me justifiera. J'ose vous dire que vous me plaisez extrêmement, et que je m'intéresse à vous, en grande partie par le sentiment que vous m'inspirez; mais soyez bien sûre que je ne vous demanderai pas un seul baiser, et que je ne vous abandonnerai pas même à Rome; mais avant que nous y arrivions, je vous convaincrai, non pas seulement que le comte, ou soi-disant tel, ne vous aime pas, mais encore que c'est un franc coquin.

— Vous me convaincrez?

— Oui, miss, et je vous en donne ma parole d'honneur. Mais essuyez vos larmes, et tâchons de passer la journée comme hier. Vous ne sauriez croire combien je me félicite que le hasard vous ait mise sous ma protection. Je veux vous rendre certaine de mon amitié, et si vous ne me payez pas d'un peu d'amour, je prendrai mon mal en patience. »

L'hôte vint avec le compte de toute la dépense. Je m'y attendais, et je payai sans mot dire et sans regarder la

pauvre brebis égarée, car je me reprochais presque de lui en avoir trop dit; je me rappelais qu'une médecine trop forte tue le malade au lieu de le guérir.

Je mourais d'envie de connaître son histoire, et je me flattais de parvenir à me la faire conter avant d'arriver à Rome. Après avoir pris une couple de tasses de café, nous partîmes, et nous allâmes côte à côte, sans nous rien dire, jusqu'à l'auberge de la Scala, où nous descendîmes.

De la Scala à Radicofani, la route est montueuse et difficile. Le voiturin aurait dû prendre un cheval de renfort, et n'aurait fait le chemin qu'en quatre heures. Certain de lui faire grand plaisir en l'expédiant à vide et me procurant par là le plaisir de rester plus longtemps à la Scala, je me décidai à prendre deux chevaux de poste et à ne partir qu'à dix heures.

« Ne vaudrait-il pas mieux que vous prissiez la poste dans l'instant? me dit l'Anglaise; car de dix heures à midi la chaleur sera forte.

— C'est vrai, mais le comte de l'Étoile, que nous trouverions immanquablement à Radicofani, ne me verrait pas volontiers.

— Pourquoi donc? au contraire. »

Un sentiment de pitié m'empêcha de lui répondre, parce que la raison que je lui aurais alléguée lui aurait fait répandre de nouvelles larmes. Je voyais que l'amour la rendait aveugle, qu'il l'empêchait de voir son bourreau dans celui qu'elle adorait, parce qu'elle n'avait pas la force de donner un démenti à son instinct. Je ne pouvais pas la guérir par une éloquence douce et persuasive; il me fallait le raisonnement brusque qui convainc. C'était un ulcère que je devais cautériser avec un fer rouge, sans me laisser attendrir par sa douleur. Cependant était-ce un sentiment de vertu qui me poussait à en

agir ainsi? Était-ce par un beau dévouement pour la jeune innocente que je m'imposais une tâche à la fois délicate et pénible? Oui, sans doute, il y avait de tout cela, car elle m'émouvait à pitié : mais je ne suis pas assez fat pour me parer des plumes du paon, et je dirai franchement que si, au lieu de la trouver belle, l'Anglaise avait été laide et maussade, il aurait été possible que je l'eusse abandonnée à son malheureux sort. Il s'ensuivait donc qu'au fond je ne travaillais que pour moi.

Adieu donc, vertu !

C'était un morceau délicat que je voulais, même à mon insu, arracher à un autre pour me l'approprier. Il est vrai que je ne me le disais pas et que je me faisais peut-être illusion ; car je me serais fait horreur à moi-même si je m'étais vu à nu ; mais, en y réfléchissant depuis, j'ai bien reconnu que, de bonne foi, je jouais l'hypocrite. Est-ce là un vice général et commun à l'humanité? L'égoïsme, à notre insu, est-il constamment le mobile de nos actions? Quoique mon sentiment ne soit pas flatteur, j'avoue que je le crois.

Après le départ du voiturier, j'engageai Betty — c'était son nom — à faire une promenade à la campagne, et elle est si belle au lieu où nous étions, que la poésie aurait grand'peine à créer quelque chose de plus délicieux. Elle parlait la langue florentine avec les idiotismes et les défauts de prononciation, avec ce mélange d'accent anglais radouci par une voix argentine, si agréable à l'oreille : elle me ravissait. Je languissais de n'oser déposer sur ses lèvres mouvantes les baisers que l'amour appelait : mais je me contenais, je la respectais.

Il y avait deux heures que nous nous promenions, causant agréablement de mille choses indifférentes, quand nous entendîmes toutes les cloches sonner en branle. Betty me dit qu'elle n'avait jamais vu de fonction

catholique, et je fus bien aise de lui procurer le plaisir d'en voir une. C'était un jour de fête locale, chose si commune en Italie. Elle assista à la grand'messe avec toute la modestie désirable, faisant tout ce qu'elle voyait faire, de manière que personne ne se serait douté qu'elle fût protestante. En sortant, elle me dit que le culte catholique était fait pour les âmes tendres et bien plus propre à faire aimer la religion que le culte anglais. Elle fut surprise du luxe et de la beauté méridionale des villageoises italiennes, qu'elle trouvait bien supérieures aux anglaises. Elle me demanda l'heure, et sans y réfléchir, je lui dis que j'étais étonné qu'elle n'eût pas une montre. Elle me répondit en rougissant que le comte la lui avait demandée pour la laisser en gage à l'hôte qui lui avait loué le cheval.

Je me repentis de mon indiscrétion involontaire, car sa rougeur dérivait d'une honte poignante, et je m'en voulais de l'avoir causée. La pauvre Betty savait qu'elle était coupable, et elle ne savait pas mentir.

Nous partîmes à dix heures avec trois chevaux, et, un petit vent frais tempérant la chaleur, nous arrivâmes agréablement à midi à Radicofani.

L'hôte, qui était en même temps maître de poste, me demanda si je lui payerais trois paoli que le Français avait dépensés pour lui et son cheval, et qui était parti en lui disant que son ami le payerait.

Ne voulant point affliger Betty, je lui dis que je payerais, et cela le tranquillisa; mais ce n'était pas tout.

« Ce monsieur, ajouta le maître de poste, a battu avec son épée nue trois de mes postillons, dont l'un, blessé au visage, l'a déjà suivi, et certes cela lui coûtera cher. Il les a battus parce qu'ils voulaient l'empêcher de partir avant qu'il m'eût payé.

— Vous avez eu tort de vouloir lui faire violence, car

il n'a pas l'air d'un voleur, et vous auriez dû croire, sans difficulté, que je vous aurais payé en arrivant.

— Vous vous trompez; je n'étais pas obligé de le croire, et j'ai été trompé cent fois de la sorte. Si vous voulez dîner, votre table est couverte. »

Je voyais la pauvre Betty au désespoir. Le trouble de son âme paraissait tout entier sur sa figure, et son silence me la rendait respectable. Aussi, loin de lui faire des remontrances sur ce désordre, je tâchai de l'égayer par des discours frivoles, l'excitant à bien dîner et à savourer l'excellent muscat dont l'hôte nous servit un immense flacon.

Voyant qu'elle s'efforçait en vain de dominer son trouble afin de me contenter, je m'avisai d'appeler le voiturin pour lui dire que je voulais partir de suite après le dîner, et cet ordre opéra magiquement sur elle.

« Nous n'allons que jusqu'à Centino, me dit le voiturin : attendons la fraîcheur.

— Non. Le mari de madame peut avoir besoin de secours. Le postillon blessé l'a suivi, il parle mal l'italien, et Dieu sait ce qui peut arriver.

— Bon. Nous partirons. »

Betty me regarda avec une expression où se peignait la plus vive reconnaissance et, pour m'en donner une preuve, elle fit semblant d'avoir grand appétit. Elle avait déjà remarqué que c'était un moyen de me plaire.

Pendant que nous dînions, je fis monter l'un des postillons battus et je me fis raconter l'affaire. Ce coquin était sans façon; il avouait avoir reçu des coups de plat d'épée, mais il se vantait de lui avoir lancé un coup de pierre qu'il devait avoir senti.

Je lui donnai un paolo et je lui promis un écu s'il voulait aller à Centino témoigner contre son camarade;

il me prit au mot et commença dès l'instant à plaider en faveur du comte, ce qui fit rire Betty. Il dit que la blessure au visage n'était qu'une égratignure, qu'il s'était attirée, parce qu'il n'avait point raison de tenir tête au voyageur. Pour nous consoler, il nous assura que le Français n'avait reçu que trois ou quatre coups de pierre; ce qui ne consola pas Betty; mais je vis que l'affaire deviendrait comique et qu'elle n'aboutirait à rien. Le postillon partit, et nous le suivîmes une demi-heure après.

Jusqu'à Centino, Betty fut assez tranquille, mais elle fut très mortifiée, en y arrivant, d'apprendre que l'Étoile était allé à Acquapendente, que le postillon accusateur l'y avait suivi et que le postillon avocat avait pris la même route. J'avais beau lui dire qu'elle n'avait rien à craindre, que le comte avait de l'esprit et qu'il saurait se défendre, elle ne me répondait que par de profonds soupirs.

Je soupçonnais qu'elle ne craignît que, si elle devait passer la nuit avec moi, je ne voulusse me payer un peu des peines et des frais dont j'étais en avance. Je pense, je calcule, j'ai deviné.

« Voulez-vous, Betty, que nous partions de suite pour Acquapendente? »

A ces mots, son front rayonne d'un bonheur inespéré; elle m'ouvre les bras et je l'embrasse.

Ah! nature! Que m'importe la source d'où partit le doux baiser! J'appelai le voiturin et lui dis que je voulais partir à l'instant pour Acquapendente.

Le brutal me répondit que ses chevaux étaient à l'écurie et qu'il n'attellerait pas; mais que j'étais le maître de prendre la poste.

« Fort bien. Cours commander deux chevaux. »

Je crois que, dans cet instant, Betty, pénétrée du plus

tendre sentiment, m'aurait tout accordé, car, ne sachant comment m'exprimer sa reconnaissance, elle se laissa tomber dans mes bras. Je la pressai tendrement en lui disant que je ne pouvais avoir d'autre volonté que la sienne. Je la couvris de baisers, mais sans autre démonstration de tendresse, et elle me parut sensible à ma retenue.

Les chevaux attelés, ayant payé à l'aubergiste le souper qu'il prétendait avoir préparé pour nous, nous partîmes.

Nous ne mîmes que trois quarts d'heure pour arriver à Acquapendente, où nous trouvâmes le fou joyeux et content. Il courut à sa Dulcinée, qu'il prit amoureusement dans ses bras, et Betty était ivre de bonheur de le retrouver sain et sauf. Il nous dit d'un air de triomphe qu'il avait rossé tous les coquins de Radicofani, n'ayant reçu que quelques légers coups de pierre, dont il avait su adroitement défendre sa tête.

« Où est donc le postillon balafré? lui dis-je.

— Il boit à ma santé avec son camarade qui est venu le rejoindre : ils m'ont tous deux demandé pardon.

— En vertu d'un écu que monsieur a donné au second, lui dit Betty.

— D'un écu? Ah! quel dommage! il ne fallait rien leur donner, car ils se feront rosser une autre fois. »

Avant souper, le comte de l'Étoile nous fit voir ses contusions sur les cuisses et au côté : le drôle était très joli garçon et pouvait tourner la tête d'une adolescente écervelée. Cependant l'air idolâtre de Betty m'impatientait, quoique je souffrisse avec plus de résignation depuis les arrhes qu'elle m'avait données du pouvoir que la reconnaissance exerçait sur elle.

Durant le souper, l'Étoile renouvela les folies de la veille et insista vivement pour que je couchasse dans la même chambre: mais, sentant combien mon voisinage

aurait gêné Betty, peu faite encore au genre de libertinage auquel ce malheureux voulait l'accoutumer, je m'y refusai absolument.

Le lendemain, l'effronté me dit qu'il nous ordonnerait un bon souper à Viterbe, et qu'il croyait bien que je lui prêterais un sequin pour qu'il pût payer son dîner à Montefiascone. En disant cela, il me montra, d'un air nonchalant, une lettre de change de trois mille écus qu'il avait sur un banquier de Rome.

Je ne voulus pas la lire, lui disant que j'en étais persuadé, et je lui donnai le sequin qu'il me demandait, tout persuadé que j'étais de ne plus le revoir.

Betty ayant vu que, malgré les larmes que je lui avais fait verser, elle pouvait compter sur ma complaisance, avait fini par prendre avec moi un maintien amical. Elle s'expliquait déjà avec quelque abandon et m'avait presque accordé le droit de lui faire librement des questions, en s'arrogeant celui de me démontrer la fausseté de mes conjectures.

Quand nous fûmes à Montefiascone, elle me dit :

« Vous voyez, monsieur, que ce n'est que par hasard, ou par étourderie que mon ami se trouve sans argent; car il a une grosse lettre de change.

— Je la crois fausse.

— Oh! pour le coup, vous êtes méchant.

— Non. Je porte ce jugement en conséquence de sa conduite et je vous jure que je serais heureux de me tromper; mais, j'en suis sûr, je ne me trompe pas. Il y a vingt ans que je l'aurais crue bonne comme vous: mais aujourd'hui c'est autre chose. Et en effet, si cette traite était bonne sur Rome, pourquoi ne l'aurait-il point négociée à Sienne, à Florence, à Livourne?

— Il se peut qu'il n'en ait pas eu le temps; il était si pressé de partir! Ah! si vous saviez tout!

— Je ne veux, aimable et chère Betty, savoir que ce que vous trouverez bon de me dire ; mais, en attendant, je vous réitère que tout ce que je vous ai dit n'est ni soupçon, ni conjecture vague, mais bien des vérités qui résultent de tout ce que j'ai vu.

— Vous persistez donc dans l'idée qu'il ne m'aime pas?

— Je persiste à soutenir qu'il ne vous aime que d'une façon à mériter votre haine.

— Comment cela?

— Ne haïriez-vous pas un homme qui ne vous aimerait que pour faire commerce de vos charmes?

— Je suis fâchée que vous croyiez cela.

— Je puis vous en convaincre dès ce soir, si vous le désirez.

— Faites-moi cette grâce ; mais je veux de l'évidence. Cela me fera la plus grande peine, mais vous me rendrez le plus grand service.

— Et quand je vous aurai convaincue, croyez-vous cesser de l'aimer?

— Bien certainement. Je n'en suis devenue amoureuse que par l'idée que j'ai de sa probité.

— Vous vous trompez ; vous l'aimerez encore lorsque vous serez convaincue de sa scélératesse ; car cet homme a exercé sur vous la plus funeste des fascinations : s'il en était autrement, vous y verriez déjà aussi clair que moi.

— Tout ce que vous dites peut être vrai ; néanmoins, faites-moi connaître avec évidence que vos assertions sont vraies, et laissez-moi le soin de vous convaincre que je saurai le mépriser.

— A ce soir. Mais dites-moi auparavant s'il y a longtemps que vous le connaissez.

— Un mois environ, mais il n'y a que cinq jours que nous sommes ensemble.

— Avant ce jour-là, lui avez-vous accordé des faveurs?

— Pas un seul baiser. Il était constamment sous mes fenêtres, et j'ai dû juger qu'il m'aimait parfaitement.

— Je conviens qu'il vous aime, ma chère, et il serait difficile de ne pas vous aimer; mais ce n'est pas en amant délicat, mais bien en libertin éhonté.

— Mais enfin, comment pouvez-vous soupçonner un homme que vous ne connaissez pas?

— Plût à Dieu que je ne le connusse pas! Je suis certain que, ne pouvant aller chez vous, il vous a persuadé d'aller chez lui et de vous enfuir ensemble.

— C'est vrai. Il m'a écrit, et je vous montrerai sa lettre dans laquelle il m'assure qu'il m'épousera à Rome.

— Et qui vous répond de sa constance?

— Sa tendresse.

— Pouvez-vous craindre d'être poursuivie?

— Non.

— Vous a-t-il enlevée à un père, à un amant, à un frère?

— A un amant qui ne sera de retour à Livourne que dans huit à dix jours.

— Où est-il allé!

— A Londres pour des affaires, et j'étais sous la garde d'une femme de confiance.

— J'en sais assez, ma chère Betty, et je vous plains beaucoup. Dites-moi si vous aimez l'Anglais et s'il est digne de vous posséder.

— Hélas! je l'ai aimé uniquement jusqu'à ce qu'après son départ je vis à Boboli ce Français qui, heureusement ou malheureusement, m'a rendue infidèle à un homme qui m'adorait et qui sera au désespoir de ne pas me retrouver.

— Est-il riche?

— Pas très riche, mais à son aise : il est dans le commerce.

— Est-il jeune?

— Non. C'est un homme de votre âge, doux, honnête, bon, et qui n'attendait que la mort de sa femme pour m'épouser. Sa femme se meurt de consomption.

— Je le plains. Lui avez-vous donné un enfant?

— Non. Mais je vois que Dieu ne m'avait pas destinée à lui, car M. de l'Étoile m'a subjuguée invinciblement.

— C'est ce qui paraît incontestable à tous ceux qui, par amour, font une fausse démarche.

— Maintenant vous êtes au fait de tout, et je suis bien aise de ne vous avoir rien caché, car hier je vous ai reconnu mon véritable ami.

— Vous me reconnaîtrez pour tel à l'avenir et mieux qu'à présent, chère Betty. Vous avez un grand besoin de moi, et je vous promets de ne point vous abandonner. Je vous aime, je vous l'ai dit, et j'aime à vous le répéter; malgré cela, aussi longtemps que vous aimerez ce Français, vous ne me verrez solliciter près de vous que la place de votre ami.

— J'accepte votre parole et je vous promets en revanche de ne vous rien cacher.

— Dites-moi pourquoi vous êtes sans effets?

— Je me suis évadée à cheval, mais ma malle, remplie de linge et d'autres effets à mon usage, sera à Rome deux jours après nous, avec celle du comte. Je l'ai fait sortir de mon logement le jour avant mon évasion, et l'homme qui l'a reçue et que je connais avait été envoyé par le comte.

— Adieu votre malle.

— Ah! mon ami, vous ne prévoyez que des malheurs.

— Il suffit, chère Betty, que ma prévoyance n'ait pas

la force de les faire naître, et je m'estimerai heureux, si je me trompe. Quoique vous soyez venue à cheval, il me semble que vous auriez dû porter une capote et un sac de nuit avec quelques chemises.

— Tout cela est dans la petite malle que je ferai porter ce soir dans ma chambre. »

Nous arrivâmes à Viterbe à sept heures, et nous y trouvâmes le comte fort gai.

Comme c'était là que je devais la convaincre qu'elle s'était confiée à un coquin, je commençai par me montrer enchanté de Betty, exagérant le bonheur que j'avais eu de la rencontrer, enviant celui qu'il avait de posséder ce trésor, et vantant surtout l'héroïsme qu'il montrait en me laissant seul avec elle, sans craindre que je ne parvinsse à lui faire commettre des infidélités.

L'étourdi se mit à renchérir sur l'éloge que je faisais de sa femme. Il dit que la jalousie était si loin de son caractère qu'il ne pouvait concevoir ni comment un homme amoureux d'une femme pouvait en être jaloux, ni comment il pouvait l'aimer sans la voir inspirer des désirs à tous ceux qui l'approchaient.

Là-dessus, il commença à disserter, et je me gardai bien de le contredire; car, content d'avoir amené mon drôle à ce point, je me réservais la seconde partie de ma thèse pour après le souper.

Pendant le repas, j'eus soin de le faire boire, et de le mettre à son aise par des propos qui devaient abonder dans le sens que je lui supposais, exaltant la force d'esprit qu'il fallait avoir pour fouler aux pieds les préjugés. Au dessert, ayant entamé le propos de l'amour et des perfections qu'il devait avoir pour faire le bonheur de deux amants, il dit que deux amants parfaits devaient avant tout pousser au suprême degré la complaisance réciproque. « Ainsi, ajouta-t-il, Betty qui m'aime, doit me

procurer la jouissance de Fanny, si elle peut deviner que j'aie pour elle une simple fantaisie ; et moi qui adore Betty, je dois lui procurer le plaisir de coucher avec vous, si je découvre qu'elle vous aime. »

Betty écoutait les étranges paroles de son idole avec un grand étonnement, mais sans mot dire.

« J'avoue, mon cher comte, lui dis-je, que votre système est sublime, et qu'il me paraît unique pour fonder le bonheur sur la terre ; mais il est chimérique. Tout ce que vous m'avez dit est superbe en théorie, mais impraticable et absurde en pratique. Je crois que votre courage est grand, mais je ne vous crois pas assez brave pour souffrir tranquillement la certitude qu'un autre jouit des charmes de votre maîtresse. Je parie vingt-cinq sequins que voilà que vous ne permettrez pas à votre femme de coucher avec moi.

— Permettez-moi de rire de vos doutes. Je vous en parie cinquante que j'ai la force de me tenir spectateur tranquille au grand exploit. En attendant, j'accepte le pari. Betty, ma chère Betty, punissons cet incrédule : je te prie d'aller te coucher avec lui.

— Tu badines?

— Non ; je t'en prie. Je ne t'en aimerai que davantage.

— Je crois que tu es fou. Je n'irai certainement pas. »

Le comte la prit alors dans ses bras, et lui fit les plus tendres caresses, en la suppliant par les raisonnements les plus sophistiques de lui donner cette preuve d'amour, beaucoup moins pour les vingt-cinq sequins que pour m'apprendre combien il était au-dessus des préjugés. Il poussa les moyens de séduction jusqu'aux caresses illicites que Betty repoussa avec douceur, mais avec fermeté ; elle lui dit que jamais elle ne consentirait

à ce qu'il exigeait d'elle, qu'au reste il avait déjà gagné la gageure, ce qui pouvait être vrai. Enfin, la pauvre fille, en l'embrassant tendrement, le supplia d'en finir, et de lui donner la mort plutôt que de la forcer à une action qui lui paraissait infâme.

Ces paroles, ce ton, qui auraient dû faire rougir le malheureux éhonté, ne firent que le mettre en fureur. Il la repoussa et lui prodigua les épithètes les plus viles, finissant par lui dire avec colère que sa résistance n'était que de l'hypocrisie, et qu'il était bien sûr qu'elle m'avait déjà accordé tout ce qu'une fille perdue comme elle pouvait accorder à un homme qui en voulait.

Outré au dernier point, et voyant Betty tremblante et pâle comme la mort, je cours à mon épée que je lui aurais passée au travers du corps, si le lâche coquin ne s'était enfui dans la chambre voisine, où il s'enferma au verrou.

Au désespoir d'avoir été la cause innocente de la détresse où je voyais cette charmante égarée, je me mis près d'elle pour tâcher de la calmer.

Son état m'alarmait. Sa respiration gênée menaçait de l'étouffer : les yeux hagards lui sortaient de la tête ; ses lèvres pâles tremblaient ; ses dents serrées grinçaient. Tout dormait dans l'auberge ; je ne pouvais appeler de secours, et je n'avais que de l'eau et des paroles de consolation pour la soulager.

Après une heure d'une irritation extrême, vaincue par la fatigue, épuisée, elle s'assoupit, et je restai près d'elle plus de deux heures, attentif à ses moindres mouvements, espérant que le sommeil lui rendrait des forces et qu'aucun accident, fort naturel dans son état, ne la forcerait à séjourner dans cette auberge.

Au point du jour j'entendis l'Étoile partir, et j'en fus bien aise. Betty sortit de son assoupissement lorsqu'on

vint frapper à la porte pour nous avertir de nous habiller ; car on nous croyait couchés.

« Êtes-vous en état de partir, ma chère Betty?

— Je me porte bien, mon ami ; mais j'aurais grand besoin d'un peu de thé. »

Comme on ne connaît guère la manière simple de préparer cette boisson en Italie, je pris celui qu'elle me donna et j'allai le lui préparer moi-même.

Quand je remontai, je la trouvai à la fenêtre, respirant l'air frais du matin au soleil levant. Elle paraissait tranquille, et je conçus l'espoir de l'avoir guérie. Elle prit quelques tasses de thé, boisson chérie des Anglais, et sa belle figure reprit le ton de fraîcheur que l'affreuse nuit qu'elle venait de passer lui avait fait perdre.

Ayant entendu du monde dans la chambre où nous avions soupé, elle me demanda si j'avais repris la bourse que j'avais laissée sur la table. Je l'avais oubliée lorsque j'avais proposé la gageure. Je retrouvai ma bourse et un chiffon de papier sur lequel je lus : *Lettre de change de trois mille écus*. C'était l'imposteur qui l'avait tirée de sa poche pour accepter le pari, et qui l'avait oubliée en s'enfuyant. Cette lettre était tirée à Bordeaux sur un marchand de vin établi à Paris et passée à l'ordre de l'Étoile. Elle était à vue et était datée de six mois. Rien de plus baroque.

Je portai cette lettre à Betty, qui me dit qu'elle ne s'y connaissait pas, et me pria, au nom de Dieu, de ne plus lui parler de l'infâme. Puis elle ajouta d'un ton de voix impossible à décrire :

« Par sentiment d'humanité, daignez ne pas abandonner une pauvre fille plus à plaindre que coupable. »

Je lui réitérai ma parole d'honneur d'en avoir tout le soin qu'elle pourrait attendre d'un père, et nous partîmes.

Ma pauvre Anglaise, triste et abattue, s'endormit, et j'en fis autant. Nous nous réveillâmes tous deux fort étonnés d'entendre le voiturier nous crier que nous étions à Monterosi. Il avait marché six heures et fait dix-huit milles sans que nous nous fussions éveillés un instant.

Nous devions nous reposer jusqu'à quatre heures, et nous en fûmes charmés; car nous avions besoin de réfléchir au parti qu'il convenait de prendre.

Je m'informai d'abord si le malheureux était passé, et je sus qu'après avoir fait un mince repas, qu'il avait payé, il avait dit qu'il allait coucher à la Storta.

Nous dînâmes d'assez bon appétit, et Betty, qui reprenait des forces, me dit, au dessert, qu'il fallait nous occuper encore de son indigne séducteur, mais pour la dernière fois.

« Tenez-moi lieu de père, me dit-elle, ne me conseillez pas, mais ordonnez-moi ce que je dois faire, et comptez sur mon obéissance. Vous avez deviné beaucoup, tout peut-être, excepté l'horreur que m'inspire l'assassin qui, sans vous, m'aurait par degrés précipitée dans un abîme d'abjection.

— Pouvez-vous compter sur le pardon de votre Anglais?

— Je crois que oui.

— Il faut donc retourner à Livourne. Trouvez-vous ce conseil admissible, et vous sentez-vous la force de le suivre? Je vous préviens que si vous l'embrassez, il faut le mettre à exécution tout de suite. Jeune, jolie et honnête comme je vous connais, ne vous imaginez pas que je pense à vous laisser aller seule, ou en compagnie de gens dont je ne pourrais pas répondre comme de moi-même. Si cela vous persuade que je vous aime et que je suis digne de votre estime, je suis heureux et ne vous

demande point d'autre récompense. Je vivrai avec vous comme un père avec sa fille, si vous avez de la répugnance à me donner des marques d'un sentiment plus vif qui ne partirait pas du cœur. Soyez sûre de ma foi, car je me crois obligé de vous réconcilier avec les hommes, en vous prouvant qu'il y en a d'aussi honorables que votre roué séducteur est vil et scélérat. »

Betty resta un bon quart d'heure dans un profond silence, les coudes appuyés sur la table, la tête entre ses mains et me regardant fixement. Elle n'avait l'air ni triste, ni étonné, mais profondément préoccupé. J'étais bien aise qu'elle réfléchît à sa réponse, afin qu'elle pût se déterminer définitivement. Enfin elle me dit :

« Ne croyez pas, digne et cher ami, que mon silence soit un indice d'irrésolution. Cela me rendrait méprisable à mes propres yeux. J'ai assez de jugement pour apprécier la sagesse de vos conseils et pour reconnaître la source généreuse d'où ils émanent. Je l'adopte et je reconnais comme un grand bienfait de la Providence le bonheur que j'ai d'être tombée entre les mains d'un homme de votre caractère, et celui de vous avoir intéressé au point de faire pour moi tout ce que vous pourriez faire en faveur d'une fille chérie pour laquelle vous auriez des entrailles de père. Retournons à Livourne, et partons à l'instant. Ce qui me fait balancer est l'incertitude de la manière de m'y prendre pour m'assurer que sir B. M. me pardonnera. Je ne doute pas de son pardon, mais la voie est difficile, parce que, bien que doux, tendre et amoureux, il est délicat sur le point d'honneur et sujet à la violence d'un premier mouvement. Il s'agit d'éviter ce moment funeste, car il me tuerait peut-être, et je serais cause de sa perte.

— Vous y penserez en route et vous me communiquerez vos intentions.

— Sachez qu'il a beaucoup d'esprit, et qu'il ne serait pas la dupe d'un mensonge. Je pense qu'il faut tout lui avouer par écrit, et sans lui rien cacher ; car le moindre déguisement l'irriterait, et s'il pouvait soupçonner qu'on veut le duper, sa fureur serait indomptable. Si vous vous proposez de lui écrire, il faut éviter de lui dire que je mérite son pardon : il doit juger d'après lui-même si j'en suis digne ou non. Il se convaincra de mon repentir par la lettre que je lui écrirai et dans laquelle il verra mon âme et mes larmes ; mais il faut lui laisser ignorer le lieu où je serai, jusqu'à ce qu'il ait prononcé mon pardon ; alors il n'y aura rien à craindre que la confusion dont heureusement je ne saurais me défendre. Esclave de sa parole, noble et honnête, il vivra avec moi toute sa vie, sans jamais me reprocher mon égarement. Que je me sens malheureuse d'avoir pu lui manquer à ce point !

— Ne vous offensez point si je vous demande si vous lui avez manqué auparavant.

— Jamais, mon ami, je vous le jure.

— Quelle a été sa vie?

— Sa première femme lui a causé de grands malheurs. Il s'est battu deux fois aux Antilles : il servait alors. Marié une seconde fois, des raisons puissantes l'obligèrent de divorcer. J'ai fait sa connaissance, il y a deux ans, à notre pension, où il vint avec le père de Nancy. Ayant eu le malheur de perdre mon père depuis et ses créanciers s'étant emparés de tout, j'allais sortir de la pension faute de pouvoir payer le prix, ce qui désolait Nancy, Sophie et toutes mes amies, car j'y étais généralement aimée, quand sir B. M. se chargea de mon entretien, et me fit une petite rente qui me mettait pour la vie à l'abri de la misère. La reconnaissance fit sur mon cœur ce que l'amour n'aurait pas fait peut-

être, et je le priai de m'emmener avec lui quand je sus qu'il allait quitter l'Angleterre pour quelque temps. Ma prière l'étonna, et en vrai honnête homme, il me dit qu'il m'aimait trop pour pouvoir se flatter de m'emmener et de n'avoir pour moi que des sentiments de père. Il lui paraissait impossible que je pusse l'aimer autrement que comme une fille. Vous pensez que cette déclaration, loin de faire naître des difficultés, ne fit que les aplanir. « De quelque façon que vous m'aimiez, lui dis-je, je serai heureuse, si je puis faire quelque chose pour votre bonheur. » Alors, de son propre mouvement, il me fit, par écrit, une promesse de m'épouser aussitôt qu'il le pourrait légalement. Nous partîmes, et jamais je ne lui ai donné le moindre sujet de plainte.

— J'ai la certitude qu'il vous pardonnera, ma charmante Betty; mais essuyez vos larmes, et partons. J'ai des amis à Livourne et personne ne saura que nous avons fait connaissance. Je vous confierai à des mains sûres et honnêtes, et je ne quitterai la ville que lorsque vous serez retournée auprès de sir B. M., que j'aime déjà. S'il arrivait que ce gentleman fût inexorable, je vous promets de ne jamais vous abandonner, et de vous conduire en Angleterre, si vous le voulez.

— Mais comment pouvez-vous quitter vos affaires?

— Point de mensonge pour me faire valoir, chère Betty, je n'ai rien à faire à Rome, pas plus qu'ailleurs. Ce n'est pas une affaire pour moi d'aller à Rome plutôt qu'à Londres, mais c'en est une d'empêcher votre perte.

— Que ferai-je pour vous témoigner ma reconnaissance? »

Je fis venir le voiturin et lui dis qu'il fallait absolu-

ment que je retournasse à Viterbe. Il fit des objections que je levai avec une couple de piastres et en prenant des chevaux de poste, pour ne point fatiguer les siens.

Nous arrivâmes à sept heures à Viterbe, et je demandai avec anxiété si l'on n'avait point trouvé mon portefeuille que je prétendais avoir oublié sur le lit. La servante m'ayant assuré que personne qu'elle n'était entré dans la chambre, et le prétendu portefeuille ne s'étant point retrouvé, j'ordonnai à souper d'un air calme, quoiqu'en me plaignant de mon malheur. Je dis à Betty que je croyais devoir en agir ainsi afin de prévenir les difficultés que pourrait me faire le voiturin de me laisser retourner à Sienne avec elle, car il aurait pu se considérer comme obligé de la remettre à son prétendu mari.

Ayant fait monter la petite malle, j'en forçai facilement le cadenas, et Betty en retira son manteau et le peu d'effets qu'elle y avait ; puis nous fîmes l'inspection de ce qui appartenait à l'aventurier, et qui composait peut-être tout ce qu'il possédait au monde : c'étaient quelques chemises en lambeaux, deux ou trois paires de bas de soie ravaudés, une culotte, un sac de poudre, un pot de fard, et une vingtaine de brochures, tout comédies ou opéras-comiques ; plus un paquet de lettres qui devaient être fort intéressantes, et que Betty voulut que nous lussions ensemble.

La première chose que nous trouvâmes de remarquable fut l'adresse : A M. l'Étoile, comédien, à Marseille, à Bordeaux, à Bayonne, à Montpellier, etc.

La pauvre Betty me faisait pitié. Elle se voyait dupe d'un vil comédien, et la honte qu'elle en éprouvait lui causait des crispations.

« Nous lirons ce fatras demain, ma chère Betty, lui dis-je ; aujourd'hui songeons à autre chose. »

La pauvre fille respira.

Nous soupâmes vite, puis Betty me pria de la laisser seule un instant, pour qu'elle pût se coucher et changer de linge.

« Allez, lui dis-je, et si vous voulez, je ferai préparer mon lit dans une chambre voisine.

— Non, généreux ami, je dois aimer votre société, car vous m'avez bien convaincue de votre amitié. Que serais-je devenue sans vous? »

Je ne rentrai que lorsque je présumai qu'elle était couchée, et m'étant approché pour lui souhaiter le bonsoir, elle m'embrassa avec tant de reconnaissance que je sentis que l'heure du berger avait sonné pour moi.

Lecteur, je vous ferai grâce du reste. Je fus heureux et je pus m'assurer que son bonheur ne le cédait pas au mien.

Le matin de bonne heure, nous venions de nous endormir quand le voiturin vint frapper à notre porte.

Je m'habillai à la hâte pour le recevoir.

« Écoute, lui dis-je, il faut absolument que je retrouve mon portefeuille et j'espère le retrouver à Acquapendente....

— Eh! monsieur, c'est bon, me dit le drôle avec sa mimique italienne ; payez-moi comme si nous avions été jusqu'à Rome, puis donnez-moi un sequin par jour, et je vous conduirai, si vous voulez, jusqu'en Angleterre. »

Voilà ce qui s'appelle avoir de l'esprit.

Je lui donnai de l'argent, nous fîmes un nouveau contrat, et à sept heures nous nous arrêtâmes à Montefiascone pour écrire à sir B. M., elle en anglais, et moi en français.

J'avais déjà décidé de mettre Betty chez le Corse Rivarola, dont j'avais apprécié l'esprit et qui avait avec lui une femme belle et sage.

Betty avait pris un air de contentement et d'assurance qui me charmait. Elle me dit qu'elle était pleine d'espérance, et riait en pensant à la figure que ferait le comédien en se trouvant seul à Rome. Elle espérait que nous rencontrerions le voiturin chargé de sa malle et que nous pourrions facilement la recouvrer.

« Il pourra nous courir après.

— Il n'osera pas.

— Je le pense comme vous; mais dans tous les cas, je lui ferai un accueil qui ne lui donnera pas envie de pousser plus loin, car, s'il ne rebroussait pas chemin, je lui brûlerais la cervelle. »

Avant de commencer ma lettre à sir B. M., Betty me rappela de ne rien lui taire.

« Ni la récompense que vous m'avez accordée ?

— Oh ! pour celle-là, elle doit rester un secret pour nos cœurs. »

En moins de trois heures, nous eûmes fini d'écrire. Betty fut contente de ma lettre, et la sienne, qu'elle me traduisit, était un chef-d'œuvre d'art et de sensibilité : je jugeai qu'elle devait parfaitement frapper au but.

Je pensais prendre la poste dès que je serais arrivé à Sienne, pour me hâter de la mettre en lieu de sûreté avant l'arrivée de son amant.

Ce qui m'embarrassait était la lettre de change du fou, car, vraie ou fausse, je devais chercher le moyen de la lui faire parvenir, et je ne savais quelle voie prendre.

Nous repartîmes de suite après-dîner, malgré la chaleur, et nous arrivâmes à Acquapendente à l'entrée de la nuit, que nous passâmes dans les délices d'un amour partagé et réciproque.

Le matin, en me levant, je vis devant l'auberge une voiture chargée qui était sur le point de partir pour Rome. L'idée m'étant venue que ce pourrait être celle

sur laquelle se trouvait la malle de Betty, je lui dis de se lever et de venir s'en assurer. Nous descendîmes, et ma belle Anglaise reconnut la malle qu'elle avait confiée à son ravisseur.

Nous sollicitâmes du voiturin la restitution de cette malle, mais il fut inflexible, et, les raisons qu'il nous opposa étant justes, nous dûmes nous en contenter. La seule chose qu'il pût accorder, ce fut d'accepter le séquestre de la malle à la douane de Rome pendant un mois, pour qu'elle pût faire valoir ses droits. Un notaire fut appelé pour régulariser l'acte de séquestre, dont le voiturin se rendit caution. Cet homme, qui paraissait fort honnête et fort entendu, nous assura n'avoir reçu aucun autre effet adressé au comte de l'Étoile ; de sorte que nous fûmes convaincus que notre comédien n'était qu'un gueux en recherche de bonne fortune, et que les guenilles que nous avions avec nous composaient tout son avoir.

Après cette heureuse expédition, Betty fut tout à fait charmante.

« Le ciel, disait-elle, permettra que tout s'arrange, et fera servir mon égarement à me prémunir de tout écart à l'avenir ; car la leçon, ajoutait-elle avec sensibilité, a été bien rude et elle aurait pu le devenir bien plus, si je n'avais pas eu le bonheur de vous rencontrer.

— Je vous félicite, lui dis-je, d'avoir pu vous guérir si vite d'une passion qui vous avait fait perdre la raison.

— Ah ! la raison d'une femme est un vase bien fragile. Je frémis quand je me rappelle le monstre. Je crois cependant que je ne serais pas revenue à moi et que je n'aurais pas été convaincue qu'il ne m'aimait pas, si le malheureux n'avait fini par me traiter d'hypocrite, et s'il ne m'avait dit avec un ton de mépris et de colère qu'il

était certain que je vous avais déjà accordé tout ce qu'une fille perdue peut accorder au premier venu. Ces propos atroces dessillèrent mes yeux en excitant mon indignation et en me faisant voir toute ma honte. Je crois que je vous aurais aidé à lui percer le cœur de votre épée, si le lâche n'avait pris la fuite. Je suis cependant bien aise que la peur l'ait si bien inspiré, non pas pour lui, mais pour l'embarras où nous nous serions trouvés si ce malheur était arrivé.

— Vous avez raison ; c'est fort heureux, mais il ira se faire pendre quelque part.

— C'est son affaire, mais je suis sûre qu'il n'osera jamais se présenter ni à vous ni à moi. »

Nous arrivâmes à Radicofani vers les dix heures, et nous nous mîmes à faire des post-scriptum aux lettres que nous destinions à sir B. M.

Nous étions à la même table, Betty vis-à-vis de la porte, qui était fermée, et moi du côté de la porte, et si près que celui qui l'aurait ouverte pour entrer n'aurait pu me voir qu'en se retournant.

Betty était complètement vêtue et très décemment ; mais moi, la chaleur étant étouffante, j'avais ôté mon habit ; cependant, quoiqu'en chemise, j'aurais pu me montrer, en Italie, devant la femme la plus respectable.

J'entends tout à coup marcher à pas précipités dans le corridor et la porte s'ouvre avec fracas. Un homme furieux entre et, voyant Betty, il s'écrie : « Ah ! te voilà ! »

Je ne lui laissai pas le temps de se retourner et de me voir, car, sautant sur lui, je le saisis vigoureusement par les épaules ; si je lui avais donné le temps de se retourner, il m'aurait tué d'un coup de pistolet qu'il tenait à la main.

En sautant sur lui, j'avais involontairement fermé la

porte, et dans l'instant où il me criait : « Lâche-moi, traître ! » Betty était prosternée à ses pieds, lui disant : « Tu te trompes, c'est mon sauveur! »

Mais sir B. M., dominé par sa fureur criait toujours : « Lâche-moi, traître ! »

On sent que, lui voyant le pistolet à la main, j'étais loin de me rendre à son intimation.

Comme il s'efforçait de se débarrasser, et que je redoublais d'effort pour le retenir, il tomba et moi sur lui.

On poussait la porte du dehors, car l'hôte et les valets étaient accourus au bruit; mais, comme nous étions tombés contre la porte, on ne pouvait point l'ouvrir.

Betty eut la présence d'esprit d'arracher le pistolet à son Anglais, et dès que je le vis dans l'impossibilité de me nuire, je le lâchai, en lui disant : « Monsieur, vous vous trompez. »

Betty, se jetant de nouveau à genoux, lui répéta qu'il se trompait, que j'étais son sauveur, et le suppliait de se calmer.

« Comment, ton sauveur? » dit B. M.

Alors Betty prend la lettre et la lui donne, en lui disant : « Lis cette lettre. »

Sans se lever, l'Anglais lut ma lettre, et pendant qu'il la lisait, certain de mon fait, j'ouvris la porte, et ayant dit à l'hôte de servir le dîner pour trois, je lui ordonne de faire éloigner tout le monde, parce que tout était arrangé.

CHAPITRE IV

Rome. — Le comédien fétion puni. — Lord Baltimore. — Naples. — Sara Goudar. — Départ de Betty. — Agathe. — La Callimène. — Medini. — Albergoni. — Miss Chodeleigh, duchesse de Kingston. — Le prince de Francavilla. — Les nageurs et les nageuses.

En tombant avec l'Anglais, je m'étais heurté ou contre un clou ou contre une esquille ; je m'étais fait une forte écorchure au quatrième doigt de la main gauche, et le sang en sortait comme si je m'étais ouvert une veine. Betty m'aida à nouer un mouchoir autour de la blessure, tandis que sir B. M. lisait ma lettre avec la plus grande attention. Je vis dans l'action de Betty une confiance qui me plut beaucoup ; elle me prouvait par là qu'elle était sûre du retour de son amant.

Ayant pris mon sac de nuit et mon habit, je me retirai dans la chambre voisine pour y changer de linge et m'habiller.

Heureux de voir une affaire aussi épineuse et qui avait failli me devenir funeste prendre une issue aussi favorable, je n'étais nullement fâché de voir la fin de mes éphémères amours.

Il y avait une demi-heure que j'étais habillé ; mais, les entendant parler anglais avec assez de calme, j'attendais, ne voulant point les interrompre. Enfin l'Anglais frappa doucement à ma porte, puis entra d'un air triste et mortifié, me tendit la main et me dit qu'il était convaincu jusqu'à l'évidence que j'avais non seulement sauvé sa Betty, mais encore que je l'avais guérie de sa folie.

« Vous me pardonnerez, monsieur, me dit-il, car je

ne pouvais point deviner que l'homme que je trouvais avec mon amie était son libérateur au lieu de son suborneur, ni que la voiture que j'ai vue à la porte et dans laquelle on m'a dit qu'étaient arrivés une belle femme avec un homme, venait du côté de Rome ; car, si on m'avait appris cette dernière circonstance, je ne serais même pas monté. Je bénis le destin qui vous a fait me saisir à l'instant par derrière, car je vous aurais tué dès que je vous aurais aperçu, et je serais en ce moment le plus malheureux des hommes. Soyez mon ami, monsieur, et pardonnez-moi. »

Je l'embrassai cordialement en lui disant que je trouvais sa conduite si naturelle qu'à sa place je n'aurais pas agi autrement que lui.

Nous rentrâmes dans la chambre, où nous trouvâmes Betty, appuyée contre le lit et fondant en larmes.

Le sang continuant à couler de mon doigt avec abondance, j'envoyai chercher un chirurgien, qui trouva que je m'étais déchiré la veine, et qui dut me faire une ligature dans toutes les règles.

Betty pleurait toujours à chaudes larmes, je crus devoir dire à sir B. M. qu'elle méritait son pardon.

« Comment, monsieur, croyez-vous que je ne lui aie pas déjà pardonné? Je serais le plus brutal des hommes, si je ne reconnaissais pas qu'elle le mérite pleinement. Ma pauvre Betty, elle est revenue de son erreur dès que vous lui avez rendu la vérité palpable, et je suis certain que ses pleurs ne viennent que du regret qu'elle éprouve d'avoir été en proie à la séduction. Vous ne pouvez pas, monsieur, la connaître aussi bien que moi, et je sais que la faiblesse à laquelle elle a payé son tribut la garantira pour l'avenir de toute rechute. »

L'attendrissement est contagieux : sir B. M., vivement u, voyant Betty noyée de larmes, ne put s'empêcher

de donner un libre cours à ses pleurs, et moi, ne me contraignant plus, je fis chorus d'abondance.

Quand nous eûmes assez pleuré, assez sangloté, nous nous calmâmes peu à peu, car la nature épuisée demandait du repos.

Sir B. M., du caractère le plus généreux, se mit à rire, à plaisanter, et ses caresses calmèrent Betty. Nous dînâmes de bon appétit, et l'excellent muscat acheva de ramener parmi nous le ton de la satisfaction et du bonheur.

N'étant plus pressé, sir B. M. nous dit que nous ferions bien de nous reposer jusqu'au lendemain, car, ayant couru quinze postes à franc étrier, il n'en pouvait plus de fatigue.

Il nous dit qu'arrivé la veille à Livourne et n'ayant point trouvé Betty à son logement, il avait appris par qui sa malle avait été portée à la Croix-de-Malte, roulage qui faisait le service de Rome ; que l'homme qui l'avait portée lui avait dit que l'officier à qui elle appartenait avait loué un cheval à un loueur qu'il lui indiqua, en laissant une montre en gage. Ayant reconnu la montre de Betty, ajouta sir B. M., et certain dès lors que Betty devait être ou à cheval avec son séducteur, ou sur la voiture où était sa malle, je n'ai pas hésité un instant à la poursuivre, persuadé de la trouver en route. Je me suis muni de deux pistolets sûrs, non pas dans l'intention de m'en servir contre elle, car le premier mouvement de mon cœur a été de la plaindre, et le second de lui pardonner, mais dans la ferme volonté de brûler la cervelle à son bourreau, et cette volonté durera jusqu'à ce que j'aie tiré vengeance de sa scélératesse. Nous partirons pour Rome demain.

La fin de la narration fit jaillir la joie sur les traits de Betty, et je crois que dans ce moment elle aurait été heu-

reuse de pouvoir percer de sa main le cœur du perfide qui l'avait mise à deux doigts de l'abîme.

« Nous le trouverons, dit-elle, logé chez Roland. »

Sir B. M. me regarda alors d'un air satisfait et tenant Betty entre ses bras, comme s'il eût voulu me faire admirer la grandeur d'âme anglaise, dont la force surpasse de beaucoup les faiblesses.

« Je vous entends, lui dis-je, et vous ne ferez pas cette partie sans moi. Embrassons-nous et promettez-moi de vous en remettre à moi du soin de vous faire raison. Sans cela, je pars à l'instant, j'arrive à Rome avant vous et je vais sauver le malheureux dont vous avez tous deux si justement à vous plaindre. Si vous l'aviez tué avant de le rejoindre à Rome, ç'aurait été tant pis pour lui, mais il n'en serait pas de même à Rome, et vous pourriez vous repentir de vous être livré à votre juste indignation. Vous ne connaissez ni Rome ni la justice des prêtres. Allons, sir B. M., donnez-moi la main et votre parole d'honneur de ne rien faire que de mon consentement, ou je vous quitte à l'instant. »

Sir B. M. était un homme de ma taille, un peu plus maigre, mais moins âgé que moi de cinq ou six ans ; et le lecteur doit connaître son caractère sans que je le lui décrive.

Mon discours un peu despotique dut l'étonner ; mais, sentant bien vite la source d'où il partait, il ne put me refuser sa main. Dans cet attouchement m'étant fait connaître pour frère, la joie éclata dans ses yeux, et nous nous embrassâmes de bonne amitié.

« Oui, mon cœur, dit alors Betty, abandonnons notre vengeance à l'ami que le ciel nous a envoyé.

— J'y consens, pourvu que nous soyons ensemble et toujours de concert. »

Après ces paroles, nous nous séparâmes, sir B. M. ayant

besoin de repos, et moi, j'allai payer le voiturin et lui annoncer que le jour suivant nous repartirions pour Rome.

« Pour Rome ! Vous avez donc retrouvé votre portefeuille? Il aurait mieux valu, mon bon monsieur, que vous ne fussiez pas venu le chercher. »

Ce brave homme, ainsi que tous les gens qui me voyaient le bras en écharpe, croyaient que je m'étais battu.

Sir B. M. s'étant couché, je passai toute la journée avec Betty, qui, sentant tout le bonheur de dépendre d'un aussi honnête homme, était toute en proie à la reconnaissance et au sentiment. Elle me dit que nous ne devions nous souvenir de ce qui s'était passé entre nous que pour être amis dévoués toute la vie, et sans que le moindre commerce amoureux ternît la pureté de ce beau lien. Je consentis à cette condition sans beaucoup de peine.

Comme son cœur brûlait du désir de tirer vengeance de l'affront que lui avait fait le perfide comédien, je m'attachai à lui faire sentir qu'au contraire elle devait s'efforcer de convaincre sir B. M. d'abandonner toute idée de violence dans une ville comme Rome, parce qu'elle pourrait lui coûter cher, et qu'en outre son aventure, en s'ébruitant, ne pourrait que nuire à sa réputation.

« Je vous promets, ajoutai-je, de faire emprisonner le drôle dès que nous serons arrivés, et cela devra vous suffire ; car le perfide sera trompé dans son attente, et au lieu des avantages qu'il se promettait, il n'aura que la misère et la confusion. »

Sir B. M., après avoir dormi sept ou huit heures d'un sommeil non interrompu, se trouva beaucoup moins en colère contre le séducteur de sa belle, et adopta mon

plan, à condition qu'il aurait le plaisir de lui faire une visite, car il lui importait de le connaître.

Après cet arrangement raisonnable et un excellent souper, j'allai me coucher seul et sans regret, car j'éprouvais le bonheur d'une bonne action.

Nous partîmes le lendemain à la pointe du jour, et quand nous fûmes à Acquapendente, nous convînmes de prendre la poste, et de faire ainsi en douze heures un chemin que nous n'aurions fait qu'en trois jours.

Dès que nous fûmes à Rome, je me rendis à la douane et je remis au directeur l'acte notarié pour recouvrer la malle de Betty. Le lendemain on nous porta ladite malle à l'auberge, avec toutes les formalités requises.

Sir B. M. m'ayant laissé tout le soin d'arranger l'affaire avec le comédien, je me rendis chez le bargello, personnage important à Rome, et fort expéditif, dès qu'il voit clair dans une affaire, et que les solliciteurs ne craignent point la dépense. Aussi est-il riche et vit-il avec un certain luxe. Il a, sinon libre, au moins prompt et facile accès chez le cardinal-vicaire, chez le gouverneur et même chez le saint-père.

M'ayant de suite accordé une audience secrète, je lui contai toute l'affaire, finissant par lui dire qu'on ne demandait que l'emprisonnement du coquin et la certitude qu'il ne recouvrerait sa liberté que pour être chassé de la ville.

« Ce qu'on demande est fort juste, ajoutai-je, et vous concevez de suite qu'on obtiendrait facilement tout cela par les voies légales ; mais, comme nous sommes pressés, je viens vous prier de prendre tout sur vous, et pour que vous puissiez hâter vos informations, je vous annonce cinquante écus que nous épargnerons en frais de justice. »

Le bargello me demanda d'abord la fausse lettre de

change et les effets renfermés dans la petite malle de l'aventurier, sans en excepter ses lettres.

Comme j'avais la lettre de change sur moi, je la lui remis moyennant quittance, et je lui dis de faire prendre les effets à l'auberge.

« Dès qu'en présence de quelques personnes affidées, j'aurai pu, me dit-il, lui faire avouer quelques-uns des faits que vous alléguez, son affaire ne sera pas longue. Je sais déjà que l'individu est logé chez Roland et qu'il a été à la douane pour retirer la malle de l'Anglaise. Son affaire est suffisante pour l'envoyer une couple d'années aux galères, si au lieu de cinquante écus, on veut en dépenser cent.

— Nous verrons cela, lui dis-je, mais pour le moment tenons-nous-en à la prison. »

Il fut très content d'apprendre que le cheval ne lui appartenait pas, et me dit que si je voulais repasser chez lui vers les neuf heures, il aurait certainement du nouveau à m'apprendre.

Je le lui promis.

Selon mes idées, j'avais beaucoup de choses à faire à Rome, et la première était de voir le cardinal de Bernis ; cependant je remis tout à plus tard, pour ne m'occuper que de l'affaire courante, qui était devenue mon affaire de prédilection.

Je retournai à l'auberge où je trouvai un valet de place que sir B. M. avait pris à notre service, et qui me dit que l'Anglais était allé se coucher.

Comme il nous fallait une voiture de place, je fis venir l'aubergiste et je fus très surpris de voir que c'était Roland lui-même.

« Comment! lui dis-je, je vous croyais encore à la place d'Espagne.

— J'ai laissé mon auberge à ma fille aînée, qui est

mariée à un Français, qui y fait bien ses affaires, et j'ai pris ce palais où j'ai des appartements magnifiques.

— Et votre fille, a-t-elle actuellement beaucoup d'étrangers?

— Elle n'a pour le moment qu'un seul Français, nommé le comte de l'Étoile, lequel attend son équipage et qui a un bon cheval que je compte lui acheter.

— Je vous conseille d'attendre jusqu'à demain, et de ne point dire de qui vous tenez ce conseil.

— Pourquoi attendre?

— Je ne puis vous en dire davantage pour le moment. »

Ce Roland était le père de Thérèse que j'avais aimée neuf ans auparavant et que mon frère Jean épousa un an après mon départ, en 1762. Il me dit que mon frère était à Rome avec le prince Beloselski, ministre de Russie à la cour de Dresde.

« Je croyais, lui dis-je, que mon frère ne pouvait pas venir à Rome.

— Il y est avec un sauf-conduit que l'Électrice douairière de Saxe a fait demander au saint-père. Il veut qu'on juge de nouveau sa malheureuse affaire, et il a tort; car, quand bien même il la ferait rejuger cent fois, il subirait toujours la même condamnation. Personne ne le voit, tout le monde l'évite : Mengs même ne veut pas le voir.

– Mengs est donc ici? Je le croyais à Madrid.

- Il a obtenu un congé d'un an; mais sa famille est restée en Espagne. »

Après avoir reçu toutes ces nouvelles assez fâcheuses, car je ne voulais voir ni mon frère ni Mengs, je me couchai, en ordonnant qu'on me réveillât pour dîner.

Une heure après, on vint m'arracher au sommeil, pour m'annoncer quelqu'un qui avait à me remettre un billet

en main propre. C'était un valet du bargello qui venait prendre les effets du comédien l'Étoile.

A dîner, je rendis compte à sir B. M. de tout ce que j'avais fait, et nous convînmes que le soir il m'accompagnerait chez le bargello.

L'après-midi, nous fîmes, en voiture, quelques visites aux *villas* principales, et après avoir reconduit Betty à l'auberge, nous nous rendîmes chez le bargello qui nous dit que notre homme était déjà en sûreté, et que, pour peu que nous le voulussions, il serait condamné aux galères.

« Avant de prendre une résolution, lui dit sir B. M., je voudrais lui parler.

— Vous le pourrez demain. Il n'a fait aucune difficulté de tout avouer, et toujours en riant, car il traite la chose d'espièglerie et dit qu'il ne peut rien lui arriver pour cela, car la demoiselle est partie avec lui de bonne volonté. Je lui ai rendu la lettre de change, qu'il a reçue avec la plus grande indifférence. Il m'a dit qu'effectivement sa profession était de jouer la comédie, mais qu'il n'en était pas moins homme de condition; que, pour ce qui regardait le cheval, il était maître de le vendre, puisque la montre qu'il avait laissée en gage valait plus que la bête. »

J'avais oublié d'informer le bargello que la montre engagée appartenait à Betty.

Après avoir confié cinquante écus romains à cet honnête ministre de la justice sommaire de Rome, nous allâmes souper avec Betty qui avait déjà recouvré sa malle, comme je l'ai dit, et qui s'occupait à mettre de l'ordre dans ces effets.

Elle fut enchantée d'apprendre que le coquin était en prison, mais elle ne se montra point curieuse de lui faire visite.

Nous allâmes le voir l'après-dîner du lendemain. Le bargello nous avait donné un avocat qui fit un écrit par lequel il demandait au détenu le payement des frais de voyage, de son arrestation, et une indemnité pécuniaire ou dommages-intérêts à la personne qu'il avait trompée, à moins que, dans l'espace de six semaines, il ne prouvât sa qualité de comte, certifiée par le ministre de France.

Nous trouvâmes l'Etoile avec cet écrit a la main que quelqu'un lui traduisait en français.

Dès qu'il m'aperçut, le drôle me dit, en riant, que je lui devais vingt-cinq sequins pour notre pari de l'auberge, car il avait laissé coucher Betty avec moi.

L'Anglais, informé du fait, lui dit qu'il en avait menti, mais qu'il savait qu'elle avait couché avec lui.

« Êtes-vous l'amant de Betty? lui demanda l'Étoile.

— Oui, et si je t'avais rencontré avec elle, je t'aurais fait sauter le crâne, car tu l'as trompée doublement, n'étant qu'un gueux de comédien.

— J'ai trois mille écus.

— Je donne caution pour six mille, si la lettre n'est pas fausse. En attendant la vérification, tu resteras coffré, et si elle est fausse, comme je le crois, tu iras faire pénitence aux galères.

— J'accepte la proposition.

— Je parlerai à l'avocat. »

Nous sortîmes et nous allâmes chez l'avocat, car sir B. M. tenait à voir l'impudent aux galères. Cependant l'arrangement n'eut pas lieu, car l'impudent voulait bien donner sa lettre de change, mais il voulait qu'en attendant la réponse l'Anglais lui assurât un écu par jour, pour vivre en prison.

Sir B. M., voulant voir Rome, puisqu'il y était, dut se faire habiller de pied en cap et se pourvoir de linge, car

il s'était mis en selle sans effets ; Betty au contraire avait tous ses effets, car sa malle était immense. Pour moi, inséparable, je ne les quittais pas, attendant après leur départ à prendre le genre de vie qui me conviendrait le mieux. J'aimais Betty, sans la désirer, et j'avais pris goût à l'esprit de l'Anglais qui était un très aimable homme. Il ne voulait d'abord passer à Rome qu'une quinzaine de jours, puis il voulait retourner à Livourne ; mais lord Baltimore, son ami, étant arrivé à Rome dans ces entrefaites, lui persuada d'aller passer quelques jours à Naples.

Ce lord, qui avait avec lui une fort jolie Française et deux domestiques, se chargea de toute la disposition du voyage et voulut absolument que je fusse de la partie, car j'avais eu l'avantage de faire sa connaissance à Londres.

Ce fut avec plaisir que je saisis l'occasion de revoir Naples, et nous allâmes nous loger aux *Crocielles* à Chiaggia ou Chiaja, comme disent les Napolitains.

La première chose que j'y appris fut la mort du duc de Matalone et le mariage de sa veuve avec le prince de Caramanica.

Cette mort rendant nulles les connaissances que j'avais faites chez lui, je ne pensai qu'à m'amuser avec mes compagnons de voyage, comme si je n'avais jamais été à Naples. Milord Baltimore y avait été plusieurs fois, mais sa maîtresse n'y ayant jamais été et désireuse de tout voir, ainsi que Betty et son amant, je leur servis de cicerone, car milord et moi étions beaucoup plus instruits que le meilleur d'entre ces ennuyeux bavards.

Dès le lendemain de notre arrivée, je fus désagréablement surpris de voir le trop connu chevalier Goudar, que j'avais connu à Londres, venir faire une visite à lord Baltimore.

Ce fameux roué tenait, avec sa femme, maison au Pausilipe ; or cette femme n'était autre que la belle Irlandaise Sarah, ex-servante dans une taverne à bière de Londres, et que le lecteur doit connaître. Comme Goudar savait que je la connaissais, il se crut dans la nécessité de me prévenir, en nous invitant tous à dîner pour le lendemain.

Sarah ne fut ni surprise ni embarrassée de me voir, mais moi je fus pétrifié. Elle était vêtue avec la plus grande élégance, se présentant parfaitement bien, recevant encore mieux, ayant les airs à la fois les plus aisés et les plus nobles, parlant l'italien avec élégance, raisonnant bien et d'une beauté ravissante ; je restai stupéfait, car la métamorphose était prodigieuse.

En moins d'un quart d'heure, nous vîmes arriver cinq ou six dames de la première volée, et dix ou douze ducs, princes, marquis, avec des étrangers de toutes les nations.

Avant qu'on servît une table de plus de trente couverts, Mme Goudar se mit au clavecin et chanta quelques airs d'une voix de sirène, et avec une assurance qui ne surprit point la compagnie qui la connaissait, mais qui m'étonna, ainsi que mes compagnons de voyage, car elle excellait.

Goudar avait opéré cette espèce de merveille. C'était le fruit de l'éducation qu'il lui avait fait donner pendant six ou sept ans.

L'ayant épousée, afin d'avoir un droit incontestable sur elle, il l'avait menée à Paris, à Vienne, à Venise, à Florence, à Rome, etc. ; n'ayant trouvé nulle part la fortune qu'il voulait, il était venu s'établir à Naples, où, pour mettre sa femme sur le grand tapis, il lui avait fait abjurer l'hérésie anglicane, et sous les auspices de la reine, il l'avait transformée en catholique. Ce qu'il y avait de

plaisant dans cette comédie, c'est que Sarah, Irlandaise, était née catholique et n'avait jamais cessé de l'être.

Ce que je trouvai d'absurde, c'est que toute la noblesse, la cour même, allait chez Sarah, et que cette belle Irlandaise n'allait nulle part, parce qu'elle n'était pas invitée. C'était là du parasitisme de la noblesse de tous les pays.

Goudar, qui me mit au fait de tout cela, me confia qu'il ne se soutenait que par le jeu de hasard. Le pharaon et le biribi faisaient les frais de sa maison : il n'avait pas d'autres moyens, mais ils devaient lui rapporter beaucoup, car chez lui tout était magnifique.

Invité à m'intéresser à ce commerce, je n'eus garde de refuser, certain de partager le bénéfice que je pourrais procurer à la société par la sage conduite qu'il fallait tenir, et dont je connaissais les lois et les règles.

Ma bourse cheminait à grands pas vers sa fin, et je n'avais peut-être que cette ressource pour parvenir à continuer de vivre comme je l'avais fait jusqu'alors.

Ayant pris ce parti, je m'excusai de retourner à Rome avec Betty et sir B. M., qui voulut me rembourser tout ce que j'avais dépensé pour elle. Je n'étais pas en mesure de faire le généreux et j'acceptai.

Deux mois après leur départ, je sus à Rome du bargello que l'Étoile était sorti de prison par la protection du cardinal de Bernis, et qu'il avait quitté Rome. L'année après j'ai appris à Florence que sir B. M. était retourné en Angleterre, où, sans doute, il aura épousé sa Betty dès qu'il aura été veuf.

Quant au fameux lord Baltimore, seigneur de Boston, il quitta Naples quelques jours après mes nouveaux amis, pour courir l'Italie à son ordinaire, et trois ans plus tard il périt des suites de sa témérité anglicane, qui met souvent de la bravoure là où il n'y a que de la bravade,

et comme pour avoir le vain plaisir de dire : *Je m'en moque* Ayant, contre toute prudence, traversé les marais Pontins au mois d'août, et ayant passé une seule nuit à Piperno, il fut tué par le mauvais air qui règne pendant la chaude saison dans ces lieux empestés.

Je me fixai aux *Crocielles*, parce que, tous les étrangers riches venant s'y loger, je pouvais facilement lier connaissance avec tous, et leur procurer le bonheur d'aller perdre leur argent chez la belle Goudar. J'en étais certainement mortifié dans le fond du cœur, mais je cédais à la force des circonstances.

Cinq ou six jours après le départ de Betty, je rencontrai par hasard l'abbé Gama, que je trouvai fort vieilli, gai et bien portant. Après nous être entretenus une demi-heure de nos aventures réciproques, il me dit que tous les différends entre le saint-siège et la cour de Naples étant terminés par la bravoure du pape Ganganelli, il allait retourner à Rome, mais qu'avant son départ il voulait me présenter à une personne que je serais bien aise de revoir.

Je me figurais donna Leonida ou donna Lucrezia, sa mère ; mais quelle fut ma surprise quand je vis Agathe, la danseuse dont j'avais été amoureux à Turin lorsque j'avais abandonné la Corticelli ! L'abbé ne l'avait pas prévenue, de sorte que cette belle personne fut aussi surprise que moi.

Également charmés de nous revoir, nous nous mîmes en devoir de nous conter toutes les aventures qui nous étaient arrivées depuis notre séparation.

L'histoire d'Agathe, qui aurait pu être très courte, fut au contraire très longue, tandis que la mienne ne dura qu'un quart d'heure.

Elle n'avait dansé à Naples qu'un an. Un avocat, en étant devenu amoureux, l'avait épousée, et elle me fit

voir quatre jolis enfants qu'elle lui avait donnés. Le mari arriva à l'heure du souper, et comme elle lui avait beaucoup parlé de moi, il me sauta au cou dès qu'elle m'eut nommé. C'était un homme d'esprit, comme la plupart des *pagletti* de Naples. Nous soupâmes comme d'anciens amis, et, l'abbé Gama s'étant retiré de suite après, je restai seul avec eux jusqu'à minuit, leur promettant d'aller dîner en famille le lendemain.

Quoique Agathe fût très belle et à la fleur de l'âge, elle ne ralluma point en moi les feux dont j'avais brûlé pour elle; cela était dans mon caractère, et j'avais dix ans de plus. Ma froideur me plut, car j'étais bien aise de me trouver en état de ne point troubler la paix d'un heureux ménage.

En sortant de chez Agathe, me trouvant assez près du Pausilipe et ayant un fort intérêt à la banque de Goudar, je me rendis chez lui, où je trouvai une douzaine de joueurs autour du tapis, mais l'aspect du banquier me surprit beaucoup ; c'était le comte Medini.

Il n'y avait que trois ou quatre jours que ce Medini avait été chassé de la maison de M. de Choiseul, ministre de France, parce qu'on l'avait surpris friponnant au jeu. J'avais aussi des griefs contre lui, et le lecteur peut se souvenir que nous nous étions battus à l'épée.

Jetant un coup d'œil sur la banque, je vis qu'elle était à l'agonie, car elle devait avoir été d'environ six cents onces, et il en avait à peine cent devant lui. J'y étais intéressé d'un tiers.

Examinant la figure du ponte qui avait fait ce ravage, je devinai la connivence. C'était la première fois qu'on voyait ce fripon chez Goudar.

A la fin de la taille, Goudar vint me dire que le ponte était un riche Français que Medini avait présenté, et que je ne devais pas être fâché qu'il gagnât ce jour-là,

car il pourrait perdre beaucoup plus une autre fois.

« Je ne m'informe point qui est ce ponte, lui dis-je, car cela doit m'être égal, puisque j'ai formellement déclaré que je ne voulais avoir aucune part à la banque si Medini venait à tailler.

— J'ai allégué cette raison à Medini, et j'ai voulu diminuer la banque d'un tiers, mais il s'est offensé et m'a dit qu'en cas de perte il vous rembourserait votre part, mais qu'il voulait que la banque restât intacte.

— C'est bon, mais s'il ne me remet pas mon argent demain matin, il arrivera quelque malheur. En tous cas, c'est à vous à me rembourser, car je vous ai dit positivement que je renonçais à tout intérêt, au cas que Medini vînt à faire la banque.

— Il est certain que vous pouvez exiger vos deux cents onces de moi, mais j'espère que vous entendrez raison, car il serait cruel que je dusse perdre les deux tiers. »

Je ne croyais pas Goudar, car je le savais plus fripon encore que Medini, et j'attendais avec impatience la fin du jeu pour tirer l'affaire au clair.

A une heure tout fut fini. L'heureux ponte partit chargé d'or, et Medini, affectant une gaieté hors de propos, se prit à dire que cette victoire coûterait cher au vainqueur.

« Voulez-vous bien me remettre mes deux cents onces, lui dis-je, car Goudar a dû vous dire que je n'étais pas du jeu?

— Je m'en avoue débiteur, si vous ne voulez absolument pas être de la partie, me répondit-il ; mais je vous prie de me dire pourquoi vous ne voulez pas prendre intérêt à la banque lorsque je taille.

— Parce que je n'ai point de confiance en votre fortune.

— Sentez-vous que la raison que vous m'alléguez est

spécieuse, et que je pourrais l'interpréter fort mal?

— Je ne prétends point vous empêcher d'interpréter à votre guise, mais je suis maître de sentir ce que bon me semble. Je veux deux cents onces, et je vous abandonne toutes les victoires que vous vous promettez sur votre vainqueur. Vous n'avez qu'à vous arranger avec M. Goudar, et vous, monsieur Goudar, demain à midi, vous me remettrez cette somme.

— Je ne pourrai vous la remettre que quand le comte Medini me l'aura donnée, car je n'ai point d'argent.

— Je suis certain, mon cher monsieur, que vous l'aurez demain à midi. Adieu. »

Ne voulant point entendre des raisons qui ne pouvaient être que mauvaises, je rentrai chez moi, trouvant la friponnerie évidente et déterminé à quitter le tripot dès que, de gré ou de force, j'aurais recouvré mon argent.

Le lendemain à neuf heures, je reçus de Medini un billet où il me priait de passer chez lui pour finir cette affaire. Je lui fis répondre de s'arranger avec Goudar et de m'excuser si je n'allais pas chez lui.

Une heure après, il entre dans ma chambre, et met toute son éloquence à me persuader d'accepter de lui un billet de deux cents onces payable à huitaine. Je refusai court, en lui réitérant que je ne voulais avoir affaire qu'à Goudar, de qui j'exigeais mon argent à midi, déterminé à tout, s'il ne me le rendait pas, car il ne l'avait qu'en dépôt. Medini éleva la voix, en disant que ma résistance l'insultait. Je mis la main sur un pistolet et le couchant en joue, je lui ordonnai de sortir à l'instant, ce qu'il fit en pâlissant et sans proférer un seul mot.

A midi, j'allai chez Goudar, sans épée, mais avec deux bons pistolets dans ma poche. J'y trouvai Medini qui commença par me reprocher d'avoir voulu l'assassiner chez moi.

Je ne lui répondis point, et me tenant toujours sur mes gardes, je dis à Goudar de me remettre mes deux cents onces.

Goudar les demanda à Medini.

Ici la querelle allait s'allumer, si je ne l'avais empêchée en prenant l'escalier, annonçant à Goudar une guerre qui le ruinerait, si mon argent ne me courait pas après sans le moindre retard.

Quand je fus sur le seuil de la porte cochère, je vis la belle Sarah qui, de sa fenêtre, me suppliait de monter par le petit escalier et d'aller lui parler tête à tête.

L'ayant priée de m'excuser, elle me dit qu'elle allait descendre, et dans un instant elle fut auprès de moi.

« Vous avez raison, mon cher ami, me dit-elle, d'exiger votre argent, mais mon mari est sans argent pour le moment, vous devez attendre deux ou trois jours, je vous réponds du payement.

— Je suis fâché, madame, de ne pouvoir rien faire en ce moment pour une aussi aimable dame que vous mais rien ne peut me calmer que mon argent, et vous ne me reverrez plus dans votre maison, à laquelle je déclare la guerre. »

A ces mots, tirant de son doigt un solitaire que je connaissais et qui valait au moins quatre cents onces, elle me supplia de l'accepter en gage.

Je le pris et, lui faisant ma révérence, je partis, la laissant sans doute fort étonnée ; car elle était dans un déshabillé à devoir peu redouter des refus.

Fort content de ma victoire, je m'en allai chez l'avocat époux d'Agathe, où je devais dîner. Je lui contai en détail toute l'affaire, en le priant de me trouver quelqu'un qui me donnât deux cents onces sur la bague que je lui remettrais en dépôt.

« Je vais, me dit-il, faire votre affaire moi-même. »

En effet, il me fit une reconnaissance dans les formes légales et me remit deux cents onces sur-le-champ ; ensuite il envoya en mon nom un billet à Goudar, lui faisant connaître qu'il était dépositaire de la bague.

Cette expédition achevée, je repris ma bonne humeur.

Agathe, avant dîner, me fit passer dans son cabinet, où m'ouvrant un bel écrin, elle me fit voir les superbes girandoles et les autres bijoux que je lui avais donnés lorsque j'étais riche et amoureux d'elle.

« Je suis riche maintenant, et je vous dois toute ma fortune, mon cher ami ; ainsi vous me rendriez heureuse en reprenant tout ce que vous m'avez donné. Ne vous offensez point, car mon cœur est plein de reconnaissance, et ce que je vous dis a été concerté ce matin entre mon bon mari et moi. »

Pour m'ôter tous les scrupules, elle me fit voir alors tous les diamants que lui avait donnés son époux, et qui avaient appartenu à sa première femme ; il y en avait pour une somme considérable.

Pénétré de reconnaissance et d'admiration pour une conduite si noble et si délicate, je ne pouvais m'exprimer par la parole, mais je lui pressai les mains avec sentiment, et mes regards lui disaient assez tout ce que je sentais dans mon cœur, quand son mari survint.

Tout avait été résolu entre eux, car ce brave homme, me prenant la main en ami, me dit que je ne devais pas balancer à faire ce que sa femme venait de me proposer et me montrer par là leur véritable amitié. En achevant cette allocution, il m'embrassa affectueusement.

Nous allâmes rejoindre la compagnie, qui était d'une douzaine d'amis ; mais le seul qui fixa mon attention fut un très jeune homme que je devinai de prime abord amoureux d'Agathe. C'était don Pascal Latilla. Il avait tout ce qu'il faut pour être aimé, car il avait de l'esprit,

des manières douces et attrayantes et la plus jolie figure. Nous liâmes connaissance à table. Parmi les personnes du beau sexe, une jeune personne m'enchanta. Elle n'avait que quatorze ans, mais elle était formée comme à dix-huit. Agathe me dit qu'elle étudiait la musique pour se consacrer au théâtre, parce qu'elle était pauvre.

« Pauvre et si belle ?

— Oui, car elle ne veut point se donner en détail, et celui qui la voudrait devrait pourvoir à tout ; or, à Naples, les hommes de cette trempe sont fort rares.

— Il est impossible qu'elle n'ait pas un amant.

— Si cela est, au moins personne n'en sait rien. Tu peux faire sa connaissance et l'aller voir. Tu ne tarderas pas à le savoir.

— Comment se nomme-t-elle ?

— Callimène. Elle demeure au large du château de l'Œuf. Celle qui lui parle maintenant est sa tante, et je devine qu'elles parlent de toi. »

Nous nous mîmes à table, et la chère fut exquise, abondante et bien entendue. Je voyais Agathe rayonnante de bonheur de se voir favorisée de la fortune au point de pouvoir me convaincre qu'elle était heureuse. Le vieil abbé Gama se félicitait de m'avoir annoncé. Don Pascal Latilla ne pouvait pas être jaloux des attentions que son idole avait pour moi, car j'étais étranger et elles m'étaient dues ; et le mari d'Agathe faisait pompe de son esprit et de l'absence des préjugés vulgaires qui offusquent encore beaucoup l'esprit naturel et vif de ses compatriotes.

Au milieu de toutes les attentions dont j'étais l'objet, Callimène me causait de continuelles distractions. Mourant d'envie de lui trouver de l'esprit, je lui adressais souvent la parole : elle me répondait poliment, mais

avec tant de concision que je ne pouvais lier une conversation susceptible de badinage.

Je lui demandai si Callimène était son nom de famille, ou un surnom.

« C'est mon nom de baptême.

— Ce nom est grec, et vous savez sans doute ce qu'il signifie ?

— Non.

— Beauté en fureur, ou belle lune.

— Je suis bien aise d'apprendre que je n'ai rien de commun avec mon nom.

— Avez-vous des frères et des sœurs ?

— Je n'ai qu'une sœur mariée, et que vous connaîtrez peut-être.

— Comment la nommez-vous, et où est-elle mariée ?

— Son mari est Piémontais, mais elle en est séparée.

— Ne serait-ce point Mme Slopis, qui voyage avec le chevalier Aston ?

— Précisément.

— Je vous en donnerai des nouvelles agréables. »

Après le dîner, je demandai à Agathe à quel titre cette charmante créature venait dîner chez elle.

« Mon mari est son parrain et lui fait quelque bien.

— Quel âge a-t-elle au juste ?

— Quatorze ans.

— C'est un prodige. Quelle beauté !

— Mais sa sœur est encore plus belle.

— Je ne la connais que de nom. »

On annonce Goudar, qui demande à parler à M. l'avocat en particulier.

L'avocat alla le recevoir dans une chambre voisine et rentra un quart d'heure après, en me disant qu'il avait les deux cents onces et qu'il avait rendu la bague.

Voilà donc une affaire terminée et j'en suis bien aise.

Il est vrai que je suis brouillé à jamais avec cet homme, mais c'est le dernier de mes soucis.

Nous nous mîmes à jouer à des jeux de commerce, et Agathe me mit du jeu de Callimène, qui m'enchanta par son charmant caractère qui, comme sa beauté, était sans le moindre artifice.

Je lui dis tout ce que je savais de sa sœur et lui promis d'écrire à Turin pour savoir où elle était alors. Je lui dis que je l'aimais, et que si elle me le permettait j'irais la voir. Je fus très satisfait de sa réponse.

Je n'eus rien de plus pressé le lendemain que d'aller lui souhaiter le bonjour. Je la trouvai au clavecin avec son maître. Son talent était médiocre, mais l'amour me le fit trouver supérieur.

Quand le maître fut parti, je restai seul avec elle. La charmante petite s'évertua à me faire des excuses sur son pauvre déshabillé, sur la pauvreté de ses meubles, et sur l'impossibilité où elle était de m'offrir un déjeuner ou un dîner digne de moi.

« Tout cela concourt à vous donner plus de mérite à mes yeux, et je me trouve malheureux de ne pas être en état de vous offrir une fortune digne de vous. »

Tout en écoutant les éloges de sa beauté, elle me permettait de la couvrir de baisers, mais elle m'arrêta plus loin en me donnant un baiser, comme pour m'apaiser.

Faisant un effort de retenue, je restai tranquille, et je lui dis de m'avouer avec sincérité si elle avait un amant.

— Je n'en ai point.

— En avez-vous eu un ?

— Jamais.

— Pas même de passage, de simple caprice ?

— Oh ! cela, jamais.

— Quoi, formée comme vous l'êtes, belle et sensible

comme je crois que vous l'êtes, il n'y a pas à Naples un homme qui ait su vous inspirer des désirs ?

— Aucun, parce que personne n'a jamais cherché à m'en inspirer. Personne ne m'a encore parlé comme vous ; vous pouvez m'en croire.

— Je vous crois, et je vois qu'il faut que je hâte mon départ pour ne pas devenir le plus malheureux des hommes.

— Comment !

— En vous aimant sans espérance de vous posséder.

— Aimez-moi et restez. Pourquoi ne parviendriez-vous pas à vous faire aimer ? Modérez seulement vos transports ; car vous sentez que je ne puis pas devenir amoureuse de vous, si je ne vous vois pas maître de vous-même.

— Comme à présent, par exemple ?

— Oui. Si je vous vois calme, je penserai que vous vous modérerez pour me plaire, et l'amour vient souvent à la suite de la reconnaissance. »

C'était finement me dire qu'elle ne m'aimait pas encore, mais que cela pouvait venir par degrés, et je sentis que pour avancer, le meilleur moyen était la voie qu'elle me traçait. J'étais à cet âge où l'homme se résigne facilement à temporiser.

Après l'avoir tendrement embrassée, et comme je me disposais à m'en aller, je lui demandai si elle avait besoin d'argent.

Cette question la fit rougir ; mais un instant après elle me dit d'aller demander cela à sa tante, qui était dans la chambre voisine.

J'entrai seul, et je fus un peu embarrassé de la trouver entre deux capucins fort modestes, qui lui tenaient des propos simples et amusants, tandis qu'elle travail-

lait à l'aiguille : trois jeunes filles cousaient du linge à peu de distance.

Cette tante voulut se lever pour m'accueillir ; je l'en empêchai et lui demandai des nouvelles de sa santé, tout en lui faisant, avec un sourire, compliment sur sa société. Elle sourit aussi, mais les capucins, sans daigner m'honorer d'un regard, restèrent à leur place fermes comme des termes.

Prenant un siège, je m'assis en face et tout près d'elle.

Cette tante frisait, comme on dit vulgairement, d'assez près la cinquantaine, si déjà elle n'y était à cheval dessus ; ses manières étaient polies, son air honnête, et ses traits portaient les débris d'une beauté que la rouille des ans avait rongée.

Quoique fort exempt de préjugés, la présence des deux barbus qui suaient sous leur froc et qui, par conséquent, exhalaient des vapeurs nauséabondes, me gênait beaucoup. Il me semblait que leur obstination à rester en place était une insulte. Je savais bien qu'étant hommes comme moi, leur barbe de bouc et leur froc crasseux ne pouvaient les empêcher d'avoir les mêmes penchants que moi ; mais je trouvais leur effronterie impardonnable, car ils avaient l'air de mépriser le droit que j'avais de les maltraiter. Je ne pouvais les mortifier sans mortifier la dame, et les gaillards le savaient : ils comptaient sur les égards que je devais à la dame. Personne mieux que les moines ne sait mettre ces calculs à profit.

Après avoir parcouru toute l'Europe, je puis dire que ce n'est qu'en France que j'ai trouvé le clergé décent et sachant se tenir dans les bornes de son état.

Au bout d'un quart d'heure, ne me contenant plus, je dis à la tante que j'avais quelque chose à lui confier

tête à tête. Je crus qu'à cette annonce les deux satires allaient débusquer, mais j'avais compté sans mon hôte. Ce fut la tante qui se leva et qui me mena dans l'autre chambre.

A ma question, que je lui fis avec ménagement » : Hélas ! me dit-elle, je n'ai que trop besoin de vingt ducats (quatre-vingts francs environ) pour payer mon loyer. »

Je lui mis cette somme entre les mains, et je la vis pénétrée de reconnaissance ; mais je la quittai sans lui donner le temps de me l'exprimer.

Je dois communiquer à mes lecteurs, si jamais j'en ai, ce qui m'arriva de particulier ce jour-là.

Dînant seul dans ma chambre, on vint m'annoncer un honnête Vénitien qui disait me connaître, et qui désirait me parler.

L'ayant fait entrer, je vis une figure qui ne m'était pas inconnue, mais que je ne pouvais me rappeler.

Cet homme, de ma taille, portant la faim, la misère et la lassitude sur tous ses traits, avait une barbe démesurément longue, la tête chauve, une robe couleur de peau d'âne, attachée par une grosse corde, d'où pendaient un chapelet et un mouchoir sale, un large capuchon pendant sur le dos ; tenant de la main gauche une corbeille carrée, et de la droite un long bâton : cet homme, encore présent à mon esprit, me rappelle, non pas un serviteur de Dieu, un pécheur pénitent, un humble demandeur d'aumônes : mais un être désespéré, un forcené qui aurait pu me faire croire à un assassin.

« Qui êtes-vous ? il me semble vous avoir vu quelque part, mais...

— Je vous dirai qui je suis et je vous surprendrai en vous contant mes malheurs ; mais auparavant, faites-moi donner à manger, car je me meurs d'inanition :

depuis trois jours, je n'ai avalé qu'une mauvaise soupe.

— Volontiers. Allez vous faire donner à dîner en bas, et puis revenez ; car vous ne sauriez me parler en mangeant. »

Mon laquais descendit pour lui faire servir à dîner, puis je lui ordonnai de ne pas me laisser seul avec cet homme, parce qu'il m'épouvantait.

Certain cependant que je devais le connaître, il me tardait de l'entendre.

Au bout de trois quarts d'heure, il remonta, ayant l'air d'un malade auquel un redoublement de fièvre aurait enflammé la figure.

« Asseyez-vous, lui dis-je et parlez librement.

— Je suis Albergoni.

— Quoi ! »

Cet Albergoni était un gentilhomme padouan avec lequel j'avais été fort lié vingt-cinq ans auparavant.

Albergoni avait peu de fortune, mais beaucoup d'esprit, et un grand penchant aux plaisirs et à la satire. Il bafouait les gouvernements et les maris trompés ; fêtait Vénus et Bacchus en vrai athlète ; sacrifiait à la pédérastie et était joueur déterminé. Outre cela, cet homme dont la laideur était repoussante, avait été jusqu'à vingt-cinq ans d'une beauté d'Antinoüs.

Voici ce qu'il me dit :

« Une société de quelques jeunes fous, dont je faisais partie, tenait un casino à la Zuecca, où l'on passait des heures délicieuses, sans faire de mal à personne. Quelqu'un imagina que nos réunions étaient animées par des plaisirs illicites ; on nous fit le procès dans le plus grand secret, le casino fut fermé et ceux qui le composaient furent décrétés de prise de corps. Tous se sauvèrent, excepté moi et un certain Branzandi. Après avoir attendu pendant deux ans l'issue de notre procès, la

sentence inique parut. Mon malheureux compagnon d'infortune fut condamné à être brûlé, après avoir été décapité, et moi à dix années de *carcere duro*. L'an 1765, je fus mis en liberté et je me retirai à Padoue, espérant pouvoir y vivre tranquille ; mais on n'a cessé de m'y tourmenter ; et pour me dégoûter de ce séjour, on m'y a accusé du même crime. Je n'ai pas cru devoir braver la foudre, je me suis rendu à Rome, et deux ans après, le conseil des Dix m'a condamné à un bannissement perpétuel. On peut supporter cette peine avec patience lorsqu'on a de quoi vivre ; mais mon perfide beau-frère s'est emparé de mon bien, favorisé par l'iniquité du tribunal. Un procureur de Rome a été chargé de me procurer une pension de deux paoli par jour, à condition que je renonçasse juridiquement à toute prétention quelconque. J'ai refusé cette condition inique et j'ai quitté Rome pour venir ici me faire ermite. Il y a deux ans que je fais ce triste métier et je ne puis plus y tenir, la misère me tue.

— Retournez à Rome ; je crois qu'avec deux paoli par jour, vous pourrez vivre.

— Je suis décidé à mourir plutôt que d'avoir ce démenti. »

Après l'avoir plaint sincèrement, je lui dis que j'étais fâché de ne pas être riche, mais que pendant tout mon séjour à Naples, je l'invitais à venir manger à mon compte, que j'aurais soin d'en prévenir l'aubergiste, et je lui donnai un sequin.

Trois ou quatre jours après, mon domestique vint me dire que ce malheureux s'était suicidé.

On trouva dans sa chambre cinq numéros qu'il léguait à Medini et à moi pour nous témoigner sa reconnaissance du bien que nous lui avions fait. Ces cinq numéros firent gagner beaucoup d'argent à la loterie de

Naples, car tout le monde s'en empara, moi excepté Pas un ne sortit, mais cette déconvenue ne guérit personne, parce que le préjugé qui veut que des numéros donnés par un homme qui se suicide l'instant d'après sont infaillibles est enraciné chez le peuple le plus ignorant, quoique le plus spirituel de l'Europe.

Je venais de voir ce malheureux, dont la vue m'avait soulevé le cœur, quand j'entrai dans un café. J'entendis un raisonneur qui parlait du suicide, et qui prétendait que la strangulation devait être une mort délicieuse, car tout homme qui se pendait mourait dans l'excès de l'érection. Son raisonnement pouvait être vrai ; mais, l'érection pouvant provenir également d'une irritation de douleur, je pensais, comme je pense encore, qu'il faudrait avoir passé par là pour résoudre pertinemment la question.

En sortant du café, j'eus le bonheur de saisir par la main un petit voleur de mouchoirs, au moment où il m'enlevait environ le vingtième dans l'espace d'un mois.

Il y a, à Naples surtout, une foule de petits polissons qui ne vivent que de cette industrie, et leur adresse est étonnante

Dès que le drôle se sentit pris, il me pria de ne faire aucun bruit, m'assurant qu'il allait me rendre tous les mouchoirs qu'il m'avait volés et qu'il m'avoua être au nombre de sept ou huit.

« Tu m'en a pris plus de vingt.

— Non pas moi, mais quelqu'un de mes camarades. Venez avec moi et vous les retrouverez peut-être tous.

— Est-ce loin ?

— Au *Largo* (à la place) du château. Mais laissez-moi, car on nous regarde. »

Ce petit fripon me conduisit à une mauvaise auberge

et me fit entrer dans une chambre où un homme très alerte me demanda si je voulais acheter de vieilles marchandises. Dès qu'il sut que je voulais des mouchoirs qui m'avaient été volés, il ouvrit une grosse armoire et m'en montra au moins deux cents, parmi lesquels j'en trouvai une douzaine des miens que je rachetai pour une bagatelle.

Quelques jours après je lui en achetai plusieurs autres, ne me sentant retenu par aucun scrupule, malgré la certitude que j'avais qu'ils étaient volés.

Cet honnête marchand napolitain, vrai juif de profession, me jugeant incapable de le trahir, me confia, deux ou trois jours avant mon départ de Naples, que si je voulais acheter pour dix à douze mille ducats de marchandises, je pourrai y gagner quatre fois cette somme à Rome ou ailleurs.

« Quelles sont ces marchandises ? lui dis-je

— Des montres, des tabatières, des bagues que je n'ose point vendre ici.

— Et vous ne craignez pas d'être découvert ?

— Je n'ai pas beaucoup à craindre, et puis je ne me confie pas à tout le monde. »

Je le remerciai et ne voulus point voir ces bijoux, de crainte de ne pouvoir résister à la tentation d'acheter pour dix ce qui valait cinquante ; car j'aurais pu me jeter dans un abîme.

De retour à mon auberge, j'y trouvai des étrangers nouveaux venus, dont quelques-uns m'étaient connus. Bartoldi était arrivé de Dresde avec deux jeunes Saxons dont il était le mentor. Ces jeunes seigneurs étaient beaux, riches, et avaient tout l'air d'aimer le plaisir.

Bartoldi était une ancienne connaissance. Il avait joué l'Arlequin à la Comédie-Italienne du roi de Pologne. Après la mort de ce monarque, Bartoldi avait été fait

conseiller de commission pour l'opéra buffa que l'électrice douairière aimait beaucoup, car elle était grande musicienne.

Les autres étrangers arrivés en même temps avec une suite nombreuse étaient miss Chodeleigh, devenue duchesse de Kingston, un lord et un chevalier dont j'ai oublié les noms.

La duchesse me reconnut de suite, et n'hésita point à agréer la cour que je me proposais de lui faire. Une heure après M. Hamilton vint la voir, et je fus enchanté de faire sa connaissance. Nous dînâmes tous ensemble. M. Hamilton était un homme de génie, et cependant il a fini par se marier à une jeune personne qui a eu le talent de le rendre amoureux. Ce malheur arrive souvent à des gens d'esprit en vieillissant. Se marier est toujours une sottise, mais lorsqu'un homme la fait à l'époque où ses forces physiques diminuent, elle devient mortelle, car la femme qu'on épouse, et surtout si elle est jeune, ne peut avoir que des complaisances que l'homme paye toujours cher ; et si par hasard la femme est amoureuse de lui, elle le tue. Il y a sept ans que j'ai été bien près de faire cette balourdise, et bien m'en prit de ne pas aller jusqu'au bout.

Après notre dîner, je présentai à la duchesse les deux Saxons, qui lui donnèrent des nouvelles de l'électrice douairière qu'elle aimait beaucoup ; puis nous allâmes ensemble à la Comédie. Le hasard fit que Mme Goudar se trouva à la loge voisine de la nôtre, et Hamilton divertit la duchesse en lui contant l'histoire de cette belle insulaire ; mais elle ne se montra point curieuse d'en faire la connaissance.

Après le souper, la duchesse fit une partie de quinze avec les deux Anglais et les deux Saxons. Le jeu était petit, la perte fut médiocre, et les deux Saxons furent

victorieux. Je n'avais pas pris part au jeu, mais je me déterminai à m'y associer le jour suivant.

Le lendemain, nous allâmes dîner ensemble chez le prince de Francavilla, qui nous donna un repas magnifique : vers le soir, il nous mena à un petit bain qu'il avait au bord de la mer et où il nous fit voir une merveille. Un prêtre se jeta tout nu dans l'eau et, sans faire aucun mouvement, il surnagea comme une planche de sapin. Il n'y avait en cela aucun artifice, et il est indubitable que cette faculté était le résultat de son organisation intérieure. Après cette immersion vraiment étonnante, le prince donna à la duchesse un spectacle très intéressant : il fit plonger à la fois tous ses pages, jeunes gens de quinze à dix-sept ans, beaux comme des Amours, et ces plongeurs, sortant presque simultanément du sein des ondes, vinrent nager sous nos yeux, développant leurs forces et leurs grâces et faisant mille évolutions. Tous ces jeunes Adonis étaient les mignons de ce prince aimable et magnifique, qui préférait l'amour Ganymède à l'amour Hébé.

Les Anglais demandèrent au prince s'il leur donnerait le même spectacle en substituant des nymphes aux Adonis, et il le leur promit pour le lendemain dans une superbe maison qu'il avait aux environs de Portici, au milieu d'un immense bassin de marbre qu'il avait fait construire au centre du jardin.

CHAPITRE V

Mes amours avec Callimène. — Voyage à Sorrente. — Medini. — Goudar. — Miss Chodeleigh. — Le marquis della Petina. — Gaetano. — Le fils de la Cornelis. Anecdote de Sarah Goudar. — Les Florentins bernés par le roi. — Mon heureux voyage à Salerne, mon retour à Naples, mon départ de cette ville et mon arrivée à Rome.

Le prince de Francavilla était un riche épicurien, magnifique, spirituel, dont la devise était : *Fovet et favet.*

Il était en faveur en Espagne, mais le roi avait cru devoir le laisser vivre à Naples, parce qu'il prévoyait qu'il aurait pu facilement initier dans ses goûts antiphysiques le prince des Asturies, ses frères et peut-être la noblesse de sa cour.

Le lendemain, comme il nous l'avait promis, il nous fit voir son bassin animé par dix ou douze jeunes filles fort jolies, et qui nagèrent devant nous jusqu'au soir.

Miss Chodeleigh et deux autres dames trouvèrent ce plaisir ennuyeux, mais elles avaient trouvé délicieux celui de la veille.

Cette société ne m'empêchait pas d'aller voir deux fois par jour ma chère Callimène, qui me faisait languir.

Agathe, que je voyais tous les jours, était la confidente de ma flamme : elle aurait bien voulu trouver le moyen de me faire atteindre mon but, mais sa dignité ne lui permettait pas d'agir ouvertement. Elle me promit de l'inviter à une partie que nous devions faire à Sorrente, espérant que dans la nuit que nous y passerions je trouverais le moyen de vaincre.

Avant que cette partie s'arrangeât avec Agathe, Hamil-

ton la disposa avec la duchesse de Kingston, et comme il s'agissait d'un pique-nique, je lui fis ma cour, en me mettant dans la société avec les deux Saxons et un charmant abbé Guliani, avec lequel j'ai fait depuis, à Rome, une connaissance plus intime.

Nous partîmes de Naples à quatre heures du matin dans une felouque à douze rames, et à neuf heures nous arrivâmes à Sorrente ou Sorrento.

Nous étions quinze, tous animés par la gaieté et transportés du plaisir que nous offrait ce paradis terrestre.

Hamilton nous conduisit à un jardin qui appartenait au duc de Serra Capriola, et ce seigneur s'y trouvait par hasard avec son épouse, dame piémontaise, belle alors comme un astre, et amoureuse de son mari.

Le duc y était relégué depuis une couple de mois pour s'être montré à la promenade avec un équipage et une livrée trop magnifiques. Le ministre Tanucci avait obtenu du roi qu'on infligeât une punition à ce duc pour avoir violé les lois somptuaires et donné par là un exemple pernicieux, et le roi, qui n'avait pas encore appris à résister à la volonté de son ministre, avait exilé le duc et sa femme ; mais il leur avait assigné la plus agréable prison de son royaume. Cependant, pour qu'un paradis déplaise, il suffit d'être condamné à l'habiter. Aussi le couple exilé y séchait-il d'ennui, et notre apparition fut pour tous deux un véritable baume.

Un abbé Bettoni, que j'avais connu neuf ans auparavant chez le feu duc de Matalone, vint voir les deux aimables exilés et fut enchanté de me trouver chez eux.

Cet abbé était un gentilhomme bressan qui avait choisi Sorrente pour son séjour habituel. Il avait trois mille écus de revenu et vivait en ce lieu dans l'opulence, jouissant de tous les dons de Bacchus, de Cérès, de Comus, et même de Vénus, qui était la divinité de sa prédilection. Il ne

pouvait désirer sans obtenir, ni désirer davantage que ce que la nature libérale lui offrait à Sorrente. Il était content et se moquait des philosophes qui pensent que l'homme ne saurait l'être avec une fortune médiocre, quoique n'ayant que des passions modérées et jouissant d'une parfaite santé. Je fus peiné de voir avec lui le comte Medini, qui devait être mon ennemi et que je méprisais; aussi nous saluâmes-nous très froidement.

Nous fûmes vingt-deux à table, et nous y fîmes chère exquise, car tout est délicieux dans ces contrées; il n'y a pas jusqu'à la farine qui donne un pain d'un goût savoureux qu'on ne trouve nulle part.

Nous passâmes l'après-dîner à parcourir les villages, dont les avenues sont bien plus belles que celles des châteaux les plus somptueux de l'Europe.

Nous trouvâmes chez l'abbé Bettoni des glaces au citron, au café, au chocolat, et des fromages à la crème délicats. On sait que Naples excelle dans ce genre, et l'abbé était parfaitement servi. Il avait cinq ou six paysannes ravissantes de jeunesse et de beauté, et si propres qu'elles ne rappelaient en rien les filles de service ordinaires. Quand je lui demandai si c'était là son sérail, il me répondit que cela pouvait être, mais que la jalousie en était exclue, et qu'il ne tenait qu'à moi de m'en convaincre, en allant passer avec lui une huitaine de jours.

J'admirais cet heureux mortel, mais je le plaignais, car il avait au moins douze ans de plus que moi, et je n'étais déjà plus jeune. Son bonheur ne pouvait être de longue durée.

Vers le soir, nous retournâmes chez le duc, où nous trouvâmes un souper en poissons de plusieurs espèces. L'air de Sorrente donne appétit continuel, et le souper fut expédié de la meilleure grâce.

Après le souper, milady désira que l'on fît une partie

de pharaon, et l'abbé Bettoni, qui connaissait Medini pour un joueur de profession, lui proposa de faire la banque. Celui-ci s'excusa, disant qu'il n'avait pas assez d'argent.

Il fallait cependant contenter la duchesse, et je m'offris.

On apporta des cartes, et je vidai sur la table ma pauvre bourse qui ne contenait pas plus de quatre cents onces, quoiqu'elle renfermât tout ce que je possédais.

Chacun tira de l'or et prit des livrets.

Medini m'ayant demandé si je voulais l'intéresser à ma banque, je lui dis que, ne voulant point compter mon argent, cela ne m'était pas possible.

Je taillai jusqu'après minuit et je n'avais plus devant moi qu'une quarantaine d'onces. Tout le monde avait gagné, excepté un chevalier Rosbury qui, n'ayant point d'or sur lui, n'avait ponté qu'en billets de banque d'Angleterre, et que je mis dans ma poche sans les compter.

Quand je fus dans ma chambre, je n'eus rien de plus pressé que d'examiner mes billets, car la réduction de ma bourse m'inquiétait. Qu'on juge de ma joie : je trouvai quatre cent cinquante livres sterling, plus du double de ce que j'avais perdu.

Je me couchai fort content de ma journée, me promettant bien de ne point divulguer ma bonne fortune.

La duchesse de Kingston ayant dit que nous partirions à neuf heures, Mme de Serra Capriola nous pria de prendre le café avant de monter en felouque.

Après le déjeuner, Medini et Bettoni arrivèrent, et le premier demanda à M. Hamilton s'il serait de trop en retournant à Naples avec nous. Comme Hamilton ne pouvait lui dire que non, il fut agréé, et à deux heures nous fûmes rendus à notre auberge, où je fus surpris de trouver dans mon antichambre une jeune dame qui m'aborda d'un air triste, en me demandant si je la reconnaissais.

C'était l'aînée des cinq Hanovriennes que j'avais aimées à Londres et qui s'était enfuie avec le marquis della Petina.

Ma curiosité égala ma surprise, je la fis entrer, en ordonnant mon dîner.

« Si vous dînez seul, me dit-elle, je dînerai volontiers avec vous.

— Bien volontiers aussi. »

Et je commandai le dîner pour deux.

Son histoire ne fut pas longue. Elle était à Naples avec son mari, que sa mère n'avait pas voulu voir. Réfugié dans un cabaret avec sa femme, ce malheureux avait vendu tout ce qu'elle avait, et deux ou trois mois après on l'avait enfermé pour sept ou huit crimes de faux. La pauvre Hanovrienne l'entretenait en prison depuis sept ans. Ayant appris que j'étais à Naples, elle venait me prier, non pas de la secourir en lui donnant de l'argent, comme le marquis le désirait, mais de m'intéresser à elle en engageant la duchesse de Kingston de la prendre à son service pour la ramener en Allemagne.

« Êtes-vous femme du marquis?

— Non.

— Comment avez-vous pu l'entretenir pendant sept ans?

— Hélas!.... Imaginez-vous cent histoires et elles seront toutes vraies.

— Je devine.

— Pouvez-vous me faire parler à la duchesse?

— Je la préviendrai, mais je vous avertis que je ne dirai que la vérité.

— Fort bien! et moi aussi. Je connais son caractère.

— Revenez demain. »

Vers les six heures j'allai voir Hamilton pour m'informer comment je pouvais changer les billets anglais que

j'avais gagnés la veille, et il m'en donna lui-même la valeur.

Avant souper, je parlai à la duchesse en faveur de la pauvre Hanovrienne. Milady me dit qu'elle se souvenait de l'avoir vue et qu'elle voulait lui parler avant de rien décider. Je la lui présentai le lendemain, et je les laissai seules. La suite de leur conversation fut que la duchesse la prit à la place d'une Romaine, et que lors de son départ elle la mena en Angleterre. Je n'en ai plus entendu parler; mais quelques jours après son départ, je ne pus me refuser aux sollicitations de Petina et j'allai le voir à la prison de la Vicaria. Je le trouvai avec un jeune homme que je reconnus pour son frère, quoique le jeune homme fût très joli et lui-même fort laid; mais entre la beauté et la laideur il n'y a souvent qu'un point imperceptible.

Cette visite, à laquelle la curiosité avait plus de part que le sentiment, ne m'amusa point, car je dus souffrir une narration aussi longue qu'ennuyeuse.

En sortant, je trouvai au bas de l'escalier de la prison un employé qui me dit qu'il y avait un prisonnier qui désirait me parler.

« Qui est-il?

— Il se dit votre parent; il s'appelle Gaetano. »

Mon parent et Gaetano! Je crus que ce pouvait être l'abbé.

Je monte au second étage avec l'employé, et je trouve une vingtaine de malheureux assis par terre qui chantaient en chœur des chansons licencieuses.

Dans les prisons et aux galères, la gaieté est la ressource de la misère et du désespoir: la nature se procure ce soulagement par l'instinct qui la force à se conserver.

Je vois un de ces malheureux qui me vient à l'encontre et qui me nomme compère. Comme il faisait mine

de m'embrasser, je recule, il se nomme et je le reconnais pour ce Gaetano qui, il y avait douze ans, avait épousé à Paris, sous mes auspices de parrain, la jolie femme que j'aidai ensuite à sortir de ses mains. Le lecteur s'en souviendra peut-être.

« Je suis fâché de vous voir ici; mais en quoi puis-je vous être utile?

— En me payant cent écus à peu près que vous me devez pour plusieurs marchandises que je vous ai vendues à Paris. »

Le fait étant faux, je lui tournai le dos en lui disant que je supposais que la prison l'avait rendu fou.

En descendant, je demandai pourquoi il était en prison, et j'appris que c'était pour crime de faux et qu'il n'avait échappé à la potence que par un défaut de forme, ce qui avait fait commuer la peine en prison perpétuelle.

Je ne pensais plus à ce malheureux, quand, dans l'après-midi, je reçus la visite d'un avocat qui vint me demander cent écus de la part de Gaetano, appuyant ses prétentions d'un gros livre de commerce où mon nom se trouvait sur divers feuillets pour des marchandises que je devais avoir prises à crédit quand il était à Paris.

« Monsieur l'avocat, dis-je, cet homme est un fou, je ne lui dois rien, et ce livre n'a aucune valeur.

— Vous vous trompez, monsieur, ce livre est une autorité, et la justice de ce pays est très favorable aux pauvres prisonniers créanciers. Je suis leur avocat, et je vous préviens que si vous ne vous accommodez point aujourd'hui, je vous ferai citer demain. »

Je tins la bride à mon indignation, et lui demandai poliment son nom et son adresse, qu'il m'écrivit à l'instant, lui assurant que j'arrangerais l'affaire en moins de vingt-quatre heures.

Je me rendis chez Agathe, et le mari se mit à rire quand je lui contai tout ce que son confrère m'avait dit.

Il me fit signer une procuration par laquelle il se chargeait de tout, répondant de mon affaire et de ma personne ; puis il fit notifier à l'avocat qu'il n'avait plus à faire qu'à lui seul.

Les paglietti, très nombreux à Naples, n'y vivent, à quelques honorables exceptions près, que de friponnerie, et surtout aux dépens des étrangers.

Le chevalier Rosbury étant resté à Naples, je me trouvai faufilé avec tous les Anglais qui arrivaient. Ils venaient tous se loger aux Crocielles ; car les Anglais, sous ce rapport, sont plus moutons que les Champenois ; ils se suivent, s'imitent, vont tous aux mêmes endroits, suivent tous la même route. Nous faisions souvent des parties de plaisir ensemble et avec les deux Saxons ; je m'amusais fort bien. Malgré cela, je serais parti après la foire, si mon amour pour Callimène ne m'avait retenu. Je voyais cette belle fille tous les jours, je lui faisais des présents, mais elle ne m'accordait que de légères faveurs.

La foire touchait à sa fin, et Agathe arrangea la partie de Sorrente, comme elle me l'avait promis. Elle pria son mari d'inviter une femme qu'il avait aimée avant de l'épouser ; celle-ci invita à son tour le beau Pascal Latilla, et pour que chacun eût son lot, on invita ma chère Callimène.

Nous étions donc trois couples assortis, et les frais de la partie devaient être supportés par les trois cavaliers.

Le mari d'Agathe se réserva la direction de tout.

Avant le jour fixé pour cette partie, je vis paraître, à ma grande surprise, Joseph, fils de la Cornelis et frère de ma chère Sophie.

« Par quelle aventure êtes-vous à Naples et avec qui y êtes-vous?

— J'y suis tout seul. J'avais envie de voir l'Italie, et ma mère m'a accordé cette satisfaction. J'ai vu Turin, Milan, Gènes, Florence, Venise, Rome, et après avoir visité tout le reste de l'Italie, j'irai voir la Suisse, l'Allemagne, puis j'irai m'embarquer en Hollande pour retourner à Londres.

— En combien de temps prétendez-vous achever ce petit voyage?

— En six mois.

— Et vous retournerez à Londres en état de rendre compte de tout ce que ces pays offrent de curieux?

— J'espère convaincre maman que l'argent que ce voyage lui aura coûté n'aura pas été mal dépensé.

— Combien croyez-vous qu'il lui coûtera?

— Les cinq cents guinées qu'elle m'a données et pas davantage.

— Comment! vous aurez vécu six mois en faisant ce grand tour, et vous n'aurez dépensé que cinq cents guinées? C'est incroyable!

— Quand on veut se donner la peine d'économiser, on peut dépenser moins encore.

— Cela peut être. Et à qui avez-vous été recommandé dans tous les pays dont vous êtes maintenant profond connaisseur?

— A personne. J'ai un passeport anglais, et je laisse croire que je suis Anglais.

— Vous ne craignez pas les mauvaises compagnies?

— Je ne m'y expose pas. Je ne m'ouvre à personne. Quand on m'adresse la parole, je réponds par monosyllabes, et je ne mange et ne loge qu'après avoir fait mon prix. Comme je ne voyage que dans les voitures publiques, je ne cours aucun risque d'être surfait.

— Fort bien. En attendant, ici vous ferez quelque économie, car je vous défrayerai de tout et je vous donnerai un excellent cicerone qui ne vous coûtera rien.

— Vous me pardonnerez de ne rien accepter, car j'ai promis à ma mère de ne rien accepter de personne.

— Il me semble que je dois faire exception.

— Non. J'ai des parents à Venise, je les ai vus, et le serment que j'ai fait à ma mère m'a empêché d'en accepter un seul dîner. Quand je promets, je tiens. »

Connaissant son fanatisme, je n'insistai point. Ce jeune homme avait vingt-trois ans, il était fort petit, et comme il était très joli, on l'aurait pris facilement pour une jeune fille travestie, s'il n'avait eu soin de laisser croître ses favoris jusqu'au bas des joues.

Quoique l'extravagance de ce voyage fût flagrante, je ne pus cependant m'empêcher d'y admirer une sorte de courage et un vague besoin de savoir.

Curieux de connaître l'état des affaires de sa mère et la situation de ma fille, il me parla sans réserve.

J'appris que la Cornelis était, plus que jamais, perdue de dettes, que ses créanciers la faisaient enfermer cinq ou six fois par an, qu'elle recouvrait sa liberté par de nouvelles cautions ou par des arrangements avec ses créanciers qui se voyaient forcés de la laisser sortir pour lui laisser donner ses bals, seul moyen qu'elle eût de se procurer quelque argent pour les satisfaire.

Ma fille, qui alors avait dix-sept ans, était jolie, remplie de talents et jouissait de la protection des premières dames de Londres. Elle donnait des concerts, et se trouvait malheureuse par les mortifications que lui faisait éprouver sa mère.

Je lui demandai avec qui il s'agissait de la marier quand on la retira du pensionnat où je l'avais mise. Il

me répondit qu'il ignorait qu'il eût jamais été question de rien de pareil.

« Êtes-vous employé ?

— Non. Ma mère veut, d'année en année, m'envoyer aux Indes avec un vaisseau chargé de marchandises pour mon compte, et dit que par ce moyen je jetterai les fondements d'une grande fortune ; mais je ne vois jamais le moment arriver, et je crains bien qu'il n'arrivera pas ; car pour avoir des marchandises il faut de l'argent, et ma mère n'a que des dettes. »

Malgré son serment, je lui persuadai enfin de se laisser accompagner par mon domestique qui lui servit de cicerone et qui, en huit jours, lui fit bien voir tout ce que Naples renferme de plus curieux.

Il me fut impossible de le décider à rester huit jours de plus. Il partit pour Rome, d'où il m'écrivit qu'il avait oublié six chemises et sa redingote dans un tiroir, et me priait de les lui apporter, sans me donner son adresse.

C'était un étourdi à tête vide et qui, pourtant, muni de trois ou quatre maximes fort communes, parcourait la moitié de l'Europe, sans qu'il lui arrivât de malheur.

J'eus une visite fort inattendue de Goudar, qui, sachant quelle espèce de société je fréquentais, venait me prier de lui donner à dîner avec sa femme en compagnie des Saxons et des Anglais avec lesquels il savait que je faisais des parties sans jouer. « C'est un meurtre, me dit-il, de ne pas faire jouer ces gens-là, car ils sont faits exprès pour perdre. »

Admirant sa logique, je lui promis de lui faire ce plaisir, bien entendu qu'on ne jouerait point chez moi, car je ne voulais pas m'exposer à des malheurs. Il ne demandait pas mieux, certain que sa femme les attirerait chez lui, où l'on pouvait, me dit-il, jouer sans rien craindre.

Comme je devais aller à Sorrente le lendemain, je pris jour pour après mon retour.

Cette partie de Sorrente fut mon dernier jour de véritable bonheur.

L'avocat nous mena dans une maison où nous fûmes logés avec tout le *comfortable* possible. Nous avions quatre chambres : l'une était occupée par Agathe et son mari, une seconde par Callimène et l'ancienne amie de l'avocat, femme très aimable, quoique sur le retour ; une troisième par Pascal Latilla, et la quatrième par moi.

Nous allâmes voir le duc et la duchesse de Serra Capriola et l'abbé Bettoni, sans vouloir accepter à dîner ni à souper.

Après souper, nous nous couchions de bonne heure, et le matin nous étions sur pied dès l'aube du jour et nous allions nous promener chacun de son côté, l'avocat avec son ancienne amie, Agathe avec son Pascal, et moi avec ma Callimène. A midi nous nous trouvions tous réunis pour un dîner délicieux ; après quoi, laissant l'avocat à la douceur de la sieste, Pascal allait se promener avec Agathe et l'amie de son mari, et moi je m'égarais avec Callimène dans des allées couvertes, où le soleil, alors brûlant, ne pouvait pénétrer. Ce fut là que ma belle Callimène couronna ma flamme, après avoir combattu contre elle-même deux jours de suite. Cette belle enfant ne sacrifia ni à l'intérêt, ni à la reconnaissance ; car je ne lui avais donné que des bagatelles : l'amour eut ses prémices, je ne pus en douter. Elle se donna à moi d'abondance et se montra repentante d'avoir tant tardé à me rendre heureux.

Le quatrième jour, le vent étant très fort, nous retournâmes à Naples dans trois calèches. Callimène me persuada de dire à sa tante ce qui s'était passé entre nous, afin que nous pussions nous voir en pleine liberté.

Trouvant le conseil de mon goût, et persuadé que la tante serait de facile composition, après lui avoir remis sa nièce, je la pris à part et je lui fis une confidence complète et des offres raisonnables.

Cette femme, d'un excellent caractère, accueillit fort bien et ma confidence et ma proposition, et me dit que, puisque je voulais faire quelque chose pour sa nièce, elle me remettrait, la première fois que j'irais la voir, la note de ce qui lui était le plus nécessaire. Je lui dis qu'étant obligé de retourner à Rome sous peu de jours, je désirais souper tous les soirs avec sa nièce. Ayant trouvé mon désir tout naturel, nous passâmes chez Callimène, qui fut enchantée d'entendre nos dispositions.

Afin de ne point perdre le temps, je commençai à souper le même soir avec elle, et puis nous passâmes la nuit ensemble, achevant de la captiver et par mon amour et par l'achat des effets dont elle avait grand besoin, tels que linge et habits pour une centaine de louis, somme qui me paraissait bien au-dessous du prix de mon bonheur, malgré l'exiguïté de ma bourse. Agathe, à qui je confiai ma bonne fortune, fut enchantée de me l'avoir procurée.

Deux ou trois jours après, je donnai à dîner aux Anglais, aux deux Saxons, à Bartoldi leur gouverneur, et à Goudar avec sa femme.

Les Anglais et les Saxons étant arrivés, nous n'attendions plus que M. et Mme Goudar, quand je vis entrer cette Irlandaise avec le comte Medini. Je sentis tout mon sang se porter vers ma tête à l'aspect de tant d'insolence. Cependant j'eus la force de me contenir jusqu'à l'arrivée de Goudar, avec lequel je m'expliquai. Nous étions convenus que sa femme viendrait avec lui. Ce maître fripon biaisa, et chercha à me persuader que Me-

dini était innocent de l'enlèvement de la banque; mais il dépensa en vain son éloquence.

Notre dîner fut délicat et fort gai, et la belle Irlandaise y brilla, car elle avait tout pour plaire, beauté, grâces, esprit, jeunesse, talents et gaieté, et par-dessus tout un air distingué et facile tout à la fois, ce qui la rendait irrésistible. Oh! que cette servante de cabaret aurait dignement occupé un trône! La fortune est aveugle.

A la fin du dîner, M. de Buturlin, Russe distingué et grand amateur de belles femmes, vint me faire visite. Il avait été attiré par la douce voix de la belle Goudar, qui fredonnait sur la guitare un air napolitain. Je n'étais donc qu'un miroir de réflexion pour mon riche voisin, mais je fus loin de m'en offenser. Buturlin devint amoureux de Sarah dans l'instant, et quelques mois après mon départ, il la posséda moyennant cinq cents louis, dont Goudar avait besoin pour exécuter l'ordre qu'il reçut de partir de Naples dans trois fois vingt-quatre heures.

Ce soufflet lui vint de la part de la reine, qui découvrit que le roi avait eu un entretien secret avec elle à Procida. Elle surprit son royal époux riant de tout son cœur à la lecture d'un billet qu'il ne voulut pas lui montrer.

La curiosité de la reine, excitée par la résistance de son époux, la fit insister, et, le roi ayant fini par céder, elle lut ces paroles fort significatives :

« *Ti aspettero nel medesimo luogo, ed alla stessa ora, coll' impazienza medesima che ha una vacca che desidera l'avvicinamento del toro.* »

Cela ne se traduit pas pour des oreilles chastes.

« *Chè infamia!* » s'écria la reine.

Et de sa propre volonté Sa Majesté fit savoir au mari de la vache qu'elle lui donnait trois jours pour aller lui trouver des taureaux hors de son royaume.

Sans cet événement, M. de Buturlin n'en aurait pas été quitte à si bon marché.

Goudar, après mon dîner, invita toute la société à souper le lendemain à sa maison du Pausilippe, et le repas fut magnifique; mais, quand Medini s'assit à une grande table et prit les cartes pour tailler au pharaon devant un tas d'or, personne ne se présenta pour ponter. La belle Goudar s'efforça en vain de faire prendre des livrets. Les Anglais et les Saxons lui dirent galamment qu'ils étaient prêts à ponter, si elle voulait faire la banque elle-même ou me faire tailler à sa place ; car ils craignaient, disaient-ils, la main trop heureuse du comte.

Alors Goudar osa me proposer de tailler, en m'intéressant d'un quart. Je taillerai de moitié, lui dis-je, et non autrement, quoique je n'aie aucune confiance dans ma fortune.

Goudar ayant parlé à Medini, celui-ci, qui craignait de perdre l'occasion de faire quelque grosse capture, se leva, remit sa part de banque dans sa poche, et me céda la place.

Je n'avais dans ma bourse que deux cents onces. Je les mêlai à deux cents de Goudar, et en moins de deux heures je fus débanqué, et sans aucun regret, j'allai me consoler avec ma Callimène.

Me voyant ainsi sans le sol, je me décidai à soulager la conscience du mari d'Agathe, qui, de concert avec sa femme, continuait à me presser de reprendre les girandoles que je lui avais données à Turin. Je dis à Agathe que je n'aurais jamais pu consentir à pareille chose, si la fortune ne m'avait pas si fort maltraité. Lorsqu'elle eut fait part de ma résolution à son mari, ce brave homme sortit de son cabinet les bras ouverts, et se jeta à mon cou en me nommant son digne ami et me remerciant comme si j'avais fait sa fortune.

Je lui dis que je désirais avoir la valeur de l'objet en espèces, et il se chargea de me les procurer pour le lendemain, et je me vis de nouveau possesseur d'environ quinze mille francs de France.

Dès lors je me disposai à partir pour Rome avec l'intention d'y passer huit mois ; mais, avant mon départ, l'avocat voulut me donner un dîner à un joli casino qu'il avait à Portici.

Que de sujets de réflexions lorsque je me vis dans la même maison où, vingt-sept ans auparavant, j'avais fait une petite fortune en surprenant l'honnête Grec par la fausse augmentation du mercure !

Le roi étant alors à Portici avec toute sa cour, la curiosité nous y attira, et nous y fûmes témoins d'un spectacle très singulier, et qui bien que des plus risibles, ne nous fit cependant point rire.

Le roi, qui n'avait alors que dix-neuf ans, se divertissait avec la reine dans une grande salle à toutes sortes d'espièglerie. L'envie lui prit de se faire berner. Un roi se faire berner, se transformer en Sancho Pança ! c'était sans doute une idée peu commune aux têtes couronnées.

Ce que veut un roi s'exécute vite par la cohue des flatteurs qui le lèchent, et Sa Majesté sicilienne fut bernée à son gré. Mais le jeune monarque, après avoir voltigé en l'air, eut envie de rire aux dépens de ceux qu'il avait amusés. Il commença par proposer ce jeu à la reine, qui ne s'en défendit que par des éclats de rire, et le roi n'insista pas, non plus qu'auprès des dames, de peur, je crois, qu'elles n'acceptassent.

Les vieux courtisans qui eurent peur, s'esquivèrent à mon grand regret, car j'aurais été enchanté d'en voir quelques-uns sauter les quatre fers en l'air, et surtout le prince Paul Nicandre, qui avait très mal élevé le roi, en

en faisant un vrai lazarone et en lui inculquant tous les préjugés dont son petit esprit était imbu.

Le roi, n'en démordant pas, et s'apercevant que la vieille valetaille s'était enfuie, se vit réduit à proposer le noble jeu aux jeunes seigneurs qui étaient présents et qui ambitionnaient peut-être cette singulière marque de faveur de leur singulier monarque.

Je ne craignais pas cet honneur, car j'étais inconnu, et je n'étais pas assez grand seigneur pour le mériter.

Après avoir fait berner trois ou quatre jeunes gens qui firent, plus ou moins, briller leur courage, pendant que la reine se tenait les côtes et que ses dames et le reste des gens de cour riaient de ce rire à la napolitaine, qui n'est pas le rire sous cape de Madrid ni le rire du bout des lèvres de Versailles, non plus que des cours du nord où l'on étouffe l'éternuement, où l'on se mord les lèvres pour ne point bâiller quand l'ennui obsède, le roi jeta les yeux sur deux seigneurs florentins nouvellement débarqués à Naples. Ils étaient avec leur gouverneur, qui n'avait pu s'empêcher de rire avec ses chers élèves, en voyant le bernage joyeux de Sa Majesté et de ses courtisans.

Le monarque s'approcha d'eux avec beaucoup de bonhomie, et leur proposa le branle.

Ces deux pauvres Toscans avaient été jetés dans le moule le plus informe ; ils étaient petits, bossus et laids.

A la proposition de Sa Majesté, leur petite figure s'allongea, leurs yeux se troublèrent ; ils étaient à la torture. Tout le monde, dans le plus grand silence, attendait avec impatience les effets de l'éloquence du roi qui, tout en les pressant de se déshabiller, leur disait qu'ils auraient mauvaise grâce de résister, car s'il ne s'agissait que de la répugnance à faire rire la société, ils devaient s'en défaire, puisque, l'ayant fait lui-même le premier, il

ne leur était pas permis de pouvoir se croire humiliés.

Le gouverneur, qui sentait bien que le roi ne voudrait pas en avoir le démenti, leur dit qu'ils ne pouvaient se refuser aux invitations de Sa Majesté, et les deux petits magots ôtèrent leurs habits.

A l'aspect de ces deux pauvres bossus, le silence cessa et les rires commencèrent. Le roi, leur disant qu'ils ne couraient aucun risque, en prit un par la main, et le mit au milieu de la couverture, et pour l'honorer de son mieux, il prit un des coins, ce qui n'empêcha pas le pièvre gentilhomme de verser de grosses larmes.

Après avoir gigoté en l'air trois ou quatre fois et avoir fait pouffer tout le monde à l'aspect de ses longues et minces échasses, il alla s'habiller dans un coin, et son cadet prit sa place d'assez bonne grâce, ce qui lui valut des applaudissements.

Le gouverneur, qui soupçonnait Sa Majesté de vouloir lui faire le même honneur, dont il n'était pas jaloux, s'était esquivé, et le roi en rit de grand cœur.

Nous jouîmes gratis d'un spectacle fort extraordinaire et qu'on voudrait en vain se procurer au poids de l'or.

Don Pascal Latilla, qu'heureusement le roi n'avait pas aperçu, nous conta à table une foule d'anecdotes charmantes de ce bon roi, et qui toutes décelaient un excellent caractère et un penchant invincible à la gaieté, aux dépens de la gênante gravité et de la dignité dans lesquelles le préjugé de l'étiquette met la royauté en charte privée. Il nous assura que tous ceux qui l'approchaient étaient forcés de l'aimer, parce qu'il préférait le plaisir de se voir traité en ami à la sensation vaniteuse que fait éprouver le respect et à la crainte exprimée sur tous les fronts.

Jamais il n'était plus affligé, nous dit Pascal, que lorsque son ministre Tanucci l'obligeait à des rigueurs

nécessaires, et jamais plus joyeux que lorsqu'il se voyait à même de faire grâce.

Ferdinand n'avait pas la moindre teinte de littérature: mais, doué d'un sens droit et de beaucoup de raison, il faisait le plus grand cas des hommes lettrés et de tous ceux qui se distinguaient par le mérite ou par des vertus. Il révérait le ministre Marco ; il respectait souverainement la mémoire de Lelio Carraffa, des ducs de Matalone, et il avait bien pourvu un neveu de l'illustre lettré Genovesi, en considération du mérite de son oncle.

Le jeu de hasard étant défendu, il surprit un jour ses officiers de garde faisant une partie de pharaon. Ces jeunes gens, effrayés à la vue du roi, voulurent cacher leurs cartes et leur argent. « Ne vous dérangez pas, leur dit le monarque débonnaire ; prenez garde seulement que Tanucci ne vienne à être informé de votre hardiesse ; moi je vous promets de ne lui en rien dire. »

Ce bon roi, arrivé à l'âge de près de quarante ans, saisit avec beaucoup de sens l'occasion de se faire aimer de son peuple, de toute l'Italie et d'une bonne partie de l'Allemagne, en donnant partout des marques de son bon caractère et de ses vertus.

Son père l'aima tendrement, jusqu'à l'époque où la raison d'État l'obligea de résister aux ordres qu'il voulut lui donner, en déférant aux exigences de ses ministres.

Ferdinand savait que, pour être fils du roi d'Espagne, il n'en était pas moins roi des Deux-Siciles, et que ses devoirs de roi passaient avant ses devoirs de fils. Il avait assez déféré à l'autorité de Tanucci.

Quelques mois après la suppression des jésuites, il écrivit à son père une lettre dont le commencement était :

« Entre les choses que je ne comprends pas, il en est quatre qui m'étonnent. La première est qu'on ne trouve

pas le sol aux jésuites supprimés, qu'on disait si riches ; la seconde, que tous les *scrivani* de mon royaume sont riches, quoique, selon la loi, ils ne doivent recevoir aucun salaire ; la troisième, que toutes les jeunes femmes qui ont un jeune mari deviennent enceintes une fois ou l'autre, et que la mienne ne le devient jamais ; enfin, la quatrième est que tout le monde meurt au bout de sa carrière, excepté Tanucci, qui vivra, je crois, jusqu'à la fin des siècles. »

Le roi d'Espagne montrait à l'Escurial cette lettre à tous les ministres pour leur montrer que son fils le roi de Naples avait de l'esprit ; et il ne se trompait pas ; car un homme qui écrit ainsi a de l'esprit.

Deux ou trois jours après, le chevalier de Morosini, âgé de dix-neuf ans, neveu du procurateur et unique héritier de cette illustre maison, vint à Naples accompagné de son précepteur Stratico, professeur de mathématiques à l'université de Padoue, le même qui m'avait donné une lettre pour le moine son frère, professeur à l'université de Pise. Il vint se loger aux Crocielles, et nous eûmes un plaisir réciproque à nous retrouver.

Ce jeune Vénitien voyageait pour achever son éducation. Il avait passé trois ans à l'académie de Turin, et il voyageait avec un savant sous les auspices duquel il aurait pu acquérir toutes les perfections nécessaires pour remplir dans sa patrie les plus hauts emplois, et se distinguer de la masse de la noblesse vénitienne, maîtresse de la république ; mais malheureusement ce jeune seigneur, joli garçon, riche et spirituel, manquait de la bonne volonté de s'instruire. Il aimait les femmes jusqu'à la brutalité, recherchait la société des jeunes libertins et bâillait en bonne compagnie. Ennemi de l'étude, il ne s'appliquait qu'à inventer de nouveaux moyens de se divertir, et dépensait à tort et à travers l'argent qu'il rece-

vait, plutôt pour se venger de l'économie de son oncle que par esprit de générosité. Il se plaignait qu'on voulût le tenir en tutelle, malgré sa majorité. Il avait calculé qu'il pouvait dépenser huit cents sequins par mois, et il trouvait fort mauvais qu'on ne lui en laissât dépenser que deux cents. Dans cette idée, il se mettait en quatre pour faire des dettes, et envoyait paître le comte Stratico lorsqu'il lui reprochait avec douceur ses folles dépenses, et qu'il cherchait à lui faire sentir qu'en économisant il se mettrait en état d'être magnifique à son retour à Venise, où son oncle lui avait ménagé un parti unique dans une très jolie fille, héritière de la maison Grimani de Servi.

La seule qualité qu'eût ce jeune seigneur, pour ne point donner des craintes mortelles à son mentor, c'est qu'il avait la plus grande aversion pour toutes sortes de jeu.

Depuis qu'on m'avait débanqué, j'avais été chez Goudar, mais je n'avais plus voulu entendre parler de jeu. Medini était devenu mon mortel ennemi. Il s'en allait quand il me voyait venir, mais je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir. Il y était le jour où j'y présentai Morosini et son mentor, et jetant de prime abord un dévolu sur le jeune homme, il lia étroite connaissance avec lui ; mais, quand il le trouva inébranlable dans la résolution de ne pas jouer, sa haine contre moi s'accrut, parce qu'il se crut certain que si ce jeune seigneur ne voulait point jouer, j'en étais la cause.

Morosini, épris des charmes de Sarah ne pensa qu'aux moyens de la posséder par amour. Il était encore dans cette exaltation juvénile qui la lui aurait rendue odieuse, s'il avait pu deviner qu'il ne pouvait l'obtenir qu'en faisant le sacrifice d'une grosse somme.

Il m'avait dit plusieurs fois que, s'il se trouvait dans

le cas de devoir payer une femme qu'il aimerait pour en obtenir des faveurs, il se croirait si avili que, sans aucun doute, il guérirait instantanément de l'amour qu'elle lui aurait inspiré ; car il prétendait, et il avait raison, qu'il avait autant de mérite en homme que la Goudar en femme.

Ce Morosini avait donc encore le mérite de ne pas vouloir être la dupe d'une femme qui ne prétendait accorder des faveurs qu'en récompense des présents qu'on lui faisait ; et les maximes de Sarah étaient diamétralement contraires aux siennes ; car elle voulait que son amour fût une lettre de crédit.

Stratico fut charmé de voir son pupille engagé dans cette liaison, car le principal était de l'occuper, puisque lorsque son cœur était oisif, il ne trouvait d'autre passe-temps que la mauvaise société, ou à monter à cheval, non pas pour se promener comme un seigneur, mais pour courir dix ou douze postes au galop sans s'arrêter, crevant des chevaux qu'il était heureux de faire payer à son oncle qu'il traitait d'avare.

Ce fut lorsque je m'étais déjà décidé à partir que don Pascal Latila vint me voir avec l'abbé Galiani, que j'avais connu à Paris.

On peut se souvenir que j'avais connu le frère de cet abbé à Sainte-Agathe, que j'avais logé chez lui et que j'y avais laissé donna Lucrezia Castelli.

Je lui dis que j'avais l'intention d'aller lui faire ma visite, et je lui demandai si Lucrezia était encore chez lui.

« Elle demeure à Salerne, me dit-il, avec la marquise de C., sa fille. »

Je fus ravi de cette nouvelle, car sans la visite de cet abbé, je n'aurais jamais su ce que ces dames étaient devenues.

Je lui demandai s'il connaissait la marquise de C.

« Je ne connais, dit-il, que le marquis, qui est vieux et fort riche. »

Je n'en demandai pas davantage.

Une couple de jours après, Morosini donna à dîner à Sarah, à Goudar, à deux autres jeunes joueurs et à Medini, qui espérait toujours duper le chevalier d'une façon quelconque.

Vers la fin du dîner, je ne sais à quel propos, Medini fut d'une opinion différente de la mienne. Comme il s'exprima avec aigreur, je lui fis observer qu'un homme poli devait savoir choisir ses expressions. « Cela peut être, me dit-il, mais ce n'est pas de vous que je veux apprendre la politesse. » Je me fis violence et ne répondis rien, mais j'étais las de supporter les lardons que cet individu se permettait de temps en temps, et lequel avait peut-être raison de m'en vouloir ; mais, comme dans le fond il avait tort, il aurait dû dissimuler sa haine. Pensant qu'il pourrait attribuer ma prudence à la crainte, et qu'ainsi il en deviendrait plus insolent, je me déterminai à le désabuser.

Il prenait le café sur le balcon qui donnait sur la mer, quand, de mon côté, tenant ma tasse à la main, je l'accostai, et ne pouvant être entendu de personne, je lui dis que j'étais las de supporter sa mauvaise humeur, quand par hasard nous nous rencontrions en société.

« Vous me trouveriez plus rude encore, si nous pouvions nous rencontrer sans témoins tête à tête.

— Tête à tête, lui dis-je avec un sourire moqueur, il me serait aisé de vous corriger.

— Je suis fort curieux d'en faire l'épreuve.

— Suivez-moi dès que vous me verrez sortir, et surtout pas le mot.

— Je n'y manquerai pas. »

Je rejoignis la compagnie, et un quart d'heure après je sortis, allant à pas lents le long du Pausilippe. Bientôt je le vis me suivre de loin, et comme je le savais brave, je ne doutai plus que l'affaire ne se vidât dans quelques instants, car nous avions tous deux notre épée au côté.

Au bout de la plage, je pris à droite, et dès que je me vis en pleine campagne, dans un lieu où nous pouvions vider notre querelle sans encombre, je m'arrêtai.

Quand Medini m'eut rejoint, je crus pouvoir lui parler, pensant même qu'une explication lui serait agréable; mais le brutal, doublant le pas, vint à moi, comme un furieux, l'épée à la main et tenant son chapeau de sa main gauche.

Voyant le péril d'être assassiné, je dégainai de pied ferme, et lui allongeai une botte droite au même instant où, loin de parer, il m'allongeait un coup de quarte. Dans ce coup fourré, nos lames se trouvèrent engagées dans nos manches, mais avec la différence que je n'avais de percé que l'habit, au lieu que mon épée lui avait traversé le bras.

M'étant remis en garde pour continuer, il recula et, m'étant aperçu que sa parade n'avait plus de force, je lui dis que je lui donnais quartier, si sa blessure l'empêchait de se défendre.

Voyant qu'il ne me répondait point, je pressai sur l'épée, puis, d'un bon coup sur le fort, je la fis tomber par terre, et je me hâtai d'y mettre le pied dessus.

Il me dit alors, en écumant de rage, que j'avais raison pour cette fois, mais qu'il espérait que je lui donnerais sa revanche.

« Très volontiers, à Rome, et j'espère qu'alors ma troisième leçon sera plus complète que les deux que vous avez déjà reçues. »

Voyant qu'il perdait beaucoup de sang, je mis son

épée dans le fourreau, puis je le quittai en lui conseillant de se rendre chez Goudar, qui était à deux cents pas de là, et de s'y faire panser.

Pour moi, je rentrai aux Crocielles, comme si de rien n'était. Je trouvai le chevalier Morosini, qui comptait fleurette à la belle Sarah, tandis que Goudar jouait à la quadrille avec Stratico et les deux autres.

Je quittai la société une heure après, sans avoir ouvert la bouche sur mon aventure, et j'allai, pour la dernière fois, souper avec ma délicieuse Callimène, que je n'ai revue que six ans après, à Venise, brillante de beauté et de talent au théâtre Saint-Benoît.

Ayant passé une nuit délicieuse avec cette charmante fille, à la pointe du jour je me rendis aux Crocielles, et à huit heures, sans prendre congé de personne, je partis dans une calèche de poste.

J'arrivai à Salerne à deux heures après midi et, dès que j'eus mis mes malles dans une bonne chambre, j'écrivis un billet à donna Lucrezia Castelli, chez le marquis de C....

Je lui demandais si je pouvais lui faire une visite, pour quitter Salerne l'instant d'après, et je la priais de me faire tenir sa réponse pendant que je dînerais.

J'étais à table quand j'eus l'extrême satisfaction de voir paraître Lucrezia elle-même, qui, poussant une exclamation de bonheur, se jeta dans mes bras, ne pouvant assez exprimer sa joie de me revoir de nouveau.

Cette excellente femme, véritable enchanteresse, était justement de mon âge, mais on lui aurait donné quinze ans de moins qu'à moi.

Après lui avoir dit comment j'avais appris où elle était, je lui demandai des nouvelles de notre fille.

« Elle t'attend avec une vive impatience, me dit-elle, ainsi que son mari, vieillard respectable qui brûle d'envie de te connaître.

— Et comment sait-il que j'existe?

— Léonilde lui a mille fois parlé de toi depuis cinq ans qu'elle est sa femme. Il sait même que tu lui as donné cinq mille ducats. Il t'attend et nous souperons ensemble.

— Allons-y à l'instant, ma chère Lucrezia, car je meurs d'envie de voir ma Léonilde et le bon mari que le bon Dieu lui a donné. A-t-elle des enfants?

— Non, et c'est malheureux pour elle, car après la mort de son mari, tout le bien passera aux parents. Malgré cela, Léonilde sera toujours riche, car elle a cent mille ducats d'assurés.

— Tu n'as jamais voulu te marier?

— Non.

— Tu es belle comme il y a vingt-six ans, et, sans l'abbé Galiani, je serais parti de Naples sans te voir. »

Nous partîmes en causant de la sorte et je trouvai Léonilde une beauté parfaite. Elle était alors âgée de vingt-cinq ans.

La présence de son mari ne la gêna point; elle me reçut à bras ouverts et me mit ainsi à mon aise.

Elle était ma fille, je ne pouvais en douter; mais la nature, bien loin d'amortir en moi les plus tendres sentiments, les faisait éclore dans mon cœur avec toute l'ardeur du jeune âge.

Elle me présenta à son mari qui, affligé d'une goutte cruelle, ne pouvait bouger de dessus son large fauteuil.

Ce brave homme, la figure riante, son bonnet à la main et les bras ouverts, me dit : « Mon cher ami, embrassez-moi. »

Je l'embrassai d'abondance de cœur et, dans notre accolade, je le reconnus pour frère. Le marquis s'y attendait, mais je ne m'y attendais pas, car un seigneur de soixante ans qui peut se flatter d'avoir vu la lumière

était, il y a trente ans, une chose fort rare, une sorte de phénomène dans les États de Sa Majesté sicilienne.

Assis près de lui, au renouvellement de notre reconnaissance maçonnique, nos embrassements recommencèrent, et les dames étaient stupéfaites de nous voir si amis.

Donna Léonilde, croyant que nous nous connaissions de longue date, était dans le ravissement et embrassa son vieux mari en lui exprimant sa joie. Le vieillard se pâmait de rire. Lucrezia se douta de la vérité, se mordit les lèvres en souriant et se tut. La belle marquise remit à plus tard à satisfaire sa curiosité.

Le marquis était un seigneur qui avait parcouru toute l'Europe. Il avait beaucoup vu et n'avait pensé à se marier qu'à la mort de son père, qui avait vécu quatre-vingt-dix ans. Se trouvant riche de trente mille ducats de rente ou cent vingt mille livres de France, et par conséquent opulent dans un pays où tout est à bon marché, il se figura qu'il pourrait encore avoir des enfants, malgré son âge avancé. Il vit Léonilde et, en peu de jours, il en fit sa femme, en lui reconnaissant un douaire de cent mille ducats. Donna Lucrezia, ayant perdu le duc de Matalone, alla demeurer avec sa fille. Le marquis de C..., quoiqu'il vécût magnifiquement, ne pouvait que difficilement dépenser la moitié de son revenu.

Il logeait tous ses parents dans son vaste palais : c'étaient trois familles, faisant chacune ménage à part.

Quoique tous ces parents fussent à leur aise, ils attendaient avec impatience la mort de leur chef pour s'en partager les richesses, ce qui désolait le marquis, qui ne les aimait pas. Il ne s'était marié que dans l'espoir d'avoir un héritier, et il n'osait plus l'attendre. Cependant il n'en aimait pas moins sa femme, qui, à son tour,

le rendait heureux par les charmes de son esprit et par son charmant caractère.

Le marquis était esprit fort comme sa femme, mais c'était dans le plus grand secret, car à Salerne, personne n'avait de l'esprit. Aussi ce brave homme vivait-il, en apparence, avec sa femme et sa belle-mère en très bon chrétien, adoptant au dehors tous les préjugés de ses compatriotes.

J'appris tout cela, trois heures après, de donna Léonilde même, en nous promenant dans un beau jardin, où le mari nous avait envoyés, après avoir passé ces trois heures à causer avec moi, de choses intéressantes, qui ne pouvaient avoir aucun intérêt pour les dames, et qui pourtant ne nous quittèrent pas un instant, enchantées qu'elles étaient de voir ce digne homme ravi du bonheur qu'il trouvait à pouvoir parler avec quelqu'un qui le comprenait et qui partageait sa manière de juger les hommes et les choses.

Vers les six heures, le marquis pria donna Lucrezia de me mener au jardin et de m'amuser jusqu'au soir. Il invita sa femme à rester auprès de lui, ayant à l'entretenir de quelque chose.

Nous étions à la mi-août, et la chaleur était excessive, mais une douce brise la tempérait dans l'appartement où nous étions au rez-de-chaussée.

Comme de la fenêtre je voyais les feuilles des arbres immobiles, je devinais que l'air était tout à fait calme, et je ne pus m'empêcher de dire au marquis que j'étais étonné de trouver dans sa chambre le printemps au milieu des ardeurs de l'été.

« Votre amie, me dit-il, va vous éclairer ce mystère. »

A cinquante pas de la chambre où nous étions, après avoir traversé une enfilade d'appartements, nous arrivâmes à un cabinet qui avait, dans un coin, une ouver-

ture de quatre pieds en carré. De cette ouverture sombre sortait un vent très frais et même violent. Elle donnait au bout d'un escalier en pierre de plus de cent degrés, et cet escalier conduisait à une grotte où se trouvait une source d'eau vive et courante froide comme la glace. Donna Lucrezia me dit que je risquerais beaucoup d'y descendre, sans me vêtir très chaudement.

Je n'ai jamais été assez téméraire pour braver des dangers de cette espèce.

Milord Baltimore s'en serait moqué. Je dis à mon amie que j'imaginais très bien comment la chose devait être et que je n'étais nullement curieux de m'assurer si je me trompais.

Ayant loué ma prudence, Lucrezia me mena dans le jardin.

Le jardin était vaste et séparé de celui qui était commun aux trois familles des parents du marquis. On y trouvait tout ce qu'on peut désirer en fleurs qui embaumaient l'air, en jets d'eau, en grottes incrustées des plus beaux coquillages, en cabinets charmants entourés de divans et ornés avec autant de luxe que de goût.

Un grand bassin très profond était garni des poissons les plus rares, qui nageaient en frétillant, et qui, n'étant destinés qu'aux plaisirs des yeux, venaient badiner jusque dans les mains des personnes qui les approchaient à la surface de leur élément.

Les allées couvertes de ce joli paradis terrestre étaient formées en berceau par des vignes d'où pendaient des grappes aussi nombreuses que les feuilles qui les séparaient; et d'autres arbres chargés de fruits formaient à droite et à gauche le péristyle qui les soutenait.

Je dis à ma chère Lucrezia, qui jouissait de ma surprise, que je ne m'étonnais pas du tout que ce jardin me causât plus de sensations que les vignes de Tivoli et de

Frascati, parce que tout ce qui est immense est plus fait pour éblouir les yeux que pour toucher l'âme.

Elle m'informa de tout le bonheur de sa fille et de tout le mérite du marquis, homme excellent, et qui, à la goutte près, jouissait d'une santé parfaite. Son grand malheur, que pourtant il avait la force de dissimuler, était de n'avoir point de successeur. Sa philosophie ne pouvait y tenir, car parmi ses dix ou douze neveux, il n'en avait pas trouvé un seul digne d'être distingué, ni dans la forme, ni dans l'esprit.

« Ils sont tous laids, maussades et tournés comme de vrais paysans par des rustres et par des prêtres ignorants, me dit Lucrezia, et cela fait que le marquis les aime si peu.

— Mais Léonilde est-elle véritablement heureuse?

— Très heureuse, quoiqu'elle ne trouve point dans son mari, qu'elle aime, l'amant dont, à son âge, elle aurait souvent besoin.

— Son mari me semble peu susceptible de jalousie.

— Il ne l'est pas du tout, et avec son esprit élevé, je suis sûr que si Léonilde avait trouvé un amant distingué, le marquis l'aurait accablé d'amitiés. Je suis bien sûre aussi qu'il aurait été ravi de voir un si beau sol fécondé par un autre, puisqu'il n'a pu réussir à le féconder lui-même.

— Est-il positivement dans le cas d'être sûr que, si elle lui donne un enfant, il ne peut pas en être le père?

— Non, car lorsqu'il se porte bien, il fait ce qu'il peut. Cependant il n'y a plus d'apparence que sa tendresse ait d'heureuses suites. Dans les six premiers mois de son hymen, ma fille avait quelque raison d'espérer; mais depuis, les accès de goutte ont si fort augmenté, qu'elle a pu craindre que quelque transport de tendresse

n'eût les suites les plus funestes. De là vient que ce qui la peine le plus ce sont les velléités que le marquis témoigne parfois de l'approcher. »

Transporté d'admiration pour le mérite permanent de Lucrezia, je commençais à lui exprimer les sentiments qu'elle réveillait dans mon cœur, lorsque la marquise parut dans l'allée où nous nous promenions, suivie d'un page et d'une jeune demoiselle.

A son approche, j'affectai le plus grand respect, et, comme si nous nous étions donné le mot, elle y répondit par la plus noble politesse.

« Je viens, me dit-elle, pour négocier une affaire de la plus haute importance, car si j'échoue dans la négociation, je vais perdre toute l'importance diplomatique que j'ai aux yeux de mon mari.

— Où est donc le négociateur, belle marquise, auprès duquel vous puissiez craindre de négocier sans succès?

— C'est vous-même.

— Si c'est moi, votre cause est gagnée, car je vous donne carte blanche, avant même de savoir de quoi il s'agit. Je ne me réserve qu'un point.

— Tant pis, car ce point pourrait être le seul important, la pierre d'achoppement. Dites-le-moi, de grâce, avant que je parle.

— J'allais partir pour Rome quand l'abbé Galiani m'a dit que donna Lucrezia était ici avec vous. J'ai pris mes mesures pour que soixante milles de plus ne dérangent point mes affaires.

— Et un petit retard peut-il avoir quelque effet sur votre bonheur? N'êtes-vous plus votre maître? De qui dépendez-vous? Voilà ma négociation précipitée.

— Rappelez, de grâce, la sérénité sur votre belle physionomie. Vos désirs sont des ordres qui ne sauraient qu'ajouter au bonheur de ma vie. Je suis toujours mon

maître, mais je cesse de l'être en ce moment, car je me mets entièrement à votre disposition.

— Fort bien. Je vous ordonne donc de venir passer quelques jours avec nous à une terre qui n'est qu'à une lieue et demie d'ici. Mon mari s'y fera transporter. Vous me permettez d'envoyer à votre auberge pour y faire prendre vos équipages?

— Voici la clef de ma chambre, délicieuse marquise. Heureux le mortel que vous mettez à même de vous obéir. »

Léonilde donna la clef au page, qui était un fort joli garçon, et lui dit d'avoir soin que tout fût porté au château.

Sa femme de chambre ou demoiselle de compagnie était une blonde. Je le dis à Léonilde en français, ignorant que la demoiselle le comprît; mais elle sourit et dit à sa maîtresse que je l'avais connue.

« Quand ai-je eu ce plaisir, mademoiselle?

— Il y a neuf ans. Vous m'avez parlé plusieurs fois et souvent impatientée.

— Mais où, je vous prie?

— Chez la duchesse de Matalone, devenue depuis princesse de Caramonica.

— Cela peut être, et je crois vous remettre actuellement; mais je suis fâché, mademoiselle, de ne pas me rappeler de vous avoir impatientée. »

La marquise et sa mère, qui riaient et s'amusaient de notre colloque, la pressèrent de dire comment je l'avais impatientée. Mais elle se contenta de dire que je lui faisais des niches. Je crus me rappeler que je lui avais donné par force quelques baisers. Les deux dames pensèrent ce qu'elles voulurent.

Connaissant beaucoup le cœur humain, je trouvai qu'Anastasie — c'était son nom — en me faisant ce re-

proche, m'avait fait de grandes avances, mais sans adresse; car, si réellement elle voulait encore de moi, elle aurait dû se taire, et mieux prendre son temps.

« Il me semble, lui dis-je, que vous étiez alors beaucoup plus petite, et que vous avez pris de l'embonpoint.

— Je n'avais que douze ou treize ans. Vous avez bien changé aussi.

— Oui, j'ai vieilli. »

Plein d'ardeur pour la mère et la fille, nous nous mîmes à parler du défunt duc de Matalone, et Anastasie nous quitta.

Nous allâmes nous asseoir dans une grotte charmante où, dès que nous fûmes seuls, nous nous livrâmes au plaisir de nous appeler des tendres noms de fille et de papa, noms qui nous permettaient des privautés, qui, pour être imparfaites, ne laissaient pas d'être criminelles.

La marquise crut devoir calmer mes transports en me parlant de son bon mari.

Donna Lucrezia, en me voyant extasié, tenant sa fille entre mes bras, et qui s'apercevait que Léonilde était vivement émue, nous dit d'être sages, et de ne pas pousser trop loin le badinage; puis elle alla se promener de l'autre côté de l'allée.

Ses paroles, jointes à son éloignement si opportun, firent l'effet opposé au précepte; car, déterminés à ne point commettre le double crime, nous le touchâmes de si près, qu'un mouvement presque involontaire nous le fit consommer si complètement que nous n'aurions rien pu faire de plus, si nous avions agi de dessein prémédité.

Nous restâmes immobiles en nous entre-regardant, sans changer de posture, sérieux, muets, en proie aux réflexions et étonnés, comme nous nous le dîmes après, de ne nous sentir ni coupables, ni repentants.

Nous nous arrangeâmes, et la marquise, assise près de moi, m'appela son cher mari, en même temps que je la nommai ma chère femme.

Nous confirmâmes par les plus tendres baisers le nouveau lien qui nous unissait. Absorbés dans cette mutuelle tendresse, Lucrezia fut tout édifiée de nous trouver si calmes.

Nous n'eûmes pas besoin de nous concerter, Léonilde et moi, sur le secret que nous devions observer. Donna Lucrezia avait de l'esprit, mais tout nous obligeait à ne lui rien confier de ce qu'il était si inutile qu'elle sût.

Nous nous croyions sûrs qu'en nous laissant seuls elle n'avait voulu qu'éviter d'être témoin de ce que nous allions faire.

Après nous être entretenus quelque temps encore, nous rentrâmes au palais avec Anastasie, que nous avions retrouvée seule dans l'allée.

Le marquis reçut sa femme avec beaucoup de joie, en la félicitant sur le succès de sa négociation. Il me remercia en me serrant la main et m'assura qu'à la campagne je serais beaucoup mieux logé que dans l'appartement où l'on avait porté mes malles.

« Vous ne serez pas fâchée, ma chère belle-mère, dit-il à Lucrezia, d'avoir notre ami pour voisin ?

— Non, mon cher beau-fils, mais nous serons sages, car notre beau temps est passé.

— J'en crois ce que je veux, ma chère, et je n'en mettrai pas mon doigt au feu, crainte de me brûler. »

Ce brave homme, plein d'esprit, aimait la gaieté, et ne se refusait pas le mot pour rire.

On plaça cinq couverts sur une grande table, et dès qu'on eut servi, je vis entrer un vieux prêtre qui se mit à table, sans regarder personne, et personne ne lui parla.

Le joli page se mit derrière la marquise, et dix à douze domestiques rôdèrent pour servir tout le monde.

Comme je n'avais mangé que ma soupe à dîner, je mangeai comme un ogre, car outre que j'avais faim et un appétit excellent, le marquis avait un cuisinier français qui faisait faire excellente chère.

Le marquis fit des cris de joie en me voyant expédier les mets succulents dont la table était servie. Il me dit que la seule chose qui manquât à sa belle compagne, pour être la femme la plus parfaite, c'était d'avoir bon appétit, car elle était aussi petite mangeuse que sa mère. Au dessert, égayés par des vins délicieux, nous entamâmes des propos joyeux, et comme nous parlions français et que le prêtre n'y comprenait rien, il nous quitta, après avoir récité l'*Agimus*.

Le marquis me dit que cet ecclésiastique occupait dans sa maison, depuis vingt ans, l'emploi de confesseur, mais qu'il n'avait jamais confessé personne. Il me prévint que je devais m'observer en présence de cet ignorant, mais en italien seulement, car en français je pouvais dire ce qui me plairait.

En train de gaieté, je tins la compagnie à table jusqu'à une heure après minuit.

Avant de nous séparer, le marquis nous dit que nous partirions après dîner et qu'il arriverait une heure après nous. Il assura sa femme qu'il se portait fort bien, et qu'il espérait la convaincre que je l'avais rajeuni de dix ans. Léonilde l'embrassa tendrement en le priant d'avoir bien soin de sa santé.

« Oui, oui, répondit le marquis, mais attends-toi à ma visite. »

Je leur souhaitai une bonne nuit et un petit marquis à neuf mois de date.

« Faites la lettre, me dit-il, et demain matin je l'accepterai.

— Je te promets, dit Léonilde, de faire tout mon possible pour t'empêcher de faire banqueroute. »

Donna Lucrezia me conduisit dans ma chambre, où après m'avoir consigné à un grand laquais, elle me souhaita une bonne nuit.

Je dormis huit heures dans un excellent lit, et quand je fus habillé, ma Lucrezia me conduisit à déjeuner chez la marquise, qui était déjà à sa toilette.

« Puis-je hardiment tirer la lettre de change à neuf mois ? lui dis-je.

— Il serait bien possible qu'elle fût payée, mon cher ami.

— Tout de bon ?

— Oh ! tout de bon ; et ce sera à vous que mon bon époux devra le bonheur qu'il désire le plus. Il me l'a dit il y a une heure, en me quittant.

— Et moi je serai heureux d'avoir ajouté à votre bonheur mutuel. »

Fraîche comme une rose, brillante de bonheur, j'aurais voulu la couvrir de baisers, mais il fallait se contraindre, car elle était entourée de filles de service, toutes jeunes et jolies.

Pour mieux tromper l'espion, je me mis à conter fleurette à Anastasie, et Léonilde feignit de m'encourager.

Pénétrant son idée, je contrefis le passionné, et il me fut facile de voir qu'il m'en coûterait peu d'être écouté. Alors je me prescrivis des bornes, pour n'être pas pris au mot, car je craignais l'embarras des richesses.

Nous allâmes déjeuner chez le marquis, qui nous attendait et qui me reçut avec l'expression de la joie. Sa santé aurait été excellente, sans sa goutte qui l'empê-

chait de marcher, car le moindre contact lui causait de vives douleurs.

Après le déjeuner, nous entendîmes la messe, où je vis, tant en hommes qu'en femmes, plus de vingt domestiques ; puis je tins compagnie au marquis jusqu'à l'heure du dîner. Il me dit qu'il appréciait la bonté de mon cœur de lui avoir sacrifié la société de sa femme et de sa mère, dont il me croyait toujours amoureux.

Après dîner nous partîmes pour sa terre, moi dans une bonne voiture avec deux dames, et lui dans une litière commode portée par deux mulets.

Dans une heure et demie, nous arrivâmes à sa maison seigneuriale, bel et vaste édifice, dans une situation très heureuse, entre Vicence et Batipaille.

En attendant que les femmes de la marquise arrivassent, elle me conduisit à ses jardins, où, ma tendresse s'étant renouvelée, elle s'y abandonna de nouveau.

Nous convînmes que je n'irais dans son appartement que pour galantiser Anastasie, car il fallait éviter de donner le moindre soupçon.

Ce penchant prétendu devait même égayer le marquis, auquel elle ne manquerait pas d'en faire le récit.

Donna Lucrezia trouva cet arrangement fort bon, car elle ne voulait pas que le marquis se figurât que je ne m'étais arrêté à Salerne que pour elle. Mon appartement était contigu à celui de Léonilde, mais je ne pouvais y entrer qu'en passant par la chambre d'Anastasie qui couchait avec une autre fille de chambre encore plus jolie qu'elle.

Le marquis, étant arrivé une heure après avec tous les domestiques, voulut me conduire, porté dans un fauteuil, dans les plus beaux endroits de ses jardins, en attendant que sa femme et sa belle-mère eussent surveillé l'arrangement de tout dans le château. Après souper,

se sentant fort fatigué, il alla se coucher, et me laissa avec les femmes.

Après avoir causé quelques instants, je conduisis la marquise dans sa chambre, et lorsque je voulus la quitter, elle me dit que je ne pouvais aller chez moi en passant par la chambre de ses filles, et elle dit à Anastasie de m'y conduire.

La politesse m'obligeant à me montrer sensible à ce bonheur, je dis à la belle que j'espérais qu'elle ne me montrerait pas assez de défiance pour s'enfermer, malgré mon voisinage.

« Je ne me défie de personne, me dit-elle, mais je fermerai ma porte, parce que c'est mon devoir. Cette chambre est le cabinet de ma maîtresse, et je n'y couche pas seule ; or, ma compagne pourrait trouver singulier que je laissasse la porte ouverte contre mon habitude. »

— Ces raisons sont très sages, et je suis forcé de les approuver ; mais, belle Anastasie, ne voulez-vous pas vous asseoir un moment près de moi pour que je me rappelle comment j'ai pu vous impatienter autrefois?

— Non, je ne veux pas m'en souvenir, et je vous prie de permettre que je m'en aille.

— Je ne puis pas vous en empêcher. » lui dis-je en l'attirant vers moi.

Et, après l'avoir embrassée, ce qu'elle crut devoir me permettre, je lui souhaitai le bonsoir.

Mon domestique étant entré dès qu'elle fut sortie, je lui dis que dorénavant je me coucherais seul

Le lendemain la marquise me rendit en riant l'entretien que j'avais eu avec Anastasie, qui ne lui avait fait grâce de rien. « Je l'ai louée de sa résistance, me dit-elle, mais je lui ai dit qu'elle pouvait vous offrir le soir tous les services dont vous aurez besoin. »

Léonilde ne manqua pas de régaler son mari de cette

petite anecdote ; aussi le bon marquis, me croyant amoureux de la petite grisette, m'en fit agréablement la guerre après dîner, et voulut le soir qu'elle soupât avec nous, ce qui m'obligea, avec toute la décence possible, à jouer avec cette fille le rôle d'amoureux. Anastasie se sentait très flattée de la préférence que je lui donnais sur sa charmante maîtresse, et de la bonté que celle-ci avait de ne pas désapprouver le penchant que nous pouvions avoir l'un pour l'autre.

Le marquis jouissait de la comédie de cette intrigue, car, en me mettant à même de la jouer, il lui semblait bien faire les honneurs de sa maison et m'engager à y prolonger mon séjour.

Le soir Anastasie vint m'accompagner avec une bougie, et voyant que je n'avais pas de domestique, elle insista pour me coiffer de nuit. Se sentant flattée que je n'osasse pas me mettre au lit en sa présence, elle se tint assise auprès de moi plus d'une heure, et comme je n'en étais pas amoureux, je n'eus pas de peine à contrefaire l'amant timide. Lorsqu'elle me souhaita une bonne nuit, elle fut ravie de voir que mes baisers étaient tendres, mais moins ardents que la veille.

La marquise me dit le lendemain que, si ce qu'Anastasie lui avait dit était vrai, elle jugeait que sa présence devait me gêner, car elle savait bien que si je l'aimais, je ne serais pas timide.

« Elle ne me gêne aucunement, car le tableau est joli et même amusant ; mais je m'étonne que tu t'imagines que je puisse l'aimer, tandis que nous sommes convenus que ce ne serait qu'un jeu pour tromper l'espion et donner le change à tout le monde.

— Anastasie croit que tu l'adores, et je ne suis pas fâchée que tu lui donnes un peu de goût pour la galanterie.

— Si je puis la résoudre à laisser la porte ouverte, je pourrai facilement me rendre auprès de toi, sans qu'elle puisse en avoir le moindre soupçon, car en la quittant après l'avoir amusée, elle ne saurait se figurer qu'au lieu de retourner dans ma chambre, je passe dans la tienne.

— Tâche de bien prendre tes mesures.

— Sois tranquille, j'entamerai l'affaire dès ce soir. »

Le marquis et Lucrezia croyaient que ma conduite était celle d'un homme discret, mais ils ne doutaient pas qu'Anastasie ne couchât toutes les nuits avec moi, et ils en étaient ravis.

Je passais cependant toute la journée avec le bon marquis, dont, à ce qu'il prétendait, je faisais le bonheur.

Je ne lui faisais aucun sacrifice, car j'aimais ses principes et son esprit.

A mon troisième souper avec Anastasie, je fus plus tendre, plus empressé que d'ordinaire, et elle fut fort étonnée quand, dans ma chambre, elle me trouva refroidi.

« J'aime à vous voir un peu calmé, me dit-elle, car à souper, vous me faisiez peur.

— C'est parce que je pense qu'étant seule avec moi, vous vous croyez en danger.

— Pas du tout; je vous crois seulement beaucoup plus sage que vous ne l'étiez il y a neuf ans.

— Quelles folies ai-je donc faites alors?

— Aucune folie, mais vous n'avez guère respecté mon enfance.

— Je vous ai fait de petites caresses sans importance, et j'en suis fâché, puisqu'elles sont cause qu'aujourd'hui vous croyez devoir vous tenir sur vos gardes et vous enfermer dans votre chambre.

— Ce n'est pas parce que je me méfie de vous, mais à cause des raisons que vous avez approuvées. Je pourrais dire aussi que c'est une espèce de méfiance qui vous empêche de vous coucher pendant que je suis ici.

— Vous me croyez donc bien présomptueux ! Je vais me coucher, mais vous ne partirez qu'après être venue m'embrasser.

— Je vous le promets. »

Je me mis au lit, et Anastasie vint passer une demi-heure auprès de moi. J'eus beaucoup de peine à m'abstenir d'en venir au fait, mais je me retins par la crainte qu'elle ne racontât tout à la marquise.

En me quittant, Anastasie m'embrassa avec tant de douceur que je ne pus plus me contenir, et sa main, conduite par la mienne, lui prouva la puissance qu'elle pouvait exercer sur mes sens. Elle me quitta, et je ne déciderai pas si elle fut édifiée ou irritée de ma retenue.

Fort curieux le lendemain de savoir comment elle avait raconté le fait à Léonilde, je ne fus pas fâché d'apprendre qu'elle lui avait caché le principal, car je jugeai dès lors qu'elle laisserait la porte ouverte, et je promis à ma chère marquise d'aller passer deux heures avec elle.

Le soir, Anastasie s'entretenant avec moi, je la défiai de me montrer la même confiance que la veille j'avais eue avec elle. Elle me répondit qu'elle n'avait aucune difficulté, à condition que je soufflerais ma bougie et que je n'allongerais jamais la main sur elle. Je le lui promis, certain de tenir parole, car je ne devais pas m'exposer à faire mauvaise figure avec Léonilde.

Je me déshabillai à la hâte et, l'ayant suivie pieds nus, je me mis auprès d'elle.

Enveloppée dans sa longue chemise, elle me prit les mains, que je ne fis aucun effort pour dégager, ce qu'elle prit pour un reste de respect amoureux, et, crainte d'éveiller sa compagne, nous ne proférâmes pas le mot. Nos lèvres seules se donnèrent libre champ, et quelques mouvements très naturels en cette position durent lui faire croire que j'étais au supplice : de sorte que la demi-heure que je passai auprès d'elle me parut excessivement longue, tandis que je pus conjecturer qu'elle avait été délicieuse pour elle, puisqu'elle put s'imaginer qu'elle pouvait faire de moi tout ce qu'elle voudrait.

Quand je la quittai, je l'embrassai avec délire, puis je passai dans ma chambre, en laissant la porte ouverte, et quand je pus la croire endormie, je revins sur mes pas en tapinois, et j'arrivai sans encombre auprès de Léonilde, qui m'attendait, mais qui ne s'aperçut de ma venue qu'en sentant ma bouche pressée sur la sienne.

Après lui avoir donné une forte preuve de ma tendresse, je lui contai tout ce qui s'était passé entre Anastasie et moi ; puis je renouvelai mes exploits amoureux, auxquels elle répondit avec une ardeur indicible, et je la quittai après les deux heures les plus délicieuses que la volupté puisse jamais imaginer. Nous nous promîmes bien qu'elles ne seraient pas les dernières, et je rentrai dans ma chambre sans avoir donné le moindre éveil.

Je ne me levai qu'à midi, et le marquis et sa femme m'en firent la guerre à dîner. A souper, ils la firent à Anastasie, qui joua fort bien son personnage. Elle me dit le soir qu'elle ne fermerait pas la porte, mais qu'il était inutile que j'allasse la trouver, parce que c'était dangereux, et qu'il valait mieux que nous causassions dans ma chambre, où nous n'avions pas besoin d'éteindre la

bougie. Elle ajouta que pour la rendre certaine qu'elle ne me gênait pas, elle voulait que je me couchasse.

Je ne pouvais pas lui dire non, mais je me flattais qu'il n'arriverait rien qui pût m'empêcher d'aller trouver Léonilde après qu'Anastasie aurait passé une heure avec moi.

J'avais, comme on dit, compté sans mon hôte.

Étant couché et tenant Anastasie entre mes bras, sa bouche collée sur la mienne, je lui dis, par manière d'acquit, qu'elle n'aurait pas assez de confiance en moi pour oser se déshabiller et se mettre à côté de moi.

A ce défi, elle me demanda si je serais bien sage.

Lui dire que non aurait été répondre comme un sot. Je pris mon parti, en lui disant que oui, disposé dès lors à rendre heureuse cette jolie fille qui avait assez combattu contre elle-même la nuit précédente.

Dans un instant, elle fut dans mes bras et pleine d'amour, bien loin de me sommer de tenir ma parole.

L'appétit, dit-on, vient en mangeant. Son ardeur me rendit amoureux, et m'étalant tous ses charmes, je ne cessai de leur rendre hommage que quand la fatigue me fit succomber au sommeil.

Anastasie me quitta sans que je m'en aperçusse, et quand je me réveillai, je trouvai fort risible d'être obligé de dire à la marquise le contre-temps qui, sans le vouloir, mettait obstacle à mes visites nocturnes ; car je me voyais devenu la proie d'Anastasie, que je ne pouvais pas renvoyer après une demi-heure d'amusement, et qui d'ailleurs aurait fermé sa porte, sans que j'eusse eu de prétexte pour la lui faire laisser ouverte. Au reste, après Anastasie, quelle aurait été la part de la marquise ?

Quand je contai mon aventure à Léonilde, elle se mit à rire, et vit bien comme moi que je ne pouvais plus

rien pour elle. Nous en prîmes notre parti, et dans les cinq ou six jours que nous restâmes ensemble, je ne la vis que trois ou quatre fois, à la dérobée, dans les pavillons du jardin.

Je dus recevoir Anastasie dans mon lit durant toutes les nuits, et finir par lui paraître un traître lorsque je refusai de la mener à Rome avec moi.

Le bon marquis me surprit singulièrement la veille de mon départ. Étant seul avec lui, et sans un long préambule, il me dit qu'il avait su du duc de Matalone par quelle raison je n'avais pas épousé sa femme, et qu'il avait toujours admiré le présent que je lui avais fait de cinq mille ducats, quoique je ne fusse pas riche.

« Ces cinq mille ducats, continua-t-il, avec six ou sept mille qu'elle tenait de la générosité du duc, ont composé la dot de Léonilde, et j'y ai ajouté cent mille ducats de douaire, de manière à lui assurer une belle existence, lors même que je mourrais sans successeur. Après le bonheur que m'a causé votre séjour ici, ce que je désire de votre amitié, c'est que vous acceptiez la restitution des cinq mille ducats que vous avez donnés à Léonilde, et c'est elle qui désire vous donner cette marque de sincère attachement. J'ai admiré son noble désir, mais c'est de ma cassette que cette somme doit sortir. Elle n'a pas osé vous dire cela elle-même, et vous devez lui tenir compte de sa délicatesse.

— J'aurais en effet, mon digne marquis, refusé de Léonilde la somme en question ; mais je l'accepte de vous comme un témoignage de votre amitié. Cette action met à nu votre belle âme, et un refus de ma part serait d'un orgueil mal placé, puisque je ne suis pas riche. Ce que je désire, c'est que Léonilde et sa mère soient présentes quand vous me ferez ce présent.

— Embrassez-moi, mon cher ami, et l'affaire se fera après le dîner. »

Naples a toujours été pour moi le temple de la fortune. Si j'y allais maintenant, j'y mourrais de faim. La fortune méprise la vieillesse.

Léonilde et Lucrezia pleurèrent de joie quand le bon marquis me remit les cinq mille ducats en billets de banque, et qu'il fit présent de pareille somme à sa belle-mère pour la remercier de lui avoir procuré ma connaissance.

Le marquis eut la discrétion de ne pas lui révéler la raison principale. Donna Lucrezia ignorait que le duc de Matalone lui eût révélé que Léonilde était ma fille.

La reconnaissance diminua ma gaieté le reste de la journée, et Anastasie passa à côté de moi une nuit assez triste.

Je partis le lendemain à huit heures. J'étais fort triste, et tout le monde pleurait.

Je promis au bon marquis de lui écrire de Rome, et j'arrivai à Naples à onze heures.

Agathe, que je m'empressai d'aller voir, fut très étonnée de mon apparition, elle me dit qu'elle me croyait à Rome. Son mari m'accueillit avec l'expression de la plus franche amitié, quoiqu'il fût fort souffrant ce jour-là.

Je lui dis que je dînerais avec eux et que je voulais partir en sortant de table, et je le priai de me procurer sur Rome une traite de cinq mille ducats pour les billets de banque que je lui remis.

Agathe ayant vu que j'étais décidé à partir, n'insista point pour me retenir et se hâta de faire venir Callimène.

Cette bonne fille me revit avec transport, car elle me croyait à Rome depuis quinze jours et ne s'attendait plus à me revoir.

Ma disparition subite et mon retour inattendu furent le mystère qui anima la conversation pendant le dîner; mais je ne contentai la curiosité de personne.

Je quittai cette aimable société à trois heures, après les plus tendres embrassements, et ne m'arrêtai qu'à Montecasino que je n'avais jamais vu, et je me félicitai de mon idée, car j'y trouvai le prince Xavier de Saxe, qui voyageait sous le nom du comte de Lusace avec Mme Spinucci, dame de la ville de Fermo, que le prince avait épousée en demi-secret. Il y était depuis trois jours pour attendre la permission du pape pour Mme Spinucci, car dans l'institution de Saint-Benoît, il était expressément défendu aux femmes d'entrer dans le monastère, et cette dame ne voulant pas respecter la défense, force avait été à son mari de solliciter une dispense du saint-père.

Je couchai à Montecasino après avoir vu tout ce que cet endroit avait de curieux, et je me rendis à Rome tout d'un trait, et allai me loger chez la fille de Roland à la place d'Espagne.

CHAPITRE VI

Marguerite. — La Buonacorsi. — La duchesse de Fiano. — Le cardinal de Bernis. — La princesse de Santa-Croce. — Menicuccio et sa sœur. — Abolition de l'excommunication au parloir.

M'étant déterminé d'avance à passer six mois à Rome dans la plus grande tranquillité, ne m'occupant que de tout ce que l'étude de la ville pouvait me faire gagner en connaissance, le lendemain de mon arrivée je pris un joli logement vis-à-vis le palais de l'ambassadeur d'Es-

pagne, qui, alors, était Mgr d'Aspura. C'était par hasard le même appartement qu'occupait, vingt-sept ans auparavant, le maître de langue chez lequel j'allais prendre leçon quand j'étais chez le cardinal Acquaviva. La maîtresse de ce logement était la femme d'un cuisinier qui ne venait coucher avec sa moitié qu'une fois par semaine. Elle avait une fille de seize à dix-sept ans qui, malgré sa peau un peu brune, aurait été fort jolie, si la petite vérole ne l'avait privée d'un œil. On lui en avait mis un postiche dont la couleur et la grandeur ne cadraient pas avec l'œil naturel, et cela lui donnait un air tout à fait désagréable. Marguerite, c'était le nom de ma jeune hôtesse, ne me fit aucune impression ; cependant je lui fis un cadeau qui lui fut excessivement cher. Un Anglais, oculiste, qu'on appelait le chevalier Taylor, se trouvant alors à Rome, je lui fis faire un œil d'émail d'une ressemblance parfaite avec son œil véritable. Ce présent fit croire à Marguerite que j'étais devenu amoureux d'elle en vingt-quatre heures, et la mère, dévote, eut grand'peur de charger sa conscience en portant un jugement téméraire sur mes intentions. Je ne tardai pas à découvrir tout cela, ayant fait connaissance intime avec Marguerite.

Je m'accordai avec la mère pour dîner et souper, bien, mais sans faste. Riche de trois mille sequins, je me prescrivis une conduite qui devait me permettre de vivre à Rome, non seulement sans avoir besoin de personne, mais même en y faisant une figure respectable.

Le lendemain, je trouvai des lettres dans plusieurs bureaux de poste, et le chef de la banque, Belloni, qui me connaissait depuis longtemps, était déjà averti des lettres de change dont j'étais porteur. M. Dandolo, toujours mon fidèle ami, m'envoyait deux lettres de recommandation, dont l'une était adressée à M. Erizzo,

ambassadeur de Venise. C'était le frère de celui qui avait été ambassadeur à Paris. Cette lettre me fit le plus grand plaisir. L'autre était adressée à la duchesse de Fiano, par son frère, M. de Zuliani.

Je me voyais dans le cas d'être faufilé dans toutes les grandes maisons de Rome, et je me faisais un vrai plaisir de me présenter au cardinal de Bernis lorsque déjà je serais connu de toute la ville.

Je ne pris ni voiture ni domestique, cela n'étant nullement nécessaire à Rome, où l'on trouve l'un et l'autre à l'instant où le besoin s'en présente.

Ma première course fut chez la duchesse de Fiano. C'était une femme fort laide, peu riche, mais d'un excellent caractère ; quoique ayant peu d'esprit, elle eût pris d'emblée, le parti d'être médisante, pour qu'on lui en crût beaucoup.

Le duc son époux, qui portait le nom d'Ottoboni, en ayant le droit, ne l'avait épousée que pour se procurer un héritier ; mais le pauvre diable était ce qu'on appelle à Rome *babilano* et ce que nous nommons impuissant !

Ce fut la confidence que la bonne duchesse me fit dès ma troisième visite. Elle ne me le dit pas pourtant d'un ton à me faire croire qu'elle ne l'aimait pas, ni avec l'air de vouloir se faire plaindre et consoler, mais bien pour se moquer d'un confesseur auquel elle avait confié cette circonstance et qui l'avait menacée de lui refuser l'absolution si elle continuait à se plaindre de l'état de son mari et si elle employait aucun moyen pour le guérir de son impuissance.

La duchesse donnait tous les soirs un petit souper à sa coterie, composée de sept ou huit personnes, et je n'y fus admis que huit ou dix jours après, lorsque, connu de tout le monde, chacun parut aimer ma société. Le duc,

demi-hibou, n'aimant pas la compagnie, soupait dans sa chambre.

Le prince de Santa-Croce était le chevalier servant de la duchesse, et la princesse était servie par le cardinal de Bernis. Fille du marquis de Falconieri, la princesse était jeune, jolie, vive et faite pour plaire; mais, ambitieuse de posséder le cardinal, elle ne laissait à personne l'espoir de pouvoir occuper sa place.

Le prince était bel homme, noble dans ses manières, et doué d'un esprit assez distingué, dont au reste il ne se servait que pour faire des spéculations commerciales, persuadé, avec raison, qu'on ne déroge nullement à la naissance en augmentant sa fortune par des opérations où l'intelligence fait tous les frais. Comme il n'aimait pas la dépense, il s'était attaché à la duchesse de Fiano, parce qu'elle ne lui coûtait rien et qu'en outre il n'était pas exposé à la tentation d'en devenir amoureux. Sans être dévot, ce prince était jésuite de robe courte à toute outrance.

Deux ou trois semaines après mon arrivée, m'ayant entendu me plaindre de la gêne qu'éprouvait un homme de lettres lorsqu'il allait pour travailler dans les bibliothèques de Rome, il s'offrit de me présenter au supérieur de la maison professe au Jésus et à Saint-Ignace. Ayant accepté, je fus reçu par un des bibliothécaires, qui me présenta à tous les subalternes, et depuis ce jour, non seulement je pouvais aller à la bibliothèque quand bon me semblait, mais encore faire porter chez moi tels livres dont je pouvais avoir besoin, n'ayant pour cela qu'à laisser mon nom à la place où j'écrivais le titre des ouvrages que je désirais. On avait soin de m'apporter des bougies, lorsqu'on supposait que je n'y voyais pas bien clair, et on poussa la politesse jusqu'à me donner la clef d'une petite porte dérobée par où je pouvais en-

trer à toutes heures, et très souvent, sans être vu.

Les jésuites ont toujours été les plus polis de tous les ordres réguliers de notre religion, et même, j'ose le dire, les seuls polis; mais dans la crise où ils se trouvaient alors, leur prévenance était telle qu'ils en étaient rampants.

Le roi d'Espagne voulait la suppression de l'ordre, et les jésuites savaient que le pape la lui avait promise ; mais, croyant que ce grand coup ne pourrait jamais être frappé, ils vivaient dans la presque sécurité. Ils n'imaginaient pas que le pape pût avoir une force surhumaine. Ils le firent même avertir, indirectement, que son autorité n'allait pas jusqu'à pouvoir supprimer leur ordre, sans la convocation d'un concile; mais ils se trompèrent. La peine que le souverain pontife eut à se déterminer à signer la bulle de suppression venait de la persuasion où il était qu'en signant la bulle il signerait l'arrêt de sa mort; aussi ne s'y détermina-t-il que lorsqu'il se vit menacé dans son honneur. Le roi d'Espagne, le plus opiniâtre de tous les despotes, lui écrivit de sa propre main que, s'il ne supprimait pas l'ordre, il ferait publier par la voie de l'impression et dans toutes les langues de l'Europe les lettres qu'il lui avait écrites quand il était cardinal, et en vertu desquelles il lui avait fait placer sur la tête la tiare de Saint-Pierre.

Une tête autrement organisée que celle de Ganganelli aurait répondu au roi que ce n'était pas au pape à tenir les promesses d'un cardinal, et les jésuites auraient soutenu cette doctrine, qui n'est pas la plus spécieuse des sectateurs du probabilisme ; mais Ganganelli, dans le fond, n'aimait pas les enfants de Loyola : il était cordelier, n'était pas né gentilhomme; sa politesse était rustique, et son esprit n'était pas assez fort pour braver la

honte qu'il aurait ressentie en se voyant découvert pour ambitieux et capable de manquer à une parole qu'il aurait donnée à un grand monarque pour se voir sur le siège du premier des apôtres.

Je ris de ceux qui disent que Ganganelli s'est empoisonné à force de prendre des contre-poisons. Il est vrai que, craignant, avec raison d'être empoisonné, il faisait usage d'antidotes et de drogues préservatives. Il était ignorant en physique et pouvait, par conséquent, donner dans ce travers ; mais j'ai la certitude morale, si pourtant certitude morale il y a, que ce pape mourut bien réellement empoisonné, mais non par ses alexipharmaques.

Voici sur quoi repose ma certitude.

La même année de mon séjour à Rome, la troisième du pontificat de Clément XIV, on enferma une femme de Viterbe, qui se mêlait de faire des prédictions dans le style énigmatique, avec des signalements surprenants.

Elle prédisait, en termes obscurs, la destruction de la compagnie de Jésus, sans indiquer le temps où ce grand événement devait avoir lieu ; mais elle annonçait très clairement *que cette institution religieuse serait détruite par un pape qui ne régnerait que cinq ans, trois mois et trois jours, précisément autant que Sixte-Quint, pas un jour de plus et pas un jour de moins.*

Presque tout le monde méprisa cette prophétie, comme l'œuvre d'une tête malade, et on ne parla plus de la sibylle de Viterbe, que pourtant on enferma.

Je prie mes lecteurs de me dire, si un homme judicieux, si un homme qui pense, peut révoquer en doute la circonstance de l'empoisonnement de Ganganelli quand sa mort vérifia la prophétie.

Ici la certitude morale acquiert toute la force d'une certitude physique. L'esprit qui sut endoctriner la pythie

de Viterbe, sut si bien prendre ses mesures que le monde apprit que si les jésuites n'avaient pu empêcher leur suppression, ils n'avaient pas perdu la puissance de se venger et qu'ils savaient la mettre en pratique. Le jésuite puissant qui trancha les jours de Ganganelli à heure fixe aurait certainement pu l'empoisonner avant qu'il eût signé le bref de suppression de l'ordre ; mais tout porte à croire que les sectateurs de Loyola ne crurent la chose possible que lorsqu'elle fut accomplie. Il est évident que si le pape n'avait point supprimé les jésuites, il n'aurait pas été empoisonné, et qu'alors la prophétie n'aurait pas non plus menti. Remarquons que Clément XIV était moine de Saint-François, ainsi que Sixte-Quint, et que tous deux étaient de basse extraction. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'après la mort du pape on mit en liberté la prophétesse, que l'on traita de folle, qu'on n'en entendit plus parler, et que, bien que la prophétie fût vérifiée par l'événement, on s'obstina à dire dans tous les cercles de savants et de la noblesse que le pape était mort empoisonné par l'excès des alexipharmaques qu'il prenait pour se garantir du poison.

Que les personnes sans passion, sans préjugé et sans esprit de parti quelconque, me disent quel intérêt pouvait avoir ce pape à vérifier au pied de la lettre la prophétie de la femme de Viterbe? Ceux qui me diront que cet événement peut n'avoir été qu'un effet du hasard me fermeront la bouche, sans doute ; car je ne saurais nier cette possibilité ; mais je n'en raisonnerai pas moins sur le même ton parce que ma conviction est basée sur les probabilités que la raison seule inspire.

Cet empoisonnement fut le dernier signe que les jésuites donnèrent de leur pouvoir. Ce fut un crime, parce qu'il eut lieu après coup : s'il avait été fait avant leur chute, la politique l'aurait justifié, car la véritable poli-

tique se compose de prévoyance, de précautions, ne tergiverse jamais sur l'emploi des moyens les plus propres et les plus prompts pour atteindre le but auquel on vise ; et le plus misérable de tous les politiques est celui qui ne sait pas qu'il n'y a rien au monde, dans le cas de doute, que la précaution ne doive sacrifier à la prévoyance.

La seconde fois que le prince de Santa-Croce me vit chez la duchesse de Fiano, il me demanda *ex abrupto* pourquoi je n'allais pas voir le cardinal de Bernis.

« Je compte lui présenter mes devoirs demain, lui dis-je.

— Allez-y, car je n'ai jamais entendu Son Éminence parler de quelqu'un avec autant de considération que de vous.

— Je lui ai de grandes obligations depuis dix-huit ans, et je lui en conserve une reconnaissance à toute épreuve.

— Allez donc le voir, nous en serons tous charmés. »

Le cardinal me reçut le lendemain avec tous les témoignages d'une grande joie. Il loua la réserve avec laquelle j'avais parlé de lui au prince, et me dit qu'il ne croyait pas nécessaire de me recommander la discrétion sur les circonstances de notre connaissance à Venise.

« Votre Éminence a pris un peu d'embonpoint, lui dis-je, mais du reste je la retrouve fraîche et point du tout changée.

— Vous vous trompez, mon ami, je suis différent en tout. D'abord j'ai cinquante-cinq ans, je n'en avais guère alors que trente-six, et je suis réduit à ne manger que des herbes.

— Est-ce pour abattre l'inclination aux plaisirs de Vénus ?

— Je voudrais qu'on le crût, mais je pense que personne n'en est la dupe. »

Il fut ravi d'apprendre que j'avais une lettre pour l'ambassadeur de Venise et que je ne l'avais pas encore présentée. Il m'assura qu'il le préviendrait en ma faveur et que j'en serais bien reçu. En attendant, ajouta ce charmant cardinal, je commencerai dès demain à rompre la glace : vous dînerez chez moi, et Son Excellence le saura.

Il écoutait avec plaisir que j'étais bien monté en fonds, que j'étais seul et déterminé à vivre sagement et sans le moindre luxe.

« Je manderai cette nouvelle à M. M., me dit-il, car je suis toujours en correspondance avec cette belle nonne, et je présume qu'elle s'en réjouira. »

Je le divertis alors en lui contant mon aventure avec la religieuse de Chambéry.

« Vous pouvez, me dit-il, prier hardiment le prince de Santa-Croce de vous présenter à la princesse; nous pourrons passer des heures agréables, mais non dans le goût de celles que nous passions à Venise ; car la princesse ne ressemble en rien à M. M.

— Elle fait cependant les délices de Votre Éminence.

— Oui, faute de mieux. Vous verrez. »

Le lendemain, en nous levant de table, le cardinal me dit que M. Zuliani avait prévenu l'ambassadeur Erizzo, qui avait la plus grande envie de me connaître, et je fus très content de l'accueil qu'il me fit.

Le chevalier Erizzo, frère du procurateur, qui vit encore, était un homme rempli d'esprit, bon citoyen, très éloquent et grand politique. Il me fit compliment de ce que je voyageais et de ce qu'au lieu d'être persécuté par les inquisiteurs d'État, je jouissais de leur protection; car M. Zuliani me recommandait avec leur consentement. Il me retint à dîner, et m'invita à lui accor-

der la préférence toutes les fois que je n'aurais rien de mieux à faire.

Le même soir, étant chez ma duchesse, je priai le prince Santa-Croce de me présenter à sa femme.

« C'est ce qu'elle désire, me répondit-il, depuis que le cardinal l'a entretenue plus d'une heure de vous. Vous pourrez vous faire annoncer tous les jours à onze heures ou à deux heures de l'après-midi.

Je m'y présentai dès le jour suivant à deux heures. Elle était au lit, où elle faisait la sieste ; mais, comme, j'avais le privilège d'être homme sans conséquence, elle me fit entrer de suite. Je vis dans un quart d'heure tout ce qu'elle était. Jeune, jolie, gaie, vive, curieuse, rieuse, parlant toujours, interrogeant et n'ayant pas la patience d'attendre la réponse ou de l'écouter en entier. Elle me parut un joujou fait pour amuser l'esprit et le cœur d'un homme voluptueux et sage, qui avait de grandes affaires et qui sentait le besoin de se distraire. Le cardinal la voyait régulièrement trois fois par jour : le matin, à son lever, il allait s'informer si elle avait bien passé la nuit ; l'après-midi à trois heures, il allait prendre le café avec elle, et le soir, il la voyait encore à l'assemblée. Là il faisait avec elle sa partie de piquet, et il jouait avec tant de talent, que chaque soir il perdait six sequins romains, ni plus ni moins. Cela rendait la princesse la plus riche jeune femme de Rome. Le mari, quoique jaloux par défaut de cœur, raisonnait trop bien pour trouver mauvais que sa femme jouît d'une pension de dix-huit cents francs par mois, sans avoir rien à se reprocher, sans donner prise à la moindre médisance ; car tout se passait en public : c'était au reste de l'argent loyalement gagné au jeu, et ce jeu fort innocent pouvait, à la rigueur, favoriser constamment une belle personne. Pourquoi la fortune ne serait-elle pas amoureuse?

Le prince Santa-Croce ne pouvait qu'estimer infiniment l'amitié que le cardinal avait pour sa jeune épouse, qui, très féconde, lui donnait un enfant tous les ans, et même parfois tous les neuf mois, en dépit du docteur Salicetti, qui lui avait fortement recommandé le soin de sa santé, l'assurant que si elle s'exposait à redevenir enceinte avant que six semaines se fussent écoulées depuis ses dernières couches, elle pourrait en éprouver les suites les plus fâcheuses. On disait que le prince, sevré dans les derniers jours de la grossesse, se remettait à l'œuvre tandis qu'on allait présenter le nouveau-né aux fonts baptismaux.

L'amitié du cardinal pour sa femme offrait encore au prince Santa-Croce l'avantage de pouvoir faire venir de Lyon toutes les étoffes qu'il désirait, sans que le grand trésorier du pape pût y trouver à redire, puisqu'elles étaient adressées au cardinal ambassadeur de France. Il est juste d'observer aussi que le patronage du cardinal de Bernis garantissait la maison du prince de tous ceux qui auraient désiré faire la cour à sa femme, et certes les galants étaient nombreux. Le connétable de Colonna en était fort épris. Le prince avait surpris ce seigneur en tête à tête avec la princesse dans une chambre de son palais, et dans un moment où elle était certaine que le coup de cloche qu'on donnait à la porte n'annonçait pas l'éminence tenante. Le prince connétable à peine sorti, l'époux intima à la princesse de se tenir prête à le suivre le lendemain à la campagne. L'épouse protesta, dit que ce départ inopiné n'était qu'un caprice, une folie, et que son honneur ne lui permettait pas d'y consentir. Cependant le prince était fortement décidé, et elle aurait dû obéir, si le cardinal, qui survint pendant la contestation et ayant appris l'histoire de la bouche de la naïve et innocente princesse, n'eût fait sentir au prince qu'il était

de son honneur d'aller à la campagne tout seul, si des affaires l'y appelaient, et de laisser sa femme tranquille à Rome, où elle prendrait à l'avenir beaucoup plus sagement ses mesures, pour obvier à de pareilles rencontres, toujours importunes, faites pour faire naître de pitoyables *quiproquos*, ennemis de la paix domestique.

En moins d'un mois, je devins l'ombre des trois principaux personnages de la pièce. Ne me mêlant de rien pendant les disputes, écoutant, admirant, donnant toujours raison au vainqueur, je leur devins presque aussi nécessaire qu'un marqueur l'est aux joueurs de billard. Je remplissais, par des contes ou des commentaires plaisants, le temps morne qui succède à de pareils débats : on se trouvait remonté, on sentait qu'on m'en avait l'obligation, et on m'en récompensait en continuant à ne me trouver de trop en rien. Je voyais dans le cardinal, dans le prince et sa belle femme, trois êtres aimables, assez sages, assez libres de préjugés pour se rendre la vie heureuse par des moyens innocents, sans préjudicier en rien à la paix et aux bonnes lois de la société générale.

La duchesse de Fiano, assez vaine de ce que Rome pouvait penser d'elle et possédant le mari de celle dont il laissait la possession au cardinal, devait se croire une surabondance de mérite; mais personne n'était dupe qu'elle. Elle s'étonnait, la bonne dame, que je ne trouvasse pas évident que, si la princesse n'allait jamais chez elle, c'était par un invincible sentiment de jalousie. Un jour elle me parla avec tant de feu pour me convaincre que c'était ainsi, que je vis bien que, n'abondant pas dans son sens, je m'exposais à perdre ses bonnes grâces.

Quant aux charmes de la princesse, j'avais dû, dès le commencement, lui accorder qu'on ne pouvait comprendre comment ils avaient pu éblouir le cardinal; car, selon elle, rien n'était si maigre, rien n'était si frivole

que son esprit, personne n'était plus inconséquent. J'étais loin de le penser, car je trouvais incontestable que la princesse Santa-Croce était un bijou fait pour rendre heureux un amant voluptueux et philosophe, comme l'était le cardinal de Bernis.

En certains moments, je me surprenais à trouver ce prélat plus heureux de posséder ce trésor que l'éminente dignité où l'avaient élevé la fortune et le mérite personnel.

J'aimais la princesse; mais, n'allant pas jusqu'à nourrir des espérances de succès, je me tins dans les bornes qui m'assuraient la durée paisible de la place que j'occupais.

J'aurais pu m'émanciper, et réussir peut-être; mais j'aurais pu me tromper, choquer l'orgueil de cette femme, sans doute plus fière qu'amoureuse; j'aurais blessé la délicatesse du cardinal, que l'âge et la pourpre avaient, malgré sa philosophie, rendu différent de ce qu'il était lorsque nous possédions la belle M. M. en commun. Je me souvenais que Son Éminence m'avait dit qu'il n'avait pour elle que la tendresse d'un père, et que par là il m'avait assez fait connaître qu'il aurait trouvé mauvais que j'eusse tenté de devenir plus que le plus favori de ses très humbles serviteurs.

Je devais, au reste, me trouver très heureux de ce qu'elle ne se gênât pas plus avec moi qu'avec sa femme de chambre. Aussi, afin de lui faire tout le plaisir qui dépendait de moi, je faisais semblant de ne rien voir, lorsqu'elle était persuadée que je voyais tout.

Le chemin qu'il faut tenir pour se concilier une femme qui se dorlote n'est pas aisé à trouver, surtout si elle a à son service un roi — ou un cardinal.

La vie que je menais depuis un mois que j'étais à Rome était telle que je pouvais la désirer pour vivre

heureux et tranquille. Marguerite avait trouvé moyen de m'intéresser par ses attentions. N'ayant point de domestique, elle était matin et soir dans ma chambre, et son œil postiche était si parfait que je ne me souvenais plus qu'elle fût borgne. Ayant beaucoup d'esprit naturel, mais sans aucune culture, elle était vaine, et, quoique d'abord sans desseins, je flattais sa vanité en lui tenant soir et matin des propos badins, et en lui faisant de petits présents qui la mettaient à même de se faire remarquer à l'église le dimanche. Aussi je ne fus pas longtemps à m'apercevoir de deux choses : l'une qu'elle s'étonnait que, l'aimant, comme elle se le persuadait, je n'en vinsse jamais à une déclaration, soit en paroles, soit en actions; l'autre, que si je l'aimais, sa conquête ne me serait pas difficile.

Je devinai cette dernière circonstance, quand, excitée à me faire l'histoire des petites aventures qu'elle devait avoir eues depuis l'âge de onze ou douze ans jusqu'à dix-sept ou dix-huit qu'elle avait à cette époque, elle me raconta des circonstances qu'elle ne pouvait me dévoiler qu'en mettant de côté toute espèce de retenue.

Comme ces historiettes scandaleuses me faisaient le plus grand plaisir, j'étais parvenu à ne lui faire taire aucune circonstance en lui donnant quelques pièces de monnaie chaque fois que je trouvais à ses récits le caractère de la vérité, et en ne lui donnant rien lorsque je croyais m'apercevoir de quelques réticences qui rendaient ou qui auraient rendu l'histoire plus intéressante.

Elle me confessa qu'elle n'avait plus ce qu'une fille ne saurait perdre qu'une fois, qu'une amie, nommée Buonacorsi, qui venait la voir chaque jour de fête, était dans le même cas, et enfin le nom du jeune homme qui les avait exploitées pour la première fois.

Nous avions pour voisin un jeune abbé piémontais,

nommé Cerutti, chez lequel Marguerite était obligée d'aller, quand sa mère n'en avait pas le temps. Comme je la plaisantais sur son compte, elle me jura qu'elle ne faisait pas l'amour avec lui. Cela m'amusait, car je n'y tenais pas du tout.

Cet abbé était beau, savant, plein d'esprit; mais il était pauvre, chargé de dettes, et perdu de réputation dans Rome, à cause d'une fort vilaine histoire dont il était le héros.

On disait qu'il avait confié à un Anglais, qui aimait la princesse Lanti, qu'elle avait besoin de deux cents sequins; que, l'Anglais les lui ayant donnés pour qu'il les lui remît, l'abbé se les était appropriés. Cette bassesse avait été découverte par une explication survenue entre la dame et l'insulaire. Celui-ci, ayant dit à la princesse qu'il était prêt à tout faire pour elle, lui assura qu'il comptait pour rien les deux cents sequins qu'il lui avait fait remettre.

La princesse, surprise et indignée, lui donna un démenti. Tout s'éclaircit. L'Anglais prudent s'excusa, et bientôt l'abbé fut exclu de la maison de la princesse, tandis que l'Anglais ne voulut plus le voir.

Cet abbé Cerutti était un de ceux que Bianconi employait à écrire les *Éphémérides romaines* qui paraissaient toutes les semaines; il était devenu ce qu'on appelle mon ami dès que je me trouvai son voisin dans la maison de Marguerite. Je m'étais aperçu qu'il l'aimait, et je n'en étais nullement jaloux, car je n'étais pas amoureux de cette fille; mais, comme il était jeune et beau, je ne me figurais pas que Marguerite le traitât durement. Elle m'assura cependant qu'elle le détestait et qu'elle était fort fâchée que sa mère ne pût pas toujours le servir.

Cerutti avait déjà contracté des obligations envers moi.

Il m'avait emprunté une vingtaine d écus pour une huitaine de jours, et trois semaines s'étaient écoulées sans qu'il eût tenu parole. Je ne les lui demandais point cependant, et je lui en aurais même prêté vingt autres, s'il me les eût demandés. Mais voici ce qui arriva.

Lorsque je soupais chez la duchesse de Fiano, je rentrais tard, et Marguerite m'attendait. Sa mère était couchée. Ayant envie de rire, je gardais cette fille une heure, quelquefois deux, sans faire attention que nos badinages bruyants pouvaient déplaire à l'abbé, qui entendait tout, car nos chambres n'étaient séparées que par une mince cloison.

Un soir, rentrant chez moi vers minuit, je fus surpris de trouver la mère qui m'attendait.

« Où est votre fille, lui dis-je?

— Elle dort, et, en conscience, je ne puis plus permettre qu'elle reste avec vous toute la nuit.

— Mais elle ne reste avec moi que jusqu'au moment où je vais me coucher. Cette nouveauté m'offense, car elle me montre des soupçons qui me blessent. Qu'est-ce que Marguerite a pu vous dire? Si elle s'est plainte, elle a menti, et demain je sortirai de chez vous.

— Vous auriez tort : Marguerite ne m'a rien dit ; au contraire, elle soutient que vous ne faites que rire.

— Fort bien. Trouvez-vous qu'il y ait du mal à rire?

— Non, mais vous pouvez faire autre chose.

— Et sur cette possibilité, vous avancez en attendant un soupçon indigne qui doit blesser votre conscience, si vous êtes bonne chrétienne!

— Dieu me préserve de soupçonner mon prochain; mais j'ai été avertie que vos rires, vos badinages sont si bruyants, qu'il n'y a pas à douter que vos entretiens ne soient contraires aux bonnes mœurs.

— C'est donc l'abbé mon voisin qui a eu l'indiscrétion de vous inquiéter?

— Je ne puis pas vous dire qui m'a prévenue ; mais je le sais.

— Tant mieux pour vous. Demain j'irai loger ailleurs pour mettre votre conscience en repos.

— Mais ne puis-je pas vous servir aussi bien que ma fille ?

— Non. Votre fille me fait rire, et cela me fait du bien ; il n'en serait pas de même de vous. Vous m'avez insulté, et je vous quitterai demain ; car cela ne doit plus arriver.

— J'en serais mortifiée à cause de mon mari qui voudrait en savoir la raison, et je serais embarrassée de la lui dire.

— Vous vous tirerez d'affaire comme vous pourrez ; je ne m'embarrasse nullement de ce que votre mari pourra en dire, et je partirai demain. Allez-vous-en, car je veux me coucher.

— Permettez-moi de vous servir.

— Non, si vous voulez que je sois servi, envoyez-moi Marguerite.

— Elle dort.

— Éveillez-la. »

La bonne mère s'en alla et, deux minutes après, la fille entra, presque en chemise, et comme elle n'avait pas eu le temps de mettre son œil postiche, je la trouvai si drôle, que je partis d'un grand éclat de rire.

« Je dormais, me dit Marguerite, et ma mère m'a éveillée en sursaut en m'ordonnant de venir vous servir et de vous prier de ne point nous quitter, parce que cela ferait penser à mon père que nous avons fait quelque chose de mal.

— Je resterai, mais vous continuerez à venir seule comme par le passé.

— Oh ! moi, je le veux bien, mais nous ne rirons plus, car l'abbé s'en est plaint.

— Ah ! c'est donc l'abbé qui a fait ce remue-ménage?

— En doutez-vous? Notre joie l'a aigri en irritant sa passion.

C'est un gueux qu'il faut punir, et si nous avons ri hier, nous rirons davantage cette nuit. »

Après cet accord, nous fîmes mille enfantillages accompagnés d'éclats de rire, que nous redoublions par malice pour désespérer le petit collet. Dans le plus joyeux de nos ébats, qui duraient depuis plus d'une heure, la porte s'ouvre et la mère paraît. Elle nous trouva, moi coiffé du bonnet de Marguerite, et celle-ci ornée de deux grosses moustaches que je lui avais barbouillées avec de l'encre. A cette vue, la mère, qui croyait peut-être nous prendre en flagrant délit, fut forcée de faire chorus avec nous.

« Eh bien ! lui dis-je, cela est-il bien criminel?

— Non, et je vois que vous avez raison ; mais songez que vos innocentes orgies empêchent votre voisin de dormir.

— Qu'il aille dormir ailleurs. Je ne me gênerai pas pour lui. Je vous dirai même que vous n'avez qu'à choisir entre lui et moi ; car, si je consens à rester chez vous, c'est à condition que vous le renverrez, et je prends sa chambre.

— Je ne puis le renvoyer qu'à la fin du mois : mais je prévois qu'il dira à mon mari des choses qui interrompront la paix de la maison.

— Je vous promets qu'il sortira demain et qu'il se donnera bien de garde de rien dire. Laissez-moi le soin de tout, et l'abbé quittera de suite et de son plein gré votre maison, sans que vous ayez la moindre inquiétude à craindre. A l'avenir, craignez pour votre fille quand elle

sera seule avec un homme sans rire ni parler. Quand on ne rit pas, on fait du sérieux. »

Après ce discours, la mère partit satisfaite, et alla se mettre au lit. Marguerite, admirant la belle opération que j'avais promise pour le lendemain, devint si gaie, que je ne pus m'empêcher de rendre justice à son mérite, et après avoir passé avec elle une heure sans rire, elle me quitta fort heureuse de sa victoire.

Le lendemain de bonne heure j'entrai chez l'abbé, et après lui avoir reproché son indiscrétion, je lui signifiai qu'il eût à se procurer tout de suite un autre logement, ou à me payer sans aucun retard les vingt écus qu'il me devait. Après qu'il eut biaisé de son mieux, me voyant impitoyable, il me dit qu'il ne pouvait sortir sans payer quelques petites sommes qu'il devait au maître et sans avoir de quoi fournir au loyer d'une autre chambre pendant un mois.

« C'est bon, lui dis-je, voilà vingt écus, je vous en fais présent, ainsi que des vingt autres que vous me devez déjà; mais partez dès aujourd'hui et gardez-vous d'ouvrir la bouche d'aucune façon sur toute l'affaire, si vous ne voulez pas que je me déclare votre ennemi à toute outrance. »

Ainsi débarrassé, je fus en possession des deux chambres, ce qui me mit plus à l'aise; et j'eus à ma disposition Marguerite, et par elle, peu de jours après, la gentille Buonacorsi, qui lui était infiniment supérieure.

Ces deux filles me firent connaître le jeune héros dont le mérite les avait séduites.

C'était un jeune homme de quinze à seize ans, d'une charmante figure, quoique petit de taille. La nature l'avait rendu prodigieux dans ses proportions viriles, et sans doute à Lampsaque on lui aurait élevé des autels dans le temple de Priape, car il pouvait rivaliser avec ce dieu.

Ce jeune homme, de mœurs fort douces et de manières gentilles, avait des sentiments bien au-dessus d'un simple ouvrier. Il n'aimait ni Marguerite ni la Buonacorsi, mais dans la liberté de les voir ensemble, il les avait devinées curieuses de ce qu'elles ne croyaient pas, et leur avait montré la vérité. La satisfaction de la vue fit naître une satisfaction plus intime, plus sensuelle; il s'en aperçut et leur offrit de les contenter. A cette offre, les deux jeunes filles se consultèrent et, faisant semblant de n'être que complaisantes, elles se livrèrent, et le double exploit fut consommé. Ce jeune homme me plaisait. Je le mis bien en linge et en habits et, en peu de temps, sa confiance en moi fut entière. Il était amoureux d'une jeune fille à la possession de laquelle il mettait tout son bonheur. Mais il était malheureux, car cette jeune fille était cloîtrée et, ne pouvant l'obtenir en mariage, il se désespérait. L'obstacle venait de ce que, ne gagnant qu'un *paolo* par jour (cinquante-cinq centimes), il n'avait pas même assez pour vivre seul.

Comme il me parlait souvent de l'objet de ses adorations terrestres, l'envie me vint de la voir. Mais avant de raconter le fait, je dois dire comment je me trouvais à Rome quand je fis cette connaissance.

Un jour, m'étant rendu au Capitole pour y voir distribuer les prix aux jeunes élèves de peinture et de dessin, la première figure qui frappa mes regards fut celle de Mengs. Il était là, avec Pompée Battoni et deux ou trois autres peintres pour juger ceux des travaux qui méritaient la préférence.

Comme je n'avais pas oublié la conduite de cet artiste à mon égard à Madrid, je fis semblant de ne l'avoir point vu ; mais dès qu'il m'eût aperçu, il vint à moi et, me saluant avec amitié, il me dit :

« Mon cher Casanova, malgré ce qui s'est passé entre

nous à Madrid, nous pouvons tout oublier à Rome, dans ce pays de liberté réelle, et nous parler sans préjudicier à notre honneur.

— Je ne dis pas que non, pourvu que nous ne mettions jamais sur le tapis l'objet de notre différend, car, de ma part, je sens que ce ne saurait être de sang-froid.

— Je n'en disconviens pas, mais si vous aviez connu Madrid comme moi et l'obligation où j'étais de ménager les mauvaises langues, vous ne m'auriez pas mis dans le cas de devoir faire ce que je fis à regret.

— Cela n'y paraissait pas.

— Je le crois, mais tant mieux. Sachez que j'étais fortement soupçonné d'être protestant, et que si je m'étais montré indifférent à votre conduite, je pouvais me perdre en aggravant les soupçons. Venez dîner chez moi demain, et nous chargerons Bacchus de noyer tout ressentiment. Nous dînerons en famille et en amis. Comme je sais que vous ne voyez point votre frère, il ne sera pas chez moi. D'ailleurs, je ne le reçois pas, car si je l'accueillais, tous les honnêtes gens déserteraient ma maison. »

J'acceptai une invitation faite d'abondance et avec toute l'expression d'une franche amitié, et je fus exact au rendez-vous.

Mon frère partit de Rome quelque temps après avec le prince Beloselski, envoyé de Russie à Dresde, avec lequel il y était venu ; mais il ne put obtenir ce qu'il demandait pour recouvrer son honneur, car le sénateur Rezzonico fut inexorable. Nous ne nous vîmes à Rome que trois ou quatre fois.

Cinq ou six jours avant son départ, j'eus l'agréable surprise de voir arriver chez moi mon autre frère, l'abbé, gueux à son ordinaire, en haillons et exigeant effrontément que je le secourusse.

« D'où viens-tu ?

— De Venise, où je n'ai pu rester, n'ayant pas de quoi vivre.

— Et à Rome, comment penses-tu vivre?

— En disant la messe et enseignant le français.

— Toi, maître de langue! mais tu ne sais pas la tienne.

— Je sais la mienne et la française aussi, et j'ai déjà deux écoliers.

— Je les félicite des principes que tu peux leur donner; et qui sont-ils?

— Le fils et la fille de l'aubergiste chez lequel je loge. Mais cela ne me suffit pas, et dans les commencements il faut que vous me souteniez.

— Tu ne dois pas y compter. Sors de ma présence. »

Sans plus l'écouter, j'achevai de m'habiller à la hâte, et je sortis en disant à Marguerite de fermer mes chambres.

Ce malheureux alla me vilipender chez toutes mes connaissances, chez la duchesse de Fiano et jusque chez l'abbé Gama. Tout le nonde me criait aux oreilles que je devais le secourir ou le faire partir de Rome. Cela me fatiguait. Enfin l'abbé Cerutti vint me dire que si je ne voulais pas voir ce mauvais sujet réduit à demander l'aumône dans les rues, il fallait que je fisse quelque chose pour lui. « Vous pouvez, me dit-il, l'entretenir hors de Rome, et il est prêt à y aller, en faisant le sacrifice de trois *paoli* par jour. »

J'y consentis et Cerutti prit un biais qui me fit grand plaisir. Il parla à un curé qui était alors à Rome et qui desservait une église de franciscaines. Ce curé prit mon frère, lui assigna trois *paoli* pour dire chaque jour la messe, sans préjudice des petits-revenants bons, s'il réussissait à la prédication, que les religieuses de son couvent aimaient beaucoup.

Ainsi l'abbé Casanova s'en alla, et je me souciai peu qu'il sût ou non de qui les trois *paoli* lui venaient. Aussi longtemps que je restai à Rome, les neuf piastres par mois (environ cinquante francs) ne lui manquèrent pas; mais après mon départ il y retourna, et puis il passa à un autre couvent, où il mourut de mort subite, il y a treize ou quatorze ans.

Medini était à Rome depuis que j'y étais, mais nous ne nous étions jamais vus. Il logeait rue des Ursulines, chez un chevau-léger du pape, où, vivant du jeu, il tâchait de duper les étrangers qu'il pouvait y attirer.

Ce vaurien, ayant fait quelque fortune, avait fait venir de Mantoue sa maîtresse avec sa mère et une autre jeune fille fort jolie de douze ou treize ans. Croyant pouvoir se procurer des avantages plus grands en prenant un bel appartement garni, il était venu se loger à la place d'Espagne où je demeurais à cinq ou six maisons de lui; mais j'ignorais parfaitement cette circonstance.

Un jour, étant allé dîner chez l'ambassadeur de Venise, Son Excellence me dit que je dînerais avec un comte de Manucci qui venait de Paris et qui s'était beaucoup réjoui en apprenant que j'étais à Rome.

« J'imagine, ajouta le ministre, que vous le connaissez à fond : voudriez-vous bien me dire qui est ce comte que je dois présenter demain au saint-père?

— Je l'ai connu à Madrid chez l'ambassadeur Mocenigo : il se présente bien, il est modeste, poli, beau garçon; c'est tout ce que je sais.

— Était-il reçu à la cour d'Espagne?

— Je crois que oui, mais je ne l'assurerais pas.

— Moi, je crois que non, mais je vois que vous ne voulez pas me dire tout ce que vous en savez. N'importe, je ne risque rien de le présenter au pape. Il dit qu'il descend de ce Manucci, fameux voyageur du treizième

siècle, et des célèbres imprimeurs Manucci, qui ont tant honoré la littérature. Il m'a montré l'ancre dans ses armes à seize quartiers. »

Fort étonné que cet homme, qui avait poussé la vengeance jusqu'à vouloir me faire assassiner, parlât de moi comme d'un ami intime, je me déterminai à dissimuler pour voir où la chose irait aboutir. Je le vis donc paraître sans lui donner aucune marque de mon juste ressentiment et, lorsque après les compliments d'étiquette qu'il fit à l'ambassadeur, il vint à moi, en position de m'embrasser, je le reçus en lui demandant des nouvelles de son ambassadeur.

Manucci parla beaucoup à table, disant, pour me faire honneur, vingt mensonges sur tout ce que j'avais fait à Madrid, et se félicitant, je crois, de ce qu'en mentant il me forçait à mentir, en m'invitant ainsi à le faire valoir à mon tour.

J'avalai toutes ces pillules fort amères, ne pouvant faire autrement, mais bien décidé d'en venir à une explication sérieuse dès le lendemain.

Un Français, nommé chevalier de Neuville et qui était venu avec Manucci, m'intéressa beaucoup. Il était à Rome pour y solliciter la cassation de mariage d'une dame qui était dans un couvent à Mantoue. Il était particulièrement recommandé au cardinal Galli.

En nous disant une quantité d'histoires agréables, il amusa toute la compagnie, et, lorsque nous sortîmes de chez l'ambassadeur, j'acceptai de monter avec Manucci dans sa voiture pour aller faire une promenade jusqu'au soir.

En revenant à nuit tombante, il nous dit qu'il allait nous présenter à une jolie personne chez laquelle nous souperions et où nous pourrions faire une banque de pharaon.

La voiture s'arrêta sur la place d'Espagne, à peu de distance de ma demeure, et nous montâmes au second. En entrant, je fus fort surpris de voir le comte Medini et sa maîtresse, dont le chevalier avait fait l'éloge et que je ne trouvai nullement de mon goût. Medini me fit un compliment affectueux et remercia l'aimable Français de m'avoir engagé à oublier le passé et à l'aller voir.

M. de Neuville avait l'air étonné et, pour éviter une explication qui aurait pu être désagréable, je fis tomber la conversation sur un autre sujet.

Quand la compagnie fut assemblée, les pontes paraissant assez nombreux à Medini, il s'assit à une grande table, mit devant lui cinq ou six cents écus tant en or qu'en billets et commença à tailler. Manucci perdit tout l'or qu'il avait sur lui, Neuville enleva la moitié de la banque, et moi je me bornai au rôle de spectateur.

Après le souper, Medini ayant demandé au Français sa revanche, Manucci me demanda cent sequins. Je les lui donnai et, en moins d'une heure, il n'eut plus le sou; Neuville, au contraire, débanqua Medini, à vingt ou trente sequins près, ensuite nous nous retirâmes chacun chez soi.

Manucci logeait chez la fille de Roland, ma belle-sœur, où je comptais lui faire une visite dès le lendemain; mais il ne m'en laissa pas le temps, car de très grand matin, je le vis paraître chez moi.

Après m'avoir rendu mes cent sequins et, sans me laisser le temps de me reconnaître, il m'embrassa avec affection et, me montrant une forte lettre de crédit sur Belloni, il m'offrit tout l'argent dont je pouvais avoir besoin. Enfin, sans entrer en discours sur le passé, ce singulier jeune homme se comporta de manière à me prouver qu'oubliant mes torts et les siens, nous devions nous considérer comme deux bons amis.

En cette rencontre, mon cœur trahit mon esprit, comme cela m'est arrivé en maintes occasions. Je stipulai la paix qu'il m'offrait et qu'il me demandait.

Je n'étais plus d'ailleurs à cet âge où le courage irréfléchi ne trouve de satisfaction qu'à la pointe d'une épée. Je voyais évidemment que si Manucci avait des torts, il s'en repentait et désirait les réparer : je me rappelais que j'en avais eu avant lui, quoique moins graves, et je sentis mon honneur et mon cœur en repos.

Le surlendemain nous dînâmes chez lui tête à tête. Le chevalier de Neuville vint nous trouver vers la fin, et Medini étant arrivé peu d'instants après, nous engagea à faire une banque chacun à notre tour. Nous acceptâmes, et ce fut pour son malheur. Manucci gagna le double de ce qu'il avait perdu la veille, Neuville perdit quatre cents sequins, et moi je ne perdis qu'une bagatelle. Medini, qui n'en avait perdu qu'une cinquantaine, était désespéré et voulait se jeter par la fenêtre.

A peu de jours de là, Manucci partit pour Naples, après avoir donné cent louis à la maîtresse de Medini, qui alla souper tête à tête avec lui; mais cette ressource n'empêcha pas Medini d'être arrêté pour plus de mille écus de dettes qu'il avait faites depuis son arrivée à Rome.

Ce malheureux m'écrivit de sa prison des lettres dolentes pour me supplier d'aller à son secours; mais le seul effet que ses missives produisirent sur moi, ce fut de m'engager à prendre soin de ce qu'il appelait sa famille, me payant de mes offrandes sur la jeune sœur de sa maîtresse, ne me croyant pas obligé de me montrer généreux pour lui en pure perte.

Dans ces entrefaites, l'empereur d'Allemagne vint à Rome, avec son frère, le grand-duc de Toscane. Un des seigneurs de sa suite fit la connaissance de la jeune per-

sonne et mit Medini en état de satisfaire ses créanciers. Il quitta Rome peu de jours après avoir recouvré sa liberté, et nous le retrouverons dans quelques mois.

Je vivais heureux dans les habitudes que je m'étais faites. J'allais le soir chez la duchesse de Fiano, tous les après-midi chez la princesse Santa-Croce, et le reste du temps chez moi, où j'avais Marguerite, la gentille Buonacorsi et le jeune Menicuccio, qui, à force de me parler de ses amours, me fit naître l'envie d'en connaître l'objet.

La jeune personne qu'il aimait était dans une espèce de couvent où on l'avait placée par charité à l'âge de dix ans, et d'où elle ne pouvait sortir que pour se marier avec la permission du cardinal qui présidait à l'économie et à la police de cette maison. Les filles qu'on y enfermait obtenaient, en en sortant, deux cents écus romains de dot qu'elles portaient à leur épouseur.

Menicuccio avait sa sœur dans ce même cloître, et il pouvait l'aller voir les dimanches : elle descendait à la grille, suivie de la gouvernante chargée de son éducation et de sa surveillance. Quoique Menicuccio fût son frère, la police du couvent ne permettait pas qu'elle allât à la grille seule.

Il y avait cinq ou six mois que le jeune homme, s'y étant rendu à son ordinaire, vit sa sœur venir avec une autre jeune personne qu'il n'avait jamais vue, et mon jeune homme en devint éperdument amoureux.

Obligé de travailler toute la semaine, il ne pouvait se rendre à la fatale grille que les jours de fêtes ; mais le pauvre garçon n'avait le bonheur d'y voir celle qui le faisait tant soupirer que quand le hasard le voulait et, en cinq ou six mois, il n'avait joui de sa présence que sept à huit fois.

Sa sœur connaissait son amour et avait pour lui toutes les complaisances ; mais il ne dépendait point d'elle de

la faire descendre à la grille, et elle n'osait point demander à la supérieure la permission de l'y conduire, crainte d'éveiller des soupçons.

M'étant, comme je l'ai dit, déterminé à faire une visite à ces recluses, Menicuccio, chemin faisant, m'apprit que les femmes qui avaient la régie de cette maison n'étaient pas, à proprement parler, des religieuses, car elles n'avaient fait aucun vœu et ne portaient point l'habit monastique ; mais que, malgré cela, elles n'étaient guère tentées de quitter leur prison, de crainte de se voir, dans le monde, réduites à mendier leur pain, ou à se vouer à la servitude. Quant aux jeunes filles pubères, elles en sortaient en prenant la fuite, chose fort difficile, ou en se mariant, chose fort rare.

Nous arrivâmes à une vaste maison, mal bâtie, auprès d'une des portes de la ville, lieu désert, parce que cette issue ne donnait sur aucune route. Je fus surpris, en entrant dans le parloir, de voir une double grille à barreaux croisés, et si épaisse que la main d'une jeune fille de dix ans n'aurait pu s'insinuer dans les carrés, sans courir le risque de se blesser. Cette double grille barbare et vraiment scandaleuse laissait un assez grand intervalle entre l'extérieure et l'intérieure, ce qui, au premier aspect, diminuait les carrés de moitié, et contribuait à rendre extrêmement difficile de discerner les traits des personnes qui se plaçaient tout près de la seconde, et d'autant plus que la partie du parloir où se tenaient les infortunées recluses n'était éclairée que par le reflet incertain de la partie où se tenaient les visiteurs.

Cette vue me fit frémir.

« Comment et où, dis-je à Menicuccio, avez-vous vu votre maîtresse? car là dedans je ne vois que des ténèbres.

— La première fois, la gouvernante avait, par hasard,

une lumière, mais, sous peine d'excommunication, elle ne peut en allumer que pour recevoir des parents.

— Elle viendra donc avec de la lumière aujourd'hui?

— J'en doute, car la tourière lui aura dit que je ne suis pas seul.

— Mais comment avez-vous eu le crédit de voir votre amie, puisque vous n'en êtes point parent?

— Par hasard; elle vint la première fois en s'échappant, et la gardienne de ma sœur, très bonne personne, ne dit rien. Les autres fois elle est venue par l'intercession de ma sœur, mais sans bougie. »

En effet, trois femmes parurent bientôt, mais sans lumière, et il me fut impossible de persuader la surveillante de nous en procurer. Elle craignait d'être découverte et excommuniée.

Voyant que j'étais la cause innocente de la privation qu'éprouvait mon jeune ami, je voulus m'en aller; mais il s'y opposa. Je passai là une heure pénible, mais non pas sans intérêt. La voix de la sœur de Menicuccio m'inspira un sentiment délicieux, et je jugeai que ce devait être par l'organe de l'ouïe que les aveugles devenaient amoureux. La surveillante n'avait pas encore trente ans. Elle me dit que, lorsque les recluses avaient atteint leur vingt-cinquième année, elles devenaient gouvernantes des plus jeunes, et qu'à trente cinq ans elles étaient libres de quitter la maison; mais qu'il y en avait fort peu qui prissent ce parti, crainte de la misère.

« Vous avez donc beaucoup de vieilles?

— Nous sommes cent, et le nombre ne diminue que par la mort ou par de rares sorties.

— Mais celles qui sortent pour se marier, comment font-elles pour inspirer de l'amour à leurs épouseurs?

— Depuis vingt ans que je suis ici, je n'en ai vu sor-

tir que quatre pour se marier, et elles n'ont connu leur époux qu'à l'autel. Aussi celui qui va demander au cardinal protecteur l'une de nous est un fou ou un désespéré qui a besoin de deux cents piastres. Néanmoins le cardinal ne lui accorde la permission qu'après s'être assuré que le produit de son état lui donne la possibilité de bien entretenir sa femme.

— Et pour le choix, comment le fait-il?

— Le postulant doit dire l'âge et le talent que sa femme doit avoir, et le cardinal s'en rapporte à la supérieure.

— J'imagine que vous avez une bonne table et que vous êtes bien logées?

— Ni l'un ni l'autre. Trois mille écus par an ne sauraient suffire à tous les besoins de cent personnes. Celles qui gagnent quelque chose par leur travail sont les plus heureuses.

— Et qui sont ceux qui sollicitent pour mettre leurs filles dans cette prison?

— Des pauvres ou des bigots qui craignent que leurs filles ne deviennent la proie du vice. C'est pour cette raison que l'on ne reçoit ici que des filles jolies.

— Et qui est juge de cette beauté?

— Les parents, le prêtre, un moine ou le curé, et en dernier ressort le cardinal moine protecteur, qui, s'il ne trouve pas la jeune fille jolie, la rejette sans pitié, disant que les laides n'ont rien à craindre des séductions du monde. Ainsi vous pouvez croire qu'ici, malheureuses comme nous sommes, nous maudissons ceux qui nous ont trouvées jolies.

— Je vous plains, et je m'étonne qu'on ne puisse pas avoir la permission de vous voir honnêtement, afin d'avoir une raison de vous demander en mariage.

— Le cardinal dit qu'il n'est pas le maître de donner

cette permission, puisqu'il y a excommunication à transgresser les lois de la fondation.

— Celui qui a fait cette maison doit être dans l'enfer.

— Nous le croyons toutes et nous ne prions pas pour qu'il en sorte. Le pape devrait bien aviser à ce désordre. »

Je donnai dix écus à cette fille, en lui disant que dans l'impossibilité de la voir, je ne lui promettais pas de revenir une seconde fois, et je sortis avec Menicuccio, qui s'en voulait de m'avoir procuré cet ennui.

« Je prévois, lui dis-je, que je ne verrai jamais ni votre amante ni votre sœur, dont la voix m'a pénétré.

— Il me paraît impossible que vos dix piastres ne fassent pas des miracles.

— Il doit y avoir un autre parloir?

— Oui, mais il y a peine d'excommunication d'y entrer, excepté les prêtres, sans la permission du saint-père. »

Je ne concevais pas comment un établissement aussi monstrueux pouvait être toléré, car la difficulté pour ces pauvres recluses de trouver des maris était patente. Je pensai que puisque deux cents piastres étaient assignées à chacune, le fondateur avait dû compter sur au moins deux mariages par an, et je jugeai que quelque fripon devait détourner ces sommes à son profit.

Je communiquai mes réflexions au cardinal de Bernis en présence de la princesse, qui, mue d'un vif intérêt pour ces infortunées, dit qu'il fallait présenter au pape une requête signée de toutes, et dans laquelle elles demanderaient au saint-père la permission de recevoir des visites au parloir en tout honneur, et avec la décence qu'on observe dans les autres couverts de femmes.

Le cardinal me dit d'écrire la supplique, de la faire signer et de la remettre à la princesse, qu'en attendant il trouverait le moment de prévenir le saint-père et qu'il penserait à la personne qui, officiellement, lui remettrait la requête.

Ne doutant point du consentement du plus grand nombre des recluses, je fis la requête et, la seconde fois que j'allai à la grille, je la laissai à la même gouvernante à laquelle j'avais parlé. Ravie de mon idée, elle me promit que la première fois que j'irais les voir, elle me rendrait mon écrit signé de toutes ses compagnes de malheur.

Quand la princesse Santa-Croce eut la requête couverte de signatures, elle s'adressa au cardinal Orsini, protecteur, qui lui promit d'en parler au pape que le cardinal de Bernis avait déjà préparé. Le saint-père, sans hésiter, fit expédier le bref qui levait l'excommunication.

Le chapelain de la maison fut chargé de prévenir la supérieure qu'à l'avenir elle devait permettre au grand parloir les visites des jeunes filles qui y seraient appelées, en les faisant accompagner d'une surveillante.

Ce fut Menicuccio qui vint, tout joyeux, m'apporter cette nouvelle, que la princesse même ne savait pas encore et qui fut enchantée de l'apprendre de moi.

Le pape Ganganelli, honnête homme, ne s'en tint pas là. Il ordonna qu'on fît le procès à l'administration et qu'on lui fît rendre un compte sévère de tout ce qu'elle avait détourné depuis cent ans et plus, que l'établissement avait été fondé. Il réduisit le nombre de cent à cinquante et doubla la dot. Il ordonna en outre que toute fille qui aurait atteint vingt-cinq ans sans trouver un mari fût congédiée avec ses quatre cents écus ; que douze

matrones, reconnues femmes de bonnes mœurs, fussent prises à gages pour être gouvernantes des jeunes filles, dont quatre seraient sous la direction immédiate de chacune ; et que douze servantes seraient payées pour faire les gros ouvrages et le service de la maison.

CHAPITRE VII

Souper à l'auberge avec Armelline et Émilie.

Les innovations dont je viens de parler ne s'accomplirent que dans l'espace de six mois. Ce qui fut fait en premier lieu, ce fut l'abolition de la défense d'entrer au parloir et même dans l'intérieur du couvent ; comme il n'y avait ni vœux ni clôture, la supérieure devait être libre d'en agir suivant qu'elle le jugerait convenable. Menicuccio en avait été averti par un billet que sa sœur lui avait écrit, et qu'il vint m'apporter tout joyeux, m'engageant à l'accompagner au couvent, comme sa sœur l'en priait, pour faire demander à la grille sa jeune amie, qui descendrait ou seule avec elle, ou avec sa gouvernante particulière ; mais que c'était moi qui devais la faire appeler.

Me prêtant de bon cœur à cet aimable manège, et impatient de voir les visages des trois recluses, comme d'entendre leurs propos sur le grand événement, nous partîmes à l'instant.

En arrivant au grand parloir, je vis deux grilles, l'une occupée par l'abbé Guasco, que j'avais connu à Paris, chez Giulietta, en 1751 ; l'autre par un seigneur russe

nommé Ivan Ivanovitch Schouvaloff, et le père Jacquier, minime de la Trinità dei Monti, savant astronome. Je vis dans l'intérieur de très jolies personnes.

Les nôtres étant arrivées, toutes les quatre à la même grille, nous commençâmes une conversation fort intéressante, mais à voix basse, parce qu'on pouvait nous entendre. Nous ne fûmes à notre aise qu'après le départ des autres visiteurs. L'objet de l'amour de mon jeune ami était une fort jolie fille, mais sa sœur était ravissante.

Elle touchait à sa seizième année ; d'une taille élevée, bien prise et très formée ; elle m'enchanta. Je croyais n'avoir jamais vu de teint plus blanc, des yeux, des sourcils et des cheveux plus noirs ; mais ce qui rendait irrésistible la force de ses charmes, c'était la douceur de ses regards et de sa voix, et la naïveté spirituelle de ses propos. Sa gouvernante, qui avait dix ou douze ans plus qu'elle, était aussi fort aimable et très intéressante par un ton de pâleur et de tristesse qui paraissait provenir d'un feu dévorant qu'elle était sans cesse forcée d'étouffer. Elle me fit grand plaisir en me racontant en détail la confusion que le nouvel arrangement avait causée dans la maison.

« La supérieure en est fort contente, me dit-elle, et toutes mes jeunes compagnes en sont dans la joie ; mais les vieilles, devenues bigotes par nécessité, en sont toutes scandalisées. La supérieure a déjà donné des ordres pour que des fenêtres soient pratiquées aux parloirs obscurs, malgré les vieilles qui prétendent qu'elle ne doit pas renchérir sur les concessions que le père directeur a faites. »

La supérieure raisonnait juste, en disant que, dès qu'il était permis à tout le monde d'aller au parloir clair, les obscurs devenaient absurdes. Elle avait aussi décidé que

la double grille serait supprimée, puisqu'il n'y en avait qu'une au grand parloir.

Trouvant que la supérieure devait être une femme d'esprit, l'envie me vint de la connaître, et Émilie me procura ce plaisir le lendemain.

Émilie était le nom de la triste amie d'Armelline, sœur de Minicuccio.

Cette première visite dura deux heures, qui me parurent bien courtes : Menicuccio était allé causer à une autre grille avec sa bien-aimée, ayant en tiers sa gouvernante.

Je partis, après leur avoir laissé dix écus romains, comme la première fois, et avoir baisé les belles mains d'Armelline, dont la figure se couvrit du plus vif carmin dès qu'elle y sentit mes lèvres collées. Jamais une main d'homme n'avait touché ces mains mignonnes et délicates avant cet instant, et elle fut tout ébahie quand elle vit avec quelle volupté je les lui baisais.

Je rentrai chez moi amoureux de cette jeune beauté, et, nullement embarrassé des difficultés que je prévoyais pour parvenir à sa possession, je m'abandonnai à cette passion qui me semblait la plus douce et la plus vive que j'eusse jamais ressentie.

Mon jeune ami nageait dans la joie. Il avait déclaré son amour à sa belle qui ne demandait pas mieux que de devenir sa femme, s'il pouvait se procurer le consentement du cardinal. Comme ce consentement ne tenait qu'à prouver qu'il pouvait, par son travail, suffire à son entretien, je lui promis cent écus romains aussitôt qu'ils lui seraient nécessaires et ma protection pour lui procurer des pratiques ; car, ayant fait son temps d'apprentissage et de garçon tailleur, il était en état d'ouvrir une boutique pour son propre compte.

« J'envie votre sort, lui dis-je, car vous avez la cer-

titude d'être heureux, tandis que moi, amoureux de votre sœur et dans l'impossibilité de l'épouser, je me vois au désespoir.

— Vous êtes donc marié? me dit-il.

— Hélas ! oui. Mais il ne faut rien dire, car je veux l'aller voir tous les jours, et si l'on savait que je suis marié, mes visites deviendraient suspectes. »

Je me vis dans l'obligation de faire ce mensonge autant pour ne pas me laisser tenter de faire la sottise de me marier, que pour empêcher qu'Armelline ne se flattât que je la voyais dans cette intention.

Je trouvai la supérieure du couvent fort aimable, très polie, pleine d'esprit et très libre de préjugés. Depuis qu'elle était descendue à la grille pour m'obliger, elle y venait quelquefois pour son plaisir. Elle savait que j'étais l'auteur de l'heureuse réforme que sa maison venait d'éprouver, et elle me rendait compte de toutes les obligations qu'elle croyait m'avoir, et qui s'augmentaient chaque jour; car, en moins de six semaines, elle eut le bonheur de voir sortir trois de ses jeunes recluses pour faire de très bons mariages, et on lui avait ajouté six cents écus romains à la rente annuelle qu'elle recevait pour l'entretien de la maison, dont elle avait l'administration et l'économie intérieures.

Cette supérieure me confia qu'elle était mécontente d'un des confesseurs, dominicain qui exigeait que ses pénitentes approchassent de la sainte table toutes les fêtes et tous les dimanches, qui les tenait au confessionnal des heures entières, et leur imposait des austérités, des abstinences capables de détruire leur santé.

« Cela, me dit-elle, ne saurait améliorer leur morale, et leur prend beaucoup de temps, de sorte que leur travail s'en ressent et par suite leur bien-être ; car leur petite industrie seule peut leur procurer quelques douceurs.

— Combien de confesseurs avez-vous?

— Ils sont quatre.

— Êtes-vous contente des autres?

— Oui. Ce sont des prêtres très raisonnables et qui n'exigent de la nature humaine que ce qu'elle peut sans trop d'efforts.

— Je me charge de faire parvenir vos justes griefs au cardinal; voulez-vous les écrire?

— Ayez la bonté de me faire un modèle. »

Je le lui fis, elle le copia, le signa, et me l'ayant remis, je le le fis parvenir à Son Éminence. Peu de jours après, le dominicain reçut une autre destination, et ses pénitentes furent réparties entre les trois autres confesseurs, ce qui me fit un honneur extrême dans la jeune partie de la communauté.

Menicuccio allait voir son amie chaque jour de fête, et moi, amoureux fou, j'allais voir sa sœur chaque matin à neuf heures. Je déjeunais avec elle et Émilie, et restais seul avec elles dans le parloir jusqu'à onze heures. Comme il n'y avait qu'une grille, je m'y enfermais; cependant de l'intérieur on pouvait y voir; car, comme il n'y avait pas de fenêtre, on laissait la porte ouverte, afin de donner accès à la lumière. Cela me gênait beaucoup, car à tout moment je voyais passer devant cette porte des recluses, jeunes ou vieilles, qui, sans s'arrêter, ne manquaient jamais de jeter un coup d'œil à la grille; ce qui empêchait ma belle Armelline d'abandonner sa main à la disposition de mes lèvres amoureusement avides.

Vers la fin de décembre, le froid étant devenu fort sensible, j'en profitai pour prier la supérieure de me permettre de lui envoyer un paravent qui seul pouvait me garantir d'un rhume qu'un vent coulis continuel devait indubitablement me donner. Cette femme, sentant

qu'on ne pouvait pas fermer la porte, ne vit aucun obstacle à m'accorder ma demande, et nous nous mîmes à notre aise, mais dans des bornes si étroites, à l'égard des violents désirs qu'Armelline m'inspirait, que j'y mourais à la peine.

Au premier de l'an de 1771, je leur fis présent à chacune d'un bon habit d'hiver, et j'envoyai à la supérieure une provision de chocolat, de sucre et de café : présent qui fut bien venu et dont on me sut beaucoup de gré.

Émilie étant venue plusieurs fois à la grille un quart-d'heure avant Armelline qui n'était pas prête, et pour ne pas me laisser seul, Armelline commença aussi à venir seule quand sa gouvernante se trouvait occupée à quelque chose. Ce fut dans ces quarts d'heure de tête à tête que la douceur angélique de cette adorable créature acheva de me captiver.

L'amitié réciproque d'Émilie et d'Armelline était parfaite : néanmoins leurs préjugés sur les jouissances sensuelles étaient si forts, que je n'avais pu réussir encore à les mettre d'accord pour écouter des propos licencieux, ou pour trouver dignes de pardon certaines privautés que je désirais prendre, ni pour accorder à mes yeux ces licences indiscrètes mais délicieuses, dont on se contente en attendant mieux.

Un jour, je les pétrifiai en leur demandant si, pour s'entre-donner des marques de la plus tendre amitié, elles ne partageaient pas quelquefois le même lit.

La rougeur avait envahi leurs visages !

Émilie me demanda avec la candeur de l'innocence ce qu'il pouvait y avoir de commun entre l'amitié et l'incommodité d'être couchées à deux dans un lit très étroit?

Je me donnai bien de garde de chercher à justifier ma question, car je les voyais alarmées de la pensée qui devait me l'avoir inspirée. Elles étaient sans doute de

chair et d'os comme moi, mais notre éducation n'était pas de même nature, et je les trouvais de bonne foi. Elles ne s'étaient jamais communiqué leurs secrets mystères, et peut-être même n'en avaient-elles jamais fait confidence à leur confesseur, soit par honte invincible, soit qu'elles pensassent n'avoir jamais péché en permettant à leurs mains des libertés sur elles-mêmes.

Leur ayant fait présent de bas de soie garnis de peluche à l'intérieur, pour les garantir du froid, présent qu'elles reçurent avec les marques de la plus vive reconnaissance, je les priai vivement de les chausser en ma présence. J'eus beau leur dire qu'il n'y avait aucune différence essentielle entre les jambes d'une demoiselle et celles d'un homme, que cela ne pouvait pas être même un péché véniel et que leur confesseur se moquerait d'elles, si elles s'en confessaient comme d'un crime ; elles me répondirent toujours d'accord et toujours en rougissant que cela ne pouvait pas être permis à des filles, auxquelles on n'avait donné des jupes que pour les couvrir.

La contrainte avec laquelle Émilie m'alléguait ces raisons, qu'Armelline approuvait sans cesse, me prouvait avec évidence que ce n'était ni la coquetterie ni l'artifice qui l'inspirait, et que ses préjugés ne provenaient que de son éducation et de sa délicatesse morale. Je devinai sa pensée : elle était persuadée qu'en agissant différemment, elle se serait dégradée à mes yeux et que j'aurais conçu d'elle une opinion désavantageuse. Émilie avait pourtant vingt-sept ans et n'était aucunement préoccupée par une dévotion excessive.

Quant à Armelline, je voyais, à n'en pas douter, qu'elle aurait eu honte d'être moins exacte que son amie, en qui elle s'était habituée à voir son modèle. Il me semblait qu'elle m'aimait et qu'au contraire de la plu-

part des jeunes filles, il me serait moins difficile d'en obtenir des faveurs en secret qu'en présence de son amie.

J'en fis l'essai un matin qu'elle parut à la grille seule, me disant que sa gouvernante était occupée pour quelques instants. Je lui dis que, l'adorant, je me trouvais le plus malheureux des hommes ; car, étant marié, je ne pouvais espérer de l'épouser, et me procurer ainsi le bonheur de la posséder entre mes bras pour l'inonder de mes baisers.

« Est-il possible, belle Armelline, que je puisse vivre, n'ayant d'autre soulagement que celui de baiser vos charmantes mains. »

A ces paroles, prononcées avec l'accent de la passion, elle fixa ses beaux yeux sur les miens, et après avoir pensé quelques secondes, elle se mit à baiser mes mains avec autant de feu que j'en mettais à baiser les siennes.

Je la priai alors d'approcher sa bouche de la grille où je collais la mienne. Elle rougit, baissa les yeux, et n'en fit rien. Je m'en plaignis amèrement, mais en vain. Elle fut sourde et muette jusqu'à l'arrivée d'Émilie, qui nous demanda pourquoi nous n'étions pas gais comme d'ordinaire.

Ces jours-là, les premiers de l'année 1771, je vis paraître chez moi Mariuccia, que j'avais mariée dix ans auparavant avec un brave garçon qui avait ouvert une boutique de perruquier. Mes lecteurs pourront se souvenir comment je l'avais connue chez l'abbé Momolo, *scopatore* du pape Rezzonico. Depuis trois mois que j'étais à Rome, j'avais fait de vaines recherches pour savoir ce qu'elle était devenue, de sorte que son apparition me fut fort agréable, et d'autant plus que je la trouvai très peu changée.

« Je vous ai vu à Saint-Pierre, me dit-elle, à la messe de la nuit de Noël : mais, n'ayant pas osé vous approcher

à cause de la compagnie avec laquelle je me trouvais, je chargeai une de mes connaissances de vous suivre et de me dire où vous logiez.

— D'où vient que je n'ai rien pu savoir de vous depuis trois mois que je suis ici?

— Il y a huit ans que mon mari s'est établi à Frascati, où nous vivons fort heureux.

— J'en suis bien aise : avez-vous des enfants?

— J'en ai quatre, et l'aînée, qui a neuf ans, vous ressemble beaucoup.

— L'aimez-vous?

— Je l'adore; mais j'aime également les trois autres. »

Voulant aller déjeuner avec Armelline, je priai Marguerite de lui tenir compagnie jusqu'à mon retour.

Mariuccia dîna avec moi, et je passai délicieusement le reste de la journée avec elle, sans être tenté de renouveler notre connaissance amoureuse. Nos aventures fournirent matière abondante à notre entretien, et elle me donna l'intéressante nouvelle que Costa, mon ancien valet de chambre, était revenu à Rome, en grand équipage, trois ans après mon départ, et qu'il avait épousé la fille de Momolo, dont il était devenu amoureux lorsqu'il était à mon service.

« C'est un gueux qui m'a volé.

— Je l'ai deviné, mais cela ne lui a pas profité. Il a quitté sa femme deux ans après l'avoir épousée, et on ne sait où il est.

— Qu'est devenue sa femme?

— Elle est à Rome, dans la misère depuis que son père est mort. »

Je ne me souciai point d'aller voir cette pauvre malheureuse, ne pouvant lui faire du bien, et ne voulant pas l'affliger, car je n'aurais pu m'empêcher de lui dire que

si je retrouvais son mari, je voulais le faire pendre. J'ai en effet conservé cette intention jusqu'en 1785 ; à cette époque je trouvai ce vaurien à Vienne, valet de chambre du comte Erdich, et quand nous en serons là, je dirai ce que je fis.

Je promis à Mariuccia d'aller lui faire une visite pendant le carême.

Amoureux d'Armelline et malheureux, je faisais pitié à la princesse Santa-Croce, et au bon cardinal de Bernis, que j'amusais souvent en leur racontant mes souffances.

Le cardinal dit à la princesse qu'elle pourrait bien me faire le plaisir d'obtenir du cardinal Orsini la permission de conduire Armelline au théâtre, et qu'alors, étant de la partie, je pourrais me la rendre moins sévère.

« Vous ne sauriez douter, lui dit-il, de la complaisance du cardinal, puisque Armelline n'est sujette à aucun vœu ; mais, comme avant de lui faire cette demande, il est nécessaire que vous connaissiez le tendre objet des ardeurs de notre ami, vous n'avez qu'à dire au cardinal que vous êtes curieuse de voir l'intérieur de la maison.

— Croyez-vous qu'il me permettra de la voir ?

— Dans l'instant, car la clôture n'est qu'une simple clôture de police. Nous irons avec vous.

— Vous y viendrez ! Oh ! mon cher cardinal, c'est une partie charmante.

— Demandez la permission, et nous fixerons l'instant. »

Ce beau projet me semblait un rêve délicieux. Je devinai que le galant cardinal était curieux de voir Armelline, mais sa curiosité ne m'alarmait pas, car je le connaissais constant. Outre cela, j'étais sûr que si ma belle recluse lui plaisait, il s'intéresserait, ainsi que la princesse, à lui trouver un mari capable de la rendre heureuse, en lui procurant des grâces qui à Rome sont nom

breuses, comme dans tous les pays livrés aux abus.

Trois ou quatre jours après, la princesse me fit appeler dans sa loge du théâtre Alberti, et me montra le billet du cardinal Orsini, pour aller voir l'intérieur de la maison avec les personnes qui seraient de sa société.

« Demain après dîner, me dit l'aimable princesse, nous fixerons le jour et l'heure. »

Le lendemain, ayant fait ma visite habituelle à mes recluses, la supérieure vint à la grille pour me dire que le cardinal protecteur lui avait fait savoir que la princesse Santa-Croce irait visiter la maison en compagnie, ce qui lui faisait un grand plaisir.

« Je le sais, lui dis-je, et je serai avec la princesse.

— Et quand viendra-t-elle ?

— Je l'ignore encore, mais je vous en préviendrai dès que je le saurai.

— Cette nouveauté a mis toute la maison en émoi. Les dévotes en ont la tête renversée, car, à l'exception de quelques prêtres, du médecin et du chirurgien, personne, depuis la fondation de la maison, n'a montré l'envie d'en voir l'intérieur.

— Il n'y a plus d'excommunication, madame, et dès lors on ne peut plus avoir l'idée de clôture, et vous n'avez pas besoin de la permission de Son Éminence pour recevoir des visites particulières.

— Je le sens bien, mais je ne l'oserais pourtant pas. »

L'heure de la visite ayant été fixée l'après-midi, j'en prévins la supérieure dès le lendemain matin. La duchesse de Fiano ayant voulu être de la partie, nous y descendîmes à trois heures. Le cardinal n'avait aucun insigne de son éminente qualité. Il connut Armelline en la voyant, tant la description que je lui en avais faite était exacte ; et en lui parlant de ses charmes, il la félicita d'avoir fait ma connaissance.

La pauvre jeune fille rougissait jusqu'au blanc des yeux, et je crus qu'elle allait s'évanouir quand la princesse, après lui avoir dit que personne dans la maison n'était aussi belle qu'elle, lui donna deux tendres baisers, chose défendue, par institution, dans la maison.

La princesse, après avoir ainsi caressé Armelline, se mit à complimenter la supérieure. Elle lui dit que j'avais eu raison de lui parler de son esprit, car elle en jugeait par l'ordre et la propreté qu'elle voyait régner dans sa maison. « Je parlerai de vous au cardinal Orsini, lui dit-elle, et vous pouvez compter que je vous rendrai toute la justice que vous méritez. »

Quand nous eûmes vu toutes les chambres, où il n'y avait rien de curieux à voir, je présentai Émilie à la princesse, qui lui fit l'accueil le plus cordial. « Je sais, lui dit-elle, que vous êtes triste, mais j'en devine le motif. Vous êtes bonne et jolie, j'aurai soin de vous trouver un mari qui aura le secret de vous rendre la gaieté. » La supérieure appuya le compliment par un sourire d'approbation; mais je vis une douzaine de bigotes surannées faire la grimace.

Emilie, qui n'osa pas répondre, prit la main de la princesse et la lui baisa avec affection, comme pour la sommer de tenir sa promesse.

Quant à moi, je jouissais avec orgueil de voir qu'au milieu d'une foule de jeunes filles véritablement belles, aucune ne pouvait jouter avec mon Armelline, qui les éclipsait comme l'astre du jour éteint la clarté des plus brillantes étoiles.

Lorsque nous descendîmes au parloir, la princesse dit à Armelline qu'elle demanderait au cardinal la permission de la conduire trois ou quatre fois au théâtre pendant le carnaval. Mais à ces mots je vis la stupéfaction peinte sur tout le troupeau, excepté sur la supé-

rieure, qui dit que Son Éminence avait le droit de supprimer toutes les rigueurs dans une maison où les filles n'étaient détenues que pour se bien marier.

La pauvre Armelline, accablée de honte et de joie semblait anéantie. Elle ne savait où trouver les mots convenables pour remercier la princesse, qui, au moment de partir, la recommanda vivement à la supérieure, ainsi que son amie Émilie, et lui remit une cédule pour qu'elle leur fît les petits présents dont elles pouvaient avoir le plus besoin.

La duchesse de Fiano, piquée de générosité, dit à la supérieure qu'elle me chargerait d'un petit présent qu'elle voulait faire aussi à Armelline et à Émilie.

On peut deviner tout ce que je dis à la princesse dès que nous fûmes en voiture, pour lui exprimer ma reconnaissance.

Je n'eus pas besoin d'excuser Armelline, car la princesse et le cardinal l'avaient bien jugée. Son trouble l'avait naturellement empêchée de montrer de l'esprit, mais son œil ne permettait pas qu'on la soupçonnât d'en manquer. Elle ne pouvait être au reste que telle que l'éducation l'avait faite.

La princesse était impatiente de la voir au théâtre et puis souper avec elle à l'auberge, comme c'est la coutume à Rome.

Elle écrivit sur ses tablettes les noms d'Armelline et d'Émilie, afin de leur faire obtenir toutes les grâces possibles.

Je pensais à la maîtresse de mon pauvre Menicuccio, mais l'instant n'était pas opportun pour la recommander. Cependant, le lendemain, ayant trouvé un moment favorable, je confiai au cardinal de Bernis ma sollicitude pour ce bon jeune homme. Le cardinal le vit, et, Menicuccio lui ayant plu, il s'y intéressa si bien, qu'il la lui

fit épouser avant la fin du carnaval, avec une dot de cinq cents écus romains. Avec cette somme et les cent écus dont je lui fis présent, il fut en état de se bien meubler et d'ouvrir une boutique de maître.

Le lendemain de notre visite au couvent fut un jour de triomphe pour moi. Dès qu'à mon ordinaire je parus à la grille, on alla prévenir la supérieure, qui se hâta de venir me remercier.

La cédule que la princesse lui avait donnée était de cinquante écus, et elle me dit qu'elle allait les employer à fournir du linge à Armelline et Émilie.

Ces chères recluses furent toutes stupéfaites quand je leur appris que le gros abbé était le cardinal de Bernis, car elles ignoraient qu'un cardinal pouvait quitter la pourpre.

La duchesse de Fiano leur avait envoyé un tonneau de vin, provision dont la maison était sevrée depuis longtemps; et tant de présents leur en faisaient espérer d'autres. Aussi, me considérant comme la source, le premier moteur de leur fortune, leur reconnaissance se peignait dans leurs regards, dans le son de leur voix, et moi, je pensais pouvoir aspirer à tout.

A peu de jours de là, la princesse, remerciant le cardinal Orsini, lui dit qu'elle s'intéressait spécialement à deux des jeunes recluses, et que, voulant leur trouver des établissements convenables, elle désirait pouvoir les mener quelquefois au théâtre, pour leur faire un peu connaître le monde, en s'engageant d'aller les prendre et de les ramener à leur couvent, ou de ne les confier qu'à des personnes sûres. Le cardinal lui répondit que la supérieure recevrait à cet effet tous les ordres qu'elle pouvait souhaiter.

Quand la princesse me rapporta son entretien avec le cardinal, je lui dis que j'aurais soin de lui faire savoir tous les ordres que la supérieure aurait reçus.

Dès le lendemain, en effet, la supérieure me dit que l'auditeur du cardinal était allé lui dire que Son Éminence laissait à sa sagesse le soin de diriger pour le mieux les jeunes personnes confiées à sa direction, en la priant d'avoir pour les vœux de la princesse de Santa-Croce tous les égards possibles.

« J'ai aussi, me dit la supérieure, reçu l'ordre d'envoyer à Son Éminence le nom de celles qui, ayant passé trente ans, auraient envie de sortir du couvent : elles en obtiendront l'autorisation et deux cents écus. Je n'ai pas encore publié cet ordre, ajouta-t-elle, mais je ne crois pas me tromper en disant que je serai débarrassée au moins d'une vingtaine. »

Je rendis compte à la princesse des ordres du cardinal, et elle trouva que Son Éminence ne pouvait pas en agir plus noblement.

Le cardinal de Bernis, présent à notre entretien, lui dit qu'elle ferait bien, la première fois qu'elle voudrait mener ses jeunes protégées au théâtre, d'aller les prendre en personne, en prévenant la supérieure qu'elle ne les enverrait jamais chercher qu'en voiture et par sa livrée.

Comme de raison, la princesse partagea l'avis du cardinal, et peu de jours après elle alla, seule, prendre Émilie et Armelline, qu'elle conduisit à son palais de Campo di Fiore, où je l'attendais avec le cardinal, le prince son époux et la duchesse de Fiano.

On les fêta, on leur parla avec bonté, on les encouragea à répondre, à rire, à dire librement ce qu'elles pensaient ; tout était inutile : se trouvant pour la première fois dans un appartement aussi splendide, dans une société brillante, elles étaient si confuses qu'elles ne pouvaient se résoudre à parler, tant la honte leur faisait craindre de dire des bêtises. Émilie n'osait prononcer deux mots sans se lever, et Armelline ne brillait que

par sa beauté et la rougeur qui, à chaque question qu'on lui adressait, donnait une nouvelle vie à son beau visage. La princesse avait beau la couvrir de baisers, elle ne pouvait l'enhardir à les lui rendre.

Bientôt pourtant, un peu rassurée, Armelline s'empara de la main de la princesse et y colla ses lèvres avec effusion ; mais, quand la belle Romaine appliquait ses lèvres sur les siennes, la jeune fille restait inactive et semblait ignorer absolument l'art si naturel et si doux de décocher un baiser.

Le cardinal et le prince riaient ; la duchesse disait que tant de retenue n'était pas naturelle. Quant à moi, je souffrais, car tant de gaucherie me semblait toucher de bien près à la bêtise, puisque Armelline n'avait besoin de faire sur les lèvres de la princesse que ce qu'elle faisait sur ses mains. Mais il lui semblait, sans doute, qu'en imitant la princesse, elle lui manquerait de respect, malgré les invitations pressantes qu'elle en recevait.

L'éducation pervertit la nature quand elle ne la perfectionne pas.

Le cardinal me prit à part et me dit qu'il lui paraissait impossible qu'en deux mois je n'eusse pas initié cette jeune personne ; il dut pourtant en être convaincu, et reconnaître la force d'une longue habitude fortifiée par le préjugé.

Pour cette première fois, la princesse voulut les conduire au théâtre *di Torre di Nona*, où l'on joue des pièces bouffonnes : elles furent forcées de rire, et cela nous fit espérer.

Après la comédie, nous allâmes souper à une auberge, et, à table, la bonne chère et les exhortations que je leur fis parvinrent à les dégourdir. Nous les persuadâmes à boire du vin, et cela leur donna du courage. Émilie quitta sa tristesse, et Armelline donna enfin de bons et

beaux baisers à la princesse. Nous l'applaudîmes, et cela lui prouva qu'elle n'avait pas mal fait.

Comme de raison, la princesse me chargea de l'agréable commission de reconduire ses deux convives à leur couvent, et c'était le moment où je devais faire le premier pas pour atteindre au grand but; mais, la voiture à peine partie, je m'aperçus que j'avais eu tort de compter sans mon hôte. Lorsque je voulus donner des baisers, on détourna la tête; quand je voulus allonger ma main indiscrète, on s'enveloppa; quand je voulus forcer le passage, on m'opposa de la force; quand je me plaignis, on me dit que j'avais tort; quand je me mis en colère, on me laissa dire, et quand je menaçai de ne plus me laisser voir, on ne me crut pas.

Arrivés au couvent, une servante ouvrit la petite porte, et voyant qu'elle ne la fermait pas après que les deux filles furent entrées, j'entrai à mon tour et je montai avec elles chez la supérieure, qui était au lit et qui ne parut point étonnée de me voir. Je lui dis que j'avais cru de mon devoir de lui ramener ses deux jeunes élèves en personne. Elle me remercia, me dit que j'avais très bien fait, leur demanda si elles s'étaient bien diverties, si elles avaient bien ri, et me souhaita une bonne nuit, en me priant de faire le moins de bruit possible en m'en allant.

Je partis en leur souhaitant un heureux sommeil, et après avoir donné un sequin à la servante et un autre au cocher, je me fis mettre à la porte de mon logement, où je trouvai Marguerite endormie sur un fauteuil. Elle m'accueillit par des injures, mais elle se radoucit bientôt en sentant à la vigueur de mes caresses que je n'étais coupable d'aucune infidélité.

Je ne me levai qu'à midi, et à trois heures je me rendis chez la princesse, où je trouvai le cardinal.

Ils s'attendaient au récit d'un triomphe, mais la narration du contraire les surprit fort et surtout l'expression de mon indifférence.

Je dois avouer cependant que ma mine n'était guère l'expression de la réalité. N'étant plus d'âge à faire l'enfant, je donnai à ma déconvenue une tournure comique, et leur dis que, n'aimant point les Paméla, j'avais pris le parti d'abandonner l'entreprise.

« Mon cher, me dit le cardinal, dans trois jours je vous en ferai compliment. »

C'était un échantillon de sa connaissance du cœur humain.

Armelline, ne me voyant point ce jour-là, crut que j'avais dormi tard ; mais lorsque le second jour se passa sans qu'elle me vît, elle envoya chercher son frère pour savoir si j'étais malade ; car je n'avais jamais été deux jours sans la voir.

Menicuccio vint donc me faire part de l'inquiétude de sa sœur, charmé d'ailleurs de pouvoir aller lui dire que je me portais à merveille.

« Oui, mon ami, allez dire à votre sœur que je continuerai de solliciter pour elle les bonnes grâces de la princesse, mais qu'elle ne me verra plus.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je veux tâcher de guérir de ma malheureuse passion. Votre sœur ne m'aime pas, j'en suis convaincu. Je ne suis plus jeune, et je ne me sens pas disposé à devenir martyre de sa vertu. L'amour ne permet pas à une jeune fille de pousser la vertu si loin que de ne pas accorder un seul baiser à un homme qui l'adore.

— Je n'aurais pas cru cela d'elle, par exemple.

— C'est pourtant bien croyable, et je dois en finir. Votre sœur est trop jeune et ne sait pas à quoi elle s'expose en agissant ainsi à l'égard d'un homme amoureux

et de mon âge. Dites-lui tout cela, Menicuccio, mais sans vous mêler de lui donner des conseils.

— Vous ne sauriez croire combien tout cela m'afflige ; mais il se peut que la présence d'Emilie la gêne.

— Non, car je l'ai souvent pressée tête à tête, sans en rien obtenir. Je veux me guérir, car si elle ne m'aime pas, je ne veux point la conquérir par la séduction, ni par la reconnaissance. L'exercice de la vertu ne coûte rien à une fille qui n'aime pas ; elle peut se sentir ingrate, mais elle se plaît à sacrifier la reconnaissance au préjugé. Dites-moi comment vous traite votre future ?

— Très bien depuis qu'elle est sûre que je l'épouserai. »

Je fus fâché alors de m'être donné pour marié, car, piqué comme je l'étais, je lui aurais même promis de l'épouser, sans avoir l'intention de la tromper.

Menicuccio s'en alla affligé, et je sortis pour aller à l'assemblée des Arcades au Capitole, où la marquise d'Août devait réciter sa pièce de réception. Cette marquise était une jeune Française qui était à Rome depuis six mois avec son mari, homme doux et aimable, comme elle, mais lui cédant beaucoup du côté de l'esprit, car elle avait même du génie. Je commençai ce jour-là à lier grande connaissance avec elle, mais sans la moindre idée d'amour, laissant volontiers la place libre à un abbé français qui en était amoureux fou et qui, pour elle, abandonna sa fortune cléricale.

La princesse Santa-Croce me disait tous les jours qu'elle me donnerait la clef de sa loge quand je voudrais, pour conduire Armelline et Émilie à l'opéra tout seul ; mais, quand elle vit que huit jours s'étaient écoulés sans que j'y fusse retourné, elle commença à croire que j'avais tout à fait rompu.

Le cardinal, au contraire, me croyait toujours amou-

reux et louait ma conduite. Il me prédit que la supérieure m'écrirait, et il devina juste ; car effectivement, au bout de huit jours, elle m'écrivit un petit billet, très poli, dans lequel elle me priait d'aller la voir. Je crus ne pouvoir m'en dispenser.

L'ayant demandée seule, elle vint, et débuta par me demander pourquoi, de but en blanc, j'avais suspendu mes visites ?

« Parce que je suis amoureux d'Armelline.

— Si cette raison était assez puissante pour vous amener tous les jours, je ne saurais comprendre comment elle a pu, tout à coup, amener un résultat tout opposé.

— C'est pourtant bien naturel, madame; car, lorsqu'on aime, on désire, et quand on désire en vain, on souffre ; or, une souffrance continuelle rend malheureux. Ainsi vous voyez que je dois faire tout ce qui dépend de moi pour cesser de l'être.

— Je vous plains, et je vois que vous agissez en sage ; mais, si la chose est comme je pense, permettez-moi de vous dire que vous devez estimer Armelline et que vous ne devez pas, en la quittant ainsi, donner sujet à toutes ses compagnes de porter sur son compte un jugement contraire à la vérité.

— Et quel jugement, madame ?

— Que votre amour n'était qu'un caprice, et que vous l'avez abandonnée dès qu'il a été satisfait.

— Ce serait le comble de la méchanceté ; mais je ne saurais qu'y faire, car pour me guérir de ma folie, je n'ai que ce seul remède. En connaissez-vous un autre, madame ? Daignez me l'indiquer.

— Je ne connais pas beaucoup cette maladie-là ; mais il me semble que, peu à peu, l'amour devient amitié, et qu'alors on redevient tranquille.

— C'est vrai ; mais pour devenir amitié, l'amour a besoin de n'être pas brusqué. Si l'objet aimé ne le ménage pas, il se désespère, et alors il devient mépris ou indifférence. Je ne veux ni me désespérer ni arriver à mépriser Armelline, qui est un ange de beauté et de vertu. Je lui serai utile, madame, tout comme si elle m'avait rendu heureux ; mais je ne veux plus la voir, et je suis sûr que cela ne saurait lui déplaire, car elle doit s'être aperçue de ma colère. Cela ne doit plus se renouveler.

— Voilà ce que c'est ; je suis dans les ténèbres : elles m'ont toujours assuré qu'elles ne vous ont manqué en rien, et qu'il leur est impossible de deviner la raison qui peut vous avoir engagé à ne plus venir.

— Soit timidité, soit prudence, soit délicatesse et crainte de me nuire auprès de vous, elles vous ont menti ; mais vous méritez de tout savoir, madame, et mon honneur exige que je vous informe de tout.

— Je vous en prie, et vous pouvez compter sur ma discrétion. »

Alors je lui contai tout en détail, et je la vis pénétrée.

« Mon principe, me dit-elle, est de ne croire au mal qu'à bonne enseigne ; mais, connaissant la faiblesse humaine, je n'aurais jamais cru que, depuis trois mois, vous voyant plusieurs heures chaque jour, vous vous fussiez tenus dans des bornes si sévères. Il me semble qu'il y a bien moins de mal dans un baiser que dans le scandale que cause votre abandon.

— Je suis sûr qu'Armelline ne s'en soucie pas.

— Elle ne fait que pleurer.

— Ses pleurs peuvent venir d'un sentiment de vanité, ou peut-être de la peine que peut lui causer la raison à laquelle on attribue mon inconstance.

— Non, car j'ai fait entendre à toute la compagnie que vous êtes malade.

— Et que dit Émilie ?

— Elle ne pleure pas, mais elle est fort triste, et il me semble qu'en me disant toujours que, si vous ne venez plus, ce n'est pas sa faute, elle veuille dire que la faute en est à Armelline. Faites-moi le plaisir de venir demain. Elles meurent d'envie de voir une fois l'Opéra d'Aliberti et l'Opéra-Bouffe Capronica.

— Eh bien, madame, je viendrai déjeuner demain matin, et demain soir elles verront l'opéra.

— J'en suis bien charmée, et je vous en remercie. Puis-je leur donner cette nouvelle ?

— Je vous prie même de dire à Armelline que je ne me suis décidé à la revoir qu'en considération de tout ce que vous m'avez dit. »

La princesse sauta de joie quand je lui rendis compte de mon entretien avec la supérieure, et le bon cardinal s'écria qu'il avait deviné. La princesse me donna la clef de sa loge et envoya l'ordre à son écurie de me servir avec sa livrée.

Le lendemain, quand je fis appeler Armelline, Émilie descendit la première pour avoir le temps de me faire des reproches sur ma cruelle conduite. Elle me dit qu'un homme ne pouvait pas en agir ainsi quand il aimait bien, et que j'avais mal fait de tout dire à la supérieure.

« Je ne lui aurais rien dit, chère Émilie, si j'avais eu quelque chose d'important à lui dire.

— Armelline est malheureuse depuis qu'elle vous connaît.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce qu'elle ne veut pas s'écarter de son devoir, et qu'elle voit que vous ne l'aimez que pour l'en détourner.

— Mais son malheur cessera dès que je ne l'importunerai plus.

— En cessant cependant de la voir ?

— Précisément. Croyez-vous que cela ne me coûte aucune peine ? Mais ma tranquillité exige cet effort.

— Alors elle sera persuadée que vous ne l'aimez pas.

— Elle jugera ce qu'elle voudra. En attendant, moi, je suis persuadé que, si elle m'aimait comme je l'aime, nous serions d'accord.

— Nous avons des devoirs que vous ne croyez pas avoir.

— Soyez donc fidèles à vos prétendus devoirs, et ne trouvez pas mauvais qu'un homme d'honneur les respecte, en se tenant éloigné de vous. »

Armelline parut et je la trouvai changée.

« D'où vient que vous êtes pâle et que vous n'avez pas votre air riant ?

— C'est que vous m'avez chagrinée.

— Eh bien, apaisez-vous, reprenez votre belle humeur, et souffrez que je tâche de me guérir d'une passion dont la nature est de me porter à vous détourner de vos devoirs. Je n'en serai pas moins votre ami, et je viendrai vous voir une fois par semaine tant que je resterai à Rome.

— Une fois par semaine ! Il ne fallait pas commencer par venir tous les jours.

— C'est vrai. Votre physionomie trompeuse ne m'a pas permis de deviner ; mais j'espère que, par un sentiment de simple reconnaissance, vous trouverez bon que je m'efforce à redevenir raisonnable. Or, pour que ce remède puisse opérer, il faut que je m'impose la loi de ne vous voir que le moins possible. Pensez-y un peu, et vous trouverez que le parti que je prends est sage et digne de votre estime.

— Il est bien cruel que vous ne puissiez pas m'aimer comme je vous aime.

— C'est-à-dire tranquillement, sans avoir aucun désir.

— Je ne dis pas cela, mais en sachant tenir vos désirs en bride, si ces désirs s'opposent à nos devoirs.

— Ce serait une science qu'à mon âge je ne réussirais pas à apprendre, et dont au fait je ne me soucie pas. Voudriez-vous bien me dire si vous souffrez beaucoup en comprimant les désirs que votre amour pour moi vous inspire ?

— Je serais bien fâchée de réprimer mes désirs quand je pense à vous. Au contraire, je les cultive, je les chéris. Je voudrais que vous devinssiez pape, je voudrais quelquefois que vous fussiez mon père, pour pouvoir, en toute liberté, vous faire mille caresses ; je voudrais dans mes rêves que vous devinssiez une fille comme moi, pour pouvoir vivre avec vous toutes les heures du jour. »

A cette expression naïve, mais naturelle et vraie autant que singulière, je ne pus m'empêcher de rire.

Après leur avoir dit que j'irais les prendre pour les mener au théâtre Aliberti, je les quittai très satisfait ; car, dans tout ce qu'Armelline venait de me dire, je ne trouvais pas la moindre ombre d'artifice ou de coquetterie. Je voyais clairement qu'elle m'aimait et qu'elle s'obstinait à ne vouloir pas en convenir avec elle-même. De là naissait la répugnance qu'elle éprouvait à m'accorder des faveurs que la nature l'aurait forcée à partager, ce qui l'aurait convaincue de ses véritables sentiments. Ce raisonnement était implicite en elle, car l'art n'avait encore rien fait sur son âme, et l'expérience ne lui avait pas appris qu'elle devait me fuir ou se disposer à succomber à notre amour.

A l'heure de l'opéra, j'allai prendre les deux amies

dans le même équipage, et elles ne me firent pas attendre. J'étais seul dans la voiture, mais elles n'en montrèrent aucune surprise. Émilie me fit les compliments de la supérieure et me dit qu'elle me faisait prier d'aller la voir le jour suivant. A l'Opéra je ne les ai jamais distraites de l'attention qu'elles donnaient au spectacle qu'elles voyaient pour la première fois. Ni gai ni triste, je ne m'occupais que de répondre à leurs questions. Comme elles étaient Romaines, elles devaient savoir à peu près ce que c'est qu'un châtré ; cependant Armelline prit pour une femme le malheureux qui faisait la prima donna, et croyait en trouver la certitude dans l'apparence de sa gorge, qu'il avait effectivement fort belle.

« Oseriez-vous, lui dis-je, vous aller mettre dans le même lit que lui ?

— Non, mais seulement parce qu'une honnête fille doit toujours être au lit toute seule. »

Telle était la rigidité de l'éducation qu'on avait donnee jusqu'alors aux filles de cette maison. Cette mystérieuse réserve sur tout ce qui pouvait inviter aux plaisirs de l'amour était pour donner la plus grande importance à tout ce qui tient à la vue et au toucher. De là venait qu'Armelline ne m'avait livré ses mains qu'après me les avoir longtemps contestées, et qu'elle ne voulut jamais, non plus qu'Émilie, que je visse si mes bas fourrés leur allaient bien.

La défense rigoureuse de coucher avec une autre fille avait dû leur faire comprendre que se laisser voir nues par une compagne était un grand péché, et dès lors, se laisser voir par un homme devait être une scélératesse sans pareille. La seule idée devait leur donner le frisson.

Toutes les fois qu'à la grille je m'étais permis des propos tant soit peu libres sur les plaisirs, je les avais trouvées sourdes et muettes.

Quoique Emilie, maigré sa pâleur, fût fraîche et jolie, je ne m'intéressais pas assez à elle pour me soucier de lui faire passer sa tristesse ; mais, brûlant d'amour, je me désespérais en voyant qu'Armelline ne conservait plus sa figure riante quand je m'avisais de lui demander si elle se doutait de la différence qu'il y avait entre la conformation d'une femme et celle d'un homme.

En sortant de l'Opéra, Armelline me dit qu'elle avait bon appétit, car depuis huit jours elle n'avait presque rien mangé à cause du chagrin que je lui avais causé.

« Si j'avais pu prévoir cela, lui dis-je, j'aurais ordonné un bon souper, tandis que je ne pourrai vous offrir que ce que le hasard nous fera trouver.

— Oh ! cela ne fait rien. Combien serons-nous?

— Nous trois.

— Tant mieux, nous serons plus libres.

— Vous n'aimez donc pas la princesse?

— Je vous demande pardon, mais elle veut des baisers qui ne me plaisent pas.

— Cependant vous lui en avez donné de bien ardents.

— C'est de crainte qu'en ne le faisant pas elle me prît pour une sotte.

— Me diriez-vous si, en lui donnant ces baisers, vous avez cru commettre un péché ?

— Non, certainement, car, loin d'y trouver du plaisir, j'ai dû me faire violence.

— Pourquoi donc n'avez-vous pas fait cet effort en ma faveur. »

Elle se tut, et nous arrivâmes à l'auberge, où je commençai par faire faire un bon feu, puis j'ordonnai un bon souper.

Le sommelier m'ayant demandé si je désirais des huitres et voyant mes convives fort curieuses de savoir ce que c'était, je lui en demandai le prix.

Elles sont de l'arsenal de Venise, me répondit-il, et nous ne pouvons les donner à moins de cinquante paoli le cent.

« C'est bon, servez-nous-en une centaine, mais je veux qu'on les ouvre ici. »

Armelline, étonnée que son caprice allât me coûter cinq écus romains, me pria de révoquer l'ordre ; mais elle se tut lorsqu'elle m'entendit lui dire que rien ne m'était trop cher quand je prévoyais pouvoir lui procurer un plaisir.

A cette réponse, elle me prit la main qu'elle voulut porter à ses lèvres, mais je la retirai un peu brusquement, et elle en fut toute mortifiée.

J'étais assis auprès du feu entre elles, et son trouble me fit beaucoup de peine.

« Je vous demande pardon, Armelline, lui dis-je ; je ne vous ai retiré ma main que parce qu'elle n'est pas digne que vous y portiez vos belles lèvres. »

Malgré mon excuse, elle ne put empêcher deux grosses larmes de couler sur ses joues de rose. J'en éprouvai une vive douleur.

Armelline était une colombe très peu faite pour être brusquée. Je pouvais renoncer à son amour, mais n'ayant pas le dessein de me faire haïr, je devais ou ne la plus voir, ou la traiter tout différemment.

Ses deux larmes m'ayant convaincu que j'avais profondément blessé sa délicatesse, je me levai et j'allai commander du vin de Champagne.

Quand je rentrai quelques minutes après, je vis qu'elle avait donné un libre cours à ses larmes, et qu'elle allait se mettre à table ayant la tristesse dans l'âme. J'en fus désolé.

Je n'avais pas de temps à perdre : je lui réitérai mes excuses, la suppliant de reprendre son air de gaite

à moins qu'elle ne voulût m'infliger la plus rude des punitions.

Émilie m'ayant appuyé, je lui pris la main, et la lui couvrant de tendres baisers, j'eus le bonheur de revoir la sérénité se peindre dans ses beaux yeux.

On vint ouvrir les huîtres en notre présence, et l'étonnement de ces jeunes filles m'aurait beaucoup diverti, si j'avais eu le cœur plus satisfait. Mais l'amour me désespérait et je languissais. Armelline me priait en vain d'être comme j'étais au commencement de notre connaissance ; mais l'humeur ne dépend point de la volonté.

Nous nous mîmes à table et j'appris à mes aimables convives à humer les huîtres, qui étaient excellentes et nageaient dans leur eau.

Armelline, après en avoir avalé une demi-douzaine, dit à son amie qu'un morceau si délicat devait être un péché.

« Cela ne doit pas être, ma chère, reprit Emilie, parce que le morceau est exquis, mais bien parce qu'à chaque bouchée nous engloutissons un demi-paolo.

— Un demi-paolo ! reprit Armelline, et notre saint-père le pape ne le défend pas? Si ce n'est pas là un péché de gourmandise, je ne vois pas ce que l'on peut qualifier ainsi. Je mange ces huîtres avec grand plaisir, mais j'ai déjà pensé à m'en accuser à confesse, pour voir ce que mon directeur me dira. »

Ces naïvetés étaient un grand plaisir pour mon âme, mais mon corps voulait son plaisir aussi, et j'en manquais. Mon amour était envieux de ma bouche.

En mangeant cinquante huîtres, nous vidâmes deux bouteilles de champagne mousseux, qui faisait rire et rougir mes convives en les forçant à commettre l'indécence du renvoi.

J'aurais voulu pouvoir rire et dévorer de baisers Armelline, que je ne pouvais dévorer que des yeux.

Gardant le reste des huîtres pour le dessert, j'ordonnai qu'on servît le souper, et comptant un peu sur le pouvoir de Bacchus, je proscrivis l'eau.

Nous eûmes un souper au delà de nos espérances, et mes héroïnes s'en donnèrent.

A la fin, Emilie même était tout enflammée.

Je fis monter des citrons et une bouteille de rhum, et après avoir fait servir les cinquante huîtres de réserve, je renvoyai le garçon et je fis un bol de punch que je perfectionnai en y versant une bouteille de champagne.

Après avoir avalé quelques huîtres et bu un ou deux verres de punch, qui arrachait des cris d'admiration aux deux amies, je m'avisai de prier Émilie de me donner une huître avec ses lèvres. « Vous avez trop d'esprit, lui dis-je, pour vous figurer qu'il y ait du mal à cela. »

Étonnée de cette proposition, Emilie se mit à penser. Armelline la regardait attentivement, curieuse de la réponse qu'elle allait me faire.

« Pourquoi, me dit-elle, ne proposez-vous pas cela à votre Armelline?

— Donne-la-lui la première, lui dit Armelline, et si tu en as le courage, je l'aurai aussi.

— Quel courage faut-il? C'est une folie d'enfants : il n'y a pas de mal à cela. »

Après cette réponse, je crus pouvoir chanter victoire. Je lui plaçai la coquille au bord des lèvres, et après avoir bien ri, elle huma l'huître, qu'elle tint entre ses lèvres. Je m'empressai de la recueillir, en collant mes lèvres sur sa bouche, mais avec beaucoup de décence.

Armelline applaudit, tout en disant qu'elle ne l'aurait pas crue capable de ce trait de bravoure; puis elle l'imita

parfaitement, et elle fut enchantée de la délicatesse avec laquelle je pris son huître, en effleurant à peine ses belles lèvres. Mais qu'on se figure mon agréable surprise quand je l'entendis me dire que c'était à moi à leur faire la restitution du cadeau ! On devine avec quel délice je m'en acquittai.

Après cette agréable plaisanterie, nous continuâmes à manger nos huîtres et à boire notre punch.

Nous étions assis en ligne, le dos contre le feu, et la tête nous tournait ; mais jamais ivresse ne fut plus gaie, plus raisonnée ni plus complète. Le punch cependant n'était pas fini, et nous étouffions. J'ôtai mon habit, n'en pouvant plus, et elles furent forcées de délacer leurs robes, dont le corsage était doublé de fourrure.

Devinant des besoins qu'elles n'osaient faire connaître, je leur indiquai un cabinet où elles pouvaient se mettre à leur aise, et, se prenant par la main, elles se hâtèrent de s'y rendre. Quand elles rentrèrent, ce n'étaient plus les deux recluses timides ; elles riaient aux éclats de voir qu'elles ne pouvaient se tenir sans broncher ni marcher qu'en zigzag.

Assises devant le feu, je leur servais d'écran, dévorant du regard mille charmes qu'elles ne pouvaient me céler dans l'état où elles étaient. Je leur dis que nous ne devions point songer à sortir avant d'avoir achevé le punch, et elles répondirent à l'unisson et en se pâmant de rire que ce serait un grand péché de laisser perdre une si bonne chose.

J'osai leur dire ensuite qu'elles avaient la jambe parfaitement belle et que je serais embarrassé de savoir à laquelle donner la préférence. Cela redoubla leur hilarité, car elles ne s'étaient pas aperçues que leurs robes ouvertes et leurs jupes courtes m'en laissaient voir la moitié.

Après avoir bu la dernière goutte de notre punch, nous restâmes une demi-heure à causer, sans raisonner, et me félicitant en moi-même de la force que j'avais de ne rien entreprendre. Au moment de partir, je leur demandai si elles pouvaient se plaindre de moi. Armelline se hâta de me répondre que si je la voulais pour ma fille, elle était prête à me suivre au bout du monde.

« Vous ne craignez donc plus que je puisse vous induire à manquer à vos devoirs?

— Non, je me crois très sûre avec vous.

— Et vous, chère Émilie?

— Et moi je vous aimerai lorsque vous ferez pour moi ce que la supérieure vous dira demain.

— Je ferai tout, mais je n'irai lui parler que vers le soir, car il est près de trois heures. »

Ce fut alors que les rires redoublèrent! « Que dira maman? que dira maman? »

Je payai le compte, je récompensai le garçon qui nous avait bien servis, et je les ramenai à leur couvent, où la portière fut fort contente de la réforme de la maison quand elle se vit deux sequins entre les mains.

L'heure étant trop avancée pour monter chez la supérieure, je me retirai avec l'équipage de la princesse, ayant bien récompensé le cocher et le laquais.

Marguerite, qui m'aurait arraché les yeux si je ne lui avais pas prouvé que je lui étais fidèle, fut très satisfaite; car j'éteignis en elle les feux que le punch et Armelline avaient allumés dans mes sens. Je lui dis que j'avais été retenu par une partie de jeu, et satisfaite dans sa passion, elle n'en demanda pas davantage.

Le lendemain j'égayai la princesse et le cardinal par le récit circonstancié de ce qui s'était passé.

« Vous avez manqué le moment, me dit la princesse.

— Je ne le crois pas, reprit le cardinal; je pense au

contraire qu'il s'est assuré une victoire plus complète pour une autre fois. »

Le soir, je me rendis au couvent, où la bonne supérieure me reçut au mieux. Elle me fit compliment d'avoir su me divertir avec ses deux filles jusqu'à trois heures du matin, sans avoir rien fait que d'honnête. Elles lui avaient dit de quelle manière nous avions mangé le demi-cent d'huîtres et me dit que j'avais eu là une idée bien plaisante. J'admirais sa candeur, sa simplicité ou sa philosophie.

Après ce prologue, elle me dit que je pouvais faire le bonheur d'Émilie en engageant la princesse à lui procurer une dispense des publications des bans pour se marier avec un marchand de Civita-Vecchia, qui l'aurait épousée depuis longtemps, sans la nécessité des publications, parce qu'il y a une femme qui prétend avoir des droits à la préférence, sans cependant en avoir aucun de légitime. Son opposition ferait naître un procès, et Dieu sait quand il finirait. « Cela rendrait Émilie heureuse, me dit-elle, et vous en auriez tout le mérite. »

e pris le nom de l'homme et lui promis de parler de mon mieux à la princesse.

« Êtes-vous toujours dans l'intention de vous guérir de l'amour d'Armelline ?

— Oui, mais je ne commencerai à m'abstenir de la voir qu'en carême.

— Dans ce cas, je vous fais compliment de ce que le carnaval est fort long cette année. »

Le jour suivant, je parlai à la princesse des dispenses qu'il ne fallait pas demander sans un certificat de l'évêque de Civita-Vecchia qui constatât que l'impétrant était un homme libre. Le cardinal me dit qu'il fallait faire venir cet homme et qu'il en ferait son affaire, s'il pou-

vait présenter deux témoins connus qui certifiassent qu'il n'était pas marié.

Ayant rapporté à la supérieure les dispositions de Son Éminence, elle lui écrivit, et peu de jours après je vis cet individu à la grille d'un autre parloir avec la supérieure et Émilie.

S'étant beaucoup recommandé à ma protection, il me confia qu'avant de pouvoir se marier, il faudrait qu'il fût sûr de six cents écus.

Il ne s'agissait que de lui faire obtenir une grâce de deux cents écus, puisque le couvent devait lui en donner quatre cents. Je réussis à les lui procurer, mais auparavant je me ménageai un autre souper avec Armelline, qui tous les matins me demandait quand je la conduirais à l'Opéra-Comique. Je lui répondais que je craignais que ma tendresse ne me forçât à la détourner de ses devoirs ; mais elle me répondait que l'expérience leur avait appris à ne pas me craindre.

CHAPITRE VIII

Le Florentin. — Émilie mariée. — Scolastique. — Armelline au bal.

Si avant le souper avec Armelline j'en étais amoureux au point de me voir forcé à ne plus la voir pour ne pas en devenir fou, après ce souper, je me sentis dans la nécessité absolue de l'obtenir pour ne pas en mourir. Ayant vu qu'elle n'avait consenti aux petites folies que je lui avais fait faire qu'en les prenant comme des badinages indifférents, je pris le parti de suivre la même

voie pour aller le plus loin qu'il me serait possible. Je commençai à jouer de mon mieux le rôle d'indifférent, n'allant la voir que tous les deux jours, ne la regardant qu'avec politesse ; et, tandis que je faisais semblant d'oublier de lui baiser la main, je la baisais à Émilie, lui parlant de son mariage, et lui disant que, si j'étais certain d'en obtenir des marques certaines de tendresse, j'irais me fixer à Civita-Vecchia pour quelques semaines, aussitôt qu'elle serait mariée. Je feignais de ne pas remarquer que ces propos faisaient tressaillir Armelline, qui ne pouvait supporter que je prisse du goût pour Émilie.

Émilie me disait qu'étant mariée, elle se trouverait plus libre, tandis qu'Armelline, piquée qu'elle osât me donner des espérances devant elle, lui disait avec humeur que les devoirs d'une femme mariée étaient bien plus sévères que ceux d'une fille.

Je lui donnais raison en moi-même ; mais, comme cela ne répondait pas à mes vues, je lui insinuais une fausse doctrine, en lui disant que le grand devoir d'une femme consistait à ne pas risquer de rendre équivoque la descendance de son mari, et que tout le reste devait être traité de bagatelle.

Voulant même pousser Armelline à bout, je dis à son amie que, pour agir avec efficacité dans l'obtention des grâces que je sollicitais pour elle, j'avais besoin non seulement qu'elle me fît espérer des faveurs à Civita-Vecchia, mais encore qu'avant son mariage elle me donnât quelques marques de ses bontés futures.

« Je ne vous donnerai, me dit-elle, d'autres gages de tendresse que ceux que vous donnera Armelline, que vous devez aussi penser à marier. »

Malgré le trouble que ce discours lui causait, la douce Armelline me dit : « Vous êtes le seul homme que j'aie vu depuis que je suis au monde, et comme je n'espère

pas avoir de mari, je ne vous donnerai jamais aucun gage, quoique je ne conçoive pas ce que vous entendez par ce mot. »

Moi, cruel, sentant toute la pureté de cet ange, j'eus la dureté de m'en aller, en la laissant dans ce trouble.

Je savais que je me faisais une douloureuse violence pour traiter aussi durement cette intéressante créature que j'adorais ; mais je ne voyais que ce moyen pour vaincre ses préjugés qui s'opposaient à ma satisfaction.

Ayant vu des huîtres superbes chez le maître d'hôtel de l'ambassadeur de Venise, j'obtins qu'il m'en cédât une centaine, puis j'allai louer une loge au théâtre Capronica, et je m'assurai d'un bon souper à la même auberge où nous avions déjà été.

« Je veux, dis-je au sommelier, une chambre où il y ait un lit.

— Cela n'est pas permis à Rome, signor ; mais, au troisième, il y a deux chambres avec de larges canapés qui pourront remplacer le lit, sans que le saint-office puisse y trouver à redire. »

M'étant assuré du fait, je pris ces deux chambres et j'ordonnai qu'on me servît les mets les plus délicats que l'on pût se procurer à Rome.

En entrant avec mes deux belles dans la loge que j'avais louée, j'aperçus dans la loge voisine la marquise d'Août que je ne pus éviter. Elle me salua, en se félicitant d'être ma voisine. Elle était avec son abbé français, son mari et un jeune homme à la mine noble et belle que je n'avais pas encore vu. Elle me demanda d'abord qui étaient les deux demoiselles que j'avais avec moi, et je lui dis que c'étaient des jeunes personnes de la maison de l'ambassadeur de Venise. Elle fit l'éloge de leur beauté et se mit à entretenir Armelline, qui était

près d'elle, et qui répondit avec beaucoup d'à-propos jusqu'au commencement de la pièce. Le jeune homme lui adressa aussi quelques compliments, et après m'en avoir demandé la permission, il lui donna un grand cornet rempli de bonbons, en la priant de partager avec sa voisine.

Ayant, à son accent, reconnu ce beau jeune homme pour Florentin, je lui demandai si ces sucreries venaient des bords de l'Arno ; il me répondit qu'il les avait apportées de Naples, d'où il ne faisait que d'arriver.

A la fin du premier acte, je fus surpris d'entendre ce jeune homme me dire qu'il avait une lettre pour moi de la marquise de C.

« Je viens d'apprendre votre nom, me dit-il, et j'aurai l'honneur de vous porter la lettre demain, si vous voulez bien me donner votre adresse. »

Après les cérémonies d'usage, je me vis obligé de la lui donner.

Je lui demandai des nouvelles du marquis, de sa belle-mère, d'Anastasie, disant que j'étais ravi de recevoir une lettre de la marquise, dont j'attendais une réponse depuis un mois.

« C'est précisément la réponse à votre lettre que cette charmante dame a bien voulu me confier.

— Il me tarde de la lire.

— Dans ce cas, je puis vous la remettre à l'instant, sans préjudice du plaisir que j'aurai demain de vous voir chez vous. Je vais vous la remettre dans votre loge, si vous me le permettez.

— Je vous en prie. »

Il aurait pu me la donner à la main de la place où il était, mais ce n'était pas son compte.

Il entre, et par politesse je lui cédai ma place auprès d'Armelline. Il tire un beau portefeuille et me remet la

lettre. Je l'ouvre, mais, la voyant de quatre pages, je dis que je la lirais chez moi, parce que la loge etait obscure, et je la mis dans ma poche.

« Je resterai à Rome, me dit-il, jusqu'à Pâques, car je veux tout voir, quoique je ne puisse pas espérer de rencontrer quelque chose de plus beau que ce que j'ai sous les yeux. »

Armelline, qui le regardait attentivement, rougit. Quant à moi, je me trouvai piqué, et en quelque façon insulté par un compliment, fort poli sans doute, mais aussi insolent qu'inattendu.

Je ne répondis rien cependant, mais je jugeai que cet Adonis devait être un fat étourdi de la première force.

Voyant le silence qui régnait parmi nous, il s'aperçut qu'il m'avait choqué, et après quelques propos sans liaison il prit congé.

Ayant de l'humeur malgré moi, je fis compliment à Armelline de la conquête qu'elle venait de faire en un clin d'œil, et lui demandai ce qu'elle pensait du personnage qu'elle avait enchanté.

« C'est, à ce qu'il me semble, un fort bel homme, mais son compliment prouve son mauvais goût. Dites-moi si c'est la mode de faire rougir ainsi une jeune fille qu'on voit pour la première fois.

— Non, ma chère Armelline, ce n'est ni la mode, ni la politesse, ni un procédé permis à quelqu'un qui veut voir la bonne compagnie, et qui a quelque usage du monde. »

Enfoncé dans le silence, j'avais l'air de n'écouter que la musique, mais dans le fait le ver d'une pitoyable jalousie me rongeait le cœur. Je réfléchissais au sentiment de rancune qui m'agitait, et je m'efforçais de le trouver raisonnable ; il me semblait que le Florentin devait me

supposer amoureux d'Armelline et qu'alors il ne devait pas débuter par lui faire une déclaration très positive en ma présence, sans crainte de me déplaire, à moins qu'il n'eût l'insolence de me prendre pour quelqu'un qui ne serait en compagnie d'une jolie fille que pour en être le complaisant.

Au bout d'un quart d'heure de ce silence insolite, la naïve Armelline me mit en pire état, en me disant avec un tendre regard que je devais me tranquilliser et être bien sûr que ce jeune homme ne lui avait pas fait le moindre plaisir en la flattant ainsi. Elle ne sentait pas que c'était me dire précisément le contraire. Je lui répondis que je désirais que cela lui eût fait plaisir.

Pour comble de disgrâce, en voulant m'apaiser, elle jeta, comme on dit, de l'huile sur le feu, en me disant que, sans doute, ce jeune homme n'avait pas eu l'intention de me faire de la peine, et qu'il était possible qu'il m'eût pris pour son père.

Que répondre à cette remarque aussi cruelle que juste ? Rien. Enrager comme un enfant et me taire.

Enfin, n'en pouvant plus, je priai mes deux amies de nous en aller.

C'était à la fin du second acte, et certes, si j'avais été dans mon bon sens, je n'aurais jamais fait à ces bonnes filles une proposition aussi déraisonnable. Je n'ai reconnu tout ce qu'elle avait de tyrannique que le lendemain quand ma tête fut revenue à son assiette naturelle.

Malgré la singularité de mon exigence, elles s'entre-regardèrent un instant et se montrèrent prêtes.

Ne sachant comment colorer ma boutade, je leur dis que je voulais éviter que l'équipage de la princesse ne fût reconnu en sortant avec la foule, et que je les ramènerais au théâtre le surlendemain.

J'empêchai Armelline de mettre la tête dans la loge de

la marquise d'Août, et nous sortîmes. Je trouvai à la porte le domestique qui me servait ; il causait avec un de ses camarades, ce qui me fit juger que la princesse était à l'Opéra.

Nous allâmes descendre à l'auberge, et je dis à l'oreille du domestique de rentrer avec la voiture et de revenir me prendre à trois heures du matin ; car le froid était rigoureux, et il fallait avoir des égards pour les chevaux comme pour les gens.

Nous commençâmes par nous mettre devant un bon feu, et pendant une demi-heure nous ne fîmes qu'avaler des huîtres, qu'un marmiton habile ouvrait en ma présence, attentif à ne pas perdre une goutte de l'eau savoureuse dans laquelle elles nageaient. Nous les mangions à mesure qu'on les ouvrait, et la gaieté de mes jeunes convives, qui riaient en pensant à l'échange de la première fois, dissipa peu à peu mon importune mauvaise humeur.

Dans la douceur d'Armelline, je voyais l'innocence de son cœur, et je me voulais du mal de ce qu'envieux de la justice que lui avait rendue un homme beaucoup plus fait pour lui plaire que moi, j'avais permis à un sentiment haineux de venir troubler ma paix.

Armelline, en buvant du champagne comme je le lui avais appris, me regardait d'un œil âme faire comprendre qu'elle me suppliait de joindre ma gaieté à la sienne.

Émilie me parla de son futur mariage, et sans lui répéter que j'irais à Civita-Vecchia, je lui promis que, sous peu, son futur aurait des dispenses plénières. Pendant que je parlais, je baisais les belles mains d'Armelline, qui semblait me remercier d'être redevenu tendre.

Égayés par les huîtres et le champagne, nous soupâmes délicieusement. On nous servit de l'esturgeon, des truffes exquises, dont je sentais la délicatesse beaucoup

plus par l'appétit délicieux, par l'espèce de volupté avec laquelle mes belles convives faisaient honneur à tout cela, que par le plaisir d'en manger moi-même.

Un instinct naturel et très bien raisonné avertit l'homme amoureux qu'un des plus sûrs moyens de se faire aimer est de procurer des plaisirs nouveaux à l'objet qu'il veut captiver.

Quand Armelline me vit animé par la joie et redevenu ardent, elle reconnut son ouvrage et elle dut se complaire dans l'ascendant qu'elle exerçait sur moi. Elle me donnait sa main d'elle-même, m'empêchait de tourner la tête à gauche, pour regarder Émilie, en tenant constamment ses yeux attachés sur les miens. Émilie mangeait et se souciait peu de notre manège. Je voyais Armelline si tendre, si bien disposée, qu'il me paraissait impossible qu'elle pût se refuser à mes désirs après l'orgie des huîtres et du punch.

Quand le dessert, les cinquante huîtres et tout ce qu'il me fallait pour le punch fut sur la table, le valet s'en alla, en nous disant que dans l'autre chambre, les dames trouveraient tout ce qui pourrait leur être nécessaire.

La chambre étant petite et le feu très grand, nous avions trop chaud. J'excitai les deux amies à se mettre à l'aise.

Leurs robes étant faites à leur taille, fourrées et garnies de baleines, elles passèrent dans l'autre chambre et revinrent en petit corset blanc, en court jupon de basin et la jambe à peine couverte jusqu'au mollet, se tenant embrassées et riant de leur léger costume.

J'eus la force de dissimuler toute l'émotion que me causa le prestige de cet habillement voluptueux, et même de ne pas porter mes regards avides sur leur belle gorge, dans le moment où elles se plaignaient de n'avoir ni

fichu autour du cou, ni tour de gorge à leur chemise.

Je leur dis nonchalamment que je n'y regarderais pas et que la vue d'une poitrine m'était fort indifférente.

Connaissant leur inexpérience, je croyais devoir mentir, certain qu'elles ne feraient pas grand cas d'une chose que je paraissais priser si peu.

Armelline et Émilie, qui savaient qu'elles avaient la gorge fort belle, furent étonnées peut-être de mon indifférence, et pensèrent, sans doute, que je n'en avais jamais vu de belles ; et à Rome, effectivement, les beaux seins sont plus rares que les jolis minois.

Ainsi, malgré la pureté de leurs mœurs, l'amour-propre naturel dut leur inspirer l'idée de me prouver que j'avais tort ; mais c'était à moi de les mettre à leur aise et en état de n'être honteuses de rien.

Je les enchantai en leur disant que je voulais les voir faire le punch elles-mêmes, et elles sautèrent de joie quand elles entendirent que je le trouvais meilleur que celui que j'avais fait la première fois.

Quand nous en fûmes au jeu des huîtres d'une bouche à l'autre, je chicanais Armelline sur ce qu'avant que je prisse mon huître dans sa bouche, elle en avalait l'eau. Je convins qu'il était difficile de faire autrement, mais je m'offris à leur montrer comment il fallait arrêter l'eau, en lui faisant un rempart avec la langue. Cela me fournit l'occasion du jeu des langues que je n'expliquerai pas, parce que tous les vrais amants le connaissent, et Armelline s'y prêta avec tant de complaisance, et si longtemps, qu'il me fut aisé de deviner qu'elle y prenait autant de plaisir que moi, quoiqu'elle convînt que le jeu était des plus innocents.

Ce fut par hasard qu'une belle huître que je mettais dans la bouche d'Émilie glissa de la coquille et tomba dans sa gorge. Elle voulait l'enlever avec ses doigts,

mais je la réclamai de droit, et elle dut céder, se laisser délacer et me permettre de la recueillir avec les lèvres, du fond où elle était arrêtée. Elle ne put s'opposer à se laisser découvrir entièrement ; mais je ramassai l'huître d'une façon à ne laisser soupçonner d'aucune manière que j'éprouvasse d'autre plaisir que celui de reprendre mon huître.

Armelline observa tout cela sans rire, surprise que je ne fisse aucun cas de ce que j'avais sous les yeux.

Émilie se relaça en riant.

La découverte était trop belle pour ne pas la mettre à profit ; aussi, tenant Armelline assise sur mes genoux et faisant mine de lui donner une huître, je la lui laissai adroitement tomber dans sa gorge, ce qui fit beaucoup rire Émilie, car elle était fâchée que son amie fût exempte d'une épreuve d'intrépidité pareille à la sienne.

Armelline, loin de se montrer embarrassée, ne pouvait cacher qu'elle était enchantée de l'accident, quoiqu'elle ne voulût pas en faire semblant.

« Je veux mon huître, lui dis-je.

— Prenez-la.»

Il ne fallut pas me le dire deux fois. Je me mis à la délacer de manière à faire tomber l'huître le plus bas possible, en me plaignant de devoir l'aller chercher avec mes mains.

Quel martyre pour un homme amoureux de devoir dissimuler l'excès du bonheur dans un pareil moment

Je ne laissais à Armelline aucun moyen de m'accuser de licence, car je ne touchais ses deux globes d'albâtre que pour aller chercher mon huître.

Quand je l'eus recueillie, n'en pouvant plus, je m'emparai d'un de ses seins, en réclamant l'eau de mon huître, et j'en suçai le bouton, à peine saillant, avec une volupté que rien ne saurait exprimer.

Je ne la quittai, surprise, mais visiblement émue, que pour recouvrer mes esprits, car ma volupté avait été complète.

Quand elle me vit, stupide et fixant mes yeux sur les siens avec la langueur qui suit l'excès de la jouissance, elle me demanda si j'avais eu bien du plaisir à contrefaire l'enfant.

« Oui, mon cœur, beaucoup, mais c'est un badinage bien innocent.

— Je ne le crois pas, et j'espère que vous n'en direz rien à la supérieure. Ce que vous m'avez fait ne peut pas être innocent pour moi, car j'ai éprouvé des sensations qui doivent être un péché, et nous ne devons plus ramasser des huîtres.

— Ce sont, dit Émilie, de petites faiblesses qu'on efface avec de l'eau bénite. Nous pouvons jurer que nous ne nous sommes pas donné un seul baiser. »

Elles passèrent un instant dans la chambre voisine, et y étant allé à mon tour, nous écartâmes la table et nous nous mîmes devant le feu sur le sofa. Là, assis entre elles, je leur dis que nos jambes se ressemblaient parfaitement, et que je ne concevais pas pourquoi les femmes s'obstinaient à les couvrir de jupes.

Tout en parlant, je me mis à les leur toucher, leur disant que c'était absolument comme si je touchais les miennes.

Voyant qu'elles ne s'opposaient pas à cet examen, que je faisais jusqu'au genou, je dis à Émilie que je ne lui demandais d'autre récompense que de me laisser mesurer la grosseur de ses cuisses, pour les comparer avec celles d'Armelline.

« Elle doit, dit Armelline, les avoir plus fortes que moi, quoique je suis plus grande qu'elle.

— Il n'y a pas de mal à me laisser voir cela.

— Je crois que si.
— Eh bien, je les mesurerai des mains.
— Non, car vous nous regarderiez.
— Non, je vous le promets.
— Laissez-vous bander les yeux.
— Volontiers ; mais je vous les banderai aussi.
— Oui. Nous jouerons à colin-maillard. »

Avant de leur bander les yeux et de me laisser faire la même opération, j'eus soin de leur faire avaler une bonne dose de punch, puis le grand jeu commença. Mes deux belles, se tenant debout, se laissèrent mesurer plusieurs fois, tombant sur moi, en riant, chaque fois que je mesurais trop haut.

Ayant élevé mon bandeau, je voyais tout, mais elles devaient faire semblant de ne pas s'en douter.

Elles me trichèrent de la même façon, sans doute, pour voir ce qu'elles sentaient à la bifurcation quand elles tombaient sur moi.

Ce jeu charmant ne finit que quand la nature, épuisée par le plaisir, me mit dans l'impossibilité de poursuivre.

Je me remis alors en état de décence, puis je leur dis de se débander les yeux.

Ayant porté un jugement flatteur sur leurs proportions, muettes et riantes, elles se mirent à mes côtés, croyant peut-être pouvoir se désavouer tout ce qu'elles m'avaient laissé faire.

Il me parut qu'Émilie avait eu un amant, mais je me gardai bien de le lui dire ; quant à Armelline, elle était parfaitement vierge. Aussi avait-elle l'air plus humilié que son amie, et ses grands yeux brillaient d'une volupté plus modeste.

Ayant voulu prendre un baiser sur sa belle bouche, je dus trouver fort singulier qu'elle détournât la tête, après

tout ce que nous venions de faire ; mais elle me serrait les mains avec une tendresse extrême.

Nous avions parlé de bal ; elles en étaient fort curieuses.

Le bal était la fureur de toutes les jeunes Romaines depuis que le pape Rezzonico les avait sevrées de ce plaisir durant les dix longues années de son règne.

Ce pape, qui avait permis aux Romains les jeux de hasard de toute espèce, leur avait défendu de danser. Son successeur Ganganelli, ayant une autre cervelle, avait défendu le jeu et permis la danse.

Telle est l'infaillibilité des papes, que l'un trouve bien ce que l'autre condamne. Ganganelli trouvait moins immoral de laisser sauter ses sujets que de leur faciliter les moyens de se ruiner, de se suicider, de devenir brigands ; mais Rezzonico n'y avait peut-être pas pensé.

Je promis donc à mes deux belles de les mener au bal, dès que j'en aurais découvert un où je pourrais espérer qu'elles ne seraient point connues.

Trois heures ayant sonné et l'équipage attendant à la porte, je les ramenai au couvent, assez content de ce que j'avais fait pour contenter mes désirs, quoique je n'eusse fait qu'augmenter ma passion. J'étais, plus que jamais, convaincu qu'Armelline était faite pour être adorée de tout homme sur lequel la beauté exerce un empire absolu.

J'étais au nombre de ses sujets, et aujourd'hui encore ; mais j'enrage de me voir dans la misère, et de sentir que l'épuisement de l'encens a rendu l'encensoir déplorable.

Je réfléchissais à l'espèce d'enchantement qui me forçait à redevenir sans cesse amoureux d'un objet qui me paraissait nouveau, et qui m'inspirait les mêmes désirs qu'avait fait naître le dernier que j'avais aimé, et que

je n'avais cessé d'aimer que lorsqu'il avait cessé d'exciter mes désirs. Cependant cet objet nouveau à mes yeux l'était-il en réalité?

Nullement, car c'était toujours la même pièce, n'ayant de neuf que le titre.

Mais quand je parvenais à me mettre en possession de la pièce que je convoitais, m'apercevais-je qu'elle me fût connue? Me plaignais-je? me trouvais-je déçu?

Aucunement, et la raison en est, sans doute, que, jouissant de la pièce, je tenais constamment les yeux sur l'affiche, sur le titre charmant qui m'en avait rendu amoureux.

Si toute l'illusion vient du titre de la pièce, ne vaudrait-il pas mieux l'aller voir sans lire l'affiche? car qu'importe de savoir le nom d'un livre qu'on veut lire, d'un mets qu'on veut manger, d'une ville dont on veut parcourir les rues, admirer toutes les beautés?

Tout cela est à la lettre dans une ville, dans un mets, dans un livre, et le nom n'y fait rien. Mais toute comparaison est un sophisme. L'homme se distingue de la brute et ne peut devenir amoureux que par le véhicule des sens qui, le toucher excepté, siègent tous dans la tête.

C'est pour cela que, s'il a des yeux, la physionomie exerce sur lui tous les prestiges de l'amour

Le corps de la plus belle des femmes, s'offrant nu à sa vue, mais avec la tête couverte, pourrait bien l'exciter à la jouissance charnelle, mais jamais à la jouissance du cœur, à ce qu'on appelle amour; car si dans l'instant où il se livrerait à la volupté physique, on découvrait la tête, et que cette tête fût vraiment laide, une de ces têtes faites pour inspirer de la répugnance et souvent de la haine, il s'enfuirait avec horreur, sans que la beauté du corps, la perfection des formes, pût l'exciter à consommer l'acte de brutalité qu'il était sur le point de commettre.

Il en est bien autrement quand un de ces visages privilégiés, une de ces physionomies enchanteresses, irrésistibles, a rendu un homme amoureux. Qu'il parvienne à soulever le voile qui lui cache le sanctuaire, et quelles que soient les imperfections, les difformités qui s'offrent à ses regards, la physionomie l'emporte, rien ne l'arrête, et le sacrifice s'accomplit.

L'empire de la physionomie étant donc établi par la nature dans l'animal homme, le genre humain, possesseur immédiat du calcul moral dans tout ce qui a rapport à ses besoins et à sa satisfaction, a décidé instinctivement, dans tous les pays, qu'il fallait couvrir tout le corps, excepté le visage, et non seulement chez les femmes, mais encore chez les hommes, quoiqu'en Europe, depuis longtemps, les hommes en soient venus à s'habiller de telle façon, que les femmes peuvent, à peu près, deviner tout ce qu'elles ne peuvent voir.

L'avantage que les femmes retirent de cette convention est incontestable, quoique les beaux corps soient de beaucoup moins rares que les beaux visages ; car l'art parvient facilement à cacher les imperfections de la figure, à simuler même la beauté, tandis qu'il n'y a pas de fard pour corriger la laideur d'une poitrine, d'un ventre et de toute autre partie du corps humain.

Je conviens, malgré cela, que les phénomérides de Sparte avaient raison, comme toutes les femmes qui, avec un très beau corps, rebutent par leur figure, car, à cause du titre, malgré la beauté de la pièce, elles se voient frustrées de spectateurs ; mais n'importe, l'homme a besoin d'aimer, de même que la femme ; et pour que l'un et l'autre deviennent amoureux, il faut une figure qui plaise et excite la curiosité. Ceci est cependant plus important pour l'homme que pour la femme, car la femme, plus que l'homme, porte l'enseigne sur son visage.

Heureuses et très heureuses les Armellines dont la pièce et le titre sont dans une exacte proportion de beauté!

En rentrant chez moi, j'eus le bonheur de trouver Marguerite plongée dans un profond sommeil. Je me gardai bien de la réveiller, et me couchai, après avoir éteint ma bougie, avec le moins de bruit possible.

J'avais besoin de repos, car je n'avais déjà plus cette inépuisable vigueur de la jeunesse; et je dormis jusqu'à midi.

A mon réveil, Marguerite vint me dire qu'un très beau jeune homme était venu me faire visite sur les dix heures, et que, n'ayant pas osé me réveiller, elle l'avait amusé jusqu'à onze.

« Je lui ai, me dit-elle, fait du café, qu'il a trouvé très bon. Il doit revenir demain et n'a pas voulu me dire son nom. C'est un très beau jeune homme, qui m'a fait présent de cette pièce que je ne connais pas. J'espère que vous n'en serez pas fâché. »

Je devinai que c'était mon Florentin. La pièce était de deux onces. Je ris, car, n'étant point amoureux de cette fille, tout m'était égal. Je lui dis qu'elle avait bien fait de l'entretenir et, mieux encore, d'accepter la pièce, qui valait quarante-huit paoli.

Elle m'embrassa tendrement, et grâce à cette aventure, elle m'épargna les reproches qu'elle m'aurait faits d'être rentré si tard.

Curieux de savoir qui était ce phénix de la Toscane qui se montrait si généreux, je me hâtai de lire la lettre de ma chère Léonilde.

C'était M***, riche négociant établi à Londres, qui avait été recommandé à son mari par un chevalier de Malte. Léonilde m'en parlait comme d'un homme riche, aimable, instruit et généreux, en m'assurant que je l'aimerais.

Après m'avoir dit beaucoup de choses sur son mari et beaucoup d'autres de la part de ce bon marquis et de toute la famille, Léonilde finissait par me dire qu'elle était heureuse d'être en bonne voie de devenir mère, et qu'elle serait au comble du bonheur si elle accouchait d'un fils. Elle me priait d'en faire mes compliments au marquis.

Soit nature, soit éducation, cette nouvelle me fit frissonner. Cependant je lui répondis quelques jours après, en envoyant ma lettre ouverte, incluse dans une autre que j'écrivis au marquis, lui disant que les grâces de Dieu n'arrivent jamais trop tard et que jamais nouvelle ne m'avait intéressé plus que celle d'apprendre qu'il aurait bientôt un héritier.

Léonilde, au mois de mai, accoucha d'un garçon que j'ai vu à Prague, au couronnement de Léopold, chez le prince de Rosenberg. Il se nomme marquis de C..., comme son père, ou comme l'époux de sa mère, qui vécut jusqu'à quatre-vingts ans.

Quoique mon nom fût inconnu au jeune marquis, je me fis présenter, et j'ai joui de sa conversation une seconde fois au spectacle. Il était accompagné d'un abbé très instruit qu'on appelait son gouverneur; mais il n'en avait pas besoin, car à l'âge de vingt ans, il avait la sagesse que peu d'hommes ont à soixante.

J'eus un véritable plaisir de voir que ce jeune homme était le vivant portrait du marquis. Cette réflexion m'arracha des larmes de bonheur, en songeant à la satisfaction que cette ressemblance devait avoir causé à ce brave homme ainsi qu'à sa mère ; j'admirai ce jeu d'un hasard qui semblait rendre la nature complice d'un heureux mensonge.

J'écrivis à ma chère Léonilde, et je chargeai son fils de ma lettre, qu'elle ne reçut que dans le carnaval

de 1792, époque où le jeune marquis retourna à Naples, et peu de temps après, je reçus une réponse dans laquelle elle m'invitait au mariage de son fils, en m'engageant à me fixer chez elle pour finir mes jours au sein de la tendre amitié.

Qui sait si je ne finirai pas par là?

M'étant rendu à trois heures chez la princesse Santa-Croce, je la trouvai au lit, ayant auprès d'elle le cardinal qui lui faisait la lecture.

La première chose qu'elle me demanda fut pour quelle raison j'avais quitté l'Opéra à la fin du second acte.

« Princesse, je puis vous conter une histoire intéressante de six heures; mais avant de l'entreprendre, j'ai besoin de carte blanche sur les détails; car il y a des épisodes qu'il est indispensable de narrer d'après nature.

— Est-ce quelque chose dans le goût de la sœur *M. M.?*

— Oui, monseigneur, à peu près.

— Princesse, voulez-vous être sourde? lui dit Son Éminence.

— Vous pouvez y compter, » répondit-elle.

Alors je me mis à leur conter l'histoire de la nuit à peu près comme je l'ai écrite. Les huîtres pêchées au fond du corset et le colin-maillard firent pâmer de rire la princesse, malgré sa surdité de commande. Elle finit par convenir avec le cardinal que je m'étais bien conduit et ne douta plus que je ne vinsse au but de mes efforts à la première séance.

« Dans deux ou trois jours, me dit le cardinal, vous aurez la dispense pour le prétendu d'Émilie, qui pourra l'épouser quand il voudra. »

Le lendemain à neuf heures, le Florentin vint me voir et je le trouvai tel que la marquise me l'annonçait: mais j'avais une dent contre lui, ce qui ne diminua point lors-

qu'il me demanda si la jolie personne qui était avec moi au théâtre était mariée ou engagée; si elle avait père et mère ou autres parents dont elle dépendît.

Je le priai, avec un sourire un peu amer, de me dispenser de lui fournir ces renseignements, puisqu'au théâtre la jeune personne était en masque.

Il rougit et me demanda pardon.

Le remerciant de l'honneur qu'il avait fait à Marguerite en acceptant une tasse de café, je le priai de me faire le même plaisir, lui disant que j'irais déjeuner chez lui le lendemain. Il demeurait chez Roland, vis-à-vis Saint-Charles, où demeurait la Gabrielli, illustre cantatrice qu'on surnommait la *Coghetta*, à laquelle le prince Baptiste Borghèse faisait une cour assidue.

Dès que le jeune Florentin fut parti, je volai à Saint-Paul, où il me tardait de voir la mine que me feraient mes vestales, que j'avais si bien initiées. Elles parurent devant moi avec un air bien différent de celui qu'elles avaient eu jusqu'alors : Émilie était devenue gaie, et Armelline triste.

Je dis à la première que dans trois jours je lui porterais la dispense de publications la plus complète, et que dans une huitaine elle aurait le billet du cardinal Orsini pour recevoir quatre cents écus et son congé. « Le même jour, ajoutai-je, je vous porterai deux cents écus de grâces. »

A cette nouvelle, hors d'elle-même, elle quitta la grille en courant pour aller en informer la bonne supérieure.

Resté seul avec Armelline, je lui pris les mains, que je couvris de baisers, en la suppliant de reprendre sa délicieuse gaieté. « Que ferai-je ici, me dit-elle, sans Émilie? Que ferai-je ici quand vous serez parti? Je suis malheureuse. Je ne m'aime plus. »

Je ressentis une vive affliction en lui voyant verser des larmes que je brûlais de recueillir pour m'enivrer d'amour, ou plutôt pour apaiser toute l'ardeur dont j'étais dévoré. Je lui jurai de ne point quitter Rome avant de la voir mariée et de lui faire une dot de mille écus.

« Je ne me soucie pas des mille écus ; la promesse que vous me faites de ne point quitter Rome sans m'avoir mariée me rend assez heureuse, et je ne demande rien de plus ; mais si vous me trompez, j'en mourrai.

— Et moi, à mon tour, je mourrais plutôt que de vous tromper ; mais, ma chère Armelline, pardonnez à l'amour qui m'a peut-être trop égaré avant hier.

— Je vous pardonne tout, si vous restez toujours mon ami.

— Je vous le promets, mais permettez-moi donc de baiser votre belle bouche. »

Après ce premier baiser, qui me sembla un gage certain de sa capitulation, elle essuya ses larmes, et Emilie parut avec la supérieure, qui me dit les choses les plus obligeantes.

« Vous devez, me dit-elle, me promettre de vous intéresser pour la nouvelle compagne que je me propose de donner à notre Armelline aussitôt qu'Émilie nous quittera.

— Je vous promets, répondis-je, de faire tout ce que vous m'ordonnerez, et j'espère, madame, qu'en revanche vous me permettrez de conduire ces demoiselles au théâtre ce soir.

— Vous les trouverez prêtes, car comment vous rien refuser? »

Resté seul avec les deux amies, je m'empressai de leur faire mes excuses d'avoir disposé d'elles sans leur consentement.

« Notre consentement ! dit Émilie, nous serions des

ingrates si, après tout ce que vous faites pour nous, nous pouvions vous refuser quelque chose.

— Et vous, ma belle Armelline, vous refuserez-vous à ma tendresse?

— Non, mon ami, mais dans les bornes que la sagesse prescrit. Point de collin-maillard surtout.

— Ah! c'est un si joli jeu! Vous m'affligez.

— Trouvez-en un autre, » dit Émilie.

Émilie était devenue ardente, et cela me déplaisait, car je craignais qu'Armelline n'en devînt jalouse. Je pouvais avoir cette crainte sans aucune fatuité, parce que je connaissais le cœur humain.

Dès que je les eus quittées, je courus me procurer une loge à la *Torre-di-Nona;* puis je passai à l'auberge pour y commander le souper dans les mêmes chambres, sans oublier les huîtres, quoique je fusse sûr de n'en avoir plus besoin. J'allai ensuite trouver un musicien que je chargeai de me procurer trois billets pour un bal où je ne pourrais être connu de personne.

Rentré chez moi dans l'intention de dîner seul, je trouvai un billet de la marquise d'Août qui m'invitait à dîner, me reprochant d'une façon très amicale de n'aller jamais occuper un couvert à sa table. Je me rendis à l'invitation et j'y trouvai le Florentin.

Ce fut durant ce dîner que je connus une bonne partie des bonnes qualités de cet aimable jeune homme, et je trouvai que donna Léonilde ne l'avait point flatté.

Vers la fin du dîner, la marquise me demanda pourquoi je n'étais pas resté à l'Opéra jusqu'à la fin?

« Parce que mes demoiselles s'ennuyaient.

— Elles ne sont pas de la maison de l'ambassadeur de Venise, je le sais.

— C'est vrai, madame, et je vous demande grâce pour mon petit mensonge.

— Ce fut une défaite impromptue, pour ne pas me dire qui elles sont; mais on le sait.

— J'en félicite les curieux, madame.

— Celle à qui j'ai parlé mérite d'exciter la curiosité générale ; mais à votre place, je lui ferais mettre un peu de poudre.

— Je n'ai point cette autorité, et si je l'avais, pour tout au monde je ne voudrais la gêner. »

Le Florentin me plut, parce qu'il écouta tout sans rien dire. Je le fis beaucoup parler de l'Angleterre et du commerce qu'il faisait. Il me dit qu'il allait à Florence pour se mettre en possession de son héritage et chercher une épouse pour retourner à Londres. En le quittant, je lui dis que je n'aurais le plaisir de le voir chez lui que le surlendemain, ayant une affaire qui m'empêchait de le voir le jour suivant, comme je le lui avais promis. Il m'engagea à n'y aller qu'à l'heure du dîner, qu'il me fit promettre de partager avec lui.

Plein d'amour et d'espérance, j'allai chercher mes deux amies, qui jouirent de toute la comédie sans aucune interruption.

Après être descendus à l'auberge, j'ordonnai au cocher de venir me prendre à deux heures, puis nous montâmes au troisième, où nous nous assîmes devant un bon feu, tandis qu'on ouvrait les huîtres, qui ne nous intéressaient plus comme les autres fois.

Émilie et Armelline avaient la contenance qui convenait à nos rapports.

La première avait l'air d'une personne qui, ayant vendu de la bonne marchandise à crédit, conserve un air de prétention à cause du bon marché qu'elle a fait à l'acheteur. Armelline, tendre, riante et un peu humiliée, me parlait des yeux, et me rappelait la parole que je lui avais donnée. Je ne lui répondais que par des baisers

ardents qui la rassuraient, mais qui lui faisaient prévoir que je voudrais augmenter de beaucoup les devoirs que j'avais déjà contractés envers elle. Cependant elle me paraissait résignée, et, le contentement dans l'âme, je me mis à table, ne m'occupant que d'elle.

Quant à Émilie, à la veille de se marier, elle put se figurer que je ne la négligeais que par un sentiment de respect que je pouvais croire dû au sacrement par lequel elle allait se lier.

Quand nous eûmes soupé, gai et voluptueux comme de coutume, je me mis sur le sofa avec Armelline, et là je passai trois heures que j'aurais pu me rendre délicieuses, si je ne m'étais pas obstiné à vouloir les dernières faveurs. Elle ne voulut jamais y consentir. Ni paroles, ni prières, ni emportements ne purent la vaincre ni altérer son angélique douceur. Tendre entre mes bras, tantôt riante, et tantôt amoureusement triste, elle ne m'accorda jamais ce que je persistais à vouloir, sans pourtant avoir jamais la mine de me le refuser formellement.

Ceci paraît une énigme et n'en est pas une du tout.

Elle sortit vierge d'entre mes bras, affligée peut-être de n'avoir pas osé manquer à ses devoirs, en me rendant tout à fait heureux.

Contraint par la nature de cesser, quoique toujours amoureux et peu satisfait, je lui demandai pardon. C'était le seul moyen, me disait la nature, de me ménager son consentement une autre fois.

Après nous être habillés, moitié tristes et moitié gais, nous réveillâmes Émilie qui dormait profondément, et nous partîmes. Rentré chez moi, j'allai me coucher, me souciant peu de la colère et des injures que me prodigua Marguerite.

Le Florentin me donna un dîner dont la délicatesse

recherchée fut ce qui me donna le moins à penser. Je fus vivement affecté des marques d'amitié qu'il me prodigua, de ses expressions obligeantes et de l'offre d'argent qu'il me fit, si j'en avais besoin.

Il avait vu Armelline, elle lui avait plu ; je l'avais brusqué quand il m'avait parlé d'elle ; depuis il ne m'en avait plus ouvert la bouche, et durant le dîner il n'en fut pas un instant question.

Je me croyais réduit à croire à la sympathie, et, lui en sachant gré, il me sembla que je devais le payer de retour.

Lui ayant rendu son dîner chez moi, je fis dîner avec nous Marguerite, dont n'étant point jaloux, j'aurais aimé qu'il pût devenir amoureux. Il ne l'aurait pas, je crois, trouvée difficile, car il lui plaisait ; et il m'aurait trouvé complaisant ; mais il n'en fut rien. Comme cette fille avait loué une bague qu'il portait à la chaîne de sa montre, il me pria de permettre qu'il la lui offrît, et j'y consentis : c'était lui en dire assez ; mais les choses n'allèrent pas plus loin.

En huit jours, tout fut arrangé pour le mariage d'Émilie. Je lui escomptai ses *grâces*, et le même jour où elle sortit du couvent, elle se maria et partit pour Civita-Vecchia avec son mari. Menicuccio, dont je n'ai point parlé depuis longtemps, était heureux de mes rapports avec sa sœur, car il en prévoyait pour elle des suites avantageuses, et plus heureux encore de la tournure de ses affaires ; car, trois jours après l'hymen d'Émilie, il épousa sa maîtresse et s'établit d'une manière satisfaisante.

Quand Émilie fut partie, la bonne supérieure donna une nouvelle gouvernante à mon Armelline. C'était une jeune fille qui pouvait avoir deux ou trois ans de plus que mon amie, et fort belle ; cependant elle ne m'inté-

ressa que faiblement. Quand j'étais fortement épris d'un objet, tout autre, avant d'être satisfait, ne pouvait m'inspirer que de légers désirs.

La supérieure me dit que la nouvelle amie d'Armelline se nommait Scolastique, et qu'elle saurait captiver mon estime; « car, ajouta-t-elle, elle est aussi sage qu'Émilie ». Elle ajouta qu'en récompense elle espérait que je m'intéresserais à lui faire épouser un homme qu'elle connaissait, qui avait un très bon emploi, et qui n'avait besoin que de trois cents écus pour payer la dispense qui lui était nécessaire.

L'aspirant dont il était question était fils d'un cousin de Scolastique. Elle l'appelait son neveu, quoiqu'il fût plus âgé qu'elle. La dispense n'était pas difficile à obtenir pour de l'argent ; mais afin de la lui obtenir gratis, j'avais besoin de trouver quelqu'un qui la demandât au saint-père.

Je promis de m'en occuper.

Le carnaval courait vers sa fin, et Scolastique n'avait jamais vu ni opéra, ni comédie. Armelline avait envie de voir un bal, et j'en avais enfin trouvé un, où il me paraissait que personne ne pourrait nous connaître. Cependant, la chose pouvant avoir des conséquences, il fallait des précautions. Je demandai donc aux deux nouvelles amies si elles voulaient s'habiller en homme et que je leur procurerais ce qui leur serait nécessaire; elles y consentirent de grand cœur.

Je m'étais assuré une loge au théâtre Aliberti pour le lendemain du bal. Je prévins donc mes jeunes amies de demander la permission à la supérieure et de m'attendre sur la brune.

Quoique découragé par la résistance d'Armelline et par la présence de sa nouvelle compagne qui ne me paraissait faite ni pour être brusquée ni pour garder le manteau, je

fis porter à l'auberge tout ce qui m'était nécessaire pour opérer leur métamorphose en deux beaux garçons.

Armelline, en montant dans la voiture, me donna la mauvaise nouvelle que Scolastique n'était à part de rien, et que nous ne devions rien nous permettre en sa présence. Je n'eus pas le temps de lui répondre, car Scolastique monta et nous allâmes à l'auberge. Quand nous fûmes dans la chambre avec bon feu, je leur dis avec un peu d'humeur que si elles voulaient être seules, je passerais dans la chambre voisine, malgré le froid.

En disant cela, je leur montrai les vêtements d'hommes, et Armelline me dit qu'il suffisait que je leur tournasse le dos, en ajoutant :

« N'est-ce pas, Scolastique ?

— Je ferai comme toi, ma chère, mais je suis très affligée ; car je suis sûre que je vous gêne. Vous vous aimez, et c'est fort simple : je vous empêche de vous donner des marques de votre amour ; j'en suis au désespoir. Je ne suis pas une enfant, et je suis ton amie ; pourquoi me traites-tu comme si je ne l'étais pas ? »

A ce langage plein de sens et qui annonçait une bonne dose d'esprit, je respirai.

« Vous avez raison, belle Scolastique, lui dis-je, j'aime Armelline ; mais elle, qui ne m'aime pas, cherche des prétextes pour ne pas me rendre heureux. »

En disant ces mots, je sortis de la chambre, et ayant fermé la porte sur moi, je me mis à me faire du feu dans la seconde chambre.

Il y avait un quart d'heure que je croquais le marmot quand Armelline frappa, en me priant d'ouvrir. Elle était en culotte, et me dit qu'elles avaient absolument besoin de moi, car, les souliers étant trop petits, elles étaient incapables de se les chausser.

Comme j'avais l'air boudeur, elle me sauta au cou,

me couvrit de baisers, et n'eut pas de peine à me calmer.

Tandis que je lui disais les raisons de mon humeur, et que je couvrais de baisers tout ce que je voyais, Scolastique partit d'un grand éclat de rire

« J'étais sûre que je vous gênais, et si vous n'avez pas en moi toute la confiance possible, je vous avertis que je n'aurai pas demain le plaisir de vous accompagner à l'Opéra.

— Et bien, embrasse aussi mon ami, lui dit Armelline.

— Volontiers ! »

Cette générosité d'Armelline me déplut, mais cela ne m'empêcha point d'embrasser Scolastique comme elle le méritait. Je l'aurais fait lors même qu'elle aurait été moins belle, car tant de gentillesse méritait récompense. Je mis même dans mes baisers un surcroît d'ardeur dans l'intention de punir Armelline ; mais j'étais dans l'erreur. Je la vis enchantée, et elle se mit à embrasser son amie avec tendresse, comme pour la remercier de sa complaisance.

Les ayant fait asseoir pour les aider à se chausser, je vis que la chose était impossible, et qu'il nous fallait d'autres souliers. J'appelai le garçon qui nous servait et je l'envoyai chercher un cordonnier avec une provision de souliers.

En attendant, l'amour ne me permit pas de me borner avec Armelline à de simples baisers. Elle n'osait ni me refuser, ni s'abandonner ; mais, comme pour se disculper, elle m'obligeait à faire à Scolastique les mêmes caresses que je lui avais faites, et celle-ci, pour l'aguerrir, venait d'elle-même au-devant de tout ce que j'aurais pu exiger d'elle, si j'en avais été amoureux.

Cette fille était charmante, et ne cédait point à Armel-

line en beauté de visage ni en perfection de formes; mais elle lui cédait dans une certaine délicatesse de physionomie qui était toute particulière à Armelline.

Le jeu, dans le fond, ne me déplaisait pas, mais la réflexion le mêlait d'amertume ; car je croyais découvrir qu'Armelline ne m'aimait pas, et que si l'autre ne m'opposait aucune résistance, ce n'était que pour mettre son amie à l'aise et la convaincre qu'elle pouvait se fier entièrement à elle.

Dans cette perplexité extrême, je finis par croire que je ferais bien de tâcher de prendre du goût pour celle dont je pouvais me promettre une complète satisfaction.

Dès que cette idée eut germé dans ma tête, je fus curieux d'éprouver si Armelline ne changerait pas de contenance, si je me montrais vraiment amoureux de son amie, et si celle-ci trouverait que j'entreprenais trop ; car jusqu'alors mes mains n'avaient point dépassé les bornes que la ceinture de leurs culottes mettait à leur taille.

J'allais me mettre en besogne, quand le cordonnier arriva, et en peu de minutes, ces demoiselles furent bien chaussées.

Leur ayant mis leurs habits, je vis devant moi deux fort jolis jeunes gens dont les formes trahissaient assez le sexe pour rendre jaloux de mon bonheur quiconque me verrait dans leur société.

Après avoir donné mes ordres pour que le souper fût prêt à minuit, nous nous rendîmes au bal, où il y avait cent contre un à parier que je ne serais pas connu ; car le musicien qui m'avait procuré les billets m'avait assuré que c'était une société de petits marchands. Mais que ne peut le hasard ou la destinée?

Nous entrons dans une grande salle, très bien arrangée, mais sans luxe, et la première personne qui frappe

mes regards, c'est la marquise d'Août, ayant avec elle son mari et son inséparable abbé.

Je devins sans doute de mille couleurs, mais ne pouvant reculer, car elle m'avait aperçu, je me composai et, m'avançant vers elle, nous nous fîmes les compliments d'usage, auxquels la fine marquise ajouta maintes plaisanteries de bon ton sur mes deux jeunes compagnons, qui, n'ayant aucun usage du monde, demeuraient interdits.

Mais ce qui m'ennuya beaucoup, ce fut une grande demoiselle qui, finissant un menuet, vint faire une révérence à Armelline, en l'invitant à danser avec elle.

Dans cette fille je devinai le Florentin, qui avait eu la fantaisie de se déguiser en femme et qui paraissait une beauté achevée.

Armelline, croyant ne pas devoir passer pour dupe, lui dit qu'elle le reconnaissait.

« Vous vous trompez peut-être, lui dit-il avec esprit, car j'ai un frère qui me ressemble parfaitement, de même que vous devez avoir une sœur qui est votre vivant portrait, et que mon frère a eu le bonheur d'entretenir un instant au théâtre Capronica. »

Ce propos bien soutenu de la part du Florentin fit rire la marquise, et moi, bien qu'à contre-cœur, je crus devoir faire chorus.

Armelline s'étant excusée de danser, la marquise la fit asseoir entre elle et le beau Florentin. Le marquis s'empara de Scolastique, et mon devoir fut de n'avoir des soins que pour la marquise, sans avoir l'air même de regarder Armelline, à laquelle le Florentin tenait des discours qui l'occupaient entièrement

Jaloux comme un tigre, rugissant dans ma peau et forcé par les convenances sociales de dissimuler ma fureur sous un air de parfaite satisfaction, je laisse au

lecteur à penser quelle était ma souffrance et combien je me repentais d'être allé à ce bal.

Je n'étais cependant pas au paroxysme de ma cruelle anxiété, car elle s'accrut considérablement quand je vis Scolastique, se détachant du marquis, s'approcher d'un homme d'âge mûr et se retirer avec lui dans un coin de la salle, où ils se mirent à causer d'une façon très intime.

Les menuets suspendus, on arranga les contredanses, et je crus rêver en voyant Armelline et le Florentin placés côte à côte dans un carré, elle figurant le cavalier et lui la dame.

Toujours forcé d'affecter des sentiments contraires à ceux que j'éprouvais, je m'en approchai pour les complimenter et, d'un ton doux, je demandai à Armelline si elle était sûre de savoir la contredanse.

« Monsieur m'a dit qu'il est impossible que je me trompe en imitant ce qu'il fera. »

N'ayant rien à répliquer à cette réponse, j'allai vers Scolastique, très curieux de connaître l'homme avec qui elle s'entretenait.

Dès qu'elle me vit près d'eux, elle me le présenta d'un air timide, en me disant que c'était le neveu dont elle m'avait parlé, et qui désirait faire son bonheur en obtenant la permission de l'épouser.

Ma surprise fut grande, mais je sus la cacher. Je lui dis tout ce que je pouvais lui dire d'honnête et de consolant, en lui disant que la supérieure m'avait déjà parlé en sa faveur, et que j'avais déjà pensé aux moyens d'obtenir la dispense du saint-père, sans qu'il fallût la payer.

Cet homme, à l'air très honnête, me remercia vivement et se recommanda à moi, en me disant qu'il n'était pas riche ; et je pensai qu'il n'éprouvait pas la moindre jalousie.

Je laissai Scolastique avec lui et, me rapprochant

d'Armelline, je vis avec étonnement qu'elle jouait fort bien son rôle et ne manquait en rien les figures. Le Florentin, qui dansait en maître, la dressait à merveille, et tous deux paraissaient fort heureux.

Je me faisais du mauvais sang, mais j'étais résigné et je complimentai Armelline après la danse, ainsi que le Florentin, qui jouait la dame à ravir et qui était si bien habillé qu'à ses formes, comme à ses allures, on ne l'eût jamais pris pour un homme. Aussi était-ce la marquise d'Août qui s'était chargée de sa métamorphose.

Ne pouvant assez vaincre ma jalousie pour négliger d'observer ce que faisait Armelline, je me refusai le plaisir de danser.

Scolastique, toujours avec son fiancé, ne m'inquiétait pas. Je la savais engagée en des discours qui lui faisaient passer agréablement son temps.

Vers les onze heures et demie, au moment où toute l'assemblée attendait minuit pour aller souper, car c'était un samedi, et on n'osait point servir gras avant cette heure, la marquise d'Août, enchantée des naïvetés spirituelles d'Armelline, et peut-être aussi pour être agréable à son protégé, me dit avec le ton d'aisance de la bonne société et l'accent impératif d'une dame de haut parage qu'elle m'attendait à souper chez elle avec mes deux compagnons.

« Je ne saurais avoir cet honneur, madame, lui dis-je, et mes deux compagnons savent pourquoi.

— Celui-ci, dit-elle en montrant Armelline, vient de me dire que cela ne dépend que de vous.

— C'est une défaite, croyez-moi. »

Me tournant vers Armelline, je lui dis en riant et avec autant de douceur qu'il me fut possible d'en feindre :

« Vous savez bien que vous devez être chez vous au plus tard à minuit et demi?

— C'est vrai, me répliqua-t-elle avec douceur, cependant vous êtes le maître.»

Je lui répondis, un peu tristement, que je ne me croyais pas le maître de manquer à ma parole, mais qu'elle était maîtresse de m'y faire manquer.

Alors la marquise, son mari, l'abbé et le Florentin se mirent à la solliciter d'user de son pouvoir et de m'obliger de manquer à ma prétendue parole ; et Armelline osa me faire des instances.

Je crevais de dépit; mais, déterminé à tout, excepté à donner le moindre motif de me faire juger jaloux, je dis à Armelline, de l'air le plus naturel, que j'y consentais, pourvu que son amie y consentît.

« Eh bien, me dit-elle d'un air de satisfaction qui me fit un mal extrême, allez le lui demander. »

Sûr de mon fait, je vais trouver Scolastique et, lui ayant dit toute l'affaire en présence de son ami, je la priai de ne point consentir, mais d'éviter de me compromettre.

Le fiancé loua ma prudence, mais Scolastique n'avait pas besoin que je la priasse de jouer ce personnage, car elle me dit qu'elle était bien décidée à n'aller souper avec personne.

Elle vint avec moi, et je lui dis d'abord de parler à son amie à part, avant de rien dire devant les autres.

Je menai Scolastique devant la marquise, en me plaignant de n'avoir pas réussi. Scolastique demanda pardon et dit à Armelline qu'elle avait à lui dire quelque chose à part.

Après un entretien de quelques minutes, elles revinrent d'un air triste, et Armelline dit que cela ne se pouvait pas absolument et qu'elle en était bien fâchée.

La marquise n'insistant plus, nous partîmes.

Je recommandai le silence au futur de Scolastique, en

l'invitant à venir dîner avec moi le second jour de carême.

La nuit étant fort obscure, je sortis de la maison certain de n'être pas suivi, et nous allâmes prendre la voiture au lieu que j'avais désigné pour nous attendre.

Sortant d'un enfer où j'avais souffert mille tourments pendant quatre heures, j'arrivai à l'hôtel sans avoir dit un mot ni à l'une ni à l'autre, sans répondre aux questions raisonnables que la trop naturelle Armelline m'adressait d'une voix à amollir le fer. Scolastique me vengeait en lui reprochant le tort qu'elle avait eu de m'obliger d'être ou de paraître impoli et jaloux ou de manquer à mon devoir.

Dès le moment où nous sortîmes de notre chambre, Armelline changea ma rage jalouse en pitié, car je vis ses beaux yeux inondés des larmes que lui avaient arrachées les dures vérités que Scolastique lui avait dites.

Le souper étant servi, elles n'eurent que le temps d'ôter leur chaussure. J'étais triste et j'avais raison de l'être ; mais l'état d'Armelline me désolait, car je n'y trouvais pas mon compte. Il fallait donc dissiper sa tristesse, bien que sa source dût me désespérer ; car je ne pouvais la trouver que dans le Florentin, dont je la soupçonnais éprise.

Notre souper était excellent ; Scolastique y faisait honneur ; mais Armelline, contre sa coutume, ne mangeait presque point. Scolastique déploya un caractère de gaieté charmant : elle embrassait son amie, la suppliait de participer à son bonheur, car son fiancé était devenu mon ami ; elle était sûre dès lors que je m'intéresserais pour lui et pour elle, comme je m'étais intéressé pour Émilie. Elle bénissait ce bal et le hasard qui l'y avait conduite.

Enfin elle s'évertuait à démontrer à Armelline qu'elle n'avait aucun sujet d'être triste, puisqu'elle pouvait être certaine que je l'aimais uniquement.

Scolastique se trompait, et Armelline n'osait pas la désabuser en lui confiant la véritable cause de sa tristesse. De mon côté, l'amour-propre m'empêchait de le lui dire, car je savais que j'avais tort. Armelline pensait à se marier et le beau Florentin était son fait.

Notre souper finit, sans qu'Armelline eût repris sa belle humeur. Elle ne but qu'un seul verre de punch, et comme elle avait fort peu mangé, je ne l'excitai pas, crainte de lui faire du mal. Scolastique, au contraire, goûtant de cette agréable boisson pour la première fois, s'en donna sans ménagement, et trouva plaisant que la liqueur, au lieu de descendre dans son estomac, lui montât à la tête. Dans cet état de gaieté, elle crut de son devoir d'opérer entre Armelline et moi une paix parfaite, et de nous rendre certains qu'elle ne serait pas de trop à toutes les démonstrations de tendresse que nous voudrions nous donner.

S'étant levée de table et se soutenant mal sur ses jambes, elle porta son amie sur le sofa, en la serrant contre son sein et lui donnant des baisers ardents qui forcèrent Armelline à rire, quoiqu'elle fût toujours triste; puis, m'appelant, elle me fit asseoir près d'elle et la mit entre mes bras. Je lui faisais des caresses d'amour, qu'Armelline ne repoussait pas, mais qu'elle ne payait pas du retour que Scolastique attendait, et que je n'espérais pas, car je sentais fort bien que, dans sa disposition, elle ne m'accorderait pas, en présence de Scolastique, ce qu'elle n'avait pu se résoudre à m'accorder devant Émilie dans les trois heures que je l'avais tenue entre mes bras, quand elle savait son amie profondément endormie.

Cependant Scolastique, qui ne voulait pas en avoir le démenti, s'en prit à moi, me reprochant une froideur dont j'étais bien loin.

Je leur dis de se défaire de leurs habits d'homme et de reprendre leur costume de femme.

Je me mis à aider Scolastique à ôter son habit et sa veste, et Armelline me permit de l'aider ensuite.

Quand je leur présentai leurs chemises, Armelline me dit d'aller me mettre près du feu, ce que je fis.

Bientôt le bruit des baisers me rendant curieux, je me retournai, et je vis Scolastique, animée par le punch, qui dévorait la gorge d'Armelline. Celle-ci, vaincue à la fin et reprenant sa gaieté naturelle, paya son ardente amie de retour.

A cette vue, le salpêtre bouillant dans mes veines, je cours à elles, et Scolastique ne trouva pas mauvais que je rendisse justice à la beauté de ses globes superbes et que je la transformasse en nourrice.

Armelline eut honte de se montrer moins généreuse que son amie, et Scolastique triompha en voyant l'usage que, pour la première fois, je fis des mains de sa belle compagne.

Armelline, à son ordinaire, somma son amie de faire autant qu'elle, et elle ne se fit point prier ; mais, malgré ses vingt ans, son étonnement novice fut ce qui me plut le plus.

Après l'effet inévitable de ce manège, je leur passai leur chemise, et en toute décence, je les débarrassai de leurs culottes.

Quand elles eurent passé quelques minutes seules dans la seconde chambre, elles revinrent se tenant embrassées, et, d'elles-mêmes, se placèrent sur mes genoux.

Scolastique, bien loin d'être fâchée de la préférence

que je donnai d'abord aux beautés secrètes d'Armelline, paraissait en être ravie. Elle regardait ce que je faisais et la manière dont Armelline se prêtait avec une attention qui la captivait, et on pouvait deviner l'espoir qu'elle concevait de me voir opérer le grand œuvre ; ce que la douce Armelline ne voulut point que j'effectuasse.

Ne pouvant pas finir où je voulais, je m'arrêtai en songeant que j'avais des devoirs envers Scolastique, dont j'étais curieux d'étaler devant moi ses beautés les plus secrètes.

La complaisante amie ne fit aucune résistance, bien sûre de mettre sur la balance la question des comparaisons.

Il était fort difficile de décider laquelle des deux méritait de préférence la pomme de la beauté ; mais Armelline avait l'avantage d'être aimée, et la beauté de la physionomie de Scolastique, plus rigoureusement belle peut-être, n'avait pas ce vernis indicible que donne l'amour à l'objet qu'on adore.

Je la jugeai aussi intacte que l'était Armelline, et à la façon dont elle se tenait, je vis, à n'en pas douter, qu'elle me laissait maître de tout. J'eus peur d'abuser du moment. C'était un triomphe trop beau pour le devoir à l'ivresse.

Je fis cependant, avant de finir, tout ce qu'un connaisseur peut faire pour inonder de plaisir le charmant objet qu'il frustre. Scolastique tomba rendue de volupté et persuadée que je n'avais éludé ses désirs que par délicatesse.

Armelline, riante et naïve, nous fit compliment à tous deux. J'en étais honteux ; Scolastique lui demandait pardon.

Je les ramenai à leur couvent, en les assurant que

j'irais les prendre le lendemain pour les conduire à l'Opéra, et j'allai me coucher, sans pouvoir décider si j'avais perdu ou gagné dans la partie que j'avais faite. Ce ne fut qu'à mon réveil que je me sentis en état de prononcer une sentence.

Il eût peut-être été curieux de savoir pour quelles raisons Casanova quitta Rome et cette vie de plaisir qu'il menait facilement au milieu d'une société corrompue. En sortit-il volontairement? S'était-il mis dans quelque situation si critique qu'il dût éviter un danger par la fuite? Fut-il forcé de partir par ordre du pape? Et qu'advint-il d'Armelline et du jeune Florentin? Malheureusement, aux manuscrits trouvés à Dux il manque à cette place deux chapitres. Nous retrouvons donc brusquement le célèbre aventurier à Florence, dans une conversation avec le jeune grand-duc.

Il est probable que ce fut l'auteur lui-même qui détacha ces deux chapitres pour les refaire ou en améliorer le texte, et que la maladie et la mort l'empêchèrent de les remettre à leur place refaits ou améliorés; car en 1798 Casanova en était encore à retoucher et à récrire des parties de son manuscrit, resté définitivement inachevé, et la plupart des biographes placent la date de sa mort à l'année 1799.

Quelques éditeurs ont cherché à combler la lacune. Ils donnent Casanova jaloux comme un tigre. Dans la salle de bal, Armelline ne daigna pas faire attention à sa mauvaise humeur. Casanova la reconduisit chez la supérieure du couvent, en lui déclarant qu'à l'avenir il n'y aurait plus pour elle ni spectacles ni divertissements. Le lendemain un billet de la supérieure l'aurait averti que la belle avait été enlevée pendant la nuit par un inconnu. Il aurait appris plus tard que tout le monde l'avait joué dans cette circonstance et que la fuite du Florentin avec Armelline avait été complotée par ses amis. Dans son égarement, il aurait quitté Rome à l'improviste pour courir après les fugitifs; mais, à son arrivée à Florence, la raison aurait repris son empire, et là se serait dissipé son désespoir amoureux.

CHAPITRE XI

La Denis. — Medini. — Zanowitch. — Zen. — Mon départ forcé et mon arrivée à Bologne. — Le général Albergati.

Sans m'étendre en longs discours, je demandai au jeune grand-duc de m'accorder dans ses États un sûr asile pour tout le temps que je pourrais y rester ; et pour prévenir toutes les interrogations de sa part, je me hâtai de lui dire quels étaient les motifs qui me fermaient les portes de ma patrie.

« Quant aux besoins de la vie, ajoutai-je, je prie Votre Altesse Royale de croire que je n'ai besoin de personne, les fonds que je possède m'assurant l'indépendance sous ce rapport. Au reste, je compte consacrer tout mon temps à l'étude.

— Avec une bonne conduite, me dit le prince, les lois de mon pays suffisent pour vous garantir une libre existence ; cependant je suis bien aise que vous vous soyez adressé à moi. Quelles sont les connaissances que vous avez à Florence ?

— Monseigneur, il y a dix ans que j'ai connu ici plusieurs maisons distinguées ; mais, ayant l'intention de vivre fort retiré, je n'ai point l'intention de renouveler connaissance. »

Telle fut la conversation que j'eus avec ce jeune souverain, et la démarche que je venais de faire me paraissait indispensable, mais suffisante pour me mettre à l'abri des malheurs.

Ce qui m'était arrivé en Toscane dix ans auparavant

devait être oublié, ou au moins fort affaibli, car le nouveau gouvernement n'avait rien de commun avec l'ancien.

En sortant de chez le grand-duc, j'allai chez un libraire où j'achetai les livres dont j'avais besoin et où un homme, à l'air noble, me voyant curieux de littérature grecque, m'adressa la parole et me plut. Je lui dis que je travaillais à la traduction de l'*Iliade*, et, confidence pour confidence, il me dit à son tour qu'il était occupé à une *Anthologie* d'épigrammes grecques qu'il voulait publier en vers latins et italiens. M'étant montré curieux de connaître son ouvrage, il me demanda où je logeais. Ayant satisfait à sa question, je m'informai de son nom et de sa demeure, dans l'intention de le prévenir, ce que je fis dès le lendemain. Il me rendit ma visite le jour suivant, et nous étant montré nos études, nous devînmes amis, et nous le fûmes jusqu'à mon départ de Florence, nous voyant chaque jour ou chez lui ou chez moi, sans que nous ayons jamais songé ou à manger une fois ensemble, ou même à nous promener.

Une liaison de deux amis des lettres exclut souvent tous les plaisirs dont ils ne pourraient jouir qu'en dérobant leur temps à la littérature.

Cet honnête gentilhomme florentin s'appelait ou s'appelle encore, s'il vit, Everard de Medici.

J'étais bien chez Jean-Baptiste Allegranti, j'y jouissais de la solitude et de toute la tranquillité qui m'était nécessaire pour étudier Homère et m'y livrer à mes travaux; cependant je pris la résolution de changer de logement. Madeleine, nièce de mon hôte, jeune personne, encore enfant, était si belle, si gracieuse, avait tant d'esprit et de charmes, qu'elle me causait des distractions incessantes. Elle venait parfois dans ma chambre me souhaiter le bonjour, me demandait comment j'avais passé

la nuit, si j'avais besoin de quelque chose... Sa vue, sa grâce, le son de sa voix... je ne pouvais y résister ; et redoutant la séduction, voulant la garantir de la mienne, je ne trouvai d'autre expédient que de la fuir.

A quelques années de là, Madeleine devint musicienne célèbre.

En sortant de chez Allegranti, j'allai prendre deux chambres chez un bourgeois dont la femme était laide et qui n'avait ni jolie fille ni nièce séduisante. Là je vécus trois semaines comme le rat de La Fontaine, fort sagement.

A cette époque, le comte Stratico arriva à Florence avec le chevalier Morosini, son élève, âgé de dix-huit ans.

Je ne pus me dispenser de l'aller voir. La jambe qu'il s'était cassée n'avait pas encore recouvré sa force ; il ne pouvait donc point sortir avec son élève, qui avait tous les vices de la jeunesse, sans en avoir aucune des bonnes qualités, et qui lui faisait sans cesse redouter des malheurs. Il me pria de tâcher de me l'attacher, et, s'il était nécessaire, de devenir même le compagnon de ses plaisirs, afin de ne pas le laisser aller seul dans les lieux où, ne trouvant que mauvaise compagnie, il aurait pu courir des dangers.

Cela interrompit mes études et altéra mon système de paix. Je dus, par sentiment, devenir le compagnon des débauches d'un jeune dissolu.

Le chevalier Morosini était, en effet, un libertin effréné, n'aimant ni la littérature, ni la bonne compagnie, ni les gens sensés : monter à cheval pour crever les chevaux, sans crainte de se tuer lui-même ; aller partout ventre à terre, quel que fût le terrain que l'animal avait à franchir ; boire de toutes espèces de vin, et n'étant jamais content qu'il n'eût perdu la raison ; se proxurer le

plaisir d'une brutalité licencieuse avec des femmes prostituées, que souvent il assommait de coups : tels étaient ses plaisirs habituels, telles ses réjouissances journalières.

Ce jeune seigneur payait un valet de place spécialement affecté à lui procurer chaque jour une femme ou fille qui, dans la ville de Florence, n'eût pas été connue pour fille publique.

En deux mois que cet étourdi passa à Florence, je lui sauvai vingt fois la vie. Je souffrais, je languissais, mais je me croyais obligé à ne point l'abandonner.

Quant aux dépenses, je n'avais pas à m'en mêler, car il était libéral jusqu'à la prodigalité, et n'aurait pas souffert que je misse la main à ma bourse. Mais cela même était un désagrément et nous causa de fortes disputes ; car, comme il payait, il prétendait que je busse ou mangeasse autant que lui, et que je l'imitasse dans ses autres débauches, soit avec la même femme, soit avec d'autres. Sur ces points cependant, je le satisfaisais rarement, m'en tenant toujours à ce qui me convenait.

Etant allés à Lucques pour y voir l'opéra, nous emmenâmes deux danseuses à souper, et le chevalier, ayant trop bu, comme à son ordinaire, servit fort mal celle des deux qu'il avait choisie, et qui était une superbe créature.

N'ayant fait que badiner avec l'autre qui, bien qu'assez jolie, était loin de pouvoir lui être comparée, je vengeai vigoureusement la belle, qui, me prenant pour le père du chevalier, me donna le conseil charitable de lui faire donner une meilleure éducation.

Après le départ de ce jeune homme, ce qui eut lieu dès que son gouverneur se sentit parfaitement rétabli, je repris mes études ; mais j'allais souper chaque jour chez

l'ex-danseuse Denis, qui, après avoir quitté le service du roi de Prusse, s'était retirée à Florence.

La Denis avait à peu près mon âge, ce qui veut dire qu'elle n'était plus jeune, et surtout pour une femme ; malgré cela, elle avait encore d'assez beaux restes de beauté pour inspirer de tendres sentiments, car, quiconque ne l'aurait pas connue ne lui aurait donné que trente ans.

Avec une fraîcheur charmante, elle avait toute la gentillesse d'une jeune fille, beaucoup de grâce, le ton et les habitudes de la bonne compagnie, l'esprit fort doux, et se mettait à ravir. Outre cela, elle était merveilleusement bien logée, sur la place, au premier, au-dessus du café le plus fréquenté de Florence, avec un superbe balcon où, dans les nuits chaudes, on jouissait de l'air frais le plus voluptueux.

Le lecteur peut n'avoir pas oublié de quelle manière en 1764 j'étais devenu son ami à Berlin ; nous rencontrant par un heureux hasard à Florence, tous nos feux se rallumèrent et nous y continuâmes le drame que nous avions ébauché en Prusse.

La principale locataire de la maison où la Denis demeurait était la Brigonzi, que j'avais rencontrée à Memel quand j'allais à Pétersbourg.

Cette dame Brigonzi, qui prétendait que je l'avais aimée vingt-cinq ans auparavant, montait souvent chez sa locataire avec le marquis Capponi, son ancien amant, homme très aimable et fort instruit.

Voyant qu'il me parlait avec plaisir, je lui facilitai le moyen de faire connaissance en lui faisant une visite, qu'il me rendit en me laissant une carte, ne m'ayant pas trouvé chez moi.

Etant allé le voir derechef, il me présenta à sa famille et m'invita à dîner. Voulant faire honneur à son invita-

tion, je m'habillai pour la première fois avec élégance et me parai de tous mes bijoux.

Ce fut chez le marquis Capponi que je fis la connaissance du fameux amant de Corilla, le marquis Gennori, qui me conduisit dans une maison de Florence où je ne pus échapper à ma destinée. J'y devins amoureux de Mme ***, veuve jeune encore, instruite, assez riche, et qui avait passé quelques mois à Paris ; ce qui lui avait donné ce relief de bon ton et de fine politesse qui donne à tout de la grâce et de la dignité.

Cet amour malheureux me rendit pénibles les trois mois que je passai encore à Florence.

Nous étions au commencement d'octobre, et le comte Medini arriva à Florence sans le sou, n'ayant point de quoi payer son voiturier, qui l'avait fait arrêter.

Ce malheureux Medini, qui semblait me poursuivre, était allé se loger chez un Irlandais pauvre, quoiqu'il eût été fripon toute sa vie.

Je ne sais comment Medini fut instruit que j'étais à Florence, mais il m'écrivit, en me suppliant d'aller le délivrer des sbires qui l'entouraient dans sa chambre et qui voulaient le conduire en prison. Il me disait qu'il n'était pas nécessaire que je payasse, mais que je le cautionnasse, protestant que je ne risquais rien, étant certain de pouvoir payer en peu de jours.

Mes lecteurs savent les raisons que j'avais de ne pas aimer Medini ; malgré ces raisons, je n'eus pas la force de mépriser sa prière. Je me sentis même enclin à lui servir de répondant, s'il me prouvait qu'il serait bientôt en état de payer la somme pour laquelle il était arrêté. Je pensais, au reste, que la somme ne devait pas être bien forte, et je ne comprenais pas comment l'aubergiste ne lui faisait pas ce plaisir. Mon étonnement cessa dès que j'entrai dans l'appartement qu'il occupait.

Dès que je parus, il courut m'embrasser, me priant de tout oublier et de le tirer du pénible embarras où il était.

Jetant un coup d'œil rapide dans la chambre, je vis trois malles presque vides, parce que les effets qu'elles avaient contenu étaient dispersés dans l'appartement ; sa maîtresse, que je connaissais et qui avait ses raisons pour ne pas m'aimer ; sa jeune sœur, de onze ou douze ans, qui pleurait, et leur mère qui jurait, appelant Medini fripon, menaçant d'aller se plaindre au magistrat, parce qu'il n'était pas possible, disait elle, qu'on lui enlevât ses robes et celles de ses filles, pour satisfaire à la dette qu'il avait contractée avec le voiturier.

Je demandai d'abord à l'aubergiste pourquoi il ne cautionnait pas, ayant chez lui les personnes et leurs effets, ce qui le mettait à l'abri de tout risque ?

« Tout ce que vous voyez là, me répondit-il, ne suffit pas pour payer le voiturier, et je ne veux point garder ces gens-là chez moi. »

Surpris de tout ce que je voyais, et ne comprenant pas que tout ce qui était éparpillé dans la chambre ne suffît pas pour payer le voiturier, je demandai à combien se montait sa créance.

Le voiturier me remit un papier signé de Medini, sur lequel je lus deux cent quarante écus romains.

« Comment ! m'écriai-je avec étonnement, et d'où peut provenir cette énorme dette ? »

Mon étonnement cessa quand le voiturier me dit qu'il les servait depuis six semaines, ayant conduit le comte et les trois femmes de Rome à Livourne, de Livourne à Pise, puis par toute la Toscane et l'entretenant partout.

« Le voiturier, dis-je à Medini, ne peut pas me prendre pour caution d'une aussi grosse somme, et lors même qu'il aurait assez de confiance en moi, je ne ferais jamais la folie de contracter un engagement pareil.

— Ayez la complaisance de passer avec moi dans la chambre voisine, me dit le comte, je vous persuaderai.

— Volontiers. »

Deux archers se mirent en devoir de s'opposer à ce qu'il sortît de la chambre, disant qu'il pourrait s'enfuir par les fenêtres.

« Vous pouvez le laisser avec moi, je vous en réponds. »

Dans ce moment arriva le pauvre voiturier qui, venant me baiser la main, me dit que si je voulais répondre pour le comte, il me laisserait trois mois de temps pour le payer.

Ce brave homme se trouvait par hasard être celui qui m'avait conduit à Sienne avec l'Anglaise que le comédien de l'Étoile avait séduite. Je lui dis d'attendre.

Medini, grand parleur, menteur effronté, très entreprenant et ne doutant jamais de rien, crut me persuader en me montrant des lettres décachetées qui l'annonçaient en termes pompeux aux premières maisons nobles de Florence. Je lus ces lettres, mais je ne trouvai dans aucune l'ordre de lui donner de l'argent. Je lui en fis l'observation.

« C'est vrai, me dit-il, mais dans ces maisons on joue, et, en taillant, je suis sûr de gagner des sommes immenses.

— Vous savez que j'ai peu de confiance en votre fortune.

— Dans tous les cas, j'ai une autre ressource.

— Quelle est-elle ? »

Il me montra alors un grand portefeuille, contenant un tas de cahiers dans lesquels se trouvaient les trois quarts de la *Henriade* de Voltaire, parfaitement bien traduits en stances italiennes. Ces vers étaient égaux à ceux du Tasse. Il comptait finir ce beau poème à Florence et le présenter au grand-duc, se croyant sûr, non seulement

d'en recevoir un présent magnifique, mais même de devenir le favori de ce prince.

Je n'osais pas le désabuser, mais je riais en moi-même qu'il ne sût pas que le grand-duc ne faisait que semblant d'aimer la littérature.

Un abbé Fontaine, homme habile, amusait ce prince par un peu d'histoire naturelle, seule chose à laquelle il s'intéressât. Quant au reste, il préférait la plus mauvaise prose aux meilleurs vers, n'ayant pas sans doute assez de sens pour en apprécier les beautés et en goûter les charmes. Il n'avait que deux passions : les femmes et l'argent.

Après avoir passé deux heures fort ennuyeuses avec ce malheureux Medini, homme rempli d'esprit, mais dépourvu de jugement : après m'être fortement repenti d'avoir cédé à la curiosité de voir ce qu'il me voulait, je me résolus à lui dire très laconiquement que je ne pouvais rien faire pour le tirer d'embarras, et m'acheminant vers la porte, il osa me prendre au collet.

Le désespoir réduit les hommes à de tristes excès !

Medini, désespéré, aveugle, violent, me prit au collet, sans avoir une arme à la main, sans songer que j'étais peut-être plus fort que lui, que je lui avais tiré deux fois du sang, et que les sbires, l'hôte, le voiturier, les domestiques étaient dans la chambre voisine. Je n'étais pas assez lâche pour appeler, et plus grand que lui, je lui mis les deux mains au cou, le tenant éloigné de moi, et lui faisant tirer la langue. Force lui fut de me lâcher, et le saisissant au collet à mon tour, je lui demandai s'il était devenu fou.

L'ayant violemment repoussé contre le mur, j'ouvris la porte et les quatre sbires entrèrent.

Je dis au voiturier que je ne pouvais répondre de rien et qu'il ne devait point compter sur moi.

Au moment où je prenais le bouton de la serrure, Medini sauta à la porte en criant que je ne devais pas l'abandonner.

J'avais ouvert la porte, et les sbires craignant qu'il ne s'enfuît, coururent pour s'en emparer. Alors il s'engagea un combat qui m'intéressa. Medini, sans armes et en robe de chambre, se mit à distribuer des soufflets, des coups de pied, des coups de poing aux quatre lâches, qui cependant avaient l'épée au côté.

Pour le coup, ce fut moi qui tint la porte, pour empêcher l'Irlandais de sortir et d'appeler du secours.

Medini, tout ensanglanté d'un coup qu'il avait reçu sur le nez, avec sa robe de chambre et sa chemise déchirée, ne cessa de battre les quatre sbires que lorsqu'ils s'éloignèrent de lui. Son courage, quoique fruit d'un aveugle désespoir, m'inspira de l'estime et je le plaignis.

Dans un intervalle de silence, je demandai à ses deux domestiques en livrée, qui se trouvaient près de moi, pourquoi ils n'avaient point défendu leur maître. L'un d'eux me répondit qu'il leur devait six mois de gages ; l'autre me dit qu'il voulait lui-même le faire arrêter.

Tandis que Medini travaillait à étancher son sang dans un grand bassin d'eau, le voiturier me dit que, puisque je refusais de cautionner son débiteur, c'était un signe qu'il devait le faire mettre en prison.

Ému par tout ce que je venais de voir, je lui dis : « Donnez-lui quinze jours de répit, et si pendant ces quinze jours il se sauve, je vous payerai. »

Après quelques instants de réflexion, il me dit : « Fort bien, monsieur, mais je ne veux rien débourser pour les frais de la justice. »

Ayant su à quoi ces frais se montaient, je payai, me

moquant des sbires qui prétendaient un dédommagement pour les coups qu'ils avaient reçus.

Alors les deux infâmes domestiques me dirent que si je ne répondais pas en leur faveur également, ils le feraient arrêter pour leur propre compte.

Medini s'écria : « N'ayez aucun égard à ces gens-là ; laissez-les faire. »

Quand j'eus écrit ce qu'il fallait pour contenter le voiturin et payé quatre ou cinq écus pour les frais des sbires, Medini me dit qu'il avait encore à me parler ; mais sans plus l'écouter, je lui tournai le dos et m'en allai dîner.

Deux heures après, un des domestiques vint me dire que si je voulais lui promettre six sequins, il viendrait me prévenir dans le cas où il remarquerait que son maître voudrait s'enfuir.

Je lui répondis d'un ton sec que son zèle m'était inutile, parce que j'étais sûr que le comte payerait toutes ses dettes avant le terme que j'avais pris ; et le lendemain matin je prévins le comte de la démarche de son serviteur. Il me répondit une longue lettre pleine de remerciements, et dans laquelle il employait toute sa faconde pour m'exciter à le mettre en état de faire honneur à ses affaires. Je ne lui répondis point.

Son bon génie, qui n'était pas encore las de le protéger, fit venir à Florence un individu qui le tira d'embarras. Ce fut Premislas Zanowitch, qui plus tard devint fameux comme son frère, lequel, après avoir trompé les marchands d'Amsterdam, prit la qualité de prince Scanderbeck. J'en parlerai plus tard. Ces deux grands grecs finirent mal l'un et l'autre.

Premislas Zanowitch, ayant l'âge heureux de vingt-cinq ans, était fils d'un gentilhomme de Budua, dernière ville de la Dalmatie du côté de l'Albanie, jadis

sujette de la république de Venise, et aujourd'hui du Grand Turc : c'est l'ancien Épire.

Premislas, rempli d'esprit, avait fait ses études à Venise, où il avait fréquenté le beau monde : y ayant contracté l'habitude des jouissances et l'amour des plaisirs si communs dans cette capitale, il ne put se résoudre à retourner à Budua, où il n'aurait su que faire, où il n'aurait trouvé que de grossiers Esclavons, simples ou féroces, n'ayant pas tout à fait la faculté de raisonner, qui ne sont heureux ou malheureux qu'à l'instar de la brute, traitant les peines et les plaisirs à la manière des sauvages, sans talents, sans nulle connaissance des arts et des lettres, indifférents aux événements du reste du monde, ne recevant des nouvelles du dehors que lorsque, par hasard, quelques barques vont mouiller sur leurs côtes. Ainsi donc Premislas et Étienne, son frère, plus spirituel encore que lui, quand la police souveraine du conseil des Dix leur intima l'ordre d'aller jouir dans leur patrie des grosses sommes qu'ils avaient gagnées au jeu, prirent le parti d'aller tenter fortune, chacun de son côté, l'un vers le septentrion, l'autre vers le midi de l'Europe, qu'ils formèrent le projet de mettre à contribution, en faisant des dupes partout où leur bonne étoile leur en présenterait l'occasion.

Premislas, que je ne connaissais que pour l'avoir vu enfant, et qui déjà jouissait d'une certaine réputation pour avoir dupé à Naples le chevalier de Morosini, en l'engageant à le cautionner pour six mille ducats, arriva à Florence dans une belle voiture, avec sa maîtresse, deux grands laquais et un valet de chambre qui lui servait de courrier.

Il prit un beau logement, voiture de remise, loge à l'Opéra, bon cuisinier, et donna une dame de compagnie à sa belle maîtresse ; puis il se montra seul au casino

des Nobles, supérieurement mis et couvert de bijoux. On le connaissait sous le nom de comte Premislas Zanowitch.

Les Florentins ont un casino qu'ils appellent de la noblesse, ou *noble*. Tout étranger peut y aller sans être présenté par personne ; mais tant pis pour lui s'il n'a pas au moins les dehors qui indiquent qu'il est fait pour y aller, car les Florentins, ferrés à glace, le laissent isolé, et ne lient jamais conversation avec lui ; de sorte qu'il est rare qu'il ose s'y présenter une seconde fois. Ce casino est à la fois un lieu de décence et de licence : on y lit les gazettes ; on y joue à tous les jeux, on y boit et mange pour son argent ; on y fait même l'amour, car les dames le fréquentent, et c'est même du bon ton.

Zanowitch, faisant l'affable, n'attendit point qu'on lui parlât pour adresser la parole ; faisant la révérence à tout le monde, il se félicita d'être au milieu d'une société si distinguée, parla de Naples d'où il venait, fit des comparaisons flatteuses pour les assistants, et dans une circonstance amenée à propos il se nomma sans affectation : joua fort noblement, perdit de bonne humeur, paya, après avoir fait semblant de l'avoir oublié, et plut à tout le monde. Je sus tout cela le lendemain chez la Denis, de la bouche du sage marquis Capponi, qui me dit qu'on lui avait demandé s'il me connaissait et qu'il avait répondu qu'à mon départ de Venise il était au collège, mais qu'il avait souvent entendu son père parler de moi avec beaucoup d'estime. Le chevalier Morosini était son ami intime, et le comte Medini, qui était à Florence depuis huit jours, lui était aussi connu et n'en parla qu'en bien. Le marquis m'ayant demandé si je connaissais ce jeune homme, je répondis à l'unisson, sans me croire obligé de conter ce que je savais et qui aurait pu lui être désavantageux ; et, la Denis s'étant montrée cu-

rieuse de le connaître, le chevalier Puzzi lui promit de le lui mener, ce qu'il fit trois ou quatre jours après.

Je me trouvais chez Mme Denis quand Puzzi lui présenta Zanowitch, et je vis un beau jeune homme, maître de son monde et qui ne pouvait manquer son coup. Sans être précisément bel homme, sans avoir rien d'imposant dans les traits ni dans sa taille, il avait les mouvements nobles et aisés, l'esprit de conversation, une tournure de style plaisante, une gaieté communicative et un ton de convenance parfait. Il ne parlait jamais de lui et savait à propos s'occuper des autres. L'ayant mis sur l'article de sa patrie, il en fit un portrait comique, parlant de son fief, dont la moitié était enclavée dans les États du sultan, comme d'un lieu d'où la gaieté était exilée et où le misanthrope le plus déterminé ne saurait manquer de périr de tristesse.

Dès qu'il sut qui j'étais, il m'adressa les choses les plus flatteuses, sans que ses expressions sentissent en rien la flatterie. Je vis en ce jeune homme un grand aventurier en herbe qui, avec de la conduite, pouvait aspirer aux grands succès ; mais son luxe me fit juger que la conduite était le défaut de sa cuirasse. Je me le représentai comme j'étais il y avait quinze ans, mais, ne lui supposant pas mes ressources, je ne pouvais m'empêcher de le plaindre.

Zanowitch vint me voir, et me dit, par manière d'acquit, que, Medini lui ayant fait pitié, il avait payé toutes ses dettes.

Je l'applaudis de cette bonne action et l'en remerciai, mais cette générosité me fit juger qu'ils avaient ourdi quelque complot de leur métier, et que la trame ne tarderait pas à se montrer. Je les en félicitai sans me soucier d'en être.

Je lui rendis sa visite dès le lendemain. Il était à

table avec sa maîtresse, que j'aurais volontiers fait semblant de ne pas connaître, si, en me voyant, elle ne m'eût nommé, se montrant heureuse de me revoir.

Comme elle m'avait nommé don Giacomo, je l'appelai donna Ippolita, avec un air d'incertitude, et elle me répondit que je ne me trompais pas, car, bien que grandie et formée, elle était la même.

J'avais soupé avec elle aux Crocielles, avec lord Baltimore, et elle était fort jolie.

Zanowitch me pria à dîner pour le jour suivant, et je le remerciai, n'ayant pas envie de lier connaissance intime ; mais Ippolita sut m'engager à accepter, en me disant que je trouverais compagnie et que son cuisinier s'était engagé à mériter le suffrage des convives.

Un peu curieux de voir la compagnie qui composerait ce dîner, et jaloux de montrer à Zanowitch que je n'étais pas en situation de devenir à charge à sa bourse, je me parai pour la seconde fois à Florence.

Comme je m'y étais attendu, j'y trouvai Medini avec sa maîtresse, deux dames étrangères avec leurs cavaliers et un Vénitien très bien mis et assez bel homme, d'environ trente-cinq à quarante ans, et que je n'aurais point reconnu, si Zanowitch ne me l'avait nommé — Aloïs Zen.

Zen étant une famille patricienne, je me crus obligé de lui demander quels titres je devais lui donner. Il me répondit :

« Ceux qu'on donne à un ancien ami, que vous ne pouvez pas reconnaître, car je n'avais que dix ans quand je vous ai connu. »

Zen me dit alors qu'il était le fils du capitaine que j'avais connu quand j'étais aux arrêts au fort Saint-André.

« Il y a de cela, lui dis-je, vingt-huit ans, et je vous remets, monsieur, quoique dans ce temps-là vous n'eussiez pas eu la petite vérole. »

Je vis qu'il était fâché de devoir en convenir, mais à lui la faute, car il n'avait nul besoin de me dire qu'il m'avait connu là et que l'adjudant était son père.

Il était fils d'un fils naturel d'un noble Vénitien, et c'était le plus grand polisson de la forteresse; vrai garnement de premier ordre et vaurien dans toute la force du mot.

Quand je le trouvai à Florence, il venait de Madrid, où il avait gagné beaucoup d'argent, en tenant la banque de pharaon dans la maison de l'ambassadeur de Venise, Marco Zen. Je fus enchanté de le connaître personnellement. Cependant, pendant le dîner, je m'aperçus qu'il n'avait ni culture, ni éducation, non plus que les manières et le langage d'un homme du bon ton ; mais il n'aurait pas voulu troquer son talent de savoir corriger la fortune contre tout cela. Medini et Zanowitch étaient tout autre chose. Les deux étrangers étaient les dupes sur lesquelles ils avaient jeté leur dévolu. Je ne fus point curieux de la partie, car dès que je vis préparer la table de jeu, et Zen y vider dessus une grosse bourse pleine d'or, je saluai la compagnie et me retirai.

Ce fut ainsi que je vécus durant les sept mois que je passai à Florence.

Après ce dîner, je ne vis plus ni Zen, ni Zanowitch, ni Medini, que par hasard dans les lieux publics.

Ici je vais rapporter ce qui arriva vers la mi-décembre.

Lord Lincoln, jeune homme de dix-huit ans, devint amoureux d'une danseuse vénitienne, nommé Lamberti, fille de l'hôte de la rue du Char. Cette jeune fille plaisait à tout le monde. Tous les jours, à l'Opéra, on voyait le jeune Anglais lui faire des visites dans son *camerino*, et tous les observateurs s'étonnaient qu'il n'allât pas chez elle, où il devait être sûr d'être bien reçu, tant à cause de sa réputation d'Anglais, synonyme de riche, que par

sa jeunesse et sa beauté. Je crois qu'il était fils unique du comte de Newcastle.

Zanowitch ne fit pas cette observation en vain, et devint en peu de jours l'ami intime de la Lamberti. Quand cela fut fait, il se lia avec le jeune lord Lincoln et le conduisit chez la belle, comme un homme poli conduit un ami chez sa maîtresse.

La Lamberti, d'accord avec le fourbe, ne fut pas avare de faveurs avec le jeune insulaire. Elle lui donnait à souper chaque jour avec Zanowitch et Zen, que Zanowitch avait présenté, soit qu'il eût besoin de lui pour faire la banque en or visible, ou pour tricher, n'en sachant pas assez lui-même.

Ces filous eurent soin, dans les premières séances, de laisser gagner au jeune lord quelques centaines de sequins. Comme on jouait après le souper et que, selon la noble coutume des Anglais, Lincoln se grisait à ne plus savoir distinguer sa main droite de sa main gauche, il était tout étonné, en se réveillant le lendemain, de se trouver aussi bien traité par la fortune que par l'amour. Le pauvre garçon faisait son école ; l'appât lui paraissait succulent, et il mordait à l'hameçon.

Bientôt le déboire devait suivre, car, comme on dit en terme de joueurs fripons, on lui préparait la grande lessive.

Zen gagna au jeune lord douze mille livres sterling, et ce fut Zanowitch qui les lui prêta par pièces et morceaux de trois et quatre cents louis à la fois; parce que l'Anglais avait promis à son gouverneur de ne point jouer sur parole.

Zanowitch, heureux par connivence, gagnait à Zen tout ce que Zen gagnait au lord; de façon que le même or faisait la roue en grossissant toujours la dette du jeune dupé.

A la fin, on compta, et lord Lincoln se trouva débiteur de la somme énorme de douze mille guinées ou trois cent mille francs.

L'Anglais promit de payer trois mille guinées le lendemain, et signa trois lettres de change de pareille somme chaque, payables de deux en deux mois, et tirées sur son banquier à Londres.

Ce fut du jeune lord Lincoln que j'appris tout ce tripotage à Bologne, lorsque nous nous y rencontrâmes trois mois après.

Dès le lendemain de la fameuse séance, on commença à parler du coup dans tout Florence. Sasso Sassi, banquier, avait payé à Zanowitsch, par ordre de milord, six mille sequins.

Medini vint chez moi, furieux que Zanowitch ne l'eût pas mis de la partie, tandis que je me félicitais de ne pas m'y être trouvé.

Qu'on juge de ma surprise, quand, trois jours après, je vis entrer dans ma chambre un individu qui, après m'avoir demandé mon nom, m'ordonna, de la part du grand-duc, de sortir de Florence dans trois jours, et de la Toscane dans huit.

Stupéfait, je fis monter mon hôte pour avoir un témoin de l'ordre inique qui m'était intimé.

C'était le 28 décembre. A pareil jour, trois ans auparavant, j'avais reçu l'ordre de quitter Barcelone en trois fois vingt-quatre heures.

M'étant habillé à la hâte, je me rendis chez l'auditeur, afin de savoir sur quel motif reposait cet exil, qui ne me semblait pas naturel.

En entrant chez ce magistrat, je vis le même homme qui, onze ans plus tôt, m'avait banni de Florence à cause de la fausse lettre de change du Russe Ivan.

Lui ayant demandé pour quelle raison il m'avait fait

intimer l'ordre de partir, il me répondit froidement que telle était la volonté de Son Altesse Royale.

« Mais si Son Altesse Royale ne peut pas avoir cette volonté sans une raison, il me semble que je suis en droit de m'en enquérir.

— Si vous avez ce droit que je ne vous conteste point, allez vous en informer auprès du prince, car pour moi j'ignore de quoi il s'agit. Le grand-duc partit hier pour Pise, où il restera trois jours : vous êtes le maître d'y aller.

— Et si j'y vais, me payera-t-il le voyage?

— J'en doute, mais vous verrez au moins s'il vous fait cette politesse.

— Je n'irai pas à Pise, mais j'écrirai à Son Altesse Royale, si vous voulez bien me promettre de lui faire tenir ma lettre.

— Je la lui enverrai tout de suite, parce que tel est mon devoir.

— C'est bon, monsieur, vous l'aurez avant midi, et avant la pointe du jour de demain, je serai sur les terres du pape.

— Vous n'avez pas besoin de vous tant presser.

— J'en ai un besoin extrême, car je ne pourrais point reposer dans un pays de despotisme et de violence, où le droit des gens est méconnu et où le souverain me manque de foi. C'est tout cela que je vais écrire à votre maître. »

Étant sorti, je trouvai Medini qui se rendait chez l'auditeur pour la même raison que moi.

« Je viens, lui dis-je en riant, de l'importuner pour la même chose, et il m'a dit d'aller à Pise demander au grand-duc le motif de l'ordre.

— Comment ! vous avez donc aussi reçu l'ordre de partir?

— Oui.

— Qu'avez-vous fait?

— Rien.

— Ni moi non plus. Allons à Pise.

— Vous pouvez y aller, si cela vous amuse. Quant à moi, je partirai d'ici avant la nuit. »

Rentré chez moi, j'ordonnai à mon hôte de faire visiter ma voiture et de commander quatre chevaux de poste pour l'entrée de la nuit; puis je me mis à écrire au grand-duc la lettre que je traduis littéralement ci-après.

« Monseigneur,

« Jupiter ne vous a confié la foudre que pour la lancer sur les coupables, et vous lui désobéissez en la lançant sur ma tête. Il y a sept mois que vous m'avez promis que je pourrais jouir chez vous d'une pleine paix, pourvu que je ne troublasse jamais le bon ordre de la société et que je respectasse les lois : je me suis scrupuleusement tenu à cette juste condition; et par conséquent Votre Altesse Royale, m'a manqué de foi. Je ne vous écris, monseigneur, que pour vous faire savoir que je vous pardonne. La conséquence de ce pardon est que je ne me plaindrai à personne, et que je ne vous accuserai d'injustice ni par écrit ni de vive voix dans les maisons de Bologne, où je me trouverai après-demain. Je voudrais même pouvoir oublier cette flétrissure à mon honneur qui me vient de votre volonté arbitraire, si je n'étais forcé de m'en souvenir pour ne jamais remettre les pieds sur la terre dont Dieu vous a fait le maître. L'auditeur, chef de votre police, m'a dit que je pouvais aller parler à Votre Altesse Royale à Pise; mais j'ai craint qu'une

telle démarche de ma part ne semblât téméraire à un prince qui, selon le droit public, ne doit point parler aux hommes après les avoir condamnés, mais bien avant.

« Je suis, » etc.

Quand j'eus achevé ma lettre, je l'envoyai à l'auditeur, puis je me mis à faire mes malles.

J'allais me mettre à table, quand je vis entrer Medini, jetant les hauts cris contre Zanowitch et Zen, qu'il accusait du malheur qui lui arrivait, puisque ce n'était qu'à cause des douze mille guinées qu'ils avaient gagnées à l'Anglais qu'il était contraint de partir de Florence, et qu'ils refusaient de lui fournir une centaine de sequins, sans lesquels il lui était impossible de partir.

« Nous allons tous à Pise, me dit-il, et nous sommes fort étonnés que vous n'y alliez pas.

— Je ris de votre surprise, lui dis-je en riant; mais je vous prie de me laisser, car j'ai mes malles à faire. »

Il me pria alors, comme je m'y attendais, de lui prêter de l'argent; mais, lui ayant refusé de la façon la moins équivoque, il s'en alla sans insister.

Après mon dîner, j'allai prendre congé de M. Medici, et faire mes adieux à Mme Denis, qui savait déjà toute l'affaire, et qui pestait contre le grand-duc et ne concevait pas comment il pouvait confondre les innocents avec les coupables. Elle m'apprit que la Lamberti avait également l'ordre de partir, de même qu'un petit abbé vénitien, bossu, qui allait chez la danseuse, mais qui n'y avait jamais soupé. Le grand-duc, enfin, avait fait main-basse sur tous les Vénitiens qui se trouvaient alors à Florence.

En rentrant chez moi, je rencontrai le gouverneur de Lincoln, que j'avais connu à Lausanne onze ans avant

cette époque. Je lui contai d'un air dédaigneux ce qui m'arrivait à cause de l'école que son élève avait faite avec des fripons. Il me dit, en riant, que le grand-duc avait fait savoir au lord qu'il ne devait point payer la somme qu'il avait perdue, et que le jeune homme lui avait fait répondre qu'en ne payant pas il ferait une action déloyale, puisque l'argent qu'il avait perdu était de l'argent prêté, n'ayant jamais joué sur parole.

Il pouvait bien soupçonner que joueur et prêteur étaient de connivence, mais il n'en avait pas la certitude.

Mon départ de Florence me fit guérir d'un amour très malheureux et qui aurait eu, sans doute, des conséquences funestes, sans mon départ précipité. J'en ai épargné la triste histoire à mes lecteurs, parce que je ne puis m'en rappeler les circonstances, sans en éprouver du chagrin. La veuve que j'aimais, et à laquelle j'avais eu la faiblesse de me découvrir ne m'attacha à son char que pour mieux trouver l'occasion de m'humilier : elle me dédaignait et mettait son orgueil de jeune femme à m'en convaincre. Je m'obstinais à la vaincre, et je ne m'aperçus que j'y aurais perdu mon temps que lorsque l'absence m'eut guéri.

Je n'étais pas encore familiarisé avec l'idée que la vieillesse, surtout sans fortune, ne saurait amollir un jeune cœur. Fatale, mais inévitable expérience qu'il faut faire, à moins d'être assez sage pour se rendre justice à temps.

Je partis de Florence moins riche d'une centaine de sequins que lorsque j'y arrivai. Je n'y avais fait aucune dépense, y ayant toujours vécu sagement.

Je m'arrêtai à la première poste des États du pape, et l'avant-dernier jour de l'an, je me logeai, à Bologne, à l'hôtel Saint-Marc.

Ma première visite fut pour M. le comte Marulli

chargé d'affaires de Florence, que je priai d'écrire à Son Altesse Royale le grand-duc que, pour reconnaissance de mon bannissement, partout où je me trouverais, je me ferais un devoir de célébrer ses vertus.

Comme ce comte avait reçu une lettre qui lui donnait tous les détails de l'affaire, il ne crut pas que ma pensée fût d'accord avec mes paroles.

« Vous en croirez ce que vous voudrez, lui dis-je, mais si vous saviez tout, vous verriez qu'à la vérité, bien innocemment de sa part, j'ai à Son Altesse Royale des obligations essentielles. »

Il me promit de faire savoir à son maître de quelle façon je parlais de lui.

Le premier jour de l'an 1772, je me présentai au cardinal Brancaforte, légat du pape, que j'avais connu à Paris vingt ans auparavant, lorsqu'il fut envoyé par Benoit XIV pour porter les langes bénits au duc de Bourgogne nouveau-né. Nous avions été ensemble en loge de francs-maçons, car les membres du sacré-collège qui fulminent contre les maçons savent bien que leurs anathèmes ne portent que sur les faibles qu'une trop vive lumière pourrait éblouir. Nous avions aussi fait des soupers fins avec de jolies pécheresses, en compagnie de don Francesco Sensale et du comte Ranucci, et nous avions fait les pécheurs avec elles. Ce cardinal enfin était homme d'esprit et ce qu'on appelle bon vivant.

« Oh! vous voilà? s'écria-t-il en me voyant; je vous attendais.

— Comment le pouviez-vous, monseigneur, puisque rien ne m'obligeait à donner la préférence à Bologne?

— Pour deux raisons, d'abord parce que Bologne vaut mieux que beaucoup d'autres endroits, et puis je me suis flatté que vous auriez pensé à moi. Mais il n'est pas

nécessaire de conter ici la vie que nous menions dans nos jeunes années.

— Le souvenir en est toujours doux.

— Sans doute. Le comte Marulli m'a dit hier que vous faites un pompeux éloge du grand-duc, et vous faites bien. Parlons entre nous, car rien ne sortira de ce cabinet. Combien avez-vous été à partager les douze mille guinées? »

Je lui contai l'affaire dans toute sa vérité, finissant par lui montrer la copie de la lettre que j'avais écrite au grand-duc. Il me répondit, en riant, qu'il était fâché que je fusse innocent.

Quand il sut que je pensais m'arrêter quelques mois à Bologne, il me dit que je pouvais compter sur la plus grande liberté, et que dès que le premier bruit serait passé, il me donnerait des marques de son amitié.

Après cette démarche, je me disposais à continuer à Bologne le genre de vie que j'avais mené à Florence. Il n'y a pas de ville en Italie où l'on puisse vivre avec plus de liberté qu'à Bologne : les denrées y sont bonnes et à bon marché, et l'on peut, à très peu de frais, s'y procurer tous les plaisirs de la vie. En outre, la ville est belle et presque toutes les rues sont bordées d'arcades, ce qui présente un grand agrément dans un climat où la chaleur se fait parfois sentir avec beaucoup de force.

Quant à la société, je ne m'en mettais pas en peine. Je connaissais les Bolonais : la noblesse est orgueilleuse, et les hommes de cette caste sont durs, méchants, impolis et violents; le bas peuple, qu'on appelle les *birichini*, valent moins encore que les lazzaroni de Naples, tandis que la classe moyenne, les bourgeois, y sont en général de très bonnes gens. Il est à remarquer qu'à Bologne et à Naples les deux extrémités de la population y sont corrompues, tandis que les classes moyennes sont, à tous

égards, dignes de respect. C'est aussi dans cette classe qu'à peu d'exceptions près se trouvent les vertus, les talents et le savoir.

Au reste, peu m'importait le caractère de la société, mon intention étant de m'adonner à l'étude et de passer mon temps avec quelques gens de lettres, dont la connaissance est partout facile.

A Florence, on est généralement ignorant, quant à la langue, que pourtant on y parle fort bien; mais cette perfection n'est pas un mérite, et j'appelle ignorant celui qui ne sait pas sa langue par principe.

A Bologne, au contraire, tout le monde a une teinture des lettres. L'université y compte trois fois plus de professeurs qu'on n'en trouve dans aucune autre, mais tous y végètent, parce qu'ils sont mal payés; il y en a qui n'ont que cinquante écus romains par an : ils se rattrapent sur les élèves, qui y sont nombreux. L'imprimerie y est à meilleur marché qu'en aucun autre lieu, et, quoique l'Inquisition y existe, la presse y est fort libre.

Tous les exilés de Florence arrivèrent à Bologne quatre ou cinq jours après moi. La Lamberti ne fit que passer; elle se rendait à Venise. Zanowitch et Zen y demeurèrent cinq ou six jours, mais séparés, parce que le partage de la rafle qu'ils avaient faite les avait brouillés.

Zanowitch ne voulait point passer à l'ordre de Zen l'une des lettres de change du jeune lord, parce qu'il ne voulait pas s'exposer à devenir débiteur lui-même si l'Anglais ne la payait pas. Il voulait aller en Angleterre, et laissait à Zen la liberté d'y aller comme lui.

Ils partirent pour Milan, sans avoir pu tomber d'accord; mais le gouvernement milanais leur ordonna de quitter la Lombardie, et je n'ai point su comment ils s'étaient arrangés. Quelque temps après j'appris que les traites du jeune Anglais avaient été exactement payées.

Medini, toujours sans argent, était venu se loger à l'auberge où j'étais, traînant après soi sa maîtresse, la petite sœur et la mère, mais n'ayant plus qu'un domestique. Il me dit que le grand-duc ne voulut écouter personne à Pise, et qu'ayant de nouveau reçu l'ordre de partir, il avait été obligé de tout vendre. A cela se joignirent les supplications pour que je l'aidasse; mais il y perdit ses peines.

Je n'ai jamais vu cet aventurier que désespéré par manque d'argent, et cependant il ne pouvait ou ne savait jamais se résoudre à modérer sa dépense, se tirant toujours d'affaire *per fas et nefas*. Il eut à Bologne le bonheur de trouver un cordelier esclavon, nommé de Dominis, qui allait à Rome pour y solliciter du pape un bref de sécularisation. Ce moine devint amoureux de sa maîtresse, qui, comme de raison, lui fit chèrement payer ses faveurs.

Medini partit au bout de trois semaines. Il alla en Allemagne, où il fit imprimer sa *Henriade*, ayant trouvé un Mécène généreux dans l'électeur palatin. Après cela, il erra une douzaine d'années dans toutes les contrées de l'Europe, et finit, en 1788, par aller mourir dans les prisons de Londres.

Je lui avais toujours dit d'éviter l'Angleterre, certain que s'il y allait, il n'éviterait point la prison, et qu'une fois sous les verrous anglais, il n'en sortirait plus qu'avec la vie. Il a méprisé mon avis, et s'il l'a fait pour me faire mentir, il a eu tort, car il m'a rendu prophète.

Medini avait de la naissance, de l'éducation et de l'esprit; mais, étant pauvre et ayant le goût de la dépense, ne pouvant se soutenir que par le jeu, il corrigeait la fortune ou faisait des dettes qu'il ne pouvait jamais payer et qui, par conséquent, le forçaient à s'é-

chapper de partout, afin de ne pas faire la connaissance de toutes les prisons de l'Europe.

C'est de cette sorte que cet homme a vécu soixante-dix ans, et il vivrait peut-être encore s'il avait fait cas de mon conseil.

Il y a huit ans que le comte Tosio me dit qu'ayant vu Medini en prison à Londres, ce fou lui avoua qu'il ne serait jamais allé en Angleterre, sans la cruelle prophétie que je lui avais faite et l'envie qu'il avait de me trouver menteur. Il eut grand tort, et j'aurais trouvé plus raisonnable qu'il m'eût taxé de fourberie en lui-même que de s'exposer à l'alternative de me trouver vrai à ses dépens.

La folie de Medini ne m'empêchera jamais de donner un bon conseil à tout misérable que je verrai au bord du précipice. C'est d'après cette maxime qu'il y a vingt ans je dis à Cagliostro, étant à Venise, et ne sachant pas alors que c'était un fieffé fripon, et qui se faisait appeler comte Pellegrini, qu'il devait se garder de mettre les pieds dans Rome ; et s'il m'avait cru, il ne serait pas mort misérable au fort San-Leo.

Je n'ai pas oublié qu'il y a actuellement trente ans, un sage me dit que je devais me garder de l'Espagne. J'y ai été, malgré l'avis, mais on sait si j'ai eu à m'en louer.

Une huitaine de jours après mon arrivée à Bologne, me trouvant chez le libraire Taruffi, j'y fis la connaissance d'un jeune abbé, louche, auquel, dans l'espace d'un quart d'heure, je trouvai de l'érudition, de l'esprit et du goût. Il me fit présent de deux brochures, fruit récent du génie de deux jeunes professeurs de l'Université. Il me dit que cette lecture me ferait rire, et il avait raison.

L'une de ces deux brochures tendait à prouver qu'il fallait pardonner aux femmes les fautes qu'elles commet-

tent, puisqu'elles sont le fait de la matrice qui les fait agir malgré elles. La seconde était la critique de la première. L'auteur convenait, il est vrai, que l'utérus était un animal, mais il soutenait qu'il ne pouvait rien sur la raison de la femme, puisque les plus célèbres anatomistes n'avaient jamais pu découvrir le moindre canal de communication entre le vase du fœtus et le cerveau.

Il me vint envie de faire imprimer une diatribe contre les deux brochures, et je la fis en trois jours. Quand elle fut faite, je l'envoyai à M. Dandolo, pour qu'il en fît tirer cinq cents exemplaires. Je ne tardai pas à les recevoir, et les ayant donnés à un libraire pour les débiter à mon profit, en moins de quinze jours je me vis possesseur d'une centaine de sequins aux dépens des deux médecins beaux esprits.

La première des deux brochures était intitulée : l'*Utero pensante;* la seconde, critique de la première, était écrite en français, et portait le titre : *la Force vitale.* J'intitulai la mienne : *Lana caprina.* Je traitais la matière légèrement, mais non sans l'approfondir, et je me moquais des deux docteurs. J'y avais mis une préface en français, mais farcie d'idiotismes du bon peuple parisien, ce qui me rendait inintelligible pour tout autre que pour ceux qui ont vécu dans cette immense cité, et cette espièglerie me fit faire étroite connaissance avec nombre de jeunes gens.

L'abbé louche, qui se nommait Zacchierdi, me donna pour ami l'abbé Severini, qui en dix ou douze jours devint mon compagnon intime.

Ce fut cet abbé qui me tira de l'auberge, en me procurant deux belles chambres chez une virtuosa retirée du théâtre et veuve du tenor Carlani. Il me fit ensuite faire un accord avec un pâtissier pour mon dîner et mon souper, qu'il m'envoyait chez moi. Tout cela, plus un

domestique qu'il me fallut prendre, ne me coûtait pas au delà de dix sequins par mois.

Severini fut la cause, très agréable du reste, que je perdis momentanément mon goût pour l'étude. Je laissai là mon *Iliade* jusqu'à ce que l'envie me revînt de m'y remettre.

Severini me présenta à sa famille, et bientôt j'en devins l'ami le plus familier. Je devins aussi le favori de sa sœur, plutôt laide que jolie, âgée de trente ans, mais fille d'esprit, au point que, se voyant réduite à se passer de mari, elle se montrait fière de fronder le mariage.

Pendant le carême, l'abbé me fit connaître tout ce qu'il y avait de mieux à Bologne en danseuses et cantatrices.

Bologne est la pépinière de cette engeance, et toutes ces héroïnes de théâtre sont très raisonnables et à très bon marché lorsqu'elles sont dans leur patrie.

Chaque semaine mon complaisant abbé m'en faisait connaître une nouvelle, et, en véritable ami, il veillait à mon économie. Comme il était pauvre, il ne dépensait rien dans les parties qu'il arrangeait et qu'il me ménageait avec une adresse de favori d'un prince ; mais, sans lui, ces plaisirs-là m'auraient coûté le double, et nous y trouvions chacun notre compte.

Un seigneur bolonais, le marquis Albergati Capacelli, faisait alors parler de lui. Il avait fait présent de son théâtre au public et était lui-même fort bon acteur. Il s'était rendu fameux en faisant déclarer nul le mariage qu'il avait contracté avec une demoiselle de très bonne maison, qu'il n'aimait pas, pour épouser une danseuse dont il avait deux enfants. Ce qu'il y avait de drôle dans ce divorce, c'est qu'il avait basé sa requête sur son impuissance, et il l'avait prouvée en se soumettant au

congrès, dont l'usage, barbare autant que ridicule, est encore en vigueur dans la plus grande partie de l'Italie.

Quatre juges experts, équitables et non corrompus, firent subir au marquis, tout nu, toutes les épreuves qu'ils crurent propres à exciter en lui l'érection : résistant à tout, il eut le secret de se maintenir dans un état de parfaite nullité, et le mariage fut déclaré nul pour cause d'impuissance relative ; car on savait qu'il avait des enfants.

Si, au lieu d'agir selon le préjugé, on avait consulté la raison, on aurait jugé différemment ; car à quoi bon le congrès, si l'impuissance relative était suffisante pour prononcer la nullité?

Il aurait dû suffire que le marquis jurât qu'il ne pouvait pas être puissant avec sa femme ; et si madame n'en était pas convenue, le marquis aurait pu la défier de le mettre elle-même en état de prouver son démenti.

Mais il faut des siècles pour détruire des usages fondés sur de vains préjugés.

Curieux de connaître cet original, j'écrivis à M. Dandolo de me procurer une lettre pour la présenter au marquis.

Huit jours après, je reçus de mon bon vieil ami la lettre que je désirais. Elle était écrite par un noble Vénitien, nommé M. de Zaguri, ami intime d'Albergati.

La lettre étant pliée à cachet volant, je la lus, et j'en fus enchanté, car il était impossible de mieux recommander une personne qu'on ne connaît pas, mais qui nous est recommandée par un ami.

Je crus devoir écrire à M. Zaguri une lettre de remerciements, en lui disant que sa missive avait réveillé en moi le plus vif désir d'obtenir ma grâce, afin d'avoir

l'occasion de connaître en personne le noble seigneur qui avait écrit en ma faveur une lettre si belle.

Je ne m'attendais pas à une réponse, mais j'en reçus une dans laquelle M. de Zaguri me disait qu'il trouvait mon désir si flatteur, qu'il allait travailler à me faire obtenir l'oubli du passé et la permission de rentrer dans ma patrie.

On verra qu'il réussit, mais ce ne fut qu'après deux ans et demi de peines et avec l'appui de quelques puissants amis.

Albergati était absent de Bologne. Severini m'ayant informé de son retour, je me rendis à son palais. Le portier me dit que Son Excellence, titre que tous les nobles se donnent à Bologne, était allé à sa maison de campagne, et qu'il y passerait tout le printemps.

A deux ou trois jours de là, ayant pris des chevaux de poste, je me rendis, avec ma voiture, à la villa de ce seigneur.

Arrivé à une charmante habitation et ne trouvant personne à la porte, j'enfilai l'escalier et j'entrai dans un salon où je vis un monsieur et une fort jolie dame qui allaient se mettre à table. On avait servi et il n'y avait que deux couverts.

Ayant salué très poliment, je demandai au monsieur si j'avais l'honneur de parler à M. le marquis Albergati. Sur sa réponse affirmative, je lui présentai la lettre dont j'étais porteur. Il la prit, en lut l'adresse, et, la mettant dans sa poche, il me dit qu'il me remerciait de la peine que je m'étais donnée de la lui porter et qu'il ne manquerait pas de la lire.

« Je n'ai eu, lui dis-je, aucune peine à vous apporter cette lettre, que je vous prie de lire. Elle est de M. de Zaguri, de qui je l'ai sollicitée, désirant avoir l'honneur de faire la connaissance de monsieur le marquis. »

Il me répondit d'un air affable et riant qu'il ne lisait jamais de lettre au moment de se mettre à table, qu'il la lirait après dîner et qu'il exécuterait les ordres que lui donnait son ami Zaguri.

Tout ce petit dialogue avait eu lieu debout et en moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour l'écrire. Tout étant dit, et trouvant le personnage fort inconvenant, je sortis, sans le saluer, et descendant rapidement les escaliers, j'arrivai à temps pour empêcher le postillon de dételer les chevaux. Je lui dis d'un air gai et lui promettant le pourboire double, de me conduire à quelque village, où, en attendant qu'il fît rafraîchir ses chevaux, je désirais pouvoir déjeuner.

Étant entré dans mon coupé, très joli et très commode, et le postillon montant à cheval, je vois accourir un domestique qui, s'approchant très poliment de la portière, me dit que Son Excellence me faisait prier de monter.

Trouvant alors le sot marquis fort mauvais comédien, je mis ma main dans ma poche, d'où je retirai une carte avec mon nom et mon adresse, et la donnant au domestique, en lui disant que c'était ce que voulait son maître, j'ordonnai au postillon de piquer des deux.

A une demi-lieue de là, nous arrêtâmes à une bonne auberge; puis nous retournâmes à Bologne.

Dès le même jour, je rendis compte à M. de Zaguri, par une narration bien circonstanciée, de l'accueil que j'avais reçu et de mon départ. J'adressai ma lettre ouverte à M. Dandolo, avec prière de la remettre. Je la terminai en priant le noble Vénitien d'écrire au Bolonais que, me trouvant offensé, il devait se disposer à souffrir ce que, dans toutes les règles de l'honneur, mon ressentiment me suggérerait.

Je ris de bon cœur le lendemain, quand, rentrant

chez moi, mon hôtesse me remit une carte de visite sur laquelle je lus : « *Le général marquis d'Albergati.* » Elle me dit que ce seigneur la lui avait remise en personne, après avoir su que je n'y étais pas.

Il s'en fallait bien que je me trouvasse satisfait ; car c'était une gasconnade, moins bien filée que si elle l'avait été par un spirituel habitant des bords de la Garonne.

J'attendais le résultat de la lettre que j'avais écrite à M. de Zaguri pour me déterminer à l'espèce de satisfaction qu'il me conviendrait de prendre.

Pendant que j'étudiais la carte que m'avait laissée le marquis malotru, ne concevant pas à quel titre il prenait la qualité de général, vint mon cher Severini, qui me dit que, depuis trois ans, le marquis avait reçu du roi de Pologne l'ordre de Saint-Stanislas et le titre de son chambellan.

« Mais est-il aussi général au service de ce prince?

— J'en doute, mais je l'ignore.

— Je devine, me dis-je à moi-même. En Pologne, un chambellan a le rang d'adjudant général, et le marquis se dit général. Il a raison : mais général quoi? Cet adjectif placé sans substantif n'était qu'un leurre. »

Enchanté de pouvoir me venger en relevant un ridicule de mon homme, j'écrivis un dialogue en style burlesque et je le fis imprimer le lendemain. Ayant fait présent de mon petit écrit au libraire, il vendit tous les exemplaires, à un *bajocco* la pièce, en trois ou quatre jours.

Celui qui attaque par des écrits comico-satiriques quelqu'un qui a de l'orgueil est presque toujours sûr de triompher, car les rieurs se rangent toujours de son côté.

Je demandais dans mon dialogue si un maréchal de

camp pouvait s'appeler maréchal tout court, et un lieutenant-colonel, colonel.

Je demandais si un homme qui préférait à des titres de noblesse constatés par la naissance des titres d'honneur achetés à beaux deniers comptants pouvait passer pour sage.

Le marquis crut devoir mépriser mon dialogue, et l'affaire fut finie ; mais depuis ce temps, toute la ville ne l'appela plus que M. le général. Il avait fait placer sur la porte de son palais les armes de la royale république de Pologne, ce qui fit rire le comte Mischinski, ambassadeur à Berlin, qui passa alors par Bologne, venant des bains de Pise.

Ayant conté à ce noble Polonais mon différend avec ce fou, je lui persuadai de laisser à sa porte une carte de visite, en s'annonçant par sa qualité. L'ambassadeur, ayant envie de rire, suivit mon avis; mais dans la carte qu'Albergati lui porta à son tour, le titre de général avait disparu.

CHAPITRE XII

L'électrice douairière de Saxe et Farinelli. — La Slopitz. — Nina. — L'accoucheuse. — La Soavi. — L'abbé Bolini. — La Viscioletta. — La couturière. — Triste plaisir d'une vengeance. — Severini va à Naples. — Mon départ. — Le marquis Mosea à Pesaro.

L'électrice douairière de Saxe étant venue à Bologne, je m'empressai d'aller lui faire ma cour. Cette princesse n'y était venue que pour voir le fameux castrat Farinelli qui, après avoir quitté la cour de Madrid, vivait riche et tranquille dans cette ville. Il lui donna un ra-

fraîchissement magnifique et chanta un air de sa composition en s'accompagnant du piano. L'électrice, musicienne enthousiaste, embrassa le castrat, en lui disant : « Maintenant je puis mourir tranquille. »

Farinelli, qu'on appelait le chevalier don Carlo Broschi, avait, pour ainsi dire, régné en Espagne. La reine, Parmesane, épouse de Philippe V, avait fait des cabales qui obligèrent Broschi à quitter la cour, après la disgrâce de l'Encenade.

L'électrice ayant devant les yeux le portrait de la reine, peinte debout par Amigoni, en fit l'éloge, et parla au castrat de quelque chose qui devait être arrivé sous le règne de Ferdinand VI.

A ces mots, l'illustre musicien, versant des larmes qu'il s'efforçait de réprimer, dit que la reine Barbara était aussi bonne qu'Élisabeth de Parme était méchante.

Broschi, quand je le vis à Bologne, pouvait avoir soixante-dix ans. Il était fort riche, jouissait d'une bonne santé, et malgré cela, il était malheureux, n'ayant rien à faire, et regrettant l'Espagne, qui lui faisait verser des larmes.

L'ambition est une passion bien plus puissante que l'avarice.

Farinelli, au reste, était malheureux par une autre raison, qui, à ce qu'on m'a dit, a été la cause de sa mort.

Il avait un neveu qui devait être héritier de toutes ses richesses. Il lui fit épouser une demoiselle d'une famille noble de la Toscane, espérant être heureux par l'idée qu'il serait, au moyen de sa grande fortune, la souche, quoique médiate, d'une famille titrée, ne fût-ce qu'à la seconde génération. Mais au lieu d'une cause de bonheur, ce mariage fut pour lui la cause d'un supplice ; car, vieux

et impuissant, il eut le malheur de devenir amoureux de sa nièce et jaloux de son neveu. Pour comble de mésaventure, il devint odieux à l'objet de sa convoitise ; car sa nièce ne pouvait pas concevoir comment un vieil animal de son espèce pouvait se flatter de se voir préféré à un époux qu'elle aimait, et qui enfin était homme.

Farinelli, irrité contre la jeune femme, avait envoyé son neveu voyager, et ne pouvant obtenir d'elle aucune complaisance, il la tyrannisait et ne la perdait jamais de vue.

Un Combabus amoureux d'une femme qui le méprise devient un tigre.

Lord Lincoln étant venu à Bologne, recommandé au cardinal-légat, ce prélat lui donna à dîner et me fit l'honneur de m'inviter. Il eut le plaisir de se convaincre que je ne m'étais jamais trouvé vis-à-vis de cet Anglais, et qu'ainsi, en m'exilant, le grand-duc avait commis une injustice criante. Ce fut ce jour-là que j'appris de la bouche du lord comment on lui avait tendu le piège ; mais il ne me dit point qu'on l'avait triché.

Un Anglais est trop fier pour avouer qu'on a pu le tromper.

Il m'assura que c'était lui qui avait voulu quitter.

Ce jeune lord mourut de débauche à Londres trois ou quatre ans après.

Je vis aussi à Bologne, dans le même temps, l'Anglais Aston avec la belle Slopitz, sœur de la charmante Calimène. La Slopitz était beaucoup plus belle. Elle avait d'Aston deux enfants beaux comme les anges de Raphaël.

Je lui parlai de sa sœur, et à l'éloge que je lui en fis, elle s'aperçut que je l'avais aimée. Elle me dit qu'elle serait à Florence pendant le carnaval de 1773, mais je ne l'ai vue qu'à Venise en 1776, et j'en parlerai quand nous en serons là.

La Nina, cette fatale Nina Bergonzi, qui avait fait perdre la tête au comte Ricla, et qui avait été la cause de tous les malheurs qui m'étaient arrivés à Barcelone, était à Bologne depuis le commencement du carême, et logeait dans une belle maison qu'elle avait louée.

Munie d'une lettre de crédit illimité pour un banquier, elle avait équipage, nombreuse livrée, et, se disant grosse du capitaine général de la Catalogne, elle exigeait des bons Bolonais les mêmes honneurs qu'on aurait pu rendre à une souveraine qui, pour sa commodité, serait allée accoucher dans cette ville. Elle était particulièrement recommandée au cardinal-légat, qui allait souvent la voir dans le plus grand incognito.

Le temps des couches approchant, un homme de confiance de Ricla, nommé don Martino, était arrivé à Bologne avec une procuration du fol Espagnol, que la coquine dupait depuis si longtemps, et il était chargé de faire baptiser l'enfant et de le reconnaître pour fils naturel du comte Ricla.

Nina faisait parade de sa grossesse, se montrait aux spectacles et aux promenades avec un ventre énorme, se faisant donner, à droite et à gauche, le bras par les plus nobles Bolonais, qui lui faisaient intrépidement leur cour, et auxquels elle disait souvent qu'elle les recevrait toujours, pourvu qu'ils se tinssent sur leurs gardes ; car elle ne répondait pas que la jalousie intolérante du comte Ricla ne les fît expédier de ce monde par quelque coup de stylet.

Elle leur contait impudemment ce qui m'était arrivé à Barcelone, ne sachant pas que je me trouvais alors à Bologne.

Elle fut fort surprise quand le comte Zini, qui me connaissait, lui apprit que j'habitais la même ville qu'elle.

Ce même comte, m'ayant trouvé une nuit à la promenade de la Montagnola, m'accosta, en me demandant si l'histoire de Barcelone était vraie, telle que Nina la racontait.

Ne trouvant pas de mon goût de mettre le comte Zini dans ma confidence, je lui dis que le récit de Nina, que je ne connaissais point, était un conte que cette femme lui avait fait, sans doute pour voir s'il aurait le courage d'exposer sa vie à un grand danger, afin de lui donner une grande preuve d'amour.

J'en agis autrement envers le cardinal, lui avouant tout ce qui s'était passé à Barcelone, lorsqu'il me rapporta cette histoire, qu'il tenait de la perfide Nina ; et j'étonnai beaucoup Son Éminence lorsque je lui détaillai toutes les extravagances de cette dévergondée et que je lui dis qu'elle était fille de sa sœur et de son grand-père.

« Je parie, lui dis-je, que cette impudique Nina n'est pas plus enceinte que Votre Éminence.

— Oh ! pour cela, c'est un peu trop fort, me répliqua le légat en éclatant de rire : quelle difficulté avez-vous à la croire grosse ? Rien de plus naturel, car c'est une fameuse femme ! Il est bien possible qu'elle ne soit pas enceinte des œuvres de Ricla, mais elle est grosse et touche à son terme. Il n'est pas possible qu'il en soit autrement, car, pardieu ! il faudra bien qu'elle accouche !

— Oui, si elle est grosse.

— Mais je ne vois pas quelle nécessité elle pourrait avoir de feindre.

— Pas d'autre, monseigneur, que le désir de se rendre célèbre en prostituant le comte de Ricla, qui était un modèle de justice et de vertu avant de connaître cette Messaline. Si Votre Éminence connaissait l'affreux

caractère de Nina, elle trouverait la chose toute simple.

— Nous verrons bien.

— Oui. »

Huit jours après cette conversation, vers les onze heures du matin, entendant un grand bruit dans la rue, je mis la tête à la fenêtre, et je vis une femme, nue jusqu'à la ceinture, attachée sur un âne, et que le bourreau fouettait de verges, entourrée de *sbiri* et suivie de tous les *biricchini* (gamins) de Bologne qui jouissaient de la fête en poussant des huées sans fin. Severini, montant chez moi au même instant, m'apprit que la malheureuse que l'on traitait ainsi était la plus célèbre accoucheuse de Bologne, que cette exécution se faisait par ordre du cardinal-archevêque, qu'on n'en connaissait pas encore la raison, mais qu'on ne tarderait pas à la connaître.

« Ce ne peut être, lui dis-je, que pour quelque grand délit.

— Sans doute. C'est cette accoucheuse qui a aidé la Nina avant-hier.

— Quoi ! Nina est réellement accouchée?

— Oui, mais d'un enfant mort.

— Je vois l'affaire. »

Voici ce que toute la ville apprit le lendemain :

Une pauvre femme, étant allée chez l'archevêque, se plaignit amèrement d'avoir été séduite par l'accoucheuse Thérèse, qui lui avait promis vingt sequins pour lui céder un beau garçon dont elle était accouchée il y avait quinze jours. N'ayant pas reçu la somme promise, et au désespoir d'avoir été la cause de la mort de son enfant, elle demandait justice, s'engageant à prouver que l'enfant mort qu'on disait de Nina, était bien celui qu'elle avait confié à l'infâme Thérèse.

L'archevêque, ayant donné ordre à son chancelier de

vérifier le fait dans le plus grand secret, a fait exécuter la scélérate, par sentence sommaire, selon la loi *Valeria punire permittit deinde scribere.*

Huit jours après ce scandale, don Martin repartit pour Barcelone ; mais l'impudique Nina, imperturbable, doubla la grandeur de la cocarde rouge qu'elle faisait porter à ses domestiques, et publia que l'Espagne la vengerait de la calomnieuse injure que le cardinal-archevêque lui avait faite. Elle resta à Bologne encore six semaines, se feignant malade, afin de compléter son rôle de femme accouchée. Le cardinal-légat, honteux d'avoir pu protéger une pareille dévergondée, prit en secret toutes les mesures nécessaires pour la contraindre à partir.

Le comte Ricla, dupe de sa passion jusqu'au dernier instant, assigna à Nina une pension considérable, à condition qu'elle ne reparût jamais à Barcelone.

Cet homme, aveuglé par une passion qui l'avait subjugué, fut, peu de mois après, appelé au ministère de la guerre, et mourut au bout d'une année.

Nina ne lui survécut que d'un an, et mourut, des suites de ses débauches, dans la plus complète misère. Ayant trouvé sa sœur et mère à Venise, elle me conta l'histoire des deux dernières années de sa fille : mais cette histoire est à la fois trop triste et trop dégoûtante, pour que je ne me croie pas obligé d'en épargner la lecture à ceux qui me liront.

Quant à l'infâme accoucheuse, elle ne manqua pas de protecteurs.

Il parut une brochure, dont on ne put découvrir ni l'auteur ni l'imprimeur, et dans laquelle on soutenait que le cardinal-archevêque était passible d'une punition, pour avoir condamné une citoyenne à la peine la plus flétrissante, en violant toutes les formalités de la procédure criminelle.

Il résultait de cette violation que la femme, en admettant même sa culpabilité, avait été injustement condamnée, et qu'elle pouvait en appeler à Rome pour exiger de l'archevêque le plus ample dédommagement.

Le prélat, qui sentait toute la justesse des griefs que la brochure élevait contre lui, fit circuler un écrit dans lequel il disait que la sage-femme, qu'il n'avait fait punir que du fouet, aurait succombé trois fois devant la justice, qui lui aurait infligé la potence, si l'honneur de trois illustres familles de Bologne ne l'eût empêché de publier ses crimes, tous constatés par des procédures complètes qui existaient à sa chancellerie.

Il s'agissait d'avortements forcés qui avaient fait mourir les mères coupables, d'enfants vivants substitués à des enfants mort-nés, et d'un garçon substitué à une fille et qui alors était très injustement en possession de tout le bien de la famille.

Cet écrit fit taire tous les protecteurs de l'infâme accoucheuse, car plusieurs jeunes seigneurs, dont les mères avaient été accouchées par elle, craignirent de découvrir des mystères qui les auraient placés dans une pénible position.

Je vis à Bologne la danseuse Marcucci, qui, peu de temps après mon départ d'Espagne, en avait été exilée, pour la même raison que la Pelliccia. Celle-ci s'était établie à Rome; la Marcucci allait vivre dans l'opulence à Lucques, sa patrie.

La danseuse Soavi, de Bologne, que j'avais connue a Parme lorsque j'y vivais heureux avec Henriette; puis à Paris, danseuse à l'Opéra, et entretenue par un grand seigneur russe; enfin à Venise, maîtresse de M. de Marcello, vint, pendant mon séjour, s'établir à Bologne, avec sa fille, âgée de onze ans, qu'elle avait eue de

M. de Marigni. Cette fille, qu'elle appelait Adélaïde, était d'une rare beauté et possédait toutes les grâces, la douceur et les talents que peut développer, dans un heureux naturel, l'éducation la mieux soignée.

En arrivant à Bologne, la Soavi trouva son mari, qu'elle n'avait pas vu depuis quinze ans.

« Tiens, lui dit-elle en lui présentant sa fille; je te donne ce trésor.

— C'est une jolie fille, ma chère femme; mais que veux-tu que j'en fasse? elle ne m'appartient pas.

— Elle t'appartient, puisque je te la donne. Apprends qu'elle a six mille francs de rente, et que je serai sa caissière jusqu'au jour où je la marierai avec un bon danseur; car je veux qu'elle apprenne la danse de caractère et que le monde la voie sur la scène. Les jours de fête, tu iras te promener avec elle.

— Et si on me demande qui elle est?

— Tu diras qu'elle est ta fille, et que tu en es certain, puisque c'est ta femme qui te l'a donnée.

— Je ne comprends pas cela.

— C'est, mon cher ami, que n'ayant jamais voyagé, tu n'es qu'un grand ignorant. »

J'étais présent à ce singulier dialogue, qui me fit beaucoup rire, et qui m'a fait rire tout à l'heure en l'écrivant.

Ravi de voir ce bijou vraiment rare, je m'offris à la mère pour augmenter ses talents; mais la Soavi me dit en souriant :

« Renard, tu as croqué trop de jeunes poulettes dans ta vie pour que je te confie celle-là, car je craindrais que tu ne lui donnasses des talents trop précoces.

— Ce n'était pas mon intention, mais tu as raison. »

Adélaïde était devenue la merveille de Bologne.

Un an après mon départ, le comte du Barry, beau-

frère de la fameuse du Barry, dernière maîtresse de Louis XV, passant par Bologne, devint amoureux d'Adélaïde à tel point, que sa mère, craignant qu'il ne la fît enlever, l'éloigna de Bologne.

Du Barry lui en offrit cent mille francs, qu'elle refusa.

J'ai revu Adélaïde cinq ans après sur la scène à Venise. Quand j'allai lui faire mon compliment, cette charmante fille trouva le moment de me dire : « Ma mère qui m'a mise au monde veut aussi m'en faire sortir ; car je sens que la danse me tue. »

En effet, cette fleur se fana et ne vécut que sept ans dans le rude métier que sa mère lui avait imposé.

La Soavi, n'ayant pas eu la précaution de faire placer sur sa tête, comme sur celle d'Adélaïde, les six mille francs de rente annuelle que lui avait assurés son père, perdit tout, en perdant sa fille, et mourut dans la misère, après avoir roulé sur l'or. Je n'ai, hélas ! rien à lui reprocher.

Je vis à Bologne le fameux Afflisio, qui, ayant été chassé du service impérial, s'était fait entrepreneur de théâtre. Allant toujours de mal en pis, cinq ou six ans après, il commit des crimes de faux qui le firent condamner aux galères, où il est mort.

Je fus frappé à Bologne de la vue d'un homme issu d'une grande famille et né pour être riche. C'était le comte Filomarino. Il était dans la misère et perclus de tous ses membres, par suite de maladies honteuses. J'allais le voir assez souvent, pour lui laisser quelques pièces de monnaie et avoir occasion d'étudier le cœur humain dans les propos qu'il me tenait avec sa méchante langue, seul membre dont la peste lui eût laissé le libre usage.

Cet homme était toujours scélérat et calomniateur. Il enrageait de se trouver réduit à l'état de ne pouvoir se rendre à Naples pour y massacrer ses parents, très

honnêtes gens, mais qui, à ses yeux, étaient des monstres.

La danseuse Sabatini, étant retournée à Bologne, assez riche pour se reposer sur ses lauriers, donna tout son bien au professeur d'anatomie qui l'épousa. Je la trouvai avec sa sœur qui n'avait aucun talent et qui n'était point riche; mais elle était fort agréable.

Je trouvai chez elle un abbé, dont la modestie était encore plus rare que la belle figure, qui captivait toute l'attention de cette sœur; l'abbé paraissait n'y répondre que par reconnaissance.

Ayant adressé je ne sais quel propos à ce modeste Adonis, il me répondit fort sensément, mais avec ce ton de doute qui plaît toujours.

Étant sortis ensemble, nous nous dirigeâmes au hasard, et, par manière d'acquit, nous étant dit notre pays et ce qui nous intéressait à Bologne, nous nous séparâmes en promettant de nous revoir.

Cet abbé, âgé de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, n'était point dans les ordres et était fils unique d'une famille noble de Novare, qui avait le malheur de n'être pas riche.

N'ayant qu'un mince revenu, il vivait plus aisément à Bologne qu'il n'aurait pu le faire à Novare, où les vivres sont plus chers et où tout l'ennuyait; ses parents le gênaient, l'amitié y était insipide et l'ignorance générale.

L'abbé de Bolini, c'était son nom, était d'un esprit tranquille; il aimait la paix et la liberté; tout le reste ne l'intéressait que médiocrement. Aimant les gens lettrés plus que les lettres, il ne se souciait point de passer pour homme d'esprit. Il lui suffisait de n'être pas une bête, et que les savants avec lesquels il se trouvait quelquefois ne le jugeassent pas ignorant, car il savait les écouter.

Bolini était sobre par nature autant que par nécessité, comme il était bon chrétien par éducation. Il ne se piquait nullement d'être esprit fort, car il ne parlait jamais sur la religion; cependant rien ne le scandalisait. Plutôt bon que porté à la critique, presque toujours méchante, il louait rarement et ne blâmait jamais.

Il était presque indifférent sur l'article des femmes, il fuyait les laides et les pédantes et ne faisait point languir celles qui en devenaient amoureuses : dès qu'il leur trouvait quelque mérite, il était complaisant par sentiment de reconnaissance, jamais par amour, ayant le tempérament si délicat, que les femmes lui semblaient faites bien plus pour diminuer que pour augmenter le bonheur de la vie.

Ce dernier trait de son caractère fut ce qui m'intéressa particulièrement à ce jeune homme.

Il y avait environ trois semaines que nous nous fréquentions, quand, causant sur ses idées relativement au beau sexe, je pris la liberté de lui demander comment il pouvait les concilier avec son attachement pour la demoiselle Brigitte Sabatini?

Il allait chaque jour souper avec elle et, chaque matin, elle allait déjeuner avec lui. Quand j'allais le voir, ou j'y trouvais cette demoiselle, ou j'étais sûr de l'y voir venir. Je la voyais toujours contente, décente, mais amoureuse dans ses regards et dans ses moindres actions: tandis que je ne découvrais dans l'abbé que de la complaisance et une certaine gêne que toute sa politesse ne pouvait bien cacher.

Brigitte, quoique fort bien encore, avait au moins dix ans plus que l'abbé. Elle était pleine d'obligeance à mon égard : elle ne voulait pas me rendre amoureux, mais me convaincre que l'abbé était heureux de posséder son cœur, et qu'elle était très digne d'un retour parfait.

Lors donc que, dans la sincérité qu'une bouteille de bon vin inspire, au dessert, envers un ami qui nous montre de l'intérêt, j'interrogeai Bolini sur son genre de liaison avec Brigitte, il sourit, soupira, rougit, et, baissant les yeux, il me dit que cette liaison faisait le malheur de sa vie.

« Le malheur de votre vie? Est-ce qu'elle vous fait soupirer en vain? Il faut recouvrer votre bonheur en la quittant.

— Je ne puis pas soupirer en vain, car je n'en suis pas amoureux. C'est elle, au contraire, qui, amoureuse de moi et m'en donnant toutes les preuves, attente à ma liberté.

— Comment cela?

— Elle veut que je l'épouse et je le lui ai promis, par faiblesse autant que par pitié; et elle est pressée.

— Je le crois; c'est comme toutes les vieilles filles.

— Tous les soirs ce sont des sollicitations, des pleurs, des mouvements de désespoir. Elle me somme de lui tenir la promesse que je lui ai faite et m'accuse de la tromper : vous devez concevoir tout ce que ma situation a d'amer.

— Avez-vous contracté des obligations envers elle?

— Aucune. Elle m'a, pour ainsi dire, violé; car elle a fait toutes les avances. Elle est sans fortune, n'ayant que ce que sa sœur lui donne au jour le jour, et qu'elle ne lui donnerait plus dès qu'elle serait mariée.

— Lui avez-vous fait un enfant?

— Je m'en suis bien gardé, et c'est ce qui l'irrite; car elle appelle mes ménagements des trahisons qu'elle déteste.

— Cependant, vous comptez peut-être l'épouser tôt ou tard?

— Autant vaudrait me pendre, et je sens que je ne

pourrai jamais m'y déterminer. Ce mariage me rendrait au moins quatre fois plus pauvre que je ne suis, et je me couvrirais de ridicule en menant à Novare une épouse de son âge, et qui, bien qu'honnête, n'est ni noble ni riche ; or, à Novare, on veut de la richesse à défaut de la naissance.

— En qualité d'homme d'honneur, plus encore qu'en qualité d'homme raisonnable, vous devez rompre, et plutôt aujourd'hui que demain.

— Je le sens, mais, manquant de force morale, comment faire? Je vous dirai que si, ce soir, je n'allais point souper chez elle, elle viendrait infailliblement chez moi pour voir ce que je suis devenu ; or, vous comprenez bien que je ne puis ni lui fermer ma porte ni la chasser.

— Je vois cela ; mais vous voyez aussi que vous ne pouvez pas vivre dans cet état de violence. Il faut prendre un parti et couper court à cette intrigue comme Alexandre fit à Gordium.

— Je n'ai pas son épée.

— Je vous la prêterai.

— Comment?

— Le voici. Vous devez, sans lui en rien dire, aller vivre dans une autre ville, où elle ne fera pas la folie, je pense, d'aller vous chercher.

— Ce serait le meilleur moyen, mais la fuite est fort difficile.

— Difficile? vous vous moquez de moi. Vous n'avez qu'à me promettre de faire ce que je vous dirai, et je vous ferai partir tout à fait à votre aise. Elle n'apprendra votre départ que lorsque, ne vous voyant pas à souper, elle viendra s'informer de ce qui vous aura retenu.

— Je ferai tout ce que vous me direz, et vous me ren-

drez un service que je n'oublierai jamais. Mais la douleur la rendra folle.

— Je commence par vous défendre de penser à sa douleur. La seule chose que vous ayez à faire est de ne penser à rien et de me laisser le soin de tout. Voulez-vous partir demain?

— Demain!

— Oui. Avez-vous des dettes?

— Non.

— Voulez-vous de l'argent?

— Non plus; j'en ai suffisamment. Mais l'idée de partir demain me paraît drôle. J'ai au moins besoin de trois jours.

— Pourquoi?

— J'attends des lettres après-demain, et il faut que j'écrive à mes parents, pour leur indiquer le lieu où je me trouverai.

— J'aurai soin de retirer vos lettres et de vous les envoyer à l'endroit où vous serez.

— Où serai-je?

— C'est ce que je vous dirai au moment de votre départ. Fiez-vous à moi. Je vous enverrai dans une ville où vous serez bien. Vous n'avez d'autre mesure à prendre que de laisser votre malle à votre hôte, avec ordre de ne la remettre qu'à moi seul.

— Ce sera fait ainsi. Vous voulez donc que je parte sans ma malle?

— Oui. Ne manquez pas de venir dîner chez moi tous ces trois jours, et surtout gardez-vous de dire à qui que ce soit que vous partez.

— Je m'en donnerai bien de garde. »

Ce bon jeune homme était devenu radieux. Je l'embrassai, en le remerciant de la confidence qu'il m'avait faite et de la confiance qu'il me témoignait.

Glorieux d'avoir fait cette bonne œuvre, et riant de la colère avec laquelle la pauvre Brigitte se déchaînerait contre moi après la fuite de son amant, j'écrivis au bon M. Dandolo que dans cinq ou six jours un jeune abbé novarais se présenterait à lui, muni d'une lettre de moi; que je le priais de lui trouver une chambre et une pension honnête au meilleur marché possible, parce que ce jeune gentilhomme, d'excellentes mœurs, avait le défaut de n'être pas riche. Puis j'écrivis la lettre dont l'abbé devait être porteur.

Le lendemain, Bolini me dit que Brigitte était bien éloignée de soupçonner son intention, car, dans l'allégresse que lui causait sa prochaine délivrance, il s'était senti en train de la satisfaire pendant la nuit qu'il avait passée avec elle, et qu'ainsi elle le croyait aussi amoureux qu'elle-même.

« Elle a tout mon linge, ajouta-t-il, mais j'espère en retirer une bonne partie sous quelque prétexte ; et, pour le reste, j'en fais volontiers le sacrifice. »

Au jour fixé pour son départ, il vint me trouver à l'heure que je lui avais indiquée la veille, portant dans un grand sac de nuit les effets qui pouvaient lui être nécessaires pour les cinq ou six jours qu'il serait séparé de sa malle.

Je le conduisis en poste à Modène, où nous dînâmes en bons amis; puis je lui remis ma lettre pour M. Dandolo, auquel je lui dis que j'adresserais sa malle dès le lendemain.

Sa surprise fut des plus agréables, quand il apprit qu'il allait habiter Venise, qu'il avait grande envie de voir, et que je lui assurai que le gentilhomme auquel je l'adressais aurait soin de le faire vivre à aussi bon marché qu'il avait vécu à Bologne.

Après l'avoir vu partir pour Final, je repris le chemin

de Bologne, où je fis retirer sa malle, que je lui expédiai le jour après.

Ainsi que je m'y attendais, le jour suivant je vis paraître, tout en pleurs, la pauvre délaissée. Je me crus en devoir de lui montrer de la pitié, et j'aurais été cruel de faire semblant d'ignorer la cause de son désespoir. Je la sermonnai longtemps avec bonté, tâchant de lui faire comprendre que, pour ce qui la regardait, je ne pouvais que la plaindre, mais que je ne pouvais pas abandonner mon ami et le laisser se perdre en l'épousant; puisqu'en faisant cette folie il se serait précipité dans une affreuse misère, en l'y entraînant elle-même.

La pauvre fille se jeta à mes pieds tout en pleurs, me suppliant que je fisse revenir son cher abbé, promettant par tous les saints de ne jamais plus lui parler de mariage. Pour la calmer, je lui dis que je ferais mon possible pour l'y engager.

Comme elle voulait savoir où il était allé, je lui dis à Venise, ce qu'elle ne crut pas, comme de raison. Il y a des cas où, pour tromper, l'homme habile doit dire la vérité, et ce mensonge doit être approuvé par la morale la plus rigoureuse.

Vingt-sept mois après, je vis Bolini dans ma patrie. J'en parlerai quand nous en serons là.

Peu de jours après le départ de cet ami, je fis la connaissance de la belle Viscioletta et j'en devins si amoureux que, ne voulant pas soupirer longtemps, je dus me résoudre à payer la jouissance à beaux deniers comptants J'avais beau faire, le temps de rendre les femmes amoureuses de moi était passé, et il fallait ou que je m'en passasse, ou que je les rendisse complaisantes en les achetant. Alors la nature me força à prendre ce dernier parti, que l'amour de la vie me ferait rejeter aujourd'hui, lors même que je pourrais l'employer.

La triste victoire que j'ai remportée m'oblige, au bout de ma carrière, à tout pardonner à mes successeurs et à rire de tous ceux qui me demandent des conseils, parce que je sais d'avance que le plus grand nombre ne les suivront pas. Cette prévoyance fait que je les leur donne avec plus de plaisir que je n'en aurais si j'étais sûr qu'ils les suivissent ; car l'homme est un animal qui ne peut être endoctriné que par sa propre expérience, ce qui ne s'acquiert d'ordinaire qu'en se heurtant et se froissant douloureusement au milieu de ce qu'on appelle la vie. Cette loi fait que le monde existera toujours dans le désordre et l'ignorance ; car les doctes y sont dans une proportion infiniment minime.

La Viscioletta, que j'allais voir tous les jours et qui m'avait fait connaître le Quarante Doria, qui passait pour un peu fou, me traitait comme la veuve de Florence ; mais la veuve exigeait des sentiments de respect dont je me dispensais envers la Viscioletta, qui enfin n'était qu'une courtisane de profession, sous le titre de *virtuosa*.

Je la cajolais depuis trois semaines, sans avoir beaucoup avancé mes travaux de siège, car on me repoussait en riant quand je tentais de petites attaques.

Monsignor Buoncompagni, vice-légat, était son amoureux secret, quoique toute la ville le sût ; mais cette publicité, en Italie, n'exclut pas le secret conventionnel. Il ne pouvait pas la courtiser publiquement, vu que son caractère s'y opposait ; mais la friponne ne m'en faisait pas mystère.

Ayant besoin d'argent, et préférant me défaire de ma voiture plutôt que de quelques objets auxquels je tenais davantage, je la mis en vente au prix de trois cent cinquante écus romains. Elle était belle, commode et valait ce prix. Le maître de la remise vint me dire que le vice-

légat en offrait trois cents écus, et je ressentis un vrai plaisir à contrarier ce prélat, rival heureux de l'objet de mes désirs. Je répondis que, n'ayant point l'habitude de marchander, j'avais annoncé mon prix, et que je n'en rabattais rien.

Étant allé à la remise sur le midi, pour mieux m'assurer du bon état de ma voiture, j'y trouvai le vice-légat, qui me connaissait pour m'avoir vu chez le cardinal-légat, et qui ne pouvait pas ignorer que j'allais chasser sur ses brisées. Il me dit d'un ton peu poli que ma voiture ne valait pas plus de trois cents écus, qu'il s'y connaissait mieux que moi, et que je devais saisir l'occasion de m'en défaire, puisqu'elle était trop belle pour moi.

J'eus la force de mépriser son ton et ses paroles, et, lui disant d'un ton fier et sec que je n'en démordais pas, je lui tournai le dos et le laissai là.

Le lendemain, la Viscioletta m'écrivit qu'en donnant au vice-légat ma voiture pour le prix qu'il m'en offrait, je lui ferais un grand plaisir, parce qu'elle était sûre qu'il lui en ferait présent. Je lui répondis que j'irais la voir dans l'après-dîner, et qu'il dépendrait d'elle de me déterminer à faire tout ce qu'elle désirerait. J'y allai, et après un court entretien qui fut assez animé, s'étant rendue à discrétion, je lui fis un billet par lequel je déclarais lui laisser ma voiture pour le prix que le vice-légat en offrait.

Dès le lendemain, elle fut en possession du présent qu'elle attendait, et moi, ayant mes trois cents écus remains, j'eus la satisfaction de donner au prélat impoli un bon motif de deviner que j'avais su me venger de son orgueil.

Dans ce temps-là Severini trouva à se placer avantageusement en qualité de gouverneur d'un jeune seigneur d'une illustre famille de Naples, et il quitta Bologne dès

qu'il eut reçu l'argent pour faire son voyage, et moi, je pensai aussi à quitter cette ville.

M. Zaguri, qui, depuis l'affaire du marquis Albergati, avait entretenu avec moi une correspondance fort intéressante, conçut le projet de me faire rentrer dans ma patrie, de concert avec Dandolo, qui ne désirait rien tant que cela. Il m'écrivit que, pour obtenir ma grâce, je devais aller demeurer le plus près possible des États vénitiens, afin de mettre les inquisiteurs d'État très à portée de faire surveiller ma bonne conduite. M. Zuliani, frère de la duchesse de Fiano, qui désirait me revoir à Venise, appuyait les conseils de M. Zaguri et promettait d'employer tout son crédit pour le faire réussir dans ses démarches.

Déterminé à changer d'asile et devant faire choix d'un lieu voisin des limites de la république, ne voulant ni de Mantoue ni de Ferrare, je me décidai pour Trieste, où M. Zaguri me disait avoir un ami intime, auquel il me recommanderait. Ne pouvant m'y rendre par terre sans passer par les États vénitiens, je pris le parti de me rendre à Ancône, où des barques font chaque jour le voyage de Trieste. Comme je devais passer par Pesaro, je demandai à mon cher protecteur une lettre d'introduction pour le marquis de Mosca, homme de lettres distingué, que j'avais envie de connaître. Il venait de faire beaucoup parler de lui par un traité qu'il avait récemment publié sur l'aumône, et que la cour de Rome avait fait mettre à l'index.

Le marquis de Mosca était un savant dévot, imbu de la doctrine de saint Augustin, laquelle, poussée à son extrême, est celle des soi-disant jansénistes.

Je quittai Bologne avec regret, car j'y avais passé huit mois délicieux. Le surlendemain de mon départ, j'arrivai à Pesaro en parfaite santé et bien fourni en fait d'équipage.

Ayant fait passer ma lettre au marquis, il vint me voir le même jour, enchanté de la lettre que je lui avais portée. Il me dit que sa maison me serait toujours ouverte et qu'il me mettrait entre les mains de son épouse pour me faire connaître toute la noblesse de la ville et tout ce qui méritait la peine d'être vu. Il finit sa courte visite en me priant à dîner pour le lendemain avec toute sa famille, et où, me dit-il, je serais le seul étranger, ajoutant que, si, dans la matinée, je voulais lui faire une visite dans sa bibliothèque, nous y prendrions tête à tête d'excellent chocolat.

Je ne manquai pas à l'invitation, et j'eus le plaisir de voir une collection immense de commentaires sur tous les poètes latins connus, même avant Ennius, jusqu'au douzième siècle. Il avait fait imprimer chez lui, et à ses frais, toutes ces productions, en quatre grands in-folio exacts et corrects; mais l'édition n'était pas belle, et j'osai le lui dire. Il en convint.

Ce défaut de beauté, qui lui avait fait épargner cent mille francs, l'avait privé d'un bénéfice de trois cent mille.

Il me fit présent d'un exemplaire, qu'il m'envoya à mon auberge, avec un immense in-folio, intitulé *Marmora Pisaurentia*, que je n'eus pas le temps d'examiner, et dans lequel j'aurais pu apprendre tout ce qui a rapport à la ville de Pesaro.

J'eus beaucoup de plaisir à table avec la marquise, dans laquelle je n'eus pas de peine à reconnaître beaucoup de mérite. Elle avait trois filles et deux garçons, tous jolis et très bien élevés.

Mme la marquise de Mosca possédait au suprême degré ce qu'on appelle l'usage du monde, tandis que son mari n'avait que l'esprit de la littérature. De cette différence d'aptitudes naissait parfois un désaccord qui nui-

sait au bien du ménage ; cependant l'étranger ne s'en apercevait pas, et si on ne me l'eût pas dit, je ne l'aurais point soupçonné.

Il y a une cinquantaine d'années qu'un sage me disait : « Toutes les familles sont tracassées dans leur intérieur par quelque comédie qui en trouble la paix. C'est à la prudence de ceux qui sont en tête d'empêcher que la comédie ne devienne publique, car il faut éviter de faire rire et de fournir matière à de mauvais commentaires, et aux sifflets du public, toujours ignorant et toujours malin. » Cette sagesse se nomme en France *savoir laver son linge sale en famille.*

Mme de Mosca-Barzi ne s'occupa que de moi durant les cinq jours que je passai à Pesaro. Elle me mena dans son équipage à toutes ses maisons de campagne et me présenta le soir, dans les assemblées, à toute la noblesse de la ville.

Le marquis de Mosca pouvait avoir alors cinquante ans.

Froid par caractère, il n'avait d'autre passion que celle de l'étude, et ses mœurs étaient pures. Il avait fondé une académie, dont il s'était réservé la présidence. Sa devise était une *mouche*, allusive à son nom de *Mosca*, avec ces mots : *De me ce ;* c'est-à-dire qu'en effaçant *c* de *Musca*, il restait *Musa*.

L'unique défaut de cet excellent homme était ce que les moines regardaient comme sa plus belle qualité : il était religieux à l'excès, et cet excès de religion devait le pousser au delà des bornes où *nequit consistere rectum*.

Mais y a-t-il moins de mal à dépasser la limite qu'à rester en deçà ? C'est une question sur laquelle je ne me permettrai jamais une décision. Horace a dit :

Nulla est mihi religio.

et il commença une ode où il condamne la philosophie qui l'éloigne de l'adoration des dieux.

Tous les trop sont mauvais.

Je quittai Pesaro enchanté de la belle compagnie que j'y avais vue et très fâché de n'avoir pu faire la connaissance du frère du marquis, dont tout le monde faisait l'éloge.

CHAPITRE XIII

Je prends pour compagnon de route un juif d'Ancône, nommé Mardochée, qui me persuade d'aller loger chez lui. — Je deviens amoureux de sa fille Lia. — Après un séjour de six semaines, je vais à Trieste.

Ce ne fut que dans mes heures de loisir, pendant mon séjour à Ancône, que j'examinai le recueil des poètes latins du marquis de Mosca, dans lequel je ne trouvai ni les *Priapées* ni les *Tescenniennes*, non plus que divers autres fragments des anciens et qui existent en manuscrit dans plusieurs bibliothèques.

Le recueil du marquis témoignait sans doute de son amour pour la littérature, mais non de son érudition, car il n'y avait rien de lui, s'étant borné à classer chaque morceau dans un ordre chronologique rigoureux. J'y aurais voulu des notes critiques, des gloses, des commentaires explicatifs, choses qui donnent tant de prix à un recueil ; mais rien de cela. En outre, l'ouvrage ne se distinguait ni par la beauté des caractères, ni par la richesse des marges ; le papier en était fort ordinaire et l'impression incorrecte, fautes que l'on s'obstine avec raison à ne point excuser, et surtout dans un grand ouvrage que sa nature

aurait, sans ce, rendu classique. Aussi l'œuvre ou la compilation du marquis de Mosca ne fit-elle pas fortune, et comme il n'était pas riche, ce qu'il avait dépensé dans cette entreprise était souvent une cause de mésintelligence dans son ménage.

La lecture de son traité sur l'aumône et plus encore celle de son apologie me firent connaître la littérature, le genre d'esprit et la nature du jugement du marquis. Je reconnus facilement que tout ce qu'il avait écrit devait avoir déplu à Rome, et qu'avec un jugement sain, il aurait évité cet écueil. Le marquis cependant avait raison, mais, en fait de théologie, on n'a raison que quand Rome dit *oui;* mais ce *oui* ne se prononce qu'en faveur de ceux qui abondent dans le sens des abus qu'elle a fait passer en usage.

Le marquis de Mosca était rigoriste, et quoiqu'il eût une forte teinte de jansénisme, il réfutait souvent saint Augustin.

Il niait, par exemple, que l'on pût escompter par l'aumône la peine attachée à l'expiation des péchés, et il n'admettait d'aumône méritoire que celle qu'on faisait en suivant à la lettre ce précepte de l'Evangile : « *Ta droite doit ignorer ce que ta gauche fait.* »

Il prétendait enfin que celui qui fait l'aumône pèche s'il ne la fait pas dans le plus grand secret, parce que, disait-il, il était impossible qu'autrement la vanité ne s'en mêlât.

On aurait pu lui objecter que l'aumône acquiert son mérite moral, indépendant du mérite physique ou positif qui en résulte pour celui qui la reçoit, de l'intention de celui qui la fait ; car il n'est pas impossible que l'honnête homme mette, en public, une pièce de monnaie dans la main d'un malheureux, sans se soucier que son action ait ou non des témoins, et dans l'intention de

soulager une misère, ou même avec le désir de s'en faire un mérite auprès de Dieu.

Voulant aller à Trieste, j'aurais dû traverser le golfe en m'embarquant à Pesaro sur une tartane qui partait le même jour, et qui, par le bon vent qui soufflait, m'y aurait mené en douze heures. J'aurais dû prendre cette voie, car outre que je n'avais rien à faire à Ancône, j'allongeais de cent milles; mais j'avais dit que j'allais à Ancône, et par cela seul je me croyais obligé d'y aller.

J'ai eu toujours une bonne dose de superstition, et il m'est évident aujourd'hui qu'elle a puissamment influé sur les vicissitudes de ma bizarre carrière.

Comprenant parfaitement ce que Socrate appelait son démon, qui ne le poussait que rarement à quelque action décisive, tandis que souvent il l'empêchait de s'y déterminer, je me suis facilement imaginé avoir un génie analogue ; mais persuadé que ce génie ou ce démon ne pouvait être que bon et ami de mon mieux, je m'en rapportais à lui toutes les fois que je ne trouvais pas une raison suffisante de douter dans mon choix. Je faisais ce qu'il voulait, sans lui en demander raison, chaque fois qu'une voix secrète me disait de m'abstenir d'une démarche à laquelle je me sentais incliné.

Cette voix ne pouvait être que l'induction de mon démon. Cent fois en ma vie je lui ai rendu cet hommage, et souvent je me suis plaint en moi-même de ce qu'il ne me poussait que rarement à faire une chose dont mon raisonnement me détournait. Suivant ce système, je me suis souvent trouvé dans le cas de me féliciter d'avoir bafoué ma raison. Cela pourtant ne m'a pas humilié ni empêché de raisonner sur tout, et toujours de toute ma force.

Arrivé à Sinigaglia, à trois postes d'Ancône, mon voiturin vint me trouver, à l'instant où je me couchais,

pour me demander si je voulais lui permettre de prendre dans la calèche un juif qui se rendait aussi à Ancône.

Dans le premier mouvement, je lui repondis d'un ton aigre que je ne voulais personne et bien moins un juif que tout autre.

Le voiturin sortit, mais un je ne sais quoi me dit : — Tu dois prendre ce pauvre israélite, — et malgré la répugnance qui m'avait fait dire non, je rappelai le voiturin et je lui dis que je le prendrais.

« Dans ce cas, signore, il faudra vous résoudre à partir de meilleure heure, car c'est demain vendredi, et vous savez qu'un juif ne peut voyager que jusqu'au coucher du soleil.

— Je ne partirai pas une minute plus tôt que de coutume, ne voulant pas m'incommoder pour cette race ; mais il dépendra de vous de presser vos chevaux, car vous en aurez le profit. »

Il ne répliqua point et sortit.

Le lendemain, dans la voiture, mon juif, qui avait assez bonne mine, me demanda pourquoi je n'aimais pas les juifs ?

« Parce que, par devoir de religion, vous êtes les ennemis de tous les autres peuples, mais surtout des chrétiens, et que vous pensez faire un acte méritoire quand vous pouvez nous tromper. Vous ne nous regardez pas comme des frères. Vous poussez l'usure à l'excès quand nous sommes dans la nécessité de vous emprunter de l'argent. Vous nous haïssez enfin, et voilà pourquoi je ne vous aime pas.

— Monsieur, vous êtes dans l'erreur. Venez ce soir avec moi à notre synagogue, et vous nous entendrez tous en chœur prier pour tous les chrétiens, à commencer par notre maître le pape. »

Je ne pus retenir un grand éclat de rire.

« C'est vrai, lui dis-je, mais la prière ne consiste point en simples paroles ; c'est le cœur qui doit prier, et non la bouche. Si vous ne m'avouez que les juifs ne prieraient pas pour les chrétiens dans un pays dont ils seraient les maîtres, je vous jette hors de la calèche. »

Comme de raison, je lui fis grâce de la réponse, mais pour achever de le confondre, je lui citai en hébreu des passages de l'Ancien Testament où il leur est ordonné de saisir toutes les occasions de faire le plus de mal possible à tous les *non-juifs*, qu'ils maudissent chaque jour dans leurs prières.

Le pauvre homme resta bouche close et ne dit plus le mot.

Quand nous fûmes arrivés au dîner, je l'invitai à s'asseoir à ma table, mais il me répondit que sa religion le lui défendait, et qu'à cause de cela il ne mangerait que des œufs, des fruits et du saucisson de foie d'oie qu'il avait dans sa poche. Superstitieux, il ne but que de l'eau, parce qu'il n'était point sûr que le vin fût pur.

« Animal, lui dis-je, pouvez-vous jamais l'être, à moins de le faire vous-mêmes, et vous ne cultivez pas la vigne ! »

Lorsque nous nous fûmes remis en route, il me dit que si je voulais aller loger chez lui et me contenter de mets que Dieu n'a point défendus, il me ferait traiter plus délicatement et plus somptueusement qu'à l'auberge, que j'y serais à meilleur marché et tout seul, dans une belle chambre ayant vue sur la mer.

« Vous logez donc des chrétiens ?

— Je ne loge personne, mais je ferai une exception pour vous désabuser. Vous ne me payerez que six paoli par jour, et vous serez bien servi à dîner et à souper, le vin excepté.

— Mais vous me ferez préparer tous les poissons que

j'aime et dont je pourrai avoir envie? Bien entendu que je les payerai à part, ainsi que le vin.

— Volontiers, j'ai une cuisinière chrétienne, et ma femme d'ailleurs est toujours attentive à la cuisine.

— Vous me donnerez tous les jours du foie d'oie, mais à condition que vous en mangerez avec moi, en ma présence.

— Je sais ce que vous pensez, mais vous serez satisfait. »

Je descendis donc chez le juif, trouvant le cas fort singulier; mais je savais que si je n'y étais pas bien, j'en sortirais le lendemain.

Sa femme et ses enfants l'attendaient, et l'accueillirent avec empressement pour célébrer le sabbat. Dans ce jour consacré au Seigneur, toute œuvre servile étant interdite, je remarquai avec plaisir un air de fête dans les physionomies, dans l'habillement et un certain luxe de propreté dans toute la maison.

On me fit un accueil de frère et j'y répondis de mon mieux ; mais une seule parole de maître Mardochée — c'était son nom — changea cette politesse de sentiment en politesse d'intérêt.

Mardochée me fit voir deux chambres pour que je choisisse celle qui me plairait le mieux, et les trouvant toutes deux à ma convenance, je lui dis que je les prenais l'une et l'autre, en ajoutant un paolo par jour au prix convenu, ce dont il fut fort content.

Mardochée ayant, en deux mots, mis sa femme au fait de tout, elle ordonna à sa servante chrétienne de me servir et de me préparer à souper.

Ayant fait porter mes effets dans ma chambre à coucher, je me fis un plaisir d'aller à la synagogue avec Mardochée, qui, étant devenu mon hôte, me paraissait un autre homme.

Pendant leur courte fonction religieuse, les israélites ne firent aucune attention à moi, ni à plusieurs chrétiens qui se trouvaient dans leur temple. Les juifs vont à la synagogue pour prier, et en cela je les trouve fort louables ; il serait à désirer que les chrétiens en fissent de même et que l'église ne fût pas souvent, pour plus d'un, un lieu de distraction, et quelquefois d'intrigues.

En quittant la synagogue, je me dirigeai seul vers la Bourse, me livrant à des réflexions, toujours tristes, quand elles ont pour objet un temps passé heureux dont on ne peut espérer le retour.

C'était dans cette ville que j'avais commencé à jouir grandement de la vie, et quand je pensais qu'il y avait de cela près de trente ans, je me sentais confondu; car dans la vie d'un homme, trente ans sont une période immense, et néanmoins je me sentais encore jeune, quoique je sentisse la cinquantaine à ma porte.

Quelle différence quand je mesurais mon existence physique et morale de ce premier âge à mon existence du moment ! J'avais de la peine à me reconnaître pour le même homme. Autant je me sentais heureux alors, autant je me reconnaissais malheureux à présent : la belle perspective d'un avenir fortuné ne brillait plus à mes regards, et mon imagination ne me peignait plus l'avenir diapré des plus éclatantes couleurs. Je convenais, malgré moi, que j'avais perdu mon temps, et dépensé ma vie en vain. Les vingt années que je pouvais avoir encore devant moi et sur lesquelles je croyais pouvoir compter ne m'offraient plus qu'un horizon brumeux, où mon espérance ne découvrait aucun site rafraîchissant : tout m'y semblait triste.

Je comptais mes quarante-sept ans, et je voyais la fortune s'enfuir à l'aspect de ce nombre : c'en était assez pour m'attrister, car sans les faveurs de l'aveugle déesse,

nul ici bas ne saurait être heureux, au moins dans la seconde nature que m'avaient faite les habitudes de toute ma vie.

Travaillant alors pour rentrer dans ma patrie, d'où j'étais exilé depuis si longtemps, il me semblait que je bornais mes vœux à retourner sur mes pas et à défaire tout ce que j'avais fait jusqu'alors, bien ou mal. Tout me faisait sentir qu'il ne s'agissait plus pour moi que de rendre le moins désagréable possible une descente inévitable, dont le terme absolu est la mort.

C'est en descendant que l'homme qui a passé sa vie dans les plaisirs et les jouissances du monde fait ces sombres réflexions qui ne sauraient naître dans la jeunesse florissante ; qui n'a besoin de rien prévoir, que le présent occupe sans partage, dont l'horizon, toujours permanent, toujours couleur de rose, rend la vie heureuse, entretient les illusions de félicité ; qui se rit du philosophe qui lui dit que derrière ce ravissant horizon se trouvent la vieillesse, la misère, le repentir, toujours tardif, et enfin la mort, dont le nom seul suffirait pour inspirer le dégoût et l'effroi.

Si telles étaient mes réflexions il y a vingt-six ans, figurez-vous, cher lecteur, ce que doivent être celles qui m'obsèdent aujourd'hui que je me trouve seul, méprisé, impuissant et pauvre. Elles me tueraient, si je ne m'ingéniais à tuer le temps cruel qui les enfante dans mon esprit, encore jeune, comme mon cœur ; je ne sais si je dois dire *heureusement* ou *malheureusement*, puisqu'ils ne sont plus en harmonie avec mes forces physiques. A quoi bon les désirs quand on a perdu les moyens de les satisfaire ? J'écris pour tuer l'ennui, et je me réjouis de me complaire dans cette occupation. Si je déraisonne, que m'importe ? il me suffit d'être convaincu que je m'amuse :

Malo scriptor delirus inersque videri,
Dum mea delectent mala me vel denique fallunt,
Quam sapere....

Quand je rentrai, je trouvai Mardochée à table entouré de sa nombreuse famille, composée de onze ou douze individus, au nombre desquels était sa mère, âgée de quatre-vingt-dix ans et qui se portait fort bien. J'y remarquai un autre juif d'un certain âge : c'était le mari de sa fille aînée, qui ne me parut pas jolie ; mais sa cadette, destinée à un juif de Pesaro qu'elle n'avait jamais vu, captiva toute mon attention. Lui ayant dit que si elle n'avait jamais vu son mari futur, elle ne pouvait pas en être amoureuse, elle me répondit, d'un ton très sérieux, qu'il n'était nullement nécessaire d'être amoureux pour se marier. La vieille loua hautement la prudence de sa petite fille, et sa mère ajouta qu'elle n'était devenue amoureuse de son époux qu'après ses premières couches.

Je nommerai cette jolie juive Lia, ayant des raisons pour ne pas la nommer de son nom véritable.

Pendant leur repas, m'étant assis après d'elle, je m'évertuai à lui dire des choses agréables pour la faire rire ; mais peine perdue, car elle ne daigna pas même me regarder. Je trouvai un souper exquis, auquel je fis honneur, et un lit excellent.

Le lendemain, mon hôte vint me dire que je pourrais donner mon linge à la servante, et que Lia aurait soin de me l'apprêter.

Je le prévins que j'avais trouvé le souper maigre fort bon, mais qu'ayant le privilège de manger gras et maigre tous les jours, je le priais de ne pas oublier les foies d'oie.

« Vous en aurez demain ; mais dans ma famille il n'y a que Lia qui en mange.

— Ce sera donc Lia qui en mangera avec moi, et dites-lui que je lui donnerai du vin de Chypre très pur. »

Je n'en avais pas, mais j'en demandai le matin même au consul de Venise, auquel j'allai porter la lettre de M. Dandolo.

Ce consul était un Vénitien de l'ancienne roche. Il avait entendu parler de moi, et se montra très content de faire ma connaissance. Vrai Pantalon de comédie sans masque, il était gai, plein d'expérience, friand et gourmet. Il me donna, pour mon argent, du pur vin de Scopolo et du vieux muscat de Chypre ; mais il jeta les hauts cris quand je lui dis que je logeais chez Mardochée et par quel hasard c'était ainsi.

« Il est riche, me dit-il, mais c'est un grand usurier ; et si vous avez besoin d'argent, il vous traitera fort mal.

— Je ne prévois pas en avoir besoin. »

Après lui avoir dit que je ne partirais qu'à la fin du mois et sur un bon vaisseau, j'allai dîner et je fus très satisfait.

Le lendemain, ayant donné mon linge à la servante, je vis paraître Lia qui venait s'informer comment je voulais qu'elle lavât mes dentelles.

Lia, avec ses dix-huit ans, se montrant spontanément devant moi, sans fichu, en simple corset très échancré et laissant voir une gorge magnifique, se serait aperçu de la vive émotion qu'elle me causa, si elle m'avait regardé.

M'étant remis, je lui dis que je m'en rapportais à elle, qu'elle eût soin de tout mon linge et de croire que je ne visais pas au bon marché.

« J'en aurai donc soin toute seule, si vous n'êtes pas pressé.

— Vous serez la maîtresse de me faire rester chez vous tant que vous voudrez », lui dis-je.

Mais elle eut l'air de ne pas faire la moindre attention à cette déclaration.

« Je suis content de tout ici, lui dis-je, excepté de mon chocolat que j'aime battu et bien mousseux.

— Pour que vous soyez content, je le ferai moi-même.

— Dans ce cas, aimable Lia, je vous donnerai double portion, et nous le prendrons ensemble.

— Je ne l'aime pas.

— J'en suis mortifié ; mais vous aimez les foies d'oie ?

— Beaucoup, et aujourd'hui j'en mangerai avec vous, à ce que m'a annoncé mon père.

— Voilà qui me fait grand plaisir.

— Vous craignez sans doute d'être empoisonné ?

— Bien loin de le craindre, je désire que nous mourions ensemble. »

La friponne, affectant de ne rien comprendre, s'en alla et me laissa plein de désirs. Je sentis que, d'après le feu que cette belle juive commençait à m'inspirer, je devais me dépêcher de m'assurer d'elle dans la journée, ou dire au père de ne plus l'envoyer dans ma chambre.

Ma juive de Turin m'avait assez instruit de la façon de penser en amour des femmes de cette religion.

Selon mon idée, Lia devait être plus belle et encore moins difficile qu'elle ; car la vie galante d'Ancône ne devait ressembler en rien à celle de Turin.

C'est ainsi que raisonne un roué, mais son raisonnement n'est pas infaillible.

On me servit un dîner à la juive, mais excellent, et Lia, ayant apporté elle-même un foie d'oie superbe, s'assit en face de moi, mais ayant sa belle gorge couverte d'un fichu de mousseline.

Le foie était exquis ; nous l'arrosâmes d'abondantes libations de Scopolo, que Lia trouva encore meilleur que le foie.

Quand le foie fut fini, Lia se leva pour s'en aller; mais je m'y opposai, car nous n'étions qu'à la moitié du dîner.

« Je resterai, me dit-elle, mais je crains que mon père ne le trouve mauvais.

— Bien. Appelez votre maître, dis-je à la servante qui entrait dans ce moment : j'ai un mot à lui dire.

— Mon cher Mardochée, l'appétit de votre fille redouble le mien, et vous m'obligerez de lui permettre de manger avec moi chaque fois que nous aurons du foie d'oie.

— Je ne trouve pas mon compte à ce que ma fille double votre appétit ; mais si vous voulez payer double, je ne m'oppose point à ce qu'elle vous tienne compagnie. »

— Cela me plaît beaucoup et j'accepte ; vous aurez chaque jour un teston de plus.

Pour lui témoigner ma satisfaction, je lui fis présent d'un flacon de Scopolo, que Lia lui garantit très pur.

Nous dînâmes donc ensemble, et la voyant égayée par le vin, qui étant très diurétique, à cause de l'odeur du goudron, qui fait à merveille l'effet que l'amour désire, je lui dis que ses yeux m'enflammaient, et qu'elle devait me permettre de les baiser.

« Mon devoir me défend de vous le permettre. Point de baisers, aucun attouchement, me dit-elle : mangeons et buvons ensemble ; mon plaisir sera égal au vôtre.

— Vous êtes cruelle.

— Je dépens de mon père et ne suis maîtresse de rien.

— Faut-il que je prie votre père de vous permettre d'être complaisante ?

— Cela ne serait pas honnête, ce me semble, et il se pourrait que mon père, se trouvant offensé, ne me permît plus de venir chez vous.

— Et s'il vous disait que vous ne devez pas être scrupuleuse sur ces bagatelles ?

— Je le mépriserais et continuerais à faire mon devoir. »

Une explication si claire me fit juger qu'elle ne serait pas facile et qu'en m'obstinant, je pourrais m'embarquer dans une intrigue dont je ne pourrais pas voir la fin, ce qui ne me procurerait que des regrets. Je réfléchis aussi que je courais risque de négliger ma principale affaire, qui ne me permettait point de faire un long séjour à Ancône.

Toutes ces réflexions m'étant venues en une seconde, je ne dis plus rien à Lia sur ce chapitre, et, le dessert étant venu, je servis à ma belle juive du muscat de Chypre qu'elle déclara le nectar le plus délicieux qu'elle eût bu de sa vie.

La voyant échauffée par la boisson, il me sembla impossible que Vénus n'exerçât pas sur ses sens autant d'empire que Bacchus ; mais sa tête était forte ; son sang s'enflammait, mais sa raison restait froide.

Cependant, secondant sa gaieté, après le café, je lui pris la main pour la lui baiser ; impossible ; mais son refus fut tel qu'il ne pouvait me déplaire, car elle me dit : « C'est trop pour l'honneur et trop peu pour l'amour. »

Cette saillie spirituelle me fit plaisir, et d'autant plus qu'elle me mit à même de juger qu'elle n'était point novice.

Remettant l'exécution de mon projet au lendemain, je lui dis que je souperais chez le consul de Venise, et qu'ainsi on ne préparât rien pour le soir.

Le consul m'avait prévenu qu'il ne dînait pas, mais que toutes les fois que je voudrais aller souper avec lui, je lui ferais un grand plaisir.

Il était minuit quand je rentrai : tout le monde dor-

naît au logis, excepté la servante, qui m'attendait et que je récompensai, de manière à lui faire désirer que je rentrasse aussi tard tous les jours.

Désirant connaître les habitudes de Lia, je la mis sur son chapitre, mais elle ne m'en dit que du bien. A l'entendre, Lia était une bonne fille, qui travaillait toujours, que toute la famille chérissait et qui n'avait jamais écouté un amoureux. Quand bien même Lia l'aurait payée, la servante n'aurait pas mieux fait son éloge.

Le matin, Lia vint me porter mon chocolat et s'assit sur mon lit, en me disant que nous avions un foie excellent, et que, n'ayant pas soupé, elle dînerait de grand appétit.

« Et pourquoi, ma chère, n'avez-vous pas soupé ?

— C'est sans doute votre excellent vin de Chypre, dont mon père est fou.

— Il l'a donc trouvé bon ! J'en suis bien aise : nous lui en donnerons. »

Lia était devant moi comme la veille, et ses deux globes à demi nus me désolaient.

« Ignorez-vous, lui dis-je, que vous avez la gorge superbe ?

— Mais toutes les jeune filles ont la gorge faite comme moi.

— Ne vous doutez-vous pas qu'en la voyant j'éprouve un plaisir extrême ?

— Si cela est, j'en suis bien aise ; car en vous laissant jouir de ce plaisir, je n'ai rien à me reprocher. D'ailleurs une fille ne cache pas sa gorge plus que son visage, à moins d'être en grande compagnie. »

En me parlant ainsi, la friponne regardait un cœur d'or traversé d'une flèche et entouré de petits brillants, qui joignait le jabot de ma chemise.

« Trouvez-vous ce petit cœur joli ? lui dis-je.

— Charmant ! est-il fin ?

— Certainement, et c'est cela qui m'encourage à vous l'offrir. »

En disant cela, je détachai l'épingle ; mais elle me dit avec douceur et en me remerciant qu'une fille qui ne voulait rien donner, ne devait rien accepter.

« Acceptez-le, et je vous jure de ne jamais vous demander la moindre faveur.

— Mais moi, je me reconnaîtrais votre débitrice ; ainsi je ne recevrai jamais rien. »

Je vis alors qu'il n'y avait rien à faire, ou qu'il faudrait faire trop pour quelque chose ; et que dans l'un et l'autre cas le mieux était de prendre mon parti.

Je rejetai avec dédain toute brutalité qui aurait pu la fâcher, ou la faire rire à mes dépens. Cela m'aurait dégradé ou rendu plus amoureux en pure perte. Si elle s'était trouvée offensée, elle ne serait plus venue, et je n'aurais pas eu le droit de m'en plaindre.

Je pris donc la résolution de tenir en frein mes avides regards et de ne plus l'amuser de propos amoureux.

Nous dînâmes fort gaiement. On me servit des coquillages que la religion mosaïque défend. La servante étant présente, j'engageai Lia à les manger avec moi, mais elle reçut mon invitation avec horreur ; dès que la servante fut sortie, elle en prit d'elle-même, en mangea avec une volupté surprenante, tout en m'assurant que c'était pour la première fois de sa vie qu'elle goûtait à ce plaisir.

Cette fille, me dis-je à moi-même, cette fille qui viole sa loi avec tant de facilité, qui aime le plaisir avec transport, qui ne me cache point la volupté avec laquelle elle le savoure ; cette fille prétend me faire accroire qu'elle est insensible à celui de l'amour, et qu'elle peut le vaincre en le traitant de bagatelle ! Cela n'est pas

possible. Elle ne m'aime pas, ou elle ne m'aime que pour se divertir en excitant mon amour. Il faut qu'elle ait des ressources pour apaiser les inclinations de son tempérament, que je juge très libertin. Je verrai, me dis-je, si ce soir je puis en venir à bout, à l'aide de mon excellent muscat.

Mais le soir, elle s'excusa de manger et de boire, disant que cela l'empêchait de dormir.

Le lendemain, elle vint m'apporter mon chocolat, mais elle avait couvert sa belle gorge d'un fichu blanc. A son ordinaire, elle s'assit sur mon lit, et moi, rejetant l'idée battue et rebattue de faire semblant de ne m'apercevoir de rien, je lui dis d'un air triste qu'elle n'était venue avec la gorge couverte que parce que je lui avais dit que je la voyais avec plaisir.

Elle me répondit avec une aimable nonchalance qu'elle n'y avait pas pensé, et qu'elle n'avait pris un fichu que parce qu'elle n'avait pas eu le temps de mettre son corset.

« Vous avez bien fait, lui dis-je alors en riant, car il aurait pu arriver que, voyant votre gorge tout entière, je ne l'eusse plus trouvée si belle. »

Elle ne répondit rien, et j'achevai mon chocolat.

Les miniatures et estampes lascives que j'avais dans ma cassette m'étant venues en idée, je priai Lia de me la donner, lui disant que je voulais lui faire voir des portraits des plus belles gorges de l'univers.

« Cela ne m'intéressera pas, » me dit-elle.

Mais elle me donna la cassette, et se remit sur mon lit comme auparavant.

Je pris le portrait d'une femme nue, couchée sur le dos, dans l'acte de se faire illusion, et la couvrant de mon mouchoir jusqu'à l'estomac, je la lui fis voir, la tenant dans ma main.

« Mais, me dit Lia, voilà une gorge comme toutes les autres : vous pouvez bien ôter votre mouchoir.

— Tenez, prenez, car cela me dégoûte.

— C'est bien peint, dit-elle en faisant un éclat de rire mais ce n'est rien de nouveau pour moi.

— Comment ! rien de nouveau pour vous?

— Non, certes, car c'est là le manège que font toutes les jeunes filles avant de se marier.

— Vous le faites donc aussi?

— Toutes les fois que l'envie m'en vient.

— Faites-le donc maintenant.

— Une fille bien élevée ne le fait qu'en cachette.

— Et que faites-vous ensuite?

— Si c'est au lit, je m'endors.

— Ma chère Lia, votre sincérité m'enchante et me pousse à bout ; vous avez trop d'esprit pour l'ignorer. Soyez donc bonne et complaisante, ou cessez de venir me voir.

— Vous êtes donc bien faible?

— Oui, parce que je suis fort.

— A l'avenir donc, nous ne nous verrons qu'à dîner. Mais faites-moi voir quelques autres miniatures.

— J'ai des estampes qui ne vous plairont pas.

— Voyons. »

Je lui donnai alors le recueil des figures de l'Arétin, et j'admirai l'air tranquille, mais attentif avec lequel elle les examinait, passant de l'une à l'autre et revenant sur celles qu'elle avait déjà examinées.

« Trouvez-vous cela intéressant ? lui dis-je.

— Beaucoup et c'est fort naturel. Mais une honnête fille ne doit point s'arrêter à regarder tout ceci, car vous sentez bien que ces habitudes voluptueuses doivent causer une vive émotion.

— Je le crois, belle Lia, et je l'éprouve comme vous. Voyez ! »

Elle sourit, se leva et alla regarder le livre auprès de la fenêtre, me tournant le dos et ne répondant point à mon appel.

Après m'être calmé comme un pauvre écolier, je m'habillai, presque honteux, et, le perruquier étant venu, Lia sortit, en me disant qu'elle me rendrait mon livre à dîner.

Je tressaillis de joie, croyant la tenir, sinon le jour même, tout au plus tard le lendemain, car le premier pas était fait ; mais j'étais encore loin de compte.

Nous dînâmes bien et bûmes encore mieux. Au dessert, Lia tira le livre de sa poche, et me mit tout en feu en me demandant des commentaires ; mais en m'empêchant, sous menace de s'en aller, de faire la démonstration qui aurait animé la glose, qui n'était faite que pour les yeux et dont, probablement, j'avais beaucoup plus besoin qu'elle.

Impatienté, je lui pris le livre et j'allai me promener, comptant sur l'heure du chocolat.

Quand cette cruelle juive vint le matin, elle me dit qu'elle avait besoin d'explications, mais que, si je voulais lui faire plaisir, je devais les lui donner l'estampe à la main, sans mettre en jeu rien de vivant.

« Volontiers, lui dis-je, mais à condition que vous me résoudrez toutes les questions qui regardent votre sexe.

— Je vous le promets, mais à condition que nos observations ne rouleront que sur ce que nous verrons sur le dessin. »

Notre leçon dura deux heures, pendant lesquelles je maudis cent fois l'Arétin et la folle idée que j'avais eu de la rendre curieuse ; car l'impitoyable femelle me menaçait de partir chaque fois que je faisais la moindre tentative. Mais tout ce que cette fille me dit sur son sexe, et que je pouvais faire semblant d'ignorer, me mit

à la torture. Elle me disait les vérités les plus lubriques et m'expliquait si vivement les mouvements externes et internes qui devaient se développer dans l'exécution des accouplements dont nous avions l'image sous les yeux, qu'il me semblait impossible que la théorie seule pût la faire raisonner si juste. Ce qui achevait de me séduire, c'est qu'aucune teinte de pudeur n'obscurcissait la lumière de ses sublimes doctrines. Elle philosophait sur ces points beaucoup plus naturellement et bien plus savamment qu'Hedvige de Genève. Son esprit était si bien d'accord avec son individu, qu'il en résultait une harmonie parfaite. Je lui aurais volontiers donné tout ce que je possédais pour couronner son prodigieux talent par le grand exploit. Elle me jura qu'elle ne savait rien par pratique, et elle me sembla digne de foi quand elle me fit la confidence qu'il lui tardait d'être mariée pour savoir enfin ce qu'il y avait de vrai dans ses prénotions. Elle s'attrista, ou en fit semblant, quand je m'avisai de lui dire que l'époux qu'un père lui avait destiné serait peut-être un homme assez mal partagé de la nature pour lui rendre ses devoirs de mari qu'une fois par semaine.

« Quoi ! me dit-elle d'un air alarmé, les hommes ne sont donc pas tous égaux entre eux, comme le sont les femmes ?

— Comment entendez-vous cette égalité ?

— Ne peuvent-ils pas être amoureux chaque jour, et à chaque instant, comme il faut que chaque jour ils mangent, boivent et dorment ?

— Non, ma chère Lia ; ceux qui peuvent être amoureux chaque jour sont rares. »

Irrité aussi cruellement que je l'étais chaque jour, j'enrageais qu'il n'y eût pas à Ancône un endroit décent où un homme comme il faut pût se procurer une jouis-

sance sûre, pour son argent. Je tremblais en voyant que je devenais tout de bon amoureux de Lia, et je disais tous les jours au consul que je n'étais pas pressé de partir. Je faisais des paralogismes comme un Céladon de vingt ans. Il me semblait que Lia était la plus vertueuse de toutes les filles, puisque avec des passions ardentes, un besoin dominant de jouissances, un esprit mûri de réflexions sur le commerce des deux sexes, elle se refusait à compléter ses connaissances. Je la voyais comme un modèle de vertu, et c'était sur elle que j'en faisais la définition. Elle était toute vérité, sans la moindre hypocrisie, sans nulle imposture : inséparable de sa nature, elle ne satisfaisait à ses désirs que par elle-même, se défendant les jouissances prohibées par la loi à laquelle elle voulait être fidèle, malgré le feu qui la consumait. Il ne tenait qu'à elle de se rendre heureuse, et elle résistait des heures entières, tête à tête avec un homme ardent, ajoutant matière au feu qui la dévorait, étant assez forte pour ne rien permettre qui pût la soulager. Oh ! la vertueuse Lia ! Elle s'exposait tous les jours à la défaite et ne l'empêchait qu'en ne faisant jamais le premier pas.

Ni voir, ni toucher : tel était son grand bouclier !

On verra à quoi aboutissait toute cette vertu que lui prêtait mon esprit fanatisé.

Au bout de neuf ou dix jours, je commençai à devenir violent avec Lia, violent, non pas en action, mais en éloquence. Elle était mortifiée, avouait que j'avais raison, qu'elle ne savait que répondre, et concluait que je ferais sagement de lui défendre de se présenter à moi le matin. A dîner, selon elle, nous ne risquions rien.

Je me déterminai à la prier de venir, mais la gorge voilée, et sans plus parler de rien qui eût rapport à l'amour.

« Volontiers ; mais, ajouta la friponne en riant, je ne serai pas la première à rompre les conditions. »

Je ne voulus pas les rompre non plus ; car trois jours après, étant las de souffrir, je dis au consul que je partirais à la première occasion ; et ma résolution était d'autant plus sincère que, croyant connaître Lia, sa gaieté me faisait perdre mon appétit. Je me voyais ainsi privé de mon second bonheur sans avoir la perspective de m'assurer la jouissance du premier.

Ma déclaration au consul me liant en quelque sorte, je m'étais couché assez tranquille. Cependant, contre ma coutume, vers les deux heures après minuit, j'eus besoin d'aller faire un sacrifice à la nymphe Cloacine, et je sortis sans lumière, les êtres de la maison m'étant familiers.

Le temple était au rez-de-chaussée.

Etant descendu en pantoufles très légères et ne voulant déranger personne, je ne fis pas le moindre bruit.

En remontant, je vis, sur le premier palier et au travers d'une légère fente, de la lumière dans une petite chambre que je savais inoccupée. Je m'en approchai, sans songer aucunement que Lia pût y être à cette heure. Mais qu'on juge de ma surprise quand, mon œil plongeant sur un lit, j'aperçus Lia toute nue, en compagnie d'un jeune homme, nu comme elle, et travaillant tous les deux de leur mieux à faire les postures de l'Arétin ! Ils se parlaient à voix basse, et à chaque quatre ou cinq minutes, ils me donnaient le spectacle d'un nouveau tableau.

Ces divers changements de posture me firent voir toutes les beautés de Lia, et ce plaisir modérait la rage que me faisait éprouver l'idée d'avoir pu prendre pour vertueuse une libertine fieffée.

Il ne me fut pas difficile de reconnaître que chaque fois qu'ils arrivaient au point d'achever la grande besogne, ils s'arrêtaient, et complétaient l'œuvre par le recours de leurs mains.

A la figure de l'arbre droit, à mon avis la plus libidineuse de toutes celles qu'a pu inventer le génie impudique de l'Arétin, Lia se comporta en vraie Lesbienne ; car, pendant que le jeune homme excitait sa rage amoureuse, elle s'empara de son histoire, et l'avalant tout entier, elle le magnétisa jusqu'à ce que l'offrande fut consommée. Ne l'ayant point vue cracher, je ne pus douter qu'elle ne se fût nourrie du nectar de mon heureux rival.

L'Adonis lui montra alors l'instrument affaibli, et Lia, l'air demi-heureuse, demi-dolente, semblait regretter son trépas. Bientôt elle se mit en position de lui rendre la vie, mais le lâche regarda sa montre, la repoussa et mit sa chemise.

Lia était visiblement outrée et posait devant lui dans la posture d'une belle Vénus. Elle ne se résolut à se couvrir qu'après lui avoir parlé d'une manière qui me fit deviner qu'elle lui adressait des reproches.

Quand je vis qu'ils étaient presque vêtus, je montai doucement dans ma chambre, et me mis à une fenêtre qui donnait sur la porte de la maison.

J'y étais en sentinelle depuis peu de minutes, quand j'en vis sortir le bienheureux amant.

Je me recouchai, non pas charmé de me voir désabusé, mais indigné, avili.

Lia ne me paraissait plus vertueuse ; je ne voyais en elle qu'une effrénée prostituée qui me haïssait.

Je m'endormis avec l'intention de la chasser de ma chambre, après lui avoir conté la scène lubrique dont le hasard m'avait rendu témoin.

Les résolutions que l'homme prend dans sa colère, ou même dans un moment de dépit, ne sont guère à l'épreuve de quelques heures de sommeil.

Dès que je vis paraître Lia avec mon chocolat, l'air gai et affable, j'accommodai ma physionomie au diapason de la sienne, et je lui dis avec beaucoup de calme tout ce que j'avais vu de ses exploits nocturnes, pendant la dernière heure de son orgie, appuyant surtout sur l'arbre droit et sur la liqueur qu'elle avait avalée. Je finis par lui dire que j'espérais qu'elle me donnerait la nuit suivante autant pour couronner mon amour que pour s'assurer de mon secret.

Elle me répondit d'un air intrépide que je ne pouvais espérer d'elle aucune complaisance, parce qu'elle ne m'aimait pas, et que, pour ce qui s'agissait du secret, elle me défiait de le divulguer par esprit de vengeance. « Je suis certaine, ajouta-t-elle, que vous êtes incapable d'une pareille noirceur. »

En achevant ces mots, elle me tourna le dos et sortit.

Réfléchissant sur le caractère singulier de cette fille, je fus forcé de m'avouer à moi-même qu'elle avait raison.

Je sentis qu'effectivement j'aurais commis une faute noire ; mais j'étais bien loin de la commettre et je n'y pensais déjà plus.

Elle m'avait mis à la raison en peu de mots : « *Je ne vous aime pas.* »

C'était sans réplique, et dès lors elle ne me devait rien, et je ne pouvais rien prétendre.

Il me sembla, au contraire, que c'était à elle à se plaindre de moi, car quel droit avais-je de l'espionner? J'en avais encore moins de l'insulter en dévoilant des faits que je n'aurais jamais su sans une curiosité indiscrète et que rien ne rendait licite. Je ne pouvais point l'accu-

ser de m'avoir trompé. De quoi pouvais-je donc me plaindre? Elle avait disposé d'elle-même, mais ne s'appartenait-elle pas? et moi, à la place de l'amant préféré, l'aurais-je trouvée répréhensible? Tous droits égaux, je devais me taire.

Je m'habillai à la hâte et me rendis à la Bourse, où je trouvai une *péote* qui partait pour Fiume le même jour.

Fiume est de l'autre côté du golfe, vis-à-vis d'Ancône.

De Fiume à Trieste, il n'y a que quarante milles par terre, environ treize lieues de France, et je décidai de prendre cette voie pour me rendre à ma destination.

M'étant en conséquence rendu au port, ayant vu la péote et parlé au patron, je sus que le vent était en poupe et que le lendemain matin nous serions au moins dans le canal.

J'arrêtai la meilleure place, puis j'allai prendre congé du consul, je payai Mardochée et je fis mes malles.

Lia, ayant su par son père que je partais le même jour, vint me dire qu'il lui était impossible de me remettre mon linge, mes dentelles et mes bas de soie dans la journée, ajoutant qu'elle pourrait me rendre tout le lendemain.

« Votre père, lui dis-je de l'air le plus calme, pourra remettre le tout au consul de Venise, qui aura soin de me l'envoyer à Trieste. »

Au moment de me mettre à table, le patron de la péote vint avec un matelot pour prendre mes effets. Je lui remis ma malle qui était prête, lui disant que le reste irait à bord avec moi, à l'heure qu'il voudrait partir.

« Monsieur, je me propose de mettre à la voile une heure avant la brune.

— Je serai prêt. »

Quand Mardochée sut que j'allais à Fiume, il me pria

de me charger d'une petite caisse qu'il adressait à un ami, avec une lettre qu'il allait écrire.

« Je suis bien aise de pouvoir vous rendre ce petit service. »

A dîner, Lia se mit à table avec moi, comme si de rien n'était, m'adressant la parole comme à son ordinaire, me demandant si je trouvais bon ceci, si cela était de mon goût, sans que mes réponses monosyllabiques la déconcertassent en rien, sans que jamais mes regards pussent rencontrer les siens.

Je me figurai qu'elle voulait que je prisse son maintien libre pour de la force d'esprit, pour de la fermeté philosophique, pour une noble confiance, tandis que je ne voyais en tout cela qu'une imperturbable effronterie.

Dans ce moment je n'éprouvais pour elle que de la haine, car elle m'avait trompé en m'enflammant et elle m'avait offensé en me disant crûment qu'elle ne m'aimait pas; je la méprisais, parce qu'elle semblait vouloir me faire entendre que je devais l'estimer de ce qu'elle ne rougissait pas.

Peut-être aussi comptait-elle sur ma reconnaissance de ce qu'elle m'avait dit qu'elle me croyait incapable de révéler à son père ce que j'avais vu.

Elle ne concevait pas que je ne devais lui tenir aucun compte de cette confiance.

En buvant du scopolo, elle me dit que j'en avais encore quelques bouteilles, ainsi que du muscat.

« Je vous en fais présent, lui répliquai-je; cela servira à mieux vous préparer pour vos débauches nocturnes. »

Elle reprit, en souriant, que j'avais joui gratis d'un spectacle qu'assurément j'aurais payé de plusieurs pièces d'or, et qu'elle en était si satisfaite, que, si je ne

partais pas si vite, elle me l'aurait volontiers procuré de nouveau.

Cette effronterie me fit venir l'envie de lui casser sur la figure la carafe qui était devant moi. A la manière dont je la saisis, elle dut s'apercevoir de mon dessein, et j'allais commettre un crime honteux, si je n'avais pas lu dans sa contenance l'expression tranquille et courageuse du défi.

Je me contentai de lui dire qu'elle était la plus effrontée coquine que j'eusse jamais rencontrée et je versai du vin dans mon verre, de la manière la plus gauche, et comme si je n'avais pris la bouteille que pour cela.

Après cette scène, je me levai, et m'en allai dans ma seconde chambre, n'en pouvant plus ; néanmoins, une demi-heure après, elle vint prendre le café avec moi.

Cette persistance me paraissait souverainement insultante, mais je me calmai en réfléchissant que, de sa part, ce procédé devait venir d'un esprit de vengeance. Elle s'était cependant assez vengée, en me disant qu'elle ne m'aimait pas et en me le prouvant.

« Je veux vous aider, me dit-elle, à faire vos paquets.

— Et moi, lui répondis-je froidement, je vous prie de me laisser tranquille. »

Et, la prenant par le bras, je la fis sortir et fermai la porte sur elle.

Nous avions raison tous les deux. Lia m'avait trompé, humilié ; j'avais raison de l'abhorrer : je l'avais découverte pour fausse et hypocrite, fourbe et impudique au suprême degré ; elle avait raison de me haïr, et je crois qu'elle n'aurait pas été fâchée que je commisse sur elle quelque crime, pour que j'eusse à me repentir de ma découverte.

Je ne me suis jamais trouvé dans un plus grand état de violence.

Vers le soir, deux matelots étant venus prendre le reste de mes effets, je remerciai mon hôtesse et je dis d'un air d'indifférence à Lia de mettre mon linge dans une toile cirée et de le remettre à son père, qui m'avait précédé à la péote avec la caisse dont il me chargeait.

Nous partîmes par un bon vent, et dès lors je crus ne plus me retrouver en face de Lia. On va voir que le sort en avait ordonné autrement.

Nous avions fait vingt milles par un bon vent arrière, vent frais qui nous faisait glisser sur les ondes, sans autre mouvement que le tangage, sorte de balancement de l'avant à l'arrière et qui n'a rien de désagréable : quand tout à coup un calme plat sembla nous avoir cloués à l'endroit où nous étions.

Ces brusques changements ne sont pas rares dans l'Adriatique et surtout dans les parages où nous nous trouvions.

Ce calme fut de courte durée, et un fort vent d'ouest-nord-ouest ayant soulevé les vagues, la mer devint très houleuse, et notre petite péote, qui était presque vide, commença à sauter d'une façon cruelle qui me rendit très malade.

A minuit, le vent, tout à fait contraire, était devenu si fort, que nous courions les plus grands dangers. Le patron me dit que le seul parti qu'il pût prendre pour éviter de chavirer, était de céder à l'impulsion du vent et de retourner à Ancône, car nous ne pouvions nous hasarder de porter le cap sur aucun port de l'Istrie.

En moins de trois heures, nous rentrâmes heureusement dans le port d'Ancône, où l'officier de garde, nous ayant reconnus, eut la complaisance de me laisser descendre.

Tandis que je parlais à l'officier, le remerciant de ce qu'il voulait bien me permettre d'aller me refaire dans

un bon lit, les matelots s'emparèrent de mes effets, et sans prendre mes ordres, ils les portèrent chez Mardochée.

J'en fus fâché, car, voulant éviter de revoir Lia, mon intention était de descendre à la prochaine auberge.

Enfin, c'était fait.

Mon juif se leva, et tout joyeux, se félicita du bonheur de me revoir.

Il était passé trois heures, j'étais très malade, et voulant me coucher sans retard, je lui dis que je me lèverais tard, que je dînerais seul dans mon lit, quand j'appellerais, et surtout petit dîner et point de foie d'oie.

Je dormis dix heures d'un somme, quoique je me sentisse moulu ; mais, en me réveillant, me sentant bon appétit, je sonnai.

La servante, ayant répondu à mon appel, me dit en entrant qu'elle aurait l'honneur de me servir, car Lia était couchée, ayant, depuis la veille, un violent mal de tête.

Je ne répondis rien, remerciant intérieurement la Providence de ce que par là je serais délivré de la présence de cette dangereuse effrontée.

Ayant trouvé mon dîner trop mignon et me sentant beaucoup mieux après l'avoir mangé, je dis à la cuisinière de me faire un bon souper.

Le temps était affreux.

Le consul de Venise, informé de mon retour et ne m'ayant point vu chez lui, se douta que la mer m'avait rendu malade, et vint passer deux heures avec moi. Il m'assura que le mauvais temps durerait au moins huit jours. Cette annonce me contraria infiniment, tant à cause de Lia, qu'il était impossible que j'évitasse pen-

dant ce laps de temps, que parce que je n'avais plus d'argent. Heureusement j'avais des effets, et ce dernier point était celui qui m'inquiétait le moins.

N'ayant point vu Lia à l'heure du souper, comme je le craignais, je crus qu'elle ne viendrait plus, et me figurant qu'elle n'avait qu'une maladie de commande pour éviter de me revoir, je lui en savais gré, et me sentais pour cela moins irrité contre elle. Cependant mes conjectures n'avaient rien de réel.

Le lendemain elle vint, à son ordinaire, me demander du chocolat pour me préparer mon déjeuner ; mais elle ne portait sur ses traits ni l'air du contentement ni cette apparence de tranquillité qui lui était si naturelle ou qu'elle savait si bien affecter.

« Je prendrai du café, mademoiselle, et ne voulant plus manger du foie d'oie, je mangerai seul. Vous pouvez en conséquence prévenir votre père que je ne lui payerai que sept paoli par jour. De plus, je ne boirai dorénavant que du vin d'Orviète.

— Vous avez encore quatre bouteilles de Scopolo et de Chypre.

— Je ne reprends jamais ce que j'ai donné ; elles vous appartiennent. Vous me ferez plaisir de vous en aller et de ne venir dans ma chambre que le moins possible, car vos sentiments et vos propos sont faits pour pousser à bout la patience d'un Socrate, et je ne le suis pas. Ajoutez à cela que votre présence me révolte. Vos dehors n'ont plus la vertu de fasciner ma vue, et votre beau corps ne saurait m'empêcher de penser qu'il renferme l'âme d'un monstre. Soyez bien persuadée aussi que les matelots ont porté mes effets ici sans mon consentement ; sans cela vous ne m'auriez jamais revu chez vous, où je meurs de crainte d'être empoisonné. »

Lia sortit sans me répondre, et je me crus certain

qu'après mon allocution peu flatteuse elle se garderait bien de se remontrer.

L'expérience m'avait appris que les filles du caractère de Lia n'étaient pas rares. J'en avais connu à Spa, à Gênes, à Londres et même à Venise ; mais cette israélite surpassait tout ce que j'avais connu jusqu'alors dans ce genre.

C'était un samedi. Mardochée, à son retour de la synagogue, vint me demander, d'un air gai, pourquoi j'avais mortifié sa fille, qui lui avait juré ne m'avoir donné aucun sujet de me plaindre d'elle.

« Je ne l'ai point mortifiée, mon cher Mardochée, ou au moins telle n'a pas été mon intention ; mais, ayant besoin de vivre de régime, je lui ai dit que je ne voulais plus de foie d'oie ; et la conséquence en est que je puis manger seul et épargner trois paoli par jour.

— Lia est prête à me les payer de sa bourse, et elle veut dîner avec vous, pour vous prouver que vous ne devez avoir aucune crainte d'être empoisonné ; car elle m'a dit que vous avez cette crainte.

— C'est une plaisanterie que vous ne devez point prendre au sérieux ; car je sais fort bien que je suis chez un honnête homme. Mais votre fille est une sotte, à force d'avoir de l'esprit. Je n'ai besoin ni qu'elle paye trois paoli, ni de faire cette économie ; et pour vous en convaincre, j'en payerai six ; mais à condition que vous mangerez aussi avec moi. Avoir offert de payer trois paoli pour moi est une impertinence. En un mot, mon cher, ou je mangerai seul et je vous payerai sept paoli par jour, ou j'en payerai treize en mangeant avec le père et la fille. C'est mon dernier mot. »

Mardochée, bon apôtre, s'en alla en me disant qu'il n'avait pas le courage de me laisser manger seul.

M'étant levé pour dîner, je ne parlai qu'à Mardochée,

sans jamais regarder Lia, sans rire des saillies spirituelles qu'elle lançait de temps en temps pour attirer mon attention. Je ne bus que du vin d'Orviète.

Au dessert, Lia, ayant rempli mon verre de vin de Scopolo, me dit que si je n'en buvais pas, elle n'en boirait pas non plus.

Je lui répondis, sans la regarder, que, si elle était sage, elle ne boirait jamais que de l'eau, et que je ne voulais rien recevoir de ses mains.

Mardochée, qui aimait le vin, se mit à rire, dit que j'avais raison et but pour trois.

Le temps étant mauvais, je passai le reste de la journée à écrire, et après avoir soupé, servi par la servante, je me couchai et m'endormis.

J'étais dans mon premier sommeil quand je fus réveillé par un léger bruit. « Qui est là? » dis-je.

J'entends Lia qui me dit à voix basse :

« C'est moi ; je ne viens pas pour vous inquiéter, mais pour me justifier dans une demi-heure d'entretien. »

En disant cela, elle se coucha près de moi, mais sur la couverture.

Cette visite, si inattendue et qui me semblait si peu en harmonie avec le caractère de cette singulière fille, me fit plaisir ; car, ne me sentant animé pour elle que d'un sentiment de vengeance, je me croyais certain de ne point succomber à tous les artifices que sa ruse pourrait mettre en jeu pour remporter une victoire qu'elle ne devait chercher que pour se venger de ma froideur. Bien loin de la brusquer, je lui dis avec assez de douceur que je la tenais pour justifiée, et qu'ayant besoin de repos, je la priais de s'en aller.

« Je ne me retirerai que quand vous m'aurez entendue.

— Parlez donc, je vous écoute. »

Alors elle commença un discours que je n'interrompis pas un instant et qui dura une bonne heure.

Soit artifice, soit sentiment, soit pouvoir d'une éloquence accompagnée d'une voix délicieuse, son discours était fait pour me persuader; car, après avoir confessé tous ses torts, elle prétendait qu'à mon âge, et avec mon expérience, je devais tout pardonner à une jeune fille de dix-huit ans qui, poussée par un tempérament ardent et une irritation irrésistible vers les jouissances de l'amour, se trouvait hors d'état d'écouter la voix de la raison. Selon elle, je devais tout pardonner à cette faiblesse fatale, même les scélératesses, parce que si elle parvenait à s'en rendre coupable, ce ne serait que parce qu'elle ne serait point maîtresse d'elle-même.

« Je vous jure que je vous aime, me dit-elle, et je vous en aurais donné les marques les moins équivoques, si je n'avais le malheur d'être amoureuse d'un jeune chrétien, celui que vous avez vu avec moi, qui n'est qu'un gueux, libertin, qui ne m'aime pas et que je paye. Malgré mon amour et mon ardente passion, ajouta-t-elle, je ne lui ai jamais accordé ce qu'une fille ne peut perdre qu'une fois. Il y avait six mois que je ne l'avais vu et vous êtes la cause que je l'ai fait venir cette nuit-là, car vous aviez mis mon corps en flammes avec vos estampes et vos vins de liqueur. »

La conclusion de toute cette apologie fut que je devais remettre la paix dans son cœur en oubliant tout, et en lui rendant toute mon affection pendant le trop peu de jours que j'avais encore à rester chez elle.

Quand elle eut cessé de parler, je ne me permis pas la plus légère objection. Je me contentai de faire semblant d'être convaincu, l'assurant que je reconnaissais avoir eu tort de lui laisser voir les figures lascives de

l'Arétin, que je la plaignais d'avoir le malheur de ne pouvoir résister à la force de son tempérament ; et je finis en lui promettant qu'elle ne verrait plus dans mon maintien aucun indice de ressentiment.

Comme cette explication de ma part ne finissait pas par ce que la friponne voulait, elle continua à me parler de la faiblesse des sens, de la force de l'amour-propre, qui met souvent des entraves au plus tendre penchant de l'amour, force un cœur à n'agir que contre ses plus chers intérêts, etc., etc., car elle voulait me persuader qu'elle m'aimait, et qu'elle ne m'avait borné à des riens que pour rendre mon amour plus fort et captiver mon estime.

Elle voulait que je fusse convaincu que c'était la force de sa nature qui l'avait obligée d'en agir ainsi, et que ce n'était point sa faute, si elle ne m'avait pas tout accordé.

Que de choses j'aurais pu lui répondre pour rétorquer ses raisonnements ! J'aurais pu lui dire que c'était précisément à cause de sa détestable nature que je devais la haïr ; mais je me gardai bien de le faire. Je ne voulais pas la désespérer, et, voyant où elle en voulait venir, il fallait l'attendre à l'assaut que je prévoyais, afin de l'abîmer dans l'humiliation. Cependant cet assaut qui me semblait imminent, elle n'y vint point. Elle ne fit pas le moindre mouvement de ses mains, n'approcha pas une seule fois sa figure de la mienne.

Enfin, fatiguée, sans doute, du combat que depuis plus de deux heures elle se livrait à elle-même, elle partit contente en apparence, en me souhaitant un bon sommeil.

Dès qu'elle fut partie, je me félicitai qu'elle n'eût fait aucune tentative qu'en inductions verbales ; car, dans l'état où elle m'avait mis, je doutais si elle n'aurait pas remporté une victoire complète, bien que nous fussions

sans lumières ; car, en pareil cas, l'excès de la force rend l'homme extrêmement faible.

Je ne dois pas oublier de dire qu'avant de me quitter je dus lui promettre que je lui laisserais faire mon chocolat comme par le passé.

Le lendemain de très bonne heure, elle vint en prendre un bâton. Elle était dans le négligé le plus complet, et marchait sur la pointe des pieds, comme si elle avait craint de me réveiller, tandis que, si elle avait tourné les yeux vers mon lit, elle aurait pu s'apercevoir que je ne dormais pas.

La voyant toujours fausse et artificieuse, je me promis bien de nouveau de déjouer ses ruses, et de lui laisser faire tout le chemin, sans l'aider d'aucune façon.

Quand elle vint m'apporter mon chocolat, voyant deux tasses sur le plateau, je lui dis :

« Il n'est donc pas vrai que vous n'aimez pas le chocolat ?

— Je me crois obligée de vous délivrer de toute crainte d'empoisonnement. »

Ce que je trouvai fort significatif aussi, ce fut de la voir vêtue en robe, la gorge couverte, tandis qu'une demi-heure auparavant, elle était venue en chemise et jupon, ayant la gorge parfaitement nue.

Plus je la voyais déterminée à me dompter par l'amorce de ses appas, plus je me fortifiais dans la résolution de l'humilier par l'indifférence.

L'alternative de ma victoire me paraissait ne pouvoir être que mon déshonneur et ma honte, et cela me ferrait à glace.

Malgré ma force, Lia commença à me séduire de nouveau à table, car, contre mon ordre, elle fit servir un magnifique foie d'oie, me disant que c'était pour elle seule, et que si elle était empoisonnée, elle mourrait avec

plaisir. Mardochée, alléché par la friandise, dit qu'il voulait mourir aussi, et se mit à se régaler d'importance.

Ne pouvant m'empêcher de rire : « Nous mourrons tous trois, » dis-je ; et je me mis à le savourer aussi.

« Vos résolutions, dit Lia, ne sont pas assez fortes pour résister en présence de la séduction. »

Cette remarque me piqua, et je lui répondis qu'en se découvrant trop elle montrait moins de prudence que d'esprit, et qu'elle verrait que j'aurais assez de force pour défier l'occasion.

Elle laissa errer un fin sourire sur ses lèvres

« Essayez, lui dis-je, de me faire boire du scopolo et du muscat. J'en aurais cependant bu, si vous ne m'aviez pas reproché la faiblesse de mes résolutions. Je vous convaincrai qu'elles sont invincibles.

— L'homme fort, sans doute, est celui qui résiste, dit Lia ; mais l'homme aimable est celui qui sait souvent se laisser vaincre.

— Je veux en convenir, mais vous sentirez que la fille aimable est aussi celle qui ne lui reproche jamais les faiblesses dont elle est l'objet. »

J'appelai la servante et l'envoyai chez le consul de Venise me chercher du scopolo et du muscat. Lia, qui ne pouvait plus se contenir, me piqua de nouveau en disant avec enthousiasme :

« J'aime à convenir que vous êtes le plus aimable des hommes. »

Mardochée, qui ne comprenait rien au sens de nos paroles, buvait et mangeait en riant, et se montrait très satisfait.

Dans l'après-midi, bravant un temps affreux, je sortis et j'allai au café. Là, réfléchissant à Lia, je me crus certain que, dès la nuit prochaine, elle renouvellerait le

combat de la nuit précédente, et que, selon son caractère, l'assaut serait progressivement plus fort ; voulant ne point succomber et craignant que ma force ne me rendît faible, je conçus le dessein d'aller m'affaiblir, si je trouvais un objet banal tant soit peu supportable pour y déverser mon trop-plein.

Dans ce but, un Grec qui, quelques jours auparavant, m'avait conduit en un lieu où je n'avais trouvé que le dégoût, me mena dans un autre où une Grecque toute fardée et mal fagotée m'inspira une répugnance qui me fit fuir au premier aspect.

Dépité que dans une ville comme Ancône un homme un peu délicat ne pût satisfaire, d'une manière passable, un besoin impérieux au prix de sa bourse, je pris le parti de rentrer au logis, où, après avoir soupé seul, comme toujours, je me résolus à m'enfermer, ce que je n'avais fait que deux fois jusqu'alors.

Cette précaution, inspirée par la défiance de ma faiblesse, me fut inutile.

Peu d'instants après, Lia vint frapper à ma porte, sous prétexte que j'avais oublié de lui donner du chocolat.

J'ouvris, et, en prenant le chocolat, elle me pria de laisser ma porte ouverte, car, dit-elle, j'ai à vous dire des choses importantes et ce sera pour la dernière fois.

« Vous pouvez me dire actuellement ce que vous me voulez.

— Non, car c'est un peu long, et je ne pourrai venir que lorsque tout le monde sera endormi. Mais vous n'avez rien à craindre, car vous êtes maître de vous-même. Vous pouvez vous coucher tranquillement, puisque je ne suis plus pour vous un être dangereux.

— Non, assurément, point dangereux; et pour vous le prouver, ma porte restera ouverte. »

Me sentant plus que jamais déterminé à brave tous

ses artifices, je crus ne pas devoir souffler mes bougies, car, en les éteignant, j'eus peur de lui laisser soupçonner un sentiment de crainte. D'ailleurs la lumière devait rendre mon triomphe plus parfait et son humiliation plus complète. Je me couchai.

A onze heures, un petit bruit m'annonça l'instant du combat. Je vis entrer Lia n'ayant que sa chemise et un mince jupon. Elle ferma doucement ma porte au verrou, et quand je l'apostrophai de l'interrogation : « Eh bien! que voulez-vous me dire? » elle entra dans la ruelle, laissa tomber son jupon et sa chemise, et dans la seule parure d'une Vénus sortant du bain, elle souleva légèrement ma couverture et se coucha près de moi.

J'étais trop surpris, trop ému pour la repousser..

Lia, sûre de son fait, ne proférant pas une syllabe, se jette sur moi, me presse contre son sein, et collant sa bouche sur la mienne, me prive en un instant de toutes mes facultés, moins celle que je m'étais promis de laisser sommeiller.

Employant le seul instant de réflexion que me laissaient ses brûlantes caresses, je convins avec moi-même que je n'étais qu'un sot présomptueux, que Lia avait foncièrement de l'esprit, et qu'elle connaissait la nature humaine infiniment mieux que moi.

A l'instant mes caresses devinrent aussi fougueuses que les siennes, et, tout en dévorant ses deux globes d'albâtre et de roses, je mourus à l'entrée du sanctuaire de l'amour, qu'à ma grande surprise je trouvai intact, et persuadé que je ne pourrais y pénétrer qu'avec effraction.

Après un instant de silence, je lui dis :

« Chère Lia, tu me forces de t'adorer; comment as-tu pu vouloir que je te haïsse? Serait-il possible que tu ne fusses venue te jeter dans mes bras que pour m'humi-

lier, que pour obtenir une vaine et futile victoire ? Si c'est là ton idée, je te pardonne, mais tu as tort ; car la jouissance, crois-moi, est mille fois plus délicieuse que le plaisir que tu peux retirer de ta vengeance.

— Non, mon ami, je ne suis ici ni pour triompher, ni pour me venger, ni pour obtenir une honteuse victoire ; je n'y suis que pour me donner toute à toi autant que je le puis ; que pour te rendre mon vainqueur et mon maître sans réserve. Pour me le prouver, rends-moi tout à fait heureuse ; brise cette barrière que jusqu'à ce moment j'ai conservée intacte, malgré sa faiblesse et en dépit de mon ardeur ; et si le sacrifice que je te fais te laisse encore douter de la sincérité de ma tendresse, je pourrai te considérer comme le plus méchant de tous les hommes. »

Je n'avais jamais rien entendu de plus énergique, jamais rien vu de plus voluptueux. Je me mis à l'œuvre, et douce comme un agneau, m'aidant de son mieux à la besogne, je forçai le ressort, et je pus contempler sur les beaux traits de Lia les symptômes extraordinaires du mélange d'une douleur aiguë et d'une jouissance complète. Je sentis, dans la première extase, le tremblement général convulsif de la volupté dont tous ses sens étaient inondés.

Quant à moi, le plaisir qui fut mon partage me sembla tout nouveau : j'avais retrouvé ma sève de vingt ans, mais j'avais la prudente délicatesse de mon âge, et résolu de ne laisser parvenir ma jouissance à son comble que lorsqu'il ne me serait plus permis de l'empêcher, je me ménageai en épargnant Lia, que je tins collée contre moi jusqu'à trois heures du matin. Quand je la laissai, elle était fondue d'épuisement, inondée, et moi je n'en pouvais plus.

Elle me quitta pleine de reconnaissance, emportant

les linges inondés du sacrifice, et je dormis tout d'un trait jusqu'à midi.

Quand à mon réveil, je la vis paraître à mes yeux, avec cet air de douce satisfaction amoureuse d'un lendemain de noces, l'idée de mon prochain départ m'attrista. Je le lui dis, et elle me supplia de le différer autant que possible. Je lui dis que nous arrangerions cela la nuit prochaine.

Nous dînâmes voluptueusement.

Mardochée, étant devenu mon commensal, se piquait de me convaincre qu'il n'était pas avare.

Je passai l'après-dîner chez le consul et j'arrangeai mon départ sur un vaisseau de guerre napolitain qui était en quarantaine, et qui, après l'avoir finie, devait se rendre à Trieste.

Cet arrangement m'obligeant de passer à Ancône encore un mois entier, je bénis la tempête qui m'y avait ramené malgré moi.

Je donnai au consul la boîte d'or que j'avais reçue de l'électeur de Cologne, moins le portrait que je voulus garder. Trois jours après, il m'en remit quarante sequins d'or. C'était tout ce qu'il me fallait.

Mon séjour dans cette ville me coûtait fort cher pour mes ressources d'alors; mais lorsque j'annonçai à Mardochée que je resterais chez lui encore un mois, il me déclara positivement qu'il ne voulait plus m'être à charge; et comme on peut le croire, je n'insistai pas.

Il ne me resta donc que Lia.

J'ai toujours cru, peut-être à tort, que ce juif n'ignorait pas que sa fille m'accordait ses faveurs.

Sur cet article, les juifs, en général, ne sont pas difficiles, car, sachant que le fruit qui peut en résulter sera israélite, ils pensent que c'est tromper un chrétien que de le laisser faire.

Je ne voulus pas exposer ma chère Lia à se repentir de notre union.

Que de marques de reconnaissance, que de preuves de tendresse, quand je lui dis que je resterais auprès d'elle tout un mois encore! Que de bénédictions au mauvais temps qui m'avait empêché d'arriver à Fiume!

Nous couchâmes ensemble toutes les nuits, même celles pendant lesquelles Moïse excommunie toute femme qui se livre à l'amour.

Je laissai à cette charmante fille le petit cœur qui avait causé nos premiers entretiens amoureux, et qui pouvait valoir dix sequins ; mais elle refusa toute récompense pour le soin qu'elle avait pris de mon linge pendant six semaines. En outre, elle me força d'accepter de superbes mouchoirs des Indes. A six ans de là, j'ai retrouvé cette femme charmante à Pesaro, et j'en parlerai quand j'en serai là.

Je partis d'Ancône le 14 novembre, et le 15 je me trouvai logé à la Grande-Auberge, à Trieste.

CHAPITRE XIV

Pittoni. — Zaguri. — Le procurator Morosini. — Le consul de Venise. — Gorice. — Le consul de France. — Mme Léo. — Mon dévouement au tribunal des inquisiteurs d'État. — Strasoldo. — La Cragnoline. — Le général Burghausen.

L'hôte m'ayant demandé mon nom, je fis mon accord et je me trouvai bien logé et bien couché. Le lendemain, étant allé à la poste, j'y trouvai des lettres qui m'attendaient depuis un mois. En ayant ouvert une de M. Dan-

dolo, j'y en trouvai une autre toute ouverte du patricien Marco Donà, adressée au baron Pittoni, chef de la police, et, en ayant pris lecture, je m'y trouvai chaleureusement recommandé. Je me hâtai de me rendre chez ce magistrat, et lui ayant remis ma missive, il la prit, et, sans la lire, il me dit que, prévenu d'avance par M. Donà, je pouvais compter qu'en toute occasion il aurait pour moi tous les égards possibles.

En sortant de chez Pittoni, j'allai porter la lettre de Mardochée à son ami Moïse Lévi. J'ignorais complètement que cette lettre eût quelque rapport à moi, ainsi je me contentai de la remettre, à son comptoir, au premier commis que je rencontrai.

Lévi était un homme sage, aimable et très à son aise : il vint me faire visite dès le lendemain et me fit, de la meilleure grâce, l'offre de ses services en tout ce qui pourrait m'être agréable. M'ayant présenté la lettre de son ami en me priant de la lire, je vis avec surprise et reconnaissance qu'il n'y était question que de moi. Le bon Mardochée lui disait qu'au cas où je me trouverais en besoin d'argent, il le priait de m'en donner, qu'il répondait d'une centaine de sequins ; il ajoutait qu'il considérait comme faites à lui-même toutes les politesses qu'il me ferait.

Cette conduite de la part de Mardochée me pénétra de reconnaissance, et me réconcilia, pour ainsi dire, avec la nation juive. Je me crus obligé de lui adresser une lettre de remerciements, en lui offrant mon crédit à Venise, s'il pouvait en avoir besoin.

Je ne pouvais me lasser de comparer l'accueil froid et cérémonieux du baron Pittoni et celui de Lévi. Quelle différence!

Ce baron avait dix ou douze ans de moins que moi. Homme d'esprit et lettré, il était aimable, facétieux et tout

à fait sans préjugés. Ennemi du *tien* et du *mien*, incapable d'économie, il abandonnait le soin de sa maison à son valet de chambre qui le volait ; mais il le savait et ne le trouvait point mauvais. Ami du célibat par système, il était galant avec toutes les jolies femmes et grand protecteur de tous les libertins. Du reste, paresseux et indolent, il était sujet à des distractions impardonnables, au point que souvent il oubliait des affaires importantes, bien qu'elles tinssent essentiellement à sa charge.

Il avait, mais à tort, la réputation de menteur : car on n'est menteur que lorsque sciemment on débite des choses fausses ; or, si Pittoni ne disait pas la vérité, c'était parce qu'il l'avait oubliée.

Le caractère de cet homme singulier est peint tel que je l'ai relevé un mois après avoir fait sa connaissance, car nous ne tardâmes pas à devenir bons amis et nous le sommes encore.

Après avoir annoncé à mes amis de Venise mon arrivée à Trieste, je passai une dizaine de jours enfermé dans ma chambre, occupé à rédiger tous les mémoires que j'avais recueillis à Varsovie concernant les événements arrivés en Pologne depuis la mort d'Élisabeth Petrowna, et j'entrepris l'histoire des troubles de ce malheureux pays jusqu'au démembrement qu'on exécutait à l'époque même où j'écrivais.

Cet événement, que j'avais prédit et publié par l'impression lorsque la diète de Pologne, à l'élection du roi Poniatowski, reconnut la czarine, qui vient de mourir, pour impératrice de toutes les Russies, et l'électeur de Brandebourg pour roi de Prusse, m'excita à écrire toute l'histoire jusqu'au démembrement ; mais je n'en ai publié que les trois premiers volumes, à cause de la coquinerie de l'imprimeur qui ne tint pas les conditions que nous avions stipulées. On trouvera les quatre derniers

volumes manuscrits après ma mort, et celui qui s'emparera de mes papiers pourra les publier, si l'envie lui en prend. Cela m'est devenu indifférent, comme tant d'autres choses, depuis que j'ai vu l'empire de la sottise parvenu à son apogée.

La Pologne qui n'existe plus aujourd'hui et qui peut-être est destinée à ne plus figurer au rang des nations, existerait encore telle qu'elle était à la mort d'Auguste III, électeur de Saxe, sans l'ambition de la famille Czartoryski, humiliée par le comte de Brühl, premier ministre d'Auguste, dont la Pologne, comme la Saxe, conservera longtemps le triste souvenir.

Humiliée par ce ministre, cette famille illustre ne rêvait que vengeance, et pour l'atteindre, le prince Auguste Czartoryski, palatin de Russie, perdit sa malheureuse patrie.

La passion aveugla cet esprit profond à tel point qu'il oublia que la force des axiomes est invincible et surtout en politique.

Czartoryski s'étant déterminé, pour venger son injure, non seulement à exclure la maison de Saxe de la succession éventuelle du trône de Pologne, mais encore à détrôner le monarque régnant ; ayant besoin, pour parvenir à son but, de l'amitié de la czarine et de l'électeur de Brandebourg, les fit reconnaître par la diète, l'une impératrice de toutes les Russies et l'autre roi de Prusse.

Ces deux souverains, quoique parfaitement d'accord entre eux, ne pouvaient point traiter avec la république sans cette reconnaissance préalable. Mais la république avait grandement raison de ne pas vouloir leur accorder ces titres, puisqu'elle possédait les principales Russies et qu'elle était véritable roi de Prusse ; car l'électeur de Brandebourg ne possédait que la Prusse ducale.

Le palatin de Russie, Czartoryski, aveuglé par l'esprit

de vengeance, démontra à la diète que cette reconnaissance n'était qu'une vaine formule de politesse, dès que les souverains impétrants n'ambitionnaient que le stérile honneur du titre, qu'ils s'engageaient à ne jamais vouloir réaliser.

En effet la souveraine de Russie et son confrère l'électeur de Brandebourg ne demandaient qu'un titre, comme jadis la lice ne demandait une hutte que pour mettre bas : la lice obtint la hutte de sa compagne bénévole, et la république accorda le titre ; mais quand les petits de la lice furent grands, la mère montra les dents : on sait que la Russie et la Prusse ont assez bien suivi l'exemple de la lice, et Dieu sait où elles s'arrêteront ! Cependant les hommes à longue vue peuvent prévoir que tôt ou tard l'obtention du titre amènera l'usurpation du pays tout entier.

Le palatin de Russie, que sa patrie doit exécrer, eut le plaisir de voir sur le trône Stanislas Poniatowski, fils de Constance sa sœur.

Je dis alors au palatin en personne que le titre accordé donnait un droit réel, et que la promesse de ne jamais s'en prévaloir était illusoire ; que les deux puissances n'auraient jamais recherché l'un ni donné l'autre, si elles n'avaient connu toute l'importance du premier et la parfaite nullité du second.

J'ajoutai en riant, car je ne pouvais lui parler sur ce sujet qu'en affectant le ton de la plaisanterie, imitant le fou qui vend la sagesse, qu'en vertu de cette reconnaissance, l'Europe entière ne pouvait dorénavant considérer la Pologne que comme dépositaire des trois Russies, rouge, blanche et noire, ainsi que du royaume de Prusse, et que tôt ou tard les successeurs immédiats des princes reconnus déchargeraient la république du fardeau du dépôt.

Ce ne furent pas les successeurs des titulaires qui vérifièrent ma prédiction ; les deux princes reconnus ne leur en laissèrent pas le temps : ils ont démembré la Pologne de leurs propres mains, mais non en vertu de leur titre, car la politique, toujours polie dans les apparences, les a dispensés d'en faire usage ; et ces mêmes souverains, qui la démembrèrent alors, se la sont appropriée l'an dernier.

La seconde faute, faute capitale que commit la Pologne, dont alors Czartoryski était l'âme, ce fut de ne pas se souvenir de l'apologue de l'homme et du cheval, sur l'article des protections.

La république romaine ne devint maîtresse du monde connu alors qu'en commençant par protéger les royaumes qu'elle s'appropriait ensuite.

Voit-on des souverains hésiter un instant à accorder leur protection aux pays qui la requièrent? Non, car ils savent fort bien que c'est le premier pas, et que de là dépend le reste. Dès qu'on est tuteur, on se constitue père, puis maître de son pupille, quand ce ne serait que pour avoir soin de son héritage. Ce fut par ce moyen que ma chère maîtresse la république de Venise devint maîtresse du royaume de Chypre, que plus tard le Grand Turc lui enleva, pour devenir maître du bon vin qu'on y récolte, quoique le Coran lui en interdise l'usage.

Venise n'existe aujourd'hui que pour sa honte éternelle.

Ce furent donc l'ambition, la vengeance et la sottise qui perdirent la Pologne ; mais la sottise avant tout.

C'est cette sottise, parfois fille de la honte et de l'indolence, qui commença à perdre la France à l'avènement au trône du faible et malheureux Louis XVI. Tout roi détrôné doit avoir été sot, tout roi sot mérite d'être détrôné : car il n'y a point de nation qui, ayant un roi, ne l'ait que par force, puisque la force est pour elle.

Louis XVI a donc péri par suite de la sottise. S'il avait eu l'esprit et la sage prudence que doit avoir le roi d'un peuple spirituel, il serait encore sur le trône et il aurait épargné à la France les horreurs où l'ont plongée la fureur d'une troupe de scélérats et la pusillanimité autant que la perversité des nobles et l'avarice d'un clergé despote, fanatique et trop puissant.

La maladie qui règne en France serait facile à guérir partout ailleurs ; mais chez les Français, je ne jurerais pas qu'elle soit incurable.

La postérité le saura, car moi je suis trop vieux.

Les émigrés français peuvent faire pitié à certaines personnes toujours prêtes à s'apitoyer : mais pour moi, je déclare qu'ils ne m'inspirent que du mépris ; car je trouve qu'en restant fermes autour du trône, ils auraient pu opposer force à force, anéantir, n'importe comment, les boute-feux, sans leur donner le temps d'assassiner la nation ; et enfin, je dis que leur devoir, leur intérêt et leur honneur leur prescrivaient de sauver leur roi, ou de s'ensevelir sous les débris du trône. Au lieu de cela, ils sont venus promener leur orgueil et leur honte chez l'étranger, sans utilité pour eux et au grand détriment de ceux qui doivent les nourrir.

Que deviendra la France ? Je ne puis le dire ; mais ce que je sais, c'est qu'un corps acéphale ne peut avoir qu'une durée éphémère, car c'est dans la tête qu'est logée la raison.

Le premier de décembre, le baron Pittoni me fit prier de passer chez lui où je trouverais quelqu'un venu exprès de Venise pour me voir.

Fort curieux, je m'habillai à la hâte, et le baron me présenta un bel homme de trente-cinq à quarante ans, élégamment vêtu, d'une figure riante, qui me regarda avec l'air du plus vif intérêt.

« Mon cœur me dit, lui dis-je, que Votre Excellence est le seigneur Zaguri.

— Précisément, mon cher Casanova. Dès que mon ami Dandolo m'a dit que vous étiez ici, j'ai décidé de venir vous embrasser et vous complimenter sur votre retour prochain au sein de la patrie, ce qui aura lieu, sinon cette année, au plus tard l'année prochaine ; car j'espère voir nommer inquisiteurs d'État deux hommes que je sais n'être pas sourds et qui sont parlants. Ce qui doit vous donner une preuve certaine de mon amitié, c'est que je suis venu vous voir, malgré la loi qui ne permet pas qu'un *avogador* actuel s'éloigne de la capitale. Nous passerons ensemble aujourd'hui et demain. »

Après lui avoir répondu à l'unisson, en relevant le grand honneur que me faisait sa visite, j'entendis Pittoni qui me priait de l'excuser de n'être pas venu me voir, me disant qu'il l'avait oublié, et un beau vieillard qui priait Son Excellence de m'engager à dîner chez lui, quoiqu'il n'eût pas l'honneur de me connaître.

« Comment ! s'écria M. Zaguri, Casanova est dans cette petite ville depuis une dizaine de jours et le consul de Venise ne le connaît pas ?

Je me hâtai de prendre la parole : « C'est ma faute, dis-je ; j'aurais cru offenser monsieur en allant lui faire visite, car le consul de Venise aurait pu me croire marchandise de contrebande. »

Il me répondit avec esprit qu'à compter de cet instant il me regarderait comme marchandise de transit, en quarantaine pour retourner en son pays, et que sa maison me serait toujours ouverte, comme celle du consul de Venise me l'avait été à Ancône.

Par cette réponse, le consul me fit entendre que mes affaires lui étaient connues, et je n'en fus pas fâché.

Marco Monti, c'était son nom, était un homme d'esprit

et d'expérience, très aimable en compagnie, joyeux dans ses propos, très disert, contant avec grâce et habillant ses récits de façon à faire rire ses auditeurs, sans rire lui-même ; ridiculisant à propos, sans blesser personne ; il était l'âme des sociétés qu'il fréquentait.

Comme je possédais aussi un peu ce talent, nous sympathisâmes et devînmes rivaux dans la lice des anecdotes. Malgré ses trente ans de plus que moi, je lui tenais agréablement tête, et quand nous nous trouvions ensemble dans un cercle, il n'était plus question de jeu pour tuer le temps.

L'amitié de ce brave homme que je sus me captiver me fut fort utile pendant les deux ans que je passai à Trieste, et j'ai toujours cru qu'il avait contribué à me faire obtenir ma grâce, alors unique objet de mes vœux, parce que j'étais atteint de ce qu'on appelle nostalgie, du mot grec *nostalgia*, et que les Suisses et les Allemands nomment *Heimweh*, mal de chez soi, mal du pays.

Pour les Suisses et les Esclavons, le *Heimweh* est une maladie mortelle, une véritable peste qui les emporte vite, si l'on ne se hâte de les rendre à leurs pénates. Les Allemands y sont également assez sensibles, car ils sont casaniers ; mais de tous les peuples, les Français, et après eux, les Italiens, sont ceux qui sont le moins influencés par la nostalgie.

Nulle règle pourtant sans exception, et j'en étais une. Je n'en serais pas mort peut-être, si je l'avais méprisée, et je ne serais pas allé perdre neuf ans dans le sein de ma cruelle marâtre.

Je dînai donc avec M. Zaguri chez le consul, en grande compagnie, et je fus invité le lendemain chez le gouverneur, M. le comte d'Auersperg.

Cette visite d'un *avogador* vénitien me mit dans une considération extraordinaire. On ne pouvait plus me re-

garder comme un exilé. On me traitait comme un homme que le gouvernement de Venise même ne pouvait pas réclamer, car ne m'étant absenté de ma patrie que pour me sauver d'une prison où j'étais illégalement détenu, le gouvernement, dont je n'avais violé aucune loi, ne pouvait pas me considérer comme coupable.

Le surlendemain, j'accompagnai M. Zaguri à Gorice, où il s'arrêta trois jours, ne pouvant refuser les honneurs que voulut lui rendre la noblesse, très distinguée en cet endroit. J'eus ma part, ou plutôt je fus de moitié dans toutes les politesses qu'on lui fit, et je vis qu'à Gorice un étranger pouvait vivre en grande liberté, en jouissant de tous les agréments de la société.

J'y ai connu un comte de Cobentzel, qui vit peut-être encore, sage, généreux, d'une vaste érudition et sans la moindre prétention. Il donna un grand dîner à M. Zaguri et j'y fis la connaissance de quatre dames dignes de tous les hommages, sous tous les rapports. J'y fis aussi celle du comte Torres, dont le père, Espagnol, était lieutenant général au service d'Autriche. Il s'était marié à l'âge de soixante ans à une femme prolifique qui lui donna cinq enfants, tous laids comme lui. Sa fille, parfaitement bien élevée, était très aimable, malgré sa laideur ; car pour l'esprit et le caractère, elle ressemblait à sa mère. Le fils aîné, laid et louche, était fou à force d'esprit ; mais il était de plus libertin, fanfaron, menteur, effronté, méchant, indiscret. Malgré tous ses vices et ses défauts, on le désirait dans les sociétés, parce qu'il contait fort bien et qu'il faisait rire. S'il avait étudié, il aurait été fort lettré, car il avait une mémoire prodigieuse. Ce fut lui qui garantit en vain le contrat que je fis avec l'imprimeur Valerio Valeri pour publier l'*Histoire de la Pologne*. Je connus aussi pendant ces deux jours un comte Coronini, qui avait un nom dans le *Journal des Savants*, pour quel-

ques ouvrages latins qu'il avait publiés sur des matières diplomatiques. Personne ne lisait ses ouvrages, et on aimait mieux lui accorder gratuitement le titre de savant que de se donner la peine de rechercher s'il le méritait.

Je fis pareillement la connaissance d'un jeune gentilhomme nommé Morelli, qui avait écrit l'*Histoire de Gorice*, dont il était en train de publier le premier volume. Il me donna son manuscrit, désirant que je le lusse dans mes heures de loisir à Trieste, et que j'y corrigeasse ce que j'y trouverais de défectueux. Je le contentai, car je lui rendis son ouvrage, sans y avoir ajouté ni retranché, et par ce moyen je m'en fis un ami. Il en aurait été autrement sans doute, si je m'étais donné la peine de lui écrire des notes critiques.

Je conçus une grande amitié pour le comte François-Charles Coronini, qui était rempli de talents. Il avait épousé une femme belge; mais, ne pouvant vivre avec elle, il l'avait laissée dans sa famille et s'était retiré chez lui, passant son temps à cultiver de petites amourettes, à chasser et à lire une foule de journaux tant politiques que littéraires. Il se moquait des gens qui prétendaient qu'il n'y avait personne d'heureux au monde, car il l'était lui, et il appuyait son assertion de ces mots sans réplique : « *Je me sens tel.* » Il avait raison; cependant il est mort d'un apostème à la tête, à l'âge de trente-cinq ans, et les douleurs qui l'ont tué l'auront probablement désabusé.

Il n'est pas vrai qu'il y ait au monde un homme constamment heureux ni constamment malheureux. Le plus ou le moins de bonheur ou de malheur ne peut être décidé par personne, car l'un et l'autre sont relatifs et dépendant du caractère, du tempérament de l'individu et des circonstances où l'on se trouve.

Il n'est pas vrai non plus que la vertu rende l'homme

heureux, car il y a des vertus dont l'exercice doit faire souffrir; or, toute souffrance exclut le bonheur.

Mes lecteurs sentiront bien que je ne suis point de ceux qui mettent le bonheur moral au-dessus de tout. Nous sommes trop corps pour que la satisfaction intellectuelle me paraisse pouvoir suffire à tout, et, quelque tranquille que soit la conscience, je ne connais pas comment elle peut donner le bonheur quand on a faim ou que les entrailles se tordent par l'effet d'une colique.

J'accompagnai mon adorable *avogador* Zaguri jusqu'aux confins de l'État de Venise, en compagnie du baron Pittoni, et je retournai à Trieste avec lui.

L'abbé Pini, avocat ecclésiastique très versé dans la science de défaire les mariages, était avec l'aimable Vénitien, qui vint ainsi donner le ton aux procédés que les Triestins eurent pour moi jusqu'à mon départ.

En trois ou quatre jours, Pittoni me présenta partout, dans les familles les plus distinguées et au casino, où ne pouvaient aller que les plus qualifiés de la ville. Ce casino était dans l'auberge même où je logeais.

Parmi les dames, celle que je trouvai la plus remarquable fut une Vénitienne luthérienne, fille d'un banquier allemand et femme de David Piquelin, négociant, né en Suabe et établi à Trieste.

Pittoni en était amoureux et le fut jusqu'à sa mort. Il l'aima ainsi douze ans de suite, ainsi que Pétrarque aima Laure, soupirant toujours, espérant sans cesse, et n'obtenant jamais rien. Cette femme rare, qui s'appelait Zanetta et dont le mari n'était aucunement jaloux, était belle, chantait à ravir en s'accompagnant du clavecin, et faisait au mieux les honneurs de sa maison. Mais ce qui la distinguait, bien plus que tous les dons qu'elle avait reçus de la nature et de l'éducation, c'étaient la parfaite

douceur de son caractère et une égalité d'humeur inaltérable.

Je n'eus besoin de la voir que trois jours pour reconnaître que cette femme était inexpugnable. J'en prévins, mais en vain, le pauvre Pittoni, qu'elle distingua toujours de tous ses autres soupirants, mais sans jamais s'éloigner de la fidélité conjugale qu'elle avait promise à son époux et que sans doute elle s'était promise beaucoup plus fortement à elle-même.

Ce qui probablement lui rendait la vertu moins difficile était une santé fort délicate, ce qu'on n'aurait jamais cru à la voir; mais le fait était connu de toute la ville. Aussi cette femme charmante s'éteignit-elle jeune et fort tranquillement.

Quelques jours après le départ de M. Zaguri, je reçus du consul un billet par lequel il me donnait avis que M. le procurateur Morosini était arrivé à Trieste pendant la nuit, et qu'il logeait à la même auberge que moi, ajoutant que, si je le connaissais, il me conseillait de saisir l'occasion d'aller lui faire ma cour.

Je sus un gré infini à mon bon consul de son avis et de son conseil, car M. de Morosini était un grand matador, tant par son éminente dignité de procurateur de Saint-Marc que parce qu'à son tour il était *grand sage*. Il me connaissait depuis mon enfance, et le lecteur peut se souvenir qu'en 1750, ce fut lui qui, à Fontainebleau, me présenta au maréchal de Richelieu, lorsque la soi-disant Quérini y était pour tenter la conquête de Louis XV.

Ayant fait à la hâte une toilette aussi recherchée que si j'avais dû me présenter à un monarque, je me rendis dans son antichambre et je me fis annoncer par un billet où j'avais écrit qui j'étais.

Il ne me fit pas attendre; il vint m'accueillir en per-

sonne et me témoigna par les expressions les plus gracieuses le plaisir qu'il avait de me revoir.

Quand M. de Morosini sut le motif de mon séjour à Trieste et le désir qu'après tant de vicissitudes j'éprouvais de retourner dans ma patrie, il m'assura qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour m'obtenir cette grâce du redoutable tribunal auquel il croyait qu'un sujet tel que moi pouvait la demander après dix-sept ans. Il me remercia du soin que j'avais pris de son neveu à Florence, et me retint toute la journée, que j'employai à lui conter en détail les principales aventures de ma vie.

Ravi de savoir que M. Zaguri était disposé à tout faire pour moi, M. Morosini me dit de lui écrire de se concerter avec lui, et me recommanda vivement au consul qui, écrivant continuellement au secrétaire du tribunal des inquisiteurs d'État, fut enchanté de pouvoir lui rendre compte des marques de considération que le procurateur m'avait données, et de l'obligation où il se trouvait d'avoir pour moi tous les égards.

Après le départ de M. de Morosini, je commençai à jouir de la vie à Trieste, mais de façon à faire feu qui dure, et comme cela convenait à l'économie que je devais observer; car je n'avais de certain que quinze sequins par mois.

Ne jouant jamais, j'allais dîner chaque jour à la fortune du pot chez ceux qui m'avaient prié une fois pour toutes, et auxquels je savais que je faisais plaisir. C'étaient le consul de Venise, celui de France, original, mais honnête homme, et ayant un bon cuisinier; Pittoni, où l'on mangeait bien, grâce à son valet de chambre, qui n'épargnait point la dépense, afin de mieux faire sa part du bien de son maître; et plusieurs autres.

Quant aux plaisirs de l'amour, je m'en procurais de

tels quels, pour les seuls besoins, ayant soin de ma bourse et plus encore de ma santé.

Vers la fin du carnaval, me trouvant à un bal masqué au théâtre, un arlequin vint me présenter son arlequine. Tous deux s'étant mis à me faire des niches et, l'arlequine m'ayant plu, il me prit une violente envie de la connaître. Après avoir fait bien des recherches inutiles, le consul de France, M. de Saint-Sauveur, me dit que l'arlequin était une demoiselle de condition et que l'arlequine au contraire était un joli garçon. Si vous le désirez, me dit-il, je vous présenterai à la famille de l'arlequin, et je suis sûr que dès que vous le verrez transformé en fille, il vous intéressera beaucoup plus que sa compagne transformée en garçon, tout joli qu'il est.

Pendant les niches que les deux masques ne cessèrent de me faire durant tout le bal, je pus, sans trop blesser la décence, me convaincre que le consul ne m'en avait pas imposé et, en nous séparant, je le sommai de me tenir parole. Il me promit de me présenter le lendemain des Cendres.

Ce fut ainsi que je fis la connaissance de Mme Léo, femme d'esprit, qui avait rôti le balai, et qui néanmoins était encore belle et fort aimable. Elle avait son mari, un fils et six filles, toutes assez jolies, mais surtout l'arlequin, qui me plut beaucoup. J'en devins naturellement amoureux, mais ayant trente ans de plus qu'elle, et puis ayant débuté par ne lui témoigner qu'une tendresse de père, un sentiment de honte, tout à fait nouveau dans mon caractère, m'empêcha de rien faire qui pût lui donner l'idée que mon affection était celle d'un amant. Aussi je n'exigeai jamais d'elle rien au delà des bornes qui peuvent être considérées comme la limite qui sépare les deux inclinations. Ce ne fut que quatre ans après que je sus d'elle-même que mon inclination ne lui avait

pas échappé et qu'elle avait souvent ri de ma sotte retenue.

La nature est un maître habile, qui en enseigne plus par instinct à une jeune fille que nous autres barbons n'en apprenons par l'expérience d'une longue vie.

Après Pâques de l'année 1773, le gouverneur de Trieste, le comte d'Auersperg, fut appelé à Vienne, et le comte de Wagensberg vint prendre sa place. Sa fille aînée, belle comme un astre, comtesse Lantieri, m'inspira une passion qui m'aurait rendu malheureux, si je n'avais eu assez de force pour la cacher sous le voile du plus grand respect.

Je célébrai la venue du nouveau gouverneur par des vers que je fis imprimer, et dans lesquels, tout en exaltant les mérites du père, je ne manquais pas de rendre un éclatant hommage aux rares perfections de la fille.

Mon hommage leur ayant été agréable, je commençai à leur faire une cour assidue. Le comte, m'ayant pris en amitié, me le témoigna par des confidences, dont il désirait que je tirasse parti pour mon propre compte. Il ne me le disait pas explicitement, mais il était facile de deviner ses bienveillantes intentions.

Le consul de Venise m'avait informé qu'il travaillait depuis quatre ans pour obtenir du gouvernement de Trieste que la diligence, qui allait une fois par semaine de cette ville à Mestre, allongeât son chemin d'une seule poste et passât par Udine, chef-lieu du Frioul vénitien.

« Ce passage de la diligence par Udine, m'avait-il dit, serait d'un grand avantage au commerce des deux États, et le conseil municipal de Trieste s'y oppose par une raison aussi spécieuse qu'impertinente. »

Les conseillers du commerce triestin, profonds politiques, disaient que si la République de Venise désirait si vivement ce passage, c'était une marque évidente qu'il

lui serait utile, et que, par conséquent, il serait nuisible aux Triestins.

Le consul m'assura que si je pouvais venir à bout de cette affaire, je me mettrais au mieux dans l'esprit des inquisiteurs d'Etat; que si, par ce service important je n'obtenais point ma grâce, je me rendrais au moins digne de leur considération, et que je devais m'abandonner à son amitié pour la direction et la tournure qu'il donnerait à mon ouvrage, afin de m'en faire obtenir tout le mérite.

Je lui avais promis d'y penser.

Me voyant au mieux dans l'esprit du comte gouverneur, je lui parlai un jour de cette affaire. Il la connaissait et me dit qu'il trouvait l'opiniâtreté du conseil ridicule et même scandaleuse; mais il ajouta qu'il ne savait qu'y faire, cette résolution ne dépendant pas de lui.

« Le conseiller Rizzi, me dit-il, est l'obstiné par excellence et, par des sophismes spécieux, il a l'art de faire primer son opinion dans le conseil.

— Présentez-moi, me dit ce bienveillant seigneur, un mémoire dans lequel vous vous attacherez à prouver d'une manière logique que le passage demandé par la République de Venise sera bien plus avantageux à Trieste, port franc et centre d'un grand commerce, qu'à Udine, dont le commerce est minime. Je l'enverrai au conseil, sans dire de qui je le tiens et, en l'appuyant, je chargerai le conseil ou les conseillers opposants de réfuter vos raisons par des objections convaincantes. Enfin, ajouta-t-il, je dirai en plein conseil que si l'affaire ne se conclut point dans le sens de la raison, je l'enverrai à Vienne avec mon avis motivé. »

Me sentant sûr de mon fait, je me mis à la besogne, et bientôt j'eus un mémoire auquel on ne pouvait s'opposer qu'en biaisant.

Mon succès fut complet. Le conseil arrêta le passage

désiré, et ce fut à moi que le comte de Wagensberg remit la copie du décret, que je me hâtai de porter au consul de Venise. Ce fut suivant son conseil que j'écrivis au secrétaire du tribunal que je me croyais heureux d'avoir réussi à donner au tribunal une preuve du zèle qui m'animait pour me rendre utile à ma patrie et mériter la grâce de pouvoir y retourner, lorsque Leurs Excellences jugeraient que j'en étais digne.

Le gouverneur, par égard pour moi, ne publia le nouveau règlement que huit jours après, de sorte que le gouvernement d'Udine apprit l'heureux changement par la voie du tribunal de Venise avant que la ville de Trieste en fût informée, et tout le monde crut que le tribunal de Venise, qui fait tout en secret, en était venu à bout à force d'argent. Le secrétaire ne me répondit point, mais il écrivit au consul une lettre, que celui-ci me montra, et par laquelle il lui ordonnait de me remettre une gratification de cent ducats d'argent, ce qui fait quatre cents francs de France, en me faisant savoir que c'était pour m'encourager à bien servir la République, et que je pouvais tout espérer de la clémence du tribunal, si je réussissais dans la grande affaire des Arméniens, dont il pouvait m'informer.

Le consul me communiqua cette affaire dans un quart d'heure de conversation, et je jugeai que j'y perdrais ma peine; néanmoins je résolus de la tenter.

Quatre moines arméniens avaient déserté du couvent de Saint-Lazare de Venise, las qu'ils étaient de supporter la tyrannie de leur abbé. Ils avaient des parents fort riches à Constantinople, et se moquant de l'excommunication de leur tyran mitré, qui les déclara apostats, ils étaient allés à Vienne demander asile et sûreté, promettant de se rendre utiles à l'État, en établissant à leurs frais une imprimerie en langue arménienne, qui fourni-

rait des livres à tous les couvents arméniens établis dans les vastes États sujets à l'empire turc. Ils s'engagèrent à employer la somme d'un million de florins dans le lieu où Sa Majesté impériale, royale et apostolique leur permettrait de s'établir, tant pour fonder en grand l'imprimerie projetée, que pour acheter ou faire construire une maison où ils avaient l'intention de vivre en société, mais acéphales.

Comme on devait s'y attendre, le gouvernement autrichien n'hésita pas à leur accorder leur demande ; il fit plus même, car il leur octroya des privilèges.

Il s'agissait de priver la place de Venise de cette branche fructueuse de commerce, et de l'acclimater dans les États de l'empereur. En conséquence, la cour de Vienne les envoya à Trieste, fortement recommandés au gouverneur, et ils y étaient depuis six mois.

Les inquisiteurs d'État désiraient vivement, et avec raison, de les attirer à Venise. Ayant inutilement employé la voie directe, celle de leur abbé qui leur avait offert de grandes satisfactions, ils tâchaient, par tous les moyens secrets, de leur susciter des obstacles propres à les dégoûter de Trieste.

Le consul me dit ouvertement qu'il n'avait point entrepris cette affaire, parce que, sous tous les rapports, elle lui avait paru impossible, et il me prédit que si je l'entreprenais, j'y perdrais mon latin.

Je sentais d'autant mieux la force de la prédiction de l'honnête consul, que, dans l'espèce, je ne pouvais pas même me permettre de lui en parler. Je compris même de prime abord que je devais éviter soigneusement que ce haut dignitaire pût soupçonner en aucune manière que je tachais de détourner les moines du projet qu'ils avaient formé ; car, outre les exigences de son devoir de serviteur de l'empire, le zèle particulier dont il était

animé en faveur du commerce de Trieste le forçait à prêter la main à l'heureuse réussite du projet des quatre transfuges.

Malgré cela, poussé par ma nostalgie, je commençai par lier connaissance avec ces moines, sous prétexte d'aller voir leurs caractères arméniens, qu'ils avaient déjà fait fondre, et les marchandises en pierres fines et minéraux qui leur étaient arrivées de Constantinople. En huit ou dix jours, je leur devins familier. Je leur dis un jour que, quand ce ne serait que pour se délivrer de l'excommunication, leur honneur exigerait qu'ils retournassent à l'obédience qu'ils avaient jurée à leur abbé.

Le plus obstiné d'entre eux me dit que l'abbé avait le premier rompu les liens qu'ils avaient formés ensemble, en se comportant comme un tyran et non pas comme un père; que pour ce qui regardait l'excommunication, un méchant prêtre n'avait pas le droit d'empêcher d'honnêtes chrétiens de communiquer avec le Sauveur de tous les hommes, et qu'au reste il était sûr que leur patriarche, en les absolvant, leur enverrait plusieurs moines du Levant, lesquels se joindraient à eux pour fonder à Trieste un nouveau monastère.

Je ne trouvais pas à mordre contre un pareil raisonnement; cependant, un autre jour, je leur demandai quelles conditions ils exigeraient de leur ancien abbé pour retourner à Venise.

Le plus raisonnable me répondit que la première condition serait que l'abbé retirât des mains du marquis de Serpos quatre cent mille ducats qu'il lui avait donnés à quatre pour cent d'intérêt.

Ces quatre cent mille ducats faisaient le fonds du couvent de Saint-Lazare où les Basiliens arméniens étaient établis depuis cent ans. C'était la nation qui avait fait ce fonds, et l'abbé ne pouvait en disposer, même avec le

consentement de la majorité de ses moines. Dans le cas où le marquis de Serpos aurait fait banqueroute, le couvent se serait trouvé sans ressource, et il était vrai que l'abbé avait aliéné ce capital considérable de son propre chef.

Le marquis de Serpos, marchand arménien établi à Venise, où il faisait un grand commerce de pierreries, était ami intime de l'abbé.

Ayant ensuite demandé à mes Arméniens quelles seraient les autres conditions, ils me dirent qu'elles ne regardaient que la discipline, et qu'il n'y avait pas de difficulté qu'on ne pût aplanir. Ils ajoutèrent qu'ils les mettraient toutes par écrit dès que je pourrais leur donner la certitude que Serpos n'était plus en possession de leurs fonds.

Ce fut ainsi que ma négociation commença. Je mis tout par écrit, et le consul l'envoya au tribunal. Six semaines après, je reçus la réponse que l'abbé trouverait le moyen de déposer à la banque la somme en question, mais qu'il voulait préalablement savoir en détail en quoi consistaient les réformes touchant la discipline.

Quand j'eus lu cette alternative, qui était directement le contraire de ce que j'avais écrit, je pris la résolution d'abandonner l'affaire; mais ce qui me poussa à m'en débarrasser bien vite, ce furent quatre mots que me dit le comte Wagensberg. Il me fit comprendre qu'il savait que je voulais réconcilier les quatre moines avec leur abbé, et que cela lui faisait de la peine; « car, dit-il, vous ne pouvez réussir dans cette entreprise qu'en nuisant au pays où vous êtes et dont vous devez être l'ami, car on vous considère et l'on vous traite comme tel. »

Je n'hésitai pas à lui déclarer avec sincérité toute l'affaire, l'assurant que je n'aurais jamais entrepris cette négociation, si je n'avais pas eu la persuasion intime de

ne point réussir, car j'étais informé de Venise même, et d'une façon à ne laisser aucune place au doute, que le marquis de Serpos était dans l'impossibilité absolue de restituer les quatre cent mille ducats qu'il avait reçus de l'abbé.

Cette explication dissipa jusqu'à la moindre trace du nuage.

Les Arméniens achetèrent, pour trente mille florins, la maison du conseiller Rizzi; dans laquelle ils s'établirent, et où j'allais les voir de temps en temps, sans plus leur parler de Venise.

Voici la dernière preuve de bonté que me donna le comte de Wagensberg qui, malheureusement, mourut pendant l'automne de la même année, à peine âgé de cinquante ans.

Un matin, après avoir lu un long cahier qu'il venait de recevoir de Vienne, il me dit qu'il était fâché que je n'entendisse pas l'allemand, car il m'aurait volontiers fait lire ce que le cahier contenait.

« Mais c'est égal, ajouta-t-il, je vais vous en dire le contenu.

« Voilà, mon cher Casanova, de quoi vous faire honneur envers votre patrie, sans vous exposer à déplaire à ceux qui, par état, sont obligés de procurer à notre commerce tous les avantages possibles.

« Je vais vous confier une chose — bien entendu que vous ne me nommerez jamais, — une chose dont vous pouvez tirer au grand parti, soit que vous réussissiez, soit que vos démarches demeurent sans succès; car, dans l'un et l'autre cas, on sera forcé de rendre justice à votre patriotisme; on vous saura gré de la célérité avec laquelle vous l'aurez communiquée, et on vous tiendra compte de l'adresse avec laquelle vous l'aurez découverte. Souvenez-vous pourtant de ne jamais dévoiler comment vous

avez pénétré cette affaire ; mais dites que vous répondez de l'exactitude de votre rapport, et que vous ne feriez pas cette communication, si vous n'aviez pas acquis la certitude de son authenticité.

« Voici le fait, continua le gouverneur :

« Toutes les marchandises qu'on envoie de chez nous dans la Lombardie passent par les États vénitiens et par Venise même, où, après avoir été à la douane, elles sont déposées dans des magasins comme marchandises de transit. Cela fut toujours ainsi, c'est encore ainsi à présent et pourra être de même longtemps encore, si le gouvernement vénitien se détermine à diminuer, au moins de moitié, ce qu'il nous fait payer pour l'entrepôt de nos denrées. Les quatre pour cent que nous payons sont un impôt exorbitant.

« Un projet a été présenté, et la cour l'a accepté avec empressement. Voilà l'ordre que je viens de recevoir de le faire mettre à exécution, sans même en prévenir le gouvernement vénitien ; car l'opération n'est pas de nature à nous obliger, en qualité d'amis, à la communiquer d'avance.

« Quand il ne s'agit que d'un transit, si l'on fait passer, on paye ; si l'on ne fait point passer, et rien n'y oblige, on ne doit rien ; et nul n'a le droit de se plaindre qu'un État ou même qu'un simple particulier prenne telle voie plutôt que telle autre. Tel est le cas actuel. Tout ce que nous enverrons dorénavant en Lombardie sera embarqué ici et débarqué à la Mezzola, sans plus toucher les États de la République. Mezzola appartient au duc de Modène, et se trouve en face de nous. On traverse le golfe dans une nuit, et nos marchandises seront placées dans des magasins que l'on fera construire.

« Vous voyez que par-là nous abrégerons le trajet de moitié, ce qui produira d'abord un bénéfice notable ;

puis l'État de Modène se contentera d'un petit droit de péage qui équivaudra à peine au quart de ce qu'exige l'État de Venise.

« Malgré cela, je suis sûr que si la République, après avoir pesé ces raisons, fait dire au ministre des finances et au conseil de commerce à Vienne qu'elle consent à diminuer de moitié le droit qu'elle a perçu jusqu'ici, on agréera son offre ; car les nouveautés, toujours embarrassantes, ne sont point du goût du gouvernement autrichien, parce qu'elles exigent des dépenses extraordinaires et qu'elles sont sujettes à des désordres par des événements, des circonstances qu'on ne peut pas prévoir.

« Je ne porterai cette affaire au conseil que dans quatre ou cinq jours, parce que rien ne nous presse ; mais vous, vous devez vous presser ; car dès que je publierai la résolution de mon gouvernement, celui de Venise en sera instruit par votre consul et par tous les marchands vos compatriotes.

« Je voudrais que vous fussiez la cause qu'un ordre de Vienne vînt me faire suspendre l'opération, précisément à l'instant où je voudrais l'entamer. »

Je n'eus pas de peine à concevoir tout le mérite qui pourrait me revenir de faire parvenir cette nouvelle, sans retard, aux inquisiteurs d'Etat ; car la marotte de ce tribunal terrible et horrible est d'étonner en se montrant informé de tout avant qui que ce soit, par des moyens toujours incompréhensibles, et qui ne pouvaient être que ceux d'un vaste espionnage alimenté par de l'or.

Après avoir exprimé au comte gouverneur ma profonde reconnaissance, je lui dis que j'allais écrire le rapport, et qu'après le lui avoir donné à lire, je l'enverrais par exprès aux inquisiteurs d'État. « Bien, me dit-il, je le lirai avec plaisir. » Et j'en fus bien aise.

Je ne dînai pas ce jour-là, et en quatre ou cinq heures je fis brouillon, copie, copie de copie, et je portai le tout à Son Excellence, qui fut enchantée de ma célérité. Il trouva tout au mieux, et dès lors je portai mon écrit chez le consul, le priant de le lire, sans lui faire aucun préambule

Quand il l'eut lu, me regardant tout étonné : « Êtes-vous bien sûr, me dit-il, que tout ceci ne soit pas une fable ? Cela me paraît impossible, car je n'en sais pas un mot, et personne à Trieste n'en sait rien.

— Je réponds sur ma tête de la vérité de ce que j'avance, mais je vous supplie de ne pas exiger que je vous fasse connaître la source d'où me vient cette importante nouvelle. »

Après avoir réfléchi quelques instants, il me dit :

« Si je dois envoyer cet écrit librement et avec connaissance de cause, je ne puis l'adresser qu'aux cinq sages du conseil du commerce, dont je suis le ministre, et non aux inquisiteurs d'État, à moins que vous ne me requériez de le faire. Or, comme il est de votre intérêt de faire tenir cette pièce aux inquisiteurs d'État, remettez la-moi cachetée, accompagnée d'un billet poli, dans lequel vous me prierez de l'envoyer au tribunal en vous excusant de ne pas me l'adresser décachetée.

— Pourquoi voulez-vous que je montre cette défiance de votre loyauté?

— Parce que si j'étais censé en connaître le contenu, il faudrait que je répondisse de la vérité de votre annonce, et alors les cinq sages du commerce me trouveraient fautif ; car je suis ici pour les servir, de préférence même à MM. les inquisiteurs d'État, auxquels je ne dois rien. Souffrez donc que, même dans votre intérêt, je veuille ignorer la chose jusqu'au moment où elle sera publique. Il me semble que si elle est vraie, Son Excel-

lera M. le président doit la savoir, et que dans la semaine elle ne sera plus un secret pour personne. Alors je ferai mon rapport aux cinq sages du commerce, et mon devoir sera fait.

— Alors je pourrais envoyer cet écrit directement, sans le faire passer par vos mains.

— Je vous demande pardon, car, d'abord, on ne vous croirait pas, et puis cela me ferait du tort; car, avec un gouvernement aussi ombrageux que celui de la République, il faut être constamment sur ses gardes, et je suis certain que lorsque je pourrais annoncer cette nouvelle, on ne manquerait pas de me taxer de négligence. Il y a un troisième *parce que*, c'est que, mon cher maître le magistrat ne vous donnerait pas un sequin, et que peut-être il ne vous remercierait même pas. Si vous êtes sûr de cette nouveauté, comme j'aime à vous croire, vous faites un coup de maître en l'adressant au tribunal, car non seulement vous pouvez compter sur de la considération, mais encore sur une gratification pécuniaire qui sera un sûr garant de la considération. Si le fait est vrai, je vous en fais mon compliment de grand cœur; mais si vous êtes dans l'erreur, mon cher, vous êtes perdu; car en induisant en erreur le redoutable, l'infaillible tribunal, en l'exposant à faire une lourde bévue, vous vous en ferez un ennemi irréconciliable. Vous devez bien présumer qu'une heure après que le tribunal des inquisiteurs d'État aura connaissance de votre écrit, le magistrat des cinq sages du commerce en aura une copie.

— Pourquoi une copie?

— Parce que vous vous nommez, et que personne ne doit savoir les noms des confidents de leurs infaillibles et discrètes excellences.

— Je conçois. »

Je fis comme me conseillait mon sage et prudent ami.

Je lui écrivis de suite un billet comme il le voulait et ayant cacheté mon écrit, je l'adressai à M. Marc-Antoine Businello, secrétaire du tribunal, et frère de celui sous la régence de qui je m'étais enfui des Plombs, il y avait alors dix-sept ans.

Le lendemain matin, M. le gouverneur fut ravi d'aise quand je lui annonçai que tout avait été achevé avant minuit. Il m'assura de nouveau que le consul de Venise n'en saurait rien avant le samedi. En attendant, j'étais vraiment affligé de l'inquiétude du consul. Il ne me disait rien par délicatesse, et moi j'étais peiné de ne pouvoir le tranquilliser.

Le samedi, étant au casino, le conseiller Rizzi, tout joyeux, m'annonça cette nouvelle, en me disant que la place de Trieste allait s'enrichir de tout ce que Venise allait perdre dans ce changement. Le consul arriva dans le moment où nous raisonnions sur cette nouveauté ; il nous dit que pour Venise la perte serait minime, et qu'au premier naufrage qui aurait lieu, Trieste perdrait plus que le droit d'entrepôt ne coûtait en dix ans. « En outre, ajouta-t-il, les expéditionnaires allemands perdront tout ce que leur coûtera le voiturage des denrées qui devront rebrousser chemin de la Mezzola à la Lombardie vénitienne et à toutes nos foires. » En un mot, loin de paraître affligé de la nouvelle mesure, le consul ne fit qu'en rire ; mais c'était son métier. Dans toutes les petites places de commerce telles que Trieste, on fait grand cas des petites choses.

J'allai dîner avec le consul qui, se voyant seul avec moi, soulagea son âme et m'avoua ses inquiétudes et ses doutes.

Lui ayant demandé ce que feraient les Vénitiens pour parer le coup :

« Ils feront, me dit-il, des consultations très doctes,

très systématiques, d'après lesquelles ils ne résoudront rien, et les Autrichiens enverront leurs marchandises par où bon leur semblera.

— Mais un gouvernement si sage!

— Ou qui a la prétention de l'être.

— Vous croyez donc qu'il vit sur ce qu'il a été?

— Comme toutes les institutions vermoulues, qui n'ont quelque consistance que par leur importance passée.

La plupart des gouvernements aujourd'hui sont comme ces vieilles digues que la pourriture a ruinées par la base, et qui ne restent en place que par la pesanteur de leur masse. »

Le fait est que le consul devina juste. Il écrivit la nouvelle le même jour au magistrat dont il dépendait, et dans le courant de la semaine suivante, on lui répondit que c'était une chose dont Leurs Excellences étaient déjà instruites depuis plusieurs jours par des voies extraordinaires. On le chargeait de se borner pour le moment à continuer d'informer le magistrat de tout ce qui arriverait à ce sujet.

« Ne vous l'ai-je pas dit, me dit le consul, et ne sais-je pas bien ce qu'il faut penser de la sagesse de nos prétendus sages?

— Je pense qu'ils ne seraient pas mal logés à Bedlam ou à Charenton. »

Ce ne fut que trois semaines après que ce brave homme reçut du secrétaire du tribunal une lettre dans laquelle il lui ordonnait de me remettre une nouvelle gratification de cent ducats d'argent et de me donner dix sequins par mois, pour m'encourager à bien mériter du tribunal.

Dès lors je ne doutai plus de ma grâce dans le courant de l'année; mais je comptais sans mon hôte, car

on ne me l'octroya que l'année suivante, et j'en parlerai en son temps.

Cette nouvelle gratification et les dix sequins par mois me mirent un peu à flot, car ce que j'avais sans cela ne me suffisait pas, parce que certains plaisirs, dont je ne pouvais me passer, me coûtaient beaucoup. Je ne fus point mécontent de me trouver à la solde de ce même tribunal qui m'avait privé de ma liberté, et dont j'avais bravé la puissance. Il me semblait que je triomphais, et mon honneur m'engageait à lui être utile en tout ce qui ne blessait ni les lois de la nature ni le droit des gens.

Un petit événement qui fit rire la ville de Trieste me semble de nature à devoir plaire à mes lecteurs.

C'était au commencement de l'été. Je venais de manger des sardines au bord de la mer, et je rentrais chez moi vers les dix heures du soir, quand je vis entrer dans ma chambre une fille que je reconnus pour la servante du jeune comte Strasoldo.

Ce comte était un fort joli garçon, mais pauvre, comme presque tous les Strasoldo, aimant les plaisirs coûteux et par conséquent ayant force dettes. Il avait un petit emploi de six cents florins par an, et il ne lui était pas difficile de dépenser son traitement en trois mois. Avec cela, il était poli et généreux, et j'avais soupé plusieurs fois chez lui en société de Pittoni. Il avait à son service une Carnioline jolie au possible, que ses amis voyaient, mais que personne n'osait cajoler, parce qu'il en était amoureux et jaloux. Me conformant aux circonstances, je l'avais vue, admirée, louée en présence du maître, que j'appelais heureux de posséder un pareil trésor ; mais je ne lui avais du reste jamais adressé un seul mot.

Strasoldo venait d'être appelé à Vienne, par le comte

Auersperg qui l'aimait, et qui, à son départ, lui avait promis de penser à lui. Il allait être employé en Pologne, en qualité de capitaine de cercle, avait vendu ses meubles, pris congé de tout le monde et se trouvait prêt à partir. Personne ne doutait, à Trieste, qu'il n'emmenât sa belle Carnioline. Je le croyais moi-même, car le matin de ce même jour, j'avais été lui souhaiter un bon voyage. Que l'on se figure donc quelle dut être ma surprise en voyant dans ma chambre, à cette heure, sa jolie servante, elle qui jusqu'alors m'avait à peine regardé!

« Que voulez-vous, ma belle enfant? lui dis-je.

— Vous me pardonnerez, monsieur; mais, ne voulant point partir avec Strasoldo, et ne sachant où me cacher, j'ai pensé que nulle part je ne serais aussi sûre que chez vous. Personne ne pourra deviner que j'y suis, et Strasoldo, ne me trouvant pas, sera obligé de partir seul. Quand il sera loin, je quitterai Trieste et m'en irai retrouver ma famille. Aurez-vous la cruauté de me chasser?

— Non, ma chère.

— Je vous promets que je m'en irai demain, car Strasoldo doit partir à la pointe du jour, comme vous avez pu le voir de vos fenêtres.

— Charmante Leuzica (c'était son nom), personne assurément ne vous refuserait un asile, et moi, qui vous ai toujours trouvée adorable, je vous le refuserais moins que personne. Vous êtes sûre ici, car je réponds qu'aussi longtemps que vous y serez, personne n'y entrera sans votre permission. Je rends grâces au hasard ou à ma bonne fortune qui vous a fait penser à moi; mais, s'il est vrai, comme chacun le dit, que le comte soit amoureux de vous, il ne partira pas, vous le verrez. Il restera au moins toute la journée de demain, dans l'espoir de vous retrouver.

— Il me cherchera sans doute, mais partout excepté ici. Me promettez-vous de ne point m'obliger à partir, quand bien même il devinerait que je suis chez vous?

— Je vous le jure.

— Je suis contente.

— Mais, ma charmante Leuzica, sentez-vous que vous ne sauriez vous dispenser de partager mon lit?

— Si je ne vous incommode pas, j'y consens de bon cœur.

— Vous parlez de m'incommoder, belle Carnioline, mais vous verrez. Allons, vite, déshabillez-vous. Mais où sont vos effets?

— Tout ce que j'ai se trouve dans une petite malle que le comte a déjà fait attacher derrière sa voiture; mais je ne m'en soucie pas.

— Ce pauvre comte, il doit être furieux maintenant.

— Pas encore, car il ne rentrera qu'à minuit. Il soupe avec Mme Bissolotti, qui en est amoureuse. »

Tout en parlant ainsi, Leuzica se désabilla et se mit au lit. En un instant, je fus à côté d'elle, et après un dur régime de huit mois, je passai dans ses bras une nuit délicieuse; car depuis Lia, je n'avais eu que des plaisirs passagers qui ne durent qu'un quart d'heure et dont l'arrière-goût n'a jamais rien d'agréable.

Leuzica était une beauté parfaite, digne de régner dans un Parc-aux-Cerfs; et si j'avais été riche, j'aurais fait maison pour la garder à mon service.

Ne nous étant réveillés qu'à sept heures, elle se leva et, voyant la voiture à la porte de Strasoldo, elle me dit d'un air triste que j'avais deviné.

Je la consolai, en l'assurant qu'elle était maîtresse de rester chez moi autant qu'elle voudrait.

J'étais fâché de n'avoir pas un cabinet, car je ne pouvais la cacher au garçon qui devait nous apporter le café.

Nous nous passâmes de déjeuner, mais il fallait que je songeasse au moyen de lui porter à manger. Je croyais avoir assez de temps pour cela ; on va voir que je me trompais.

Sur les dix heures, je vis Strasoldo et Pittoni son ami entrer à l'auberge où j'étais logé. Ayant ouvert ma porte, je les vis qui parlaient à mon hôte. Un moment après, ils entrèrent au casino, puis je les vis entrer, sortir de plusieurs appartements et à tous les étages.

Devinant ce que ce devait être, je dis à Leuzica, en riant, qu'on la cherchait, et que sans doute on viendrait bientôt nous faire visite.

« Vous vous souviendrez de votre promesse, n'est-ce pas ? me dit-elle.

— Vous pouvez être tranquille. »

Rassurée par le ton positif de mes dernières paroles, et sentant parfaitement que je ne pouvais point leur défendre ma porte sans leur faire deviner la vérité : « Eh bien ! dit-elle, qu'ils viennent ; ils n'ont rien à gagner. »

Les entendant venir, je sortis et, fermant ma porte sur moi, je les priai de m'excuser si je ne pouvais pas les inviter à entrer, ayant chez moi un morceau de contrebande.

« Dites-moi seulement, me dit Strasoldo, d'un air à faire pitié, si ce n'est pas ma chère Carnioline que vous avez. Nous sommes sûrs qu'elle est entrée cette nuit dans cette auberge, car la sentinelle qui est à la porte l'y a vue entrer vers les dix heures.

— C'est un fait très exact ; la belle Carnioline est dans ma chambre, et je lui ai donné ma parole que personne ne lui fera violence ; or vous pouvez être sûr que je lui tiendrai ma promesse.

— Je ne veux certes lui faire aucune violence, mais je suis certain qu'elle viendra de bon gré si je puis lui parler.

— Je vais lui demander si elle consent à vous voir Attendez. »

Leuzica avait tout entendu, l'oreille collée contre la porte ; et, dès que j'eus ouvert, elle me dit que je pouvais laisser entrer.

Dès que Strasoldo parut, elle lui demanda d'un ton fier si elle avait contracté quelque obligation envers lui ; s'il pouvait l'accuser d'avoir, dans son service, détourné quelque chose à son profit et si elle n'était pas libre de le quitter ?

Le pauvre comte lui répliqua avec douceur que, tout au contraire, c'était lui qui lui devait une année de ses gages et qu'il était en possession de tous ses effets : mais qu'elle avait tort de le quitter ainsi sans aucune raison.

« Je n'ai d'autre raison que ma volonté, mais elle est bien décidée. Je ne veux pas aller à Vienne. Il y a huit jours que je vous l'ai dit. Si vous êtes honnête homme, vous me laisserez ma malle et, quant à mes gages, si vous n'avez point d'argent maintenant, vous me les enverrez à Laybach chez ma tante. »

Strasoldo me fit réellement pitié, car, après être descendu aux plus humbles prières, il se mit à pleurer comme un enfant. Cela me dégoûtait ; mais Pittoni faillit m'impatienter quand il se permit de dire que je devais chasser de ma chambre une pareille drôlesse.

« Vous n'êtes pas fait, lui dis-je d'un ton ferme, pour m'apprendre à faire mon devoir ; et puisque j'ai reçu cette jeune femme chez moi, vous devriez un peu plus modérer vos expressions. »

Me voyant monté, il changea de ton et me dit, en riant, s'il était possible que j'en fusse devenu amoureux en si peu de temps.

Strasoldo, l'interrompant, dit qu'il était bien sûr qu'elle n'avait point couché avec moi.

— C'est ce qui vous trompe fort, dit Leuzica, en l'interrompant à son tour, car il n'y a qu'un lit, et je n'ai point couché par terre. »

Ne pouvant rien obtenir ni par prières ni par reproches, ils s'en allèrent vers midi, et ma jolie Carniolline s'évertua en remerciements.

Le mystère étant alors dévoilé, je fis servir à dîner pour deux et, comme la voiture du comte était toujours en évidence, je lui promis de rester avec elle, sans la quitter un moment, aussi longtemps que Strasoldo serait à Trieste.

A trois heures, le consul de Venise vint me dire que le comte était allé se recommander à lui, pour qu'il tâchât de me persuader à lui rendre sa chère Leuzica.

« Vous devez, mon digne consul, vous adresser à elle-même, car elle n'est point ici par ma captation, mais par son désir. »

Quand mon respectable ami sut la vérité, qu'il entendit de la bouche de la jeune fille, il nous laissa, en disant que nous avions raison tous deux.

Vers le soir, un commissionnaire vint porter dans ma chambre la malle de la jeune fille qui, dans cet instant, se montra touchée, mais non point repentante.

Leuzica soupa avec moi et partagea ma couche pour la seconde fois, et le comte partit enfin à la pointe du jour.

Dès que je fus certain de son départ, je pris une voiture et conduisis ma charmante Leuzica jusqu'à deux postes, sur le chemin de Laybach, où, après avoir bien dîné avec elle, je la laissai chez une femme de sa connaissance.

Tout le monde à Trieste approuva ma conduite, et Pittoni même me dit qu'à ma place il se serait comporté comme moi.

Quant au pauvre Strasoldo, il finit mal. Ayant été employé à Léopol et y ayant contracté des dettes, il se rendit coupable de péculat, et, pour éviter de payer sa félonie de sa tête, il se sauva en Turquie, où il prit le turban.

Vers le temps dont je parle, le général vénitien de Palmanova, patricien de la famille de Rota, étant venu à Trieste faire une visite au président-gouverneur, comte de Wagensberg, était accompagné du procurateur Erizzo. Dans l'après-dîner, le comte me présenta à Leurs Excellences, qui se montrèrent fort surprises de me voir à Trieste.

Le procurateur m'ayant demandé si je m'amusais aussi bien que je le faisais à Paris seize ans auparavant, je lui répondis que les seize années de plus et les cent mille francs de moins me forçaient à un autre genre de vie.

Tandis que nous causions, le consul entra pour annoncer que la felouque était prête. Mme de Lantieri, secondée du comte son père, me dit que je devais être de la partie. Les trois nobles Vénitiens présents (le troisième m'était inconnu) firent chorus.

Après avoir fait une révérence de tête qui ne disait ni oui ni non, je demandai au consul ce que c'était que cette partie en felouque. Il me répondit qu'il s'agissait d'aller voir un vaisseau de guerre vénitien qui se trouvait à l'ancre à l'entrée du port, et dont Son Excellence, que je voyais là, était le gouverneur. Je dis alors à l'aimable comtesse, d'un air riant, quoique modeste, qu'un devoir d'ancienne date me forçait à me priver du bonheur de lui faire ma cour en cette partie. Il m'est défendu, madame, de mettre les pieds en pays vénitien.

Les *oh! oh!* furent alors unanimes.

« Vous n'avez rien à craindre. Vous êtes avec nous.

Nous sommes d'honnêtes gens, et votre doute est même offensant.

— Tout cela est bel et bon, messieurs et madame, et je cède volontiers si quelqu'un d'entre Vos Excellences peut m'assurer que les inquisiteurs d'État ne sauront pas, et peut-être dès demain, que j'ai eu la hardiesse de prendre part à cette belle partie, qui d'ailleurs m'honore infiniment. »

Ces mots rendirent tout le monde muet : chacun se regardait, et personne n'osait hasarder une objection.

Le noble gouverneur du vaisseau, dont je n'avais pas l'honneur d'être connu, s'approcha alors et s'entretint tout bas avec les autres pendant quelques minutes ; puis ils partirent.

Le lendemain, le consul me dit que le gouverneur du vaisseau m'avait trouvé très prudent d'avoir décliné le plaisir d'être de la partie, car si par hasard on lui eût dit mon nom et mes griefs tandis que j'aurais été sur le bâtiment, il aurait cru de son devoir de me retenir à son bord.

Quand je rendis au gouverneur de Trieste ce que le consul m'avait dit, il me répondit sérieusement qu'il n'aurait pas permis au vaisseau de lever l'ancre.

Ayant vu le même soir le procurateur Erizzo, il me félicita de ma prudence et me dit qu'il aurait soin que cela parvînt à la connaissance du tribunal comme une marque de mon respect pour ses décisions, ce qui ne pourrait qu'accélérer une résolution favorable à mes vœux.

Je vis ces jours-là à Trieste une des plus belles Vénitiennes qui fissent parler alors. Elle y était venue en partie de plaisir avec plusieurs de ses adorateurs. Elle était de la famille patricienne Bon et avait épousé un comte Romili de Bergame, qui lui laissait une liberté

entière, tout en étant son meilleur ami. Elle traînait à son char le général comte Bourghausen, vieux et goutteux, fameux roué, panier percé, qui avait fait faux bond à Mars depuis une dizaine d'année, pour consacrer plus librement le reste de sa vie à Vénus. Cet homme, d'un caractère charmant et plein d'expérience, resta à Trieste et voulut faire ma connaissance. Dix ans plus tard, il me fut utile, ainsi que mes lecteurs le verront dans le tome suivant, qui sera peut-être le dernier.

CHAPITRE XV

Aventures de Trieste. — Je sers bien le tribunal des inquisiteurs d'État de Venise. — Mon voyage à Gorice et mon retour à Trieste. — Je retrouve Irène devenue actrice et habile aux jeux de hasard.

L'envie étant venue aux dames triestines d'essayer leurs talents à jouer la comédie française, elles me choisirent pour directeur et régulateur général. Je fus chargé, non seulement du choix des pièces, mais encore de celui des acteurs des deux sexes et de la distribution des rôles. Ce fut une besogne qui me donna des peines infinies et qui ne me valut point les plaisirs dont je m'étais flatté.

Toutes mes actrices étant novices dans les jeux scéniques, je dus les dresser, courir journellement de l'une à l'autre pour leur faire répéter les rôles qu'elles devaient apprendre par cœur, ce dont elles ne purent venir à bout, tant leur mémoire était revêche, faute d'avoir été exercée. On sait, que généralement, si une révolution est nécessaire en Italie, c'est dans le domaine de l'éducation et surtout de l'instruction féminine. Les meilleures fa-

milles, à bien peu d'exceptions près, se contentent d'enfermer leurs filles dans un couvent pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'elles passent dans les bras d'un époux que souvent elles voient pour la première fois la veille ou le jour de leur mariage, qu'elles n'ont jamais eu le temps de connaître, et qui souvent leur demeure indifférent toute la vie. Aussi, de part et d'autre, se dédommage-t-on d'une union hasardeuse par le sigisbéisme ; et l'on peut dire, sans se tromper, qu'en Italie, dans ce qu'on appelle en France la bonne société, les lignées sont purement conventionnelles ; aussi bien fin le grand seigneur qui pourrait dire : *Je me nomme comme mon père.*

Or dans les couvents et surtout dans ceux de notre belle Italie, que peuvent apprendre les jeunes filles ? Quelques exercices de piété, des momeries, peu de religion, beaucoup d'intrigues, de dissimulation ; des coutumes perverses, souvent beaucoup de libertinage, de coquetterie : un peu de lecture, d'écriture, mille jolis ouvrages sans utilité, si ce n'est un peu de musique et de dessin ; point d'histoire, point de géographie ni de mythologie ; presque point de calcul, et rien de ce qui fait une bonne épouse, une bonne mère.

Quant aux langues étrangères, c'est porte close, et y pensât-on, la douceur de notre belle langue italienne en rendrait l'acquisition extrêmement difficile, et d'autant plus que l'habitude du *dolce far niente* est un obstacle à toute étude un peu assidue.

Je me suis laissé aller à écrire ces vérités, comme par acquit de conscience et malgré mon amour-propre national. Je sais bien que si jamais quelques-unes de mes belles compatriotes viennent à me lire et à me comprendre, elles me jetteront la pierre ; mais que me fera leur colère ? Je ne serai plus alors, puisque lorsque mes mémoires ver-

ront le jour, j'aurai cessé de le voir : et puis, ne sais-je pas que trop que je ne puis plus leur plaire?

Je reviens au théâtre.

N'ayant pu parvenir à loger convenablement les rôles dans le cerveau de mes actrices, je me résolus à devenir leur souffleur, et j'appris par expérience tout ce que ce métier a d'ingrat.

Un souffleur exerce un métier de galérien ; les acteurs n'avouent jamais les obligations qu'ils peuvent lui avoir et l'accusent de toutes les fautes qu'ils font.

Un médecin en Espagne est à peu près à la même condition que les souffleurs ; car, si son malade guérit, c'est par la protection de tel ou tel saint, et s'il meurt, ce n'est jamais que par l'effet des remèdes qu'il a prescrits.

Un belle négresse qui servait la plus jolie de mes actrices et pour laquelle j'avais les plus grandes attentions, me dit un jour quelque chose difficile à oublier.

« Je ne comprends pas, me dit-elle, comment vous pouvez être si amoureux de ma maîtresse, elle qui est *blanche comme le diable*.

« Et n'avez-vous jamais aimé un blanc? lui dis-je.

« Si, me répliqua la morone, mais c'était parce que je n'avais pas de nègre, auquel j'aurais certainement donné la préférence. »

A quelque temps de là, cette négresse se donna à moi, car elle m'avait rendu curieux ; et à cette occasion je connus la fausseté de la sentence *Sublata lucerna nullum discrimen inter feminas* ; car même *sublata lucerna*, un homme doit reconnaître si la femme est noire ou blanche.

Il n'est pas douteux, selon moi, que les nègres ne soient une espèce parfaitement distincte de la nôtre, et ce qui les distingue essentiellement, indépendamment de la couleur, c'est qu'une Africaine instruite est mai-

tresse de ne pas concevoir pendant l'accouplement, mais encore de concevoir mâle ou femelle, à son gré. Si mes lecteurs ne croient point cette assertion, ils auront raison, parce que, selon notre nature, la chose est incroyable ; mais ils cesseraient d'être incrédules, si je leur faisais connaître la théorie de cette science mégalanthropogénésique des négresses.

Le comte de Rosenberg, grand chambellan de l'empereur, devenu prince depuis et mort il y a un an, vint à Trieste pour son plaisir, en compagnie de l'abbé Casti, que j'avais envie de connaître, à cause de certains petits poèmes fort impies dont il était l'auteur.

Mon attente ne fut point remplie, car au lieu d'un homme d'esprit, je ne trouvai dans cet abbé qu'un ignorant audacieux, très impudent, et qui n'avait d'autre mérite qu'une très grande facilité de versification.

Le comte Rosenberg le conduisait avec lui, parce qu'il lui était utile comme bouffon et comme pourvoyeur de filles ; deux fonctions bien adaptées à la bassesse de son caractère, mais peu convenables à sa qualité ecclésiastique. La syphilis ne lui avait pas encore rongé la luette dans ce temps-là.

J'ai appris que ce déhonté libertin, cet ignorant et impudique rimeur venait d'être nommé poète de l'empereur. Quelle succession déshonorante pour la mémoire du grand Métastase, homme qui n'avait aucun vice, qui possédait toutes les vertus, et qui était orné des plus belles connaissances !

Quant au métier de poète que Casti fait, il ne possède ni la noblesse de langue, ni l'entente du théâtre dramatique. Cette assertion est constatée par deux ou trois opéras-comiques qu'il a faits, et où l'on ne trouve que de plates bouffonneries mal cousues. Dans l'une de ces pièces, la calomnie abonde, tant à l'égard du roi Théo-

dore que de la République de Venise, qu'il tourne en dérision par les mensonges les plus pitoyables.

Dans une autre pièce qu'il a intitulée *la Grotte de Trophonius*, Casti est devenu la risée de tous les gens de lettres, en faisant un étalage baroque d'une érudition sans objet, puisqu'elle ne contribue en rien ni au comique ni à la marche de son drame.

Parmi les gens de qualité qui vinrent à Gorice pour jouir de la comédie française que l'on représentait dans la maison du baron de Kœnigsbrunn, dont l'épouse, née comtesse Almis, femme charmante, jouait les premiers rôles, je connus un comte Torriano qui eut le talent de me persuader d'aller passer l'automne avec lui à une maison de campagne qu'il avait à six milles de Gorice.

Si je m'en étais rapporté à mon génie, je n'y serais pas allé.

Ce comte n'avait pas encore trente ans et n'était point marié. Sans être joli de figure, on ne pouvait point dire qu'il fût laid, malgré sa physionomie patibulaire, sur laquelle on lisait : *cruauté, déloyauté, trahison, orgueil, brutalité sensuelle, haine* et *jalousie*. Cet affreux mélange me fit croire que je me trompais, et que la marchandise valait mieux que l'enseigne. Une invitation fort gracieuse ne me semblait pas justifier les caractères horribles que sa figure présentait aux yeux.

M'étant informé de lui avant de m'engager par une promesse, personne ne m'en dit que du bien. On me dit seulement qu'il aimait le beau sexe et qu'il devenait féroce quand il s'agissait de venger un affront que quelqu'un lui aurait fait; mais, ne trouvant point ces qualités indignes d'un gentilhomme, je lui donnai ma promesse et il me dit qu'il m'attendrait à Gorice le premier jour de septembre, et que le lendemain nous partirions pour Spessa : c'était le nom de sa terre.

En conséquence de mon engagement avec ce Torriano, je pris congé de tout le monde pour une couple de mois, et notamment du comte de Wagensberg, qui était alors sérieusement malade du mal que l'on guérit facilement par le mercure, quand il est administré par une main habile, mais qui donne la mort au malade quand il tombe en de mauvaises mains. Le pauvre comte eut ce malheur, car il mourut un mois après mon départ.

Je partis donc de Trieste le matin, et ayant dîné à Proseco, j'arrivai de bonne heure à Gorice et j'allai descendre à la maison du comte Louis Torriano. Il n'était pas chez lui, mais on me laissa décharger mon petit équipage quand j'eus dit que le comte m'avait invité, et je me rendis chez le comte Torres, où je restai jusqu'à l'heure du souper.

Revenu chez mon nouvel hôte, on me dit qu'il était allé à la campagne, dont il ne reviendrait que le lendemain, et qu'en attendant on avait porté mes effets à l'auberge de la poste où mon souper était commandé, ainsi qu'une chambre.

Fort étonné, je me rendis à l'auberge, où je me trouvai mal logé et mal nourri : n'importe. Jugeant que le comte n'avait pas pu me loger chez lui, je ne le trouvai fautif que de ne pas m'en avoir prévenu. Je ne pouvais pas deviner qu'un gentilhomme qui a maison et qui invite quelqu'un n'a pas une chambre à lui donner.

Le lendemain matin, le comte Torriano vint me voir, me remercia de mon exactitude, se félicitant du plaisir que lui promettait ma société à sa terre de Spessa, et me dit qu'il regrettait beaucoup que nous ne pussions partir que le surlendemain, parce que le jour suivant, c'est-à-dire le lendemain de celui où nous étions, le tribunal devait prononcer son jugement dans un procès qu'il avait avec un vieux fermier fripon, qui non seulement,

étant son débiteur, ne voulait pas le payer, mais qui en outre avait formé des prétentions.

« Eh bien! lui dis-je, j'irai entendre les avocats, et ce sera pour moi une partie de plaisir. »

Un instant après, il s'en alla, non seulement sans me demander où je dînais, mais encore sans la moindre excuse de n'avoir pu me loger chez lui.

Mon esprit était en campagne ; je faisais mille suppositions, et je finis par me figurer que, dans sa manière de voir, il se pouvait que j'eusse tort d'être allé descendre chez lui de but en blanc, sans l'en prévenir.

« Allons, Casanova, me dis-je, il se peut que tu te sois trompé. La connaissance de l'homme est un gouffre sans fond. Je croyais l'avoir assez étudié pour bien le connaître, mais mon expérience est en défaut. Étudions encore, et tout ne sera pas perdu. En effet le comte m'a invité à sa campagne : à bien prendre, étant en ville, le cher homme ne me doit rien. Patience! nous verrons bien. C'est peut-être aussi par un sentiment de délicatesse qu'il ne m'en a rien dit. Je serais fâché d'avoir, dans ses idées, commis la faute de ne pas lui avoir fait mes excuses, quoique, dans ma façon de voir et selon les usages reçus, je sois loin de lui rien devoir. »

Ayant dîné seul, je passai l'après-midi à faire des visites, et le soir, soupant chez le comte Torres, je parlai du plaisir que je me promettais le lendemain à entendre l'éloquence des avocats de Gorice.

« Je m'y trouverai aussi, me dit le comte, car je suis fort curieux de voir la mine que fera Torriano, si le paysan gagne. Je connais l'affaire, continua Torres, et chacun sait que Torriano ne peut perdre, à moins que le livre qu'il a présenté, et en vertu duquel le paysan semble débiteur, ne soit faux. A son tour, le paysan doit gagner, à moins que la majeure partie des quittances du

comte Torriano ne soient fausses. Le paysan a déjà perdu en première et seconde instance ; mais il en a toujours appelé, en payant les frais ; et notez qu'il est pauvre. S'il perd demain, non seulement il sera ruiné, mais encore condamné aux galères ; mais s'il gagne, je plains Torriano, car alors ce serait lui qui mériterait les galères, ainsi que son avocat, qui les a déjà méritées maintes fois. »

Comme je savais que le comte Torres passait pour mauvaise langue, son discours ne me fit aucune impression, mais il augmenta ma curiosité. Aussi le lendemain fus-je un des premiers à la salle d'audience, où je vis les juges, les deux parties contendantes et leurs avocats respectifs. Celui du paysan était un homme vieux à la mine probe, tandis que celui du comte avait l'air effronté d'un coquin. Le comte était auprès de lui ; son air était dédaigneux, et son sourire, expression de l'orgueil, semblait dire que c'était par caprice qu'il consentait à s'abaisser jusqu'à se compromettre avec un misérable sur lequel il avait déjà deux fois remporté la victoire.

— Le paysan, ayant auprès de lui sa femme, un fils et deux filles faites pour gagner tous les procès de la terre, avait l'air modeste, mais calme et assuré, qui indique la résignation et la bonne conscience.

Je m'étonnais que cette famille intéressante eût pu perdre deux fois, et leur cause me sembla imperdable, tant ils m'inspirèrent un intérêt exempt de toute arrière-pensée.

Ces braves gens étaient mal vêtus, et à leurs regards modestes, à leurs paupières abaissées, on lisait qu'ils étaient victimes de l'oppression.

Chaque avocat pouvait parler deux heures.

Celui du paysan, l'avocat honnête homme, ne parla qu'environ trente minutes qu'il employa à mettre devant les juges le livre des quittances approuvées par la signa-

ture du comte jusqu'au jour où il lui donna son congé, parce que, père honnête homme, il n'avait pas voulu permettre à ses filles d'aller chez lui : puis, continuant à parler sans emphase et avec le plus grand calme, il mit sous les yeux des juges le livre que le comte avait présenté, et d'après lequel le paysan devenait son débiteur, et démontra l'exactitude de la déclaration des jurés, c'est-à-dire que toutes les quittances prétendues de son client étaient fausses. Il démontra en outre des anachronismes et des parachronismes de tous les côtés, et finit par dire que son client était en état, moyennant une procédure criminelle, de faire connaître à la justice les deux faussaires payés par le comte, auteurs des infâmes paperasses que l'avocat de sa partie adverse osait présenter au magistrat pour tromper sa religion et ruiner une honnête famille, dont le seul défaut était d'être pauvre. Il conclut en demandant le remboursement des frais faits et à faire, et un juste dédommagement pour perte de temps et atteinte portée à la réputation de son honnête client.

La harangue de l'avocat de mon cher comte aurait duré plus de deux heures, si le juge ne lui eût imposé silence. Il n'y a sortes d'injures qu'il ne se permît contre l'avocat, contre les experts et contre le paysan, qu'il apostropha plusieurs fois, en lui disant qu'il irait le voir aux galères, où il ne ferait pitié à personne.

Pendant ces longs débats, je me serais fort ennuyé, si j'eusse eu le malheur d'être aveugle, tandis qu'avec mes bons yeux je m'amusai beaucoup, occupant mes regards à scruter les physionomies. Celle de mon cher hôte, vrai tartufe d'impudence, resta toujours intrépide et riante.

Après la plaidoirie, nous nous retirâmes ensemble dans une salle attenante pour y attendre la sentence.

Le paysan et sa famille étaient dans un coin, isolés, affligés, n'ayant aucun flatteur ami, ni ennemi couvert ; tandis que le comte Torriano était entouré d'une douzaine de personnes qui, à l'envi, lui cornaient aux oreilles que sa cause était si belle, qu'il ne pouvait pas la perdre, mais que si cette extravagance arrivait, il devait payer, en obligeant le paysan à prouver le crime de faux.

J'écoutais tous ces propos dans un profond silence, me sentant beaucoup plus de sympathie morale pour le paysan, qui me semblait honnête homme, que pour mon hôte, que j'étais assez porté à croire un bélître, quoique je me donnasse bien de garde d'en souffler mot.

Le comte Torres, ennemi juré de la prudence, me demanda ce que j'en pensais, et je lui dis, dans un *aparté*, que le comte devait perdre, quand même il aurait raison, à cause de l'infâme harangue de son défenseur, qui méritait qu'on lui coupât les oreilles, ou qu'on le tînt six mois au pilori.

« Et le client aussi, dit Torres assez haut; mais personne n'avait entendu ce que j'avais dit. »

Après une heure d'attente, le greffier du magistrat entra avec deux papiers à la main ; il donna le premier à l'avocat du paysan et l'autre à celui de Torriano, qui, après l'avoir lu, partit d'un grand éclat de rire et le lut à haute voix.

Le tribunal le condamnait à reconnaître le paysan pour son débiteur, à payer tous les frais et à lui donner, comme dommages et intérêts, une année de gages, réservant au paysan d'en appeler *ad minimum*, en vertu d'autres griefs qu'il pourrait représenter à la justice.

L'avocat parut triste, mais Torriano le consola en lui donnant six sequins, et tout le monde partit.

Resté seul avec le condamné, je lui demandai s'il en appellerait à Vienne.

« Mon appel sera d'une autre sorte, » me répondit-il.

Je ne crus pas devoir m'informer du sens qu'il donnait à ces paroles.

Nous partîmes de Gorice le lendemain matin. Mon hôte, en me donnant mon compte, me dit qu'il avait reçu ordre du comte de ne point insister, si par hasard, je ne voulais pas payer, car alors il payerait lui-même.

Je trouvai cela singulier, mais je ne fis qu'en rire. Cependant les trois ou quatre échantillons que je venais d'avoir de son caractère me firent juger que j'allais passer six semaines avec un original dangereux.

Nous arrivâmes à Spessa en moins de deux heures, et je trouvai, sur une petite éminence, une grande maison que rien ne distinguait sous le rapport architectural. Nous montâmes à son appartement, qui n'était ni bien ni mal meublé ; puis, après m'avoir fait voir tous les autres, il me conduisit au mien : c'était une chambre au rez-de-chaussée, mal meublée, mauvais air et peu éclairée.

« Voici, me dit-il, la chambre qu'affectionnait feu mon père, qui, comme vous, faisait ses délices de l'étude. Vous pouvez être sûr d'y jouir d'une entière liberté, car vous n'y verrez personne. »

Nous dînâmes fort tard, et par conséquent ce jour-là on ne soupa point. Je trouvai le manger passable, ainsi que le vin, et la société d'un prêtre qui lui servait de facteur, et qui, par contrat, devait être son commensal quand il se trouvait à Spessa, ne me sembla point mauvaise ; mais une chose qui me choqua, ce fut que, mangeant lui-même très vite, il osa me dire, en riant, à la vérité, que je mangeais trop lentement.

Quand nous sortîmes de table, il me dit qu'il avait

beaucoup à faire et que nous nous reverrions le lendemain.

Je descendis dans ma chambre pour mettre mes affaires en ordre et disposer mes papiers. Je travaillais alors au second volume de l'histoire des troubles de la Pologne.

A la chute du jour, je sortis pour aller demander de la lumière, et un domestique m'apporta une seule chandelle.

Je trouvai cela indigne, car on me devait des bougies ou tout au moins une lampe. Je me contins cependant et me contentai de demander au domestique si quelqu'un d'entre eux avait été affecté à mon service.

« Monsieur notre maître, me dit-il, ne nous a donné aucune instruction à votre égard, mais il va sans dire que nous serons à votre service quand vous nous appellerez. »

C'eût été une corvée, car pour trouver quelqu'un j'aurais dû courir la maison, parcourir la cour et sortir même dans la rue ; car il n'y avait point de sonnette.

« Et qui fera ma chambre ? lui dis-je.

— Ce sera l'affaire de la servante.

— Elle a donc une clef particulière ?

— Monsieur, elle n'en a pas besoin, car votre porte n'a point de serrure ; mais la nuit vous pourrez vous enfermer en tirant le verrou. »

Soit dépit, soit bonne humeur, il me vint envie de rire, car la chose ne pouvait pas aller ainsi. J'eus cependant la constance de ne rien dire.

Le laquais étant parti, je me mis à l'ouvrage ; mais une demi-heure après, j'eus le petit malheur d'éteindre ma lumière en la mouchant. Ne pouvant courir la maison dans l'obscurité, puisque je n'en connaissais pas assez les êtres, plus disposé à jurer qu'à rire, je me vis forcé de me coucher à l'obscur.

Par bonheur, le lit était bon, et, comme je ne m'y attendais pas, cela me calma un peu et je dormis parfaitement.

Le matin, ne voyant personne, je me levai, et ayant enfermé mes papiers, j'allai, en robe de chambre et en bonnet de nuit, donner le bonjour à mon amphitryon. Je le trouvai sous le peigne de son second laquais, qui lui servait de valet de chambre. Après lui avoir dit que j'avais bien dormi, je lui dis que je venais déjeuner avec lui ; il me répondit assez poliment qu'il ne déjeunait jamais, et qu'il me priait de ne pas m'incommoder le matin, en allant chez lui, parce qu'il était toujours occupé avec des paysans, qui étaient tous voleurs. Puis il ajouta que, puisque j'avais la coutume de déjeuner, il ferait dire au cuisinier de me préparer du café quand je voudrais.

« Vous aurez aussi la bonté d'ordonner à votre domestique de me donner un coup de peigne après qu'il vous aura servi.

— Je m'étonne que vous n'ayez pas amené un domestique.

— Si j'avais pu deviner que le petit besoin que je puis avoir d'un domestique qui peigne, dans un village où il n'y a point de perruquier, pourrait vous gêner, je m'en serais procuré un.

— Cela ne me gênera pas, mais vous serez gêné ; car vous vous impatienterez souvent à l'attendre.

— J'attendrai volontiers. Une chose qui m'est nécessaire, c'est une clef à la porte de ma chambre, car j'ai des papiers dont je dois répondre, et je ne puis pas les enfermer dans ma malle toutes les fois que j'ai besoin de sortir.

— Tout est sûr chez moi.

— Je le suppose ; mais vous sentez qu'il serait ridi-

cule que vous dussiez me répondre d'une lettre qui pourrait me manquer. Cela pourrait me désoler et pourtant je ne vous le dirais pas. »

Il ne me répondit pas d'abord; puis, à cinq minutes d'intervalle, il ordonna à son laquais friseur de dire au prêtre de faire mettre une serrure à la porte de ma chambre et de m'en remettre la clef.

Pendant qu'il réfléchissait, je vis sur sa table de nuit une bougie avec son éteignoir, et un livre. M'en approchant, je lui demandai, comme l'exigeait la politesse, si je pouvais regarder quelle était la lecture qui lui procurait un bon sommeil. Il me répondit avec politesse qu'il me priait de ne pas toucher ce livre. Je m'en éloignai promptement, lui disant avec un sourire que j'étais sûr que c'était un livre de prières, mais que je lui promettais de ne communiquer mon soupçon à personne.

« Vous avez deviné, » me répondit-il en riant.

Je le quittai poliment, en le priant de m'envoyer son domestique et une tasse de café, de chocolat ou de bouillon, n'importe.

Piqué de procédés si nouveaux pour moi, et principalement de la misérable chandelle de suif, tandis qu'il usait de la bougie, je rentrai dans mon taudis en faisant des réflexions sérieuses. Mon premier mouvement me portait à repartir sans délai, car, quoique je ne fusse le maître que d'une cinquantaine de ducats, j'avais le cœur aussi haut que lorsque j'étais riche. Je rejetai néanmoins ce parti, parce que je ne voulais pas avoir l'air de mettre les torts de mon côté, en lui faisant un affront sanglant.

Considérant l'affreuse chandelle comme le seul grand grief, je me décidai à demander au laquais s'il n'avait pas reçu ordre de me servir des bougies. Cette question

m'était nécessaire, car il pouvait se faire que ce fût une faute ou une friponnerie du laquais.

Il vint une heure après, m'apportant une tasse de café, tout versé et sucré à sa façon ou à celle du cuisinier qui l'avait fait. Ne voulant pas y toucher, parce qu'il me dégoûtait, je le laissai là, en lui disant, avec un éclat de rire (car il fallait ou rire ou lui jeter le café à la figure), que ce n'était pas ainsi que l'on servait, et je me disposai à me faire coiffer.

N'en pouvant plus, je lui demandai pourquoi il m'avait apporté une mauvaise chandelle de suif au lieu de deux bougies.

« Monsieur, me répondit modestement l'honnête serviteur, je n'ai pu vous servir que ce que le prêtre m'a donné ; c'est lui qui tient tout : j'ai reçu une seule bougie pour mon maître et une chandelle pour vous. »

J'étais confus d'avoir fait de la peine à ce pauvre diable, je ne répliquai pas ; mais, me figurant que le prêtre pourrait vouloir se faire un mérite de son économie auprès du comte, ou bien économiser pour son profit, je décidai que je l'interrogerais le jour même pour savoir à quoi m'en tenir.

Dès que je fus habillé, prenant la clef des champs, je sortis pour aller promener ma mauvaise humeur. Je rencontrai le prêtre-factotum qui venait de chercher le serrurier. Il me dit que, n'ayant point de serrure prête, il allait faire placer à ma porte un cadenas dont il me donnerait la clef.

« Pourvu que je puisse fermer, lui dis-je, n importe le moyen. »

Et je revins sur mes pas, afin d'être présent à l'opération.

Tandis que le serrurier martelait, je demandai au prêtre pourquoi il m'avait envoyé une chandelle et non une ou deux bougies.

« Je n'aurais jamais osé, monsieur, sans l'ordre exprès du comte.

— Mais est-ce que cela ne va pas sans dire?

— Partout ailleurs, oui; mais ici, rien ne va sans dire. C'est moi, à la vérité, qui achète les bougies, et il me les paye, sans crainte de se tromper; car la bougie est sur la carte, chaque fois qu'il lui en faut une.

— Vous pouvez donc, monsieur l'abbé, m'en céder une livre moyennant le prix que vous les payez?

— C'est le moindre plaisir que je puisse vous faire, et cependant je ne saurais me dispenser de le dire à M. le comte; car vous sentez....

— Oui, je sens tout, mais je m'en moque. »

Lui ayant remis le prix d'une livre de bougies, j'allai me promener, après avoir su de lui-même qu'on dînait à une heure. Je fus exact, mais que l'on juge si je dus être surpris lorsqu'en rentrant à midi et demi on m'annonça que le comte était à table depuis une demi-heure!

Ne sachant d'où pouvaient dériver toutes ces impertinences, je me modérai encore et j'entrai en disant que l'abbé m'avait dit qu'on dînait à une heure.

« C'est vrai ordinairement, répondit le comte; mais aujourd'hui, voulant aller faire des visites à des voisins et vous y présenter, j'ai voulu dîner à midi. Vous aurez le temps de dîner tout de même. »

Alors il ordonna qu'on remît sur la table tous les plats qu'on avait desservis.

Sans lui répondre, mais affectant une bonne humeur que j'étais loin d'avoir, je mangeai des mets qui se trouvaient encore sur la table, refusant de toucher à tous ceux qu'on rapporta. Il me sollicita en vain de faire honneur à la soupe, au bouilli, aux entrées; j'insistai dans mon refus, lui disant que je me punissais ainsi quand

je faisais la faute d'arriver trop tard à tout dîner de seigneur.

Continuant à dissimuler ma mauvaise humeur, je montai en voiture avec lui pour l'accompagner aux visites qu'il voulait faire. Il me conduisit, à une demi-lieue, chez le baron del Mestre, qui passait toute l'année à la campagne, tenait bonne maison, avait nombreuse famille, et où tout était gai et aimable.

Le comte y passa toute la journée, remettant à un autre jour, les visites qu'il voulait faire, et le soir nous retournâmes à Spessa, où le prêtre, peu d'instants après notre retour, me rendit l'argent que je lui avais remis pour la livre de bougies, me disant que le comte avait oublié de le prévenir que je devais être servi comme un autre lui-même.

Bien ou mal, la faute était réparée, et je fis semblant de prendre cela pour de l'argent comptant.

On servit un souper comme si on n'avait pas dîné, et mangeant comme quatre, tandis que le comte ne mangeait presque rien, je lui dis qu'il avait beaucoup d'esprit.

Le laquais qui me conduisit à ma chambre me demanda pour quelle heure j'ordonnais mon déjeuner, et le lui ayant dit, il fut exact, et cette fois le café était dans la cafetière et le sucre à part.

Le valet coiffeur vint me coiffer, la servante vint faire ma chambre : tout était changé, et je crus lui avoir appris à vivre. « J'espère n'avoir plus aucun désagrément ici, » me dis-je.

Mais je comptais sans mon hôte, et on va le voir.

A trois ou quatre jours de là, le prêtre vint un matin me demander à quelle heure je désirais dîner, m'annonçant que je dînerais seul dans ma chambre.

« Pourquoi seul et dans ma chambre ? lui dis-je.

— Parce que le comte est parti hier, après souper et tout seul, pour Gorice, en me disant qu'il ne savait pas quand il reviendrait. Il m'a ordonné de vous faire servir seul dans votre chambre.

— Fort bien. Je dînerai à une heure. »

Assurément personne ne reconnaît mieux que moi le principe naturel de la liberté individuelle ; mais il me sembla que les plus simples convenances auraient exigé que mon rustre d'amphitryon me dît qu'il allait à Gorice. Il y resta huit jours, et durant ce temps l'ennui m'aurait tué, si je n'étais allé chaque jour passer quelques heures chez le baron del Mestre ; car nulle société, l'abbé n'étant qu'un rustre servile et ignorant ; point de jolies paysannes pour tuer le temps en frivoles amourettes. Il me semblait qu'il serait impossible que je passasse encore quatre semaines dans ce triste exil.

Quand le comte fut de retour, je lui parlai sans ménagement. « Je suis venu à Spessa, lui dis-je, pour vous y tenir compagnie et y trouver de l'agrément, et comme je vois que ma société vous est inutile, peut-être même importune, je vous prie de me ramener à Gorice la première fois que vous y retournerez et de m'y laisser ; car j'ai l'honneur de vous prévenir que j'aime la société autant que vous, et que je n'ai nulle envie de périr d'ennui chez vous. »

Il m'assura que cela n'arriverait plus et me dit qu'il avait fait cette excursion précipitée pour voir une actrice dont il était amoureux et qui était venue exprès pour lui à Gorice, au grand déplaisir du directeur de l'Opéra buffa de Trieste, où elle était engagée. « En outre, ajouta-t-il, j'ai profité de mes huit jours pour signer un contrat de mariage avec la fille d'un Castillan vénitien, que je dois épouser au carnaval prochain. »

Toutes ces raisons et le ton dont elles furent débitées

me persuadèrent de rester encore avec ce singulier original.

Tout le bien du comte consistait en vignes qui donnaient un vin blanc excellent et lui valaient environ mille sequins de revenu annuel; mais, comme ce fou voulait en dépenser le double, il se ruinait. Persuadé que tous les paysans le volaient, il rôdait partout, entrait dans les chaumières, et lorsqu'il y trouvait quelques grappes de raisin, il distribuait des coups de canne à tous ceux qui ne pouvaient pas nier les avoir détachées de ses vignes. Ils avaient beau se mettre à genoux pour lui demander pardon, cela ne les garantissait pas de la bastonnade.

Je m'étais déjà trouvé plusieurs fois, et fort à contre-cœur, présent à ces sortes d'exécutions arbitraires et cruelles, quand un jour je dus être témoin des nombreux coups de manche à balai qu'il reçut de deux paysans. Il avait commencé à leur administrer sa correction habituelle; mais, se sentant à son tour rossé d'importance, il prit sagement le parti de s'enfuir.

Il me fit une forte querelle de m'être tenu simple spectateur du conflit.

Sans m'émouvoir, je lui démontrai que je n'avais pas dû m'en mêler, d'abord parce qu'ayant été l'agresseur, il avait tort; puis parce que je n'entendais rien à me battre à coups de bâton, et surtout contre des paysans beaucoup plus doctes que moi à cet exercice, et qui auraient pu m'assommer, sans que j'eusse moi-même le droit de m'en plaindre.

Peu satisfait de mes raisons, et dans la rage que lui causait une forte contusion sur la figure, il osa me dire que j'étais un grand poltron, un lâche qui ignorait la loi qui prescrit de défendre un ami ou de mourir avec lui.

Tout offensants que fussent ses propos, je ne lui ré-

pondis que par un regard de mépris dont il dut comprendre la signification.

Tout le village fut bientôt informé de la mésaventure du seigneur, et chacun à part soi en faisait des gorges chaudes ; car M. le comte avait le singulier privilège d'être craint de tous et de n'être aimé de personne. Les deux paysans félons avaient pris la clef des champs. Dès qu'on sut que Sa Seigneurie avait pris la résolution de ne plus faire ses visites domiciliaires qu'armé de ses pistolets, toute la communauté prit l'alarme ; on s'assembla et on lui députa deux orateurs qui lui dirent que les paysans déserteraient en masse dans le courant de la semaine, s'il ne promettait pas solennellement de ne plus aller, ni seul ni en compagnie, les inquiéter dans leurs modestes demeures.

Dans l'éloquence simple de ces fiers manants, j'admirai une raison philosophique, que je trouvai sublime et que le comte trouva à la fois insolente et bouffonne. « Nous avons, lui dirent ces bons compagnards, le droit de manger une grappe de la vigne qui n'en produirait aucune si nous ne l'arrosions de nos sueurs, de même que votre cuisinier a le droit de goûter les ragoûts qu'il prépare pour vous, avant de les faire servir sur votre table. »

La menace de désertion, précisément au moment des vendanges, intimida le brutal, qui fut forcé de promettre ; et les députés s'en allèrent tout joyeux de l'avoir mis à la raison.

Le dimanche suivant, nous étant rendus à la chapelle pour y entendre la messe, nous trouvâmes le prêtre à l'autel achevant le *Credo*. Je vis la fureur peinte dans les regards du comte, et après la messe, m'ayant mené à la sacristie, il me donna le spectacle le plus impie et le plus brutal. Il s'approcha du pauvre prêtre, lui dit quel-

ques injures et lui donna quatre ou cinq coups de canne, malgré le surplis qu'il avait encore.

Le prêtre, ne pouvant se venger autrement, lui cracha à la figure et se mit à crier.

Plusieurs personnes étant accourues, nous sortîmes.

J'étais scandalisé, et je lui dis que le prêtre ne manquerait pas de se rendre à Udine, et qu'il lui ferait sans doute une fort vilaine affaire. « Tâchez, ajoutai-je, de l'en empêcher, même en lui faisant violence ; mais essayez plutôt de l'apaiser. »

Le comte eut peur, sans doute, car, appelant ses domestiques, il leur ordonna de lui amener le prêtre de gré ou de force.

Son ordre fut exécuté.

Dès que le prêtre vint, il écumait de colère : il lui prodigua les épithètes les plus flétrissantes, le nommant impie, excommunié dont le souffle était pestilentiel : il conclut par lui jurer que ni lui ni aucun autre prêtre ne célébreraient plus la messe dans sa chapelle, qu'il avait polluée par un sacrilège, et que l'archevêque vengerait le crime qu'il avait commis sur sa personne.

Le comte le laissa dire sans l'interrompre; mais, ne permettant pas qu'il sortît, il le força de se mettre à table, où cet indigne ecclésiastique, non seulement consentit à manger, mais encore se laissa enivrer. Cette basse gloutonnerie produisit la paix, et l'abbé oublia tout, pour qu'on oubliât ses torts.

Quelques jours après, deux capucins vinrent lui faire visite sur le midi. Désirant de les voir partir et ne voulant pas le dire, il fit servir à dîner sans faire mettre de couvert pour eux. Quand ils virent qu'il n'était pas question de les inviter, le plus hardi des deux dit au comte qu'ils n'avaient pas dîné. Sans lui répondre, le comte lui fit servir une assiette pleine de riz. Le capucin

fa refusa, disant qu'il était digne de s'asseoir non seulement à sa table, mais même à celle d'un monarque. Le comte, qui était en belle humeur, ayant envie de rire, lui répondit que l'épithète de leur ordre était celle d'*indignes*, que par conséquent il n'était digne de rien en ce monde, et qu'en outre l'humilité dont ils faisaient profession leur interdisait toute espèce de prétention.

Le capucin se défendant mal et le comte ayant raison, je crus devoir l'appuyer. Je dis au capucin qu'il devrait rougir de violer la règle de son ordre en commettant le péché d'orgueil.

Le capucin m'ayant répliqué par des injures, le comte ordonna qu'on lui apportât une paire de ciseaux pour couper la barbe à ces sales imposteurs.

A cette terrible menace, les deux boucs froqués prirent la fuite, et nous rîmes beaucoup.

Si les extravagances du comte avaient toutes été de cette nature, des plaisanteries plus ou moins de bon goût, je les lui aurais facilement pardonnées; mais il s'en fallait de beaucoup qu'elles fussent ainsi.

Ce malheureux, au lieu de chyle, distillait un venin virulent, et dans les heures de la digestion, la rage qui le dominait le rendait féroce, cruel, injuste, atroce et sanguinaire. Ses appétits devenaient des fureurs; il mangeait comme un tigre dévore. Un jour, chacun de nous ayant sur son assiette une bécasse succulente, je ne pus m'empêcher de la louer d'un ton de voluptueux gourmand. Il prit la sienne, la déchira comme aurait pu le faire un faucon affamé, et me dit d'un air sérieux qu'il me priait de manger tranquille, de savourer à mon aise, et de me taire, parce que les louanges que je faisais des mets qui me plaisaient l'impatientaient.

J'avais à la fois envie de rire et de lui casser la figure d'un coup de bouteille, ce que vingt ans plutôt j'aurais

fait très probablement. Je ne fis pourtant ni l'un ni l'autre; je me tus, sentant que je devais ou quitter ce brutal, ou me ranger à son humeur.

Trois mois après, la petite Costa, l'actrice de Trieste qu'il était allé voir pendant son escapade à Gorice, me dit qu'elle n'aurait jamais cru, avant d'avoir connu le comte Torriano, qu'il pût exister un homme d'un pareil caractère. « Quoique très vigoureux, ajouta-t-elle, dans l'action amoureuse, il a une peine infinie à se procurer la crise qui couronne l'œuvre, et quand la malheureuse qu'il inonde de volupté à force de l'irriter a le malheur de ne pouvoir cacher son extase, elle court risque d'être étranglée par cette âme féroce, tant il est jaloux du bonheur d'autrui. Je plains bien le sort, ajouta la Costa, de la malheureuse qu'on lui destine pour épouse. »

Voici l'aventure qui mit fin à mes rapports avec ce venimeux animal.

Dans l'ennui et l'oisiveté de ce malheureux Spessa, où je n'avais aucune espèce de plaisir, je distinguai une pauvre veuve, fort jolie et fort aimable. Je lui fis de petits présents, et après en avoir obtenu de légères faveurs, je la persuadai à venir passer la nuit dans ma chambre. Elle venait à minuit pour n'être vue de personne, et s'en allait au point du jour par une petite porte qui donnait dans la rue.

Il y avait une huitaine de jours que j'avais cet agréable passe-temps, fort tranquilles sur notre commerce, car nous supposions qu'il devait être ignoré de tout le monde, quand ma pauvre amie sortit un beau matin de mes bras, s'habilla, puis me réveilla, pour que j'allasse fermer la petite porte sur elle, selon l'ordinaire. A peine eus-je refermé la porte, que j'entendis ses cris. Je rouvris avec précipitation, et je vis l'atroce Torriano qui d'une main la tenait par sa jupe, et de l'autre la sanglait de

coups de bâton. Voir cela et lui courir sus ne fut que l'affaire d'une seconde. Nous tombâmes, lui dessous et moi dessus, tandis que ma pauvre veuve s'enfuyait.

Je n'avais que ma robe de chambre, et sous ce rapport, j'avais du désavantage ; car on sait que nu, l'homme civilisé n'a que la moitié de ses forces. Cependant d'une main je tenais son bâton, et de l'autre je lui pressais le cou, faisant mon possible pour l'étrangler. De son côté, il défendait son bâton avec sa main droite, et de la gauche il me tenait par les cheveux. Il ne lâcha prise que lorsque je lui fis tirer la langue, et que, manquant d'haleine, il était près d'étouffer.

Me sentant libre, je me relevai promptement et, lui arrachant le bâton, je lui en adressai sur la tête un vigoureux coup, qu'il fut heureux de parer en partie de ses deux mains.

N'ayant point redoublé, il se leva, prit la fuite, et se mit à ramasser des pierres dont je n'attendis pas les coups. Rentré dans ma chambre, je m'y enfermai, et, sans savoir si nous avions été vus ou non, je me jetai sur mon lit tout essoufflé, et regrettant de n'avoir eu la main assez forte pour étrangler ce brigand, que je croyais déterminé à m'assassiner.

Quand je fus un peu remis, je me levai, et, après avoir visité mes pistolets et m'être assuré de leur bon service au besoin, je m'habillai, et les ayant mis dans mes poches, je sortis dans l'intention d'aller chercher une charrette chez quelque paysan pour retourner à Gorice. Ayant pris, sans le savoir, un chemin qui me mena derrière la maison de ma pauvre veuve, j'y entrai, et je la trouvai triste, mais calme. Elle me consola, en me disant qu'elle n'avait reçu des coups que sur les épaules et qu'elle n'avait eu que peu de mal. Ce qui la chagrinait était que la chose ne pouvait manquer de devenir

publique, parce que deux paysans avaient vu le comte la battre, et que ces mêmes paysans, ainsi qu'elle, nous avaient vus aux prises.

Je lui fis présent de deux sequins, la priant de venir me voir à Gorice, où j'avais l'intention de passer deux ou trois semaines, et de m'indiquer où je pourrais trouver un paysan qui eût une voiture, car je voulais partir le plus tôt possible.

Sa sœur s'offrit de me conduire à une ferme où je trouverais ce qui me fallait. Elle me dit, chemin faisant, que Torriano était ennemi de sa sœur depuis le temps où son mari vivait, parce qu'elle n'avait pas voulu de lui.

A la ferme où me mena la fille, je trouvai ce qu'il me fallait, c'est-à-dire une bonne charrette, et le paysan me promit de me mettre à Gorice à l'heure du dîner.

Lui ayant donné un demi-écu d'arrhes, je partis en lui disant que j'allais l'attendre.

Rentré chez le comte, je me hâtai de mettre mes effets en ordre, et je finissais à peine quand la voiture arriva.

J'allais y faire placer mes effets quand un domestique vint me prier de la part du comte de passer un instant chez lui.

Je lui écrivis en français qu'après ce qui s'était passé entre nous, nous ne devions plus nous voir que hors de chez lui.

Une minute après, il entra chez moi, et fermant la porte, il me dit :

« Puisque vous ne voulez pas venir me parler chez moi, je viens vous parler chez vous.

— Qu'avez-vous à me dire ?

— En partant de chez moi de cette manière, vous me déshonorez, et je ne vous laisserai point partir.

— Parbleu ! monsieur, je suis curieux de voir com-

ment vous vous y prendrez pour m'en empêcher ; car vous ne sauriez me persuader de rester ici de bon gré.

— Je vous empêcherai de partir seul, car l'honneur veut que nous partions ensemble.

— A merveille. Je crois vous comprendre. Allez donc prendre votre épée, ou vos pistolets, et nous partirons de suite armés de pair. Vous le voyez, dans ma voiture, il y a place pour deux.

— Non, c'est vous qui devez partir dans la mienne, commodément, et après avoir dîné avec moi.

— Vous êtes dans l'erreur. Je passerais pour fou d'aller partager votre dîner quand notre vilaine aventure est connue de tout le village et que demain elle sera la fable de tout Gorice.

— Si vous ne voulez pas venir dîner avec moi, je viendrai dîner ici avec vous, et on dira ce qu'on voudra. Nous partirons après dîner. Renvoyez votre charrette, et empêchez ainsi le scandale, car je vous répète que vous ne partirez pas. »

Je dus céder et renvoyer ma charrette.

Le malheureux et malencontreux comte resta avec moi jusqu'à midi, prétendant me convaincre que tout le tort était de mon côté, disant que je n'avais pas le droit de l'empêcher de battre une paysanne dans la rue et qui, au bout du compte, ne m'appartenait à aucun titre.

Je lui dis en riant que je serais curieux d'apprendre quel droit il pouvait avoir de battre dans la rue une personne libre, et comment il pouvait prétendre que cette personne libre ne trouvât pas un défenseur dans quelqu'un dont elle pouvait intéresser le cœur, comme c'était le cas. « Comment, ajoutai-je, avez-vous pu vous figurer que je souffrirais que vous maltraitassiez une femme, un être faible et aimable, à l'instant même où elle sortait d'entre mes bras et que pour cette seule rai-

son vous auriez dû respecter? Dites, si vous êtes homme, n'aurais-je pas été un lâche ou un monstre comme vous, si j'étais demeuré indifférent à cette scène barbare, et, à ma place, n'auriez-vous pas fait comme moi, sans consulter la raison, lors même que l'assaillant aurait été un grand prince? »

Le malheureux ne pouvait répondre qu'en biaisant, et je ne rétorquais ses sophismes que par des vérités sans aucun ménagement. La glace étant rompue, il n'avait plus aucun droit d'en attendre de ma part.

Quelques instants avant de nous mettre à table, il me dit que cette aventure ne pouvait faire aucun honneur à celui qui tuerait l'autre, car il ne voulait se battre qu'à mort.

« Pour ce qui me regarde, lui répondis-je en riant, je ne partage point votre sentiment ; et quant à vous, si vous le croyez, vous êtes le maître de ne pas vous exposer ; car après la leçon que je vous ai donnée, et que je regrette beaucoup que vous m'ayez forcé de vous donner, j'ai tout lieu d'être satisfait. Quant à la circonstance d'un duel à outrance, j'espère vous laisser au nombre des vivants, malgré votre fureur ; je me contenterai de vous mettre hors de combat pour longtemps et vous laisser ainsi le temps de réfléchir à votre passé et à votre avenir. De votre côté, si le sort vous favorise ou que votre adresse l'emporte sur la mienne, vous serez le maître d'en agir comme bon vous semblera.

— Nous irons seuls dans un bois, et j'ordonnerai à mon cocher de vous conduire où vous voudrez, si vous revenez seul à la voiture ; car je n'emmène aucun domestique.

— Bien, lui dis-je, je loue ces dispositions ; mais voulez-vous vous battre à l'épée ou au pistolet?

— L'épée doit nous suffire.

— Dans ce cas, je vous promets de déposer mes pistolets dans la voiture au moment où nous en sortirons. »

J'étais dérouté de voir ce brutal devenu poli et raisonnable, au moment où l'idée d'un duel imminent devait porter le trouble dans son âme; car il me paraissait impossible qu'un homme de ce caractère pût être brave. Me trouvant de plus grand sang-froid, je me croyais sûr de le terrasser du premier coup par ma botte droite, qui ne m'avait jamais failli, et de l'estropier en le blessant au genou, s'il avait voulu continuer. Puis je me serais sauvé dans les États vénitiens, d'où, n'étant point connu, il m'aurait été facile de m'évader. Mais je prévoyais qu'il n'arriverait rien, que ce duel s'en irait en fumée, comme tant d'autres, lorsque l'un des deux champions est un lâche; et je prenais le comte pour tel.

Nous partîmes après avoir fait un excellent dîner, pendant lequel je fus fort gai; le comte sans rien, et moi ayant mon petit bagage bien attaché derrière la voiture.

J'avais ostensiblement vidé mes pistolets en présence du comte, qui m'avait montré ne pas en avoir.

Je l'avais entendu ordonner à son cocher de suivre la route de Gorice, mais je m'attendais à chaque instant de lui entendre dire de prendre à droite ou à gauche, pour aller vider notre querelle dans un bois.

Comme on le pense bien, je fus sobre d'interrogations pendant toute la route : ce n'était pas à moi à lui en faire.

Enfin je fus au fait en arrivant à Gorice, et je fis un éclat de rire en entendant le comte ordonner au cocher d'aller à l'auberge de la poste.

Dès que nous y fûmes, il me dit :

« Vous avez eu raison, et nous devons rester amis. Promettons-nous de ne parler de cette affaire à per-

sonne, et d'en rire vis-à-vis de ceux qui, en la contant, en changeraient les circonstances. »

Je le lui promis, nous nous donnâmes la main, et tout fut fini.

Le lendemain, j'allai me loger dans une rue très tranquille, pour achever mon second volume de l'*Histoire des troubles de la Pologne;* mais le temps que je donnai à ce travail ne m'empêcha pas de jouir de la vie jusqu'au moment où je me déterminai à retourner à Trieste, pour attendre dans cette ville la grâce des inquisiteurs d'État. En restant à Gorice, il était difficile que je trouvasse l'occasion de donner quelque preuve de mon zèle pour leur service, et d'ailleurs, ils ne me payaient pas pour que je restasse dans une douce oisiveté.

Je ne m'arrêtai à Gorice que jusqu'à la fin de l'année 1773, et pendant les six semaines de séjour que j'y fis, j'y trouvai tous les agréments que je pouvais désirer.

L'affaire que j'avais eue à Spessa était connue de toute la ville. Dans les premiers jours, on m'en parla partout; mais comme on vit que je ne faisais qu'en rire, comme d'une bagatelle sans importance, on cessa de m'en parler, et Torriano y contribua de son mieux en me donnant des marques empressées d'amitié partout où il me trouva. Cependant, comme je le connaissais pour un homme dangereux qu'il fallait éviter, j'eus soin de trouver des excuses toutes les fois qu'il m'invita à dîner ou à souper.

Pendant le carnaval, il épousa la demoiselle dont j'ai déjà parlé, et la rendit malheureuse aussi longtemps qu'il vécut. Heureusement pour elle, treize ou quatorze ans après, il mourut fou et misérable.

Durant mon séjour, le comte Charles Coronini, dont je crois avoir déjà parlé, fit mes délices. Cet homme aimable mourut quatre ans après. Un mois avant sa fin, il

m'envoya son testament en vers italiens de huit syllabes, morceau que je conserve comme un échantillon de son esprit philosophique et de la gaieté de son âme. Ce testament comique est rempli de la plus fine plaisanterie. S'il avait deviné que sa mort fût si prochaine, je pense qu'il aurait était empreint d'une couleur moins joviale ; car il ne me semble pas possible que l'aspect d'une destruction immédiate ou imminente puisse inspirer la gaieté et la plaisanterie, à moins que ce ne soit à un esprit fou.

Un M. Richard Lorrain vint, pendant mon séjour, s'établir à Gorice. C'était un célibataire d'une quarantaine d'années qui, après avoir bien servi la cour de Vienne dans l'administration des finances, avait obtenu sa retraite avec une très bonne pension. Bel homme, ayant de l'esprit, le ton et le goût de la bonne société, quelque littérature et pas l'ombre de prétention, il était reçu et fêté dans toutes les meilleures maisons de Gorice.

Je fis sa connaissance chez le comte Torres, où il allait de préférence, attiré par l'esprit de la jeune comtesse, qu'il épousa quelque temps après.

Au commencement d'octobre, ainsi que cela se pratique dans mon illustre patrie, le nouveau conseil de Dix était entré en exercice ; et par conséquent les nouveaux inquisiteurs d'État avaient remplacé les trois qui avaient régné durant les douze mois précédents.

Mes protecteurs, c'est-à-dire le procurateur Morosini, le sénateur Zaguri et mon dévoué ami Dandolo, m'écrivirent que, s'ils ne pouvaient pas m'obtenir ma grâce dans le courant des douze mois pendant lesquels ils devaient siéger, ils ne pourraient plus se flatter de jamais l'obtenir ; car, outre les vertus qui caractérisaient ces nouveaux inquisiteurs, le hasard voulait qu'ils fussent honorés de leur amitié particulière. Le premier, l'inquisiteur

Sagredo, était intimement lié avec le procurateur Morosini ; le second, M. Grimani, était l'ami de mon cher Dandolo ; et M. Zaguri m'écrivait qu'il disposerait du troisième qui, selon la loi, devait être un des six conseillers qui composent le corps du conseil de Dix.

Tout le monde ne sait pas peut-être que ce conseil appelé de Dix, était en réalité composé de dix-sept, puisque le doge pouvait s'y trouver quand bon lui semblait.

Je revins à Trieste bien déterminé à ne rien négliger pour bien servir le despotique tribunal, et mériter d'obtenir de sa justice la grâce qui m'était bien due après dix-neuf ans d'exil que j'avais employés à parcourir toute l'Europe.

A l'âge de quarante-neuf ans que j'avais alors, il me semblait que je n'avais plus rien à espérer de la Fortune, déité coquette autant que capricieuse, qui n'aime et ne favorise que la jeunesse et qui semble abhorer l'âge mûr et surtout la triste vieillesse.

Il me semblait qu'à Venise je devais vivre heureux, sans avoir besoin des faveurs de l'aveugle déesse.

Je comptais pouvoir me suffire en tirant parti de mes talents, me croyant certain de ne plus être en butte à aucun malheur, armé, je l'étais, d'une grande expérience, et d'ailleurs désabusé de toutes les vanités qui auraient pu me conduire dans le précipice.

Il me semblait aussi que les inquisiteurs d'État se sentiraient obligés de me procurer dans Venise même quelque emploi dont les émoluments me suffiraient pour vivre avec aisance, étant seul, sans famille, et disposé à me contenter du nécessaire, me passant volontiers du superflu.

J'écrivais l'*Histoire des troubles de la Pologne*, le premier volume était déjà imprimé ; j'étais occupé au second, et j'avais des matières suffisantes pour envoyer au pu-

blic toute l'histoire divisée en sept volumes. Après avoir achevé cet ouvrage, je comptais publier une traduction en stances de l'*Iliade* d'Homère, et je ne doutais pas qu'après l'*Iliade* il ne me fût aisé d'en publier d'autres.

Enfin je ne prévoyais pas que je pusse jamais me trouver exposé au danger de mourir de faim dans une ville où mille ressources faisaient vivre à l'aise une foule de gens qui, partout ailleurs, n'auraient pu vivre qu'en demandant l'aumône.

Je partis donc de Gorice le dernier jour de l'an 1773, et le premier janvier 1774 je me logeai à la grande auberge sur la place de Trieste.

Il aurait été difficile que j'eusse été mieux accueilli que je le fus. Le baron Pittoni, le consul de Venise, tous les conseillers, les négociants, les dames et tous les membres du casino me donnèrent de vives marques d'amitié du plaisir qu'ils avaient à me revoir. Je passai au milieu d'eux le carnaval dans la plus grande gaieté, jouissant d'une santé parfaite, sans que mes travaux littéraires en souffrissent; car dès le commencement du carême je publiai le second volume de l'*Histoire des troubles de la Pologne*.

Le premier objet qui m'intéressa à Trieste, ce fut la seconde actrice de la troupe de comédiens qui y jouait. Cette actrice n'était autre que la fille du prétendu comte Rinaldi, dont mes lecteurs pourront se souvenir, et qui se nommait Irène. Je l'avais aimée à Milan et négligée à Gênes, à cause de son père; je lui avais été utile à Avignon, où, du consentement de Marcoline, je l'avais tirée d'embarras. Onze ans s'étaient écoulés sans que j'en eusse entendu parler.

Je fus fort surpris de la voir, et j'avoue que cette rencontre me fit moins de plaisir que de peine, car la voyant encore belle, je prévis qu'elle pourrait encore me plaire,

tandis que, n'étant plus en état de lui être utile, je sentais que je devais me tenir sur mes gardes. Cependant, ne croyant pas pouvoir me dispenser de lui faire une visite, et fort curieux de connaître son histoire, je me présentai chez elle le lendemain, un peu avant midi. Elle me reçut en poussant un cri de joie, me disant qu'elle m'avait aperçu au parterre et qu'elle était sûre que j'irais la voir.

Elle me présenta son mari qui jouait les rôles de Scapin, et sa fille qui avait neuf ans, et du talent pour la danse.

Son histoire ne fut pas longue, car les femmes savent abréger au besoin. Dans la même année où je l'avais vue à Avignon, elle était allée à Turin, avec son père. Là, étant devenue amoureuse de l'homme qu'elle m'avait présenté, elle avait quitté ses parents pour l'épouser, et elle s'était faite comédienne pour suivre en tout le sort de son mari. « Je sais, me dit-elle, que mon père est mort, mais j'ignore ce que ma mère est devenue. »

Après bien des propos, elle me dit qu'elle était fidèle à son époux, sans pourtant être ridicule au point de désespérer un amant qui valait la peine d'être écouté. « Ici, ajouta-t-elle, je n'ai personne, et mon seul plaisir est de donner à souper à quelques amis, sans que la dépense me gêne, car je gagne assez en faisant une petite banque de pharaon. »

C'était elle qui taillait et elle me pria d'être quelquefois de la partie. « Vous me verrez ce soir après la comédie, lui dis-je en la quittant, et puisque la banque est petite, le jeu à Trieste étant défendu, je jouerai comme les autres, à petit jeu. »

Je n'y manquai pas et je soupai avec une compagnie d'étourdis, jeunes marchands qui tous étaient amoureux d'elle.

Après souper, elle fit une petite banque, et ma surprise fut grande quand je vis, à n'en pouvoir douter, qu'elle filait très habilement la carte, et toujours à propos. Il me prit envie de rire quand je la vis exercer son talent même contre moi. Je ne dis rien cependant, et je partis avec les autres, après avoir perdu quelques florins.

C'était une bagatelle, mais j'étais piqué et je ne voulais pas qu'Irène pût me croire sa dupe.

Je la vis donc le lendemain pendant la répétition de la pièce qu'on devait jouer le soir, et je lui fis compliment sur son habileté. Elle fit d'abord semblant de ne pas me comprendre ; mais, quand je lui eus dit de quoi il s'agissait, elle eut le front de me dire que je me trompais.

Fâché de son effronterie, je lui tournai le dos, en lui disant : « Vous vous repentirez de ne pas en convenir. »

Alors elle se mit à rire et me dit :

« Eh bien! mon cher ami, j'en conviens, et si vous voulez me dire ce que vous avez perdu, je vais vous rembourser, et même, si cela vous est agréable, je vous intéresserai à mon petit jeu, sans que personne le sache, excepté mon mari.

— Ni l'un ni l'autre, Irène ; je n'assisterai même plus à la partie. Mais je vous préviens de vous donner de garde de duper quelqu'un de vos amis d'une façon trop marquante, car on le saurait, et vous seriez à l'amende, parce que les jeux de hasard sont sévèrement défendus.

— Je le sais, et je ne tiens à personne sur parole ; d'ailleurs, tous ces jeunes gens m'ont promis le secret.

— Je n'irai plus souper avec vous, mais vous me ferez plaisir de venir déjeuner avec moi quand vous aurez le temps. »

Elle vint quelques jours après avec sa fille, qui me

plut beaucoup et qui ne me refusa pas ses caresses. Depuis, elle y revint plusieurs fois, et s'étant rencontrée un jour avec le baron de Pittoni, qui n'ayant pas moins que moi le goût des petites filles, fut curieux de celle d'Irène, et pria la mère de lui faire quelquefois l'honneur qu'elle me faisait.

Je l'encourageai à ne point rejeter l'offre, et le baron en devint amoureux, ce qui fut un bonheur pour Irène ; car vers la fin du carnaval elle fut accusée de tenir des jeux illicites, et le baron l'aurait abandonnée à la rigueur des lois de la police, si, étant devenu son ami, il ne l'eût avertie à temps.

On ne put la mettre à l'amende, puisque lorsque les agents se présentèrent chez elle, on n'y trouva personne.

Irène quitta Trieste au commencement du carême, avec la troupe dont elle faisait partie ; je la retrouvai, trois ans plus tard, à Padoue, avec sa fille, devenue charmante et avec laquelle je renouvelai connaissance de la façon la plus tendre.

FIN DES MÉMOIRES

PREMIER APPENDICE

Le lecteur sait que Casanova s'était imposé la tâche de conduire ses *Mémoires* jusqu'en 1797. Pourquoi se terminent-ils en 1774? Une soustraction intéressée ne paraît pas invraisemblable, si l'on suppose qu'il ait pu dans son manuscrit traiter rudement quelque habitant de Dux, et les souvenirs du prince de Ligne indiquent une certaine suite après cette année. D'ailleurs, le texte de ce qui correspond à nos deux derniers volumes ne devait pas être définitif. Depuis l'époque où il part de Turin pour Milan, les manuscrits offrent de nombreuses variantes, des doubles et des brouillons. C'est ce qui explique d'énormes différences dans les diverses éditions pour cette partie de l'ouvrage. Nous avons suivi l'édition la plus recommandable par la diction et par l'ampleur des détails.

Quoi qu'il en soit, la suite de ces Mémoires eût été précieuse pour le moraliste et le psychologue : ils y eussent étudié les sentiments d'un homme célèbre à sa manière, qui, après avoir mené avec tant d'imprévoyance et à grandes guides une vie qu'il appelle avec complaisance « sa folie vagabonde », en est réduit, dans une retraite qu'il abhorre, à la pauvreté et à l'impuissance de la vieillesse. Regrette-t-il ses prodigalités? « Maintenant que je n'ai plus rien... » « Aujourd'hui que je me trouve seul, méprisé, impuissant et pauvre... » « La fortune m'a si souvent accordé ses faveurs, dont, je le reconnais, j'ai toujours abusé .. » « J'enrage de me voir dans la misère », dit-il en plusieurs endroits. Mais il caresse encore

le souvenir de jouissances d'autrefois, et à ses yeux la façon dont il s'était procuré la plus grande partie de ses ressources trouve une espèce d'excuse dans son imprévoyance et ses prodigalités mêmes.

Casanova, qui nous dit que « l'idée de se fixer quelque part lui était si antipathique, le besoin d'adopter un système de sagesse, si contraire à sa nature... », se voit forcé de végéter dans l'obscurité d'un château de Bohême, au milieu de la valetaille, en butte à la sotte jalousie d'un maître d'hôtel ; souffrant, si l'on en croit toute sa susceptibilité, mille avanies et mille vexations. L'ennui le gagne. Il écrit ses *Mémoires*, dit-il, « pour charmer ses loisirs » ; ailleurs, pour « interrompre cet ennui, cette lourde maladie qui tue en Bohême » ; encore : « en écrivant dix heures par jour, il empêche le noir chagrin de dévorer sa pauvre existence ou de lui faire perdre la raison. »

C'est pour aider le lecteur à se faire une idée de la vie de Casanova dans ses dernières années que nous terminerons ce volume par des extraits des *Mémoires* du prince de Ligne, qui vécut longtemps dans sa familiarité ; par les lettres à cet intendant ou maître d'hôtel Faulkircher, et par quelques autres renseignements qui ont leur importance.

L'extrait suivant [1], quoiqu'il ne soit, à vrai dire, qu'un aperçu de la vie de Casanova, contribuera à le faire mieux connaître. Il sera surtout à propos de reproduire le portrait que le prince de Ligne a tracé du célèbre aventurier sous le nom d'Aventuros.

FRAGMENTS SUR CASANOVA

FRÈRE DU FAMEUX PEINTRE DE CE NOM

Casanova était un homme de beaucoup d'esprit, de caractère et de connaissances. Dans ses *Mémoires*, il s'avoue aventurier, fils d'un père inconnu et d'une mauvaise comédienne de Venise. J'ai tracé son portrait dans mes ouvrages, sous le nom d'*Aventuros*, et je vais tâcher

1. *Mémoires et Mélanges historiques et littéraires du prince de Ligne*, Paris, 1828 ; t. IV, p. 3.

de me ressouvenir de ses *Mémoires*, dont le cynisme fait le plus grand mérite ; mais ce sera ce mérite précisément qui les empêchera de voir le jour[1]. Il y a du dramatique, de la rapidité, du comique, de la philosophie, des choses neuves, sublimes, inimitables même : je m'en rappellerai tout ce que je pourrai.

Casanova eut de bonne heure des aventures dans sa patrie. La plus célèbre eut lieu au même couvent où l'abbé de Bernis, plus fait pour être prêtre de Vénus que vicaire du Christ, alors ambassadeur de France à Venise, avait aussi une religieuse. Leurs parties carrées étaient des assauts d'esprit et de volupté. J'ai vu des vers du pontife qui la respiraient tout autant que leurs orgies et qui l'inspiraient beaucoup plus. C'était l'esprit du temps.

Casanova, en prison à Corfou, je ne me souviens plus pourquoi, s'en échappe pendant la nuit, court les plus grands dangers sur terre et sur mer pour une de ses bonnes fortunes ; donne des coups de bâton à un rival qui le reconnaît, revient sur la même petite barque qu'il avait détachée, et, à la faveur des ténèbres, se glisse à quatre pattes au pied de la chambre où il était enfermé, appelle à son secours, fait semblant d'avoir la jambe cassée, et dit que dans un accès de fièvre chaude il avait sauté par la fenêtre. Le battu, les parents de la donzelle, instruits de cette équipée, ont beau se plaindre, l'alibi est prouvé. Cependant l'adroit Vénitien criait comme un possédé, et le chirurgien cherchait à le rassurer en lui disant que sa prétendue fracture n'était qu'une entorse.

Il enlève, à Rome, la maîtresse d'un neveu du pape, et, près d'être assassiné, il se sauve dans une petite

1. On a fait disparaître, pour l'impression, des crudités de langage, quelques expressions trop obscènes, qui auraient pu justifier cette opinion du prince de Ligne.

ville où était le quartier général de l'armée française. Il est près d'être pendu, car ses réponses aux questions des sentinelles et des officiers qu'on appelle pour l'interroger, étant trop spirituelles, le firent passer pour espion. Plus il fait de l'esprit mal à propos, plus on le croit coupable. Enfermé à la grand'garde, il y fait rire tout le monde, puis il fait une banque et gagne l'argent de toute la garnison.

« Écrivez à Rome, dit-il, et pendez-moi, si le cardinal Acquaviva, qui m'aime beaucoup, ne répond pas de moi. »

Un soir qu'il faisait sa banque de pharaon au corps de garde, n'en pouvant plus de chaleur et laissant son argent sur la table, il sort, en chemise et en pantoufles, pour prendre un moment le frais sur la porte. Lui qui n'avait de sa vie enfourché un cheval, se hasarde à monter sur celui d'un officier qui venait d'arriver. A peine dessus, l'animal, qui sent le maladroit, s'inquiète, se remue, et sentant les étriers lui chatouiller les flancs, il prend le mors aux dents, traverse la ville ventre à terre, franchit les portes, dépasse les postes français qui tirent sur lui, traverse les postes autrichiens à trois lieues de là, essuie les coups de carabine des vedettes qui courent sur lui, et, toujours emporté par son cheval, il arrive à leur tête à Rimini, quartier général du prince Lobkowitz, qui commandait l'armée. Il faisait nuit : cette galopade sur le pavé de la ville, et cette suite de hussards qui n'avaient pu le joindre, cramponné qu'il était sur son cheval, mettent tout en alarme ; on croit que c'est une attaque ; on bat la générale, on court aux armes. Le feld-maréchal demande son cheval de bataille ; les généraux arrivent avec les leurs, et quand enfin on arrête Casanova et sa suite, on reconnaît les hussards, qui racontent qu'ils ont voulu arrêter un déserteur, un homme suspect. On l'interroge, et son air de frayeur et de vé-

rité, dont elle était le cachet, fait ajouter foi à ce qu'il dit. Il dîne chez le prince Lobkowitz, l'amuse, attend des lettres de son protecteur le cardinal Acquaviva, qui lui en envoie une pour Constantinople.

Voici ce qu'il en raconte :

EXTRAIT DE MES CAPITULAIRES, TRADUIT DE L'ITALIEN.

« Hier, 2 juin 1741, après-dîner, Osman-Bacha, cidevant comte de Bonneval, dans un kiosque de son jardin de Buyoukdéré, seul avec moi, me parla ainsi en bonne langue italienne : Il était bacha, ou pacha, à trois queues, ce qui correspond à lieutenant général [1]. »

Quoique Casanova m'ait lu ses mémoires, je n'ai point observé la date de tous les singuliers événements de sa vie ; ainsi, de ma part, point de chronologie dans son histoire.

Bien reçu des ministres étrangers qui demeuraient à Péra, il était au moment d'entrer secrétaire de légation auprès de l'un deux, quand, pendant l'une de ces promenades ridicules que le Grand Seigneur fait parfois dans les rues de Constantinople, Casanova commit la dangereuse imprudence de se mettre à rire, et fut arrêté par les janissaires. On parlait de l'élever sur le pal ; mais il était leste et les Turcs sont lents. Avant d'être garrotté, il s'échappe, court au port, saute dans un navire qui fait voile pour Venise, y arrive, poussé par un vent favorable, et s'y voit fêté et caressé par ses amis, et surtout par les jésuites qui l'avaient élevé, et que pourtant il avait bien fait enrager.

Son excursion à Constantinople ne lui avait pas fait oublier ses tours d'espièglerie ; en voici un sur une grande échelle.

1. Voir pour les aventures de Casanova à Constantinople, t. Ier, page 396.

On parlait, on criait, on racontait apparitions, revenans, lutin. Un des ses amis, qui faisait l'incrédule, se moquait des autres. Casanova se cache sous son lit, et lui tire ses couvertures. L'autre s'en doute et lui dit : « Je te reconnais, et je t'attraperai » ; dans l'instant, il se met à l'affût pour lui saisir un bras. Il s'en empare, à la vérité ; mais ce bras lui reste dans la main : c'était celui d'un mort que Casanova s'était procuré d'un fossoyeur au cimetière. L'incrédule jete un cri, et d'une sueur froide qui lui prend à l'instant, il passe au sommeil de la mort.

Ses deux frères étant retournés des pays étrangers : « Qu'avez-vous appris ? » leur dit Casanova.

« A la première conversation, dit-il, je jugeai que l'un ne serait qu'un sot et que l'autre serait fou. Mais cette folie se trouva le génie de la peinture qui, se développant ensuite, l'a rendu le plus célèbre peintre de batailles de son temps, remplaçant Lebrun, Van der Meulen et Bourguignon. Pour la prédiction du premier, mort à Dresde, elle se vérifia mieux.

Un jour, ayant vu sa mère sur la scène et la trouvant actrice détestable, il monte à sa loge, l'embrasse tout étonnée de revoir un fils dont, depuis longtemps, elle ignorait la destinée, et lui fait quitter le théâtre.

« Vous pouvez, lui dit-il, vous en passer, parce qu'une de mes petites maîtresses, lorsque je n'avais que quinze ans, a épousé un procurateur dont je partage les richesses et les plaisirs. La petite n'a pas oublié son premier amant. »

Épigrammes, chansons, propos légers, sarcasmes, indiscrétions, bavardages sur le gouvernement de sa chère république..., Casanova ne se refuse rien ; amour, jalousie, imprudences, échelles de soie, gondoliers gagnés, aventures de toute espèce. Casanova fait le seigneur ; il

a un habit de lustrine grise à ramages, avec un grand large point d'Espagne en argent, comme sur son chapeau à plumet ; veste jaune, culotte de soie cramoisie, tel enfin qu'il est représenté en tête de son ouvrage de la fuite des Plombs.

Cet ouvrage est digne d'être lu. Son style barbare, bizarre, mais rapide et intéressant, porte le cachet de la vérité, qui m'a d'ailleurs été attestée par nombre de Vénitiens.

Sa longue persistance et sa rare audace ayant été couronnées de succès, il s'échappe de sa prison, et gagne la terre ferme, où, fatigué de marcher à pied, il entre dans une maison de campagne, où il s'annonce comme ami du maître de la maison. La femme lui apprend que son mari a été requis par le gouvernement pour aller à la poursuite d'un grand criminel qui s'est échappé des Plombs, et qu'il sera absent trois ou quatre jours.

Il soupe bien, dort dix heures, après avoir été frotté d'un baume curatif par la bonne mère du chef des *sbiri*, et part frais et dispos le lendemain, comme en se promenant.

Arrivé en Allemagne, Casanova trouve de l'argent partout, tantôt en faisant le chansonnier et l'improvisateur, tantôt le magicien ou le joueur. Trop délicat pour tromper, il n'est point fâché de s'associer à un grand tricheur que j'ai vu à Dux, il y a six ans. Leur entrevue, le récit de ce qui leur était arrivé depuis qu'ils ne s'étaient vus, ce fut pour moi la chose la plus comique. Cet aventurier est ce La Croix ou Croce dont il est souvent fait mention dans les *Mémoires* de Casanova.

Il se brouille, se raccommode avec lui, le délivre de la prison, se charge de deux belles femmes qu'il a enlevées, marie l'une en lui sauvant l'honneur, enterre l'autre avec une tendresse de père, sauve l'honneur de

plusieurs familles, en tire d'autres de la misère ; puis il prend un secrétaire nommé Costa, qu'il veut rosser dans un moment d'impatience, et finit par l'embrasser, en tombant à ses genoux : le plus grand reproche qu'il lui fasse est d'avoir écrit 30 pour Trente, capitale du Tyrol italien.

Des plaintes des parents des jeunes gens de Nuremberg qui avaient perdu leur argent font arrêter l'honnête et le malhonnête associé. Le produit de son gain lui fait ouvrir les portes de sa prison ; il va, sans projets fixes et toujours sans aveu, fort de son *Sequere Deum*, porter ailleurs son aventureuse fortune, dissipant ce qu'il a et cherchant à refaire ce qu'il s'est attaché à défaire.

Ses gens se battant à Augsbourg, il bat ses gens pour les séparer. Le moyen n'étant pas jugé légal, on le met en prison, d'où on ne le délivre que pour le prier de sortir de la ville.

Sa voiture se brise près du château d'un baron allemand, dont je ne puis dire le nom, mais qui l'accueille à merveille, et surtout ses deux filles. Aimé de l'une, chéri de l'autre qu'il adore, il se fait son instituteur et s'en fait aimer au point qu'elle veut l'épouser. Lui, plein de délicatesse, loin de la corrompre pour l'amour ou de la séduire pour l'hymen, s'arrache de ce séjour, pour ne pas la rendre malheureuse par un mariage inégal, et poursuit son rôle d'aventurier. Il s'échappe un jour du château, sans que l'on sache ce qu'il est devenu, laisse les deux sœurs dans les larmes, et, revenant quelques années après, il apprend avec ravissement que son écolière de vertu, fidèle à ses principes, faisait le bonheur d'un époux jeune et intéressant, et que son écolière de volupté trompait le sien, sans qu'il s'en aperçût, mais qu'elle était difficile sur le choix de ses amants, parce

qu'il ne lui avait pas été facile d'en trouver d'aussi aimables que lui, Casanova ; ce qu'il ne dit pas par modestie, mais ce qu'il a grand soin de faire entendre.

Repassant par Nuremberg, en arrivant à la porte, il lui prend fantaisie de se donner le nom de Seingalt, que, depuis ce temps, il a ajouté à celui de Casanova, pour se donner un relief de gentilhomme, comme il le disait, et n'en avoir obligation à aucun souverain de l'Europe. Mais à Nuremberg il était connu et reconnu, on l'arrête. Le bourgmestre l'interroge d'un air terrible :

« Qu'est-ce que ce faux nom?

— Il n'est pas faux ; il est très vrai, puisqu'il est de ma création; et il est à moi, puisque c'est moi qui l'ai fait et que je me le suis donné. Je n'ai point dit que je n'étais pas Casanova.

— Quel droit avez-vous de porter l'autre nom?

— Celui que me donne l'alphabet qui appartient à tout homme qui sait lire. Et vous-même, à quel titre portez-vous le vôtre? Votre aïeul ou bisaïeul, n'importe, a choisi huit ou dix lettres qui, réunies, forment un son barbare qui me déchire le tympan : moi, j'en ai choisi huit dont le son me plaît : qu'avez-vous à dire?

— Cela est vrai, dit le bourgmestre, que cet excellent raisonnement convainquit; et puisque c'est ainsi, passez. »

Casanova se rend en France, comme il s'était rendu à Constantinople, à tout hasard, sans but, parce qu'une fois qu'une lubie lui passait par la tête, il se figurait que c'était un ordre de son bon génie. Il se ressouvient de l'abbé de Bernis, devenu cardinal, le seul homme qu'il connût dans ce pays ; il y va, et en est reçu comme un ancien ami; ils parlent de Venise et de la belle religieuse dont ils se partageaient la jouissance. Casanova allait chaque jour chez le cardinal et ne songeait à lui

rien demander, quoique sa bourse fût à sec, quand le cardinal eut la bonne idée de le questionner sur ce point. Notre aventurier fut bientôt pourvu d'un emploi à la loterie. Cet emploi lui valait dix mille francs par an; mais qu'est-ce que dix mille francs à Paris? Casanova en dépensait trente! Filles d'Opéra, équipages, livrée d'un grand seigneur italien de mauvais goût, soupers, maison montée, etc. Il fallait bien qu'on se chargeât de payer tout cela. Il rencontre par hasard une des plus grandes dames du royaume, Mme la marquise d'Urfé, à qui ses grands yeux, son nez singulier et le teint rembruni de son pays plaisent. Il soupe chez elle, on parle magie, astrologie, cabale; d'un air raisonnable, il combat les deux premières, et se proclame fort dans la troisième.

« En voulez-vous une preuve? dit-il : vous avez quelque chose à demander à la cour, je parie de vous dire ce que le ministre vous répondra. »

Il fait des chiffres, des calculs; trace des figures, des cercles, et.... assure que le cardinal de Bernis lui permettra de parler au roi de son affaire et de la faire réussir, malgré les difficultés que lui-même lui en présentera.

Casanova court chez le cardinal, lui conte ce qui se passe, et, riant comme un fou, attend Mme d'Urfé avec impatience.

Casanova lui dit : « Monseigneur, douze ambassadeurs ou ministres vous attendent dans votre antichambre : je m'en vais.

— Parlons encore de Venise, » lui répond Bernis.

Casanova lui rappelle adroitement les vers les mieux faits, les vers les plus tendres que le cardinal avait fabriqués pendant une de leurs orgies.

« Oubliez-les, mon ami, lui dit le ministre, je suis

en train d'être culbuté, et si on les connaissait, cela ferait les affaires de mes ennemis. »

Le cardinal est renvoyé quelques jours après ; Casanova perd sa place ; mais Mme d'Urfé lui reste.

Son affaire avait réussi avant l'exil du cardinal, et Casanova était comblé de présents. Il enseigne la cabale à la folle, et le voilà écrasé de bienfaits. Moitié adresse de maître, moitié hasard, l'écolière devine quelquefois et serait la plus heureuse des femmes si son âge et sa figure lui permettaient de passer une nuit dans les bras de son espèce de sorcier. Il fallait mériter plus de cent mille écus qu'il en avait reçus et tout autant qu'il était sûr d'en recevoir.

Casanova n'avait pas autant de rigueur pour une jolie soubrette, femme de chambre de la marquise, que pour la marquise même. Il lui confie son projet. « Il sera piquant, lui dit-il, de passer une nuit avec toi et avec elle en même temps. J'introduirai un soldat aux gardes qui passera pour moi. » Il dit à Mme d'Urfé : « Mon génie me menace de me quitter, si vous me rendez heureux sous ma forme naturelle : je vous parlerai sans la reprendre et nos mutuels désirs seront satisfaits. »

Le soldat est introduit. Casanova se met avec la jolie femme de chambre à côté des septuagénaires plaisirs de Mme d'Urfé : la pauvre vieille folle est ravie au neuvième ciel et cause quelquefois avec lui. Lorsque le génie de Casanova lui permet de reprendre sa figure, un petit bout de bougie est le signal de la fuite de son représentant et de la petite suivante.

Le bruit des dépenses extravagantes que faisait Mme d'Urfé se répand dans Paris, et Casanova échappe à la police et probablement à la Bastille, en quittant la capitale au plus vite. Il voyage en grand seigneur et est partout traité à merveille. Il fait parfois une banque de

pharaon pour doubler sa fortune, mais il joue de malheur et la diminue de moitié. A Stuttgardt, il doit être arrêté pour du bruit qu'il a fait dans les rues et, je crois, pour un défi qu'il a porté à un officier de garde; mais il se sauve par une fenêtre de troisième étage, et se rend à Ferney.

La première chose qu'il fait est de se brouiller avec Voltaire, pour lui faire entendre que la *Henriade* est autant au-dessous de la *Jérusalem délivrée* qu'il est au-dessous de l'Arioste dans la *Pucelle*. Malgré cela, il l'intéresse un instant, mais il lui vante Jean-Jacques dans le moment où celui-ci avait soulevé Genève contre lui, et ils se séparent très mécontents l'un de l'autre. Il paraît suspect aux deux partis qui ont toujours divisé cette petite république, et part pour l'Angleterre. Il y a la plus piquante aventure d'amour et de bienfaisance que je connaisse, mais je ne m'en souviens pas assez pour la raconter; je me rappelle seulement que dans cette histoire la gratitude et la bienveillance se mêlent aux plus doux penchants amoureux[1].

Ayant arraché une famille malheureuse à la misère et à la prison, il se voit lui-même exposé, par trop de générosité, à perdre la liberté et peut-être la vie, quand, couvert des bénédictions d'une mère et de quatre filles, il prend la fuite, songeant à rétablir sa fortune, dont il n'avait presque plus rien. Quoi de plus innocent que d'aller en refaire une autre ailleurs? Il n'y a pas loin de Londres à Amsterdam[2]. Il y voit la fille du riche banquier Hope[3]; elle lui plaît et s'en fait bien venir. Il va chez le père, qu'il captive également. Pour amuser

1. Le prince de Ligne veut parler de l'histoire romanesque de la Portugaise Pauline, que Casanova a décrite tout au long dans ses *Mémoires*, voir t. VI, p. 390, 410.

2. Le prince de Ligne confond les époques. Casanova avait été à Amsterdam longtemps avant d'aller en Angleterre.

3. M. d'O..., dans le texte de Casanova.

le père et la fille, il leur fait de la cabale, et le hasard le protège si bien que l'on crie au prodige! Le père Hope ne dit rien, et sans faire semblant d'y croire, il demande si tel vaisseau qu'il nomme reviendra des Indes, où on le croit perdu. Casanova chiffre, calcule, pense et prédit : « *Dans la semaine.* »

M. Hope sort et va l'assurer pour deux cent mille florins, c'est-à-dire que si le vaisseau périt, il perd deux cent mille florins en faveur des intéressés, et que s'il rentre, il gagne cette somme sur la cargaison qui vaut plusieurs millions.

Les intéressés ayant accepté avec grand plaisir, Hope rentre chez lui et court embrasser Casanova, en lui disant :

« Vous venez, mon cher ami, de me faire gagner deux cent mille florins en deux minutes.

— Comment cela? dit Casanova, qui ne le comprenait pas.

— C'est votre cabale : je viens de la chambre d'assurance. »

Casanova, effrayé, lui dit :

« Défaites le marché, s'il en est temps; je suis peut-être cause de votre ruine, et ce sera là la récompense de votre excellent accueil. Je suis l'homme du monde le plus malheureux. Ma cabale est un jeu d'esprit et de hasard, car il n'existe point d'art cabalistique.....

— Oh! que si! lui dit Hope avec un air de finesse : c'est un effet de votre modestie, et je suis sûr de mon affaire. »

Fort heureusement, le vaisseau entra dans le port dès le lendemain.

Hope veut l'associer à son commerce. La fille veut l'épouser. Casanova ne veut pas faire leur malheur et s'envole à l'amour et à l'amitié, pour ne pas leur faire faire, dit-il, l'acquisition d'un aventurier dans leur famille.

Mlle Hope, désolée de le perdre comme époux, le réclame comme amant quand elle sera mariée, et lui remet, de la part de son père, une forte somme.

Un vaisseau fait voile pour Lisbonne, avec des lettres de recommandation de son Hope d'Amsterdam, il y est bien accueilli; soutient les jésuites, ses anciens précepteurs, s'informe de l'assassinat du roi, est suspect au marquis de Pombal, qui le fait arrêter, et, trouvant que ce n'est qu'un bavard imprudent, lui fait dire d'aller en Espagne[1].

Quel pays pour Casanova! Sérénades données ou battues par lui... philosophie mal employée en faveur de l'humanité contre les combats de taureaux... doutes sur la religion... moqueries sur les grands d'Espagne, toujours petits de figure, qu'il regardait du haut de la grandeur de la sienne... rivalité d'amour avec les moines : c'était dix fois plus qu'il n'en fallait pour un auto-da-fé; mais une fille de savetier-gentilhomme, chez qui il logeait et qui était amoureuse de lui, employa son confesseur à savoir du grand inquisiteur dominicain quand toutes les preuves contre Casanova seraient rassemblées ; et il se sauva chez le secrétaire du ministre de Russie, qui partait pour son pays et qui le prit à temps dans sa voiture[2].

Il y a sur Madrid vingt choses plaisantes dont je ne me souviens pas, et beaucoup de piquant sur la noblesse du savetier son hôte, qui dédaignait les cordonniers et mettait son épée le dimanche. « Ma profession, lui disait-il, ne déroge point comme celle du cordonnier, car je ne touche le pied de personne et ne me mets à genoux devant quî que ce soit. »

1. La mémoire fait ici défaut au prince de Ligne. Casanova n'a jamais été à Lisbonne. Ce fut de Paris qu'il alla en Espagne.

2. Tout autre est la fuite de Barcelone, Casanova, seul avec son voiturin, ayant été poursuivi par trois assassins jusqu'à la frontière française (voir t. VII, p. 554).

La chaleur du climat et de l'âme de sa fille procurait à Casanova de vifs plaisirs et de profondes réflexions : elle était dévote comme un ange et réparait ses actions par ses discours : elle le prêchait avant et après les preuves d'amour qu'elle lui donnait, et le menaçait de les lui retirer s'il ne se convertissait pas : c'était un mélange de mysticité et de volupté, de Marie Alacoque et de *Thérèse philosophe*, de théologie et d'Arétin. Son esprit était aussi ardent et ses jeux aussi vifs que son cœur.

Il y avait dix-sept ans que Casanova courait le monde, n'ayant rien et faisant beaucoup de dépense, trouvant partout des ressources, des amis, des passeports et des protecteurs; toujours appuyé sur sa devise : *Volentem ducit, nolentem trahit*[1]. Arrivé à Pétersbourg, comme il arrivait partout, sans autre but que la volonté de faire fortune : « Je serai peut-être, se dit-il, attaché à la cour de Catherine, son bibliothécaire, son amant, son secrétaire ou son agent à quelque cour; peut-être précepteur de quelque grand seigneur. Pourquoi non? On a bien pris pour cet emploi le cuisinier du marquis de L'Hôpital, ambassadeur de France, que son maître avait renvoyé! Il y a aussi quelques friseurs de ce pays-là et un confiseur du mien qui élèvent des enfants de princes. Je vaux mieux qu'eux. » Casanova sera aimé de la mère du jeune homme, il s'enrichira; et, comme il n'y a plus pour lui des d'Urfé et des Hope, il gardera ce qu'il aura, ne voyagera plus en berline à six chevaux ou à pied, ne délivrera plus personne de prison, ne donnera plus des centaines de louis à des Charpillon, ne dotera plus des filles qu'il aura initiées au métier de femme, ne refusera plus des filles millionnaires par fausse délicatesse, et ne mettra plus

1. Quand je veux, j'y vais; quand je ne veux pas, j'y cours.

mille ducats sur une carte contre un fripon qui corrige la fortune; enfin, il n'offensera plus les magistrats et les préjugés, etc.

A la fin d'un de ces jours méridionaux des régions boréales, une de ces nuits où il ne fait pas nuit, la grande impératrice, qui eut quatre-vingt-deux amants avoués, sans compter les fantaisies, Catherine II enfin, se promenant avec sa cour à son jardin d'été, aperçoit une figure et une tenue assez extraordinaires, italienne, à ce qu'elle juge, et devine à sa mine être celui dont elle avait vu le nom dans le rapport de la garde de la police.

Casanova regardait une statue d'un air moqueur.

« Elle ne vous plaît pas, monsieur?

— Non, madame, elle est sans proportion.

— C'est une nymphe.

— Elle n'en a pas la taille, madame; et quelle nymphe? il n'y a point d'attribut.

— N'êtes-vous pas le frère du peintre?

— Oui, madame; comment Votre Majesté le sait-elle? et comment connaît-elle ce barbouilleur?

— Il a du génie, monsieur; j'en fais cas.

— Oui, madame, du feu plutôt, du coloris, de l'effet et quelque belle ordonnance; mais le dessin et le fini ne sont pas son fort.

— Avez-vous vu cette petite maison de bois, la première de Pétersbourg, bâtie par Pierre Ier ?

— Oui, madame; il aurait dû aller en Italie plutôt qu'en France. »

Cette critique du frère était assez fondée, et je lui ai souvent reproché le coup de canon ou de pistolet dont la fumée le dispensait de finir ses ouvrages. On ne savait, moyennant cela, si les turbans des Turcs étaient des taches ou quelque chose de prononcé. Il avait aussi le tort de faire les têtes de ses chevaux busquées à la napoli-

taine, et c'était par principe, car son mannequin était ainsi.

Le Casanova dont je parle, c'est-à-dire le peintre, était singulier. Lui parlant un jour de ses tableaux du palais Bourbon : « Pourquoi, lui dis-je en riant, avez-vous, dans l'un de ces tableaux, placé mon bisaïeul sur un grand cheval gris, se sauvant de toutes ses forces, tandis qu'il fut fait prisonnier à la tête de l'infanterie, après avoir fait des merveilles à celle de la cavalerie, à la bataille de Lens ? » Il ne sut que me répondre.

Trente ans après, il fit un grand tableau qui fut envoyé à l'impératrice de Russie. C'était le portrait de l'empereur Joseph entouré de ses grands généraux, Lacy, Laudon, Haddik, qui avaient quelque droit à cet honneur ; mais quel fut mon étonnement lorsque, exposé chez le prince de Kaunitz, je m'y trouvai aussi, fort ressemblant !

Cela fit le malheur de tous mes camarades.

« Pourquoi, dis-je à Casanova, leur faire cette peine?

— C'est, me dit-il, pour réparer le tort que je fis à un prince de Ligne en 1648. »

Le maréchal Pellegrini lui dit un jour drôlement, avec son accent bergamesque :

« Mon camarade, mon pays, car je suis de Vérone, mettez-moi là aussi, je vous prie, quand ce ne serait que dans un petit coin.

— Il n'y a plus de place pour Votre Excellence.

— Mon ami, dussé-je entrer tout entier dans le cadre, faites voir seulement un bout de mon nez, un petit bout de ma figure, et je serai content. »

Et il l'obtint à force d'importunité[1].

L'impératrice passa son chemin, et rit des réponses

1. Nous avons cru devoir reproduire ces détails au sujet de Casanova le peintre, dont il est souvent question dans ces *Mémoires*, lequel eut son heure de célébrité et fut membre de l'Académie de peinture.

de l'homme bizarre ; mais, ayant appris qu'avec le peu d'argent qui lui restait il faisait une banque dans un café, elle lui fit dire que ce n'était pas le moyen de se recommander auprès d'elle et qu'elle ne pouvait pas se l'attacher. Après cela, les courtisans russes n'eurent garde de se l'attacher non plus.

Etant à Berlin[1] : « Je parlerai au roi, se dit Casanova ; je parlerai d'Algarotti comme si je le connaissais ; je dirai du mal de la littérature allemande que je n'aime et ne connais pas plus que lui ; et je lui demanderai un emploi. » Il voit en effet Frédéric II, lui parle comme l'homme de la fuite des Plombs, et cause longtemps avec lui.

« Mais cette histoire est-elle bien vraie ?

— Tout autre que Votre Majesté ne me ferait pas impunément cette question : je n'ai jamais menti.

— Vous devez abhorrer votre patrie ?

— Pas du tout. »

Et voilà des paradoxes sans fin dont il régale le roi sur les gouvernements et les lois. Les auteurs classiques, sur lesquels je n'ai vu personne de plus fort que lui, furent passés en revue. Frédéric est au moment d'être content de lui ; il l'intéresse même par des détails sur Venise ; mais il lui dit que Maupertuis était peu physicien, d'Alembert peu géomètre, Voltaire peu poète, d'Argens peu philosophe, de Prades mauvais théologien, Lamettrie mauvais médecin, La Beaumelle mauvais critique, Diderot mauvais écrivain et Kœnig un pédant.

Frédéric trouva que ce n'était pas son homme, mais il dit : « Tâchons pourtant de l'employer. Il a bien de l'esprit et des connaissances, peut-être sera-t-il utile à l'un de mes établissements. »

Il l'envoie chercher le lendemain.

1. Le prince de Ligne semble oublier que le voyage de Berlin avait précédé la visite à la grande Catherine.

« Avez-vous de la patience, lui dit-il, et de l'ordre?

— Très peu, sire.

— Peu d'argent?

— Presque plus.

— Tant mieux, vous vous contenterez de très petits appointements.

— Il faudra bien, car j'ai mangé un million.

— Comment l'avez-vous eu?

— Par la cabale. J'ai su le passé, j'ai prédit l'avenir. »

Le roi se mit à rire.

« Vous êtes donc un aventurier?

— Oui, sire, et si je rattrape la fortune par le toupet, je ne la lâcherai pas de nouveau.

— Ce n'est pas chez moi qu'on la trouve. Suivez-moi à l'établissement des cadets. J'y ai une quantité de misérables, de cochons, de bêtes, pour gouverneurs, précepteurs, instituteurs ; je ne sais comment les nommer. Je voudrais les mieux composer. Venez. »

Casanova l'accompagne, et demande au premier qu'il rencontre :

« Quels sont vos appointements?

— Trois cents écus.

— Miséricorde ! ce n'est pas mon fait. Voyons pourtant ce qu'il y a à faire ici. »

Le roi passe en revue les gouverneurs, rangés sur une ligne, et les trouve sales, mal peignés, comme il l'avait dit. Il lève la canne sur deux qui répondent de travers aux questions qu'il adresse. Il visite toutes les chambres, les trouve dégoûtantes, les jeunes gens sont mal tenus et le regardent d'un air bête. Dans une salle, il voit un pot de chambre sur une table, fait prendre le gouverneur par la tête et l'envoie en prison.

Casanova n'y tient plus et tremble d'avoir le même sort, s'il accepte une pareille place. Sans plus de ré-

flexion, il s'esquive, et quand le roi se retourne pour la lui proposer, il ne le trouve plus. Il quitte Berlin en faisant dire au roi qu'il n'aime pas plus les prisons de la Prusse que les Plombs de Venise.

A son retour de Russie, il tombe comme du ciel à Varsovie, où Thomatis le présente au roi de Pologne, auquel il plaît par une conversation intéressante. La générosité de Stanislas-Auguste soutenait bien des inutiles, et, en cette qualité, Casanova en profita. Le prince palatin de Russie l'avait pris en affection. Il fut peut-être de moitié dans quelque gros jeu. M. de Seingalt se retrouve encore une fois grand seigneur ; il décide, contrarie, protège, blâme, fronde et déplaît.

Le moyen qu'il fût tranquille quelque part! n'est-il pas obligé, comme Vénitien, de se mêler du théâtre italien?

Le grand général Branecki ou Branicki y avait une maîtresse ; elle eut le malheur de ne pas être trouvée bonne par Casanova. Il la siffla, puis trouva son amant dans la loge d'une autre actrice qui s'habillait. Là, Branicki, qui était venu l'y chercher, l'injuria de propos. Que de choses, en une minute, entrèrent dans l'âme vindicative d'un Italien, et passèrent de l'âme à la tête! Celle d'un autre aurait peut-être contenu l'idée du stylet ou d'une poudre innocente ; mais Casanova, noble et grand dans ses manières, roule sa noble vengeance dans ses yeux, comme Homère nous peint Jupiter : au lieu de la foudre, il lança un regard foudroyant et alla.... se coucher.

Branicki, comme Casanova, m'a raconté tout cela ; mais je ne m'en souviens plus que confusément.

Le lendemain le favori de Stanislas-Auguste reçoit un billet, le plus respectueux, le plus bizarre, le plus impertinent, le plus caressant et le plus menaçant. N'y comprenant rien, il ne fit qu'en rire et l'oublia.

Arrive un second billet, plus clair; un vrai cartel.

Branicki aime mieux se battre qu'écrire : il lui fait dire qu'il lui parlera au spectacle. On se rencontre, et les révérences que, sans cela, Casanova ne faisait guère, annoncèrent la proposition.

« Bien volontiers, dit Branicki, mais êtes-vous gentilhomme?

— Plus que cela, monseigneur, je suis homme et de votre société.

— Je parie que vous ne vous êtes jamais battu?

— Jamais, Excellence.

— Pourquoi diable commencer par moi?

— Parce que vous êtes le premier qui m'ayez injurié.

— L'affaire ne peut-elle pas s'arranger?

— Avec un autre que vous, monseigneur, je l'arrangerais dans l'instant.

— Pour l'ordinaire, monsieur Casanova, je n'évite pas ces sortes d'affaires, mais je vous avoue qu'avec vous....

— Je vous entends, monseigneur; elle me fera plus d'honneur qu'à vous, et c'est pour cela que j'en veux.

— Allons donc, il faut vous obéir : où? comment? à quelle heure?

— Votre Excellence réglera tout cela.

— Mais l'épée.... Vous n'avez pas l'air adroit; le sabre est notre fort, à nous autres Polonais; et le pistolet.... je vous avertis que je tire à merveille.

— N'importe; quelquefois le hasard rétablit l'égalité.

— Je parie que vous n'en avez pas.

— Je n'en ai jamais ni vu ni touché.

— Eh bien! je vous apporterai les miens. A neuf heures du matin, à tel endroit. »

Casanova s'y rend. Branicki arrive en voiture à six chevaux, avec ses aides de camp, ses pages, ses coureurs, ses uhlans, et descend lestement.

« Est-ce votre dernier mot, monsieur Casanova?

— Oui, monseigneur.

— Je vais donc charger ces pistolets en votre présence. Ils sont du célèbre Kuchelreiter.

— Je vais les essayer sur la tête de Votre Excellence. »

Au lieu de la tête, il lui perce le ventre. Branicki, en tombant, lui jette mille ducats et lui dit : « Sauvez-vous ; le roi qui m'aime vous en voudra. Je me meurs, à ce que je crois. »

Ses aides de camp ou ses lanciers veulent sabrer Casanova. Branicki a la force de leur crier : « Arrêtez! Quelle lâcheté ! » On l'emporte évanoui.

Casanova, qui du coup de pistolet de Branicki, parti en même temps que le sien, a eu la main gauche percée, la met dans la poche de sa culotte, pour que les Polonais, dit-il, n'eussent ni l'honneur ni le plaisir de voir son sang. Rentré à Varsovie, il va dîner chez le prince Czartoryski, qui ne savait pas encore ce qui s'était passé.

Un page du roi vint lui dire deux mots à l'oreille ; après quoi le prince s'approche de Casanova pour lui dire de partir. Le bon Stanislas-Auguste lui envoie de l'argent, et, au risque d'être arrêté, il reste à Varsovie jusqu'à la levée du premier appareil : il est décidé que le coup n'est pas mortel.

Avant cette décision, un ami trop chaud de Branicki, sur la nouvelle qu'il avait été tué par un Italien, court chez Thomatis, lui donne un coup de sabre dans le visage, et sort en lui en demandant pardon, ayant appris que ce n'était pas lui [1].

Je ne me souviens plus où Casanova alla faire le chevalier ou le Juif errant, car il tenait de l'un et de l'autre.

1. Branicki et Casanova ayant fait chacun de son côté au prince de Ligne le récit de leur duel, si sa version et celle de Casanova varient pour la forme, elles sont identiques pour le fond.

Toutes les portes des villes, cours et châteaux lui étaient à peu près fermées. Je sais cependant qu'il passa par Vienne avant que son frère y fût établi, et qu'il profita de la complaisance qu'avait l'empereur Joseph de recevoir tout le monde[1].

« Je n'aime pas cela, dit Casanova dans ses *Mémoires;* un souverain sort de sa chambre dans l'intention de refuser, car il s'attend à des demandes indiscrètes. Si jadis on parvenait à voir un souverain (dans le temps où ils étaient presque inaccessibles), il s'empressait d'accorder, bien aise de faire quelque chose par lui-même.

L'empereur, qui n'oubliait jamais rien, lui dit :

« Il me semble que vous avez été l'ami de M. Zaguri?

— Oui, dit Casanova, noble Vénitien.

— Je n'aime pas trop sa noblesse, je n'estime pas ceux qui l'achètent.

— Et ceux qui la vendent, sire? »

Joseph II changea de conversation, ne voulant pas s'engager dans celle-là, et se retira assez mécontent d'une réponse fort hardie, mais fort juste et qui le piquait au vif.

Je crois que ce fut alors que Casanova alla à Paris pour la dernière fois. Mon neveu Waldstein prit du goût pour lui chez l'ambassadeur de Venise, où ils dînaient ensemble. Comme il fait semblant de croire à la magie et de s'en mêler, il nomme les clavicules de Salomon, d'Agrippa, etc. ; et tout dans ce genre se présente aisément à lui.

1. A partir d'ici, tout ce que contient l'extrait des *Mémoires* du prince de Ligne a rapport au temps postérieur aux *Mémoires* que nous possédons de Casanova (an 1774). Or, comme il paraît que le prince n'écrit de mémoire que ce qu'il a retenu de la lecture des manuscrits de Casanova, il est permis de croire qu'originairement ses *Mémoires* étaient plus étendus.

« A qui parlez-vous de cela? dit Casanova. *O! che bella cosa, cospetto!* Tout cela m'est familier.

— Ainsi, dit Waldstein, venez en Bohême avec moi; je pars demain. »

Casanova, à bout d'argent, de voyages et d'aventures, le prend au mot, et le voilà bibliothécaire d'un descendant du grand Waldstein. C'est en cette qualité qu'il a passé les quatorze dernières années de sa vie au château de Dux, près Tœplitz, où pendant six étés il me rendit heureux par son enthousiasme pour moi et par son utile et agréable instruction.

Qu'on ne croie point cependant que dans ce port de tranquillité que la bienfaisance du comte de Waldstein lui avait ouvert contre les orages, il n'en ait pas cherché. C'était un besoin inhérent à sa nature. Il n'y avait pas de jour où, pour son café, son lait, son plat de macaroni qu'il exigeait, il n'eût une querelle dans la maison. Le cuisinier lui avait manqué la polenta, l'écuyer lui avait donné un mauvais cocher pour venir me voir, des chiens avaient aboyé pendant la nuit; plus de convives que n'en attendait Waldstein étaient cause qu'il avait mangé à une petite table. Un cor de chasse avait déchiré ses oreilles par quelques sons aigres et faux. Le curé l'avait ennuyé en s'avisant de vouloir le convertir. Le comte ne lui avait pas dit bonjour le premier. La soupe, par malice, lui avait été servie trop chaude. Un valet l'avait fait attendre pour lui donner à boire. Il n'avait pas été présenté à un homme de considération qui était venu voir la lance qui perça le grand Waldstein. Le comte avait prêté un livre sans l'en prévenir. Un palefrenier ne lui avait pas ôté son chapeau en passant. Il a parlé allemand, on ne l'a pas entendu. Il s'est fâché, on a ri. Il a montré de ses vers français, on a ri. Il a gesticulé en déclamant des vers italiens, on a ri. Il a fait, en entrant, la révérence, comme

le lui avait appris Marcel, le fameux maître de danse, il y a soixante ans, on a ri. Il a fait, à chaque bal, le pas grave de son menuet, on a ri. Il a mis son plumet blanc, son droguet de soie doré, sa veste de velours noir, et ses jarretières à boucles de strass sur des bas de soie à rouleau, on a ri. « *Cospetto!* disait-il, canaille que vous êtes, vous êtes tous des Jacobins, vous manquez au comte, et le comte me manque, en ne vous punissant pas. »

« Monsieur, lui dit-il, j'ai percé le ventre du grand général de Pologne, je ne suis pas né gentilhomme, mais je me suis fait gentilhomme. »

Le comte a ri : grief de plus.

Le comte un jour entre chez lui, avec deux paires de pistolets, sans dire un mot, le regardant sérieusement, et mourant d'envie d'éclater de rire. Casanova pleure, l'embrasse et dit : « Je tuerai mon bienfaiteur!... *O che bella cosa!* » Se reprenant et craignant qu'on ne le soupçonne de manquer de courage, il accepte les pistolets, les rend avec grâce, comme la main qu'on donne au menuet à la hauteur de l'œil, pleure encore et parle magie, cabale et macaroni.

Les mères du village se plaignent que Casanova veut apprendre des sottises à toutes les petites filles et dit que ce sont des démocrates. Il donne le nom de Calvados, je ne sais pourquoi, à l'abbaye d'Ossegg, située à une demi-lieue, se brouille et brouille le comte avec les moines. Il se donne des indigestions et dit qu'on veut l'empoisonner. Il est versé, c'est par ordre des Jacobins. Il prend à crédit à la manufacture de draps d'Oberteitersdorf, appartenant au comte, et dit qu'on lui manque de respect quand on vient lui demander de l'argent.

Le moyen de résister à tant de persécutions!

Dieu lui ordonne de quitter Dux. Sans y croire autant qu'à sa mort, dont il ne doutait plus, il prétendait que

chaque chose qu'il avait faite, c'était par l'ordre de Dieu, et c'était sa devise. Dieu lui ordonne de me demander des lettres de recommandation pour le duc de Weimar, qui m'aime beaucoup ; pour la duchesse de Gotha, qui ne me connaît pas, et pour des juifs de Berlin : et il part en cachette, laissant au comte Waldstein une lettre tendre, fière, honnête et irritée. Waldstein rit et dit qu'il reviendra. On fait attendre Casanova dans les antichambres ; on ne lui donne de place ni de gouverneur, ni de bibliothécaire, ni de chambellan. Il dit partout que les Allemands sont bien bêtes. L'excellent et très aimable duc de Weimar le reçoit à merveille ; mais dans l'instant il devient jaloux de Gœthe et de Wieland, ses protégés à juste titre. Il déclame contre eux, contre la littérature du pays, qu'il ne connaît pas et ne peut connaître. A Berlin, il déclame contre l'ignorance, la superstition et la friponnerie des Hébreux auxquels je l'avais adressé, tire cependant, pour l'argent qu'ils lui prêtent, des lettres de change sur le comte, qui rit, paye et l'embrasse quand il revient. Casanova rit, pleure, et lui dit que Dieu lui avait ordonné de faire ce voyage de six semaines, de partir sans le lui dire et de rentrer dans sa chambre de Dux. Enchanté de nous revoir, il nous raconte plaisamment toutes les contrariétés qu'il a éprouvées et auxquelles sa susceptibilité donne le nom d'humiliations. « Je suis fier, disait-il, parce que je ne suis rien. »

Huit jours après son retour, que de nouveaux malheurs ! on sert des fraises à tout le monde avant lui ; il ne lui en reste pas. Pour comble de chagrin, son portrait, qu'il avait dans la chambre et qu'il croyait enlevé par un de ses admirateurs, se trouve salement placardé à la porte des lieux d'aisance.

Il passe ainsi cinq ans à s'agiter, à se désoler, à gémir surtout de la conquête de son ingrate patrie, et à nous

parler de la ligue de Cambrai, de la gloire de son ancienne et superbe Venise, qui avait résisté à l'Europe et à l'Asie. Son appétit diminuant tous les jours, il regretta assez peu la vie, qu'il finit noblement vis-à-vis de Dieu et des hommes. Il reçut avec de grands gestes et quelques sentences les sacrements et dit :

« Grand Dieu, et vous tous témoins de ma mort, j'ai vécu en philosophe et je meurs en chrétien. »

AVENTUROS

PORTRAIT DE CASANOVA PAR LE PRINCE DE LIGNE[1].

Ce serait un bien bel homme s'il n'était pas laid ; il est grand, bâti en Hercule, mais un teint africain ; des yeux vifs, pleins d'esprit à la vérité, mais qui annoncent toujours la susceptibilité, l'inquiétude ou la rancune, lui donnent un peu l'air féroce, plus facile à être mis en colère qu'en gaieté. Il rit peu, mais il fait rire. Il a une manière de dire les choses qui tient de l'Arlequin balourd et du Figaro, ce qui le rend très plaisant. Il n'y a que les choses qu'il prétend savoir qu'il ne sait pas : les règles de la danse, celles de la langue française, du goût, de l'usage du monde et du savoir-vivre. Il n'y a que ses comédies qui ne soient pas comiques ; il n'y a que ses ouvrages philosophiques où il n'y ait point de philosophie ; tous les autres en sont remplis ; il y a toujours du trait, du neuf, du piquant et du profond. C'est un puits de science ; mais il cite si souvent Homère et Horace, que c'est de quoi en dégoûter. La tournure de

1. Voir *Mémoires et mélanges historiques et littéraires*. Paris, 1828, t. IV, p. 291.

son esprit et ses saillies sont un extrait de sel attique. Il est sensible et reconnaissant ; mais pour peu qu'on lui déplaise, il est méchant, hargneux et détestable. Un million qu'on lui donnerait ne rachèterait pas une petite plaisanterie qu'on lui aurait faite. Son style ressemble à celui des anciennes préfaces ; il est long, diffus et lourd ; mais s'il a quelque chose à raconter, comme, par exemple, ses aventures, il y met une telle originalité, une naïveté, cette espèce de genre dramatique pour mettre tout en action, qu'on ne saurait trop l'admirer, et que, sans le savoir, il est supérieur à *Gil Blas* et au *Diable boiteux*. Il ne croit à rien, excepté à ce qui est le moins croyable, étant superstitieux sur tout plein d'objets. Heureusement qu'il a de l'honneur et de la délicatesse, car avec sa phrase, « *Je l'ai promis à Dieu* », ou bien, « *Dieu le veut* », il n'y a pas de chose au monde qu'il ne fût capable de faire. Il aime, il convoite tout, et, après avoir eu de tout, il sait se passer de tout. Les femmes et les petites filles surtout sont dans sa tête : mais elles ne peuvent plus en sortir pour passer ailleurs. Cela le fâche, cela le met en colère contre le beau sexe, contre lui-même, contre le ciel, contre la nature et surtout contre l'année 1725. Il se venge de tout cela contre tout ce qui est mangeable et buvable ; ne pouvant plus être un dieu dans les jardins, un satyre dans les forêts, c'est un loup à table : il ne fait grâce à rien, commence gaiement et finit tristement, désolé de ne pas pouvoir recommencer. S'il a profité quelquefois de sa supériorité sur quelques bêtes, hommes et femmes, pour faire fortune, c'était pour rendre heureux ce qui l'entourait. Au milieu des plus grands désordres de la jeunesse la plus orageuse et de la carrière la plus aventureuse et quelquefois un peu équivoque, il a montré de la délicatesse, de l'honneur et du courage. Il est fier parce qu'il n'est rien. Rentier, ou

financier, ou grand seigneur, il aurait été peut-être facile à vivre; mais qu'on ne le contrarie point, surtout qu'on ne rie point, mais qu'on le lise ou qu'on l'écoute; car son amour-propre est toujours sous les armes. Ne lui dites jamais que vous savez l'histoire qu'il va vous conter; ayez l'air de l'entendre pour la première fois. Ne manquez pas de lui faire la révérence, car un rien vous en fera un ennemi. Sa prodigieuse imagination, la vivacité de son pays, ses voyages, tous les métiers qu'il a faits, sa fermeté dans l'absence de tous les biens moraux et physiques, en font un homme rare, précieux à rencontrer, digne même de considération et de beaucoup d'amitié de la part du très petit nombre de personnes qui trouvent grâce devant lui.

LETTRES

ÉCRITES AU SIEUR FAULKIRCHER

PAR SON MEILLEUR AMI

JACQUES CASANOVA DE SEINGALT

le 10 janvier 1792 [1].

Est hoc pro certo, quoties cum stercore certo,
Vinco seu vincor, semper ego maculor.

Si je me débats contre la fange, il est certain que, vainqueur ou vaincu j'en sortirai souillé.

LETTRE PREMIÈRE

Selon le cours ordinaire des choses, monsieur Faulkircher, rien de commun n'aurait dû exister entre vous et moi au château de Dux, où j'étais employé en qualité de bibliothécaire, et vous en celle de maître d'hôtel; mais l'extraordinaire est tellement de mode de nos jours, qu'il faut presque y compter. Vous vous êtes, au détriment de mon honneur, souillé de trois affaires criminelles; et comme je veux que le procès vous soit fait juridiquement selon toutes les formes, vous ne trouve-

1. Rien ne garantit que ces lettres, trouvées dans les papiers de Casanova, eussent été adressées au sieur Faulkircher, son ennemi, puisque les dernières ne font mention d'aucune réponse. L'auteur les avait sans doute écrites pour y déverser le trop-plein de l'acrimonie dont son cœur était inondé. Ces lettres montrent tout au moins combien l'âge, les tribulations et le sentiment de sa position subordonnée avaient affaibli l'esprit de Casanova.

rez pas mauvais que je commence par en informer le public, juge impartial que vous ne pourrez pas séduire ; car vous n'avez pas, pour un pareil exploit, assez de vin dans les caves du comte de Waldstein. Le public décidera si vous êtes ou non un homme de rien, un poltron, et si vous savez ou non ce que c'est que les lois de l'honneur.

Courage donc, monsieur Faulkircher, répondez à ces lettres ; mais soyez assez honnête pour me faire parvenir vos réponses en français, ou en latin, ou en italien, ou même en espagnol, comme je le suis pour vous les envoyer en allemand. Je paye un traducteur, payez-en un de même, et ne soyons pas honteux de publier notre ignorance, vous dans toutes les langues de l'univers et moi dans l'allemande. Cette bagatelle n'est pas votre plus grand crime. Vous m'avez fait exposer en effigie d'une manière aussi grossière que déshonorante ; vous devez trouver bon que j'en appelle aux lois qui vous condamnent je ne sais à quoi.

En attendant, je suis avec toutes les cérémonies qu'on met au bas des lettres et qui ne tirent aucunement à conséquence, votre...

LETTRE II

Quoique nous n'ayons jamais pu raisonner ensemble, puisque vous ne jargonnez qu'un mauvais allemand, nous aurions cependant pu paraître d'accord, monsieur Faulkircher, si vous aviez été poli par l'éducation que procure la culture des lettres ou la bonne compagnie, dans laquelle l'homme apprend la morale et les lois de l'honneur ; mais vous n'avez pas eu ce bonheur. Ayant été obligé de vous faire soldat à l'âge où j'apprenais à lire, vous n'avez pas trouvé la quintessence du sentiment dans les corps de garde et dans la vie de caserne. Vous

n'avez donc pu ni vous dégrossir par l'acquisition des sciences qui étendent la sphère de l'intelligence, ni vous polir par la fréquentation de gens instruits, ni anoblir votre esprit par des lectures instructives, ni vous former aux lois de l'honneur et de la morale des convenances sociales, comme je l'ai fait, moi, quoique pauvre et d'une humble naissance. Sur cela je vous plains autant que je me félicite, en remerciant le sort et la fortune de m'avoir procuré ces précieux avantages qui me mettent si haut au-dessus de vous. D'ailleurs, fidèle à vos devoirs militaires, vous avez si bien su mettre vos talents en évidence, qu'en moins de cinquante ans vous êtes parvenu au grade respectable de sous-lieutenant.

Ayant atteint ce noble rang, content de vous reposer sur vos lauriers, vous eûtes la vertu de borner votre ambition, en demandant votre congé et la pension, ce que vous obtîntes. Tout cela fut appuyé sur la maladie qu'on nomme paresse, maladie qui permet d'esquiver le service toutes les fois qu'il semble gênant. Le certificat que vous avez fourni aurait dû nommer l'infirmité par son nom, mais le conseil de guerre n'entend point raillerie, et, s'il avait connu la vérité, vous auriez été frustré de la pension de deux cents florins et de l'honneur de porter l'uniforme, qui vous met de pair avec tous les adeptes de Mars qui ne vivent pas au service d'un grand seigneur particulier, en qualité de maître d'hôtel. Il est vrai que vous distribuez généreusement le vin de la cave de votre maître, que vous tenez ouverte, non seulement aux officiers établis à Dux, mais encore à tous ceux qui y viennent par office ou par plaisir. Soyez bien sûr cependant que ces officiers savent que vous n'ignorez pas que le métier que vous faites est un métier défendu; mais ils prétendent que ce n'est pas à eux à vous le reprocher. Ils désirent même que cela reste ignoré; car, si

votre licence parvenait aux oreilles de Jupiter ou de son conseil, on vous enverrait promener sans uniforme et vous perdriez votre pension de deux cents florins. Il est vrai que M. le comte de Waldstein vous dédommagerait par une pension de quatre cents, mais on ne vous appellerait plus M. le lieutenant ; or ce titre vous chatouille l'amour-propre, quoique vous ne soyez point officier comme les autres.

Je suis, etc.

LETTRE III

Tel que vous êtes, monsieur Faulkircher, il y a cinq ans que vous vîntes à Dux où vous me vîtes, et dès que vous sûtes quel était mon emploi, vous vous creusâtes vainement la tête pour comprendre quel besoin pouvait avoir le comte de Waldstein de jeter mille florins par an pour avoir un bibliothécaire. Dans votre zèle pour ses intérêts, vous lui conseillâtes de se défaire de moi et, ne pouvant l'y faire résoudre, vous formâtes le malin projet de me susciter tant d'avanies, de me faire essuyer tant de désagréments, de me dégoûter à tel point que je me visse forcé de prendre le parti de quitter mon emploi volontairement. Pendant les deux premières années, la chose était difficile, car lorsque le comte n'était pas à Dux, je mangeais seul dans ma chambre, en dépensant mon argent, d'où il arrivait que je n'avais rien à démêler avec vous ; mais, ayant eu le malheur d'être trompé à Leipsick par le libraire Hilscher, qui m'a fait perdre quatre mille florins, et forcé par là de me priver de la moitié de mes appointements, je me suis vu dans la nécessité d'accepter, même à titre de grâce, l'offre de M. le comte de vivre à la table de l'office pendant ses absences, fatal avantage qui m'oblige à me trouver nez à nez avec un

être tel que vous. Cette circonstance vous a mis à portée de me faire des avanies analogues à votre belle âme, tantôt directement et tantôt indirectement ; car, âne, vous aimez à vous recouvrir de la peau du lion et à paraître animal différent de votre nature. Malheureusement pour vous, le bout de l'oreille perce toujours, le masque tombe et la vérité vous montre dans votre turpide laideur. Je vous ai toujours connu pour animal de votre espèce, faux, dissimulé, et prétendant à l'esprit, malgré votre profonde ignorance. Je me suis fait une loi de faire semblant de ne pas vous connaître à fond, et vous en avez été la dupe : car avouez que vous avez cru que je vous tenais en quelque considération, en d'autres termes que j'avais quelque estime pour vous. Détrompez-vous. J'ai toujours su que, si nous étions dans un pays où les duels fussent tolérés, et que, si, à la première insulte que vous m'avez faite, je vous avais provoqué à l'épée ou au pistolet, la peur vous aurait rendu paralytique, et que, sans doute, vous vous seriez servi de votre ami Viderol pour me faire assassiner. Tout ce que vous avez fait depuis le mois de septembre 1790 me confirme dans la connaissance de votre caractère et m'autorise à cette supposition.

LETTRE IV

A peine le comte fut-il parti, que vous trouvâtes moyen de me mettre à dos l'inspecteur, qui, à votre instigation, me fit le plus sanglant des affronts. Je vais consigner ici cette histoire.

Un jour, le bon inspecteur Stelzl me dit, avec la meilleure intention du monde, que, si je n'avais pas fait imprimer mon *Icosameron*, je ne me trouverais pas dans la détresse, et que, pour me procurer une vie heureuse,

je ne devais penser qu'à me divertir sans toucher une plume ; car j'avais de quoi bien vivre, sans me donner la peine d'écrire.

J'ai rendu ce propos au comte de Waldstein, en ridiculisant le conseil et non le *conseilleur*, car M. Stelzl n'était pas à portée de concevoir que la seule chose qui pût me rendre la vie agréable était la liberté d'écrire et celle de faire imprimer mes productions. Je sais que cela ne pouvait paraître qu'une corvée à M. Stelzl, homme très habile dans son métier, mais forcé de le faire pour vivre, et ne travaillant jamais sur ses propres idées ; écrire doit être à ses yeux ce que fendre du bois est aux yeux d'un bûcheron et, par suite, le bonheur doit consister, pour lui, dans la possibilité de vivre sans écrire.

Il avait raison dans son sens, et moi, j'avais raison de philosopher sur sa manière de voir et d'en rire confidentiellement avec le comte qui, riant lui-même, vous communiqua ce propos que vous vous empressâtes de rapporter à l'inspecteur dont la vanité se trouva blessée, et qui, dès le lendemain du départ du comte, me reprocha, dans sa propre chambre, l'idée que j'avais de son esprit, me disant, en termes impérieux et d'un ton sec, qu'il ne se mêlerait plus de me donner des conseils. Je tâchai de me justifier de la manière la plus honnête, cherchant à le convaincre que ce que j'avais dit au comte ne pouvait en aucune façon être offensant pour lui, car Horace avait dit la même chose d'un sénateur romain, et qu'il était bien reconnu que personne n'aimait son métier.

Mes efforts furent vains. M. l'inspecteur vous préféra à Horace, et c'est dans l'ordre. Il garda sa mauvaise humeur, et le lendemain il ne me rendit pas mon salut. Le surlendemain, ce fut pis encore ; sa femme ne m'admit pas au cercle à l'heure de son audience, où elle ne

m'offrit pas un siège. Vous y étiez, vous, monsieur Faulkircher, à côté de votre ami Viderol, et vous en avez ri. J'ai dû sortir, avalant la pilule avec amertume, et méprisant au fond de l'âme une maison où le maître ne sait pas que :

Turpius ejicitur quam non admittitur hospes[1],

et je dis, avec Fidentio Ludimagistro :

Jo che tra viri equestri e tra patrizj
Soglio seder, mi vidi allor negligere
Da quegli uomini novi ed adventizj[2].

J'ai passé depuis quatre mois sans sortir de ma chambre, si ce n'est pour aller dîner à l'office avec vous. Vous ne pouviez pas me souffrir chez l'inspecteur ; car lorsque j'y étais, je parlais latin avec lui, ou français avec sa femme, et vous ne pouviez pas débiter vos sottises, ne nous comprenant pas.

Le premier de l'an 1791, je pris sur moi de lui souhaiter une bonne année, et M. l'inspecteur m'offrit un siège, que je n'acceptai pas. Une heure après, il vint me rendre mon compliment et n'accepta pas non plus le siège que je lui offris. Je vous ai fait la même politesse, mais comme vous n'avez aucune idée des convenances, vous ne me l'avez point rendue : tant pis pour vous.

Je suis, etc.

LETTRE V

Quand vous m'avez vu supporter en paix ma solitude, mangeant silencieusement à votre table, ne manquant

1. Pis est d'éconduire un convive
Que de l'admettre tel qu'il est.

2. Moi qui parmi nobles et chevaliers
De m'asseoir avais l'habitude,
Je me vis alors négliger
Par des parvenus.

en rien ni aux convives ordinaires ni aux casuels, me levant toujours après le rôti et vous laissant tranquillement vider des bouteilles avec des officiers ou autres convives qui partageaient vos goûts, vous vous crûtes obligé de mettre votre petit esprit à la gêne pour inventer un nouveau moyen de troubler ma tranquillité et me porter à quelque acte de ressentiment qui pût avoir des conséquences sérieuses.

Viderol, votre ami, fait tout exprès pour raisonner avec vous, que vous rendiez l'âme de la table, en applaudissant à ses insolents propos et dont j'étais le plastron, Viderol fut l'élu que vous crûtes propre à mettre ma longanimité à la plus rude épreuve. Viderol était le polichinelle et Faulkircher le compère. Ce bouffon, qui sait à peine lire, m'interloquait audacieusement, et, se disant philosophe, il vous inondait de joie. Vous lui donniez raison, définissant la philosophie comme un sot de votre espèce peut la définir. Vous saviez que malgré mon silence, je devais beaucoup souffrir de vos impertinences communes. Vous avez poussé l'insolence jusqu'à dire un jour que vous étiez charmé d'admirer à Dux deux philosophes. Je me montrai philosophe alors en ne vous jetant point mon assiette à la figure, et je me contentai de vous dire qu'il y en avait trois, puisque vous étiez inséparable de votre ami. Confus, vous biaisâtes, renfrognant votre plate et maigre physionomie, sur laquelle se lit la dissimulation et le venin de l'astuce rampante. Vous vous retranchâtes dans le silence. Alors votre polichinelle, pour faire renaître votre turpide joie, se mit à contrefaire le comte de Waldstein, votre maître, en déclamant une tirade d'une pièce allemande. Vous applaudîtes à ce que vous appeliez son prodigieux talent, et vous dîtes, avec le plus grand sérieux, que ce garçon aurait été sublime sur la scène. Moi, je vous connaissais assez

pour savoir pourquoi vous l'applaudissiez. Le fait est que vous trouvâtes excellente la singerie de votre ami, parce qu'il contrefaisait son maître, dont vous vous moquez comme lui, quoique vous n'osiez pas le faire ouvertement, puisque vous mangez son pain et que vous buvez et faites largement boire son vin. Vous vous comporteriez bien différemment si vous aviez le moindre sentiment d'honneur.

Vous m'avez en outre donné pour commensal un ancien domestique, que vous avez élevé au rang de chasseur, lequel, après avoir modestement plié sa serviette et porté sa chaise contre le mur de la salle, alla humblement vous baiser le pan de l'habit, vous rendant ainsi hommage, comme le ferait un esclave au général qui l'aurait fait officier. Je m'attendais à voir le lendemain sa femme figurer à table à côté de vous ; Caroline lui aurait fait place, car, dans son espèce, elle a le mérite de reconnaître une femme mariée pour sa supérieure. D'ailleurs, votre domestique, d'après les ouïdire, doit à la femme du chasseur le genre de promotion dont Mars honora Vulcain, et sans laquelle vous ne lui auriez pas fait l'honneur de l'admettre à votre table.

Je suis, etc.

LETTRE VI

Permettez, monsieur Faulkircher, que je soumette à votre réflexion le jugement que le monde porte sur l'amitié qui vous lie au coquin de Viderol. Ce vaurien, qui a maintenant de vingt-trois à vingt-quatre ans, a passé sa vie dans les écuries, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, et y a souvent reçu les étrivières par ordre de ses maîtres. Sa première histoire est connue.... et il est plus à plaindre qu'à blâmer; car avec le besoin de manger et

une figure de giton, il lui était difficile de résister à l'attrait de quelques pièces de monnaie que lui offraient les pentapolitains qu'on trouve en Allemagne comme en Italie. A son retour d'Angleterre, le comte de Waldstein, votre maître actuel, donna à Viderol son laquais un brevet de courrier et par là le fit admettre à la table de l'office. Cet infâme sujet, mépris de tous les honnêtes gens, fit, comme vous le savez, des impertinences à plusieurs officiers, dont l'un cependant, plus méprisable encore que lui, a oublié les injures en faveur de Bacchus et a poussé la bassesse jusqu'à paraître en public dans la même voiture où Viderol tenait la droite.

Ainsi que vous le savez, votre ami ayant gagné une vilaine maladie avec ma cuisinière, la communiqua, à ce que m'a dit le docteur, à la pauvre fille de l'honnête maître des forêts, des suites de laquelle elle mourut.

Ce ne serait encore là que des peccadilles; mais ce même sujet que vous protégez si spécialement se fit faire un rossignol au moyen duquel il pouvait s'introduire dans toutes les chambres du château, et dans ma bibliothèque, où il a sans doute volé les livres que l'on n'y trouvera plus. Vous savez que c'est le serrurier qui l'a dénoncé, et pourtant vous l'avez défendu, et nul ne sait pourquoi, si ce n'est moi. Un pareil drôle ne peut avoir que vous pour ami, et cela à cause de votre passion antiphysique, que vous devriez mettre plus de soin à cacher. Tel est au reste le jugement que le monde en porte et, s'il est faux, vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous; car la figure de Viderol trahit le patient, comme la vôtre décèle l'agent. Moi je laisse dire, sans mêler ma voix à celle du public, quoique je sache fort bien que vous n'aimez Viderol que parce qu'il est le seul dans le château qui puisse consentir à vous servir de valet dans les exécutions que vous lui commandez, et

ces exécutions sont infâmes, comme les ordres qui les provoquent.

LETTRE VII

Il y a au château de Dux un oratoire où il n'est permis qu'au comte, à sa famille, à ses premiers officiers et aux officiers de la garnison d'aller entendre l'office divin. C'est là que je vais entendre la messe, parce que le comte m'a dit que c'était ma place, et vous y allez par la même raison. Viderol s'y étant introduit, il y a deux ans, je le dis au comte, et défense lui fut faite d'y entrer de nouveau. Malgré cette défense, il y a dix mois que je l'y ai retrouvé avec votre Caroline, qui, lorsqu'elle s'avise d'y penser, se reconnaît pour luthérienne. En voyant ce couple, je retournai sur mes pas, et j'allai faire mes devoirs religieux à l'église paroissiale au milieu de mes frères les paysans catholiques et honnêtes gens. Viderol continue à parader dans l'enceinte du maître-autel, tenant un missel à la main, pour faire croire qu'il sait lire. Pour le consoler, vous avez applaudi plus que jamais aux sarcasmes qu'il s'est permis contre moi et que j'ai pu faire semblant de ne pas comprendre. Vous espériez que, poussé à bout, je lui jetterais mon assiette par la figure, qu'il m'aurait renvoyé la sienne, et vous auriez observé une impartiale neutralité, dans la certitude que, plus fort que moi, il m'aurait assommé ; et vous auriez allégué, à votre ordinaire, que vous n'avez point d'ordres à lui donner, n'ayant ni l'autorité de le punir, ni celle de lui imposer silence. Ma patience a trompé votre attente, et force vous a été de vous consulter avec lui pour trouver une insulte qu'il me fût impossible de tolérer. Ainsi votre valet a suivi vos ordres dans une exécution qui rentre essentiellement dans la compétence des bourreaux. Cette entreprise a surtout été remarquable par

l'invention qui caractérise votre fécond génie. Vous avez, comme maître d'hôtel de M. le comte de Waldstein, ordonné une action que vous auriez considérée comme déshonorante comme sous-officier, et que sans doute vous auriez refusé d'exécuter, si alors un de vos officiers vous l'avait ordonnée. Vous avez ordonné à votre vil satellite de m'effigier avec la matière qu'on ne nomme point en bonne société....

Je suis, etc.

LETTRE VIII

Votre coquin de Viderol, vrai valet de bourreau, ayant arraché mon portrait d'un de mes ouvrages, y griffonna mon nom avec l'épithète que vous lui avez apprise, puis le colla sur la porte des lieux-communs avec sa matière ou la vôtre; car un commerce infâme en rend le mélange facile.

Le sieur Caumont, qui le premier vit cet opprobre, arracha le portrait, que Viderol lui avait volé, et vint me le montrer. Je le priai de s'en plaindre. Il écrivit à l'infâme, en lui reprochant la turpitude de son action; mais celui-ci ne fit que s'en moquer et lui répondit de vive voix qu' « il avait fait cela pour me donner une marque de son estime. »

Ayant prié Caumont de porter sa plainte au maître d'hôtel, c'est-à-dire à vous-même, il vint me dire, avec M. Baumauer, que vous en aviez ri. Je me rendis alors auprès de vous dans la chambre de Caroline, où je vous trouvai jouant avec elle et le major de Wiskochill. Vous prîtes le portrait entre vos mains et, après l'avoir bien considéré vous dîtes qu'il fallait mépriser cela, que ce n'était rien et que d'ailleurs je ne pouvais qu'attendre le retour du comte pour m'en plaindre, puisque vous n'aviez aucune autorité pour me donner satisfaction. Je vous dis

alors que l'affaire était criminelle, et vous, homme ignorantissime, vous me répondîtes que non, et qu'il se pouvait d'ailleurs que Viderol ne fût pas le coupable. Je vous objectai que le coquin s'en vantait, et vous, surpris sans doute qu'il ne s'en fût point tenu à vos instructions, vous me répliquâtes qu'il était fou et qu'il fallait mépriser cela, ajoutant qu'à ma place ce serait le conseil que vous suivriez. Je vous fis compliment sur la délicatesse de votre honneur, admirant votre courage stoïque qui, dans un cas de cette nature, vous aurait permis d'attendre le retour très incertain du comte, et je vous priai de me faire au moins porter à manger dans ma chambre. Vous me le refusâtes, monsieur Faulkircher, et, dans votre refus, je vis le comble de votre infamie ; je vous reconnus alors pour le prévôt qui avait ordonné l'exploit, et je sentis que vous deviez couvrir de votre protection le vil agent de vos ordres.

Homme ignare, être sans aucun sentiment d'honneur, sans aucune idée de probité, comme sans la moindre connaissance de la justice! Je suis sûr que vous pourriez vous déterminer à me faire assassiner, mais jamais vous exposer à recevoir de mon épée, trop honnête, un bon coup que je vous donnerais trop facilement sur votre plate figure, qu'il suffit d'avoir un instant sous les yeux pour y reconnaître l'homme fourbe qui, malgré son cynisme, n'a pas le sens commun.

Je suis....

LETTRE IX

Déterminé à rendre immanquable la punition de votre infâme valet et voulant en même temps donner une preuve de mon respect au comte Waldstein, en n'obligeant pas, comme en dernier ressort j'en avais le droit, la justice d'empiéter sur sa juridiction, j'ai pris un

avocat, j'ai écrit ma plainte, et je l'ai fait traduire en allemand. En ayant eu vent à Teplitz et ayant su que je n'épargnais pas votre nom, vous vîntes dans ma chambre me prier d'écrire tout ce que je voudrais, mais de ne point vous nommer, parce que cela pourrait vous faire du tort auprès du conseil de guerre et vous exposerait à perdre votre pension, si l'on venait à savoir que vous êtes aux gages du comte, tandis que l'on croit que vous n'êtes chez lui qu'à titre d'ami.

Je ris de la bêtise de votre petit génie qui s'imaginait de pouvoir passer pour innocent à mes yeux, mais vous me fîtes pitié, et j'eus la bonhomie de vous promettre de ne pas vous nommer pour le moment, vous prévenant cependant que je ne vous épargnerais pas, si, à son retour, M. le comte me déniait la satisfaction que j'étais en droit d'exiger.

Observateur de ma parole, j'ai déchiré ma première plainte et j'ai écrit en latin ma seconde, qu'un avocat de Bilin m'a traduite, et que j'ai déposée au greffe du justicier de Dux.

Le jour où je vous fis cette grâce, vous vous abandonnâtes à la joie, allant à Hundorf avec Viderol, Caroline et quelques autres amis qui vous aident à piller la cave du comte.

La plainte que je fis présenter au sieur Luser, syndic de Dux, ne réclamait que la garantie légale que Viderol, jusqu'au retour du comte, n'oserait plus impunément me faire de nouvelles insultes. Le coquin fut cité et jura d'obéir, se soumettant aux punitions dont on le menaçait en cas de désobéissance. En sortant de chez Luser, le drôle se hâta d'aller vous rendre compte de tout, et vous, vous n'eûtes rien de plus pressé que d'aller chez le syndic défendre votre client, intimant que la justice ne pouvait rien entreprendre contre lui en l'absence du

maître. En même temps vous devez avoir conseillé à Viderol de voler, jusque dans ma chambre, mon portrait pour la seconde fois et de l'exposer de nouveau au même lieu et d'une manière encore plus infâme, sans doute pour me convaincre du peu de cas qu'il faisait du syndic; mais de s'en aller le même jour à Lichtenwalde, afin de constater sa non-culpabilité par un alibi.

La chose fut ainsi faite.

Le lendemain, l'honnête peintre dont la chambre est auprès des lieux d'aisance, ayant aperçu la nouvelle infamie, m'en fit avertir. Je fis connaître au syndic l'infraction de ses ordres et, à son retour, Viderol fut cité à comparaître. Exact cette fois, votre satellite nia tout. Le syndic me dit le lendemain que l'impudent avait eu l'insolence de lui dire que, s'il avait su pourquoi il l'avait fait citer, il n'aurait point comparu.

Je n'aurais pas dès lors différé un moment d'adresser mes plaintes à un tribunal qui m'aurait rendu justice, si, par déférence pour les conseils de la sage comtesse-mère, je n'eusse été décidé d'attendre le retour de son fils le comte de Waldstein.

Vous savez que j'ai publié l'affaire à tous ceux qui sont venus ici pour voir le château et que j'ai même conduit plusieurs personnes à la porte du cabinet d'aisance où vous avez laissé près de six semaines le chef-d'œuvre de vos turpitudes. Chacun disait que, puisque vous n'ordonniez pas que cette horreur fût enlevée, vous trouviez du plaisir à l'y savoir; que c'était une preuve irrécusable que vous étiez l'inspirateur de cette infamie et que, par conséquent, vous méritiez le même châtiment que votre docile mignon.

LETTRE X

Six semaines s'étaient écoulées depuis que vous m'aviez fait effigier, quand vous commençâtes à vous étonner de la constance avec laquelle je conduisais tout le monde au lieu témoin de votre turpitude et de l'unanimité avec laquelle chacun vous déclarait complice du fait. Le prince d'Anhalt-Koethen devait venir passer deux jours au château, en grande compagnie, et vous croyant sûr que mon premier soin serait de montrer la rare merveille à ce haut et digne personnage, vous l'enlevâtes ou la fîtes enlever, et le matin du jour où ce prince arriva, l'infamie avait disparu. Cette disparition ne m'empêcha pas d'informer le prince de toute cette sale histoire, dès le lendemain, en disant à Son Altesse pourquoi j'avais refusé du plat que votre infâme giton m'avait offert à table. Le prince fut indigné que vous l'eussiez fait servir par un infâme, et me dit que, s'il avait connu sa conduite et la vôtre, il ne l'aurait pas souffert derrière sa chaise. Son Altesse ajouta que je ne devais point douter de la justice éclatante que me rendrait le comte.

La princesse de Clari, lorsqu'elle vint à Dux avec la princesse Jablonowska, peu de temps après le prince d'Anhalt, ne fut cependant point surprise que vous la fissiez servir par le bourreau pendant le misérable goûter que vous fîtes servir à ces illustres dames; car, connaissant votre histoire, elle devina que vous auriez eu trop à rougir de vous montrer vous-même. Vous ayant prévenu de l'arrivée des deux princesses, il me semble que, maître de la riche cave de Waldstein, vous auriez dû faire servir du tockai et non du pauvre vin du pays.

LETTRE XI

Depuis cette époque vous avez senti qu'il vous importait d'ordonner à votre mignon de tenir à table des propos insolents ; mais vous avez continué à lui donner des marques d'amitié en allant vous promener avec lui. Lorsqu'une fois je vous surpris avec cet infâme valet, vous crûtes urgent de me faire dire par le major Wiskochill que vous n'étiez avec le drôle que par hasard, et qu'il se trouvait avec vous sans que vous l'eussiez appelé, comme il allait à chaque instant dans votre chambre, sans que vous l'y eussiez mandé. Que votre pauvre esprit est aride en ressources, mon pauvre sous-lieutenant ! Parce que vous êtes un sot hébété, vous supposez tout le genre humain plus sot que vous. Avouez que, malgré votre effronterie de corps de garde, vous fûtes fort ébahi quand, le jour de l'Ascension, me rendant à l'Oratoire pour y entendre la messe, je vous y trouvai côte à côte avec votre mignon. Après vous avoir honoré d'un sourire de mépris, je retournai sur mes pas, et vous rencontrant dans le corridor une demi-heure après, je vous abordai en vous disant ironiquement que vous ne deviez pas vous étonner que je dépréciasse votre société quand je vous rencontrais en compagnie de votre valet bourreau. Tout confus et ne sachant que répondre, vous biaisâtes, et courûtes vous enfermer dans votre chambre. Le faible que vous avez pour cet animal n'est pas louable ; malgré cela, je vous le pardonne, car il est presque moins honteux que l'adultère. Mais vous qui dites sottement n'avoir aucune autorité à table, lorsqu'il s'agit de lui défendre de tenir des propos qui m'outrageaient et faisaient parfois pleurer Caroline, vous souvenez-vous que vous ne lui avez pas permis de se mettre à table un jour

qu'il s'était coiffé à l'espagnole? Vous vous êtes dévoilé cent fois, et vous vous plaisez à croire que l'on ne vous a pas reconnu. Vous êtes un étrange sujet, mon pauvre sous-lieutenant. Les émigrés qui étaient à Dux avant l'arrivée du comte et que vous maltraitiez, étaient bien près de vous casser bras et jambes, quand, plus avisé, vous changeâtes de conduite à leur égard. Malgré tout, le comte vous aime, parce que, malgré votre bêtise et par votre bêtise, vous avez le talent de le faire rire ; et les pauvres grands seigneurs que la richesse blase, sont bien heureux de trouver parfois à se désopiler la rate...

LETTRE XII

Vous souvenez-vous d'il y a trois ans, lorsque j'amusais le comte de Waldstein du récit de la satisfaction que le grand burgrave de Prague me donna contre un commis de la ferme impériale des tabacs?

Vous osâtes, avec votre impudence ordinaire, révoquer le fait en doute, et je devinai d'où provenait votre incrédulité : vous ne pouviez pas concevoir que le grand burgrave m'eut estimé assez haut pour avoir droit de prétendre à une satisfaction. Dans ma jeunesse, votre doute outrageant vous aurait fait casser la tête, mais alors je me contentai de vous défier de vérifier le fait à Prague, où vous deviez aller pour affaires du comte. A votre retour, vous fûtes obligé d'en convenir, quoique de fort mauvaise grâce, car on voyait que vous en vouliez au burgrave de m'avoir témoigné tant d'égard. Moi je pense et avec beaucoup de probabilité, que si vous aviez été à ma place, ç'aurait été le commis qui l'aurait emporté sur vous, tant votre plate figure est faite pour donner raison à vos adversaires.

Si vous saviez comme vous me faites pitié, quand vous vous mêlez de parler de quelque chose de scientifique. Vous me fîtes hausser les épaules, il y deux ans, lorsqu'un jour, à table, vous dites sottement que je pourrais bien donner peut-être la duplication du cube mécanique, mais jamais celle du cube géométrique.

Vous n'y entendez certainement rien, pauvre homme! Celui de qui vous teniez cela était ou avait été peut-être un géomètre qui voyait dans cette grande opération des difficultés insurmontables; mais vous, perroquet ignorant, étiez-vous en état de dire ce que nous entendons par duplication géométrique? Vous n'en savez pas plus que votre Viderol, dont vous êtes l'apôtre. Lorsque vous apprîtes du comte votre maître, à Carlsbad, que ma duplication avait été trouvée exacte par plusieurs académies, et que l'électeur de Saxe m'avait gratifié d'une montre d'or, aussi ébahi que dépité, vous vous concentrâtes dans votre nature asine, et à votre retour à Dux, vous ne me saluâtes seulement pas : c'est que vous ne pouvez estimer que vos pareils, et que l'envie vous corrode les entrailles.

LETTRE XIII

Si vous aviez la moindre connaissance du cœur humain, monsieur le sous-lieutenant, si vous pouviez un tant soit peu vous faire une idée de l'homme qui chérit l'honneur, vous ne vous seriez point avisé de révoquer en doute le nombre juste de dix florins que je mis, il y a vingt mois, sur la toilette de M. le comte, en lui disant qu'il y en avait *dix*, pendant que votre infâme mignon le coiffait. Le comte n'en trouva que neuf, lorsqu'il les compta dans la chambre ; il me le dit, mais il refusa le dixième, que je voulus lui donner, parce que cet argent

lui avait été porté par Viderol qui, ignorant, comme vous, crut le moment opportun pour s'approprier un florin, soit à mon détriment, soit à celui de son maître ; car il savait qu'il ne pouvait pas être convaincu de vol. Il ne peut pas savoir que les gentilshommes ne pensent pas comme les valets d'écurie. Un vieillard qui a toujours préféré l'honneur à la vie, lorsqu'il donne de l'argent à quelqu'un, et que sans le lui compter il lui en dit le chiffre, doit être certain de ne s'être pas trompé. Vous ignorez, vous maître d'hôtel, qu'en le lui comptant, il l'offenserait, et que celui qui le reçoit rirait sous cape de la petitesse du compteur ; car cela ne s'apprend ni avec des soldats dans la caserne, ni avec des domestiques. De là vient que si celui qui reçoit l'argent ne le compte pas avant de le perdre de vue, il est inutile qu'il le compte après, car s'il n'en trouve pas le compte, il ne sait plus à qui s'en prendre, et doit tout au moins soupçonner la fidélité de ses domestiques. Si, au contraire, celui qui a reçu l'argent l'a compté tout de suite, il peut dire s'il ne l'a pas trouvé juste, et recevoir la somme qui manque. Celui qui l'a payé, l'eût-il compté dix fois auparavant, doit faire des excuses, avouer qu'il s'est trompé et payer le surplus. Cette loi vous paraîtra sévère, mais elle est positive dans le code de l'honneur que vous n'avez pas lu. Vous souvient-il que je vous ai aussi traité en gentilhomme, en vous rendant dix florins que vous m'aviez gracieusement prêtés? Je crois que vous les avez trouvés justes. Malgré ces maximes inviolables, je me souviendrai toujours qu'à-propos des dix florins que votre mignon a fait devenir neuf, vous eûtes l'effronterie de me dire que Viderol n'était pas voleur et que, s'il l'était, le comte s'en serait aperçu. Je vous tournai le dos et m'en allai pour me délivrer de la tentation d'appliquer un bon soufflet à votre visage de bois, car votre assertion

m'insultait. Vous devez sentir combien vous me fîtes rire, quelque temps après, quand je vous entendis dire, en présence du chevalier de La Mothe, que rien n'était si facile que de voler M. le comte de Waldstein, sans qu'il en eût le moindre soupçon ; car, ajoutâtes-vous, il est rare qu'il sache l'argent qu'il a, et plus rare encore qu'il ne doute pas de sa mémoire, quand par hasard il lui arrive de ne pas trouver son compte. J'ai dû inférer de là que ce n'est que pour m'insulter que vous m'avez dit que Viderol n'était pas voleur. Vous êtes, mon pauvre vieux sous-lieutenant, un mauvais sujet et un fort mauvais juge lorsque vous vous donnez les airs de porter une sentence qui demande un esprit droit, philosophique, et connaisseur en fait de morale et de bonne compagnie. Malgré cela, je ne vous crois pas voleur ; cependant n'allez pas vous imaginer que je vous croie honnête homme, car on peut-être malhonnête, perfide et coquin, sans être voleur...

LETTRE XIV

Vous souvenez-vous, monsieur Faulkircher, qu'un jour, à la table de l'office, vous m'avez dit que la comtesse de Waldstein, mère du comte, ne me connaissait pas, que vous en étiez sûr et que vous le teniez d'elle-même ? Vous souvenez-vous que je vous répondis que vous deviez en être d'autant plus certain, que je vous disais-moi-même que je n'avais pas l'honneur d'en être connu ? Dans votre grossière ignorance, vous ne vîtes pas qu'en me disant que vous en étiez sûr, vous m'insultiez, car c'était un démenti, dans le cas où j'aurais voulu dire que j'étais connu de cette respectable dame ; ce dont, à la vérité, je n'avais aucune envie de me vanter. Afin de faire parade de votre crédit, vous ajoutâtes que, lorsque

vous fûtes à Vienne, elle voulut que vous mangeassiez tous les jours à sa table. C'est assurément un grand honneur qu'elle vous fit, mais la conséquence que vous en tiriez était ridicule ; car Mme la comtesse ne vous fit certainement point cet honneur en votre qualité de sous-lieutenant émérite ou plutôt titulaire ; et c'est en votre qualité d'homme d'affaires de son fils, qu'elle aime et qu'elle voudrait voir servi par d'honnêtes gens, qu'elle vous a fait cette grâce. Vous figurez-vous que cette dame ait conçu une haute idée de votre esprit et qu'elle se félicite beaucoup d'avoir fait votre connaissance?

Vous seriez dans l'erreur, et je suis sûr, quoi qu'elle ne me l'ait pas écrit, qu'elle vous connaît et vous méprise, comme je suis certain qu'elle m'estime, comme elle a eu la bonté de m'en assurer dans les lettres dont elle m'honore et par lesquelles elle me fait l'honneur de me dire qu'elle a lu et goûté tous mes ouvrages, tant italiens que français. Elle n'a pas lu les vôtres, que je sache. Elle sait cependant que vous êtes docte à faire outrager les honnêtes gens et que vous êtes grand amateur du vin de la cave de son fils. Lorsque vous retournerez à Vienne, il est très probable qu'elle ne vous admettra plus à sa table, car vous infecteriez ses yeux, sinon son odorat.

Ecoutez ce que cette dame me dit de vous : « Il est certain que si Faulkircher n'a pas réprimandé Viderol en votre présence, s'il n'a pas ordonné qu'on enlevât de la porte des lieux d'aisance votre portrait, s'il a continué à montrer de l'amitié à ce drôle jusqu'à se montrer en public avec lui, il est le principal coupable de la turpitude dont vous avez toutes les raisons du monde de vous plaindre. Faulkircher ne peut continuer à caresser le valet reconnu coupable que dans la crainte d'être accusé par lui. Je vous plains, monsieur, d'être obligé de vivre avec

de pareilles gens et en si mauvaise compagnie ; mais mon fils n'oubliera pas ce qu'il se doit à lui-même, et je suis sûre qu'il vous donnera telle satisfaction que vous exigerez. »

C'est ainsi que m'écrit la respectable dame qui vous connaît et qui ne me connaît pas.

LETTRE XV

Votre caractère brille sur votre physionomie avec tant de clarté, qu'il se manifeste, malgré vous, dès votre premier abord. Dans les labyrinthes que les rides forment sur votre vieille figure, on découvre la rancune, la bassesse, la malice et l'ignorance ambitieuse. Vous n'aimez à fréquenter les mauvaises compagnies que pour y primer, et dans les bonnes, quand le hasard vous y mène, vous avez l'air et le jeu d'un espion. Vos sorties, qui font rire, parce que vous en riez le premier, sont toujours satiriques et calomnieuses, fruit de votre esprit haineux, enclin à mal interpréter tout ce que vous voyez et entendez. C'est sur ce fondement que quelques sots disent que vous avez de l'esprit, et c'est à cause de cela que tous les gens du château vous craignent, excepté le doyen, le vieux concierge Frédéric, grossier et bourru, mais machine fidèle, paysan avare, mais intègre, qui fait son devoir, et vous méprise sans se contraindre ni se gêner. Il vous a, dans ma propre chambre, jeté par la figure un volume du dictionnaire de Bayle : depuis vous l'avez fait mourir de chagrin.

Votre Caroline trouva inouï le crime du vieillard : c'est naturel, elle qui prend l'attitude d'une esclave quand elle ose vous adresser la parole, et qui ne manque jamais d'entrelarder chaque phrase de l'assaisonnement obligé : Monsieur le lieutenant. Aussi êtes-vous plein

de complaisances pour elle. Vous lui avez donné un appartement où elle peut recevoir qui bon lui semble, sans dépendre du bourreau Viderol, dont auparavant il fallait traverser la caverne pour se rendre dans la chambre de votre favorite, et l'on disait...

Dans votre envie haineuse, ne perdant jamais de vue le désir de me susciter des inquiétudes, vous y avez réussi ; mais votre poltronnerie, qui vous a mis à l'abri de mon épée, n'a pu vous garantir de ma plume ; je vous ai démasqué et j'ai regagné par là mon ancienne tranquillité.

Un homme qui, dans un État policé, a livré à la justice les criminels qui ont attenté à son honneur, ne doit plus y penser. Votre indigne conduite a rendu le château de Dux un lieu de scandale que les gens sages évitent actuellement, car on vole, on assassine impunément dans le château et dans les rues adjacentes. Tous ces malheurs sont le fruit de votre sale passion pour un être abject. Vous avez souffert un jour que ce giton prît place à table avant le cadet qui accompagnait le lieutenant venu à Dux pour la recrue, et auquel vous fîtes les honneurs que vous auriez pu faire à un général. Je sais que ce cadet était gentilhomme, et je pense que vous fûtes charmé de pouvoir l'humilier ; car, tout en mangeant le pain d'un grand seigneur, vous êtes un franc Jacobin. Quant au lieutenant enrôleur, il a été soldat et sous-officier. comme vous l'avez été vingt-cinq ans de suite ; il avait dès lors droit à tous les honneurs...

Votre infâme mignon triompha ce jour-là, mais vous fûtes forcé de l'humilier, à la grande surprise de tout le château, le jour où, ayant invité le docteur Ambrosi et son épouse, vous vous sentîtes forcé de l'expulser de la table. Je vous avoue que je fus surpris et édifié de l'effort que vous sûtes faire sur vous-même. L'épouse du docteur

avait dit à quelqu'un qu'elle était certaine que l'infâme Viderol n'y serait pas, et vous en eûtes vent. Cependant, afin de n'en avoir pas tout à fait le démenti, vous fîtes figurer son couvert à table. Votre sotte politique, mon pauvre sous-lieutenant, fit pitié à tout le monde. Vous avez déversé l'opprobre sur la noble demeure de votre maître, et vous avez changé en lupanar une table qui, quoique d'office, aurait été décente et supportable ; car Caroline y observe le décorum d'une honnête femme, le cuisinier et son épouse sont d'honnêtes gens, et vous, avec une autre conduite, vous seriez digne d'y figurer. J'aurais été assez content si, avec du sens commun, vous aviez su y maintenir une bonne police, et je n'aurais pas trouvé que le comte de Waldstein m'a fait un mauvais présent en m'honorant de ce prétendu bienfait. Je suis comme un noble destrier que le malheur a fourvoyé parmi des ânes, et forcé d'en souffrir patiemment les ruades, puisque j'ai eu besoin de me nourrir au même râtelier. Si au lieu d'être vieux j'avais été jeune, je vous aurais donné des coups de bâton ; et je vous avoue que le courage du vieux concierge m'a fait rougir. Ce brave homme, pour vous lancer un volume à la tête, ne pensa ni à ses quatre-vingts ans, ni à la possibilité d'être écrasé par vous, qui êtes plus fort qu'il n'était ; et il vous fit trembler. Je suis jaloux de sa bravoure, mais ce n'est que l'épée à la main que je voudrais vous envoyer à l'autre monde, et vous êtes trop lâche, quoique vieux soldat, pour oser vous aligner deux minutes avec moi.

J'ai encore à reprocher à votre partiale ignorance d'avoir dit que j'avais tort d'accuser Viderol de m'avoir écrit qu'il me tuerait, si je parvenais à le faire punir. Qui donc peut m'avoir adressé cet écrit anonyme, si ce n'est lui ? Avez-vous pu vous figurer que je l'aie inventé pour aggraver ses torts ? Vous êtes un monstre ! Ai-je

besoin d'inventer des griefs pour vous faire condamner aux galères l'un et l'autre ?...

LETTRE XVI

Le pauvre vieux Frédéric est mort de chagrin et de dépit... Il m'a dit plus de vingt fois qu'après que vous lui eûtes dit qu'il allait avec de fausses clefs voler le vin dont vous êtes le digne et le soigneux gardien, il n'eut plus un instant de repos. Homme sans âme et sans cœur, ne devriez-vous pas vous dessécher de regret d'avoir pu affliger un vieillard respectable, lors même qu'il aurait bu quelques verres de vin, qu'à son grand âge le comte Waldstein ne lui aurait certes point refusés? Vous avez devancé la fin de ce brave homme qui méritait un traitement plus humain après cinquante ans de bons services dans ce château que vous avez déshonoré. A sa mort, je mis un cadenas sur la porte de la bibliothèque, pour la garantir des voleurs qui ont des rossignols ; et vous, homme vil, vous vous êtes permis de l'arracher, en disant que je n'avais pas le droit d'en faire mettre un. Si quelque livre vient à manquer, tenez-vous pour certain que je vous accuserai de la soustraction, que vous aurez opérée pendant la nuit de la veille où, à votre éternelle honte, le cadenas fut remis, en dépit de votre plein pouvoir, que vous n'exercez que pour déverser le blâme sur le comte votre bienfaiteur. Tout le monde est scandalisé de votre conduite, et certes, si elle venait à la connaissance du conseil de guerre de l'empire, il n'y a pas de doute que vous perdriez la pension de deux cents florins que vous fait l'empereur, en votre qualité d'invalide ; mais....

LETTRE XVII

Quoique vous sussiez que toute la ville de Tœplitz était informée que Dux n'était plus qu'un repaire de voleurs où un scélérat votre ami, sous le sauf-conduit de l'anarchie, se portait à tous les excès, vous eûtes cependant l'effronterie de faire servir par lui un déjeuner à la princesse Clari et à la princesse Jablonowska, et vous leur fîtes servir du vin du pays...

Une heure après leur départ, vous me dites que vous n'aviez pas cru qu'elles vinssent, et pourtant je vous avais prévenu de leur arrivée.

Un autre événement du même genre arriva lorsque S. A. le prince Antoine de Saxe vint, avec l'archiduchesse son épouse, pour visiter le château. Vous aviez ordonné à votre mignon de monter à cheval, avec un autre garçon d'écurie, pour faire les honneurs à Leurs Altesses. Par bonheur, quand le prince le vit dans la cour il me demanda qui il était et, le lui ayant dit, Son Altesse ordonna au comte de Thurn de le renvoyer. Viderol objecta qu'il était là par vos ordres. Je fis observer au comte de Thurn que c'était probablement en votre qualité de maître d'écurie que vous aviez ordonné cette disposition, et non comme maître d'hôtel.

Ce fut une nouvelle sottise que vous fîtes là, monsieur le sous-lieutenant invalide, car c'est vous qui deviez vous mettre en selle et en uniforme, afin de rendre à l'héritier présomptif d'un trône le plus d'honneurs qu'il était en votre pouvoir ; mais...

LETTRE XVIII

A la fin, monsieur Faulkicher, vous avait fait votre coup de maître, en ordonnant au bourreau votre mignon,

de m'assaillir à coups de bâton, dans les rues de Dux, à dix heures du matin, le dimanche 11 décembre 1791. Rien à la vérité n'était plus facile ; vieux comme je le suis, sans armes, et même sans ma canne, je ne pouvais opposer de résistance, et j'ai dû me sauver dans la maison du syndic, qui n'y était pas.

Après l'action, le bourreau est allé avertir le syndic qu'il n'avait porté ses mains sur moi que pour vous obéir ; et ce magistrat, auquel je me suis plaint, m'a assuré qu'à l'avenir le coquin me laisserait tranquille.

« Et vous ne le mettez pas en prison ? lui ai-je dit. — C'est, m'a-t-il répondu, qu'il appartient au comte. »

Et c'est ainsi, âmes viles et lâches, que vous croyez pouvoir agir sous des lois sanctionnées par Léopold II ?

C'est vous, Faulkircher, qui avez perdu ce pauvre syndic, qui, plus bête encore que vous, a cédé à votre influence. Je dois le dénoncer, et sa famille me fait pitié. Qu'est-ce qu'un juge, ignorant ou corrompu, qui, lorsqu'il s'agit de punir un crime flagrant, se constitue l'avocat du bourreau assassin, en me disant que le coupable se plaint de la qualification que je lui donne ? Eh ! n'ai-je pas raison de l'appeler bourreau jusqu'à l'expiation d'un crime avéré que j'ai dénoncé à qui de droit, et jusqu'à ce qu'une enquête judiciaire ait prouvé que c'est vous qui êtes le premier bourreau, et que l'autre n'a fait qu'exécuter vos ordres, ou suivre vos inspirations?

Vous avez vaincu, Faulkircher ; vous avez tout fait et tant fait jusqu'à ce que je suis sorti de Dux ; mais vous n'y aurez pas gagné grand'chose, et j'obtiendrai justice Un Luser ne se trouve qu'à Dux, et je trouverai un jurisconsulte habile et indépendant qui saura résister à vos séductions, un homme qui préférera l'honneur à tous les biens de ce monde, etc.

LETTRE XIX

. . . . . Oui, vous êtes un ignorant, sans aucun doute, mais vous l'êtes sans le savoir ; car vous n'êtes point savant, et il n'y a que l'homme savant qui puisse connaître son ignorance ; c'est sous ce rapport que je l'emporte sur vous. Vous êtes un âne qui se méconnaît ; comme tel, vous m'enviez ; comme envieux, vous me haïssez : quiconque hait est ennemi ; comme ennemi, vous me calomniez, et comme calomniateur, vous méritez d'avoir la langue coupée ; or une langue coupée n'est pas même bonne à servir de torchon....

LETTRE XX

Le petit Luser, syndic de Dux, que vous avez eu l'art de séduire ou de corrompre, m'écrit en son mauvais latin toutes les sottises que vous lui dites de m'écrire, et il ne veut pas vous traduire en allemand les vérités que je le prie de vous dire de ma part ; « car, me dit-il, vous êtes trop irritable. » Il a raison. Il faut craindre un homme qui a un ami bourreau, et un bourreau à son service.

Cependant le petit syndic, dans sa dernière missive, me dit que vous lui avez ordonné de me dire que vous ne me connaissez que par deux titres : l'un, que vous savez qu'en l'an 1767 on m'a chassé de Paris (or vous en avez menti) ; l'autre, par d'infâmes anecdotes que vous avez lues dans un libelle diffamatoire imprimé à Tœplitz en 1790. Mais dès que vous citez un libelle diffamatoire, vous êtes déclaré infâme vous-même, selon le code Justinien, que vous ne connaissez pas et que le petit Luser n'a probablement jamais lu.

Quant à l'article de mon expulsion de Paris, sur quoi je vous réitère le démenti le plus formel, je veux bien

vous dire que j'ai eu l'honneur de recevoir du roi de France une lettre signée de sa propre main, lettre que je conserve et que je montre à mes amis, et dans laquelle Sa Majesté m'ordonne, pour des raisons à elle connues, de sortir du royaume. Le messager était un chevalier de Saint-Louis, qui me dit que je partirais à ma convenance ; bien entendu qu'avant mon départ, je n'irais pas à l'hôtel d'Elbœuf, où j'avais eu l'étourderie d'appeler en duel le marquis de Lille, qui n'avait pas encore vingt ans. J'obéis et, après m'être diverti dix-huit mois en Espagne, je revins à Paris, où je soupai avec le marquis de Lille chez M. d'Aiguebelle.

En 1783, j'ai de nouveau passé trois mois à Paris et, qui plus est, huit jours à Fontainebleau, d'où je partis avec mon frère, muni d'un passeport de M. de Vergennes. Si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à l'aller demander à Vienne à mondit frère, que vous trouverez tous les jours à la table du prince de Kaunitz, assis peut-être auprès de vous; car il est certain que ce prince ne vous enverra pas manger à l'office : cela ne vous convient qu'à Dux. Concevrez-vous que la lettre de cachet que j'ai reçue du roi de France est beaucoup plus honorable pour moi que ne l'est pour vous le brevet de sous-lieutenant titulaire de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique?

Un général-major, qui vous connaît de réputation, m'a dit, et je dois l'en croire, que vous êtes officier, il est vrai, mais que vous ne l'êtes point comme les autres.

LETTRE XXI

Comme le bonhomme Luser m'a écrit que vous ne me connaissez qu'à deux titres, je crois devoir vous informer à quels autres vrais titres vous pourrez me reconnaître à l'avenir.

Mais, en y réfléchissant, voulant, dans l'énumération de ces titres, éviter de donner prise à l'accusation de fatuité, je pense bien faire de me peindre, ou de me définir par des indications négatives, à l'instar des théologiens quand ils veulent bien faire comprendre à quelqu'un ce que c'est que le diable :

1° Je n'ai pas été élevé dans une caserne.

2° Je n'ai jamais eu des coups de bâton, si ce n'est à Dux par votre ordre.

3° Je n'ai jamais eu de charge dans le militaire, en vertu de laquelle, quand un supérieur l'ordonne, il faut en donner à Pierre et à Paul.

4° Je n'ai jamais été buveur.

5° Je n'ai jamais été vu en compagnie de gens infâmes, ni mangeant avec eux, si ce n'est depuis que vous m'y avez contraint à Dux.

6° Je n'ai jamais fait faire de faux certificats pour conserver une pension que sans cela j'aurais perdue.

7° Je n'ai jamais souffert que l'on manquât de respect à un homme avec lequel je me trouvais à table.

8° Je n'ai jamais refusé de me battre en bon duel avec quelqu'un qui pouvait avoir quelque raison de me demander satisfaction sur quelque grief douteux.

9° Je n'ai de ma vie pardonné injure qu'un coquin peut m'avoir faite de propos délibéré, avant de l'avoir vu à mes pieds.

10° Je n'ai jamais calomnié personne.

11° Je n'ai jamais ajouté foi à un libelle diffamatoire.

12° Je n'ai jamais manqué au respect qu'on doit à la vieillesse, et je n'ai jamais oublié celui qu'un homme poli doit à un homme qui, sans être né gentilhomme, s'est rendu tel par l'étude des sciences et de la littérature.

13° Je n'ai jamais été adultère d'habitude.

14° Je n'ai jamais effigié ni fait effigier qui que ce soit.

15° Je n'ai jamais souffert qu'un de mes commensaux vînt me baiser la main en se levant de table.

16° Je n'ai jamais été forcé d'aller passer mon temps dans des cabarets, en mauvaise compagnie, dans l'objet de me soustraire à l'ennui, la littérature m'ayant toujours protégé contre cette maladie.

17° Je n'ai jamais forcé des portes ni brisé des serrures en des lieux dont je n'étais pas le maître, pour faire plaisir aux voleurs et mettre en doute la probité de quelqu'un, à l'honneur duquel ces effractions pouvaient préjudicier.

18° Je n'ai jamais ordonné qu'on assassinât dans la rue un vieillard sans défense.

19° Je n'ai jamais intercepté de lettres.

20° Enfin je ne me suis jamais fatigué l'esprit à chercher les moyens de faire de la peine à mon prochain.

Ces vingt qualités négatives, qui me regardent, peuvent vous faciliter les déductions pour m'en reconnaître de positives ; mais cela vous sera difficile, je le prévois ; car, pour déduire un fait d'un autre fait, un principe d'un autre principe, il faut connaître la méthode de raisonner, ce qui suppose de l'étude ; enfin, il faut de l'instruction, de la raison et du jugement, et c'est ce qui vous manque. Comment ferez-vous donc pour me comprendre, pauvre sous-lieutenant? Vous adresserez-vous au bourreau Viderol? *Il est fin. Il a un talent prodigieux.* C'est vous qui l'avez dit le jour où vous avez méchamment et bêtement souffert que ce drôle contrefît à table votre maître et le sien, M. le comte de Waldstein.

Fi donc ! vous devriez rougir de honte, Faulkircher, et vous aller cacher.

SECOND APPENDICE

Dans l'*Histoire de ma fuite des prisons de la république de Venise, qu'on appelle les Plombs*, publiée à Prague ou à Leipsick, en 1788, ouvrage très rare, se trouvent quelques renseignements sur le retour de Casanova dans sa patrie et son établissement définitif à Dux. Voici ce qu'on lit à la page 266 :

« Le 12 septembre de l'année 1774, M. de Monti, consul de la république de Venise à Trieste, me donna un billet des inquisiteurs d'État, dans lequel ils m'ordonnaient de me présenter, dans le terme d'un mois, au *circospetto* Marc-Antonio Businello, leur secrétaire, pour savoir leur volonté. . . . . .

. . . . . .

« Au lieu d'attendre un mois, je me suis rendu à Venise en moins de vingt-quatre heures, et je me suis présenté au secrétaire Businello, frère de celui qui l'était dix-huit ans auparavant.

. . . . . .

. . . . . « Et j'ai commencé à jouir du plaisir de me montrer à toute la grande ville, où je suis d'abord devenu la nouvelle du jour. Je fus remercier un à un, chez eux, les trois bienfaisants inquisiteurs d'État, qui me reçurent gracieusement, et m'invitèrent à dîner, pour entendre de ma bouche même la belle histoire de ma fuite, que je leur ai narrée sans leur rien déguiser, et avec tous les détails que je n'ai pas épargnés au lecteur en l'écrivant.

« Ceux auxquels j'ai fait de longues visites, et que j'ai su m'attacher, furent les trois patriciens qui s'intéressèrent pour moi, qui tra-

vaillèrent beaucoup pour obtenir ma grâce, et qui l'obtinrent. Le premier fut M. de Dand... (Dandolo), le plus ancien de mes protecteurs, constant au point qu'il ne m'a abandonné qu'en mourant. Ce fut lui qui détermina en ma faveur M. V. de Gr.... (Grimaldi). Le second que j'ai vu fut M. P. de Zag.... (Zaguri), qui travailla deux années de suite pour aplanir toutes les difficultés qui s'opposaient à mon retour dans ma patrie. Le troisième auquel je me suis présenté fut M. le p.... (*procurator*) de Mor.... (Morosini), personnage à Venise de la plus grande importance, et qui détermina M. de Sagr.... (Sagredo) à signer ma grâce, d'abord qu'il lui a parlé. Soit amour de ma patrie, soit amour-propre, je sais que je dois à ce retour les plus beaux moments de ma vie : on ne m'a obligé à aucune expiation, et tout le monde le savait. La plénitude extraordinaire de ma grâce, à l'égard de la gravité du tribunal, fit mon apologie. Ce grand magistrat souverain n'a pu faire davantage, ni pour me déclarer innocent, ni pour convaincre toute l'Europe que j'ai su mériter son indulgence. Tout le monde s'attendait à me voir pourvu d'un emploi convenable à ma capacité et nécessaire à ma subsistance ; mais tout le monde s'est trompé, hormis moi. Un établissement quelconque, que j'aurais pu obtenir par la faveur d'un tribunal dont l'influence n'*ait* point de limites, aurait eu l'air d'une récompense, et c'eût été trop. On m'a supposé tout le talent qu'un homme qui veut se suffire doit avoir, et cette opinion ne m'a pas déplu ; mais toutes les peines que je me suis données pendant l'espace de neuf ans furent vaines. « Ou je ne suis pas fait pour Venise, me suis-je dit, ou Venise n'est pas faite pour moi ; ou l'un ou l'autre. » Dans cette ambiguïté, un fort désagrément est venu à mon secours et m'a donné l'essor. Je me suis déterminé à quitter ma patrie, comme l'on quitte une maison qui plaît, mais où il faut souffrir un mauvais voisin qui incommode et qu'on ne peut pas faire déloger. Je suis à Dux, où, pour être d'accord avec tous mes voisins, il suffit que je ne raisonne pas avec eux, et rien n'est plus facile que cela. »

Voici sur Casanova quelques curieux détails traduits des *Mémoires* de l'Italien Lorenzo Da Ponte, t. II, 1re partie, pages 6 à 14 :

(Année 1792). « Je voulais alors partir pour Dresde, mais, me ressouvenant que Giacomo Casanova, qui me devait quelques centaines de florins, demeurait à quelque distance de cette ville, je résolus de l'aller trouver, afin d'obtenir tout ou partie de l'argent qu'il me de-

va t. J'y fus, je fus bien reçu; mais, m'apercevant bientôt que sa bourse était plus maigre que la mienne, je ne voulus point lui donner la mortification de lui demander ce qu'il n'aurait pu me rendre. Et, après une visite de trois ou quatre jours, je me décidai à partir pour Dresde. Mon malheur voulut qu'il me demandât de m'accompagner jusqu'à Tœplitz, ville à dix ou douze milles de Dux, terre du comte de Waldstein, dont il était le bibliothécaire et l'ami. Je fus obligé de prendre un autre cheval et un nouveau conducteur, et celui-ci s'en retourna à moitié chemin. Nous fûmes contraints de nous arrêter une demi-journée pour faire réparer la voiture, et nonobstant, une fois arrivés à Tœplitz, je reconnus qu'il y avait péril à continuer ainsi notre voyage. Je vendis donc pour soixante piastres une calèche et un cheval qui m'en coûtaient plus de cent; et Casanova, qui servit d'entremetteur, garda pour lui, en me remettant l'argent, deux sequins, afin, me dit-il, de s'en servir pour retourner chez lui. Et, comme je ne pourrai jamais vous les rendre, non plus que les autres que je vous dois, en leur place, je vous donnerai trois bons avis qui vous seront plus utiles que tous les trésors de l'univers : « Mon cher Da Ponte, si vous voulez faire fortune, n'allez point à Paris, mais bien à Londres; mais, dans cette ville, n'entrez jamais au café des Italiens et n'écrivez jamais votre nom. » — Heureux si j'avais suivi religieusement son conseil! Tous les malheurs et toutes les pertes que j'éprouvai dans cette ville provinrent d'avoir fréquenté le café des Italiens, et d'avoir imprudemment signé mon nom, sans en prévoir les conséquences.

« Après son départ, ma femme, qui était demeurée abasourdie de la véracité, de l'éloquence, de la faconde et de toutes les allures de ce vieillard extraordinaire, voulut apprendre de moi l'histoire de sa vie. »

« Je trouvai ce vaurien Costa à Vienne en 1785, » dit, sans autres détails, Casanova, dans ses *Mémoires*, présente édition, t. VIII, p. 219. Nous croyons intéressant de reproduire le passage des *Mémoires* de Da Ponte où est racontée la rencontre fortuite de Casanova avec ce Costa, qui s'était enfui emportant diamants, bijoux et argent envoyés par Mme d'Urfé (t. V, p. 387) :

« Je partis de Venise et, pendant plus de trois ans, je n'en entendis plus parler (de Casanova). Enfin, je le rencontrai sur le Graben, une des places de Vienne, où j'habitais alors. Casanova demeura plu-

sieurs années à Vienne, mais personne ne peut dire ce qu'il y fit, ni de quelle manière il put y vivre. Je m'entretenais assez souvent avec lui; ma maison et ma bourse lui étaient toujours ouvertes; et, bien que je n'approuvasse ni ses principes, ni sa conduite, néanmoins j'aimais et je faisais même beaucoup de cas de ses conseils et de ses préceptes, qui, à dire vrai, valaient leur pesant d'or et dont je n'ai que peu profité, mais qui auraient pu m'être infiniment utiles. Me promenant un jour sur le Graben avec Casanova, je le vis tout d'un coup froncer les sourcils, grincer des dents, se contracter, se tordre, lever les mains au ciel et se séparer brusquement de moi, en s'élançant vers un homme qu'il parut reconnaître, en criant à haute voix : « *Assassino! t'ho colto!* (brigand! je te tiens enfin!) » Comme beaucoup de monde s'était rassemblé à cet acte étrange et à ces cris, je m'en approchai, non sans quelque crainte; mais enfin, ayant repris courage, je pris Casanova par la main, et, presque par force, je l'arrachai à cette espèce de mêlée. Il me raconta alors, avec les gestes et les allures d'un forcené, l'histoire de la vieille dame et me dit que cet homme était Giovachino Costa, par qui il avait été trahi. Ce Giovachino, que ses vices et sa mauvaise conduite avaient réduit à la domesticité, était alors valet de chambre d'un seigneur de Vienne (le comte de Hardegg) et se mêlait de poésie, à tort ou à travers. Il était précisément l'un de ceux qui m'avaient honoré de leurs épigrammes quand Joseph II daigna me choisir comme poète de son théâtre. Il entra dans un café, et, tandis que je continuais à me promener avec Casanova, il écrivit les vers suivants, qu'il lui envoya par un petit garçon :

Casanova, non far strepito,
Tu rubasti, ed anch'io furbai;
Tu maestro, ed io discepolo,
L'arte tua bene imparai.
Desti pan, ti io focaccia;
Sara meglio che tu taccia.

TRADUCTION :

Casanova, ne fais point de bruit,
Tu as volé, et moi aussi;
Tu fus le maître, et moi le disciple,
J'appris bien ton art.
Tu m'as donné du pain, et moi de la galette[1].
Il sera mieux de te taire.

1. Proverbe italien.

« Ces vers produisirent un bon effet; après un moment de silence, Casanova se mit à rire et me dit tout doucement à l'oreille : « *Il birbante ha ragione!* (le drôle a raison.) » Il entra dans le café, fit signe à Costa de sortir; ils se mirent à se promener ensemble tranquillement, comme si rien n'était arrivé, et se séparèrent en se pressant plusieurs fois la main de l'air le plus amical. Casanova revint me trouver, ayant au doigt un camée, qui, par une singulière rencontre, représentait Mercure, dieu protecteur des voleurs; c'était le principal mérite de ce bijou, seul reste de l'immense butin, et qui cadrait admirablement avec le caractère des deux amis réconciliés. » (Voir sur Costa, *Mémoires* de Da Ponte, t. VII, p. 452 et t. VIII, p. 38).

Da Ponte rapporte encore une anecdote fort curieuse sur Casanova, qui termine ce qu'il nous apprend de lui :

« Je veux mentionner un trait dans lequel il se permet de ne pas rendre à l'immortel Joseph II les hommages dus à sa mémoire. Casanova se vante d'avoir fait à ce prince une réponse très hardie que ce souverain, malgré sa grande indulgence, n'aurait certainement pas soufferte de sa part [1]. Voici donc la vérité. Giacomo Casanova, qui avait toujours la tête remplie de projets et trop souvent la bourse vide, se trouvait depuis quelque temps à Vienne, vivant comme il pouvait, mais principalement du jeu. L'abbé Della Lena et Giacometto Foscarini étaient les pourvoyeurs et l'hôtel des Monnaies de ce galant homme. Se trouvant un jour à sec, il s'avisa de proposer au souverain une certaine fête chinoise, qui divertirait beaucoup toute la ville et serait profitable à l'entrepreneur. Il écrivit, à ce sujet, un mémoire tellement long qu'il manqua de renverser l'empereur quand il le lui présenta.

Cur, quia, quomodo, quando.

« Telle était l'épigraphe de cet écrit. Cela fait, il me vint voir, me salua, me fit asseoir, me plaça une plume entre les doigts et me parla ainsi, le dialogue est curieux :

« Casanova. — Da Ponte, nous sommes amis?

« Da Ponte. — Il n'y a aucun doute.

1. Voir la présente édition, t. II, p. 407; t. VIII, p. 460.

« Casanova. Je connais votre honnêteté; vous connaissez la mienne.

« Je gardai le silence.

« Casanova. — J'ai fait tout au monde, mais je n'ai jamais trompé un ami.

« Je souris.... L'abbé Della Lena et le jeune Foscarini étaient les grands amis de Casanova!... Et néanmoins....

« Casanova. — Pour l'exécution de mon projet, j'ai besoin seulement de mille piastres : Faites-moi votre billet de cette somme payable à deux mois, et j'aurai soin d'y faire honneur à l'échéance.

« Je posai la plume, m'excusai de mon mieux et je me levai. Il entra en fureur et sortit en fronçant les sourcils. Je ne le vis plus de quelques jours ; mais j'appris que Foscarini, ayant perdu une grosse somme avec lui, lui avait donné une obligation avec laquelle il espérait trouver des ressources pour sa fête chinoise.

« Un matin, me trouvant auprès du souverain pour des questions de théâtre, notre Giacomo sollicita une audience. Il entre, incline la tête et présente son mémoire. L'empereur le déploie, mais en voyant sa longueur, il le referme et lui demande ce qu'il veut. Après avoir exposé son projet et commenté sur le :

Cur, quia, quomodo, quando,

qui était le vers cité dans le milieu, Joseph II voulut savoir quel était son nom : « Giacomo Casanova, répondit-il, est l'humble personne qui supplie la faveur de Votre Majesté. » L'empereur se tut pendant quelques instants ; et, après lui avoir dit, avec son affabilité accoutumée, que Vienne n'aimait pas de semblables spectacles, il lui tourna le dos et se remit à écrire. Le solliciteur n'ajouta pas un mot et se retira confondu. Je voulais le suivre, mais l'empereur me retint, et, après avoir au moins trois fois répété : « Giacomo Casanova! » il se mit à me parler de théâtre.

« Je rencontrai peu de jours après cet homme irascible; il était positivement furieux. Il ne serait pas possible de concevoir tout ce qu'il dit du souverain, et tous mes efforts ne purent lui faire changer d'opinion. Je finis par penser qu'il valait mieux le laisser vociférer à son aise, bien convaincu que les diatribes de Casanova ne pourraient qu'[illegible]menter la splendeur de ce monarque adorable dans l'esprit de ceux qui les connaissaient tous deux. »

LETTRE DE CASANOVA

A UNE DAME QUI LUI DEMANDAIT UNE ÉPIGRAPHE.

Un journal étranger publia cette lettre il y a une dizaine d'années, en disant qu'il en avait pris copie sur l'autographe même, au pied duquel figurait, au crayon, la note suivante, en caractères de l'époque : *Giovanni Jacobo Casanova de Saint-Gall* (sic), *aventurier*, 1725-1805. On avait sans doute voulu indiquer les dates de sa naissance et de sa mort : ce qui semblerait donner quelque consistance à l'opinion des rares biographes qui reportent la date de sa mort à l'année 1805, à Vienne.

Casanova adresse, du château de Dux, en 1797, cette lettre à une de ses correspondantes, qui avait sollicité une épigraphe pour son portrait.

« A Madame. . . .

« Dux, ce 17 avril 1797.

« Madame,

« L'ordre dont vous m'avez honoré, le quatre de ce mois, m'a occupé tous les jours. Tout ce qui est sorti de ma plume m'a déplu, et par conséquent je ne peux vous présenter rien qui soit digne de vous! Votre prose superbe que vous m'avez donnée pour que j'en tire la quintessence est le sublime sujet d'une Ode Platonique, et étant elle-même une quintessence, je n'ai point dans mon laboratoire un alambic propre à tirer la quintessence de la quintessence. Une épigraphe, madame, faite pour être inscrite, à côté de votre portrait, et pour indiquer au lecteur votre pensée, ne peut être qu'une sentence tirée de Platon, et si vous ne voulez pas du Grec, d'un illustre Platonicien, latin, ou italien, si vous aimez la langue italienne. Ce seraient les trois vers admirables que Pétrarque met dans la bouche de Laure, parvenue déjà après sa mort au même troisième ciel d'où elle était partie avant de naître parmi nous. Je suis sûr, Madame, que vous concevez, qu'il est impossible que votre âme soit immortelle sans avoir préexisté, et je peux vous assurer que, quoique ce système ne soit pas le mien, parce que je

trouve l'*identité* absurde, et les sens inséparables de leurs organes, je l'admire cependant, et je révère la profondité des esprits qui l'adoptèrent, et qui ont la force de le suivre. Étant sûr que rien de ce qui existe n'est destructible, je jure que si mon âme existait avant moi, elle existera aussi après moi, car elle ne pouvait pas être avec moi avant que la matière eût formé mon corps. Voici donc, Madame, la différence qui passe entre vous et moi. Vous vous croyez immortelle en âme et, selon Socrate vous l'êtes déjà, puisque *vous vivez pour l'avenir*. Je me crois mortel en corps, et je le suis, félicitant mon âme, si, étant une substance réelle, et elle doit l'être, et regrettant de ne pas pouvoir être témoin de son immortalité, puisque mes sens ne sauraient être qu'invinciblement attachés à mon corps qui dépérit à chaque instant jusqu'à ce que la mort, *ultima linea rerum*, vienne s'en emparer.

« Sénèque, dans une de ses lettres, reproche à un sage ami la cruauté qu'il eut de le désabuser sur l'immortalité de son âme, qu'il croyait dans le pouvoir de rester identifiée à ses facultés sensitives après sa mort. Il se plaint qu'il l'ait privé d'un espoir qu'il appelle *mentis dulcissimus error*. Je vous supplie, Madame, de ne pas croire que je veuille imiter l'ami de Sénèque; Dieu me préserve de me mettre à l'entreprise de vous désabuser, d'autant plus qu'il se peut que je sois dans l'abus moi-même. J'avoue que je n'en sais rien, et que si pour savoir si je suis immortel j'ai besoin de mourir, je ne suis pas pressé de parvenir à la connaissance de cette vérité-là. Une vérité qui coûte la vie coûte trop cher; mais s'il m'arrivera après ma mort de sentir encore, je ne conviendrai jamais d'être mort. Pour vous, Madame, je ne peux que vous féliciter sur votre métaphysique, car elle n'a pu prendre racine dans votre esprit qu'en conséquence de vos vertus, et elle ne peut contribuer qu'à leur augmentation; mais vous me pardonnerez si je ne peux pas désirer l'accomplissement de vos vœux, dans le cas qu'il vous tarde de jouir d'une félicité que vous ne pouvez attendre que de la mort. C'est un monstre que je déteste; puisqu'il est fait pour détruire ma raison, que je dois chérir principalement parce que sans elle je n'aurais pas connu une grande partie de vos mérites. Voici les trois superbes vers que Pétrarque, le plus grand des Platoniciens italiens, met dans la bouche de Laure morte, et dont l'âme était déjà retournée à sa sphère. Elle lui parle ainsi :

> Mio ben non cape in intelletto umano,
> Te sol qui aspetto, e quel che tanto amasti,
> E là giuso è rimaso, il mio bel velo.

« Après ces trois vers, voilà comme le grand poète amoureux finit son sonnet, qui passe pour le plus beau de tous ceux qu'il fit après la mort de sa déesse. Observez, Madame, que dans sa vision il lui semblait qu'elle lui parlait le tenant par la main :

Deh! perche tacque, ed allargo la mano?
Che al suon di detti si pietosi e casti.
Poco manco che non rimasi in cielo.

« Observez, Madame, qu'il admettait la résurrection du corps de la belle Laure, qui devait se réunir à son âme, comme elle-même s'en flattait. Dans son triomphe de la mort, parlant de son cadavre, il prononça un vers, dont le sentiment et la divine harmonie m'arracha souvent des larmes, quand la jeunesse entretenait encore dans mon corps des liqueurs que le sentiment animait. Le voici, ce divin vers :

Morte bella parea nel suo bel viso.

« Il dit dans un autre charmant sonnet :

O delle donne altero, e raro mostro!
Or negli occhi di lui che tutto vede
Vedi il mio amore, e quella pura fede,
Per cui tanto versai lacrime, e inchiostro.

« J'ai l'honneur d'être, plein de respect et d'admiration, Madame votre très humble et très obéissant serviteur.

« Casanova. »

INDEX ANALYTIQUE

DES MÉMOIRES DE CASANOVA

A

A. B (Le comte et la comtesse), t. V, p. 492, 527 — La comtesse, t. VI, p. 52.

A. S. (La jeune comtesse), t. II, p. 48.

ABBÉS DOMESTIQUES. On en trouvait beaucoup en Italie, t. V, p. 529.

ACQUAVIVA (Le cardinal), t. I, p. 257. — Casanova entre à son service, t. I, p. 262.

ACTON (L'Anglais) et la belle Grecque, t. VIII, p. 46.

ADÈLE, la fille du marchand, t. VI, p. 305.

AGATHE (La belle), t. V, p. 493.— Lord Percy fait sa fortune, t. V, p. 531.

AGATHE (La danseuse), dont Casanova avait été amoureux à Turin, mariée à un riche avocat, t. VIII, p. 115. — Sa conduite noble et délicate, envers Casanova, t. VIII, p. 120.

AIX-EN-PROVENCE, t. VIII, p. 1. — Casanova y passe le carnaval et une partie du carême, t. VIII, p. 7. — Il est atteint d'une pleurésie, crache le sang, se confesse et est administré. Il est soigné par une inconnue, t. VIII, p. 9. — La fête-Dieu, t. VIII, p. 18.

AIX-EN-SAVOIE (Arrivée à), t. IV, p. 473. — Vilain endroit où les eaux minérales attirent le monde vers la fin de l'été, t. IV, p. 473.

AIX-LA-CHAPELLE (Retour à), où Casanova trouve d'anciennes connaissances, t. VII, p. 352.

ALBEMARLE (Le comte d'), s'il avait vécu, aurait empêché la guerre entre la France et l'Angleterre, t. IV, p. 167.

ALEMBERT (D'), l'homme le plus véritablement modeste qu'ait connu Casanova, t. IV, p. 158; t. II, p. 353. — Prié d'assister à la conférence de l'école militaire au sujet de la loterie à établir, t. III, p. 369.

ALLIANCE entre la France et l'Angleterre. De longtemps, dit Casanova, ces deux nations ne parvien-

dront à comprendre qu'il y aurait avantage pour l'une comme pour l'autre de vivre en bonne intelligence, t. IV, p. 167.

ALLIANCE (Traité d') entre les maisons de France et d'Autriche, t. III, p 120.

AMAZONE (L'), commencement d'intrigue, t. IV, p. 289.

AMBASSADEURS de Venise (Les), à Lyon, t. VI, p. 278. — Casanova dîne avec eux à l'hôtel du Parc. — Détails de sa toilette qui valait plus de cinquante mille écus, t. VI, p. 284.

AMSTERDAM (arrivée à), t. IV, p. 11. — Les guinguettes, t. IV, p. 20. — Casanova, après la déconfiture de son industrie, arrive dans cette ville. Il se rend chez d'O..., t. IV, p. 169. — Casanova trouve M. Pels et M. d'O..., qui le fait parler à un négociant de Gothembourg pour la négociation de ses obligations, t. III, p. 495. — Il voit la jeune et riche Esther d'O..., avec laquelle il a plusieurs entretiens charmants et dont il s'amourache, t. III, p. 495. — Casanova va au concert avec Esther, t. III, p. 497. — Il rencontre un autre Casanova avec sa fille, t. III, p. 499.

ANCILLA, la plus célèbre courtisane de Venise, t. II, p. 75, 287; t. III, p. 114.

ANGLAISE (L') rencontrée à la taverne du Canon, t. VII, p. 61.

ANGLETERRE (En). Casanova, voyant que ses ressources tirent à leur fin, pense aller se refaire à Lisbonne, où il ne fut jamais, t. VII, p. 51. — Il n'avait plus d'argent et s'avançait vers l'épuisement physique, t. VII, p. 58. — Il a plus de 400 guinées de dettes, t. VII, p. 60. — Il écrit à M. de Bragadin de lui envoyer deux cents sequins, t. VII, p. 60. — Casanova se trouve dans une position terrible, t. VII, p. 66. — Il part précipitamment pour éviter la potence, t. VII, p. 68. — La douane, les employés anglais, t. VI, p. 342. — « Rien n'est en Angleterre comme dans le reste de l'Europe », etc., t. VI, p. 343. — « Un homme en costume de cour ne peut aller à pied dans les rues de Londres sans être couvert de boue par une vile populace », t. VI, p. 358. — Mœurs anglaises, t. VI, p. 367, 369, 460. — Nourriture anglaise, t. VI, p. 368. — La richesse de l'Angleterre, t. VI, p. 369. — Manière de voir des Anglais au sujet des crimes et des châtiments, t. VI, p. 370. — Les voleurs de grands chemins en Angleterre, t. VI, p. 371. — Au sujet des voleurs, t. VI, p. 373. — Un coq de combat, t. VI, p. 467. — L'hospitalité anglaise, t. VI, p. 439; l'égoïsme, côté saillant du caractère anglais, t. VI, p. 439. — Le club des parieurs, t. VI, p. 461. — La boxe (lois et coutumes), t. VI, p. 462.

ANNÉE RUSSE (L'), t. VII, p. 193. — Pourquoi la czarine n'adopta pas le calendrier grégorien, t. VII, p. 194. — Elle avait un génie plus vaste que celui de Frédéric le Grand. — Parallèle entre elle et le soldat de Potsdam, t. VII, p. 195. — Sur la mort de Catherine, t. VII, p. 195. — Voir CATHERINE II.

ANNETTE, t. V, p. 138.

ARANDA (Le comte d'), qui avait expulsé les jésuites de l'Espagne; son caractère, t. VII, p. 381, 382. — Il établit des bals masqués à Madrid, t. VII, p. 388.

ARANDA (Comte d'), nom que la marquise d'Urfé donne au fils de Thérèse Imer, adopté par Casanova, t. IV, p. 49.

ARDENNES, un des plus singuliers pays de l'Europe; vastes forêts (bien moins vastes aujourd'hui), dont les

histoires de l'ancienne chevalerie ont fourni à l'Arioste de belles pages au sujet de Bayard; les habitants des Ardennes, t. V, p. 432.

AREMBERG (La princesse d') à la foire de Leipsig. Aventure plaisante, t. VII, p. 281

ARGENS (Le marquis d'). Sa science, son érudition, son caractère. Sa femme, la comédienne Cochois. t. VIII, p. 3. — Il reçoit fort bien Casanova, t. VIII, p. 3. — Son frère, le marquis d'Éguille. t. VIII, p. 3. — Il conseille à Casanova de ne jamais écrire ses Mémoires, t. VIII, p. 16.

ARIOSTE (L'). Voltaire est l'homme qui a fait le plus vrai et le plus bel éloge de l'Arioste, t. VI, p. 100.

ARMELLINE et **ÉMILIE**. T. VIII, p. 120. — Casanova amoureux fou d'Armelline, t. VIII, p. 242. — Au bal, Armelline danse avec le Florentin, t. VIII, p. 271. — Armelline et Scolastique, t. VIII, p. 266. — Fuite d'Armelline avec le Florentin, t. VIII, p. 278.

AROPH de Paracelse (L'), t. IV, p. 72.

ARRESTATION. Casanova est arrêté rue Saint-Denis, dans son équipage, et conduit au For-l'Évêque, p. 149.

de la peinture (Sur l'), t. IV, p. 432.

ASQUIN (Le comte André) d'Udine, prisonnier sous les Plombs, t. III, p. 262. — Causes de l'emprisonnement du comte André Asquin, t. III, p. 266.

ASTRODI (Mlle), fameuse et charmante scélérate, t. V, p. 52. — Astrodi (La fausse), t. V, p. 53.

AUBERGISTES (Les) en Suisse, t. IV, p. 300.

AUGSBOURG. Casanova cité devant le bourgmestre, t. V, p. 398

AUGUSTE, roi de Saxe. Son caractère; Casanova le voit souvent, t. II, p. 396, 397.

AVENTURIER ET IMPOSTEUR — Casanova pense qu'il l'était passablement lui-même, t. V, p. 48. — Casanova reconnaît ses erreurs, t. V, p. 155. — Casanova dit quelques mots sur sa carrière d'aventurier, t III, p. 340. — Il confesse qu'il a abusé de tout par sa folle conduite, t. III, p. 340.

AVENTUROS. Portrait de Casanova, t. VIII, p. 470.

AVOCATS (Les) ne sont nulle part « aussi probes qu'en France », t. VI, p. 272.

B

BADAUDERIE PARISIENNE (La), t. II, p. 304.

BAINS EN SUISSE (Les), t. IV, p. 393.

BAINS RUSSES (Les), t. VII, p. 162.

BAL au couvent de Muran, t. III, p. 51. — Bal masqué à la cour de Pétersbourg, t. VII, p. 146.

BALBI (Le père Marin), régulier somasque, prisonnier sous les Plombs, correspond avec Casanova, t. III, p. 262 — Causes de l'emprisonnement du père Marin Balbi, t. III, p. 263. — Casanova le retrouve dans une auberge de Borgo di Valsugano, t. III, p. 255. — Casanova est débarrassé de lui, t. III, p. 339. — Casanova le voit à Augsbourg, t. III, p. 341. — Dialogue aigre avec lui, t. III, p. 341. — Réintégré sous les Plombs, où il reste cinq ou six ans,

t III, p. 343. — Il meurt misérable à Venise, t, III, p. 344.

BALE. Midi s'y trouve être à onze heures, t. V, p. 459. — Folie des Bâlois dont les eaux de Sulzbach les délivrent, t. V, p. 459.

BALETTI (La jeune Manon), t. III, p. 365. — Casanova veut en faire sa femme après qu'il aura refait sa fortune, t. IV, p. 155.

BALETTI (Le danseur), t. II, p. 127.

BAPTÊME des enfants dans la Newa, t. VII, p. 156.

BARCELONE (Casanova à), t. VII, p. 158. — On avertit Casanova d'un danger, t. VII, p. 532. Casanova, assailli par des assassins, en tue un, t. VII, p. 534. — Conduit prisonnier à la citadelle, t. VII, p. 536. — Dans un cul de basse-fosse pendant quarante-deux jours, t. VII, p. 540. — Il y a écrit la *Réfutation de l'Histoire du gouvernement de Venise*, t. VII, p. 541. — Est mis en liberté avec ordre de quitter Barcelone, t. VII, p. 546. — Il est poursuivi jusqu'à la frontière de France par des assassins, t. VII, p. 554.

BARET (La). Commencement d'intrigue. t. IV, p. 132. — Casanova la retrouve au bal de la cour de Pétersbourg, t. VII, p. 149.

BASTIANI (L'abbé), à Breslau, t. VII, p. 266.

BASTILLE (La), prison des auteurs d'épigrammes et de couplets qui frondaient le gouvernement et les concubines du roi, t. IV, p. 106.

BAYARD (Le cheval), monté par les quatre fils Aymon, une des curiosités de Cologne, t. IV, p. 224.

BEAU (Le) et la beauté, t. IV, p. 131.

BEAUTÉS, les beaux visages, t. VIII, p. 256.

BELLEGARDE (Le comte de), t. VII, p. 274.

BELLINO, v. THÉRÈSE.

BENOIT XIV (Conversation de Casanova avec ce pape), t. I, p. 285. — Casanova le visite. Caractère de ce pape, t. I, p. 285.

BERNAGE (Le) du jeune roi des Deux-Siciles, t. VIII, p. 148.

BERNE, t. IV, p. 392. — Les dames à Berne. Le luxe y est défendu par les lois. Mœurs, t. IV, p. 399. — Ce que signifie l'ours de Berne, t. IV, p. 400

BERNIS (L'abbé de). Quelques particularités. Son sobriquet, t. III, p. 7. — Singuliers détails, p. 35, 80. — Il soupe avec Casanova et M. M., t. III, p. 83. — Conseils qu'il donne à Casanova avant son départ de Venise, t. III, p. 105. — Mort à Rome (1794), t. III, p. 121. — Casanova le voit à Paris, t. III. p. 350. — Le cardinal remet à Mme de Pompadour l'histoire de l'évasion de Casanova. t. III, p. 352. — Casanova le voit à Versailles. t. III, p. 366. — Il reçoit Casanova à Versailles, et veut le charger de quelque mission secrète, t. III, p. 434. — Il fait des recommandations à Casanova au sujet de la mission dont le charge l'abbé de La Ville, t. III, p. 438. — Il est fait cardinal, t. IV, p. 105. — Exilé à Soissons par Louis XV, t. IV, p. 105. — Cause de sa disgrâce, t. IV, p. 106. — Pourquoi le pape le créa cardinal, t. IV, p. 106. — Pie VI le distinguait particulièrement, t. IV, p. 106 — Cause de sa disgrâce, t. IV, p. 106. — Avec le prince de Kaunitz, il métamorphosa l'antique haine des maisons de Bourbon et d'Autriche en une heureuse alliance qui délivra l'Italie des horreurs de la guerre. t. IV, p. 106. — Il est loué pour avoir détruit ce qu'avait fait Richelieu, t. IV, p. 106. — Il ne fut pas heureux dans son exil qui dura dix ans. t. IV, p. 107. — Il ne fut point rappelé à la cour après son exil, t. IV, p. 107. — A la mort

de Rezonnico (Clément XIII), il se rend à Rome pour le conclave et y reste toute sa vie en qualité de ministre de France, t. IV, p. 108. Il reçoit avec joie Casanova, t VIII, p. 185.

BETTINE, t. I, p. 39. — Exorcisée par un capucin, Prosper da Bovolenta, t. I, p. 54. — Le père Mancia l'arrose d'eau lustrale, t. I, p. 60. — Elle est atteinte de la petite vérole, t. I, p. 72.

BETTY (Miss) allant à Rome dans la voiture de Casanova, t. VIII, p. 65.

BÉZIERS. Éloge de cette ville. Casanova aurait pu se rappeler le vers si connu : *Si vellet Deus in terris habitare, Bitteris.* T. VII, p. 557.

BINETTI (La), actrice, à Stuttgardt, t. IV, p. 249. — Danseuse, à Londres, t. VI, p. 581. — Elle arrive à Varsovie, t. VII, p. 221.

BIRON (le prince), favori de l'impératrice Anne de Russie, t. IV, p. 239; t. VII, p. 128, 133.

BLASIN (Mme). V. Castelbajac (La).

BOERHAAVE jugé par Haller. Il s'était guéri d'un ulcère venimeux, t. IV, p. 425. — Boerhaave et la pierre philosophale, t. IV, p. 399. — Son secret de prolonger la vie, sa mort, sa fortune, t. IV, p. 400. — Il passait pour avoir le secret de la pierre philosophale, t. IV, p. 424.

BOITEUSE (L'affreuse), singulier quiproquo et tour pendable, t. IV, p. 342, 350. — Conséquences funestes, le plus grand chagrin de la vie de Casanova, t. IV, p. 357.

BOLOGNE, t. I, p. 370. — Les plaisirs y sont faciles. Les agréments de la vie dans cette ville. Mais on y contracte une légère gale : les dames, au printemps, s'y grattent avec grâce, t. V, p 310. — Bologne et les Bolonais, t. VIII, p. 302. — Pépinière de danseuses et de cantatrices, t. VIII, p. 307.

BONAFEDE (La jeune comtesse), t. III, p. 181.

BONHEUR (Discours d'Henriette sur le), t. II, p. 223. — Bonheur (Le) sur la terre, t. VI, p. 135. — T. VIII, p. 385.

BONNEVAL (Comte de). L'accueil qu'il fait à Casanova, t. I, p. 396. — Sa bibliothèque, t. I, p. 397. — Explication et motif principal de son apostasie. Sa théorie en fait de religion, t. I, p. 398. — Sa mort, t. I, p. 471.

BOOZ (Le juif), banquier israélite de la cour à La Haye, donne une leçon à Casanova, t. III, p. 491.

BORROMÉE (Le comte Fédéric), t. V, p. 492. — T. VIII, p. 39.

BOTTA (Le maréchal), t. V, p. 194.

BOULAINVILIER. à qui Casanova fait un cadeau sans la connaître, t. IV, p. 141.

BOULOGNE (M. de), contrôleur général, reçoit Casanova très poliment et lui demande de lui trouver un plan relatif aux finances, t. III, p. 354. — Fait à Casanova une proposition magnifique, t. IV, p. 45.

BOURGMESTRE (Mme la), t. IV, p. 222. — Intrigue avec Casanova, t. I, p. 230. — Voir Cologne.

BRAGADIN (Le sénateur), frappé d'apoplexie, t. II, p. 30. — Guéri par Casanova, t. II, p. 31. — Adopte Casanova, t. II, p. 39. — Conseil de prudence qu'il donne à Casanova recherché par l'Inquisition, t. III, p. 187. — Casanova reçoit de lui une lettre de change de deux cents ducats, t VII, p. 73 — Sa mort. Il s'endettait pour Casanova, t. VIII, p. 361.

BRANCAFORTE (Le cardinal), franc-maçon, t. VIII, p. 301.

BRANICKI (Le comte). Ce qu'il était, t. VII, p. 226. — Cause et préliminaires du duel avec Casa-

nova, t. VII, p. 228. — Le duel, t. VII. p. 239.

BRAS COUPÉ (Le), t. II, p. 119.

BRIONNE (Mme de), t. II, p, 333.

BRUHL (Le comte de), ministre du roi de Saxe, t, II, p. 396.

BRUHL, mince copie de Trianon. Déjeuner qu'y donna Casanova aux premières dames de Cologne, t. IV, p. 235.

BUCENTAURE (Le), t. II, p. 417.

BUEN-RETIRO, Casanova enfermé dans cette affreuse prison, t. VII, p. 417.

BUONACORSI (La gentille), t. VIII, p. 196.

C

C. C. (Mlle), t. II, p. 423. — Chez les religieuses de Muran, t. II, p. 456.

CABALE (La). Opérations cabalistiques. Sont adonnés ou croient aux oracles : M. de Bragadin, la duchesse de Chartres, Mme d'Urfé. Mme du Rumain, M. d'O..., Esther, etc., voir ces noms. — Casanova avoue à Esther que sa prétendue science occulte n'est que chimérique; Esther n'en reste pas moins crédule, t. IV, p. 217. — Pour étonner le vulgaire, il faut mêler la charlatanerie au savoir, t, IV, p. 218.

CACHOT où est enfermé Casanova sous les Plombs, t. III, p. 193.

CADETS poméraniens (L'école des), t. VII, p. 119.

CAGLIOSTRO, le pèlerin et la pèlerine, sa jeune femme, Séraphine Féliciani; leur physionomie, t. VIII, p. 11. — Son talent extraordinaire pour dessiner à la plume. C'était un génie fainéant, t. VIII, p. 13. — Un ficelé fripon, t. VIII, p. 305

CALENDRIER (Dissertation sur le) entre Casanova et la czarine, t. VII, p. 192, 194, 198.

CALLIMÈNE, t. VIII, p. 121, 133.

CALORNO (Fête dans le jardin ducal de), t. II, p. 235.

CALSABIGI (M. de), présenté à Casanova par Paris-Duverney. Affaire de la loterie, t. III, p. 337. — Le frère de M. de Calsabigi; sa maladie. Il s'entretient de la loterie avec Casanova, t. III, p. 364. — Son caractère, t. III, p. 364. — Etablit une loterie à Berlin, dans les Etats du roi de Prusse, t. VII, p 95. — Calsabigi l'aîné à Vienne, le bras droit du prince de Kaunitz, t. VII, p. 292.

CAMARGO (La), t. II, p. 319.

CAMPIONI (La), danseuse parmesane, d'une ravissante beauté, t. VIII, p. 32.

CAPUCIN (Le) et la sorcière, t. VI, p. 22.

CARAFFA (don Lelio) reçoit avec grand plaisir Casanova et le présente à son épouse dans son palais de Matalone, t. V, p. 245. — Il conduit Casanova au théâtre de Saint-Charles, t. V, p. 248.

CARNAVAL (Le) à Rome, t. V, p. 285.

CARNAVAL (Bal aux couvents de Venise pendant le), t. III, p. 51.

CASANOVA se peint en quelques lignes, t. II, p. 41. — Il avait des grands yeux, un nez singulier et le teint rembruni, t. VIII, p. 453.

CASANOVA (don Antonio), t. I, p. 242; t. V, p. 245.

CASANOVA (François), peintre. — Son talent, son succès, t. III, p. 375. — Reçu membre de l'Académie de peinture, t. III, p. 485, — Il se marie, t. III, p. 486. — Sa réputation et sa fortune, t. III, p. 486. — Est indifférent à la mauvaise fortune de son frère, t. IV, p. 150. — Elève du peintre Raphaël Mengs, t. V, p. 215. — Sa femme fort jolie, t. V, p. 365. — Le peintre critiqué par son frère et par le prince de Ligne, t. VIII, p. 459.

CASANOVA (L'abbé), mauvais sujet, t. VI, p. 176. — Son frère le fait arrêter, t. VI, p. 215. — Il est chassé de chez son frère le peintre; t. VI, p. 322. — Il est à Rome, gueux en haillons, t. VIII, p. 198.

CASTELBAJAC (Le comte de), t. VI, p. 464, 469.

CASTELBAJAC (La belle) visite Casanova. Ses malheurs et ses qualités, t. VII, p. 285. — Mariée à Montpellier, t. VII, p. 559.

CASTI (L'abbé), poète italien, ignorant et impudique, t. VIII, p. 412.

CASTRATO (Le), du théâtre Alberti, favori du cardinal Borghèse, t. V, p. 297.

CATARAMONACHIA (Malédiction), t. I, p. 457.

CATARO (La citadelle de), prison, t. II, p. 489.

CATHERINE II passe à Riga, avec Orloff et autres seigneurs. Elle fait une banque de Pharaon, t. VII, p. 158. — Le caractère de Catherine, t. II, p. 159, 176. — N'était pas organisée pour sentir la musique, t. VII, par 177. — Voltaire lui envoie la *Philosophie de l'histoire*, qu'il prétendait avoir écrite pour elle. Succès de cet ouvrage. Le philosophe en grand honneur en Russie, t. VII, p. 184. — Entretien de Casanova avec la czarine dans le Jardin d'Été, t. VII, p. 189, t. VIII, p. 459. — Caractère de la czarine, t. VII, p. 190. — Deuxième entretien de Casanova avec la czarine, t. VII, p. 191. — Troisième entretien, t. VII, p. 193. — Quatrième entretien, t. VII, p. 198. — Était-elle brune ou blonde? t. VII, p 281. — Elle avait eu quatre-vingt-deux amants avoués, dit le prince de Ligne, t. VIII, p. 459.

CAVAMACCHI (La), ou Juliette, t. I, p. 95. — Son histoire et son portrait, t. I, p. 96, 97, 135, 154. — Mme Querini, t. II, p. 335.

CERDA (Le cardinal de la), prodigue par ostentation, t. VIII, p. I.

CHAMBÉRY (Arrivée à), où il n'y avait alors qu'une auberge, t. V, p. 338.

CHAPELAIN, bon poète faisant de mauvais vers, t. IV, p. 467.

CHARLES de Courlande (Le prince) écrit à Casanava des lettres où il proteste de son amitié, t. VII, p 293. — Casanova lui écrit à Venise de lui envoyer cent ducats, il lui donne pour l'y engager un procédé infaillible pour faire la pierre philosophale, t. VII, p. 312 — Est mis à la Bastille à Paris, et la lettre de Casanova, trouvée lors de la prise de la Bastille, fut imprimée et publiée. La lettre textuelle, t. VII, p. 314. — Charles III d'Espagne, mort fou, t. VII, p. 438. — Sa physionomie et son caractère, ses habitudes, t. VII, p. 452, 462. — Il perdit en Sibérie le nez, qui repoussa pendant l'été (?), t. VII, p. 170.

CHARLOTTE, marquise della Croce, t. VII, p. 349. — Elle reste avec Casanova après le départ de Croce, t. VII, p. 354. — Ils partent et arrivent à Paris, t. VII, p. 357. — La mort de Charlotte, t. VII, p. 260

CHARON (Opinion de Casanova sur), t. III, p. 224.

CHARPILLON (La), t. VI, p. 481. — Son genre de beauté, p. 485.—

Casanova est résolu à se suicider pour la Charpillon, t. VI, p. 538.

CHARTRES (La duchesse de), fille du prince de Conti, a recours à la science cabalistique de Casanova pour guérir les boutons qu'elle avait sur la figure, t. II, p. 384. — Son portrait et son caractère, t. II, p. 385.

CHASTETÉ (Théorie sur la), t. I, p. 412.

CHATELET (Mme du), et la marquise d'Urfé, sa mère, irréconciliable à cause d'un procès, t. III, p. 482.

CHAUVELIN (F. Claude de), ambassadeur à Gênes et à Turin, auteur d'un petit poème, les *Sept Péchés capitaux*, traduit par Casanova, t. IV, p. 345; t. V, p. 496.

CHAVIGNY (de), un vieillard, ambassadeur de France en Suisse, montre assez peu de dignité pour seconder Casanova dans une intrigue amoureuse, t. IV, p. 315. — Casanova compare pour l'habileté diplomatique M. de Chavigny à L'Hôpital et au duc de Nivernais, t. IV, p. 340.

CHIGI (La marquise). Conversation mi-partie amoureuse et philosophique, t. VIII, p. 57.

CHITKOFF (La demoiselle), dame d'honneur de l'impératrice de Russie, t. VII, p. 153.

CHOISEUL (Le duc de) reçoit Casanova, t. III, p. 352. — Casanova, près de quitter Paris, va prendre congé de M. de Choiseul, qui veut le charger de négocier un emprunt à cinq pour cent en Hollande, en lui disant que la paix allait être faite, et en lui promettant une récompense, t. IV, p. 155. — Le duc manque de franchise, t. IV, p. 155. — Son esprit et son caractère, t. V, p. 466; t. VII, p. 368.

CHRISTINE, la jeune villageoise, t. II, p. 78.

CIVETTE (La), bureau de tabac en vogue au siècle dernier, t. II, p. 304.

CLÉMENTINE (La belle comtesse), t. VI, p. 74. — La séparation, t. VI, p. 141. — Devenue la femme du marquis de N., t. VI, p. 141.

CLERGÉ. Ce n'est qu'en France que Casanova l'a trouvé décent et se tenant dans les bornes de son état, t. VIII, p. 125.

COLOGNE. Casanova manque d'être assassiné par des déserteurs, t. IV, p. 220. — Présenté par le comte Kettler, lieutenant général au service de l'Autriche, à l'épouse du bourgmestre, t. IV, p. 221. — Retenu à Cologne par la femme du bourgmestre, t. IV, p. 223. — Retour à Cologne, « cette vilaine ville », t. VII, p. 329. — La femme du bourgmestre, t. VII, p. 330. — Casanova se rend chez Jacquet, le rédacteur de la *Gazette de Cologne*, pour le bâtonner, t. VII, p. 331.

COLONNA (La chanteuse), t. VII, p. 154.

COMÉDIENS (repas de), auquel assiste Casanova, t. V, p. 392.

COMMISSAIRES de chasteté (Les), t. II, p. 401.

CONDUITE meilleure, prévoyante et raisonnable dont Casanova prend la résolution. Dessein de quitter Paris et de se rendre en Hollande pour se remettre en fonds, t. IV, p. 153. — Casanova avoue que les revers qu'il a éprouvés sont presque toujours arrivés par sa faute, t. IV, p. 278.

CONFESSION de Casanova à un jésuite, t. III, p. 239. — Prophétie du jésuite, t. III, p. 240.

CONGRÈS (Le), t. VIII, p. 307.

CONSTANTINOPLE, t. I, p. 395. — Voir BONNEVAL.

CONTI (le prince de), appelé comte de La Marche, fait une visite à

J.-J. Rousseau à Montmorency, t. IV, p. 108. — Il ne veut pas dîner en compagnie de Thérèse, et part, t. IV, p. 109.

COQUETTERIE (Une cause de la), t. III, p. 420.

CORFOU, t. I, p. 392, 431. — Vie et mœurs, t. I, p. 432, 463.

CORILLA, célèbre poétesse, à Pise. Elle était louche (*straba*). t. V, p. 168. — T. VIII, p. 54.

CORNÉLIS (Mme), nom qu'avait pris à Londres Thérèse, femme du comédien Imer, puis du danseur Pompeati, t. VI, p. 345. — Elle ne fait pas à Casanova l'accueil auquel il s'attendait, t. VI, p. 344. — Son train de maison, son luxe et ses dettes, t. VI, p. 354, 374. — Une assemblée chez la Cornélis, t. VI, p. 375. — La Cornélis prisonnière pour dettes, t. VI, p. 395. — Rencontre de son fils à Naples, t. VIII, p. 140. — Plus que jamais perdue de dettes, t. VIII, p. 142.

CORONINI (La comtesse), t. II, p. 507. — Casanova la retrouve à Munich, t. III, p. 337. — Elle lui fait obtenir la sûreté d'asile dans les États de l'électeur, t. III, p. 337.

CORTICELLI (La), t. V, p. 180. — A Bologne, Casanova va loger chez elle, t. V, p. 310. — Elle est la *vierge* destinée à la renaissance de la sublime folie Mme d'Urfé, t. V, p. 405. — Elle est improvisée pour la circonstance comtesse de Lascaris, t. V, p. 409. — Sa mort, t. VI, p. 337.

COSTA, domestique de Casanova, valeur des diamants, montres, tabatières, etc., et de cent louis, donnés par Mme d'Urfé, t. V, p. 387. — Casanova le retrouve à Vienne vingt-trois ans plus tard, en 1784, t. V, p. 314. — T. VIII, p. 507. — Venu à Rome en grand équipage, Costa épouse la fille de Momolo, t. VIII, p. 218.

COURLANDE (Un bal masqué chez la duchesse de), t. VII, p. 127.

COURLANDE (Visite à l'établissement métallique de), t. VII, p. 131.

COUTEAU (Le) avec lequel saint Pierre coupa l'oreille à Malchus, t. II, p. 142.

COUVENT (Le) de Notre-Dame-d'Einsiedel, près de Zurich. — Casanova veut s'y faire moine, t. IV, p. 284. — Il croit avoir la vocation de la vie religieuse, t. IV, p. 289. — Curieuse circonstance qui le dissuade de se faire moine, t. IV, p. 290.

COUVENTS (Les), en Italie, t. VIII, p. 410.

CRÉBILLON, chez l'actrice Silvia, t. II, p. 305. — Conversation de Casanova avec lui, t. II, p. 308. Sa physionomie et son caractère, t. II, p. 311. — Son opinion sur le Masque de fer, t. II, p. 311. — Crébillon fils (Couplets satiriques de), t. IV, p. 107.

CROCE (Le marquis don Antonio della) ou de La Croix, t. VI, p. 66; t. VII, p. 345. — A Dux, t. VIII, p. 450.

CROCE (marquise della), V. CHARLOTTE.

CURIOSITÉ (Sur la), t. V, p. 188.

CZARTORYSKI (Le prince Adam), général de Polodie, t. VII, p. 211.

CZARTORYSKI, palatin de Russie. Casanova lui fait visite, t. VII, p. 214 — Le palatin avait gagné sa femme par un duel au pistolet à cheval, t. VII, p. 215. — Le palatin et son frère, grand chancelier de Lithuanie, amenèrent les premiers troubles de la Pologne, t. VII, p. 215.

D

DAMIEN (Supplice de). Opinion de Casanova sur lui, t. III, p. 400.

DANGENANCOUR (La) avec une autre fille. Casanova a le malheur de rencontrer cette figurante de l'Opéra aux Tuileries, t. V, p. 377.

DASCHKOFF (La princesse), exilée dans une campagne, t. VII, p. 155.

DATURI (Le filleul de Casanova), t. VII, p. 64.

DÉCLAMATION des vers (La) chez les Français, les Allemands, les Italiens, les Anglais, t. IV, p. 450.

DELDIMOPULO (Le pope), t. I, p. 451.

DEMIDOFF (Le comte), sa maison VII, p. 181.

DENIS (Mme), nièce de Voltaire, t. IV, p. 449. — Elle critique les hyperboles de l'Arioste, t. IV, p. 452. — Elle avait beaucoup d'esprit, de raison, de goût, d'érudition, t. IV, p. 460.

DENIS (La célèbre danseuse), à Berlin. Souvenirs de galanterie enfantine, t. VII, p. 110. — Retirée à Florence, t. VIII, p. 285.

DÉSARMOISES, t. IV, p. 477. — Rencontré à Turin, t. V, p. 315. — Meurt étique en Normandie, t. V, p. 388.

DÉSARMOISES (Mlle) et le jeune homme blessé, t. V, p. 338.

DEUX-PONTS (Le duc des), l'ami constant de Louis XV. Casanova soupe avec lui à Metz, t. V, p. 405.

DÉVOT (Casanova devenu), t. II, p. 261.

DIEU (Dissertation sur), t. I, p. 407.

DINDE AU VAL (La) d'Henri IV, t. IV, p. 50.

DIVAGATION philosophique, t. II, p. 225.

DOULEUR (La), t. III, p. 253. — La douleur et la joie tuent beaucoup plus de femmes que d'hommes, t. IV, p. 109.

DRAGON ou **D'ARAGON** (Le marquis de), t. VII, p. 140. — Assaut d'armes entre lui et Pierre, duc de Holstein, t. VII, p. 141.

DRESDE (Arrivée de Casanova avec son frère François à), t. II, p. 395. — Leur mère leur fait le plus tendre accueil, t. II, p. 395. — Casanova voit sa mère, sa sœur, son frère Jean et sa belle-sœur; il fait visite au staroste, le comte de Brühl, et à la comtesse, t. VII, p. 275. — A son départ de Dresde les finances de Casanova étaient presque épuisées, t. VII, p. 290.

DRURY-LANE (Le théâtre de) mis à sac par la populace, t. VI, p. 369.

DUBOIS (Mme) entre au service de Casanova, t. IV, p. 326. — Elle doit se marier, et se sépare de Casanova amiablement, t. IV, p. 458. — Mme Lebel, v. **LEBEL** (Mme).

DUEL de Casanova avec le fils du bourgmestre de La Haye, t. IV, p. 10. — Avec un nommé Varnier : (« Je ne sais, dit Casanova, si c'est lui qui fut président de la Convention nationale sous l'infâme Robespierre »), t. IV, p. 168. — — « Il fallait toujours être disposé à se battre en duel pour le moindre mot pris de travers » en (1760), t. IV, p. 169. — Duel avec de Santis, t. V, p. 378. — Le duel est un préjugé, mais souvent on ne peut s'y soustraire, t. V, p. 416. — Singulier duel au pistolet,

t. V, p. 418. — Duel à Spa, t. VII, p. 348 — Duel avec Medini. t. VIII, p. 156. — Le fameux duel avec le grand général Branicki. V. Branicki.

DUELS (Les) en France et en Italie, t. VII, p 334.

DUNKERQUE (Départ de Casanova pour) et son arrivée, t. III, p. 459. — Casanova inspecte habilement les vaisseaux pour faire son rapport au ministre, t. III, p. 440.

DUPRÈS (le danseur), t. II, p. 318.

DUX (Château de). — Casanova y est attristé et découragé, t. VIII, p. 15. — Il se plaint amèrement de tracasseries que lui font éprouver « les envieux coquins » qui s'y trouvent avec lui, t. VIII, p. 17.

E

ÉCONOME par force (Casanova), à Trieste, t. VIII, p. 386.

ÉCOSSAISE (L'), comédie de Voltaire, jouée à Soleure, chez l'ambassadeur, M. de Chavigny ; Casanova remplit le rôle de lord Murrai et est amoureux de la dame qui joue celui de Lindane, t. IV, p. 313. — Casanova, à Gênes, commence la traduction de l'*Ecossaise*, t. V, p. 111. — Répétition de l'*Ecossaise*, t. V, p. 116. — Véronique joue le rôle de Lindane, t. V, p. 117. — Casanova, celui de Murrai, t. V, p. 117. L'*Ecossaise* a cinq représentations, ce qui est considéré comme un succès, t V, p. 119. — Traduction de l'*Ecossaise*, par Casanova, trouvée mauvaise par Voltaire, t. V, p. 135.

EGMONT (Le comte), l'un des plus aimables seigneurs sous Louis XV, t. V, p. 54.

EMPOISONNEMENT. La sœur converse empoisonnée involontairement par une dose trop forte de laudanum, t. IV, p. 494.

EMPRUNT du gouvernement, dont M. de Choiseul veut charger Casanova, qui, se repentant d'avoir eu trop de confiance en M. de Boulogne, n'entreprendra rien sans un avantage immédiat, t. IV, p. 156.

ENFANCE DE CASANOVA, t. I, p. 21, 22.

ENTRÉE (Droit d') ou octroi, souverainement injuste, dit Casanova, t. IV, p. 50.

EON (Le chevalier d') t. II, p. 345. — Secrétaire d'ambassade à Londres, qui « était une belle femme », avait été avocat et capitaine de dragons. « Elle servit Luis XV en soldat valeureux et négociateur consommé », t. VI, p. 356. — Casanova le rencontre chez le marquis Caraccioli, à Londres. Singulier pari au sujet de son sexe, t. VII, p. 44.

EPERON D'OR (Casanova reçoit la croix de l'ordre pontifical de l'), avec le titre de protonotaire apostolique *extra urbem*, t. V, p. 244.

ERBERIA (L'), t. III, p. 184. — Ceux qui fréquentaient ce marché aux herbes, t. III, p. 185.

ESCLAVE GRECQUE (L'), t. I, p. 207, 335.

ESPAGNE (Arrivée en), t. VII, p. 372. — La sobriété de la basse classe en Espagne, t. VII, p. 373. — La fierté castillane, t. VII, p. 373. — Femmes portant l'habit de capucin, t. VII, p. 374. — Les culottes sans pont-levis, t. VII, p. 376. — La langue espagnole, t. VII, p. 377. — Le tabac et la

contrebande, t. VII, p. 378. — Les préjugés, la galanterie, les passions, le caractère, etc., t. VII, p. 380, 515. — Pratiques religieuses, t. VII, p. 388. — Les Espagnoles se tenant assises par terre comme les Africaines, t. VII, p. 402. — Pauvres Espagnols! t. VII, p. 513.

ESPAGNOLE (L'), v. A. B.

ESPRIT (L') et la science chez les femmes, t. II, p. 214.

ESPRIT (DE L') d'Helvétius. Jugement de Casanova sur l'auteur et sur le livre, ainsi que sur sa condamnation par le parlement, t. IV, p. 157.

ESPRIT mercantile (L'), t. IV, p. 19.

ESTHER d'O... occupe la pensée de Casanova, t. IV, p. 8. — Casanova revient à Amsterdam et se présente à elle, avec qui il fait des calculs et des préparations cabalistiques, t. IV, p. 12. — A la maison de M. d'O..., sur l'Amstel, t. IV, p. 25. — Casanova sincèrement épris d'Esther, t. IV, p. 27. — Casanova s'établit chez Esther, t. IV, p. 29. — Il pourrait, en l'épousant, faire un richissime mariage, t. IV, p. 31. — Séparation, t. IV, p. 33. — Casanova reconnaît son imprévoyance ordinaire, l'inconséquence et la sottise de sa conduite, t. IV, p. 34. — Esther éprouve une grande joie de revoir Casanova, t. IV, p. 170. — Elle était devenue savante dans la cabale, t. IV, p. 170. — Esther est un trésor, un ange de perfection, t. IV, p. 206. — Elle sait la cause du chagrin de Casanova, le mariage de Manon, et cherche à le distraire, t. IV, p. 208. — Elle veut parler mariage, t. IV, p. 214. — Elle projette de se livrer entièrement à l'étude et n'est plus d'avis de se marier, voulant rester son amie jusqu'à la mort, t. IV, p. 218. — Casanova quitte cette jeune fille extraordinaire pour ne plus la revoir, t. IV, p. 219.

ÉVASION (L') est accomplie, t. III, p. 320. — Casanova est reconnu par un familier du saint-office, t. III, p. 323. — Casanova se débarrasse du père Balbi par la menace de le tuer, t. III, p. 327. — Bonheurs et dangers après l'évasion, t. III, p. 328 et suiv. — Il se loge dans la maison du chef des sbires, t. III, p. 329. — Il y est soigné en l'absence de ce chef, qui est en campagne à sa recherche, t. III, p. 331.

F

F. (Mme), t. I, p. 433.

FANDANGO (Le vrai), t. VIII, p. 392.

FARUSSI (Casanova prend ce nom, qui était celui de la famille de sa mère, t. II, p. 201.

FATALISTES et stoïciens (Cicéron se moquait des), t. V, p. 204. — Sur les fatalistes, t. V, p. 205.

FATALITÉ (La). Doctrine que ne rejette pas Casanova, t. IV, p. 57.

FAVART (Mme), t. II, p. 352. — L'abbé de Voisenon, t. III, p. 424.

FENAROLO (L'abbé), t. III, p. 444. — Histoire de son emprisonnement sous les Plombs, t. III, p. 247.

FERDINAND, roi des Deux-Siciles, à Portici, t. VIII, p. 148. — Ses qualités, t. VIII, p. 151

FEREX (Lord), ayant tué un de ses gens, eut la tête tranchée, t. VI, p. 370.

FERMIÈRE (La), t. I, p. 145.

FÊTES VÉNITIENNES (Les); Opéra, t. II, p. 317.

FILS (Un) de Casanova, t. V, p. 181. — Il était instruit, quoique élevé à Naples, t. V, p. 182.

FINANCES de l'Etat (Les), sous Louis XV, t. III, p. 455.

FLAMINIA, actrice et littérateur, t. II, p. 297.

FLORENCE, t. V, p. 169. — Casanova y retrouve Thérèse, le faux Bellino, t. V, p. 169. — Manière de réciter trop vantée chez les Florentins, t. V, p. 169. — Casanova y va pour la Corticelli et pour sa chère Thérèse, t. V, p. 304. — Second séjour. Conversation avec le grand-duc, t. VIII, p. 279. — Casanova reçoit l'ordre de quitter la Toscane, t. VIII, p. 296.

FLORENTIN (Le), t. VIII, p. 244. — Casanova jaloux comme un tigre, t. VIII, p. 270.

FONTAINEBLEAU (Louis XV et la cour à), t. II, p. 330. — L'Opéra, t. II, p. 331.

FONTENELLE, t. II, p. 353.

FORGES (L'abbé des), t. III, p. 409, 422.

FORLANA (La), danse vénitienne, t. I, p. 419.

FOR-L'ÉVÊQUE où est injustement emprisonné Casanova, t. IV, p. 149. — Mme d'Urfé obtient sa délivrance, t. IV, p. 151.

FORT-SAINT-ANDRÉ, Casanova prisonnier dans le), t. I, p. 167.

FOX (Le célèbre), âgé de vingt ans, à Lausanne, t. IV, p. 451. — A Genève, t. IV, p. 454. — Il emprunte à Casanova cinquante louis, qu'il lui rend trois ans après à Londres, t. IV, p. 495.

FRAITURE (Le baron de): rencontre de malheur, t. VII, p. 498.

FRANÇAIS (Les). — Caractère de la nation française, t. IV, p. 106.

FRANCE. Eloge de la France et des Français, t. VII, p. 558. — « Ma belle et chère France », t. VII, p. 566.

FRANC-MAÇONNERIE (Opinion de Casanova sur la). Casanova se fait franc-maçon, t. II, p. 289.

FRANÇOIS Ier, empereur d'Autriche. Son portrait, son caractère, t. II, p. 442.

FRASCATI, t. I, p. 273.

FRÉDÉRIC LE GRAND. — Casanova lui demande une entrevue. Rendez-vous dans le jardin de Sans-Souci, t. VII, p. 104. — Premier entretien du grand Frédéric avec Casanova, t. VII, p. 105. — « Savez-vous que vous êtes un très bel homme », dit-il à Casanova, t. VII, p. 108. — Deuxième entretien t. VII, p. 124. — Ses qualités compensent ses défauts, t. VIII, p. 15.

FRÉDÉRICK (Sir), fils du roi de Corse, t. VII, p. 55.

FRÈRES ENNEMIS (Les). Casanova fait, à Dresde, une parodie tragi-comique de cette pièce de Racine, t. II, p. 395. — Le roi en est enchanté et fait un présent à l'auteur, t. II, p. 395.

FRIPONS (Les), plus fins en Grèce qu'en Italie, et en Italie que partout ailleurs, t. V, p. 166.

FROMAGES. — L'excellent fromage appelé parmesan est de Lodi et non de Parme. Casanova avait entrepris un Dictionnaire des fromages, t. VI, p. 99.

G

GABELLE. Affaire désagréable de Casanova avec les gabelous, et qui tourne au comique, t. III, p. 446.

GABELLES (Les commis des), t. III, p. 447.

GALÉRIENS (Les) de la république de Venise, t. II, p. 16.

GALIANI (L'abbé), secrétaire d'ambassade, avec qui Casanova fit connaissance chez l'abbé de La Ville. Son caractère et son talent. Ce qu'il dit du dialecte napolitain et des vers en ce dialecte. t. III, p. 455.

GALIANI (Le marquis), grand mathématicien, commentateur de Vitruve, frère du précédent, t. V, p. 281.

GAMA (L'abbé), t. V, p. 180, 187.

GANGANELLI (Le pape), mourut empoisonné, t. VIII, p. 183. Il permit la danse, défendue par Clément XIII, et défendit le jeu, t. VIII, p. 254.

GARDELLA (La), célèbre danseuse que Casanova avait connue chez Malipiero, lui donne une lettre de recommandation, t III. p. 339.

GARRICK à genoux devant la populace du théâtre de Drury-Lane, t. VI, p. 369.

GAUSSIN (Mlle), t. II, p. 346.

GÉNÉALOGIE de Casanova, t. I, p. 19.

GÊNES (Arrivée à), t. V, p. 107. — Promenade sur le golfe, t. VI, p. 185.

GENÈVE. Casanova arrive dans cette ville avec un pasteur protestant, t. IV. p. 441. — Mœurs, t. V, p. 455.

GEOFFRIN (Mme) à Varsovie. La simplicité de sa mise, t. VII, p. 261.

GEORGES III et la reine. Casanova leur est présenté par le comte de Guerchi, t. VI, p. 357.

GEORGI (Le père). Sa conversation avec Casanova, t. I, p. 265.

GIACOMO PASSANO (V. Passano)

GILBERT (La belle), t. IV, p. 150. Casanova assiste au dîner de ses noces, t. IV, p. 151. — Son portrait, t. IV, p. 153. — Devenue Mme Baret, elle fait à Casanova la confidence de la gêne de son commerce, t. IV, p. 158. — Elle va passer quelques jours à la Petite-Pologne, dans la maison de plaisance de Casanova, t. VI, p. 144. — Voir Baret (Mme).

GIUSTINIANI, capucin apostat, un singulier maître qui apprend l'allemand à Casanova, t. IV, p. 288.

GOLDONI, le Molière de l'Italie, t. IV, p. 462. — Pourquoi il se fait appeler poète du duc de Parme, t. IV, p. 462. — Il s'intitule avocat, et est un bon auteur de comédie. Il ne brille pas en société et est d'une extrême douceur de caractère. Goldoni est pauvre, t. IV, p. 465.

GOUDAR (Le chevalier), t. VI, p. 489. — A Naples, avec sa femme Sarah, la belle Irlandaise, vivant de jeu et d'intrigues, t. VIII, p. 112.

GRAFFIGNY (Mme de), meurt de chagrin à la chute de sa comédie la *Fille d'Aristide*, t. IV, p. 109. — Voisenon est soupçonné d'avoir mis la main aussi à la *Fille d'Aristide*, aux *Lettres péruviennes*, et à *Génie*, de Mme de Grafligny, t. IV, p. 109.

GRENOBLE. Casanova y est bien reçu par Valenglard, ancien ami de Mme d'Urfé et de sa fille, t. V, p. 12.

GRIMALDI (Le marquis de), t. V, p. 65, 107. — Il protège Rosalie, t. V, p. 131, 140; t. VII, p. 452.

GRIMANI (L'abbé), t. I, p. 29.

GUINGUETTES (Les) en Hollande, t. IV, p. 20.

GUSTAVE III, roi de Suède; son caractère, t. VIII, p. 16.

H

HABIT MILITAIRE (Casanova quitte l'habit ecclésiastique et prend l'), t. I, p. 370.

HALLER. — Visite que lui fait Casanova. Son portrait, t. IV, p. 420. — Son opinion sur les avantages de l'étude de la langue de Cicéron et de Virgile, t. IV, p. 421. — Haller poète pindarique, t. IV, p. 422. — Sa sobriété; il ne buvait que de l'eau, t. IV, p. 423. — Commencement de sa correspondance avec Casanova. Vingt-deux lettres de Haller probablement perdues. t. IV, p. 424. — Son opinion sur Pétrarque et Laure; sur la *Nouvelle-Héloïse* et sur Rousseau; sur la pierre philosophale, t. IV, p. 424. — Sur l'éloquence de Rousseau, t. IV, p. 425. — Haller en société; ses manières, son amabilité, sa modestie, ses vertus, son esprit, t. IV, p. 425.

HANOVRIENNES (Les), t. VII, p. 29. — A Naples. L'aînée des cinq que Casanova avait aimées à Londres, t. VIII, p. 137.

HARINGTON (Milady), t. VI, p. 364.

HÉBÉ et **IOLAS,** t. IV, p. 95.

HEDVIGE (Mlle), la nièce d'un pasteur de Genève, la belle théologienne, t. V, p. 449. — Discussion théologique avec Hedvige, t. V, p. 450, 468. — Sur l'immortalité de l'âme, t. V, p. 469. — — Peut-on donner une définition de l'esprit? t. V, p. 472.

HELÈNE, t. V, p. 449.

HELVETIUS. Sa rétractation, t. IV, p. 157. — Sa femme avait l'âme plus grande que lui, t. IV, p. 157. — Opinion de Casanova sur lui, sur son livre *De l'Esprit*, et sur le parlement qui l'avait condamné, t. IV, p. 157. — Le faux système du livre *De l'Esprit*, t. IV, p. 157. — Contradiction du système qui fait l'objet du livre *De l'Esprit* avec la vie vertueuse de l'auteur, t. IV, p. 158.

HENRIETTE, en officier compagnon du capitaine hongrois, t. II, p. 169. — Séparation pathétique, t. II, p. 242. — Regrets de Casanova, t. IV, p. 441. — Devenue comtesse. Singulière rencontre en Provence, t. VI, p. 247. — Lettre d'Henriette à Casanova à l'occasion de leur rencontre romanesque, t. VIII, p. 30.

HERRENSCHWAND, médecin que toutes les jolies femmes s'arrachaient, t. IV, p. 95.

HERVEY (Lord), qui avait conquis la Havane, t. VI, p. 367.

HISTOIRE DU GOUVERNEMENT DE VENISE. Amelot de La Houssaye l'avait écrite en vraie ennemie des Vénitiens, t. VIII, p. 58.

HOLLANDE. Casanova chargé d'une commission financière pour Amsterdam, t. III, p. 487. — Voyage en Hollande, t. III, p. 490. — Casanova part de nouveau pour ce pays le 1er décembre 1759, avec 100 000 francs de lettres de change et pareille somme en bijoux, t. IV, p. 156.

HORACE passait souvent la nuit pour trouver un vers ingénieux, t. VIII, p. 60.

HOROSCOPE de Mlle Roman (L'), t. IV, p. 73.

I

IGNAZIA (Doña), t. VII, p. 394, 396.

INDUSTRIE. Casanova industriel. Encouragé par le prince de Conti, il fonde par actions un établissement dans l'enceinte du Temple pour l'impression de dessins sur étoffe, t. IV, p. 115. — Casanova menacé de ruine. Son inconduite et sa prodigalité, t. IV, p. 128. — Obligé de vendre ses chevaux, ses voitures, ses meubles, t. IV, p. 156. — L'état de l'industrie en France en 1759, t. IV, p. 128.

INQUISITION (L') donne l'ordre d'arrêter Casanova, t. III, p. 184. — Ses décrets, t. III, p. 184. — Réflexions sur les règles de ce tribunal, t. III, p. 211; t. III, p. 376. — L'Inquisition au théâtre, t. VII, p. 388. — L'Inquisition de Venise donne à Casanova dix sequins par mois, t. VIII, p. 400.

IOLAS et **HÉBÉ**, t. VI, p. 93.

IPPOLITA (Donna), t. VIII, p. 293.

IRÈNE, fille de la comtesse Rinaldi, t. VI, p. 2. — A Gênes, elle invite Casanova à dîner, t. VI, p. 167. — A Avignon, t. VI, p. 258. — A Trieste. Son histoire, t. VIII, p. 440.

ISOLABELLA (La signora), coquette célèbre, t. VI, p. 142. — Son portrait, t. VI, p. 152.

ITALIEN (la langue italienne). Il n'y avait pas en italien un bon roman en prose, t. VI, p. 100.

IWAN IWANOWITCH. La czarine récompense les assassins de ce malheureux prince, t. VII, p. 139.

IWANOFF (Charles), faux duc de Courlande, t. V, p. 46, 69, 105, 115, 131, 208. — Il demande un service à Casanova, t. V, p. 48. — Aveu de Casanova sur sa propre condition à propos de celle de cet aventurier, de cet imposteur, t. V, p. 48.

J

JAVOTTE, t. II, p. 152.

JÉSUITES (Les). Suppression de leur ordre en Espagne, t. VIII, p. 182.

JEU (Passion de Casanova pour le), t. III, p. 82. — Casanova y perd tout son argent, t. III, p. 82. — Partie qui dure quarante-deux heures, t. V, p. 450. — Casanova était très sensible à la perte, mais toujours maître de lui-même, et ne laissant apercevoir aucune mauvaise humeur, t. V, p. 257.

JOIE (La) et la douleur tuent beaucoup plus de femmes que d'hommes, t. IV, p. 109.

JOSEPH II d'Autriche, son caractère, t. II, p. 407.

JOURNÉE (La) de Venise, où les vingt-quatre heures ne sont pas divisées, t. VII, p. 199.

JOUVENCE (L'eau de), t. IV, p. 48.

JULIETTE PREATI, *la Cavamacchi*, t. I, p. 95. — Son histoire, t. I, p. 96. — Son portrait, t. I, p. 97; 133, 134; t. II, p. 164.

K

KETTLER. Dîner chez ce général, où, pour plaire à la femme du bourgmestre, Casanova se rend sans y être invité, t. IV, p. 238. — Casanova s'en tire habilement et lui parle du prince Biron, qui avait bien servi le dernier duc Kettler, t. IV, p. 239.

L

LA BRÉTONNIÈRE (M. de), que Casanova rencontre lors de son affaire avec les gabelous d'Amiens, t. III, p. 453.

LA CROIX (De). Voir CROCE.

LA FONTAINE (Une épigramme de), t. V, p. 252.

LA HAYE. Casanova dîne chez M. d'Affri, avec M. de Kauderbac, résident de Pologne, électeur de Saxe : on pense que la paix attendue ne se fera pas, ce qui n'était pas de bon augure pour la réussite de l'affaire dont il était chargé, t. III, p. 490. — M. d'Affri conseille à Casanova de ne point avoir affaire à des juifs, t. III, p. 492. — Casanova quitte cette ville et arrive à Paris avec son fils adoptif, t. IV, p. 56 ; t. IV, p. 158.

LAÏS (Une), ou Marie-Madeleine, la belle pénitente recluse, t. VI, p. 75.

LAMETTRIE, le célèbre athée, mourut en riant, pour avoir trop mangé d'un pâté, t. VII, p. 94. — Le roi de Prusse prononça son oraison funèbre, t. VII, p. 95.

LAMBERG (Comte Maximilien de), maréchal de la cour du prince-évêque d'Augsbourg, t. VII, p. 310. — Savant et érudit, t. V, p. 389. — Mort, en 1792, d'un traitement fait pour une maladie qu'il n'avait pas, t. V, p. 390. — Casanova a entretenu avec lui un long commerce de lettres probablement perdues, t. V, p. 390.

LAMBERTINI (Mlle de), qui se dit nièce du pape, et qui n'est qu'une franche aventurière, t. III, p. 378.

LANGUE bien parlée (Charme d'une belle), t. V, p. 168.

LANGUES (Les) de Toscane, de Sienne, de Florence; le français, t. VIII, p. 61.

LA POPELINIÈRE (Mme de), t. II, p. 391.

LA POPELINIÈRE (M. de), fermier général, t. IV, p. 41. — Il veut épouser Mlle X. C. V., qui n'en veut pas, t. IV, p. 52. — Son caractère, t. IV, p. 104.

LA ROCHEFOUCAULD (Le faux de), t. I, p. 441.

LA TOUR-D'AUVERGNE (Le comte de). Babet et Casanova. Aventure ridicule, qui ne met pas les rieurs du côté de celui-ci, t. III, p. 458. — Il manque à sa parole d'honneur, t. III, p. 461. — Duel avec Casanova, t. III, p. 465. — Casanova propose de le guérir par le talisman de Salomon et cinq paroles magiques, t. III, p. 465. — Il fait faire à Casanova la connaissance de sa tante, la marquise d'Urfé, t, III, p, 476.

LAUSANNE. Casanova, arrivé à Lausanne, s'empresse d'aller visiter à Roche le célèbre Haller, qui le reçoit avec beaucoup d'affabilité, t, IV, p. 420.

LAVALETTE, le célèbre jésuite qui fit la banqueroute qui ruina en France la Société de Jésus, t. VII, p. 55.

LA VILLE (L'abbé de) charge Casanova d'une mission secrète, t. III, p. 437. — Il remet à Casanova cinq cents louis en récompense de sa mission à Dunkerque, t. III, p. 465.

LEBEL (Mme), ou Mme Dubois, t. V p. 458, une des dix ou douze femmes dont le souvenir est le plus agréable à Casanova. « Si je m'étais marié avec elle... dit-il,... je ne serais pas comme je suis, seul au monde et n'ayant rien », t. V, p. 458.

LECZINSKA (La reine Marie) à table, t. II, p. 354.

LE FEL, fameuse actrice de l'Opéra, t. II, p. 313. — Mœurs des femmes de théâtre, t. II, p. 313, 315.

LÉONILDA, maîtresse du duc de Matatone, t. V, p. 248. — Conversation égrillarde de Casanova avec elle, t. V, p. 250.

LETTRE DE CACHET. Casanova reçoit l'ordre de quitter Paris et la France, t. VII, p. 363.

LEUZICA, t. VIII, p. 402.

LIA, la juive de Turin, et son portrait, t. V, p. 316.

LIA, la juive d'Ancône, t. VIII, p. 342. — Libertine fieffée, t. VIII, p. 354. — T. VIII, p. 371.

LIBERTÉ des jeunes filles en Hollande avant leur mariage, t. III, p. 497.

LINCOLN (Lord), amoureux de la danseuse Lamberti, qui, d'accord avec des Grecs, lui fait perdre au jeu trois cents mille francs, t. VIII, p. 296. — Meurt de débauche à Londres, t. VIII, p. 314.

LIQUEUR (La divine) de Grenoble, t. V, p. 15.

LIVOURNE (A). Rencontre de Giacomo Passano, t. V, p. 166.

LIVRES et manuscrits de Casanova saisis, t. III, p. 190.

LOCATELLI, entrepreneur de théâtre, t. II, p. 397.

LONDRES. — Il y avait « plus d'un million d'habitants », t. VI, p. 253. — La garde de nuit, t. VI, p. 532. — Casanova est arrêté, t. VI, p. 553. — Il apprend qu'il est condamné à la prison perpétuelle, t. VI, p. 555. — Il est conduit à la prison de Newgate, t. VI, p. 557.

LORETTE (Notre-Dame de), t. I, p. 212.

LOTERIE (Casanova gagne un terne à la), t. II, p. 276. — Loterie pour augmenter les revenus du roi, t. III, p. 352. — Conversation sur la loterie avec Paris-Duverney et Calsabigi, t. III, p. 358. — Une conférence a lieu à l'école militaire, t. III, p. 369. — Raisonnement de Casanova à ce sujet, dans une conférence où assiste d'Alembert, t. III, p. 369. — La loterie est une affaire résolue, Avantages assignés à Casanova, t. III, p. 370. — Résultat du premier tirage, t. III, p. 371. — Casanova se défait de son emploi de receveur de la loterie, et fait présent de son bureau à son commis, dont il fait la fortune, t. IV, p. 154. — Loterie à Berlin (Projet de), t. VII, p. 100.

LOUIS XV se trouve mieux à Versailles qu'à Paris, dont il craint le peuple, t. II, p. 306 ; t. II, p. 333. — Son portrait, t. II, p. 334. — Son caractère, t. II, p. 345. — Assassiné, t. III, p. 346. — Il est saigné par M. de La Martinière, t. III, p. 347. — Il distrait son ennui en fabriquant des couleurs, dans le joli laboratoire que lui avait fait le comte de Saint-Germain, t. III, p. 478. — Pénurie du trésor sous Louis XV, t. IV, p. 30. — Il ne rappela jamais à la cour un ministre disgracié, t. IV, p. 107. — Louis XV poli, doux, beau, tendre, *bagatellier*, t. V, p. 368.

LUCIE de Paséan. Sa beauté, t. I, p. 101, 102. — Conversation avec

Lucie, t. I, p. 104. — t. I, p. 138. — Lucie prostituée, reconnue dans une guinguette, à Amsterdam, par Casanova, t. IV, p. 20. — Rencontrée de nouveau dans un *musico*. Sa triste histoire, t. IV, p. 186.

LUCREZIA CASTELLI, t. I. p. 248. — Casanova la retrouve, t. V, p. 268. — Lucrezia et sa fille, fille de Casanova, à Salerne, t. VIII, p. 157.

LYON, t. II, p. 287. — De Lyon à Paris est « la plus belle route de l'Europe », t. VI, p. 305.

M

M. M., religieuse du couvent de Muran. Commencement d'intrigue, t. II, p 498. — Portrait de cette religieuse, t. II, p. 505. — Elle tombe dangereusement malade, t. III, p. 122. — Elle guérit, t. III, p. 127. — Singulier pari à son sujet entre Casanova et Murray, résident anglais, t. III, p. 138. — M. M. (la seconde), t. IV, p. 482. — Visite au couvent, t. V, p. 345. — Dîner au couvent de la seconde M. M., t. V, p. 347. — La jeune pensionnaire de M. M., t. V, p. 349.

M. M. (Les deux), t. V, p. 33.

MADONNA (L'image mutilée d'une), t. VII, p. 456.

MAGICIEN (Casanova), t. II, p. 149.

MAGISTRATS (Les) sous Louis XV, t. III, p. 477.

MAINTENON (Mme de), t. V, p. 40 — A Aix, t. VIII, p. 8.

MALADIE. Casanova dangereusement malade à Calais, t. VII, p. 69.

MALIPIERO (De), sénateur, t. I, p. 81. — Casanova perd ses bonnes grâces, t. I, p. 151.

MANON BALETTI. Casanova projette de l'épouser après avoir refait sa fortune, t. IV, p. 153. — Elle écrit à Casanova et lui annonce son mariage avec Blondel, architecte du roi, t. IV, p. 203. — Accablement et fureur de Casanova à la nouvelle du mariage de Manon, t. IV, p. 204. — Devenue Mme Blondel, Casanova ne veut pas la revoir, t. V, p 369.

MANUCCI (Le comte), t. VII, p. 384. — Casanova avoue son ingratitude envers lui et s'en accuse, t. VII, p. 465, 502. — Casanova découvre que c'était lui qui avait payé trois sicaires pour l'assassiner, t. VIII, p. 10. — Ils se revoient à Rome, t. VIII, p. 200.

MANZONI (Mme), t. I, p. 85. — Elle envoie à Casanova ses manuscrits et une lettre pour lui recommander le jeune comte Tiretta de Trévise, t. III, p. 374.

MARCO MONTI, consul de Venise à Trieste, homme d'esprit, t. VIII, p. 380.

MARCOLINE, maîtresse du frère de Casanova, t. VI, p. 179. — Son histoire avec le moine de Saints-Jean-et-Paul, t VI, p. 265. — Elle est admirée au dîner des ambassadeurs de Venise, à Lyon, t. VI, p. 284. — Marcoline et Casanova se séparent, t. VI, p. 304,

MARDOCHÉE (Le juif) à Ancône, t. VIII, p. 337.

MARE AUSONIUM, t. I, p 234. — Terre de Labour, t. I, p. 235.

MARGUERITE, la fille de l'hôtesse de Casanova, à son retour à Rome. t. VIII, p. 179.

MARIA FORTUNA (La célèbre)

membre de l'Académie des Arcades, t. VIII, p. 59.

MARIAGE du doge de Venise avec la mer Adriatique, t. II, p. 417.

MARIAGE (Sur le), t. III, p. 421.

MARIE d'Agreda (La sœur), t. VII, p. 374.

MARIE-THÉRÈSE, (son caractère), t. II, p. 401. — Ses commissaires de chasteté, t. II, p. 401 — Son austère vertu, t. VI, p. 76.

MARIGNI (M. de), surintendant des bâtiments du roi, t. II, p. 343.

MARIUCCIA, t. V, p. 229. — Son portrait, t. V, p. 254. — A Rome, t. VIII, p. 217.

MARSEILLAISE (La belle), maîtresse de Croce, t. VI, p. 66, 130. — Casanova part avec elle de Milan le 20 mars 1765, lui donne le nom de Crosin et la fait passer pour sa nièce, t. VI, p. 143. — L'esprit de la Marseillaise, t. VI, p. 146. — Casanova invité à dîner avec elle par l'évêque de Tortone, t. VI, p. 147.

MARSEILLE, t. V, p. 82. — Au théâtre, à Marseille, t. V, p. 84. — Casanova est en danger d'être écharpé par la canaille, t. V, p. 88. — Le libertinage à Marseille, t V, 90. — Rosalie, t. V, p. 90. — Départ de Marseille, t. V, p. 105. — Casanova y arrive avec sa prétendue nièce, t. VI, p. 205.

MARSHAL, devenu milord Keith, à Berlin, t. VII, p. 104.

MARTINELLI, « homme de lettres », t. VI, p. 346.

MARTON, t. I, p. 116, 119. — Marton religieuse, t. II, p. 17. — Elle écrit une lettre de repentir à Casanova, t. II, p 17. — Sa mort, t. III, p. 172.

MASCARADE (Une) à Milan, t. VI, p. 39.

MASQUE DE FER (L'homme au). Opinion de Créillon, t. II, p. 311.

MATE (La), singulière maison de bains, près de Berne, t. IV, p. 392.

MATON, t. VII, p. 267.

MEDINA-CŒLI (Le duc de) renseigne Casanova, t. VII, p. 389.

MEDINI (Le comte de) à une table de jeu chez Goudar, t. VIII, p. 116. — Médini à Rome. Ce vaurien avait fait quelque fortune, t, VIII, p. 200. — En prison pour dettes, en sort grâce à sa sœur et à un seigneur de la suite de l'empereur d'Allemagne, t. VIII, p 204. — Medini arrêté, t. VIII, p. 284. — Il se bat avec les sbires, t. VIII, p. 288. — Il va en Allemagne où il fait imprimer une traduction de la *Henriade*, et va mourir dans les prisons de Londres, t. VIII, p. 304.

MELULLA, t. II, p. 7. — Cause de ce que Casanova appelle son horrible malheur, t. II, p. 11. — Tristes réflexions de Casanova, t. II, p. 14.

MÉMOIRES (Les). Casanova écrit dix ou douze heures par jour « pour empêcher le noir chagrin de lui faire perdre la raison », t. VIII, p 17 — Il a commencé à les écrire vers 1791, t. VIII, p. 17.

MENGS (Le chevalier Raphaël), « le plus grand peintre et l'homme le plus laborieux de son siècle », t. V, p. 219. — Il ne sortait jamais de table sans être ivre, t. V, p. 229. — Sa femme lui servait de modèle dans toutes les nudités, t. V, p. 229 ; t. VII, p. 387. — Son caractère, t. VII, p. 414. — Ecrit une lettre brutale à Casanova, t. VII, p. 445. — Ses qualités et ses défauts, t. VII, p. 445. — A Rome, Casanova se réconcilie avec lui, t. VIII, p. 197.

MERCI (Mlle), t. VII, p. 338. — Elle applique un vigoureux coup de poing sur le nez de Casanova, t. VII, p. 341.

MESDAMES de France, laides et peintes par Notier comme deux Aspasies, t. IV, p. 434.

MÉTASTASE (L'abbé), t. II, p. 398. — Conversation avec Casanova, t. II, p. 399.

MEURE (Mlle de la), Thérèse chez la Lambertini, t. III, p. 382. — Lettre à Casanova, t. III, p. 389. — Son mariage est résolu, t. III, p. 430. — Autre lettre à Casanova, t. III, p. 431. — Jalousie de Casanova et projet insensé, t. III, p. 431. — A Dunkerque, bon accueil qu'elle fait à Casanova, t. VII, p. 69, 70.

MILAN. A Milan un noble ne saurait être moins que marquis, comme ils sont tous comtes à Vicence, t VI, p 9. — Qualités des Milanais, t. VI, p, 72.

MIMI, la femme du bourgmestre, à Cologne, t. IV, p. 222; t. VII, p. 330.

MINISTÈRES EN FRANCE (Les) sous Louis XV. Leur dilapidation et leur despotisme, t, III, p. 455.

MISSION secrète dont est chargé Casanova, t. III, p. 437.

MOCENIGO (M. de), ambassadeur de Venise à Madrid, t. VII, p. 385.

MODÈNE. — Casanova va dans cette ville, d'où il ne tarde pas à être chassé, t, V, p. 311.

MOMOLO, balayeur du pape, t. V, p. 224.

MONACO (Le prince et la princesse de) à Menton. Le prince reçoit froidement Casanova, t. IV, p. 194. — Joli tour que lui joue Casanova, t. VI, p. 198.

MONTPELLIER, pays de Cocagne, t. VII, p. 558

MONTROUGE (L'abbé de Voisenon appelé l'évêque de), t. IV, p. 92.

MONTROUGE, terre près de Paris, qui appartenait au duc de La Vallière, t. IV, p. 92.

MORAT et son inscription, t. IV, p. 418.

MOROSINI (Le chevalier), jeune débauché, t. VII, p. 281.

MOROSINI (Le procurateur). A Trieste, Casanova le visite, t. VIII, p. 385.

MORT (La peine de), t. III, p. 256.

MORT DE CASANOVA, t. I, p. XII. — Il compte encore, au 1er novembre 1797, sur quatre années de vie, t. VI, p. 484. — Ses dernières paroles, t. VIII, p. 470; t. VIII, p. 511.

MOSCA (Le marquis), savant dévot, t. VIII, p. 331.

MOSCOU, la ville et les habitants, la beauté des femmes et leur abord facile, mœurs et habitudes, t. VII, p. 177. — Moscou envieux de Pétersbourg, t. VII, p. 179.

MOT (Bon) de Casanova, dit par hasard, t. II. p. 332.

MOTHE (La générale La), vieille très connue à Paris sous ce nom, et célèbre par son ancienne beauté, t. III, p. 365.

MUNICH (Arrivée avec Balbi à), t. III, p. 337. — Casanova fait une visite à l'électrice douairière de Saxe, t. V, p. 383.

MURAN (Ile de), t. I, p. 22. — Couvent de Muran), intrigue romanesque, t. II, p. 498.

MURRAY (La célèbre Fanny),t. p. 158.

MURRAY, ministre résident d'Angleterre, devient l'ami de Casanova, t. III, p. 114. — Son esprit et son caractère, t. III, p. 114. — Acte de cynisme, t. III, p. 115.

MUSÉE de don Antonio de Capitani, t. II, p. 141.

MUSIQUE. — Casanova n'a jamais été enthousiaste de la musique, t. V, p. 169.

N

NANETTE, t. I, p. 116, 119. — Devenue comtesse, t. II, p. 16.

NAPLES, t. I, p. 227, 239; t. V, p. 244. — Le bon ton y est de tutoyer tout d'abord le nouveau venu qu'on veut particulièrement distinguer, t. V, p. 252. — Le *tu* que l'on prodigue à Naples est le plus souvent sans conséquence, t. V, p. 254.

NARICI (L'actrice), t. II, p. 163.

NÉGRESSE (La), t. VIII, p. 411.

NÉGRESSES AFRICAINES — Leur science mégalanthropogénésique, t. VIII, p. 412.

NEUVILLE (Le chevalier de), venu à Rome avec Manucci, t. VIII, p. 201.

NICE, séjour de l'ennui et des moucherons, t. V, p. 106.

NINA BERGONZI (La), danseuse, t. VII, p. 518. — Caractère de cette Messaline, t. VII, p. 520. — Sa beauté surprenante, t. VII, p. 501. — Maîtresse du comte Ricla, t. VII, p. 530. — Son histoire racontée par sa sœur, la dame Schizza : « C'est un monstre », t. VIII, p. 22. — Figurante dans les ballets au théâtre de Barcelone. Excentricité cynique ; la *rebaltade*, t. VIII, p. 27. — A Bologne, t. VIII, p. 315. — Elle meurt de débauche et dans la plus complète misère, t. VIII, p. 318.

NOMS et PSEUDONYMES (Sur les), t. II, p. 114.

NOSTALGIE (La), t. VIII, p. 381.

NOTIER, de Paris, célèbre peintre de portraits, t. IV, p. 433. — Il peint en beau Mesdames de France qui sont laides, t. IV, p. 434.

NOVGOROD, t. VII, p. 172. — Une anecdote à l'adresse des vétérinaires et des maquignons, t. VII, p. 175.

O

OCCASION (L') est comme la fortune, il faut la saisir au toupet, t. IV, p. 57.

O'MORFI (La bel'e) au Parc-aux-Cerfs, t. II, p. 378; t. III, p. 85.

OPÉRA. — Casanova intrigué à l'Opéra par un domino, qui é ait Mlle X. C. V., t. IV, p. 52. — Conversation avec cette fille romanesque dans une loge, t. IV, p. 52.

OPPRESSION morale subite (Effet physique produit par une), t. III, p. 192.

ORDRES (Les) mineurs donnés à Casanova par le patriarche de Venise, t. I, p. 80.

ORDRES (Les) de l'Éperon-d'or, de la Toison-d'Or, du Christ de Portugal, de l'Aigle-Rouge, bleu de Saint-Michel ; la fureur des *crachats*, t. VI, p. 91. — Les décorations des femmes, t. VI, p. 92.

ORLOFF (Les), t. VIII, p. 140. — Grégoire a ordre de suivre de loin la czarine, t. VII. p. 147. — Le général Alexis, t. VII, p. 183. — Commandant de l'escadre russe à Livourne, t. VIII, p. 46.

OSMAN, pacha de Caramanie, voy. Bonneval (Comte de).

OURS (L') de Berne, ce qu'il signifie, t. IV, p. 409.

P

PAIX (La) certaine dans l'opinion en France, mais non en Hollande, t. IV, p. 30.

PALAIS-ROYAL (Tableau du), t. II, p. 302.

PARC-AU-CERF (Le), t. II, p. 378. — Ce qu'est ce harem pour Louis XV, t. IV, p. 48.

PARIS, t. II, p. 297. — Arrivée de Casanova le mercredi 5 janvier 1757, chez son ami Baletti, t. III, p. 344. — Casanova chez Silvia, t. III, p. 347. — Casanova pense à un plan de conduite propre à le faire arriver aux emplois ou à la fortune, t. III, p. 348. — Paris (1767) changé de physionomie en peu de temps, t. VII, p. 357.

PARIS-DUVERNEY. Casanova le rencontre chez M. de Boulogne, t. III, p. 354.

PARLEMENT (Le). — Sa justice, t. IV, p. 104.

PASÉAN, t. I, p. 101, 143. — Voir Lucie.

PASSANO (Giacomo), le Génois, prétendu poète, t. V, p. 166, 486. — Chez la Nina, t. VII, p. 534.

PASSIONEI, un bizarre cardinal, t. V, p. 220.

PATU, t. II, p. 303. — Conversation sur les procédés littéraires, t. II, p. 315.

PAULINE, la Portugaise, t. VI, p. 390. — Sa curieuse histoire, t. VI, p. 410.

PÈLERINE (La jeune et belle), et et le pèlerin, à Aix en Provence, t. VIII, p. 10. — Ce pèlerin sera Cagliostro, qui se faisait aussi appeler Pellegrini, t. VIII, p. 11.

PELLICIA (La), t. VII, p. 453, 514. Le duc d'Arcos veut lui faire don de 25,000 doublons. — Délicatesse de Pellicia, t. VII, p. 516. — Elle reçoit du roi l'ordre de quitter Madrid; le duc d'Arcos fait sa fortune, t. VII, p. 517.

PENSION (Casanova est mis en), t. I, p. 31.

PÉROUSE (La), jeune officier de la marine française, à Vienne, t. VII, p. 293.

PÉTERSBOURG (Saint-). — Réflexions sur cette ville récente, t. VII, p. 174. — Une revue; vingt coups du même canon en une minute, t. VII, p. 183. — Casanova y chercha vainement un emploi dans le service civil, t. VII, p. 188. — Le Jardin d'Eté et ses singulières statues, t. VII, p. 189; t. VIII, p. 459.

PETITE-POLOGNE, à cent pas de la barrière de la Madeleine. Casanova y loue une maison de campagne, t. IV, p. 50. — Il monte sa maison sur un train princier, t. IV, p. 51.

PÉTRARQUE et Laure, opinion de Haller, t. IV, p. 424.

PIC DE LA MIRANDOLE croyant à l'astrologie, t. IV, p. 58.

PICCOLOMINI, se disant prince, que Casanova avait connu maître d'armes à Vicence, t. IV, p. 159.

PICCOLOMINI (La princesse), aventurière, t. IV, p. 162.

PIERRE III de Russie (Sur la mort de), t. VII, p. 117.

PIGNATELLI (Le chanoine), chef de l'Inquisition à Sarragosse. Sa vie scandaleuse, t. VII, p. 509.

PITTONI (Le baron), chef de la police à Trieste, homme singulier, devient l'ami de Casanova, VIII, p. 374.

PLAISANTERIE (La) des Français, t. III, p. 84.

PLAISIRS et jouissances (Dissertation sur les), t. I, p. 404.

PLOMBS (Les), emprisonnement, travail d'évasion, détails complets, et finalement évasion de Casanova, t. III, chapitres x, xi, xii, xiii, xiv, p. 190 et suiv. — Casanova est arrêté et conduit sous les Plombs, t. III, p. 190. — Première pensée et résolution de s'évader, t. III, p. 211. — Tremblement de terre, t. III, p. 212. Description des Plombs, t. III, p. 215. — Arrivée à Casanova d'un compagnon de prison, t. III, p. 215. — Découverte du travail d'évasion, t. III, p. 257. — Le père Balbi s'associe à Casanova pour le travail d'évasion, t. III, p. 271. — Soradaci, autre compagnon de cachot, t. III, p. 273. — La superstition, t. III, p. 285. — Stratagème comique de Casanova pour frapper l'esprit de Soradaci, son compagnon de cachot, t. III, p. 286. — Lettre de Casanova aux inquisiteurs d'Etat, écrite la nuit de son évasion, t. III, p. 303. — Sortie du cachot; Casanova sur le toit avec le père Balbi, t. III, p. 304. — Casanova au bord du toit, en danger de mort, t. III, p. 312. — Casanova et le père Balbi sortent du palais, t. III, p. 320.

POCCHINI, exilé dans l'île de Cerigo (l'antique Cythère), demande l'aumône à Casanova, t. I, p. 394. — Infâme et voleur. Ses prétendues nièces, t. IV, p. 258. — A Londres, t. VII, p. 1. — A Vienne. Guet-apens, Casanova court le danger d'être assassiné, t. VII, p. 295.

POINSINET, auteur du *Cercle*, t. IV, p. 95. — T. V, p. 288. — Poinsinet dans un état d'extrême misère, t. V, p. 304, 376. — Casanova le voit pour la dernière fois, Poinsinet s'étant noyé quelques années après dans le Guadalquivir, t. V, p. 376.

POISONS, ce n'est qu'en Russie que la politique sait en faire usage, t. V, p. 195.

POLICE des mœurs (La) à Vienne; les commissaires de chasteté, t. VII, p. 290; t. II, p. 401.

POLITESSE et impolitesse, t. VI, p. 92.

POLOGNE. — Mœurs, t. VII, p. 260. — Casanova écrit l'*Histoire des troubles de Pologne* jusqu'au démembrement du royaume. Trois premiers volumes seulement publiés. Quatre volumes en manuscrit, dit-il, devaient se trouver après sa mort, t. VIII, p. 375. — La Pologne existerait encore sans l'ambition de la famille Czartoryski (?), t. VIII, p. 376. — Considérations historiques sur les causes de la chute de la Pologne, t. VIII, p. 376.

POLONAIS, leur ancien caractère, t. VII, p. 229. — Sont inconstants, t. VII, p. 262.

POMPADOUR (Mme de), t. II, p. 331. — Fille de M. de Montmartel, d'après une chronique secrète, t. III, p. 355. — Casanova lui est présenté par l'abbé de Bernis, t. III, p. 366. — Entretien de Casanova avec elle, t. III, p. 366. — Elle cause avec Casanova dans les petits appartements où elle faisait répéter un ballet, t. IV, p. 44. — La marquise complaisante procure à Louis XV l'adepte de la science hermétique, le comte de Saint-Germain, dans l'espoir de le distraire en lui donnant du goût pour la chimie. — Elle croit avoir reçu de Saint-Germain l'eau de jeunesse qui devait conserver la personne *in statu quo* pendant plu-

sieurs siècles, t. IV, p. 48. — Elle fait disgracier le cardinal de Bernis, t. IV, p. 106.

PONT-CARRÉ (Le château de), où devait se faire l'opération de la transfiguration de Mme d'Urfé, t. V, p. 411.

POPULACE hollandaise (La), la canaille de tous les pays, t. IV, p. 25.

PORTICI, t. I, p. 227. — Le jeune roi de Sicile est berné et fait berner toute sa suite, t. VIII, p. 148.

PORTRAITS (Trois sortes de), t. IV, p. 433.

POTSDAM. — Casanova est invité aux fêtes données par le prince héréditaire de Prusse, t. VII, p. 84.

PRIÈRE (Opinion de Casanova sur la), t. III, p. 245.

PROCÈS CRIMINEL, une conséquence d'un procès criminel, t. IV, p. 123. — Procès que perd Casanova, t. IV, p. 149. — Un procès à Gorice, t. VIII, p. 416, V. TORRIANO.

PRODIGALITÉ. — Casanova, après la mort de Mme d'Urfé, fait encore une dépense de fou. Il comptait aller se refaire à Lisbonne, t. VII, p. 45. — Casanova a mangé un million, t. VIII, p. 462.

PROTÉ, Française, une beauté accomplie, t. VII, p. 156.

PROVENCE, la chère qu'on y fait, t. VI, p. 212.

PSEUDONYMES et **NOMS** (Sur les), t. II, p. 114.

PUCELLE (La), Voltaire désavouait son poème de ce nom, t. IV, p. 467.

PUDEUR (Sur la), t. IV, p. 463. — Sentiment de Clément d'Alexandrie sur la pudeur, t. IV, p. 463.

PUITS, description de ces prisons et manière dont étaient traités les condamnés, t. III, p. 255.

Q

Q. et **F.** (Les marquises), t. V, p. 549. — La marquise Q., t. VI, p. 55.

QUINAULT (La), ex-comédienne, Mme Favart et l'abbé de Voisenon, t. III, p. 424.

R

R. (Mme), modiste, à Turin, et ses demoiselles, t. V, p. 325.

RAPHAËL (Les figures de), t. IV, p. 452.

RAZZETTI (Mme), Piémontaise, d'une beauté remarquable, femme d'un violon de l'Opéra, t. III, p. 365.

RÉDÉGONDE et la Corticelli, t. V, p. 179. — Rédégonde et son abominable mère, à Wesel, t. VII, p. 78.

RÉFUTATION DE L'HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE, écrite dans un cul de basse-fosse, t. VII, p. 541. — Casanova se dispose à la faire imprimer à Lugano par souscriptions, t. VIII, p. 33. — But de Casanova en l'écrivant, t. VIII, p. 38.

RÈGNE ANIMAL (Trois besoins réels du). Divagation philosophique, t. II, p. 325.

REGRETS. — Casanova reconnaît qu'il a fait bien des sottises dans sa vie et les énumère, t. V, p 384. — « Si je m'étais marié, dit Casanova, avec une femme (Mme Dubois) aussi habile pour me soumettre, sans que j'eusse pu m'apercevoir de ma sujétion, j'aurais soigné ma fortune, j'aurais eu des enfants et je ne serais pas comme je suis, seul au monde et n'ayant rien », t. V, p. 458.

RELIGION (Dissertation sur la), t. I, p. 407. — Religion (La), nécessaire à la morale des peuples, dont dépend le bonheur des nations, t. V, p. 136.

RENAUD (La), t. V, p. 380. — Sa connaissance fut funeste à Casanova, t. V, p. 384. — Casanova gravement atteint d'une vilaine maladie, t. V, p. 386. — La Renaud épouse Bœhmer, le même qui donna au cardinal de Rohan le fameux collier qu'il croyait destiné à Marie-Antoinette, t. V, p. 388.

RENAUD LE BOTANISTE, un pseudonyme de J. J. Rousseau, t. VI, p. 99.

RENCONTRE romanesque, t. IV, p. 481. — La vivante image de M. M., t. IV, p. 482.

RÉPUBLIQUE en France (La), t. VII, p. 367.

RÉVOLUTION NÉCESSAIRE (Une), mais ce qu'il fallait qu'elle fût..., t. III, p. 455. — Considérations sur la chute et le détrônement de Louis XVI, t. VIII, p. 379. — Pronostic sur l'état de la France. Les émigrés inspirent du mépris à Casanova, t. VIII, p. 379.

REZZONICO, Vénitien, élu pape. (Clément XIII), t. IV, p. 105. — Il crée cardinal l'abbé de Bernis, t. IV, p. 105. — Sa mère meurt de joie à la nouvelle de son élection à la papauté, t. IV, p. 109.

RHONE (L'ancien pont sur le), le pont Saint-Bénézet, t. V, p. 57.

RICHELIEU (Le maréchal de), t. II, p. 391.

RICLA (Le comte de), capitaine général de la principauté de Barcelone, protecteur de la Nina, t. VII, p. 530.

RINALDI (La comtesse). — Casanova fait sa connaissance, t. II, p. 42. — T. VI, p. 1.

RIRE (Le) en différents pays, t. VIII, p. 149.

ROCHE (La), où le célèbre Haller était bailli, t. IV, p. 420.

ROI DE BEURRE (Le), nom donné à un propriétaire de la Petite-Pologne, chez qui Louis XV avait trouvé du beurre excellent, t. IV, p. 50.

ROIS (L'amitié des), t. IV, p. 105.

ROMAN-COUPIER (Mlle), la plus belle personne de Grenoble; description de sa beauté, t. V, p. 21. — Son horoscope, t. V, p. 37. — Selon l'horoscope de Casanova, elle devait devenir une maîtresse de Louis XV, t. V, p. 204. — Maîtresse de Louis XV, comme l'oracle de Casanova le lui avait prédit, t. V, p. 344. — Le roi l'adore. Mme d'Urfé et Mme de Lauraguais lui font visite, t. V, p. 365. — Son opulence. Ce qui manque à son bonheur, et les mortifications qu'elle souffre, t. V, p. 367.

ROME (Arrivée à). La douane n'y est rigoureuse que pour les livres, t. V, p. 213. — On y obtient tout avec de l'or, t. V, p. 244. — Le carnaval, t. V, p. 285. — Les castrats, t. V, p. 297. — On danse à Rome, malgré la défense de Clément XIII; on joue aux jeux de hasard malgré la défense de son successeur Ganganelli, t. V, p. 300.

(Il est à remarquer que Casanova ne dit pas un mot des monuments de Rome.)

ROSALIE, à Marseille, t. V, p. 90. — Son Portrait, t. V, p. 97. — Au couvent, t. V, p. 135. — Devenue Mme Paretti, à Gênes, elle tient un langage d'honnête femme, t. VI, p. 151.

ROUSSEAU (J. J.) visionnaire. Opinion du cardinal de Bernis, t. III, p. 105. — Mme d'Urfé ayant envie de la connaître, Casanova la conduit à Montmorency, sous prétexte de lui donner de la musique à copier. Façon dont Jean-Jacques faisait cette besogne qu'on lui payait le double de ce qu'on payait à tout autre copiste. Il ne vivait alors que de ce travail. Son esprit, son maintien, son caractère, sa tenue, son raisonnement, son peu d'amabilité, sa singularité. Mme d'Urfé le trouve grossier. Thérèse. Visite que lui fait le prince de Conti, qu'on appelait alors le comte de La Marche, t. IV, p. 108. — Le prince de Conti ne veut pas dîner en compagnie de Thérèse, t. IV, p. 109. — Opinion de Haller sur la *Nouvelle Héloïse* et sur son auteur, t. IV, p. 424.

ROYAUTÉ (Conversation sur la), t. II, p. 306.

RUFÉ (La duchesse de). — Une nouvelle Messaline, t. II, p. 322.

RUMAIN (Mme du). — Son caractère. Casanova fait chez elle la connaissance de Mmes de Valbelle, de Roncerolles, de la princesse de Chimai, etc., t. IV, p. 59. — Occurrence fatale dans laquelle Mme du Rumain est d'un grand secours, t. IV, p. 59, 90. — Femme d'esprit et de jugement sain, elle a cependant le travers de croire aux oracles cabalistiques, t. IV, p. 155. — Casanova trouve dans les calculs cabalistiques la prédiction du mariage de la fille de Mme du Rumain, Mlle Cotenfau, avec M. de Polignac, mariage qui a lieu six ans après, t. V, p. 374. — Elle a besoin de consulter l'oracle, t. VI, p. 319. — Elle veut recouvrer la voix par le moyen de la magie, t. VI, p. 325. — Elle la recouvre, t. VI, p. 327. — Elle envoie à Casanova dans le besoin une lettre de change de six cents florins, t. VII, p. 77. — Casanova, à son retour à Paris, lui remet de l'argent qu'il lui devait (ici Casanova est en contradiction avec lui-même : « Elle est morte, dit-il (t. VII, p. 77), avant que j'aie pu m'acquitter », t. VII, p. 357.

RUSSE (Le), t. V, p. 29. — L'homme chez les Russes, t. VII, p. 152. — Le jeu, t. VII, p. 153. — Mœurs, t. VII, p. 169.

SAINT-ALBIN, archevêque de Cambrai, fils naturel du duc d'Orléans, le régent, et la comtesse de Limore, t. V, p. 288, 376.

SAINT-GERMAIN. Le fameux aventurier connu sous ce nom dîne avec Casanova chez la marquise d'Urfé, t. III, p. 477. — Le caractère, la faconde, le beau langage, les vastes connaissances et les fanfaronnades de cet imposteur, aussi agréable qu'étonnant, t. III, p. 477. — Sa sobriété singulière dans les dîners où il était invité, t. III, p. 479. — Se disant l'ami de Louis XV, t. IV, p. 161, 196. — Casanova le retrouve à La Haye, t. IV, p. 161. — Il se dit chargé par Louis XV de négo-

cier un emprunt de cent millions, t. IV, p. 161. — Dîne avec Casanova chez Mme d'Urfé, t. IV, p. 47. — Son imperturbable assurance dans ses histoires invraisemblables, t. IV, p. 47. — Il monte à Trianon un petit laboratoire pour Louis XV, bien peu chimiste, t. IV, p. 48. — Saint-Germain à Chambord, où il fait des expériences pour la solidité du teint des draps, par ordre du roi, qui lui donne cent mille francs, t. IV, p. 48. — Louis XV est infatué du mérite sublime de cet imposteur, et croit avoir fait un diamant, t. IV, p. 49. — L'imposteur le plus spirituel, le plus habile et le plus divertissant, t. IV, p. 77. — Espion du duc de Choiseul à Londres, t. V, p. 366. — Il établit une fabrique de chapeaux, t. VII, p. 71. — Il dit que Mme d'Urfé s'est empoisonnée en prenant une trop forte dose de médecine universelle, t. VII, p. 71. — L'alchimiste, dans une opération de transmutation, substitue habilement une pièce d'or à une pièce de douze sols, t. VII, p. 71. — L'arrogance était un des côtés de son caractère, t. VII, p. 73.

SAINTS (Réflexion de Casanova sur la protection des), t. III, p. 241.

SALVIATI, vice-légat du pape, à la Comédie, t. V, p. 55. — Il a un nombreux cortège de dames et de messieurs chamarrés d'or et de broderies, t. V, p. 58.

SAN-ANGELO (Le château seigneurial de), château de la Misère, appartenant au comte A. B., t. VI, p. 71.

SANTA-CROCE (la princesse), maîtresse du cardinal de Bernis, t. VIII, p. 187.

SAONE (Mme de La), son beau corps et sa hideuse figure, t. IV, p. 402.

SARAGOSSE. Les processions; extrême dévotion à Notre-Dame de Pilar, t. VII, p. 509.

SARAH, fille de service irlandaise, véritable beauté, t. VI, p. 513. — Femme de Goudar, à Naples, ravissante, merveilleusement métamorphosée, t. VIII, p. 113.

SARDAIGNE (Le roi de), t. II, p. 285.

SARTINE (De), lieutenant criminel, plus tard nommé par le roi lieutenant de police, t. IV, p. 118. — Une plainte formée contre Casanova l'amène devant ce magistrat fameux, t. IV, p. 118. — Discours que M. de Sartine lui tient, t. IV, p. 118. — Interrogatoire qu'il lui fait subir au sujet de Mlle X. C. V., t. IV, p. 119. — Éloge que fait Casanova de M. de Sartine, t. IV, p. 121. — Connu comme sermonneur, t. VII, p. 365.

SAVANTS (Sur une opinion des), t. V, p. 249.

SAVETIER-GENTILHOMME (Le), t. VII, p. 395.

SCHIZZA (La dame), sœur et mère de Nina. — Histoire de celle-ci, t. VIII, p. 22.

SCOLASTIQUE et **ARMELLINE**, t. VIII, p. 266.

SECTES en Angleterre (Les), t. VII, p. 9.

SÉGUIER (J. F.), le savant naturaliste, t. VII, p. 362.

SEINGALT. Le bourgmestre d'Augsbourg interroge Casanova au sujet de ce surnom, t. V, p. 309.

SÉMINAIRE (Casanova entre au), t. I, p. 157. — Il en est chassé, t. I, p. 165.

SIERRA-MORENA (La); projet de colonie, t. VII, p. 458.

SIGNES (Les) sur le corps humain, t. IV, p. 183, 218.

SILVIA, actrice célèbre à Paris, t. II, p. 298. — Casanova, de retour de Hollande, la revoit avec sa fille Manon à la Comédie-Italienne, t. IV, p. 39. — Présents que fait Casanova à la famille Silvia, t. IV, p. 42.

SOAVI (La) donne sa fille à son mari, t. VIII, p. 320.

SOPHIE, fille de Casanova et de la Cornélis, t. VI, p. 358.

SORADACI, compagnon de cachot de Casanova, t. III, p. 275. — Histoire et caractère de cet espion, t. III, p. 274.

SORCIÈRE qui fait des conjurations pour guérir Casanova enfant de sa maladie (hémorragie), t. I, p. 25.

SORRENTE. Tout y est abondant et délicieux, t. VIII, p. 135.

SOUBISE (Le prince de), incapable, dit Casanova, de commander les armées du roi, t. IV, p. 106.

SPA (Séjour à), t. VII, p. 332. — Quantité d'aventurières dans la saison des bains, t. VII, p. 335. — Spa pendant la saison balnéaire, t. VII, p. 336.

SPIEGELBERG, en Moravie (les prisons du), t. III, p. 256.

SQUALDO-NOBILI (Histoire de), t. III, p. 225.

STANISLAS-AUGUSTE Ier, roi de Pologne, t. VII, p. 212. — Son portrait, t. VII, p. 215. — Casanova à table avec lui, t. VII, p. 215. — Conversation littéraire du roi avec Casanova, t. VII, p. 218. — Il remet à Casanova deux cents ducats de Hollande, t. VII, p. 219, et encore mille ducats, p. 264.

STOÏCIENS et **FATALISTES**, dont se moquait Cicéron, t. V, p. 204.

STOÏCISME (Le), t. III, p. 252.

STRATICO (Le Père) et ses demoiselles de condition, à Pise, t. VIII, p. 54. — A Florence, t. VIII, p. 281.

STUART, d'Avignon (La belle), rencontrée à Liège, t. V, p. 431.

STUTTGART. Au milieu des danseuses du théâtre du duc, Casanova se trouve entouré de connaissances, t. IV, p. 255. — Se laisse entraîner par trois officiers dans un mauvais lieu où il perd près de cent mille francs au jeu et est volé de ses bijoux. Situation critique, t. IV, p. 259. — Prisonnier dans sa chambre, et obligé de rendre son épée d'une valeur de cinquante louis, présent de Mme d'Urfé, t. IV, p. 265. — Situation terrible, t. V, p. 267. — Casanova réussit à s'échapper, t. IV, p. 274, et arrive à Furstemberg, t. IV, p. 277.

SUICIDE (Raisonnement sur le), t. VI, p. 541.

SUISSE (En). Mœurs et coutumes. Singularité des gouvernements divisés irrégulièrement par cantons, t. IV, p. 400. — Il n'y a pas de théâtre, t. V, p. 167.

SUPERSTITION. Casanova a eu toujours un fonds de superstition, t. VI, p. 24.

SYNDIC (Le) épicurien et les jolies cousines, t. IV, p. 458, et t. V, p. 447.

T

TABAC (Conversation sur l'action et le plaisir de fumer, t. I, p. 404.

TENDUCCI, castrat, à Covent-Garden, présente à Casanova sa femme légitime, dont il a deux enfants, t. VII, p. 45.

TEPLOFF, secrétaire de cabinet, qui avait étranglé Pierre III, t. VII, p. 154.

THÉATRE ALIBERTI. Le castrato duc. — Sa voix, sa beauté, son portrait, t. V, p. 297

THÉATRE (Mœurs des femmes de), t. II, p. 315, 315.

THÉATRES A PARIS, t. III, p. 456. — Mœurs des femmes de théâtre, t. III, p. 456.

THÉOLOGIENNE (La jeune), fille d'un pasteur protestant, t. IV, p. 442.

THÉRÈSE (Le faux Bellino), à Florence. — Casanova la reconnaît dans la première chanteuse de l'Opéra, t. V, p. 169.

THÉRÈSE IMER, t. I, p. 85; t. II, p. 423. — Casanova la retrouve chanteuse au concert, à Amsterdam, où elle était vantée sous le nom de Mme Trenti, t. III, p. 501. — Il reconnaît sa propre fille, la petite Sophie, dans l'enfant de Thérèse, t. III, p. 501. — Ayant reçu, de la faveur du prince de Lorraine, la direction de tous les théâtres des Pays-Bas autrichiens, elle se ruine et passe en Hollande pour éviter la prison, t. III, p. 504. — Elle a laissé son fils, qui a douze ans, en gage à Rotterdam, t. III, p. 505. — Casanova, à La Haye, se rend chez Thérèse. Conseils qu'il donne à son fils, et remontrances qu'il lui fait, t. IV, p. 4. — Il se charge du fils de Thérèse, t. IV, p. 5. — Il ressent de la tendresse de père pour sa fille, t. IV, p. 6. — Thérèse refuse à Casanova de lui laisser emmener Sophie, dont il veut se charger, malgré l'offre de mille ducats, t. IV, p. 35. — Voir CORNÉLIS (La).

THÉRÈSE PALESI à l'Opéra de Milan, t. V, p. 533

TIRETTA de Trévise (Le jeune comte) est recommandé à Casanova, t. III, p. 374. — Son histoire, t. III, p. 375. — Est au Bengale, t. IV, p. 130.

TITRES (Les) à la cour de Louis XV, t. II, p. 344.

TOLÈDE, t. VII, p. 450. — La cathédrale. Singuliers cabinets d'histoire naturelle, t. VII, p. 451.

TORRIANO (Le comte), « un venimeux animal ». Casanova va à sa terre de Spessa, pour y passer l'automne. Singulière hospitalité, t. VIII, p. 415.

TOSCANI (L'actrice) et sa fille, t. IV, p. 248.

TRESOR enlevé à la comtesse Mathilde par Godefroi de Bouillon, t. II, p. 146.

TRIESTE (Deux ans à), t. VIII, p. 375.

TRONCHIN (Le docteur) fait vivre le duc de Villars par artifice, t. IV, p. 454. — Portrait du docteur Tronchin, t. IV, p. 455. — Il aurait guéri un pulmonique d'une maladie secrète par un singulier moyen, t. IV, p. 456.

TURIN, t. II, p. 285. — Les mœurs et la police, t. V, p. 315. — Repaire d'espions, t. V, p. 328. — Casanova est cité à la police, et se rend au bureau du vicaire directeur, t. V, p. 332. — Il attrape le vicaire directeur, t. V, p. 336. — Mœurs : manque de liberté, de loyauté, d'aménité et de distinction. — La beauté des Turinoises, t. V, p. 495. — Système d'espionnage organisé à Turin, t. V, p. 510. — Séjour agréable à Turin, t. VIII, p. 45

U

URFÉ (La marquise d') reçoit Casanova avec son neveu La Tour-d'Auvergne, t. III, p. 467. — Conversation de Casanova avec elle sur

la science cabalistique, t. III, p. 468. — Sa bibliothèque, t. III, p. 468. — Son curieux laboratoire d'alchimiste, t. III, p. 469. — Conversation avec Casanova sur la science hermétique et les procédés de magie, t. III, p 471. — Casanova dîne chez elle avec le chevalier d'Arzigny, vieux roquentin, appelé le doyen des petits-maîtres, qui avait été à la cour de Louis XIV, t. III, p. 475. — Casanova dîne chez elle avec Charon, vieux conseiller à la grand'chambre, qui avait été l'amant de la marquise, t. III, p. 476. — Casanova voit chez elle son neveu de Viarme, que ses *Remontrances au Roi* avaient mis en grande réputation, t. III, p. 477. — Casanova fait chez elle la connaissance du fameux aventurier connu sous le nom de comte de Saint-Germain, t. III, p. 477. — La marquise est savante, a du bon sens sur tout autre point que sur la cabale, t. III, p. 480. — Est sous la domination de Casanova, t. III, p. 480. — Casanova s'excuse d'avoir exploité sa crédulité, et en a du remords, t. III, p. 480. — La grande chimère de Mme d'Urfé, t. III, p. 480. — Ses extravagances, ses contradictions, t. III, p. 482. — Elle propose à Casanova de la régénérer en la faisant passer en âme dans le corps d'un enfant mâle, t. III, p. 485. — Raisonnement de Casanova pour légitimer sa conduite envers cette folle, dont il flatte la marotte, t. III, p. 485. — Elle se montre tout à fait folle en acceptant gaiement de mourir pour être régénérée et renaître homme, t. III, p. 184. — Elle charge Casanova de lui vendre en Hollande pour 60 000 francs d'actions de la compagnie des Indes de Gothembourg, t. III, p. 489. — Il réalise un bénéfice considérable pour Mme d'Urfé dans la négociation de cette affaire, t. III, p. 505. — Elle fait sortir Casanova de la prison du Fort-l'Evêque, t. IV, p. 151. — Elle avait été aimée du régent, t. IV, p. 347. — C'était M. de Chavigny qui avait donné à Mme d'Urfé le sobriquet d'Egérie, t. IV, p. 347. — Divagation, t. V, p. 365 — Casanova revient à Paris le dernier jour de l'an 1761 et descend chez Mme d'Urfé, « sa providence », rue du Bac, pour s'acquitter de la parole qu'il lui avait donnée de la faire renaître en un beau jeune homme. Préparatifs de cette opération, t. V, p. 405. — Folle parce qu'elle avait trop d'esprit, t. V, p. 410. — Ecrit au génie Sélénis qui habite la lune, t. V, p. 421. — Cérémonies du culte de Sélénis, t. V, p. 426. — Mme d'Urfé bienfaisante, t. V, p. 428. — De plus en plus visionnaire, t. V, p. 445. — Une lettre de Mme du Rumain annonce sa mort à Casanova, t. VI, p. 451. — Dans un concert le neveu de Mme d'Urfé dit tout haut que Casanova lui avait coûté un million. Menaces de celui-ci de lui donner du pied au derrière, t. VII, p. 362.

V

VALVILLE (La comédienne), t. VII, p. 200. — Son histoire, t. VII, p. 204. — T. VII, p. 365.

VARSOVIE (Le carnaval à), t. VII, p. 220. — La cour ouverte à tout le monde, t. VII, p. 220. — Casanova est d'un grand dîner à la cour. Il va dans la loge du roi avec lui au théâtre, t. VII, p. 227. — Casanova mal reçu à son retour d'un petit voyage, t. VII,

p. 261. Casanova est calomnié auprès du roi, t. VII, p. 263. — Il reçoit l'ordre du roi de quitter Varsovie, t. VII, p. 263. — Voir BRANICKI, pour le fameux duel.

VASSEUR (La), actrice, t. II, p. 321.

VAUCLUSE (La fontaine de), appelée la Cascade, t. V, p. 53. — Description, t. V, p. 62. — Vestiges de la maison de Pétrarque. Restes dela ma ison de Laure. Emotion de Casanova à la vue de ces vestiges, t. V, p. 63.

VENGEANCE (Un Italien ne renonce pas à la), t. V, p. 206.

VENISE (Casanova obligé de fuir), t. II, p. 123. — Le caractère grec de la république vénitienne, t. V, p. 314. — Casanova regrette d'être allé passer neuf ans « dans le sein de sa cruelle marâtre », t. VIII, p. 381.

VÉNITIENS (Mœurs des), t. III, p. 185.

VÉNUS peinte louche par les peintres grecs, t. IV, p. 454.

VÉRONIQUE, t. V, p. 110. — Joue le rôle de Lindane dans la répétition de l'*Ecossaise*, t. V, p. 117.

VERSAILLES. — On ne va pas à Versailles à midi, t. IV, p. 37. — Casanova, de retour de Hollande, est reçu par M. de Choiseul à sa toilette, t. IV, p. 43.

VERTU (Sur la), t. VIII, p. 383.

VESIAN (Mlle), t. II, p. 354.

VESTRIS au théâtre, à Vienne, t. VII, p. 292. — A Stuttgart. La lettre anine, t. VII, p. 322. — Vienne (Autriche). Mœurs, t. II, p. 401. — Le *Statthalter* donne avec dureté à Casanova l'ordre de quitter cette ville, t. VII, p. 298. — Supplique de Casanova à l'impératrice, t. VII, p. 301.

VILLADORIAS (La duchesse de), fameuse par son andromanie, t. VII, p. 476.

VILLARS (Le duc de), gouverneur de Provence, aux Délices, t. IV, p. 454. — Portrait peu flatteur du duc de Villars, t. IV, p. 455. — — Villars faisait le gracieux dans ses gestes, t. IV, p. 456. — Il était complètement ridicule, t. IV, p. 456. — Il tenait quatre mignons à ses gages, t. IV, p. 456. — Il avait le dos rongé par un cancer, et Tronchin le faisait vivre en nourrissant ses plaies avec des tranches de veau, t. IV, p. 456.

VILLE-DE-LYON (La), auberge d'Amsterdam, où Casanova se trouve au milieu d'escrocs et de coupe-jarrets, t. IV, p. 174.

VINS qui ne souffrent pas l'eau, t. IV, p. 233.

VISITE domiciliaire chez Casanova t. III, p. 189.

VITZTHUM (Le comte de), ambassadeur saxon, protège Casanova qui avait reçu l'ordre de partir de Vienne, t, VII, p. 300.

VOISENON (L'abbé de), t. II, p. 352. — Mme Favart, t. III, p. 424. — L'évêque de Montrouge, t. IV, p. 92.

VOL. — Casanova est volé. — Ses affaires industrielles s'embrouillent, t. IV, p. 148.

VOLTAIRE jugé par Haller, t. IV, p. 425. — Conversation à son sujet. Il est jugé par des dames à propos des pièces de lui qu'elles avaient jouées sous sa direction, t. IV, p. 429. — Ses conversations diverses, très intéressantes, avec Casanova, aux Délices, t. IV, p. 444 et suiv. — Casanova se rend chez le philosophe et le trouve au milieu d'une cour de seigneurs et de dames, t. IV, p. 444. — Sa rétractation au sujet de l'Arioste, t. IV, p. 447. — Stance de l'Arioste traduite par Voltaire, t. IV, p. 448. — Critique de l'Arioste, t. IV, p. 450. — Casanova récite des stances de l'A-

rioste. Voltaire et Mme Denis l'embrassent, t. IV, p. 451. — Voltaire dit que le secret de faire pleurer (déclamation) est de pleurer soi-même, t. IV, p. 451. — Voltaire admire l'esprit et le goût de l'Arioste dans ses hyperboles, t. IV, p. 452. — Dispute avec Casanova, t. IV, p. 453. — Conversation avec Casanova, t. IV, p. 454. — Il déraisonne avec esprit sur la littérature italienne, t. IV, p. 455. — Voltaire très sujet aux rhumes, t. IV, p. 456. — Dit à Casanova de se garder des libraires, qu'il traite de forbans, t. IV, p. 457. — Il n'épargnait pas les personnes présentes par ses traits caustiques, mais lançait le sarcasme avec un art inimitable, de manière à ne pas blesser, t. IV, p. 458. — On faisait bonne chère chez Voltaire, t. IV, p. 458. Il avait soixante-six ans et cent vingt mille livres de rente, t. IV, p. 458. — Il ne s'enrichit pas en trompant les libraires. Il fut même souvent dupé par eux, excepté par les Cramer, dont il fit la fortune, t. IV, p. 558. — Il avait su s'enrichir autrement que par sa plume, t. IV, p, 458. — Avide de réputation, il donnait souvent ses ouvrages, sous la seule condition qu'ils fussent imprimés et répandus; c'est ainsi qu'il fit présent de la *Princesse de Babylone*, t. IV, p. 458. — Est choqué de la franchise de Casanova, t. IV, p. 467. — Dispute entre Voltaire et Casanova, t, IV, p. 467. — Voltaire récite un morceau de *Tancrède*, t. IV, p. 469. — Discussion entre Voltaire et Casanova sur Horace, t. IV, p, 469. — Sur la superstition, t, IV, p, 469. — Discussion politique sur le gouvernement, le peuple, le despotisme, t. IV, p. 470. — La liberté dont on jouissait à Venise moins grande qui celle qu'on avait en Angleterre, t. IV, p 471. — La détention de Casanova sous les Plombs, t. IV. p. 471. — On peut reprocher à Voltaire ses diatribes contre la religion, t. V, p. 136. — Ayant cédé sa maison des Délices au duc de Villars, il va demeurer à Ferney, t. V, p. 446. — Il a appelé notre planète les *latrines* de l'univers; mauvais bon mot, t. VI, p. 135.

W

WESEL. — Casanova y reste pour se guérir d'une maladie honteuse, t. VII, p. 74.

WOLFENBUTTEL. Casanova passe huit jours dans la bibliothèque de cette ville, qui est la troisième de l'Europe, t. VII, p. 89. — Il remporta de Wolfenbuttel un grand nombre de doctrines sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*, doctrines dont il mit une partie dans la traduction de l'*Iliade*, et dont le reste s'est probablement perdu au château de Dux, t. VII, p. 90.

WURTEMBERG ou Wirtemberg (Le duc de), t. I, p. 150. — Sa cour était en 1760 la plus brillante de l'Europe (?). Son luxe, ses goûts, ses équipages, ses théâtres, ses danseuses, ses maîtresses, t. IV, p. 250. — Il entretenait aux ordres de la France un corps de troupes de dix mille hommes moyennant de gros subsides que le roi avait la bêtise de payer, et qui le mettait en état de fournir aux dépenses de son luxe et de ses débauches, t. IV, p. 250. — Sa grande passion était de faire

parler de lui, t. IV, p. 251. — Il était jaloux qu'on le crût un autre Hercule dans les travaux de Bacchus et de l'Amour, t. IV, p. 252. — Il ne voulait dormir que trois ou quatre heures par jour, t. IV, p. 252. — Il donnait audience au premier venu, t. IV, p. 252. — Il surchargeait ses sujets de contributions et de corvées. Ma chambre de Wetzlar le força à changer de système, t. IV, p. 252. — Sa folie était de vouloir gouverner à l'instar du roi de Prusse, qui l'appelait son singe, t. IV, p. 253. — — Pourquoi sa femme fille du margrave de Baireuth, la plus belle et la plus accomplie princesse d'Allemagne, quitta son mari et se réfugia auprès de son père, t, IV, p. 253. — Le duc et Casanova au théâtre, t. IV, p. 253.

X

X. C. V. (Mme). Casanova l'aperçoit à la Comédie-Italienne. Son histoire, t. IV, 59. — Continuation de son histoire, t. IV, p. 45. — Mlle X. C. V., sa fuite; elle entre au couvent de C..., t. IV, p. 96, — Devenue grande dame à Venise t. IV, p. 127.

Y

YEUX LOUCHES (Les) chez les femmes. Les anciens peignirent Vénus louche, t. IV, p. 454 et t. V, p. 168.

Z

ZAGURI (Le seigneur), *avogador* vénitien, t. VIII, p. 380.

ZAÏRE, fille d'un paysan russe. Casanova l'achète, t. VII, p. 159. — Il la cède à un vieillard de soixante-dix ans, t. VII, p. 205. Son portrait, t. VII, p. 162.

ZALUSKI, évêque de Kiowie, exilé en Sibérie, t. VII, p. 216.

ZÉNOBIE, à Milan, t. V, p. 534. — Repas des noces de Zénobie au casino des Pommes, t. V, p. 563.

ZURICH. — Casanova, pensant à ses incartades passées et aux dangers qu'il avait courus à Furstemberg, prend la sage résolution de changer de vie, t. IV, p. 278. — Casanova entre au hasard dans un couvent de bénédictins, où on lui montre l'église consacrée par Jésus-Christ lui-même, au dire de l'abbé, t. IV, p. 280. — L'idée lui vient de se faire moine, t. IV, p. 284. (voir Couvent de Notre-Dame d'Einsielden). — Casanova prend des leçons d'allemand d'un singulier maître, le capucin apostat Giustiniani, t. IV, p. 288.

FIN DE L'INDEX ANALYTIQUE.

TABLE DES MATIÈRES

DU HUITIÈME ET DERNIER VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

Pages.

Mon séjour à Aix en Provence ; grande maladie ; l'inconnue qui me soigne. — Le marquis d'Argens. — Cagliostro. — Mon départ. Lettre d'Henriette. — Marseille. — Histoire de Nina. — Nice. — Turin. — Lugano. — Mme de R 1

CHAPITRE II.

Marazzani puni. — Mon départ de Lugano. — Turin. — M. Dubois à Parme. — Livourne. — Départ d'Orloff avec l'escadre. — Pise. — Stratico. — La marquise Chigi. — Mon départ de Sienne avec une Anglaise. 35

CHAPITRE III.

Miss Betty. — Le comte de l'Étoile — Sir B. M. mis à la raison 65

CHAPITRE IV.

Rome. — Le comédien félon puni. — Lord Baltimore. — Naples — Sarah Goudar. — Départ de Betty — Agathe. — La Callimène. — Medini. — Albergoni. — Miss Chodeleigh, duchesse de Kingston. — Le prince de Francavilla. — Les nageurs et les nageuses. 102

Pages.

CHAPITRE V.

Mes amours avec Callimène. — Voyage à Sorente. — Medini. — Goudar. — Miss Chodeleigh. Le marquis della Petina. — Gaetano. — Le fils de la Cornélis. — Anecdote de Sarah Goudar. — Les Florentins bernés par le roi. — Mon heureux voyage à Salerne, mon retour à Naples, mon départ de cette ville et mon arrivée à Rome. 133

CHAPITRE VI.

Marguerite. — La Buonacorsi. — La duchesse de Fiano. — Le cardinal de Bernis. — La princesse de Santa-Croce. — Menicuccio et sa sœur. — Abolition de l'excommunication au parloir. 178

CHAPITRE VII.

Souper à l'auberge avec Armelline et Emilie. 210

CHAPITRE VIII.

Le Florentin. — Émilie mariée. — Scolastique. — Armelline au bal. 242

Note relative à la lacune de deux chapitres. 278

CHAPITRE XI.

La Denis. — Medini. — Zanowitch. — Zen. — Mon départ forcé et mon arrivée à Bologne. — Le général Albergati. 279

CHAPITRE XII.

L'électrice douairière de Saxe et Farinelli. — La Slopitz. — Nina. — L'accoucheuse. — La Soavi. — L'abbé Bolini. — La Viscioletta. — La couturière. — Triste plaisir d'une vengeance. — Severini va à Naples. — Mon départ. — Le marquis Mosca à Pesaro . . 312

CHAPITRE XIII

Je prends pour compagnon de route un juif d'Ancône, nommé Mardochée, qui me persuade d'aller loger chez lui. — Je deviens amoureux de sa fille Lia. — Après un séjour de six semaines, je vais à Trieste 334

CHAPITRE XIV

Pittoni — Zaguri. — Le procurator Morosini. — Le consul de Venise. — Gorice. — Le consul de France. — Mme Léo. — Mon dévouement au tribunal des inquisiteurs d'État. — Strasoldo. — La Carnioline. — Le général Burghausen. 373

Page.

CHAPITRE XV.

Aventures de Trieste. — Je sers bien le tribunal des inquisiteurs d'État de Venise. — Mon voyage à Gorice et mon retour à Trieste. — Je retrouve Irène devenue actrice et habile aux jeux de hasard. 409

PREMIER APPENDICE. 444
Fragments des Mémoires du prince de Ligne. 445
Aventuros. 470
Lettres écrites au sieur Faulkircher. 473

SECOND APPENDICE. 505
Extraits de l'*Histoire de ma fuite des Plombs*. 505
Extraits des Mémoires de Da Ponte. 506
Lettre à une dame qui demandait une épigraphe. 511

INDEX ANALYTIQUE. 515

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME ET DERNIER VOLUME.

80060
Author Casanova, J.
Title Memoirs vol. 8
A.R.C.
C.XT
S.13
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU